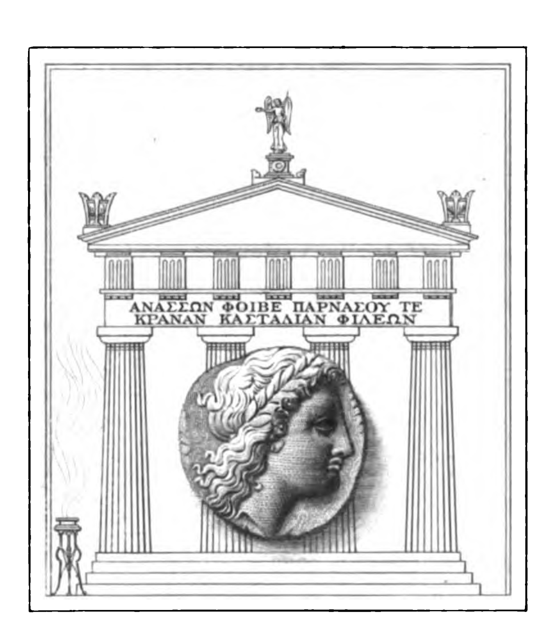

Princeton University Library
32101 073246587





CLASSICAL SEMINARY
PRINCETON UNIVERSITY



REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

NOUVELLE SÉRIE

CONTINUÉE SOUS LA DIRECTION DE

ÉM. CHATELAIN, B. HAUSSOULLIER

MEMBRES DE L'INSTITUT

J. MAROUZEAU ET D. SERRUYS

DIRECTEURS A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

ANNÉE ET TOME XLVI

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

—

1922

LE TRAITÉ ATHÉNO-THRACE DE 357

En 357, après plusieurs années de conflits, Athènes traitait avec les rois thraces, Bérisadès, Amadokos et Kersebleptès. Le traité, que Démosthènes qualifie de « très bon et très juste » (XXIII, 173), nous est connu en grande partie par une inscription[1]. Cet éloge de Démosthènes est-il parfaitement justifié, du point de vue national athénien ?

Résumons d'abord les faits essentiels qui ont précédé le traité, depuis le meurtre de Kotys (359). Ce dernier événement avait paru briser, au profit d'Athènes, l'unité du royaume des Odryses : « Une fois Kotys disparu, Bérisadès, Amadokos et Kersebleptès, trois princes au lieu d'un seul, régnèrent sur la Thrace ; il en résulta qu'ils furent en rivalité les uns avec les autres, mais qu'à votre égard (Athéniens) ils multiplièrent concessions et bons offices » (Démosth. XXIII, 8). Mais, d'une telle circonstance, Athènes ne sut pas tirer de prompts et éclatants bénéfices : de la mort de Kotys (vers le printemps 359) au traité de 357, s'écoulent deux longues années, marquées par beaucoup d'indécision et d'inertie, remplies de défaillances ou de fausses manœuvres ; et le résultat final devait être moins brillant et moins complet qu'on eût pu le désirer.

Sous l'influence de l'aventurier grec Charidèmos, l'un des jeunes rois, Kersebleptès, continua la politique anti-athénienne de Kotys. Vers l'automne 359, le stratège Képhisodotos se voyait imposer un traité funeste aux intérêts athéniens (XXIII, 168). Athènes frappa ce général d'une lourde amende, mais ne fit vraiment rien pour relever ses affaires en Thrace.

Elle n'agit pas davantage quand les habitants de Cardia eurent mis à mort son allié Miltokythès, que leur avait livré Charidèmos (*ibid.*, 169). C'est de Thrace, et non d'Athènes, que partit alors l'initiative de la résistance contre Charidèmos : les deux rois Bérisadès et Amadokos se coalisèrent, grâce à Athéno-

1. Cf. *IG.*, II, 5, 65 *b*, p. 23. et *Ed. min.*, I, 126. Cf. la restitution et la savante explication de M. Foucart, *Les Athéniens dans la Chersonèse de Thrace au IVe siècle* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXXVIII, 1909), pp. 15 et suiv.

dôros (qui tenait auprès de Bérisadès à peu près la même place que Charidèmos auprès de Kersebleptès). Menacé d'une guerre, celui-ci traita : la royauté thrace resterait possédée en commun, mais le royaume serait partagé entre les trois princes, et tous trois rendraient à Athènes le territoire qui lui appartenait (Chersonèse) (XXIII, 170). Grâce à Athénodòros, c'était l'échec, momentané, des grands projets unitaires de Kersebleptès (358).

Mais Athènes n'accomplit pas les efforts financiers et militaires indispensables pour l'exécution du traité. Elle se borna à envoyer Chabrias en Thrace, avec un seul navire, pendant qu'Athénodôros, à court d'argent, licenciait ses troupes. Kersebleptès dénonça la récente convention, et Chabrias fut contraint d'en accepter une autre, plus dure encore pour Athènes que celle de 359. Kersebleptès s'y érigeait en maître du pays et de ses ressources financières (XXIII, 171, 177)[1]. L'Ecclésia athénienne désavoua ce traité[1] mais elle n'agit pas davantage qu'en 359. Au lieu de lever une armée et d'en finir une bonne fois avec l'ennemi, elle envoya une ambassade ; celle-ci inviterait Kersebleptès à jurer d'observer le traité d'Athénodôros ; s'il refusait, elle recevrait le serment des deux autres rois et elle aviserait aux moyens de faire la guerre à Kersebleptès (*ibid.*, 172). L'Ecclésia et ses dirigeants n'abordent donc pas de front le problème et s'effacent derrière leurs envoyés. On ne doit pas s'étonner qu'en présence d'une décision si vague et si modeste, Charidèmos ait prolongé sa résistance, sournoise ou déclarée : il réussit à faire traîner les pourparlers jusqu'au printemps ou jusqu'à l'été 357 (*ibid.*, 173)[2].

A ce moment-là, se produit une sorte de réveil de l'énergie athénienne. En même temps qu'un vigoureux effort est tenté contre Thèbes, en Eubée, Charès est envoyé en Thrace avec ses mercenaires et pleins pouvoirs pour traiter. Mais on va voir qu'en dépit de l'optimisme de Démosthènes, les conventions conclues par Charès n'apportaient à Athènes que des avantages incomplets, grevés de charges et d'obligations assez désagréables. C'était un progrès sur les conventions de 359 et de

---

1. C'est du moins ce qui paraît résulter du bref exposé de Démosthènes : « Il (Kersebleptès) prétendait », dit Démosthènes après avoir fait lire le traité de 358, « percevoir les impôts et les dîmes ; il s'exprimait comme si la contrée lui avait pleinement appartenu et réclamait le droit pour ses percepteurs de lever les impôts à leur guise » (XXIII, 177).

2. Sur la date, cf. Foucart, *Ath. en Chers.*, pp. 22-23 : la campagne d'Eubée, contemporaine de l'expédition de Charès en Thrace et du traité définitif, est à cheval sur les deux années 358/7 et 357/6 (été 357).

358, mais un progrès dont il importe de marquer nettement les limites et la contre-partie.

En premier lieu, les circonstances mêmes de ce traité de 357 méritent de retenir l'attention. Comme on vient de le montrer, il est postérieur de deux bonnes années à la mort de Kotys. Athènes ne paraît donc s'être nullement pressée de mettre à profit la disparition de son redoutable adversaire ; visiblement, elle n'est intervenue en Thrace qu'à contre-cœur, de façon intermittente et décousue, ne ripostant trop souvent à l'agression, militaire ou diplomatique, que par des votes du Dikastérion ou de l'Ecclésia, par de vaines représailles contre les généraux ou des menaces non moins vaines à l'adresse de l'ennemi.

La forme, la nature de cette tardive intervention de 357 n'est pas moins significative que sa date et les lenteurs et défaillances qui l'ont précédée. On notera d'abord que Charès est muni de pleins pouvoirs : autrement dit, ni l'Ecclésia, ni ses conseillers habituels, ni même ses ambassadeurs de 358, n'assument la direction de ces importants pourparlers : ils s'en déchargent sur un stratège. On ne voit pas qu'à ce diplomate improvisé l'Assemblée ait fixé par avance les conditions essentielles à stipuler dans l'intérêt national. Il y a là une fâcheuse carence du pouvoir dirigeant, un nouvel indice de « détachement » à l'égard de la question thrace.

Ces pleins pouvoirs, dans quelles conditions Charès va-t-il en user? Il est remarquable que son expédition n'ait pas donné lieu à de notables opérations militaires (Démosthènes garde sur ce point un silence complet); il va négocier et traiter sans avoir livré de bataille victorieuse, sans avoir écrasé ni même refoulé l'ennemi. Charidèmos et Kersebleptès n'ont donc pu éprouver le sentiment très net et profond d'une défaite les réduisant à la merci d'Athènes ; ils ont pu, dans quelque mesure, continuer à se regarder comme les égaux des Athéniens : ils n'étaient pas vraiment vaincus et abattus.

Il y a mieux : Charidèmos participe étroitement au traité. C'est lui, comme le rappelle Démosthènes (XXIII, 173), qui passe les conventions avec Charès ; à cet homme, qui avait âprement et perfidement lutté contre l'influence athénienne et qui détenait auprès de Kersebleptès un pouvoir encore récent et usurpé (cf. Démosth. XXIII, 163), le plénipotentiaire d'Athènes, s'inclinant devant les faits accomplis, reconnaît bel et bien une autorité officielle. Les Athéniens ardemment patriotes n'auraient-ils pas préféré, selon toute vraisemblance, que Charidèmos fût radicalement exclu des pourparlers, ou même extradé et

châtié, en raison de ses multiples attentats à l'égard de la République? Or il était là, négociant et traitant, comme Athénodòros et les rois. Et puisqu'il n'était ni châtié ni mis à l'écart, ne pouvait-on penser que sa politique anti-athénienne de 359-358 ne serait pas pleinement et radicalement condamnée?

Ainsi, à n'examiner que les circonstances qui ont précédé et entouré le traité de 357, on s'aperçoit qu'il est singulièrement tardif, qu'il n'est pas vraiment, dans sa conception et sa préparation, l'œuvre du peuple athénien ou de ses orateurs, qu'il n'est pas le fruit d'une action militaire, brutale et accablante pour le vaincu, mais d'une simple négociation. On ne doit pas trop s'étonner, dès lors, que ces conventions présentent, dans une certaine mesure, le caractère d'un compromis, d'un « arrangement », qui n'est pas aussi avantageux pour Athènes qu'on eût pu le désirer. Rappelons-en d'abord brièvement les clauses, d'après l'excellente restitution de M. Foucart. Il est stipulé que, si les villes tributaires à la fois des Athéniens et de l'un des trois rois[1] n'acquittent pas le phoros dû aux Athéniens, les rois devront agir de tout leur pouvoir pour qu'Athènes soit payée; si ces villes ne s'acquittent pas vis-à-vis de tel ou tel des trois princes, Athènes et ses stratèges feront de leur mieux pour que cette obligation soit remplie. Quant aux villes grecques de Chersonèse, payant aux trois princes « l'impôt traditionnel » (*phoros patrios*) et à Athènes la syntaxis, elles seront autonomes et libres, tout en restant alliées d'Athènes, selon le serment prêté aux rois ; si l'une d'elles rompt son alliance avec Athènes, les trois rois viendront en aide à cette puissance, sur son invitation.

Assurément, un tel traité n'est pas vraiment indigne de l'éloge de Démosthènes. Il garantissait, du moins théoriquement, aux Athéniens le respect de leurs intérêts en Thrace et en Chersonèse; il stipulait le payement des tributs établis (*phoroi* et *syntaxeis*), la fidélité aux alliances, acceptées ou imposées, et il contenait diverses obligations des princes thraces vis-à-vis d'Athènes. Kersebleptès se voyait débouté de toutes ses prétentions à l'exploitation et au gouvernement exclusifs de la Thrace (cf. *supra*, le résumé donné par Démosthènes de la convention de Chabrias, en 358 : XXIII, 177). C'est donc une convention estimable, honorable, et l'éloge du discours contre Aristokratès n'a rien d'anormal. Mais cet éloge n'appelle-t-il pas certaines réserves?

---

1. Il s'agit ici de villes thraces, par opposition aux villes grecques signalées plus loin, comme l'a montré M. Foucart (*l. c.*, p. 17).

La première partie du traité — celle qui concerne les rapports financiers des villes thraces avec Athènes et les princes — paraît, de prime abord, fort avantageuse pour les Athéniens, puisqu'elle leur concède la perception du phoros dans toutes les villes thraces dont parle le traité[1], tandis que chacun des rois ne pourra percevoir le phoros que dans une partie de ces villes : chaque ville tributaire doit l'impôt à Athènes et à l'un des rois : elle ne le doit pas aux deux autres rois[2]. En somme, il y a là, au profit d'Athènes, un amoindrissement de l'unité fiscale du royaume thrace.

Mais, d'abord, Athènes ne reçoit cet avantage que dans une partie des villes thraces, celles que désignait le traité (l. 4). On peut supposer que c'étaient surtout des villes côtières, directement accessibles aux Athéniens. D'autres villes ont dû rester entièrement soustraites à la fiscalité athénienne. Évidemment Athènes ne songeait pas (et n'avait pas un intérêt très direct et pressant) à étendre ses prises sur l'ensemble du royaume thrace, à pénétrer très profondément dans l'arrière-pays ; du moins les rois thraces gardaient-ils de la sorte de vastes ressources, qui leur étaient strictement réservées et sur lesquelles ils avaient tout loisir d'appuyer éventuellement leur résistance ou leurs agressions.

De plus, on remarquera qu'au morcellement fiscal institué par le traité (en ce qui concerne les villes tributaires) ne correspond pas précisément un morcellement politique et gouvernemental. En effet, si les villes ne payent pas le phoros dû aux Athéniens, « Bérisadès *et* Amadokos *et* Kersebleptès devront agir de tout leur pouvoir » (pour qu'elles s'acquittent). Autrement dit, pour recouvrer le tribut, Athènes sera aidée par les *trois* souverains réunis. En un sens, l'obligation peut paraître gênante pour ceux des trois princes qui ne seraient pas directement intéressés au prélèvement du tribut dans telle ville déterminée ; mais leur participation à la démarche ainsi prévue signifie également, et fort clairement, la persistance de leur souveraineté politique sur la ville en question ; elle autorise donc, jusqu'à certain point, la persistance de leurs espoirs et prétentions. Athènes n'a pas brisé à fond et complètement l'unité du royaume thrace : ainsi

1. [Περὶ δὲ τ]ῶμ πόλεων ὅσ[αι ἐγράφησαν ἐν ταῖς συνθήκαις] : cf. Foucart, *l. c.*, p. 16. La liste de ces cités ne nous a pas été conservée.

2. C'est ce qu'indique, comme l'a montré M. Foucart (p. 17), l'emploi de la particule ἤ à la ligne 10 de l'inscription, devant les noms des rois thraces. Si ces villes étaient tributaires des trois princes, le traité ne dirait pas : ἤ, mais : καὶ.

subsiste tout au moins le germe de graves périls pour l'avenir des relations athéno-thraces.

On dira qu'un tel inconvénient est compensé par le fait que les princes sont mis au service des intérêts financiers d'Athènes. Compensation illusoire, puisque Athènes s'engage en même temps (l. 9-12) à agir militairement contre celles des villes thraces qui ne verseraient pas le phoros à tel ou tel des trois princes; elle se met donc, elle aussi, à leur service; grande puissance hellénique, elle va se faire, en quelque sorte, le recors de rois barbares (dont l'un vient même de combattre âprement sa politique durant des années); après avoir étalé sa supériorité militaire, en posture d'exiger des services sans compensations ni conditions, elle promet des services équivalents à ceux qu'elle reçoit. La Thrace — et aussi bien la Thrace ennemie, celle de Charidèmos et de Kersebleptès, que l'autre — traite avec Athènes de puissance à puissance et, en définitive, se fait placer sur le même rang.

La deuxième partie de l'inscription laisse une impression analogue. Il s'agit ici des villes grecques de Chersonèse [1]. Elles font partie de la Confédération présidée par Athènes, et elles acquittent, à ce titre, la syntaxis. Or, ce n'est pas là leur unique charge financière : le traité prend soin de rappeler qu'elles sont également tenues à un impôt vis-à-vis des rois thraces : le phoros patrios, redevance originellement imposée par les ancêtres de ces rois aux colons grecs abordant en Thrace [2]. En soi, une telle redevance pouvait sembler assez légitime, bien que le trafic ainsi autorisé enrichît les Thraces aussi bien que les Grecs. Mais enfin, il faut bien reconnaître qu'Athènes eût pu profiter de l'occasion, profiter de sa suprématie navale et militaire, tout récemment affichée, pour faire abroger l'impôt qui pesait sur des villes grecques au profit de princes barbares (d'autant plus que ces villes étaient membres de la Confédération dont elle avait la présidence). En proclamant la légitimité d'un pareil tribut, Athènes ne se montrait-elle pas bien modeste, à la fois pour ses alliés et pour elle-même? Ajoutons que son intérêt pécuniaire eût été, semble-t-il, de faire supprimer le

1. Du moins d'après la restitution, très vraisemblable et remplissant « correctement la lacune », de M. Foucart (*l. c.*, p. 18). Déjà, en 358, les rois s'étaient engagés à rendre la Chersonèse aux Athéniens (cf. *supra*, p. 6).

2. Cf. Foucart, *l. c.*, p. 18. « Dans son origine, ce tribut était une redevance légitime que les maîtres du sol avaient exigée des étrangers auxquels ils concédaient la jouissance de terres leur appartenant. Il n'est pas surprenant que le traité ait consacré le droit des rois thraces et que les villes grecques aient prêté le serment de leur payer la redevance qu'avaient perçue leurs ancêtres. »

phoros patrios : une telle suppression aurait accru les ressources des villes qui l'acquittaient et rendu plus facile et plus sûre la perception de la syntaxis par Athènes elle-même. De plus, celle-ci se serait attaché plus fortement ces cités, sans rien perdre de ses sources de revenus ordinaires.

Notons, d'autre part, que ce phoros patrios dû par les villes grecques, à la différence du phoros des villes thraces (cf. *supra*), est payé aux trois rois ensemble (l. 14), et non par telle ville à tel roi. C'est un nouvel indice (cette fois sur le terrain financier) de la persistance partielle de l'unité du royaume thrace, unité qu'Athènes aurait eu certainement intérêt à rompre complètement, dans tous les domaines. Il n'y a plus ici, comme en ce qui concerne l'impôt des villes thraces, de provinces distinctes, mais maintien d'une réelle cohésion, à la fois d'ordre politique et d'ordre fiscal, ce qui pouvait bien provoquer les regrets et les inquiétudes des Athéniens patriotes.

La même remarque s'impose, à la lecture de la clause sur le serment des villes grecques. Ce serment est prêté à la fois à Bérisadès, à Amadokos et à Kersebleptès. On voit aussi par là Athènes reconnaître le caractère obligatoire et sacré du phoros patrios. Enfin (l. 19-20), c'est de concert que les trois princes pourront être appelés, le cas échéant, à prêter leur concours à Athènes contre les villes grecques rebelles : donc, en temps de crise, comme en temps normal, continue à s'affirmer vis-à-vis de la Chersonèse l'unité de la royauté thrace, que l'on eût pu croire entièrement brisée par la mort de Kotys[1].

En résumé, le traité de 357 offrait pour Athènes des avantages notables et indéniables : il consacrait, dans l'ensemble, ses prétentions et ses droits en Chersonèse et mettait à son service, pour certaines éventualités, la puissance thrace. Mais de tels avantages n'étaient pas acquis gratuitement (peut-être parce qu'ils n'avaient pas été imposés par une action militaire, par un acte de force, écrasant et rapide) ; loin d'en avoir arraché la reconnaissance à un gouvernement vraiment vaincu et dominé, Athènes avait dû les acheter, en faisant des concessions et en

---

1. Observons d'ailleurs, comme le fait très justement remarquer M. Foucart (p. 19), que le traité prévient sagement les interventions indiscrètes des souverains thraces par l'insertion de l'amendement : (ils viendront au secours des Athéniens) *sur l'invitation de ces derniers* (l. 20-21).

La clause accordant à Athènes le concours éventuel des forces thraces contre une révolte des cités grecques avait peut-être son pendant dans un engagement analogue pris par Athènes vis-à-vis des princes. Il est bien possible qu'un tel engagement ait été stipulé par la phrase (disparue) commençant, à la ligne 21, par les mots : ἐὰν δέ (cf. Foucart, p. 16).



acceptant des charges. Plus consciente de sa force, ou plus désireuse d'en user, elle eût d'abord châtié ou relégué à l'écart l'usurpateur Charidèmos ; elle aurait pu frapper son ennemi Kerseblептès en lui laissant une autorité visiblement moindre que celle de ses frères; elle aurait morcelé plus fortement, dans tous les domaines, le vaste royaume des Odryses, soustrait à toute ingérence politique et fiscale des princes thraces les groupements helléniques et alliés qui, normalement, eussent dû relever de la seule Confédération dirigée par Athènes. Elle eût pu, soit obliger les Thraces à la servir sans contre-partie, soit les tenir radicalement à distance de sa sphère d'action et d'intérêts. Bref, elle aurait conclu un véritable et glorieux traité de victoire, châtiant, affaiblissant et refoulant (ou exploitant sans compensation) l'ennemi de la veille, et non une sorte de liquidation des difficultés pendantes, un traité de compromis et d'association, qu'explique peut-être une extrême lassitude après deux années d'atermoiements, d'efforts médiocres et intermittents.

Enfin, la convention de 357, critiquable du point de vue national athénien par les clauses qu'elle renferme, peut le paraître également par ses lacunes. Notamment, elle laissait sa pleine indépendance à la ville de Cardia. C'est là un fait bien connu et qui a déjà plusieurs fois retenu notre attention [1]. En 357, comme en 358, en 359, en 353/2, ainsi qu'il résulte des affirmations très nettes de Démosthènes lui-même [2] (pourtant si optimiste en ce qui concerne le traité de 357), Kersebleptès a fait réserver l'indépendance de cette position capitale, véritable « porte » de la Chersonèse, comme les Thermopyles l'étaient de la Grèce centrale. Le négociateur athénien de 357 ne pouvait-il donc, en exploitant la supériorité militaire d'Athènes, exiger, pour garantir l'entière sécurité de la Chersonèse, l'abandon de l'isthme de Cardia ?

C'était donc pour la diplomatie athénienne un échec caractérisé. Et les Athéniens patriotes l'ont si bien senti que leur principal orateur, en 357, l'ardent Hégésippos, tenta résolument d'obtenir l'annexion de Cardia ou, du moins, la limitation de son territoire au profit d'Athènes. Il fera allusion à cette tentative dans son important discours de 342 (Pseudo-Démosth. VII, 39 et suiv.) ; mais elle échoua, grâce à l'opposition d'un certain Cal-

---

1. Cf. notre étude sur *la Grèce de 346 à 339*, *BCH*, 1920, p. 112 (nous sommes revenu sur ce point dans un travail récent sur *la politique de Démosthènes de 354 à 346*, destiné à compléter le précédent dans *le Bulletin de Correspondance hellénique*).
2. XXIII, 181 et suiv.

lippos, de Péania. Hégésippos ayant ensuite intenté à ce dernier une graphè paranomôn, le tribunal acquitta Callippos, condamnant ainsi la politique nationale et patriotique d'Hégésippos et favorisant les intérêts du royaume thrace.

Les conflits athéno-thraces de 359-357 s'étaient ainsi liquidés par un demi-succès de la politique athénienne. Pourquoi donc Démosthènes, dans son discours contre Aristokratès, qualifie-t-il de « très bonnes et très équitables » ces conventions de 357, assurément utiles et honorables, marquant un sérieux progrès sur les conventions antérieures, mais si onéreuses, si incomplètes, si complaisantes par tant de côtés? Peut-être parce que, les ayant lues un peu vite, il a été frappé trop exclusivement de leur réelle supériorité par rapport aux traités de 359 et de 358 ; peut-être aussi parce qu'en 352 le grand adversaire de Charidèmos, qu'il fallait rendre odieux aux Athéniens et dépouiller du privilège proposé par Aristokratès, c'était précisément ce Charès qui avait reçu pleins pouvoirs pour conclure le traité de 357. D'où le parti pris d'optimisme de Démosthènes ; d'où l'éloge sans atténuation ni réserve qu'il adresse à l'œuvre du rival de Charidèmos.

Paul CLOCHÉ.

LA LANGUE
DES TABLETTES D'EXÉCRATION LATINES

(*Notes complémentaires.*)

Sous ce titre : *La langue des Tablettes d'exécration latines*, nous avons publié, dans la *Revue de Philologie* (1916, p. 225-258 ; 1917, p. 5-99, 126-153,.....), une étude de tous les textes imprécatoires contenant du latin, connus jusqu'à ce jour. Les différents articles de la *Revue de Philologie* ont depuis lors été publiés en volume (Thèse présentée à l'Université de Neuchâtel, Attinger frères, éditeurs, Paris et Neuchâtel, 1918). Une revue complète et attentive des textes étudiés nous a récemment donné l'occasion de constater quelques erreurs, dont nous aimerions relever les plus importantes, ainsi que certaines lacunes qu'il nous paraît indispensable de combler.

Parmi les erreurs, une fiche peu clairement rédigée nous a fait indiquer, dans notre *Introduction*, le nombre 125 comme total des tablettes latines étudiées. En réalité notre étude a porté sur 128 ; les trois textes passés sous silence sont les nos 24, 25 et 26 de la série de l'amphithéâtre de Trèves, du IIIe ou du IVe siècle de notre ère, publiée par Wünsch dans les *Bonner Jahrbücher*, 1910, Heft 119, p. 1-12 ; le no 24 est à ranger parmi les *amatoriae*, le 26 parmi celles qui sont dirigées *in fures* ; quant au no 25, la cause en est inconnue.

Page 2, dans l'*Introduction* également, nous disons qu'un seul auteur de *defixio* donne son nom. C'est inexact ; quelques tablettes de Sousse (*266-270* par ex.) portent le nom de leur auteur.

Enfin, nous prions nos lecteurs de faire abstraction de l'exemple de *cum* suivi de l'accusatif que nous donnions p. 136 et suiv., la revue du texte nous ayant immédiatement convaincu d'une erreur d'interprétation dont nous avons à nous excuser.

Quant aux lacunes ou aux points insuffisamment traités, nous devons pour une bonne part d'y avoir été rendu attentif, grâce à M. Einar Löfstedt, à l'œuvre duquel nous rendons un cordial hommage. Son *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio*

Aetheriae (Uppsala-Leipzig, 1911), en particulier, est, en matière de vocabulaire et de syntaxe du latin vulgaire, d'une admirable richesse, plein d'aperçus ingénieux, de remarquables subtiles, basés sur une lecture étendue et approfondie des textes vulgaires, ainsi que sur une vaste connaissance de la bibliographie. C'est en quelque sorte sous la direction de ce savant que nous avons rédigé la plupart des *Notes complémentaires* qui suivent ; quelques-unes seront probablement comme des réponses à des questions qu'il se serait faites à la lecture de notre mémoire.

1. *Sur le genre de* DIES.

Dies, masculin à l'origine, était devenu féminin dans la langue vulgaire. Il est possible que le point de départ de cette évolution soit le fait que les autres mots de la déclinaison en *-e* sont féminins. Mais il ne faut pas mésestimer l'influence que peut avoir sur un autre, au point de vue du genre, un mot auquel il se trouve fréquemment uni. Nous l'avons vu pour *nerui*, devenu *neruia* sous l'influence de *ossa*, et *mare* devenu féminin à cause de *terra* probablement (voy. p. 82 et 81, de *La langue des Tabl. d'ex. lat.*). M. Löfstedt, *op. cit.*, p. 192 et suiv., se fondant sur nos tablettes, croit à l'influence du mot *hora*.

Je me contenterai ici simplement de compléter l'étude de M. Löfstedt et de donner, des cas de *dies* sur les tablettes d'exécration, une statistique mise au point.

Cet auteur a laissé de côté, avec raison :

ex [oc die] ex ac ora ex oc momento *292*. b. 2-3 (Sousse, IIe s. ap. J.-C.) ; la reconstitution du passage étant ici problématique, nous ferons de même et ne tiendrons pas compte de cet exemple dans la statistique.

Il avait omis : *ab hac ora ab hoc die ab hac nocte* *140*. 2-3 (Rome, IIe-IIIe s. ap. J.-C.), omission rachetée d'ailleurs par une note, p. 358, *op. cit.*

Il n'a pas connu : *ex h]ac die ex hac [ora]*, *B. A.* 1908, I. 3-4 (Sousse, IIe s. ap. J.-C.) ; — *ex h]ac di[e ex hac ora*, ibid., II. 6-7.

Au total, nous trouvons *dies* employé 18 fois ; sur ces 18 fois, il est masculin dans 5 cas, féminin dans 12, indécis dans 1.

Dies masculin se rencontre deux fois isolé, une fois réuni à *hora*, une fois à *hora* et *momentum*, une fois à *hora* et *nox* (mais dans un cas identique, sur la même tablette *140*. *11*, il est féminin !).

Dies féminin est une fois isolé ; il est réuni quatre fois à *hora*, une fois à *momentum*, cinq fois à *hora* et *momentum*, une fois à *hora* et *nox* (tablette *140*).

Le cas indécis est celui de la tablette *290*. b. 2, où le graveur, après avoir tracé *ex anc die*, corrige *anc* en *oc* (anoc) sous l'influence sans doute de *oc momento* qui suit.

Le fait que, seul, *dies* est masculin deux fois pour une fois féminin ; qu'avec *hora* il est quatre fois féminin pour une fois masculin, et cinq fois féminin pour une fois masculin avec *hora* et *momentum*, prouve une évidente influence de *hora*.

2. Occidere *et* interficere.

Dans la langue postérieure, *occidere* était vulgaire, *interficere* relevé, selon l'observation de M. Löfstedt, *op. cit.* p. 256 et suiv. Sur nos tablettes, où l'idée de meurtre est presque constante, la règle ci-dessus doit être observée. Il nous a paru nécessaire de le rechercher.

Nous n'avons rencontré *interficere* qu'en trois endroits, et dans des conditions qui méritent d'être relevées; sur la première des tablettes conservées à Boulogne, nous lisons : *interficite* [*om*]*ne corpus caput tente*, *oculu... tas facite porcellu... Ol.* 1. 12-14 (IVe-Ve s. ap. J.-C.); et sur le troisième de la même série : *interficite eum occidite enicate profucate Porcellu...* Ibid. 3. 6-7 ; sur celle d'Arezzo : *uti uos eum interemates interficiates 129*. b. 9-11 (IIe s.). Or, dans les trois cas, et plus spécialement dans les deux derniers, *interficere* est employé concurremment avec d'autres synonymes, parmi lesquels *occidere*. Dans notre note sur l'asyndète (p. 30 et suiv.), nous aurons l'occasion de relever le fait que le langage de la magie recourt constamment au procédé de l'accumulation (sans copule) de termes synonymes pour exprimer toutes les possibilités d'une action occulte et n'en négliger aucune. Le besoin de synonymes se faisant particulièrement sentir, il n'est guère étrange que, parmi ces synonymes, certains soient repris de l'ancien arsenal des formes littéraires.

Mais le terme le plus fréquent pour signifier « mettre à mort » est bien *occidere*, simple, ou parfois en composition, comme on pourra s'en convaincre par les tournures qui suivent :

occidit Ol. 2. 3-4 (ibid.); — *uince peroccide filium mares 140*. 17 (Rome, IIe-IIIe s. ap. J.-C.); — *occid*[*as*] *229*. 1 (Carthage, IIe s. ap. J.-C.); — [*oc*]*cidite 243*. 24. (ibid., IIIe s.); — [*occi*]-*dite exterminate uulnerate Gallicu 247*. 1-4 (ibid., IIe-IIIe s.) ; — *occidat* (ter), ibid., 15. 16. 17 ; — *occidere 250*. b. 20 (ibid., IIIe s.) ; *253*. 20 (ibid., IIe s.) ; — *crucies ocidas 286*. b. 5-6 (Sousse, IIIe s.) ; — *ocidas collida*(*s*) *neque spiritum illis lerinquas* ibid. b. 8-10 ; — *ocidas ex oc die ner*[*ui*]*a illis concidas 287*. b. 12-13

(ibid.) ; — *premas depremas hocidas quinto depremas neruia illis concidas neque spiritum abeant B. A.* 1910. II. a. 3-11 (ibid.).

Les périphrases *date interitu is uenatoribus 251*. I. 10-11 (Carthage, IIe s.) *facia[s] [il]lum mortu[um] depona[s] eum at Tartara 300*. b. 4-9 (Constantine, IIIe s.) semblent accuser une insuffisance aux yeux du bas peuple dans les expressions signifiant « tuer, massacrer ».

On rencontre aussi *necare* (*97*. b. 5; *A. T.* 18) *conterere*, *confringere* (*140*. 4), etc.

En résumé, en face de 14 *occidere*, 1 *peroccidere*, et quelques autres expressions signifiant « tuer », il n'y a dans les tablettes exécratoires que *interficere*, dont l'un au moins est accompagné de synonymes. Ces trois cas ne nous semblent pas contribuer à infirmer la constatation de M. Löfstedt.

3. *Exire*.

Aux nombreux verbes à sens de départ ou de séparation employés en vue d'exprimer l'idée de « mourir » (*recedere*, *decedere*, *discedere*, *abscedere*, *excedere*, *transire*, Löfstedt, *op. cit.* p. 273 et suiv.), il convient d'ajouter *exire*, que nous lisons sur les tablettes de Rome (?), du Ier s. avant J.-C. Mais, tandis que les verbes précités étaient de délicats euphémismes tendant à rendre moins tangible et moins cruelle l'idée de la mort, l'auteur des tablettes de Baltimore se sert de *exire* dans un but exactement opposé : il évoque avec brutalité et cynisme l'anéantissement qu'il souhaite à ses ennemis, ainsi que le prouve le contexte :

Mal[e perdat mal]e exe(a)t [mal]e disperd[at J.H.T. Pl. 43-44 ; cf. Av. a. 41 ; b. 42 ; Ves. b. 45-46 ; Sec. b. 39-40 ; Aq. 38-39.

4. Omnis *et* totus.

La langue de l'exécration n'emploie pas *totus* pour *omnis* ; elle distingue au contraire ces deux mots, comme on peut s'en assurer par des spécimens tels que :

ομνια μεμβρα θεθιους χορποριϛ *270*. 19-20 (Sousse, IIe s. ap. J.-C.) ; — *omnibus oris 295*. 24 (ibid., IIIe s.) ; — τωτα διε *231*. 30 (Carthage, IIe s.).

Toutefois, si une lacune a été restituée exactement, nous aurions le cas inverse de *omnis* pour *totus* dans une des tablettes conservées à Boulogne :

interficite om[ne] corpus Ol. 1. 12-14 (IVe-Ve s.).

5. Ex *et* e.

Ex au préjudice de *e* serait la forme constante du latin populaire et postérieur, selon Löfstedt, *op cit.* p. 90. Cette observation se vérifie dans les tablettes d'exécration, où l'on rencontre uniquement la forme *ex*, fréquemment devant voyelle (p. ex. *229*, *231*, *266*, *B. A.* 1908. I. II ; *268*, *286-294*, *B. A.* 1910. II), en un cas devant consonne :

εξ κουκ ορα *270*, 4 (Sousse, IIe s. ap. J.-C.).

6. Nec = Non.

Dans toute la latinité vulgaire *nec* a été employé pour *non* dans un sens fortement négatif (Löfstedt, *op cit.*, p. 88). La double tablette imprécatoire trouvée entre Villepouge et Chagnon (Charente-Inférieure) atteste la persistance de cet usage au IIe s. de notre ère.

Quomodo hic catellus nemin[*i*] *nocuit sic* (mot magique) *nec illi hanc litem uincere possint* *111*. 4-6 ; — *quomodi nec mater huius catelli defendere potuit sic nec aduocati eorom e* [*os d*] *efendere non possint* ibid. 7-10 ; — *quomodi hic catellus auersus est nec surgere potesti, sic nec illi* *112*. 1-4.

7. *Comparatif et positif.* — Parum = paucum.

Dans cette conditionnelle disjonctive :

seiue [*plu*]*s seiue paruum scrip*[*tum fuerit*] *J. H. T.* Pl. 38-39 ; cf. Av. a. 36-38 ; Ves. a. 38-39 ; Sec. b. 33-35. Aq. 33-34 (Rome ?. Ier s. avant J.-C.), on attendrait, en fait de termes opposés, ou *plus... minus*, ou *multum... paucum.*

Dans cette alternative, il y aurait à constater, ou bien la substitution d'un positif à un comparatif (*paruum* = *paucum* au lieu de *minus*) ; ou bien la substitution d'un comparatif à un positif (*plus* au lieu de *multum*).

Nous croyons que cette dernière explication est la bonne, *plus* ici est pour *multum*. En effet, peut-être grâce à l'influence grandissante des comparatifs analytiques, sûrement parce qu'ils étaient usés comme tout mot exprimant une quantité, les comparatifs synthétiques tendirent à s'égaliser aux positifs. Aussi rencontre-t-on souvent, dans la langue vulgaire, des comparatifs au lieu de positifs (cf. M. Niedermann, *Ueber einige Quellen unserer Kenntnis des späteren Vulgärlateinischen*, Neue Jahrbücher f. d. kl. Altert. Gesch., 1912, p. 335). Nous en trouvons un exemple sur une tablette carthaginoise :

ut eam celerius abducas 228. a. 4-5 ; b. 4-5 (IIe s.) ; en l'absence de tout terme de comparaison, *celerius* est évidemment pour *celeriter*.

Dans l'opposition précitée, nous aurions donc d'une part *plus* au lieu de *multum* ; on attendrait d'autre part *paucum*, alors qu'il y a *paruum*. En effet, *paruus*, appelé par la suite à disparaître, a connu auparavant une extension de son domaine. Par suite de l'interpénétration, dans la langue populaire, des idées de petite quantité et de petitesse (comme aussi de quantité et de grandeur), on constate que *pauci* et *pauciores*, par exemple, ont été remplacés par *parui* et *minores* (Löfstedt, *op. cit.*, pp. 71, 148, 338 et suiv.). Le nouvel exemple de substitution de *paruus* à *paucus* que nous signalons montre que la confusion est relativement ancienne, la tablette qui le porte datant environ du milieu du Ier s. avant J.-C.

A comparer avec le français vieilli *un petit* pour *un peu : Je commence à mon tour à le croire un petit* (Mol. *Amph.* I. 2) ; autres exemples chez Mme de Sévigné ; voy. aussi Ch.-L. Livet, *Lexique de la langue de Molière*, Paris, 1897, t. III, p. 269 et suiv.

8. *Verbes actifs employés dans un sens réfléchi.*

A propos de *perdere* employé dans un sens réfléchi (ou passif), cité p. 144 de la *Langue des Tabl. d'ex. lat.*, il est intéressant de noter que cet usage s'est continué dans le français contemporain. Nous avons relevé, en effet, chez P. Loti (*Une bête galeuse*, *Le livre de la Pitié et de la Mort*, p. 25, Calmann-Lévy, 1891) :

« C'est l'usage de certaines gens à pitié égoïste d'envoyer ainsi *perdre* [1] le plus loin possible les bêtes qu'ils ne veulent ni soigner ni voir souffrir. »

A la liste des verbes transitifs employés dans un sens passif (ou réfléchi) donnée à cette même page 144, il convient en outre d'ajouter *conferre*, qui est pour *se conferre* dans le passage :

coge illa me amare, mihi conferre ad meum desideriu[m] 230. a. 11-12 (Carthage, IIe s. ap. J.-C.).

9. *Pléonasmes.*

Dans l'exemple que nous venons de citer, on aura remarqué l'emploi pléonastique du pronom personnel *mihi* et du possessif *meum*. Pour des cas analogues chez Plaute, Térence, Accius, Cicéron, Pétrone, Columelle, voy. Stolz-Schmalz, *Lat. Gramm.*, p. 671.

1. En italique dans le texte.

Quant aux pléonasmes dans les particules, le sujet a été traité par Löfstedt, *op. cit.*, p. 59 et suiv. Aux exemples qu'il donne de *sic* et de *ita* employés pléonastiquement, nous pouvons ajouter :

ita uti mortuos nec ac deos nec ad homines acceptus est, sic Rhodine... accepta sit 139. 7-10 (Rome, Ier s. avant J.-C.).

10. *Prolepse.*

Plutôt qu'un fait de contamination de deux constructions, comme je l'ai indiqué p. 136 de *La langue des Tabl. d'ex. lat.*, je crois, d'après M. Löfstedt, *op. cit.*, p. 271 et suiv., qu'il faut voir un cas de cette construction proleptique, fréquente dans la langue populaire et qu'on constate déjà chez les comiques, dans ce passage :

φάχ Σεξτιλίουμ Διονισίε φιλιουμ νε σομνουμ χονθινγαθ *270.* 15-17 (Sousse, IIe s.).

Le cas est identique pour : *fac eos ne currere possint, 289.* b. 16-17 (ibid., IIIe s.).

J'ai pu constater que cette construction est encore vivante dans la langue du peuple en entendant un paysan du Val-de-Ruz (Neuchâtel, Suisse) dire cette phrase que j'ai notée aussitôt : *On veut voir le temps, comment il veut se diriger.*

11. *Les particules copulatives.*

M. Löfstedt, *op. cit.*, p. 85 et suiv., remarque que *et* est d'un emploi beaucoup plus courant que *ac* (*atque*) et *-que*. Nous avons tenu à vérifier ce fait pour les tablettes d'exécration, et voici le résultat auquel nous sommes parvenu :

1° *ac* :

Dii iferi uobis comedo si quicua sactitates hbetes ac tadro Ticerne Carisi 190. 1-3 (Minturnes, Ier s. ap. J.-C.) ; — *facias ilos muttos aduersu Atlosam ac ligo oligo linguas illoro 219* a. 2-4 (Carthage, IIe-IIIe s. ap. J.-C.) ; — *at. ura. ili ac. g.. gini 223.* a. 4. (ibid.) ; — *.r ac ligo celum terra deu[m] 268.* 6 (Sousse, IIIe s.).

2° *-que* :

liberaque (bis) [= *Libera quae*, Bücheler) *141* (Rome, IIIe s. ap. J.-C.) ; — *ilius uita ualetudin quaistum ipsuq uti tabescat morbu 195*, 3-5 (Capoue, Ier s. ap. J.-C.) ; — *poniteque 222.* b. 14 (Carthage, IIe-III s.) ; — *tequ teque 224* I. 1, 2 (ibid.) ; — *tuque* ibid. III. 10 ; — *...ento demando tibi ut ac[c]eptu[m h]abeas [S]iluanu[m] q[ue] puulua[m] fac[i]a[s] et custodias 300.* b. 1-2 (Constantine, IIIe s.).

Nous sommes donc en présence de 4 cas de *ac* et de 8 cas de *-que*. Il est cependant à remarquer : qu'il est difficile de prendre en considération le cas de *ac* de la tablette *223*, le contexte étant tout à fait inintelligible ; que, pour les deux exemples de *-que* du nº *141*, il est plus probable que nous avons affaire au relatif féminin, d'après l'explication satisfaisante de Bücheler ; qu'enfin ceux que nous avons relevés sur les tablettes *222* et *224* sont entourés de contextes qui n'offrent aucun sens. En résumé, nous ne pouvons tabler en toute certitude que sur 3 *ac* et peut-être 2 *-que*.

En opposition à ce résultat, nous n'attendions même pas, vu l'emploi fréquent de l'asyndète (voy. ci-dessous p. 16 et suiv.), d'avoir à relever tant de *et* : il y en a 146.

Et est donc bien la copule vulgaire par excellence, *ac* dans nos textes n'apparaît que rarement dans des tours de langage magique et *-que* est très peu fréquent.

Ajoutons, pour être complet, que *nec* copule apparaît une quarantaine de fois, surtout dans un type déterminé de formule magique, et *neque* 7 fois en tout.

12. *L'asyndète.*

« Pour l'histoire de l'asyndète en général, il y a encore beaucoup à faire. » Cette observation de M. Löfstedt, *op. cit.*, p. 306, m'engage à reprendre tous les cas d'asyndète sur les textes magiques, afin d'épuiser cette question.

I. Nous constatons d'abord de nombreux cas d'asyndète entre des noms propres, des noms communs, des qualificatifs, et des expressions de temps, de lieu ou de manière.

a) Dans la plupart des cas, les noms d'individus, hommes ou bêtes, voués en même temps à l'exécration, sont alignés ou étagés sans copule. Ainsi :

Optatus Silonis
Faustus Ornatus (R. Wünsch)
Terentius Attisso
Atticinus Ammonis etc. *96*. b. 2-19 (Kreuznach, Iᵉʳ-IIᵉ s.) ; cf. *215* ; *222* ; *216* ; (28 chevaux) ; — *Sitonia Surum Caenu*[*m*] *Secundum* *100*. b. 1-3 (ibid.) ; cf. *101* ; *A. T.* *19* ; *104* ; *132* ; *197* ; *199* ; *216* ; — *Martialem Cosconio Ianuarium* ET *Rufum* *220*. a. 5-6 (Carthage, IIᵉ-IIIᵉ s.). — [*G*]*l*[*o*]*riosa* *R*[*o*]*ga*[*tus*] *Bor*[*u*]*stenes Ianuarius Vit*[*a*]*liss Romanous Romanus Adautus Primitiuos Eforianus Urb*[*a*]*n*[*us*] *232* (ibid., IIᵉ s.), noms de chevaux, cf. *272-274* ; *B. A.* 1905. II ; *275* ; *276* ; *B. A.*, 1906. I ; *277-284* ; *286*. a ; *288*. a ; *289* a ; *294* ; *B. A.* 1910. II, a.

Consulter en revanche :

Domitius Niger et [L]ollius et Iulius Seuer[u]s [e]t S[e]uerus Nig[ri] serus adue[rsa]r[ii] Bruttae et quisquis aduersus ilam loqut. 93. a (Bregenz, 1er s. ap. J.-C.) ; — *[Sex]tiliani et quia Pudentis et P.. ora Acuti et Mf. ai Siluani et Sextiliani et L. Caecili Ma[gni?] 218* 1-6 (Carthage, IIe-IIIe s.) ; — *et agitatore Clarum et Felice et Primulum et Romanum ocidas 286.* b. 6-8. (Suisse, III. s.)

b) C'est principalement sur les tablettes où se trouvent énumérées des parties du corps vouées à l'exécration que des noms communs sont juxtaposés sans particule copulative ;

interficite om[ne] corpus caput tente. oculu Oliv. 1. 12-13 (Bologne ? IVe-Ve s.) ; — *oculos manus dicitos bracias uncis capilo caput* etc. *135.* a. b. (Mentana, IIe-IIIe s.) ; cf. *J. H. T.* Pl. 3. 24-26 ; 27-28 ; 29-30 ; 31-32 ; 35-36, et Av. Ves. Sec. Aq ; *134 ; 190 ; 195 ; obliga illi pede[s] m[e]m[br]a sensus medulla 247.* 12-14 (Carthage, IIe-IIIe s.) ; — *cor membra uiscera interania 250.* a. 25 (ibid,, IIIe s.) ; — *auferas ab eis neruia uires medullas impetos uictorias 288.* b. 5-7 (Sousse, IIIe s.) ; cf. *289.* b. 6-7.

L'absence de *et* se remarque aussi entre les noms de maladies magiques, de bêtes à combattre dans les jeux publics, ou des noms d'objets synonymes :

patiatur febris frigus tortionis palloris sudores obbripiliationis 140. 8-10 (Rome IIe-IIIe s.) ; — *neque ternis plagis oc[ci]dat tauru ursu 247.* 17-18 (Carthage, même époque) ; — *stipem strenam lumen suom secum defert 137.* 2-3 (Rome, Ier s. avant J.-C.) ; ici *stips*, *strena* et *lumen* désignent le même objet, une lampe en terre cuite munie d'une defixio et remise en cadeau de mauvais présage.

c) Les qualificatifs non réunis par des copules sont tantôt des noms :

(après 7 noms d'esclaves) *conserui conseruae amici amicae c[o]nati 216.* 4-5 (Carthage, IIe-IIIe s. ap. J.-C.) ;

tantôt des adjectifs qualifiant des dieux :

Cea Ataecina Turibug. Proserpina 122. 1-2 (Merida, IIe s. ap. J.-C.) ; — *Bona pulchra Proserpina J. H. T.* Pl. 1 ; cf. Av. a. 1 ; Ves. a. 1 ; Aq. 1 (Rome ?, Ier s. av. J.-C.) : — *de[um pelagicum] aerium altis[simum] 290.* b. 9-11 (Sousse, IIIe s.) ; cf. *291.* b. 9-10 ; *292.* b. 6-7 ; *293.* a. 11-12 ; b. 8-9 ; *294.* 13-14 ; *B. A.* 1910. II. b. 9-10 ;

tantôt des adjectifs attributs ou prédicats de noms de personnes ou de choses :

obbripilationis meridianas interdianas serutinas nocturnas *140*. 9-11 (Rome, IIe-IIIe s.) ; — *Febri quartan*[*a*]*e t*[*ertian*]*ae cottidia*[*n*]*ae J. H. T.* Pl. 6 ; cf. Av. a. 7 ; Ves. a. ; Sec. a. 5-6 ; Aq. 5-6 (Rome ?, Ier s. avant J.-C.) ; — *linguas... medias extremas nouissimas* *219*. a. 3-6 (Carthage, IIe-IIIe s.) ; cf. *303* passim : — *facias illos mutuos muturungallos mutulos* *219*. a. 8-10.

d) Les faiseurs de *defixiones* demandaient fréquemment que leurs vœux fussent exaucés à un moment déterminé ; lorsqu'ils désiraient que ce fût tout de suite, ils se servaient ordinairement des termes *dies*, *hora*, *nox*, *momentum* qui présentaient pour eux une certaine synonymie, et les additionnaient sans copule ; ainsi :

ab hac ora ab hoc die ab hac nocte *140*. 2 (Rome, II-IIIe s.) ; cf. ibid. 11 ; — *ex oc die ex* [*a*]*c ora* *229*. 12-13 (Carthage, IIe s.) ; cf. *266*. 14 ; *B. A.* 1908. I. 3-4 ; II. 6-7 ; *268*. 3 (Sousse, même époque) ; ε[ξ] αχ διη σχ μομεντο *231*. 24 (Carthage, IIe s.) : cf. *290*. b. 2-3 ; — *ex anc ora ex anc die ex oc momento* *286*. b. 3-4 (Sousse, IIIe s.) ; cf. *291*. a. 8-11 ; *292*. b. 2-3 ; *293*. a. 8 ; b. 3-5 ; *294*. 8-9 ; — *ex anc ora ex oc momento B. A.* 1910. II. b. 3-4.

La construction était analogue dans les expressions de lieu ou de manière employées en vue d'une action magique :

in termas [*in*] *ualneas in quocumque loco* *140*. 14. (Rome, IIe-IIIe s.) ; — *facia*[*s*] *il*[*l*]*um sine sensum sine memoria sine ritu sine medul*[*l*]*a* *300*. a. 9-2 (Constantine, IIIe s.).

II. Mais l'asyndète ne se constate pas qu'entre des noms ou des adjectifs ; elle apparaît aussi, fréquemment, sur les tablettes d'exécration, entre des verbes ou des participes.

a) Le plus souvent, il s'agit d'une série d'actions magiques, ou de la même action magique exprimée intentionnellement par plusieurs verbes synonymes, afin que l'opération réussît qu'elle qu'en fût la modalité :

Nomina data [*dela*]*ta le*[*gata*] *ad inferos* (lecture de Wünsch) *100*. a. 1-4 (Kreuznach, Ier-IIe s.) ; — *te rogo oro obsecro* *122*. 4 (Merida, IIe s.) ; — (*hunc*) *demando deuoueo desacrifico... uti... interemates interficiates* *129*. b. (Arezzo, IIe-IIIe s.) ; — *quas* [*cum illo l*]*uctent deluctent illunc*] *eu*[*in*]*cant* [*uincant*] *J. H. T.* Pl. 6-7 (Rome, Ier s. avant J.-C.) ; cf. ibid. Av. a. 9-10 ; Ves. a. 8-9 ; Sec. a. 6-7 ; Aq. 6-7 — [*scripsit*] *mandauit... tr*]*ado mando, ut tradas mandes... mandes tradas* ibid. Pl. 40-44 ; cf. Av. a. 39-41 ; b. 42 ; Ves. a. 40-41 ; b. 42 ; Sec. b. 36-40 ; Aq. 35-39 ; — [*aspic*]*ere* [*uidere contempla*]*re* ibid. Pl. 45-46 ; cf. Av. b. 44-45 ; Ves. b. 48-49 ; Sec. b. 41-42 : — *mal*[*e*

perdat mal]e exset [mal]e disperd[at] ibid. Pl. 43-44 ; Av. a. 41 ; b. 42 ; Ves. b. 44-46 ; Sec. b. 39-40 : Aq. 38-39 ; — *Do tibi cap[ut] Ploti Accon[iae. Pr]oserpina S[aluia] do tibi fron[tem Plo]ti. Proserpina Saluia, do [ti]b[i] su[percilia] Ploti. Proserpin[a] Salua, do [tibi palpebra]s Plo[ti]. Proserpina Sa[luia, do tibi pupillas] Ploti*, etc. ibid. Pl. 18 sq; cf. Av. Ves. Sec. Aq. ; *250*. b. 9 sq. ; *252* ; *253* ; — *tere contere confringe* *140*. 4 (Rome, IIe-IIIe s.) ; — *uince peroccide* ibid. 17 ; — *mado rogo* *195*. 7. (Capoue, Ier s. ap. J.-C.) — *uratur Suvesa aduratur* *227*. 2-4. (Carthage, IIe s.) ; cf. *266*. 20-21 ; — *Te rogo qui infernales partes tenes commendo tibi Iulia Faustilla* *228*. a. 1-4 ; b. 1-3 (ibid) ; cf. *233*. 27-30 ; — *amante aestuante* *230*. a. 4 ; 7-8 (ibid.) cf. *265*. 6-7 ; — *[occi]dite exterminate uulnerate* *247*. 1-4 (ibid., IIe-IIIe s.) ; — *uictos peruictos exactos exiliatos expilatos plagatos* *248*. a. 7-11 (ibid., IIIe s.) ; — *uulneratos [cru]entatos* ibid. b. 1-2 ; — *et perducatis obl[i]getis pe[r] obligetis... etis apsumatis desumatis consu[m]at[i]s* *250*. a. 22-24 (ibid.) ; cf. ibid. b. 17 : *B. A.* 1910, I. a. 1-5 ; — *cadan frangan disiungantur male guren palma uincere [n]on possin* *272*. a. 12-13 (Sousse, IIe s.) ; cf. *275-284* passim et *B. A.* 1906 I. II.

(Dans ces dernières tablettes, toutes variantes d'un type unique, à texte enveloppé d'une formule imprécatoire (no *284* excepté, où la formule est à la suite du texte, tandis qu'autour ne se trouvent que des lettres magiques sans signification intelligible), *et* (ou *nec*) ne se rencontrent que dans un fragment de la formule enveloppante : *obligate et grauate equos ueneti et russei ne currere possint nec frenis audire possint nec se moere possint* *275*. 29-30, etc., tandis que partout ailleurs *et* est absent.)

auferas illis dulce somnum fac eos ne currere possint oc te peto *289*. b. 16-17 ; — *[de]mando ut facia[s] [il]lum mortu[um] depona[s] eum at Tartara* *300*. b. 3-9 (Constantine, IIIe s.) ; cf. ibid. a. 8-13.

b) Parfois, mais plus rarement, les actions juxtaposées sans *et* n'ont pas un caractère nettement magique :

Silulanus anilum perdedit demediam partem donauit Nodenti *106*. 2-4 (Lydney-Park, Ier s. ap. J.-C.); — *quot mihi furti factum est quisquis mihi imudauit inuolauit minusue fecit eas [res]* *122*. 5-8 (Mérida, IIe s.) ; — *quicumque conauerit dicerit fecerit [a]ut facere uoluerit* *216*. 6-8 (Carthage, IIe-IIIe s.) ; à noter, toutefois, dans les deux derniers exemples, la présence d'une particule aversative devant le dernier terme.

Après avoir examiné tous les exemples d'asyndète des tablettes magiques, nous aboutissons à constater que, dans le style de

l'exécration, l'asyndète n'a pas le même caractère que chez Ethérie par ex. (Löfstedt, *op cit.*, p. 305 et suiv.) Tandis que chez cet auteur et ailleurs elle accuse un emploi plus vif, plus dégagé de la langue, sur le modèle de la conversation, ici, elle est populaire en ce sens qu'elle est surtout intensive, mais elle est réservée presque exclusivement à l'expression magique. Ces conclusions confirment donc les indications données dans *la Langue des Tab. d'ex. lat.*, p. 151.

Maurice JEANNERET.

CICÉRON, Phil. 2,114.

Quodsi se ipsos illi nostri liberatores e conspectu nostro abstulerunt, at exemplum facti reliquerunt. Illi quod nemo fecerat fecerunt ; — *Tarquinium Brutus bello est persecutus, qui tum rex fuit cum esse Romae licebat ; Sp. Cassius, Sp. Maelius, M. Manlius propter suspicionem regni appetendi sunt necati ; — hi primum cum gladiis non in regnum appetentem sed in regnantem* impetum fecerunt. *Quod cum ipsum factum per se praeclarum est atque diuinum, tum expositum ad imitandum est.* Amétriques sont les deux fins de phrase *fecerant fecerunt* et *impetum fecerunt.* La première est amétrique légitimement; elle termine en effet une courte incise (11 demi-pieds) appuyée à droite, et par conséquent libérée des règles. La seconde ne peut être amétrique que par la faute d'un copiste. Appliquant ici, comme je l'ai fait dans Eschyle (Rev. de philol. 1921 p. 75 et 114) la méthode des *semi-conjectures*, je propose *impe<tum> tum fecerunt*, la faute supposée étant un dédoublement banal de TVMTVM. Égorger César, dit l'orateur, c'était donner un exemple, et plus loin il revient sur cette idée d'exemple. Pour qu'il y ait exemple, il faut que la scène soit concrète. Abstraitement, il est dit d'un mot que trois prétendants à la royauté ont été mis à mort; quand il s'agit du roi de fait sur qui l'exemple a été donné, nous voyons l'élan personnel des champions de la liberté (*impetum*), nous voyons dans leurs mains leurs armes (*cum gladiis*) et l'instant solennel nous est rappelé par un adverbe de temps. C'est comme si l'écrivain avait dit plus brièvement : Ils ont donné à l'avenir un exemple, *à la minute* où l'épée à la main ils se sont élancés. Il est d'autant plus indispensable de peindre le récent tyrannicide avec vivacité, que la comparaison avec les précédents a été trop subtilement pédante et qu'elle a été lourde.

L. HAVET.

CHRONOLOGIE
DE LA VIE DU RHÉTEUR AELIUS ARISTIDE

I

Le problème ardu de la chronologie d'Aristide, qui, jusqu'à ce jour, a reçu tant de solutions contradictoires, serait d'un fort médiocre intérêt et ne vaudrait même pas la peine d'être posé s'il ne s'agissait que de déterminer les dates principales de la vie du sophiste. Mais cette chronologie intéresse directement celle de la Province d'Asie au IIe siècle. Elle permettrait, si elle était fixée avec certitude, de dater des événements importants et de situer dans la prosopographie de la Province toute une série de proconsuls. Malheureusement les historiens attendent des philologues et les philologues des historiens la solution du problème [1]. Certains même, sans s'apercevoir qu'ils tournent dans un cercle vicieux, datent simultanément la vie d'Aristide par les événements de son temps et ces événements par la vie d'Aristide [2]. La question mérite donc une révision attentive et complète.

On dispose pour cette recherche de trois sortes de documents : 1° les renseignements fournis par Aristide lui-même dans ses *Discours Sacrés* et les indications éparses dans le reste de son œuvre ; 2° les suscriptions de quelques discours dans plusieurs manuscrits, notamment celui d'Aréthas (*Parisinus graec.* 2951, xe siècle), qui indique l'âge d'Aristide lors de la composition de ces discours [3] ; 3° un petit nombre de témoignages épigraphiques.

A l'aide de ces données, nous nous efforcerons : 1° de fixer la date de naissance d'Aristide ; 2° de déterminer la place exacte que sa longue maladie occupe dans sa vie ; 3° de grouper les événements importants de sa carrière autour de cette période

---

1. La remarque est de W. Schmid, *Rhein. Mus.*, XLVIII, 1893, p. 52.

2. Le plus bel exemple de cette méthode est fourni par R. Egger, *art. cit. infra*.

3. Des indications chronologiques sont données par les suscriptions de quatre discours : *l'Apellas* (XXX K) ; *l'Hymne à Athéna* (XXXVII K) ; *l'Hymne à Héraclès* (XL K); *l'Eleusinios* (XXII K). — B. Keil, *Hermes*, XXV, 1890, p. 313 et W. Schmid, *art. cit.*, p. 60 accordent une entière confiance à ces renseignements. La rédaction en est maladroite mais les indications chronologiques doivent remonter à Aristide lui-même. — Toutes nos citations d'Aristide se réfèrent à l'édition de B. Keil ; vol. II (seul paru), Berlin, 1897.

centrale. Au cours de cette recherche, pour donner s'il se peut une base ferme à notre chronologie, nous essaierons d'attribuer une date certaine à un événement de la vie d'Aristide en combinant les données des textes avec celles des suscriptions.

Nous ne pouvons songer à discuter en détail dans les pages qui suivent tous les systèmes qui ont été proposés pour la chronologie d'Aristide. Nous nous contenterons d'indiquer ici les grandes lignes des principaux d'entre eux, en montrant sur quelles bases ils s'appuient et quelle part de certitude ils comportent.

La première étude d'ensemble est celle de Masson : *Collectanea historica ad Aristidis vitam*, publiée en 1722 en tête de l'édition de Jebb[1]. L'auteur, grâce à une interprétation erronée de deux passages du Ier *Discours Sacré*[2], fait coïncider la sixième année de la maladie du sophiste avec le proconsulat de Statius Quadratus qui présida au martyre de saint Polycarpe. Il croit pouvoir placer ce dernier événement en février 166. D'autre part, interprétant à l'aide de tables astronomiques dressées par Halley le thème de géniture qu'Aristide rapporte dans le IIIe *Discours Sacré*, et que nous étudierons attentivement dans la suite, il conclut fort justement qu'on ne peut hésiter pour la naissance du sophiste qu'entre les années 117 et 129. Il se décide pour la seconde date parce qu'Aristide, après de nombreuses années de maladie, déclare qu'il est parvenu à la moitié de son âge (LI, 56 K). Nous montrerons plus loin la fragilité des bases sur lesquelles Masson a fondé son système.

Un siècle plus tard, Letronne, dans ses *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*[3], accepte les prémisses de Masson en ce qui concerne la date de naissance, mais conclut à 117, parce que, selon lui, le sophiste s'est lié d'amitié avec le préfet Héliodore pendant son séjour en Égypte. Or, comme la magistrature de celui-ci a pris fin au plus tard en 148/9, Aristide, s'il était né en 129, n'aurait eu que 19 ans lors de son voyage en Égypte, ce qui est tout à fait invraisemblable. La date de 117 s'impose donc.

Le mémoire de Waddington sur la *Chronologie de la vie du*

---

1. Réimprimée par Dindorf, t. III de son éd., p. I-CLV.

2. Aristide rapporte, XLVII, 22 K, qu'il s'abstint de bains chauds pendant cinq ans. Masson comprend qu'il s'agit des cinq années qui *précèdent* celle où le sophiste écrivit le Ier *Discours Sacré*. Or il croit que cet ouvrage a été rédigé sous le proconsulat de Quadratus, parce que mention y est faite d'un rêve où figure le proconsul. Waddington, *Mémoire*, p. 232-233, a montré la fragilité de cette hypothèse.

3. (1823). — Étude réimprimée dans *Recueil des Inscriptions d'Egypte*, 1848, t. I, p. 121 et suiv.



rhéteur Aristide[1], chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité, par une interprétation très habile des renseignements contenus dans les *Discours Sacrés* et l'emploi des textes épigraphiques inédits, édifie un système tout différent de celui de Masson. L'auteur adopte et développe les conclusions très vraisemblables de Letronne. Il établit tout d'abord un synchronisme entre la seconde année de la maladie et le proconsulat de Julianus qu'il croit pouvoir dater de 145/6 par une inscription et une monnaie d'Éphèse. D'après cela, Quadratus, le proconsul de la onzième année de la maladie, aurait exercé sa magistrature en 154/5, date parfaitement admissible pour le martyre de saint Polycarpe et qui confirme celle qui a été adoptée pour le proconsulat de Julianus. Bien que l'hypothèse initiale soit très incertaine, les conclusions essentielles de Waddington paraissent inattaquables et s'accordent avec les résultats que nous atteindrons par des voies toutes différentes.

W. Schmid a vivement combattu cette théorie dans un long article intitulé *Die Lebensgeschichte des Rhetors Aristides*[2] qui, en dépit de l'ingéniosité de l'auteur et du mérite qu'il a eu de reconnaître le premier l'importance des suscriptions, n'est guère qu'un tissu d'erreurs. Tout le système découle d'un contre-sens formel sur un passage capital du IVe *Discours Sacré* où est résumée l'histoire de la maladie (L, 9 et suiv. K). W. Schmid, qui date avec juste raison de 165 le second voyage d'Aristide à Cyzique, place à tort dans la 10e année de la maladie, sous le proconsulat de Sévérus, l'amélioration de six mois pendant laquelle ce voyage eut lieu. Comme la suscription de l'hymne à Athéna indique qu'Aristide a prononcé ce discours à l'âge de 35 ans, le philologue allemand se croit autorisé à affirmer que le sophiste est né en 129. Le martyre de saint Polycarpe qui fut ordonné par le successeur de Sévérus est ainsi attribué à 166, date qui d'ailleurs a des partisans. Mais pour faire cadrer avec sa théorie les autres événements de la vie d'Aristide, W. Schmid est obligé, comme nous le verrons, de torturer les textes et d'admettre des postulats invraisemblables[3].

---

1. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXVI, 1867, p. 203-268, complété sur plusieurs points par *Fastes des Provinces Asiatiques de l'Empire Romain* (1872), p. 210 et suiv., nos 138-144.
2. *Rhein. Mus.*, XLVIII, 1893, p. 53-83.
3. W. Schmid a précisé son système dans une note, *Philol.*, LVI, 1898, p. 721-722, où il répond à des critiques de *Prosop. Imper. Rom.*, *I*, p. 132 et dans *P.-W.* art. *Aristides*, II, 886 et suiv. Dans les notes de la dernière éd. qu'il a donnée de la *Geschichte der Griechischen Literatur* de Christ, t. II, p. 538 et suiv., il est beaucoup moins absolu dans ses affirmations.



Le système de W. Schmid a été maintes fois critiqué en Allemagne notamment par F. Egle. dans l'appendice d'une dissertation de doctorat consacrée à l'*Apellas* [1] et par B. Keil qui, après l'avoir adoptée dans son *Kyzikenisches* [2], l'a déclarée erronée dans la préface de son édition [3] et a annoncé son intention de reprendre lui-même l'étude de la question, promesse qu'il n'a pas tenue.

L'article de Schmid est la dernière étude d'ensemble qui ait été consacrée à la chronologie d'Aristide, mais dans la suite la question a été plusieurs fois traitée accessoirement. Corssen [4] a cru pouvoir dater de 155 le martyre de saint Polycarpe, en fonction de la vie d'Aristide. Il place la naissance du sophiste en 117. Ed. Swartz [5] a étudié le même problème avec une méthode exactement inverse. Il a tout d'abord fixé à 156, de façon assez arbitraire, la date du martyre, ce qui lui a permis de dater de 154/5 le proconsulat de Sévérus et, conformément aux suscriptions de l'*Hymne à Athéna* et de l'*Éleusinios*, de mars-avril 120 la naissance d'Aristide. Il ne s'est d'ailleurs pas préoccupé des conséquences de cette innovation pour le reste de la chronologie.

Enfin, en dernier lieu, R. Egger [6] a démontré au moyen d'une inscription récemment découverte à Éphèse, que l'hypothèse qui place en 117 la naissance d'Aristide, s'accorde parfaitement avec le cursus honorum de Nonius Macrinus dont le proconsulat d'Asie, d'après la suscription de l'*Éleusinios*, est contemporaine de la 54e année du sophiste et des incursions en Grèce des barbares Costoboques.

II

Date de naissance d'Aristide. — Nous savons par Suidas qu'Aristide est mort sous le règne de Commode ; par Philostrate qu'il a vécu jusqu'à 60 ou 70 ans. La date de sa naissance est donc nécessairement comprise dans la période 110-135.

Pour déterminer cette date avec plus de précision, nous

---

1. *Unters. über die Echtheit der Rede* Ἀπελλᾷ γενεθλιακός *des Aelius Aristides, nebst chronologischen Exkursen* (diss., Tübingen, 1906). La première partie de ce travail est extrêmement médiocre. Par contre l'étude chronologique est fort intéressante.

2. *Hermes*, XXXII, 1897, p. 497 et suiv.

3. P. XXI.

4. Corssen, *Das Todesjahr Polykarps* (*Zeitschr. f. neutest. Wiss.* III, p. 61 et suiv.)

5. *Ueber christl. und jüdische Ostertafeln* (*Abh. der kgl. Gesell. der Wiss. zu Göttingen, phil.-hist. Klasse*, VIII, 6, 1905).

6. *Die Aemterlaufbahn des Nonius Macrinus* (*Jahreshefte des Oest. Arch. Inst.*, Beiblatt, IX, 1906, p. 61-76.)

disposons tout d'abord d'un témoignage très précieux fourni par Aristide lui-même. Il indique dans son IVe *Discours Sacré* que le sort l'a mis « sous la tutelle d'Hermès », c'est-à-dire qu'au moment de sa naissance la planète Mercure était visible dans le ciel. Quelques lignes plus loin, il nous donne en bonne et due forme son thème astrologique complet [1]. « L'astre de Zeus coupait la partie médiane du milieu du ciel lorsque je naquis, et les astronomes disent en outre que le Lion était alors au milieu du ciel, l'astre de Zeus sous le Lion, à droite d'Hermès, et en quadrature avec lui, ces deux astres étant observés à l'aurore [2]. » Il est certain que la présence simultanée de Zeus et d'Hermès, garantissant au nouveau-né le premier rang parmi les orateurs, était singulièrement flatteuse pour la vanité d'Aristide, et qu'il n'aurait pu choisir un thème plus glorieux et plus conforme à son destin. Mais la précision des termes et surtout l'accord de tous les éléments semblent, comme nous allons le voir, exclure tout soupçon de supercherie. On peut, en effet, dégager de ce texte les données suivantes, toutes indispensables à la fixation de la date [3] :

1° L'observation est faite à l'aurore ; 2° la constellation du Lion est alors au méridien [4] ; 3° la planète Jupiter est dans le Lion ; 4° Mercure se trouve en quadrature avec Jupiter et à gauche de cet astre, c'est-à-dire dans le Scorpion, troisième signe après le Lion [5].

Remarquons tout d'abord qu'à l'époque où vécut Aristide, il

---

1. Sur les thèmes de géniture (θέμα, διάθεμα, γένεσις) voir Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, p. 383 et suiv. ; F. Cumont, *D. A.*, art. *Zodiacus*. — Les éléments essentiels du thème étaient : l'horoscope, point d'intersection du Zodiaque avec l'horizon oriental et la culmination supérieure, ici le Lion, Jupiter et Mercure. Le roi Antiochus I de Commagène avait fait sculpter sur son tombeau un bas-relief représentant son thème de géniture, très analogue à celui d'Aristide : Jupiter, Mars et Mercure réunis dans le Lion et présageant les hautes destinées du souverain. (Humann et Puchstein, *Reise in Nordsyrien* (1891), pl. XL et p. 333. Cf. F. Cumont, *art. cit.*, p. 1047).

2. « ... οὗτος... ὁ σὸς Ἑρμῆς ἐστιν, λέγων δὴ τὸν εἰληχότα τὴν γένεσιν τὴν ἐμήν. » (L, 57 K). — σχίζειν γὰρ αὐτὸν (Δία) μέσου τοῦ οὐρανοῦ μέσην τὴν μοῖραν ἡνίκα ἐγιγνόμην, καὶ λέγουσι μέντοι οἱ ἀστρονόμοι Λέοντα μὲν εἶναι τηνικαῦτα ἐπὶ μέσου τοῦ οὐρανοῦ, τὸν δὲ τοῦ Διὸς ἀστέρα ὑπὸ τῷ Λέοντι, ἐκ τετραγώνου πλευρᾶς Ἑρμῇ δεξιόν, ἀμφοτέρους ἑώους (Ibid. 58).

3. Je dois une reconnaissance toute particulière à M. André Danjon, astronome à l'observatoire de Strasbourg, qui a bien voulu interpréter pour moi les indications des tables de Leverrier et contrôler l'exactitude scientifique de tout ce qui, dans cette étude, concerne le thème de géniture d'Aristide.

4. Les astronomes anciens admettent qu'une planète est au méridien quand le signe qui la contient est lui-même au méridien. Or un signe met deux heures à passer tout entier à travers le méridien.

5. Selon l'explication très claire de Manilius, *Astr.*, II, 285 et suiv. « Quae praecedunt dextra esse feruntur | Dexter erit Tauro Capricornus, Virgo sinistra ».

n'y a pas lieu de distinguer la constellation du Lion de son signe zodiacal ; nous négligerons donc la précession et prendrons comme limites du Lion les longitudes 120° et 150° [1]. C'est en hiver que cette constellation passe au méridien, vers l'heure à laquelle, en cette saison, commence l'aurore astronomique (soleil à 18° sous l'horizon) en Asie Mineure Occidentale, c'est-à-dire vers 5 h 1/2 du matin (temps vrai).

D'après les tables de Leverrier, Jupiter s'est trouvé en opposition dans le Lion ou près de cette constellation aux dates suivantes (nous ne retenons que celles qui sont comprises dans les limites extrêmes que nous avons déterminées plus haut) :

Dates d'opposition	Position de Jupiter
12 févr. 118.	18° dans le Lion.
13 janv. 129.	9° avant le Lion.
15 févr. 130.	23° dans le Lion.

Mais d'autre part, selon le thème, Mercure est visible le matin, donc en élongation à 20 ou 25° du soleil. Jupiter, pour être en quadrature avec cette planète, doit donc se trouver à 110 ou 115° du soleil (ce qui se produit environ deux mois avant l'opposition), et sa longitude est supérieure d'environ 7° à celle de l'opposition. D'où le tableau suivant :

Dates où Jupiter est susceptible d'être en quadrature avec Mercure	Position de Jupiter
10 déc. 117.	25° dans le Lion.
15 nov. 128.	2° avant le Lion.
15 déc. 129.	limite du Lion et de la Vierge.

Les deux dates extrêmes sont les seules à retenir puisqu'en 128 Jupiter n'est pas *dans* le Lion. Mais y a-t-il des raisons de préférer l'une à l'autre ? Mercure s'est trouvé en élongation du matin vers le 1er ou 2 décembre 117. Il se trouve alors exactement au milieu du Scorpion tandis que Jupiter est sous le Lion. A cette époque Jupiter passe au méridien vers 5 h. 10 m. (temps vrai), Mercure se lève un quart d'heure après, donc à peu près à l'heure où commence l'aurore dans la région de Smyrne. Tout cela est donc rigoureusement conforme aux données du thème. L'année 129 ne nous fournit pas une pareille coïncidence. Mercure est en conjonction inférieure avec le soleil vers le 2 décembre. Son

1. La précession du zodiaque est en effet d'un degré en 72 ans, soit d'un signe (30 degrés) en 2.155 ans.

élongation se produit donc vers le 22. Cette date correspondrait peut-être à une configuration favorable. Mais à cette époque de l'année, Mercure est sorti du Scorpion et l'élongation a lieu dans le Sagittaire ; d'autre part Jupiter n'est pas à proprement parler dans le Lion, mais à la limite de cette constellation et de la Vierge ; enfin le Lion passe au méridien bien avant l'aurore. C'est pourquoi nous sommes amenés à choisir les premiers jours de décembre 117 comme la seule époque qui réponde exactement aux données du thème.

Mais une première difficulté se présente. Selon la suscription, Aristide aurait composé l'*Éleusinios* dans le douzième mois de l'année, à l'âge de 53 ans et 6 mois. Il s'agit certainement de l'année asiatique qui commençait à l'équinoxe d'automne [1], puisque l'auteur lui-même, dans un passage du discours (XXII 12 K) désigne comme très prochaine l'époque où se célébraient les Éleusinia [2]. D'après cela, Aristide serait né entre le 24 février et le 24 avril [3], ce qui contredit formellement les données du thème puisqu'à cette époque de l'année le soleil est diamétralement opposé au Scorpion et Jupiter en opposition, donc au méridien de minuit. Or nous ne pouvons pas écarter le témoignage des suscriptions qui sont, comme on le verra par la suite, une source importante d'informations. Outre qu'on les trouve dans le meilleur et le plus ancien des manuscrits, il est bien évident que les renseignements qu'elles contiennent n'ont pu être inventés par les scholiastes byzantins qui ignoraient certainement les proconsuls du IIe siècle qu'on y trouve mentionnés. Mais, dans la circonstance, des deux indications contradictoires, c'est celle des *Discours Sacrés* qui doit être préférée à celle de la suscription. Le thème, répétons-le, contient trop d'éléments concordants pour être suspect. Par contre, un chiffre de la suscription a fort bien pu être altéré par la tradition manuscrite. Nous proposerons donc de lire 53 ans et 9 mois (μηνῶν θ̄ au lieu de μηνῶν ϛ̄).

Toutefois nous ne considérerons comme certaine la date de décembre 117, tirée des seuls renseignements du thème, qu'autant qu'elle s'accordera avec les autres conclusions de notre étude chronologique [4].

---

1. Cf. Th. Mommsen et Wilamowitz. *Die Einführung des Asianischen Kalenders* (*A. M.*, XXIV (1899), p. 275-293). — Dittenberger, *Or. Gr.*, n° 458. — Chapot, *La Prov. rom. d'Asie*, p. 389 et suiv.

2. § 12 : « καὶ δὴ προσάγει μὲν τὰ μυστήρια... βοηδρομιὼν δὲ οὗτος » La proclamation du héros annonçant les mystères avait lieu le 16 Boédromion, l'initiation le 18. Or en 171, date probable du discours, le mois de Boédromion commençait à peu près le 30 août.

3. Cf. W. Schmid, *art. cit.*, p. 62.

4. E. Schwartz., *art. cit.*, p. 130 et suiv., qui propose pour la naissance d'Aris-



III

Les *Discours Sacrés* fournissent deux textes d'importance capitale, de l'interprétation desquels dépend toute la chronologie d'Aristide : le premier est relatif à « la prédiction des années » ; dans le second, Aristide trace une esquisse générale des phrases principales de sa maladie et fournit ainsi de précieux points de repère chronologiques.

1° *La prédiction des années et la durée de la maladie.* — Après un premier séjour à l'Asclépieion de Pergame, Aristide, au retour d'un voyage à Phocée entrepris en plein hiver par ordre du Sauveur, s'arrête à Smyrne : c'est alors qu'Asclépios lui apparaît. « C'était en même temps Asclépios, Apollon Clarien et Apollon Callitecnos, ainsi qu'on l'appelle à Pergame... Se tenant avec ces apparences devant ma couche, il tendit ses mains ouvertes, comptant les années sur ses doigts et dit : « Tu as dix ans de ma part, et trois de celle de Sarapis » et à cause de la position des doigts, les treize me parurent être dix-sept. Puis le dieu ajouta que ce n'était pas un vain songe, et que je verrais bien par moi-même l'accomplissement » (XLVIII, 18 K). Aristide ne s'explique pas davantage sur le sens de la prédiction. Waddington, W. Schmid et presque tous ceux qui se sont occupés de cette question ont cru qu'il s'agissait de la durée de la maladie. D'après une trop ingénieuse explication de Waddington [1], c'est parce qu'Aristide était déjà malade depuis quatre ans que les treize années annoncées par Asclépios lui semblèrent être dix-sept. La maladie aurait donc duré en tout dix-sept ans [2]. Mais rien dans le texte n'autorise une pareille interprétation. Belle grâce vraiment qu'auraient faite à leur protégé les dieux sauveurs en lui octroyant des années de maladie !

---

tide la date 120, écarte délibérément le témoignage gênant du thème qui, dit-il, ne mérite pas confiance « parce qu'Aristide a voulu le faire cadrer avec un rêve ». Les autres biographes du sophiste se partagent entre 117 (Letronne, Waddington, Egger, Corssen) et 129 (Masson, W. Schmid, M. Croiset, B. Keil), sauf Hug, *Leben und Werke des Rhetors Aristides*, p. 13, n. 1, qui suit E. Schwartz.

1. *Mémoire*, p. 248.

2. Nous serions tenté de proposer, sous toutes réserves, une autre explication de ce détail mystérieux de la prédiction des années : « et les treize me parurent dix-sept ». Quatre ans exactement avant la mort d'Hermias, en 161, au retour du premier voyage à Cyzique la sœur du jeune homme, Philoumène, avait déjà été « substituée à Aristide. » La période de vie accordée par Asclépios et Sarapis se réduit donc à treize ans puisque les quatre années qui suivent, quoique impliquées par la prédiction, n'appartiennent pas à Aristide, mais à Philoumène. Et c'est parce que la vie de celle-ci devait finir lors de la peste qu'Hermias mourut, à son tour, pour prolonger la vie d'Aristide. C'est ainsi que les treize devinrent dix-sept.

En réalité c'est d'années de vie qu'il s'agit ici [1]. Notre sophiste aurait en effet succombé à son mal si Asclépios, par un don gratuit, ne lui avait accordé une prolongation de vie. C'est ce qui ressort clairement d'un autre passage du même discours qui, après une digression, fait suite à celui que nous venons de citer, comme l'auteur a bien soin de l'indiquer lui-même. « Eh bien, dit-il, rendons compte de tout, depuis le début, et montrons, en raccordant le récit à ce qui précède, ce qu'il advint de la prédiction relative aux années, comme quoi, pendant tout ce temps, c'était Asclépios qui me conservait la vie en me faisant don de chaque journée l'une après l'autre. Tout cela est bien connu de ceux qui sont tant soit peu renseignés sur ce qui me concerne. Donc, lorsque fut écoulé le temps de la prédiction il advint ce qui suit. » (XLVIII, 37 K) Ici commence le récit de la peste dont fut atteint Aristide lors de la grande épidémie qui ravagea l'Asie Mineure vers 165, et c'est précisément en cela que consiste l'accomplissement de la prophétie. En effet, comme on le verra dans la suite, dix-sept ans s'étaient écoulés depuis la prédiction. Aristide ayant épuisé les années concédées par Asclépios devait régulièrement mourir de la peste et s'y attendait tout le premier. Mais un nouveau miracle intervint. Le jeune Hermias, fils de son intendant, lui fut substitué et mourut à sa place. Les années dévolues à ce jeune homme par le destin furent désormais inscrites au compte d'Aristide. « C'est ainsi, conclut-il, que jusqu'à ce moment là, [c'est-à-dire jusqu'à la peste], je vivais grâce aux dons que m'avaient faits les dieux, et après cela, je reçus une vie nouvelle (ἀνεξίων) et une sorte d'échange eut lieu. Voilà ce qu'il en fut de la prédiction des années, et, plus tard, de la maladie qui s'y rattache, et des visions que j'eus à cette occasion » (XLVIII, 44-45 K)[2]. Le rapprochement de ces trois textes semble bien établir l'exactitude de l'interprétation que nous avons proposée. Si la prédiction s'était rapportée à la durée de la maladie il faudrait que notre sophiste eût été complètement débarrassé de ses maux au bout de dix-sept années. Or il n'en est rien. La guérison qu'il signale à la fin de son récit (ἡ νόσος ᾤχετο ἀπιοῦσα § 44, K) ne concerne que la peste. Il eut, comme nous le verrons, de graves rechutes dans

---

1. Cette explication a été admise par Baumgart, *Aelius Aristides*, p. 11, et Egle. *op. cit.*, p. 39.

2. Cf. *Hymne à Asclépios*, XLII, 6 : « Certains disent avoir été ressuscités alors qu'ils étaient déjà terrassés. Mais ils se vantent d'une chose commune, souvent accomplie par le dieu depuis longtemps. Quant à moi, ce n'est pas une fois qu'il m'a donné des preuves de sa bienfaisance, mais tant de fois qu'il serait difficile de dire combien. Il est des gens à qui il a octroyé des années par prédiction et nous sommes de ceux-là ».



la suite (à l'une d'elles se rapporte le journal de deux mois qui forme le début du premier *Discours Sacré*) et jusqu'à sa mort, il continue à se plaindre du mauvais état de sa santé [1]. Il est donc impossible d'attribuer, comme on l'a toujours fait, une durée déterminée à cette maladie qui en réalité ne finit qu'avec lui-même.

Aristide, dans son récit, est si économe d'indications chronologiques qu'il est fort difficile de situer la « prédiction des années » dans l'histoire de la maladie. Il est rentré à Smyrne de son voyage d'Italie en plein hiver, donc un an environ après son départ. Ayant vainement cherché la guérison auprès des médecins d'abord, puis des dieux Egyptiens, il part enfin pour Pergame « au bout d'un an et quelques mois » (XLVIII, 70 K). Rien dans le texte ne permet de croire que cette période soit comptée depuis le début de la maladie, c'est-à-dire depuis son départ pour Rome. L'indication s'enchaîne directement au récit du séjour à Smyrne dont les péripéties sont d'ailleurs assez nombreuses pour remplir ce laps de temps [2]. Nous croyons donc pouvoir placer le départ pour Pergame au printemps de la troisième année de la maladie. Ici surgit une nouvelle difficulté. Au bout de combien de temps le Sauveur a-t-il ordonné le voyage au cours duquel eut lieu la prédiction des années? Aristide entreprend le récit de ces événements aussitôt après avoir rapporté les rêves de la première nuit qu'il passa à l'Asclépieion et donné un aperçu des remèdes qui lui furent ordonnés par le dieu : « Par où pourrait-on commencer, parmi tant de faits si divers dont beaucoup ne m'ont laissé d'autre souvenir que la reconnaissance qu'ils m'ont inspirée ? Le dieu m'envoya à Chios... » (XLVIII, 11 K). Il semble donc que ce départ pour Chios soit l'un des premiers événements de son séjour à l'Asclépieion. Lorsqu'il passe à Smyrne on est stupéfait de le voir « apparaître contre toute espérance ». Son absence n'avait donc pas été bien longue, sinon il aurait eu le loisir de donner de ses nouvelles. Ces indices invitent à conclure que la prédiction des années a eu lieu pendant l'hiver [3] qui suivit l'installation d'Aristide à Pergame, c'est-à-dire au début de la quatrième année de la maladie.

1. Jusque dans les derniers discours. Voir par ex. la *Palinodie sur Smyrne*, (XX, 2 K) et la *Lettre à Commode* (XXI, 2 K).

2. Le récit de cette période de la maladie est dispersé en plusieurs endroits des *Discours Sacrés* (XLVIII, 5 et suiv. ; 68 et suiv. K ; XLIX, 49 et suiv. K etc.) La plupart de ceux qui se sont occupés de la chronologie d'Aristide comptent « l'année et quelques mois » depuis le départ de Rome.

3. Selon XLVIII, 16 K, Aristide était encore à Phocée le quatorzième jour du deuxième mois asiatique, c'est-à-dire vers le 10 novembre. Comme il a quitté



2° *Les époques de la maladie.* — Au début du IVe *Discours Sacré*, Aristide raconte comment, dans la dixième année de sa maladie, ses souffrances firent trêve au point de lui faire espérer une complète guérison : « Lorsque fut arrivée la dixième année de ma maladie, dit-il, une apparition me tint le langage suivant : Je souffrais de la même maladie que toi, et lorsque vint la dixième année, par la volonté d'Asclépios, je me rendis au lieu où avait commencé mon mal et je fus guéri... » (L, 1 K). Aristide part donc pour les bords de l'Aisépos, où il avait contracté le refroidissement qui fut l'origine de l'interminable maladie. Après s'être soumis aux purifications imposées par le dieu, il éprouve un merveilleux soulagement, mais hésite à se croire définitivement guéri. « C'est, dit-il, dans de tels sentiments de joie et d'angoisse à la fois qu'eut lieu mon départ (§ 7). Ainsi, par le bienfait des dieux, à partir de ce moment, se produisit dans mon corps et dans ma manière de vivre un changement manifeste : je supportais l'air plus aisément qu'autrefois, et les fatigues des voyages aussi bien que les gens bien portants... Je pus donner des séances complètes de déclamation chez moi et en public et même visiter des villes sous la conduite du dieu (§ 8). Longtemps après (καὶ χρόνοις δὴ ὕστερον) survint la fameuse épidémie de peste dont le Sauveur et la dame Athéna me tirèrent par une grâce éclatante. Et pendant six mois je me portai admirablement, autant qu'il était possible après une telle épreuve. Ensuite une forte sécheresse et bien d'autres maux m'incommodèrent. Mais le dieu mit bon ordre à tout cela et, soit dit avec sa permission, continue à le faire par ses ordonnances et ses prescriptions quotidiennes (§ 9). Donc, lorsque je revins de l'Aisépos.... » Suit l'exposé de nouvelles interventions du dieu. Puis Aristide entreprend le récit de ses rapports avec le proconsul Sévérus. « Voilà pour mon voyage à l'Aisépos et mon retour. Le gouverneur d'Asie était alors Sévérus, issu d'une très illustre famille originaire de Haute Phrygie. »

On a tourmenté ce texte de diverses façons pour lui faire dire ce qu'il n'a jamais signifié. Or, pour qui le lit sans vouloir l'accommoder à un système préconçu, il est clair qu'Aristide, après avoir narré son séjour à l'Aisépos et l'amélioration de sa santé qui en fut la suite, interrompt son récit pour rappeler très briè-

---

Phocée aussitôt après et regagnait Smyrne après quelques jours passés à Gennaïs, la prédiction des années a donc eu lieu au plus tard dans les premiers jours de décembre. Une correction pédante et chronologiquement impossible de B. Keil substitue dans ce texte Δύστρου μηνός à δευτέρου μηνός. Or, le 14 Dystros correspondant au 5 février, époque où l'hiver est presque fini à Smyrne, Aristide n'aurait pu dire qu'il a pris son bain de rivière « en plein hiver », le lendemain de la prédiction.



vement les vicissitudes de sa maladie jusqu'à l'époque où il écrit (§ 8 et 9). Après quoi il reprend l'exposé des événements consécutifs à son retour, le début du § 10 se raccordant à la fin du § 7.

Que nous apprend sa parenthèse? 1° Qu'après la cure à l'Aisépos sa santé fut assez bonne pour qu'il pût reprendre ses occupations de sophiste et même faire des tournées. 2° Que cette amélioration fut de longue durée et ne prit fin qu'avec la peste. 3° Que, guéri de la peste, il bénéficia d'une amélioration de six mois suivie d'une grave rechute. 4° Que, depuis ce temps jusqu'à celui où a été écrit le IV[e] *Discours Sacré*, sa santé est restée précaire puisque des interventions quotidiennes du dieu sont nécessaires. En résumé il faut distinguer deux époques dans la maladie d'Aristide. Une première maladie de plus de neuf ans, terminée par la cure à l'Aisépos, sous le proconsulat de Sévérus. Puis, après plusieurs années de bonne santé, une nouvelle maladie qui commence avec la peste, et, sauf une période de six mois, occupe la dernière partie de sa vie.

Nous n'avons établi jusqu'ici qu'un simple schéma. Nous nous efforcerons désormais de déterminer deux points de repère chronologiques en datant la dixième année de la maladie et la peste dont Aristide fut atteint.

3° *La dixième année de la maladie.* — On a vu que, lorsqu'Aristide revint de l'Aisépos, le gouverneur en fonctions s'appelait Sévérus. Il serait important de dater ce proconsulat, car la suscription de l'hymne *à Athéna* indique que le sophiste a prononcé ce discours « à Baris, sous Sévérus, à l'âge de 35 ans et un mois [1]. » Nous aurions ainsi le moyen de contrôler directement la date proposée pour la naissance d'Aristide d'après le thème de géniture.

Waddington identifie ce Sévérus avec Tibérius Sévérus [2] connu surtout par deux inscriptions d'Ancyre établissant qu'il fut pro-

1. « Ἀθηνᾶ ἐν βάρει ἐπὶ Σευήρου ἡγεμόνος, ἐτῶν ὑπάρχοντος λε̅ καὶ μηνός ». L'allusion aux deux souverains qu'on trouve dans la prière finale de l'*Hymne à Athéna* (« παρ' ἀμφοτέρων τῶν βασιλέων », XXXVII, 29 K) n'implique nullement, comme le prétend W. Schmid, *art. cit.*, p. 77, que ce discours ait été prononcé sous le double règne de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Cf. en effet l'expression « παρὰ τῶν βασιλέων » (L, 75 K) qui, comme nous l'avons vu, désigne nécessairement Antonin et Marc-Aurèle.

2. *Mémoire*, p. 218 et suiv. — Selon Waddington, Tibérius Sévérus aurait appartenu à la gens Julia et aurait été consul suffectus en 140 ou 141, ce qui s'accorde parfaitement avec les autres données de son cursus honorum. Sur ce personnage, voir Waddington, *Fastes* n° 143; *P.I.R.*, II, p. 215, n° 375; III, p. 232, n° 446. B. Keil, *Hermes*, XXV, 1890, p. 316 et *ed.*, p. 428 n. à l. 19, identifie le proconsul avec Claudius Sévérus Arabianus consul en 146. W. Schmid, *art. cit.*, p. 79, hésite entre quatre consuls suffecti des années 154 et 155 dont le cognomen est Sévérus. — Avant tout examen, l'hypothèse de Waddington a l'avantage de concerner un personnage dont le proconsulat d'Asie est attesté et dont l'origine est bien celle qu'indique Aristide.



consul d'Asie sous Antonin [1] et qu'il comptait des rois et des tétrarques de Galatie parmi ses ancêtres. Ce dernier détail concorde avec l'indication du quatrième *Discours Sacré* (L, 12 K) suivant laquelle Sévérus était issu d'une illustre famille de Haute Phrygie. D'autre part on peut avec une quasi certitude, dater du règne d'Antonin le proconsulat du Sévérus nommé par Aristide. Celui-ci rapporte en effet que, tandis qu'il était en démêlés avec ce gouverneur à propos de l'« immunité », il reçut « des lettres des souverains, de l'empereur et de son fils » (L, 75 K). Or, comme l'a démontré Waddington [2], il ne peut s'agir ici que d'Antonin et de Marc-Aurèle. On sait en effet que ce dernier, sans être associé à la dignité impériale, avait reçu la puissance tribunicienne en 146 et depuis ce temps était associé à de nombreux actes officiels de son père adoptif [3]. De plus, dans un autre passage relatif à la même affaire (L, 92 K), Aristide mentionne un seul empereur [4]. L'identification avec Tibérius Sévérus semble donc s'imposer. Les documents épigraphiques ne permettent pas de dater directement son proconsulat de façon plus précise. Mais les *Discours Sacrés* font connaître son prédécesseur Pollion et l'un de ses proches successeurs Quadratus [5]. Le premier, selon Waddington serait T. Vitrasius Pollio, fort grand personnage, mari d'une cousine de Marc-Aurèle et dont la carrière est connue par plusieurs inscriptions [6]. On sait qu'il a été consul ordinaire en 176 après avoir été consul suffectus à une date que Waddington place par hypothèse entre 138 et 140. Il est donc impossible de fixer même approximativement la date de son proconsulat.

Il en est autrement de Quadratus. Mais remarquons tout d'abord que ce personnage n'est pas nécessairement, comme on l'admet

---

1. *C.I.G.*, 4031 et 4032. Des deux empereurs nommés dans ces inscriptions, Hadrien seul a le titre de θεός, ce qui prouve qu'Antonin était encore vivant.

2. *Mémoire*, p. 215-217. W. Schmid, *art. cit.*, p. 176, prisonnier de son système, est obligé de placer ces événements sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus associés, et de rejeter comme interpolés les mots καὶ τοῦ παιδός. — On ne peut donc songer en tous cas à Commode né en 161 et qui ne participa aux actes officiels qu'à partir de 176.

3. Capitolinus, *Vit. Marci*, 6; cf. Lacour-Gayet, *op. cit.*, p. 36-37. — On possède plusieurs documents officiels dont l'intitulé comporte les deux noms d'Antonin et de Marc-Aurèle. Par ex. *C.I.G.*, 376 = Dittenberger, *Syll.*, 851,

4. W. Schmid explique qu'à cette époque L. Vérus était en Syrie et que Marc-Aurèle exerçait seul les fonctions impériales à Rome.

5. Voir le 4e *Discours Sacré* où Aristide raconte ses démêlés avec trois gouverneurs successifs en commençant par le plus récent « pour remonter dans le passé comme par les degrés d'un escalier » (L, 100 K).

6. Voir Waddington, *Mémoire*, p. 215 et suiv.; *Fastes*, n° 142; Lacour-Gayet, *op. cit.*, p. 493; *P.I.R.*, p. 78, n° 558. — W. Schmid, p. 79, propose Antius Pollio, consul suffectus en 155.

d'ordinaire, le successeur immédiat de Sévérus. Aristide, en effet, après avoir rappelé l'estime que faisait de lui Quadratus, introduit en ces termes une nouvelle narration, appartenant à une autre série des bienfaits d'Asclépios : « Je vais maintenant reprendre mon récit au point où je l'ai laissé un peu plus haut [c'est-à-dire au retour de l'Aisépos] : Sévérus était, je crois, proconsul d'Asie un an avant mon camarade [1] ». Waddington croit que le mot camarade (ἑταῖρος) désigne Quadratus qui était lui-même rhéteur et par conséquent, en quelque mesure, collègue d'Aristide. Mais il est étonnant, si cette hypothèse est exacte, qu'Aristide n'ait pas indiqué plus clairement que les événements qu'il va rapporter sont antérieurs d'un an à ceux dont il vient d'achever le récit, comme il le fait lorsqu'il passe de Sévérus à Pollion [2]. En fait, le sophiste qui destine les *Discours Sacrés* à des lecteurs déjà avertis de ses faits et gestes se contente souvent d'indications chronologiques extrêmement vagues. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, en renonçant à deviner quel est le mystérieux camarade [3], c'est que le proconsulat de Quadratus est postérieur de peu de temps à celui de Sévérus. Aristide rapporte en effet que, lorsque Quadratus devint proconsul d'Asie, il chercha aussitôt à se concilier le nouveau gouverneur car il n'était pas encore tout à fait tiré de difficultés anciennes (πραγμάτων ὄντων μοί τινων ἐκ τῶν ἄνωθεν χρόνων) dont il va faire bientôt le récit (L, 63 K). Il désigne ici, sans nul doute, l'interminable affaire de l'immunité qui l'occupa sous les gouverneurs Glabrion, Pollion et Sévérus. Or, il est très tentant et, comme nous l'allons voir, très vraisemblable, d'identifier le Quadratus d'Aristide avec le proconsul Statius Quadratus qui, d'après la fameuse lettre circulaire de l'église de Smyrne « A l'Église de Philomélion et à toutes les communautés chrétiennes du monde [4] » présida au martyre de saint Polycarpe.

---

1. Cf. L, 71 K « ἐνιαυτῷ πρότερον τοῦ ἡμετέρου ἑταίρου ».

2. L, 94 K « τὸ πρόσθεν τούτων ἐνιαυτῷ σχεδὸν γενόμενον ».

3. K. Wieseler, *Das Todesjahr Polycarps* (*Theol. Stud. und Kritik.*, 1880), suppose que l'ami d'Aristide qui succéda à Sévérus serait Rufinus, mentionné plusieurs fois dans le 4ᵉ *Discours sacré* (L, 28 ; 43 ; 83 ; 107 K) proconsul d'Asie en 169/70 d'après une inscription d'Éphèse (?)

4. Cette lettre a été conservée sous la forme d'un résumé accompagné de citations étendues dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, IV, 15. Le texte complet se trouve dans la *Vita Polycarpi* du Pseudo-Pionius (fin du ɪᴠᵉ siècle). Il existe en outre des traductions latines des deux versions. Ce document a été en dernier lieu édité et traduit par A. Long, dans *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, XII, *les Pères apostoliques*, III, p. 123. L'authenticité n'en est plus discutée aujourd'hui. — J. Réville, *Étude critique sur la date du martyre de saint Polycarpe* (*Rev. hist. relig.*, III, 1881), p. 372, considère comme interpolé le chap. 21 qui fournit l'indication chronologique, bien qu'on y trouve un proconsul fort authentique et un asiarque, Philippe de Tralles, qui ne l'est pas

Cette identification a été admise par la plupart des biographes d'Aristide, quel que fût d'ailleurs leur système chronologique. On connaît un L. (ou T.) Quadratus [1] consul ordinaire en 142 dont le proconsulat d'Asie, attesté par une inscription de Magnésie du Sipyle [2] doit, d'après l'intervalle moyen qui, à cette époque, sépare le consulat du proconsulat [3], tomber entre 151 et 157. Est-il possible de placer dans cette période le martyre de Polycarpe?

La question a donné lieu à de longues controverses, sans qu'on soit arrivé du reste à une solution indiscutable. D'après la lettre de l'église de Smyrne, source unique de renseignements sur le martyre, l'événement a eu lieu « le 2 du mois de Xanthicos, le septième jour des calendes de Mars [4], un jour de grand sabbat [5] ». Or ce triple synchronisme est réalisé le 23 février des années 155 et 166, dates entre lesquelles se sont partagés la plupart des auteurs [6]. En outre, le 22 février 156 a été proposé par C. H. Turner [7] et Ed. Swartz [8] qui interprètent l'expression « grand sabbat » comme signifiant la fête juive de Pourim, célébrée en 156 dans le dernier tiers de février, et établissent que dans cette année

---

moins. Ce dernier, connu par plusieurs inscriptions, est désigné comme asiarque par une dédicace d'Olympie (*Olympia*, V, p. 547, n° 455 = Dittenberger, *Or. Gr.*, II, p. 136, n° 198), datée de l'Olympiade 149/153. Ce personnage fut en 153 agonothète des Olympia de Tralles.

1. Voir Waddington, *Mémoire*, p. 234 et suiv. ; *Fastes*, p. 220 et suiv.; *P.I.R.*, III, p. 270, n° 640. Peut-être y a-t-il lieu de l'identifier avec le consul Kadration mentionné par Philostrate, *V. S.*, II, 6, qui fut disciple de Favorinus. — W. Schmid a découvert un certain Avilius Urinatius Quadratus, consul suffectus en 156 et suppose que la Lettre de l'Eglise de Smyrne a altéré Urinatius en Statius.

2. *C.I.G.*, 3410.

3. L'intervalle entre le consulat et le proconsulat est à cette époque de 9 à 15 ans, comme l'a démontré Waddington, *Mémoire*, p. 240.

4. L'équivalence exacte est donnée par la traduction latine. Le texte grec indique le 7 des calendes de mai (25 avril), date inadmissible, car il n'y a pas de calendrier asiatique où le 2 Xanthicos corresponde au 7 des calendes de mai.

5. « σαββάτῳ μεγάλῳ. — ὄντος σαββάτου μεγάλου » (chap. 8). Remarquer l'absence de l'article.

6. Adoptent 155 : Waddington, *Mémoire*, p. 235 et suiv.; Renan, l'*Antechrist*, p. 201 ; Lightfoot, *Apost. Fath.*, II, I, p. 626-637 ; Harnack, *Chronol. der altchrist. Litt.*, t. I, p. 334-356 ; Bardenhewer, *Gesch. der altchrist. Litt.*, 2e éd. (1913), p. 162 ; Corssen, *art. cit.*, p. 61 et suiv., etc. — Mgr Kirsch, professeur de Patrologie à l'Université de Fribourg, qui vient de soumettre la question à une étude approfondie a bien voulu m'indiquer que la date 155 lui paraissait avoir pour elle toutes les vraisemblances.

Tiennent pour 166 : K. Wieseler, *art. cit.*, p. 141-163 ; J. Réville, *De anno dieque quibus Polycarpus Smyrnae martyrium tulerit* (1881), *Etude critique*, p. 369-381 ; W. Schmid, *art. cit.*, p. 79. — A. Long, Introduct. à son ed., p. LXXIV, hésite entre 155 et 156.

7. *Studia biblica et ecclesiastica*, 1890, II, p. 105-155.

8. *Art. cit.* Cette opinion avait été soutenue antérieurement par Lipsius, *Zeitschr. f. Wiss. Theol.*, 1874, p. 189 et suiv. ; Gebhardt, *Zeitschr. f. hist. Theol.*, 1875, p. 355 et suiv.

bissextile le 22 février était un samedi. Donc, d'après eux, le calendrier juif aurait été la base de l'indication chronologique que donne la lettre de l'église de Smyrne.

En fait, il semble qu'on puisse écarter la date du 22 février 156. Notons tout d'abord que l'église grecque célèbre la fête du saint le 23 février. Cette date, adoptée sans doute d'après une tradition liturgique de l'église de Smyrne, figure en outre dans un martyrologe en syriaque de la fin du ivᵉ siècle qui est une des bases du martyrologe hiéronymien [1]. De plus l'identification du « grand sabbat » avec la fête de Pourim n'est qu'une hypothèse. Il s'agit probablement en réalité d'une désignation particulière à l'église de Smyrne [2]. Quant à la date du 23 février 166 qui n'est plus guère soutenue aujourd'hui, elle n'a pour elle que la médiocre autorité des chroniqueurs ecclésiastiques qui placent tous le martyre sous Marc-Aurèle, mais ne s'accordent pas sur l'époque exacte [3]. Cette hypothèse a le grave inconvénient de donner une durée trop longue à l'épiscopat de Polycarpe [4]. Toutes les vraisemblances sont donc en faveur de l'année 155 et de l'identification du proconsul mentionné dans la lettre de l'église de Smyrne avec le consul de 142 qui aurait ainsi gouverné l'Asie de mai 154 à mai 155 [5].

Si donc Sévérus, proconsul de la 10ᵉ année de la maladie, a exercé sa magistrature peu de temps avant 154, il est impossible d'admettre qu'Aristide soit né en 129 car dans ce cas, il aurait

---

1. *Martyr. Hieron.*, éd. de Rossi et L. Duchesne, chap. LIII, dans *Acta Sanctorum des Bollandistes*, Nov., t. II.

2. En tout cas, il ne s'agit pas de la veille de Pâques, fête qui, à cette époque, tant chez les chrétiens que chez les Juifs, était célébrée le jour de son anniversaire exact, sans égard au dimanche.

3. Suidas et le Syncelle se contentent d'indiquer le règne de Marc-Aurèle. La chronique d'Idatius donne 161 ; la Chronique Pascale d'Alexandrie 163 ; celle d'Eusèbe, version de saint Jérôme, 168. Ces différences sont dues, semble-t-il, aux calculs particuliers des chroniqueurs. E. Keller, *Eusèbe historien des persécutions* (1912), p. 21. se refuse à admettre, comme on l'a fait parfois, qu'Eusèbe ait placé la persécution de Smyrne sous Marc-Aurèle pour innocenter Antonin qu'il présente comme favorable au christianisme.

4. Dans les Actes du martyre, Polycarpe dit devant le proconsul : « Il y a 86 ans que je sers le Christ ». Ce que la *Chronique pascale* explique comme l'âge de Polycarpe. Or Irénée, cité par Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 14, dit que Polycarpe fut disciple de saint Jean (mort vers 100) et des autres apôtres et établi par eux évêque de Smyrne. Les 86 ans seraient donc à compter à partir du baptême. Il n'y a rien à tirer de l'indication d'Irénée, citée par Eusèbe, V, 24, suivant laquelle Polycarpe serait allé à Rome sous le pontificat d'Anicet, dixième successeur de saint Pierre. Ce pontificat ne peut en effet être daté avec certitude. Le *Liber pontificalis* fait régner Anicet du consulat de Gallicanus et Vetus (150) à celui de Bruttius Praesens et Junius Rufinus (153), mais par une étrange contradiction, il indique comme durée du pontificat 11 ans, 4 mois, 3 jours.

5. Depuis le règne de Claude, le proconsul d'Asie quittait Rome aux ides d'avril. Dion. Cass., LX, 17,3. Cf. V, Chapot, *Prov.*, p. 292.

eu 15 ans au plus lors du voyage à Rome. La date de 117 s'accorde fort bien au contraire avec les données du problème. Mais si, pour dater exactement le proconsulat de Sévérus nous faisons appel aux données de la suscription de l'*Hymne à Athéna*, citée plus haut, il convient de noter tout d'abord que la dixième année de la maladie, et par suite le séjour aux bains de l'Aisépos, commencent dans les derniers mois de ce proconsulat. Aristide a en effet entrepris son voyage quelques jours après le 21 décembre et lorsqu'il est revenu, peu de temps après, une neige abondante couvrait encore la campagne (L, 11 K). Il a eu 35 ans en décembre 152. Son retour se place en janvier ou février 153. Sévérus aurait donc été proconsul en 152/3. La suscription comporte du reste deux détails qui semblent en garantir l'authenticité ; elle indique en effet que l'hymne a été déclamé à Baris alors que l'auteur était âgé de 35 ans et un mois. Or, la localité de Baris, comme l'a établi Wiegand [1], était située à une courte distance des thermes de l'Aisépos ou notre sophiste se trouvait précisément au mois de janvier de la 10e année de sa maladie.

Nous pouvons désormais, avec beaucoup de vraisemblance, tracer ainsi qu'il suit les grandes lignes de notre chronologie :

La 10e année de la maladie commençant [2] en décembre 152, Aristide est tombé malade en décembre 143 [3]. Il a séjourné à Rome d'avril à juillet 144. Les allusions historiques contenues dans son discours « *A Rome* », certainement prononcé dans cette ville [4] conviennent d'ailleurs à cette date [5]. Il est revenu à Smyrne au début de l'hiver de la même année et n'a quitté cette ville qu'au printemps de 146 pour s'installer à l'Asclépieion de Pergame. La prédiction des années se place pendant l'hiver 146/7.

---

1. Voir *Athen. Mitt.*, XXIX, 1904, p. 279.

2. Nous disons *commençant*, car il est impossible d'expliquer les expressions « ἔτει δεκάτῳ περιήκοντι ». — περιόντι τῷ δεκάτῳ ἔτει » (L, 1 K) comme signifiant : la dixième année étant révolue, ainsi que le fait Corssen, art. cit., p. 63. Aristide lui-même indique clairement que la cure à l'Aisépos eut lieu *dans* la dixième année de la maladie (ταῦτα προεγεγόνει ἔτει δεκάτῳ, L, 2 K) et que la deuxième année après son retour de l'Aisépos est la douzième depuis le début de la maladie (LII, 1 K). En outre, il emploie deux fois περιόντι pour signifier le retour d'un anniversaire (LI, 11 et 42 K). Notre interprétation est d'ailleurs celle qu'ont adoptée Waddington, Lightfoot et W. Schmid.

3. C'est en effet de son départ pour Rome qu'il compte ses années de maladie : « ἀφ'οὗ πρῶτον ἔκαμον » (LII, 1 K) ne peut pas être compris d'une autre façon. Toutefois, lorsqu'il dit (L, 14 K) que la première année de sa maladie il délaissa l'éloquence, il entend évidemment la première année après son retour à Smyrne, car à Rome, il avait déclamé son Panégyrique de la Ville.

4. Les termes du préambule suffisent à le prouver.

5. Aristide y mentionne « l'acte de folie des Gètes, les revers des Libyens, la démence des peuples qui habitent le long de la Mer Rouge. » Ces événements sont antérieurs à 145 selon Lacour-Gayet, *op. cit.*, p. 128, 136, 141 ; Rohden, *P.-W.*, II, 2507, et Kornemann, *Klio*, IX, 1909, p. 542, n. 6.

Enfin, comme nous allons le voir, les dix-sept années de vie garanties par le dieu se terminent en 164, immédiatement avant la grande peste.

4° *La peste, les voyages à Cyzique et la rechute.* — On a plusieurs raisons de croire qu'Aristide fut atteint dès l'été de 165 par la grande peste que l'armée de L. Vérus ramena de Babylonie après les victoires décisives qui mirent fin à la guerre parthique [1]. Tout d'abord c'est à cette date que nous amène la période de dix-sept ans comptée à partir de la « prédiction des années » c'est-à-dire depuis le début de la quatrième année de la maladie (hiver 146/7). Il ne convient pas d'ailleurs d'attacher une importance excessive à ce calcul un peu conjectural. Mais voici qui paraît plus probant. Guéri de la peste, Aristide fait un voyage à Cyzique et sa santé se maintient excellente pendant six mois, jusqu'au milieu de l'hiver (LI, 48 K). Or cette période est identique à la trêve de six mois, que signale le IVe *Discours sacré* (L, 9 K) [2]. Toutes deux se placent en effet à la même époque de l'année, puisque la peste survint au cœur de l'été (XLVIII, 38 K) et que l'amélioration qui rendit possible le voyage à Cyzique prit fin au milieu de l'hiver (LI, 55 K). D'autre part on s'accorde généralement, à dater de 161, le discours prononcé lors du premier voyage à Cyzique [3] et Aristide indique très nettement qu'il revint dans cette ville quatre ans plus tard jour pour jour [4], ce qui assure l'exactitude de la date 165 pour la peste et le second voyage [5].

1. Aristide mentionne cette peste : XXXIII, 6 K ; XLVIII, 33-44 K ; L, 9 K ; LI, 25 K. Cf. Capitol. *Vit. Veri*, 8 : « Fuit ejus (L. Veri) fati ut in eas provincias per quas rediit Romam usque luem secum deferre videretur. » Cf. Id., *Vit. Marci*, 13 ; 17 ; 21 ; Amm. Marc., XXIII, 6, 24 ; Galien, V, 12 ; X, 360 ; XIX, 15. — C'est à cette épidémie que se rapporte un oracle d'Apollon rendu aux habitants de Pergame (*C. I. G.*, 3538 ; cf. *Altertümer von Pergamon*, t. VIII, 2, p. 237 et suiv.) et un distique où un Smyrniote remercie le dieu-fleuve Mélès de l'avoir sauvé de la peste (*C. I. G.*, 3165). — Enfin une dédicace d'Ephèse en l'honneur du sophiste Damianos, disciple d'Aristide, rappelle le séjour des troupes de L. Verus dans la province d'Asie : « στρατόπεδα τὰ ἀπὸ τ[ῆς] κατὰ Πάρθων νείκης ὑποσ[τρέ]φοντα » (*Jahresh. des Oest. Inst.*, XV, 1912, Beiblatt, p. 164).

Waddington fixe à 161 l'apparition du fléau en Asie Mineure, date évidemment trop haute puisque l'armée de L. Verus ne fut ramenée de Babylonie qu'en 165. Par contre, W. Schmid, en conformité avec son système, propose la date 168, inacceptable puisque la peste sévissait à Rome dès 166.

2. W. Schmid, *art. cit.*, p. 66, admet bien l'identité des deux périodes mais il imagine qu'il s'agit de l'amélioration survenue dans la dixième année de la maladie. La mention de la peste est, à son avis, une parenthèse qui rompt l'ordre chronologique. Or, pour ruiner son interprétation, il suffit de remarquer que l'amélioration de la dixième année commence en plein hiver et que la période de six mois commence en été.

3. Aristide y célèbre comme un fait tout récent le partage de l'autorité impériale entre Marc Aurèle et L. Verus qui eut lieu dès la mort d'Antonin (mars 161).

4. « πέμπτῳ μὲν ἔτει περιόντι μηνὶ τῷ αὐτῷ καὶ ἡμέραις μάλιστα ταῖς αὐταῖς ». (LI, 42 K).

5. Le récit du deuxième voyage à Cyzique est suivi de réflexions mélancoliques

Après six mois de répit, le sophiste fut de nouveau gravement malade et Asclépios dut reprendre auprès de lui son rôle tutélaire [1]. Il est fort probable que le I[er] *Discours sacré* nous a conservé le journal de cette rechute pendant les mois de Posidéon et de Lénéon, correspondant à la période 4 janvier—14 février 166 [2]. La date que nous proposons paraît justifiée par la nature des songes que rapporte Aristide. Le 19 de Posidéon il rêve de barbares (XLVII, 9 K). Le 25 du même mois il croit voir l'empereur Antonin (§ 23). Le 5 de Lénéon, il rêve qu'il adresse des prières aux dieux de la Syrie, puis qu'il a envoyé une adresse à l'empereur qui se trouvait alors en Syrie (§ 33). Le 12, il voit « Antonin, le plus âgé des deux empereurs » conclure la paix avec le roi des Parthes. Il est bien évident que ces songes successifs se rapportant au même sujet sont directement influencés par un grand événement de date récente : l'issue victorieuse de la guerre contre les Parthes et la paix que L. Verus venait de leur imposer. Il est donc très naturel de dater ce fragment de journal de l'hiver 165/6.

Tel n'a pas été l'avis de tous les critiques. Selon Waddington [3], l'expression « Antonin le plus ancien des deux empereurs » ne peut désigner qu'Antonin le Pieux pour le distinguer de Marc-Aurèle et non pas Marc-Aurèle, pour le distinguer de L. Verus, ce dernier n'ayant jamais porté le nom d'Antonin. En outre, il est connu que Marc-Aurèle qui avait chargé son frère de diriger la guerre parthique, ne s'est pas lui-même rendu en Orient à cette époque. C'est donc bien Antonin le Pieux, mentionné d'ail-

---

qui servent d'introduction à la narration d'un rêve. Aristide regrette la durée de son éloignement de Smyrne et déclare qu'il est parvenu à la moitié de sa vie (LI, 56 K). Il n'est pas impossible qu'il décrive ici son état d'esprit au temps de la rechute (166). Agé alors de 49 ans, il peut dire qu'il n'a parcouru que la moitié de sa carrière, s'il fixe théoriquement à un siècle, comme le fait par exemple Platon, *Rep.*, 615 B, la durée d'une vie humaine. — Notons pour mémoire que le Syncelle, p. 666, éd. Bonn, place l'ἀκμή d'Aristide en 165.

1. L, 9 K : « ἔπειτα ἡ ξηρότης πολλὴ ξυνέβη καὶ ἕτερα ἠνώχλησεν· ἃ πάντα ὁ θεὸς κατέστη ». — LI, 55 K « καὶ τὸ ἀπὸ τούτου πάντ' ἦν εὔκολα εἰς μέσον χειμῶνα. Τὰ δ'ἐν τῷ χειμῶνι διαίτης τισὶ τάξεσι καὶ τύποις ἰᾶτο ».

Parmi les maux énumérés par Aristide dans le « Journal des deux mois » il en est qui semblent bien justifier le terme de ξηρότης dont il s'est servi à l'occasion de cette rechute, notamment XLVII, 5 K : « Puis la sueur cessa de couler pendant tout ce temps, sauf lorsque je prenais des bains ». — Il est fait mention dans ce journal d'une période de cinq ans pendant laquelle les bains chauds furent interdits à Aristide (XLVIII, 59 K). Waddington, *Mémoire*, p. 235 et suiv., a reconnu que ces cinq ans sont à compter à partir de l'époque du journal.

2. « Vous savez de quel hiver » se contente de dire Aristide (XLVII, 5 K).

3. *Mémoire*, p. 260 et suiv. Ses conclusions sont entièrement adoptées par Lacour-Gayet, *op. cit.*, p. 150 et suiv.

leurs dans le rêve du 12 Lénéon, qui a conclu la paix avec les Parthes. Il en résulte, si l'on admet les prémisses de Waddington, que le « journal des deux mois » doit avoir été rédigé sous le règne d'Antonin et, ce qui est beaucoup plus important, car le fait était encore inconnu, que cet empereur en 154/155 a été obligé par l'attitude menaçante des Parthes de diriger lui-même une expédition contre eux. La biographie d'Antonin comprise dans l'*Histoire Auguste* affirme, il est vrai, que ce prince n'a jamais quitté l'Italie pendant son règne, qu'il ne s'est jamais mis à la tête des légions et que le respect qu'il inspirait aux Parthes suffit à maintenir la paix en Orient. Mais à ce texte Waddington oppose une inscription portant qu'un certain L. Neratius Proculus, a été chargé par Antonin « de conduire des détachements en Syrie à cause de la guerre parthique » [1], et un témoignage de Jean Malalas qui mentionne un voyage d'Antonin en Égypte et en Syrie [2].

On peut répondre à ces arguments : 1° Il est exact que le nom d'Antonin ne figure pas dans la titulature officielle de L. Verus [3]. Aussi bien Aristide ne dit-il pas « l'aîné des Antonins » mais « Antonin, l'aîné des empereurs ». 2° Marc-Aurèle ne s'est pas rendu en Orient pour conclure la paix. Mais Aristide rapporte un rêve et non un évènement historique [4]. Au surplus, il est naturel que ce soit le plus important des deux empereurs qui figure dans cette scène en quelque sorte symbolique. On ne s'étonnerait pas d'ailleurs d'y voir aussi bien Auguste ou même Romulus. 3° L'envoi de détachements en Syrie en vue d'une guerre parthique prouve seulement que l'attitude des Parthes a obligé le gouvernement romain à prendre des mesures de précaution, mesures qui sans nul doute ont contribué à maintenir la paix en Orient. 4° quant au témoignage de Malalas, la méthode de l'auteur laisse deviner comment il a pu supposer un voyage d'Antonin en Syrie. « A Héliopolis de Phénicie, dit-il, Antonin éleva un grand temple de Zeus.... A Laodicée de Syrie il construisit le forum et les bains publics qui portent son nom. Il fit

1. *C. I. L.*, IX, 2457.

2. *Chronographia*, éd. Dindorf (1831), p. 280. — L'histoire de Malalas, écrite probablement au VIe siècle, est une œuvre de vulgarisation destinée à un public à demi lettré.

3. Les inscriptions l'appellent : Imp. Caesar L. Aurelius Verus Augustus. Cf. *P. I. R.*, p. 328, n° 504. Toutefois tous les écrivains de l'*Histoire Auguste* s'accordent à lui donner, à tort semble-t-il, le nom d'Antonin. (*Vita Marci*, 7 ; *Aelii*, 5 ; *Macrini*, 3 ; *Diadum.*, 6 ; *Alex.*, 10 etc. Cf. Eutrope, VIII, 9, 10).

4. De même quelques jours auparavant, il rêvait que son maître Alexandre le présentait à l'empereur (évidemment Antonin) à Rome, (XLVIII, 23 K) et quelques jours après qu'il est à Rome, comblé d'honneurs par les empereurs (*Ibid.*, 46 K).

une campagne contre les Égyptiens qui s'étaient révoltés et avaient tué l'« augustal » Dinarchus. Après les avoir châtiés il revint à Alexandrie et fit construire la porte du Soleil et celle de la Lune ainsi que le dromos. Lorsqu'il vint à Antioche il fit paver la ville... et il supporta les frais de cette opération, ainsi que le relate l'inscription qu'il fit placer au-dessus de la porte dite des Chéroubim... et l'inscription y est encore maintenant comme témoignage de sa munificence. Il fit construire aussi des bains à Césarée de Palestine, à Nicomédie de Bithynie et à Éphèse. Ces bains étaient publics et portaient son nom. Il retourna ensuite à Rome ». C'est seulement, croyons-nous, pour avoir lu le nom d'Antonin dans les inscriptions dédicatoires de nombreux monuments publics que Malalas, quatre ou cinq siècles après, a imaginé un voyage de cet empereur en Orient, voyage qu'il motive tant bien que mal non par une guerre parthique, mais par une échauffourée en Égypte. En résumé la présence d'Antonin en Syrie vers 155, alors qu'il était âgé de 68 ans, est donc une hypothèse onéreuse et que rien n'autorise.

D'autre part, W. Schmid a prétendu que le « Journal des deux mois » était certainement contemporain du proconsulat de Quadratus, parce que ce personnage s'y trouve mentionné à propos d'un rêve du 24 Posidéon (XLVII, 22 K). Mais outre que le passage est très obscur, il faut tenir compte de ce qu'on voit figurer dans les songes de ces deux mois de maladie un grand nombre de personnages avec qui Aristide avait été en relations longtemps auparavant. Il est donc impossible de souscrire à la conclusion de W. Schmid [1]. Rien ne s'oppose en définitive à ce que le « Journal » soit rapporté à la rechute consécutive aux six mois d'amélioration (hiver 165/6).

IV

Outre les trois proconsuls dont nous avons jusqu'ici fixé les dates : Pollion (151/2), Sévérus (152/3), Quadratus (154/5), les *Discours sacrés* nomment trois autres gouverneurs d'Asie :

---

1. Waddington lui-même, *Mémoire*, p. 233, le reconnaît : « Ce personnage est mentionné à propos d'un songe qu'Aristide lui raconte plus tard et cette mention est encadrée dans le récit d'un autre songe, de sorte qu'il est difficile d'en tirer une indication chronologique d'une valeur absolue ». Mais il maintient néanmoins l'attribution du journal à l'hiver 144/5 parce que, au début, Aristide rapporte qu'Asclépios lui interdit les bains chauds pendant 5 ans. Or (les 5 ans d'ἀλουσία, comptés à partir du proconsulat de Quadratus, nous mènent précisément à la fin de la maladie ». Cela est exact à condition d'admettre la théorie de Waddington sur la durée de la maladie, théorie que nous avons reconnue inacceptable.

Julianus, Glabrion, Albus, et la suscription de l'Éleusinios en fait connaître un septième : Macrinus. Nous examinerons quel secours il est possible de tirer de ces indications pour la chronologie d'Aristide.

Julianus. — Waddington, comme nous l'avons indiqué [1], fonde tout son système sur l'identification du Julianus mentionné par Aristide avec un proconsul dont le nom mutilé figure à la fin d'une inscription d'Éphèse datée avec certitude de 145/6, grâce à l'indication dans l'intitulé de la huitième puissance tribunicienne d'Antonin [2]. Cette hypothèse acquiert, selon lui, un caractère de certitude du fait que le nom de Julianus se retrouve sur une médaille qui porte la double effigie de Marc-Aurèle jeune et de Faustine et qui aurait été frappée en 146 à l'occasion de leur mariage. Malheureusement cette base n'est pas aussi solide que le croyait Waddington et depuis longtemps de graves objections ont été opposées [3] : 1° Les fastes consulaires ne font connaître aucun consul du nom de Julianus dans la période 131-138 [4]. Mais il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette objection, car nous sommes dans une pareille ignorance pour nombre de proconsuls. 2° Sur la pierre d'Éphèse où Waddington lisait ΥΛΙΑΝΟΥ on déchiffre seulement ΛΙΑΝΟΥ. Le nom mutilé pourrait donc être par exemple celui de Calpurnius Atilianus Atticus, consul ordinaire en 135. 3° Sur la médaille, le nom de Julianus n'est pas suivi de l'indication « ανθ » qui est de règle lorsqu'il s'agit d'un proconsul. Ce personnage est donc peut-être un simple magistrat municipal. De plus, il n'est nullement prouvé que la médaille ait été frappée à l'occasion du mariage impérial, car il en est d'autres qui portent les mêmes effigies et que l'on peut attribuer avec certitude à une date postérieure. D'ailleurs le mariage a été célébré en 145 et non en 146 [5]. 4° le texte du IVe *Discours sacré* ne permet pas d'affirmer que c'est pendant la *deuxième année* de sa maladie qu'Aristide a eu recours aux bons offices de Julianus, mais seulement qu'il se trouvait alors à l'Asclépieion de Pergame en fort mauvais état de santé [6]. La chrono-

---

1. ***Mémoire***, p. 209 et suiv.
2. *I. B. M.*, III, p. 156, n° 491 = Dittenberger, *Syll.*, n° 850.
3. W. Schmid, *art. cit.*, p. 56 et 78. Cf. *P. I. R.*, II, p. 381.
4. W. Schmid, p. 78, qui place le proconsulat entre 157 et 162, adopte P. Salvius Julianus, consul ordinaire en 148.
5. Cf. Mommsen, *Hermes*, VIII, p. 205 ; *P. I. R.*, I, p. 77, n° 553.
6. L, 105 et suiv. « ὅμοιον δὲ τούτῳ καὶ τὸ πρῶτον ἁπάντων τούτων γενόμενον ». Il s'agissait de la propriété du Laneion que la famille d'Aristide avait achetée pour lui au temps de son voyage en Egypte et dont des Mysiens s'étaient emparés, mettant à profit l'absence du propriétaire.

logie d'Aristide n'a donc rien à attendre de Julianus qui reste pour nous une ombre incertaine.

Glabrion. — C'est encore un inconnu que le sophiste Glabrion [1] qui, selon Aristide (L, 100 K), fut proconsul d'Asie après Julianus et avant Pollion [2]. Il faut le distinguer en tous cas de M'Acilius Glabrio, consul ordinaire en 152, dont il était peut-être parent.

Albus. — Aristide rapporte que sous le proconsulat d'Albus un tremblement de terre détruisit Mytilène et ébranla fortement Smyrne et Ephèse. Dans le IIIe *Discours sacré* (XLIX, 38 K) le récit du tremblement de terre succède à une fastidieuse série de songes et de prescriptions thérapeutiques sans autre transition que la formule : καὶ χρόνῳ ὕστερον. En tous cas l'événement se place sûrement après la cure à l'Asclépieion entre le proconsulat de T. Atilius Maximus [3] et celui de Pollion, c'est-à-dire entre 147 et 151. Il est malheureusement impossible de préciser davantage. Waddington croit que ce proconsul est L. Antonius Albus, frère Arvale de 117 à 145, mais qui ne figure pas dans nos listes consulaires, et date son gouvernement d'Asie en utilisant une lettre apocryphe d'Antonin le Pieux au Koinon d'Asie conservée dans l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe et à la suite de la première apologie de Justin [4]. Cette lettre est datée par la quinzième puissance tribunicienne d'Antonin (152/3) et fait mention des tremblements de terre « qui ont eu lieu et qui ont lieu ». Waddington suppose que le faussaire a dû trouver ce dernier détail historiquement exact dans les mémoires du temps, à la date qu'il attribue à la lettre et l'a introduit dans le document pour lui donner un air d'authenticité. L'argument est singulièrement fragile. De plus, l'indication de la puissance tribunicienne varie selon les manuscrits. Mommsen a cru pouvoir rétablir κα' et Swartz κδ' [5]. Ces chiffres correspondent respectivement aux années 158 et 161, dates évidemment trop basses

1. Waddington, *Mémoire*, p. 246 et suiv. ; *Fastes*, n° 140 ; Lacour-Gayet, *op. cit.*, p. 147 ; *P. I. R.*, II, p. 118, n° 108. W. Schmid qui place son proconsulat en 162/3, immédiatement avant Pollion, l'identifie avec M'Acilius Glabrio.

2. Waddington, *Mémoire*, p. 242 et suiv., *Fastes*, n° 141 (où est proposée pour le proconsulat la date 151/2) ; *P. I. R.*, I, p. 94, n° 143.

3. Dont la date est attestée de façon certaine par l'inscription *C. I. G.*, 3176.

4. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IV, 13. L'authenticité de cette lettre a été défendue par Harnack, *Das Edikt des Antoninus Pius* (1895), mais n'a guère trouvé d'autres partisans. (Cf. Saltet, *Rev. d'hist. et de Litt. relig.*, I, 1896, p. 384, et Schanz, *Gesch. der Rom. Litt.*, t. III, p. 249.) — Elle a été traduite et commentée par Lacour-Gayet, *op. cit.*, p. 379 et suiv.

5. Mommsen, *Theol. Jahrbuch*, XIV, 1855, p. 431. La correction a été admise par Otto, *Corpus Apolog. christ. saec. II*, 3e ed., t. I, pars 1, p. 244 (Iena 1875) et Schwartz, *Eusebius Werke*, II, I, p. 328 (Collection des Ecrivains grecs chrétiens publiée par l'Académie de Berlin, 1903).

pour le proconsulat d'Albus. Force nous est donc d'avouer notre ignorance au sujet de ce personnage et de renoncer à dater le tremblement de terre.

Macrinus. — L'*Éleusinios* (XXII, K), selon la suscription de ce discours, a été composé par Aristide « dans le douzième mois, sous le gouvernement de Macrinus, à l'âge de 53 ans et 6 mois ». Nous avons certainement affaire ici à M. Nonius Macrinus dont le cursus honorum est connu par une inscription trouvée en 1903 à Éphèse, qui atteste son proconsulat d'Asie, et par plusieurs inscriptions latines [1]. Toutefois ces documents n'apprennent rien sur l'époque de son consulat et permettent seulement d'affirmer que son proconsulat est antérieur à 180 [2]. Mais ils donnent le moyen de contrôler très efficacement l'exactitude des renseignements chronologiques qu'on peut tirer du discours lui-même et de sa suscription.

Les événements qui inspirent l'*Éleusinios* sont antérieurs de quelques semaines au plus à sa composition. On y sent vibrer l'émotion profonde causée par le sacrilège tout récent. Or, il est établi aujourd'hui de façon certaine que le sanctuaire d'Éleusis, ainsi que plusieurs autres localités de la Grèce, a été ravagé par les incursions, sans doutes maritimes, de pirates Costoboques [3], dont il n'est pas impossible de fixer approximativement la date. 1° La limite inférieure est fournie par une inscription honorifique en vers mise au jour dans les fouilles d'Éleusis, qui loue un hiérophante d'avoir sauvé les mystères de « l'entreprise criminelle des Sarmates », et initié l'empereur Antonin [4]. Or, c'est en 176, au retour de son grand voyage d'Orient, que Marc-Aurèle fut initié aux mystères [5] et, selon un scholiaste d'Aristide, se chargea

1. Publiée par Dessau, *I. L. S.*, t. II, p. 1025, n° 8830, commentée par R. Egger, *art. cit.*, p. 70 et suiv. — W. Schmid, *art. cit.*, p. 78, après avoir écarté M. Pompeius Macrinus, consul ordinaire en 164 qu'adopte B. Keil, *Hermes*, XXV, 1890, p. 316, est obligé de supposer une faute dans le nom indiqué par la suscription et se rejette sur P. Julius Geminius Marcianus proconsul d'Asie sous Commode.

2. Dans l'inscription qui mentionne le proconsulat d'Asie, le nom de Marc-Aurèle n'est pas précédé de θεός.

3. Les quelques textes et les nombreux documents épigraphiques qui se rapportent à ces événements mystérieux ont été réunis et étudiés de façon très complète et très sûre par A. von Premerstein, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Marcus, Der Einfall der Kostoboken* (*Klio*, t. XII, 1912, p. 145 et suiv.)

4. Philios, *B. C. H.*, XIX, 1895, p. 119 et suiv. ; Id. *A. M.* XXI, 1896, p. 242 et suiv. « Ὅς ποτε Σαυροματῶν ἀλεείνων ἔργον ἄθεσμον | ὄργια καὶ ψυχὴν ἐξεσάωσε πάτρῃ | ... | Αὐσονίδην τε ἐμύησεν ἀγακλυτὸν Ἀντωνεῖνον ».

5. *Vita Marci*, 28. L'initiation de Marc-Aurèle est attestée en outre par Dion Cassius, LXXI, 32 ; Philostr., *V. S*, II. 31. Deux inscriptions provenant du sanctuaire (Ἀρχ. Ἐφημ., 1893, p. 78 ; 1895, p. 150) établissent que Marc Aurèle a

de la restauration du sanctuaire [1]. 2° Pausanias relate que de son temps Elatée fut pillée par des brigands Costoboques. L'expression κατ' ἐμὲ qu'il emploie ne présente pas l'événement comme récent. On fixe d'ordinaire aux environs de 117 l'achèvement de l'œuvre du périégète [2]. 3° Dion Cassius indique que les Costoboques abandonnèrent le territoire qu'ils occupaient sous la pression des Ἄστιγγοι, alors que Clemens était gouverneur de Dacie, c'est-à-dire entre 170 et 177 [3]. 4° Une inscription de Rome [4] mentionne les expéditions de L. Julius Vehilius Gratus Julianus contre les Marcomans et les Costoboques. Il n'est nullement nécessaire de supposer, comme le fait Heberdey, que la seconde expédition n'a eu lieu qu'à la fin de la guerre contre les Marcomans. 5° J. Capitolinus nomme les Costoboques parmi les barbares qui, en 172, menaçaient la sécurité de l'Empire.

Sans prétendre à une précision que n'autorisent pas les témoignages dont on dispose, on peut affirmer que le coup de main des Costoboques contre Éleusis et, par suite, le discours d'Aristide se placent entre 170 et 175. Si, comme nous le croyons, Aristide est né en 117, la suscription, qui lui donne 53 ans, fournit la date 171 qui tombe précisément dans la période que nous avons délimitée et convient mieux que toute autre aux événements [6]. D'autre part, ce qu'on sait de la carrière de Macrinus autorise à placer en 171/2 son proconsulat d'Asie. Par contre, il est impossible de concilier ces données avec l'hypothèse qui fait naître Aristide en 129.

V

Il nous reste maintenant à dater quelques points de la vie d'Aristide dont nous avons pu différer l'examen jusqu'ici parce qu'ils n'intéressent pas sa chronologie générale.

été initié en même temps que son fils. Le titre de Σαρματικοί donné aux souverains par la première inscription montre que l'initiation est postérieure à 175. D'autre part Marc Aurèle et Commode étaient de retour à Rome en 176. Cf. Foucart, *Rev. de Phil.*, XVII, 1893, p. 103 et suiv.

1. Éd. Dindorf, t. III, p, 303.

2. Voir R. Heberdey, *Arch.-epigr. Mitth.*, XIII, 1890, p. 191 ; Id. *Die Reisen des Pausanias* (*Abh. des arch-epigr. Seminars Wien*, X, 1894, p. 144); C. Robert, *Pausanias als Schriftsteller* (1909), p. 121 et suiv. ; 266 et suiv.

3. Clemens, d'après une inscript. d'Iglitza, occupait ce poste en 170. D'autre part Pertinax était gouverneur de Dacie en 177.

4. *C. I. L.*, VI, 31856.

5. *Vita Marci*, 22.

6. O. Rubensohn, *Die Mysterienheiligtümer in Eleusis und Samothrake* (1892), p. 211, proposait les environs de 170. Premerstein, *op. cit.*, adopte 171. Philios qui admet qu'Aristide est né en 129 fait descendre le sac d'Eleusis jusqu'à 175 et est obligé ainsi de supposer que le discours d'Aristide n'a été prononcé que sept ans après l'événement.

1° *Le voyage en Égypte.* — Nul n'a jamais contesté que le voyage en Égypte soit antérieur à la maladie. Les mentions d'Alexandrie qu'on trouve dans le discours *A Rome* suffiraient à le prouver. Mais un synchronisme précieux permet de préciser la date de ce voyage en confirmant le système chronologique que nous avons adopté. Aristide, dans son discours *Aux Rhodiens sur la concorde* (XXIV, 3 K) rapporte qu'i était en Égypte lorsque les Rhodiens y envoyèrent une ambassade pour annoncer la destruction de leur ville par un tremblement de terre et solliciter des secours. Selon Pausanias [1], ce tremblement de terre causa de grands ravages non seulement à Rhodes mais à Cos et à plusieurs villes de Carie et de Lycie. Or plusieurs inscriptions lyciennes qui font mention de la catastrophe comme toute récente, ont pu être attribuées avec certitude à 142 [2]. Cette date, qui s'accorde fort bien avec toutes celles que nous avons proposées jusqu'ici, est confirmée par ce que nous savons de la préfecture d'Héliodore. On se souvient que sous le proconsulat de Sévérus, Aristide reçut une lettre d'Héliodore, l'ancien préfet d'Égypte, en même temps que celle que lui adressaient l'empereur et son fils (L, 57 K). Il n'est nullement téméraire de supposer que c'est en Égypte qu'Aristide fit connaissance de ce personnage dont la préfecture se prolongea au moins jusqu'à 143 [3]. Aucun indice ne permet de déterminer la durée de ce voyage.

---

1. Paus., II, 7, 1 ; VIII, 43, 4. Cf. Capitolinus, *Vita Anton.*, 9.

2. *I. G. R. R. P.*, III, 701 et 702. — Le terminus ante quem est fourni par la mention de la seconde salutation impériale d'Antonin (142/3). Cf. Heberdey, *Arch. Epigr. Mitth.*, XIII, 1890, p. 191. Selon R. Bloch. *De Pseudo-Luciani Amoribus* (*Diss. philol. Argent.*, XII, 3, 1907), p. 55, le tremblement de terre a eu lieu au milieu de 142. On possède en effet un décret du κοινόν lycien, daté du 7 nov. 142 qui contient des remerciements pour des secours fournis à l'occasion du tremblement de terre. (*I. G. R. R. P.*, III, 739).

3. Sur C. Avidius Heliodorus, cf. *P. I. R.*, I, p. 187, n° 1168 ; Dittenberger, *Or. Gr.*, n° 702, n. 5. Plusieurs papyrus datés de façon certaine (*Oxyrh. Pap.* III, 484 ; *Berl. gr. Urkund.*, III, p. 53, n° 747, 1 et I, p. 130, n° 113, 1) prouvent qu'il était en fonctions de 139 à 143. Or ces dates ne sont pas nécessairement des dates extrêmes. — Ces témoignages s'accordent avec celui d'une inscription de Kasr-Zayan, au N. de l'oasis de Thèbes (*C. I. G.*, 4955 = Dittenberger, *Or. Gr.*, n° 702) ainsi datée : « ἐπὶ Ἀουιδίου Ἡλιοδώρου ἐπάρχου Αἰγύπτου... ἔτους τρίτου Αὐτοκράτορος Καίσαρος Τίτου Αἰλίου Ἀδριανοῦ Ἀντωνείνου.. Μεσορῆ ὀκτωκαιδεκάτῃ soit 11 août 140. — W. Schmid, sur la foi d'une lecture, reconnue depuis erronée, de Schweinfurth, (*Petermanns Geogr. Mitth.*, XXI, 1875, p. 392) : ΕΤΟΥΣ ΙΠ ΤΟΥ au lieu de ΤΡΙΤΟΥ attribuait, comme le fait d'ailleurs Klebs, *P. I. R.*, loc. cit., et R. Bloch, *op. cit.*, p. 68, cette inscription à la 16e année du règne d'Antonin (154/5) et pouvait ainsi admettre la rencontre en Égypte d'Héliodore et de notre sophiste. — Il n'y a pas à tirer argument de ce qu'Aristide n'indique pas expressément que c'est en Égypte qu'il connut Héliodore, comme il le fait, par exemple, pour Evarestos de Crète (L, 23 K).

2° *Enseignement à Cyzique.* — L'oraison funèbre d'Étéoneus (XXXI K) établit de façon incontestable qu'Aristide a enseigné son art à Cyzique. C'est nécessairement dans cette ville que ce jeune homme qui n'avait pas encore quitté sa famille fut son disciple. D'autre part, les deux séjours à Cyzique mentionnés par les *Discours Sacrés* (LI, 16-17 et 42 et suiv. K) ont été trop brefs pour que notre sophiste ait pu y donner l'enseignement prolongé que laisse supposer le discours funèbre [1]. Cet enseignement ne peut être placé dans les dix premières années de la maladie, puisque dans le discours Aristide ne fait aucune mention de ses souffrances ni de la protection d'Asclépios. Il n'appartient pas non plus à l'époque où Aristide est l'orateur officiel de Smyrne et ne quitte guère cette ville. Reste donc la période comprise entre le retour d'Égypte et le départ pour Rome. B. Keil, qui admet cette solution [2], s'efforce de la confirmer par l'interprétation singulièrement aventureuse d'une phrase de l'oraison funèbre (§ 13) : « ὦ τοῦ δευτέρου πτώματος, οἷος ἐφ' οἵῳ τῷ νεῷ (sic mss : νέῳ Dindorf : νεῴ Keil) κεῖσαι etc. » [3]). D'après lui, il faudrait traduire : « Oh ! second malheur ! Tu as péri, toi si beau, après un si beau temple ! Oh ! surcroît d'infortune qui pour la seconde fois nous a ébranlés..... Oh ! malheur commun aux dieux de l'éloquence et aux dieux chthoniens. » Le premier malheur, celui qui a ébranlé Cyzique pour la première fois et qui a atteint les dieux infernaux, serait un tremblement de terre qui aurait renversé le temple de Déméter et Koré [4], le second étant la mort d'Étéoneus qui a trompé les espérances que les dieux de l'éloquence avaient fondées sur lui. L'abréviateur de Dion Cassius (LXX, 4), rapporte en effet que, sous le règne d'Antonin, un tremblement de terre ravagea la Bithynie et l'Hellespont. Cyzique en souffrit tout particulièrement. Elle vit s'écrouler son temple, « le plus beau de tous les temples connus et dont les colonnes monolithes avaient quatre orgyes d'épaisseur (soit 7 m. 40 de circonférence) et 50 coudées (23 m. 10) de hauteur. » On objecte que le grand temple de Cyzique dédié à Hadrien n'a pu être détruit

1. Aristide déclare en effet (§ 7) qu'Étéoneus l'a choisi pour seul maître et a été un disciple studieux et affectueux.
2. *Kyzikenisches*, *Hermes*, XXXII, 1897, p. 497 et suiv.
3. Le ms. D seul a τῶν νεῶν qu'une seconde main a corrigé en νέων. — Keil admettrait volontiers qu'Aristide ait écrit « οἷος ἐφ' οἵῳ τῷ νεῷ <νέος> κεῖσαι »
4. De là l'emploi de ἔσεισεν. — Keil signale que Grégoire de Nysse a imité ce jeu de mots dans l'oraison funèbre de Pulchérie (Migne, *Patr. Gr.*, t. XLV, p. 864). Mais, comme nous allons le voir, on peut comprendre la phrase d'Aristide de façon toute différente.

sous Antonin, puisqu'Aristide qui le célèbre dans un discours prononcé au début du règne de Marc-Aurèle ne souffle pas mot d'une telle catastrophe. Certes, répond B. Keil, aussi n'est-ce pas de ce temple, inachevé sous Antonin, qu'il s'agit, mais bien d'un temple de Déméter et de Coré dont l'existence est attestée par des inscriptions et auquel se rapporte une dédicace découverte par Cyriaque d'Ancone. D'ailleurs, ajoute-t-il, les mesures données pour les colonnes du temple d'Hadrien par Perrot et Guillaume qui en ont étudié les ruines, ne concordent pas avec celles qu'indique Dion Cassius. Donc l'oraison funèbre a bien été prononcée sous Antonin, peu de temps après un tremblement de terre qui détruisit le temple de Déméter et Coré. Comme, selon B. Keil, Aristide est né en 129, le séjour à Cyzique peut être placé entre 145 et 150.

Il est bien difficile de souscrire à toutes ces conclusions. Il paraît fort probable qu'Aristide a fait un séjour à Cyzique avant sa maladie, mais le reste est pure fantaisie. Tout d'abord, la phrase qui est le point de départ des trop ingénieuses déductions de B. Keil peut s'interpréter de façon toute différente. Nous voyons un jeune homme (νέῳ) là où B. Keil découvre un temple (νεῴ), et nous proposons de traduire : « O second coup du malheur ! Quel es-tu et sur quel jeune homme t'es-tu abattu? etc. » Quant à l'énigme proposée par l'exclamation : « O malheur commun aux dieux de l'éloquence et aux dieux chthoniens ! », il semble qu'on puisse la résoudre assez aisément. Cette phrase amorce un nouveau développement qui est l'apothéose d'Étéoneus. Les dieux de l'éloquence ont éprouvé une grande perte à la mort d'un jeune homme qui promettait de devenir un excellent orateur. Mais les dieux infernaux ont été pareillement frustrés de leurs espérances car Étéoneus n'est pas descendu aux enfers. « Ce ne sont ni le Cocyte ni l'Achéron qui l'ont emporté, dit Aristide (§ 15).... S'il nous a quittés, c'est pour avoir la condition des dieux en partage » (§ 16).

D'autre part, on a peine à croire que Cyzique ait possédé successivement deux temples de dimensions colossales et qu'en tous cas, le temple d'Hadrien, qui, s'il n'était pas achevé, était certainement très avancé au moment du tremblement de terre, n'ait pas été renversé lui-même. Enfin, la dédicace que B. Keil rapporte au temple de Déméter et Koré, mentionne expressément, quelles que soient les restitutions qu'on propose, que le monument a été élevé avec le concours pécuniaire de toute l'Asie ; ce qui ne peut s'expliquer que s'il s'agit d'un temple consacré au culte impérial. Il est donc probable, comme on l'a supposé, que

l'indication de Dion est erronée ou plutôt que le nom d'Antonin désigne ici Marc-Aurèle [1].

3° *Les dernières années.* — La dernière période de la vie d'Aristide ne prête guère à discussion. Le voyage de Marc-Aurèle à Smyrne (176), le tremblement de terre qui détruisit cette ville (178) [2], événements qui mirent le comble à la gloire du sophiste, sont en effet datés avec certitude. Par contre, on ne peut déterminer la date exacte de sa mort. Philostrate, qui pourtant ne lui est postérieur que d'un demi-siècle, se contente de dire qu'il vécut 60 ans selon les uns, 70 selon les autres. Comme le suppose ingénieusement Letronne, « cette différence d'opinion paraît tenir à la même cause qui embarrasse les modernes sur l'époque de sa naissance. Sa mort était trop voisine pour qu'on en ignorât l'époque. Quant à celle de sa naissance, on ne croyait pouvoir la mieux connaître qu'en se reportant au *thema genethliacum* que lui-même avait consigné dans un de ses ouvrages. Or, ce thème pouvant convenir aussi bien à l'an 129 qu'à l'an 117, chacun choisissait l'époque qui lui paraissait convenir le mieux à son opinion [3]. » Tout ce qu'on sait de certain, c'est qu'il survécut à Marc-Aurèle (mort en mars 180), puisqu'il adressa un discours à Commode seul empereur. Nous nous contenterons donc d'indiquer comme période extrême de sa vie les années 181 à 187.

André BOULANGER.

1. Voir notamment Lacour-Gayet, *op. cit.*, p. 164-165.
2. Cf. Dion Cass., LXXI, 32 ; Eusèbe, à l'année 2195 d'Abraham, éd. Schœne, p. 172-173. Le Syncelle, p. 281, éd. de Bonn. Cf. Waddington, *Mémoire*, p. 243.
3. *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, p. 258.

CICÉRON, Phil. 2,117.

Quod didicit iam populus Romanus quantum cuique crederet, quibus se committeret, a quibus caueret. Fin amétrique. Si on songe à *quibuscum* et *quocum*, à *quamob rem* et *quemad modum*, à *quode*, à *quoad* comparé à *adeo*, à *quapropter*, à *quocirca*, on ne doutera pas que Cicéron n'ait écrit *quibusab* ; cf. ND. 2,10 *senatus* quosad *soleret referendum censuit*. Avec le relatif, plus d'une postposition a dû être délogée par les copistes.

L. HAVET.

Date	Age	Années de la maladie	Événements de la vie d'Aristide	Synchronismes.	Œuvres d'Aristide.
117			Naissance (décembre).		
142	25		Départ pour l'Égypte. Séjour en Égypte.	Tremblement de terre de Rhodes. Héliodore préfet d'Egypte.	
143	26	1	Enseignemt à Cyzique (?) Départ pour Rome. Début de la maladie (déc.) Séjour à Rome (avr.-juil.)		*Oraison funèbre d'Étéoneus.* Discours *A Rome.*
144	27	2	Retour à Smyrne (hiver)		
145	28	3	Séjour à Smyrne.		
146	29	4	Départ pour l'Asclépieion (printemps).		
147	30	5	Séjour à Pergame. Voyage à Phocée. — Prédiction des années.		*Apellas.*
151	34	9	Affaire d'immunité.	(Mai) Pollion proconsul.	
152	35	10	Cure à l'Aisepos. Amélioration. Lettre des souverains.	» Severus proconsul.	
153	36	11			(Janv.) Hymne *à Athéna* Disc. XXXIII et XXVIII.
154	37	12	Année mentionnée par le VIe *Disc. sacré.*	» Quadratus proconsul.	
155				(Févr.) Martyre de st Polycarpe.	
161	44		Premier voyage à Cyzique (été). Mort de Philoumène (h.)	Avènement de Marc-Aurèle et de L. Verus.	Disc. *A Cyzique.*
165	48		Peste. — Six mois d'amélioration. Deuxième voyage à Cyzique.		
166	49		(Début de l'année). Rechute.		Journal de la maladie conservé par le Ier *Discours sacré.* Hymne *à Héraclès.*
171	54			Macrinus proconsul. Les Costoboques pillent le sanctuaire d'Éleusis	*Eleusinios* (août).
176	59		Aristide déclame à Smyrne devant la famille impériale.	Commode associé à l'empire.	
178	61			Tremblement de terre de Smyrne	*Monodie.* — *Lettre aux Empereurs.*
179	63				*Palinodie.*
187	70		Limite extrême de la vie d'Aristide.		

NOTES CRITIQUES ET EXPLICATIVES SUR CATULLE

3,1 Lugete, o Veneres Cupidinesque.
13,12 Nam unguentum dabo quod meae puellae
Donarunt Veneres Cupidinesque.

Dans ces deux passages, comme dans Martial 9, 11, 9; 11, 13, 6, on a généralement traduit *Veneres* par Grâces : en avait-on le droit, puisque, à l'époque classique, Vénus et les Grâces sont des divinités distinctes?

Baehrens a été bien inspiré en renonçant à chercher dans la mythologie grecque le secret de ce pluriel *Veneres* : l'Aphrodite Ourania et la Pandèmos sont des entités morales, nées du cerveau des philosophes, et qui n'ont rien à faire ici. Les quatre Vénus de Cicéron (*De nat. deor.* 3, 23, 59), viennent d'Evhémère aussi bien que ses quatre Apollons ou ses cinq Dionysoi ; si d'après cette méthode on comptait seulement autant de Vénus différentes que la déesse de l'amour avait d'attributions ou de temples célèbres dans le monde hellénique, il faudrait aller bien au-delà de quatre ; comment Catulle y aurait-il pensé ? Ne parlons pas davantage d'un pluriel « d'assimilation » amené par le voisinage de *Cupidines* ; ce n'est pas autre chose qu'un expédient.

Usener, *Götternamen*, *p. 298*, suggère une idée à mon avis plus heureuse, quand il propose de demander la solution à la seule religion romaine ; cependant je ne puis le suivre jusqu'au bout. Selon lui, chaque femme aurait eu une Vénus attachée à sa personne pour la protéger, comme elle avait une Junon, ou comme tout individu du sexe mâle avait un Genius ; mais on ne peut soutenir cette hypothèse qu'en abusant des textes allégués, même de Lygdamus, 6, 47, sur lequel elle est principalement fondée.

Voici plutôt quelle me paraît être l'explication.

Si l'on remonte jusqu'aux plus lointaines origines, *uenus* ou *uenos* est une abstraction représentant une puissance naturelle ; c'est si bien une abstraction qu'on s'accorde généralement à voir aujourd'hui dans ce mot, comme dans *ceres*, un ancien nom abstrait neutre [1] ; on s'entend moins sur l'étymologie ; pour les uns il

1. Ernout, *Morphologie hist. du latin*, p. 71.

aurait signifié amour ; pour les autres, grâce, charme, beauté. Quoi qu'il en soit, ce sens abstrait n'a jamais disparu de la langue, même quand le mot, ayant servi à désigner une déesse, est devenu féminin, puisque les auteurs de l'Empire parlent encore de la *uenus* ou des *ueneres dicendi*. Il a donc évolué comme *cupido* et il semble bien qu'il ait désigné, dans le principe, le charme féminin, comme *cupido* le désir de l'homme. Or une même femme ou des femmes différentes peuvent avoir plusieurs sortes de charmes (Catulle 86,6), et c'est déjà une première raison.

Il y en a une autre. Un des traits essentiels du paganisme indigène dans le Latium est que ses divinités amorphes et sans histoire, vagues esprits représentant des instincts, des fonctions ou des forces naturelles, forment souvent, par deux ou par trois, sous un nom collectif, des groupes dans lesquels aucune n'a d'attributions distinctes : tels les Lares, les Manes, les Penates, les Lemures et, parmi les esprits féminins, les Camenae, les Furiae, les Vires, etc.[1]. Il est même arrivé que certaines de ces divinités avaient autour d'elles des *famuli* ou des *famulae*, c'est-à-dire d'autres divinités de même nature affectées à leur service, qui partageaient toute leur existence et recevaient les mêmes honneurs : telles les *Virgines Diuae* autour de la *Dea Dia* ou les *Camenae* autour d'*Egeria* ; le lien qui les unit est si étroit que le dieu et ses *famuli* portent parfois le même nom : tels le *Lar* et les *Lares*, *Carmenta* et les *Carmentes*, *Angitia* et les *Angitiae*, *Furina* et les *Furinae*[2]. Un érudit de l'antiquité disait à propos d'un groupe de ces dieux indigènes, adoré dans la Sabine : « ne aliquis deorum multitudine aut ignorantia praeteriretur, *breuitatis et compendii causa uno pariter nomine* cunctos Novensiles inuocari[3] ». Il aurait été plus juste de dire que ces groupes uninominaux avaient été constitués surtout par défaut d'imagination. L'animisme des siècles lointains, qui multipliait et rapprochait sous un vocable commun des dieux identiques, a laissé des traces tantôt plus profondes, tantôt plus légères dans la religion des temps historiques ; est-il téméraire de supposer que dans les temps primitifs le Latium a connu aussi des *Veneres* insé-

1. Il n'y a pas lieu d'invoquer ici les *Cereres* de l'Afrique romaine, comme l'a fait Jordan dans Preller, *Röm. Mythol.*, II, 46, note 5. C'est en réalité Cérès réunie à une déesse punique de même nature : Toutain, *Cultes païens*, I, p. 346. Audollent, *Mélanges Cagnat*, p. 359.
2. Preller-Jordan, *Röm. Mythologie* [3], I p. 101.
3. Cincius dans Arnobe, *Adu. nat.*, 3, 38.

parables, sans formes et sans images, esprits de la séduction féminine, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à Catulle et au-delà, principalement par le langage populaire ? Les *Veneres* préhistoriques, ce furent probablement Vénus et ses *famulae*. Des savants romains avaient remarqué que Vénus n'était nommée dans aucun document de l'époque royale [1] ; il n'y a qu'une chose à en conclure : c'est que pendant longtemps son culte non seulement dans les campagnes et dans les petites villes du Latium, mais même à Rome, vécut à l'état de culte privé, sans prendre corps, bref dans des conditions tout à fait propres à lui conserver son caractère originel.

Il vint un jour où trois de ces *Veneres* indécises prirent, en même temps qu'une forme, un nom nouveau : ce fut le jour où on les identifia avec les Charites. On y eut d'autant moins de peine que, pour les Grecs eux-mêmes, celles-ci avaient été de tout temps les suivantes d'Aphrodite. Il se pourrait même qu'on ait d'abord considéré Charis comme une forme de la toute puissante déesse : Homère (*Iliade*, 18,382) fait de Charis l'épouse d'Héphaestos. Dans cette identification les œuvres des arts plastiques jouèrent évidemment un grand rôle ; pour des gens simples et sans culture il n'y avait pas grande différence entre Aphrodite et ses acolytes; ils devaient être embarrassés surtout quand ils se trouvaient en présence d'une figure isolée, comme l'était, par exemple, la Charis peinte par Apelle (Pausanias 9, 35, 6) : était-ce une Charite ? était-ce la déesse de l'amour ? Ce qui du reste tranche la question, c'est le mot de Pline l'ancien (*N. h.* 35, 79) à propos du même Apelle critiquant ses rivaux : « deesse illam suam *Venerem* dicebat, *quam Graeci Charita uocant.* »

Bref les *Gratiae*, imaginées par les lettrés et les artistes sur le modèle des trois Charites, ont dû faire leur apparition assez tard chez les Romains et se substituer alors aux *Veneres* d'autrefois, sans que le nom ancien, plus vague, comme les divinités auxquelles il s'appliquait, tombât complètement en désuétude. Quand Catulle écrit (36,3) : sanctae Veneri Cupidinique | Vouit..., il ne voit avec l'Amour que Vénus-Aphrodite seule. Quand il écrit (ll. cc.) : Veneres Cupidinesque, il voit, avec le groupe des petits Ἔρωτες alexandrins, un groupe de quatre divinités féminines, semblables entre elles, dont une, Vénus, donne son nom aux autres, comme dans les temps reculés où il était seul en usage. Il faut donc entendre à la fois par *Veneres* Vénus et les

1. Cincius dans Macrobe *Sat.* I, 12, 12 ; Varron, *De l. lat.* 6, 33.

Grâces et traduire : « les Vénus », comme nous traduisons : « les Furies » ou « les Parques », afin de conserver intact ce vestige des croyances primitives.

17,3 uereris inepta
Crura ponticuli † *ac sulcis* † stantis in rediuiuis.

Estaço a conjecturé *assulis*. Après lui, d'autres, pour se tenir plus près du ms., ont écrit *axuleis* ou *acsuleis*. En effet il ne manque pas de textes où *axis* a le sens de planche ; mais ce n'est pas avec des planches qu'on soutient un pont ; elles peuvent en former le tablier et alors elles sont elles-mêmes supportées ; elles ne lui servent pas de supports. Un assemblage d'*axes*, jeté en travers sur des poutres horizontales (*asseres*), représente dans un pont en bois [1], comme dans toute autre construction [2], le plancher (*tabulatum*, *tabulatio*). On ne peut donc pas dire d'un pont : *stat in axibus*.

Celui de la colonie était-il en pierre ? était-il en bois, en tout ou en partie ? nous n'en savons rien et il est inutile de le rechercher ; nous voyons seulement que par *crura* Catulle entend soit les piles, soit les pieux sur lesquels pose le tablier et par conséquent le mot altéré doit, aussi bien que *crura*, désigner une partie de la construction qui permet à l'ensemble de tenir debout (*stantis*). Ellis l'a si bien compris que, tout en acceptant *acsuleis*, il l'a interprété, avec réserve, par « cylindres de bois », sens qu'il resterait à justifier.

On résoudrait la difficulté si on écrivait *arculeis*. Les arches d'un pont (*arcus*) [3], qui en forment la voûte, sont, aussi bien que les piles ou les pieux, essentielles à sa solidité. Le mot, sous la plume des copistes, sera devenu successivement *archuleis* [4], *acsuleis*, *ac sulcis*, à moins qu'on ne soit passé directement de *arculeis* à *acsuleis* par la permutation du *c* et de l'*s*, phénomène dont GO offrent plusieurs exemples [5] ; c'est ainsi que j'ai noté 64, 142 *disserpunt* ; 72, 6 *nes* (*nec*), et inversement 44, 20 *Sectio* (*Sestio*) ; 77, 6 *pectus* (*pestis*).

Quant à *rediuiuis*, comme c'est un terme de métier, qui paraît avoir été usuel dans le langage des architectes (Cic. *Verr*, 1, 56,

1. Tite Live. 44, 5, 44 : *asses* conj. Madvig. Grégoire de Tours, *Franc.*, 6, 32.
2. César, *Guerre civ.*, 2, 9, 2 ; Vitruve, 4, 2, 1 ; Colum., 6, 19, 2 ; Amm. Marcell. 16, 8, 10.
3. Lucain, 4, 15 ; Stace, *Silves*, 4, 3, 70 ; Végèce, *Art mil.* 3, 7 ; Claudien, 28, 521 ; Sidoine Apoll., *Epist.* 1, 5, 3 ; *Carm. epigr.*, 900, 11 Bücheler.
4. Cf. *archa*, 23, 1 ; 24, 5, 8, 10, constant dans GOM.
5. Baehrens ad h. l.

147 ; Vitruve 7, 1, 3)[1], on ne peut supposer que Catulle ait eu, en l'employant ici, une intention plaisante. Les arches du pont avaient été construites ou réparées avec des matériaux d'occasion, qu'il s'agisse de bois ou de pierres ; toutefois la comparaison avec les textes ci-dessus inclinerait plutôt à penser qu'il s'agit de pierres (*r. lapis* Cic. ; *rudus* Vitr. ; *saxa* Code Théod. 15, 1, 19)[2] et c'est une raison de plus d'écarter *acsuleis*. L'intention plaisante au contraire est évidente dans *crura*, qu'on ne voit pas employé ailleurs à propos d'un édifice.

17,15 puella tenellulo delicatior haedo
Adseruanda nigerrimis diligentius uuis.

Les raisins que l'on cultive en pleins champs sont exposés à bien des dangers à partir du jour où ils commencent à mûrir jusqu'au moment de la vendange, c'est-à-dire en août et septembre, et ils sont de plus en plus menacés au fur et à mesure qu'ils mûrissent. On peut alors craindre pour eux non seulement les ravages des animaux nuisibles, ours, renards, mulots, grives, étourneaux, etc..., mais encore les déprédations des voleurs[3]. Aussi a-t-on coutume, dans tous les pays méditerranéens, de faire surveiller les vignobles, à cette époque de l'année, par des gardiens spéciaux ; ils montent leur faction, jour et nuit, en armes, dans des tourelles ou dans des cabanes de feuillage et de roseaux, souvent établies sur de hautes perches ou sur des arbres pour leur permettre de dominer au loin le terrain à défendre[4]. Que cette coutume existât déjà chez les Romains, c'est ce que le vers de Catulle suffirait à prouver, si nous n'avions pas sur les cabanes (*tuguria*) de leurs vignobles ce témoignage d'un glossaire[5] : « Tugurium casula quae a custodibus uinearum fit a tegendo. »

Tout le monde, sur le territoire de Vérone, avait vu ces constructions légères. Les Grecs disaient « τρυγᾶν ἐρήμας (ἀμπέλους), vendanger des vignes sans gardiens » pour dire : « faire son profit sans risques au détriment d'autrui[6]. » Il est possible que chez

1. L. Lange dans Curtius, *Studien zur gr. u. lat. Grammatik*, X (1878), p. 227.
2. Pourtant il s'agit de bois, *materiae*, dans Amm. Marcell. 21, 3, 2.
3. Démosth., *Cour.* 314. 262 ; Platon, *Lois*, 8, 844 ; Varron, *Agric.* 1, 8, 5 ; Phèdre 4, 3 (80 Havet) ; Pline, *H. N.*, 20, 4 ; Gaius, *Inst.* 3, 184 ; R. Billiard, *La vigne dans l'antiquité* (1912), p. 394. Sur un σταφυλοκλοπίδης voyez Léonidas d'Alexandrie, *Anthol. Pal.*, 9, 348.
4. Billiard, *Ibid.*, p. 291.
5. *Corp. gloss. lat.* Loewe et Goetz, 5, 582, 8.
6. Aristophane. *Assemblée des femmes*, 886 ; *Guêpes*, 638.

Catulle nous ayons aussi une locution proverbiale, née de la même coutume.

17,19 uelut alnus
In fossa Liguri iacet suppernata securi.

Ellis rapproche Homère, *Il.* 4,482. Je doute que Catulle y ait songé ; ce n'est pas seulement parce que dans le poème grec il est question d'un peuplier (αἴγειρος) ; c'est surtout parce que la pensée et la situation sont trop différentes. Ce qu'Homère dit d'un guerrier tombant sur le champ de bataille a pu inspirer tour à tour Apollonius (4, 1682) et Virgile (*Én.* 2, 626), mais convient mal à des vers satiriques qui bafouent un mari impuissant. Il semble plutôt que Catulle se soit souvenu de ces vers, où Philétas (dans Stobée, *Florilège*, 3, 109), fier de son talent poétique, se flattait de n'être jamais pris pour un lourdaud :

Οὐ μέ τις ἐξ ὀρέων ἀποφώλιος ἀγροιώτης
αἱρήσει κλήθρην, αἱρόμενος μακέλην.

Il y a d'abord chez le poète grec, comme chez le poète latin, sous des expressions poétiques, un dicton populaire qui, dans toutes les langues, assimile à une souche ou à une bûche (*truncus*, *stipes*, *caudex*) l'homme obtus, ou physiquement incapable [1]. Mais en outre les deux poètes ont également choisi l'aune comme le bois le plus propre à représenter ce type disgracié de la nature, comme le bois inutile entre les inutiles. La raison en pourrait être que l'aune était en effet classé parmi les arbres qui ne produisent points de fruits comestibles et que l'on disait « infelices damnataeque religione » (Pline, *Hist. nat.* 16, 108), d'autant plus que son bois, qui ne se développe bien que dans les vallées humides, est trop mou pour servir à la construction (Théophraste, *Hist. des plantes* 1, 4, 3 ; 3, 14, 3 ; Vitruve 2, 9, 10 ; Palladius 12, 15,2). Catulle aura transposé cette comparaison empruntée, en évoquant devant les yeux du lecteur les aunes de l'Italie du Nord. On a prétendu, il est vrai, qu'il n'y avait point d'aunes dans la Ligurie actuelle, pays sec et montagneux (Landor dans Ellis). On oubliait qu'au temps de Catulle la Ligurie s'étendait presque jusqu'à Plaisance, vers l'Est, avec le Pô pour limite au Nord (Pline, *Hist. nat.*, 3, 49), et que sur les bords du fleuve les aunes n'étaient pas rares, comme en témoigne la fable des Héliades, telle que la rapporte Virgile (*Égl.* 6, 62. Cf. Ovide, *Métam.* 2, 324 et suiv.)

1. Otto, *Das Pflanzenreich im Sprichtwort*, dans l'*Archiv f. lat. Lexikogr.* de Wölflin, 4, 196.



Des bûcherons ligures, experts dans l'abatage des arbres, ont bien pu s'employer même sur le cours inférieur du Pô, où Catulle les aura vus à l'œuvre.

25,5 cum † *diua mulier aries* † ostendit oscitantes.

Il est superflu de refaire, à propos de ce vers mystérieux, les nombreuses dissertations où l'on a déjà passé en revue tous les éléments de la question [1] ; mais on peut essayer d'améliorer une des solutions proposées. Le seul trait de lumière qui puisse nous éclairer me paraît être celui qui nous vient de Martial, 8, 59, 11 :

Nec dormitantem uernam fraudare lucerna
Erubuit fallax.

Thallus, pour commettre ses larcins, attend que le jour baisse et que la surveillance se relâche. J'admets donc la correction de Heyse : cum *luna*. Riese a conjecturé pour le mot suivant *balnearios*, qui complète assez bien l'idée ; il faudrait alors prendre le mot pour un substantif, hypothèse qui n'a rien de choquant, puisqu'on désignait de même par le nom de *cubicularii*, *culinarii*, *triclinarii*..., etc. les esclaves spéciaux chargés de chaque service. Mais un mot plus précis que *balnearii* serait préférable. Thallus doit songer surtout à tromper la vigilance des gardiens de vêtements, et c'est là qu'éclate sa maestria ; ainsi le voleur de Martial arrive à dérober une lampe allumée au *lampadarius* assoupi. Chez les riches particuliers, aussi bien du reste que dans les bains publics, la garde des vêtements était confiée à des esclaves spéciaux ; c'étaient chez les Grecs les ἱματιοφύλακες (Lucien, *Hippias*, 8) ; les Romains les appelaient *capsarii*, ou encore *a ueste*, *uestispici*, etc. Quoique *uestiarius* désigne ordinairement le fabricant ou le marchand d'habits, il n'est pas impossible que l'esclave *a ueste*, chargé du *uestiarium*, ait porté le titre de *uestiarius*, comme les esclaves *a supellectile*, *a cubiculo*, *a bibliotheca* ont porté ceux de *supellecticarius*, *cubicularius*, *bibliothecarius*..., etc. [2]. J'écrirais volontiers :

cum *luna uestiarios* ostendit oscitantes.

Le mot, par une première maladresse, a été coupé en deux, d'où *aries* ; dans les jambages précédents on aura cru voir *mulier*, représenté, comme il l'est quelquefois, par une abréviation.

---

1. V. notamment celle de Giri.
2. Marquardt, *Vie privée des Romains*, trad. Henry, p. 167 et suiv.



42,5 ..negat mihi uestra reddituram
Pugillaria, si pati potestis.

Le sens de la conjonction *si* s'éclaire par le rapprochement avec le vers 23 : si quid proficere amplius potestis. Dans les deux passages elle signifie « pour le cas où », comme il arrive souvent après les verbes exprimant une tentative [1] ; ici l'ellipse est particulièrement forte, puisque ce verbe même fait défaut. Lesbie, qui prend son amant pour jouet (vers 3 : Iocum me putat esse), a voulu voir s'il serait d'humeur à supporter le défi.

En général, dans cette acception *si* est suivi, comme il est naturel, d'un verbe au subjonctif; l'indicatif s'explique, comme ailleurs (69, 10 *fugiunt*), par l'influence du style familier [2] ; toutefois, puisqu'ici on a douté du sens (Riese, *ad l.*), il peut être utile de signaler ces exemples : Plaute, *Trinummus*, 958 : Ego nunc sycophantae huic sycophantari uolo, | si hunc *possum* illo mille numum philippeo circumducere. *Ménechmes*, 1049 : Nunc ibo intro ad hanc meretricem, quamquam subcenset mihi, | si *possum* exorare [3].

45,6 Solus in Libya Indiaque tosta.

On a manifesté des doutes au sujet de *que*. On a eu tort. La particule *que* n'est pas toujours, et nécessairement, copulative; elle peut être, à l'occasion, disjonctive aussi bien que *ue*. Ainsi dans l'Énéide :

1,574 Tros Tyrius*que* mihi nullo discrimine agetur.
2,36 .. pelago Danaum insidias suspectaque dona
Praecipitare iubent subiectis*que* urere flammis.
6,616 Saxum ingens uoluunt alii radiis*que* rotarum
Districti pendent.
11,592 Tros Italus*que* mihi pariter det sanguine poenas.

Voyez encore César, *Guerre des G.* 5, 14, 4 ; Hor., *Sat.* 2, 7, 58, et Bell dans l'*American journal of philology*, 40 (1919), p. 198. On peut du reste faire la même remarque à propos de *et* dans Tibulle 1, 9, 50 ; 2, 5, 81.

---

1. Riemann et Goelzer, *Grammaire comparée du grec et du lat.*, *Syntaxe*, p. 578.
2. *Ibid.*, p. 418, Rem. I.
3. Cf. Dräger, *Hist. Syntax*², 2, 736.

45,14 Huic uni domino usque seruiamus.

L'Amour est nécessairement présent à la scène, quand il éternue (vers 8 et 17) ; mais est-il visible pour les deux amants ? On l'a nié et c'est surtout parce qu'on ne pouvait le croire qu'on a interprété *huic domino* comme désignant Septimius ; la présence même de l'Amour ne serait qu'une pure fiction poétique, analogue à celle de 68, 133. Mais il est bien singulier qu'Acmè, immédiatement après avoir interpellé Septimius au vocatif, *Septimille*, continue la phrase en le désignant à la troisième personne et en s'adressant à elle-même, *seruiamus*, puisque ce pluriel, comme on le veut et comme il le faudrait bien en pareil cas, la désignerait seule. L'explication la plus vraisemblable en faveur de l'hypothèse contraire, c'est que la scène se passe devant une statue de l'Amour. Birt [1] a montré déjà avec beaucoup d'ingéniosité que plusieurs autres pièces du recueil (8, 46, 51, 52 et surtout 76), où le poète lui-même est interpellé au vocatif, *Catulle*, sont assimilables à des dialogues entre lui et son Genius, représenté peut-être dans sa demeure, comme dans beaucoup d'autres, par une statue sur l'autel domestique. Il est tout aussi naturel de penser qu'Acmè, femme galante, a dans sa chambre une statue ou une statuette de l'Amour ; c'est cette statue qui est censée avoir éternué au milieu du dialogue amoureux, et c'est elle encore qu'Acmè montre du doigt ; *huic domino*. La courtisane de l'*Eunuque* (vers 583), Thaïs, a de même « in conclaui » un tableau représentant l'aventure de Danaè séduite par Jupiter. Parmi les œuvres d'art volées par Verrès aux Siciliens on citait un Éros de Praxitèle en marbre, appartenant à C. Heius de Messine ; le préteur en avait fait cadeau à la fameuse Chélidon, sa maîtresse ; cette statue, suivant Cicéron, n'était point faite pour une pareille destination : « non requirebat lenonis domum ac meretriciam diciplinam [2] ; » en quoi elle se distinguait assurément de beaucoup d'autres qui ornaient les lieux de plaisir. Il faut se rappeler aussi les nombreuses épigrammes de l'Anthologie de Planude où l'on voit des divinités de pierre ou de bronze converser avec des humains et intervenir dans leur existence [3]. Nous savons que Clodia elle-même possédait dans sa demeure une image de Vénus, magnifiquement parée, qui, suivant Cicéron, favorisait ses fructueuses amours, tant elle était pour les habitués du lieu *hospitalis* et

---

1. *Rhein. Mus.*, N. F., 59 (1904), p. 436.
2. Cicéron, *Verrines*, 2, 4, 4, 7.
3. 4ᵉ livre. Sur l'Amour, v. les numéros 196 à 213.

spoliatrix[1]. Il y a donc chez Acmè une statue de l'Amour qui en éternuant fournit des présages, comme ailleurs il y en a que l'on entend rire (Suétone, *Caligula* 57), que l'on voit remuer, verser de vraies larmes ou transpirer.

62,53 Hanc nulli agricolae, nulli accoluere iuuenci.
55 Multi illam agricolae, multi accoluere iuuenci.

53 accoluere La[1] : acoluere T coluere Ω ‖ 55 accoluere Ω acoluere T

On ne connaît pas d'autre exemple de *accolere* signifiant « cultiver » ; aussi beaucoup d'éditeurs et de lexicographes ne l'ont point admis ou l'ont admis avec hésitation ; comme Lachmann, Rossbach, Ellis, Giri, je le tiens pour authentique ; d'abord parce qu'il ne rentre pas dans la catégorie des formes barbares qu'invente la fantaisie des copistes et ensuite parce que, venant après *nulli* et *multi*, le préfixe *ac* ne peut pas s'expliquer par un emprunt à la syllabe finale du mot précédent. *Colere uitem*, c'est, d'une façon générale, donner à la vigne tous les soins nécessaires, quels qu'ils soient, y compris ceux que demandent la tige, les rameaux et les feuilles, à savoir la taille, le palissage, l'épamprement, l'échenillage, etc. *Accolere* doit s'entendre spécialement des façons qui se donnent plusieurs fois par an au pied des vignes plantées par rangées, soit avec la bêche (*agricolae*, cf. 64, 39), soit avec la charrue (*iuuenci*) ; car ces deux systèmes, dont chacun a ses partisans, peuvent être combinés, la bêche étant réservée pour la partie du terrain la plus rapprochée des racines[2]. Il faut comparer *adaquare*, arroser au pied, (Pline, *H. n.*, 17, 63, Palladius, 3, 33) *adobruere*, rechausser le pied d'un arbre (Columelle 2, 11, 10 ; 11, 2, 54), *adserere*, planter une plante auprès d'une autre (Varron, 1, 16, 6 ; 26), *adfodere*, piocher à côté d'une plantation (Pline, *H. n.*, 2, 175) : autant de mots appartenant à la langue technique de l'agriculture.

64,16 ... Illa atque alia uiderunt luce marinas
Mortales oculis nudato corpore nymphas.

Illa atque alia G Illa alia O

Toutes les conjectures qui introduisent une négation au commencement du vers 16 pour combler la lacune des mss., sont

1. *Pro Caelio*, 21.
2. Voyez Varron, *Agric.* 1, 8, 5 ; Virgile, *Géo.*, 2, 398 : Columelle, 4, 5, 27, 28 ; Pline, *Hist. nat* .17, 214 ; Billiard, *La vigne dans l'antiquité*, p. 318.

également à rejeter. Elles ont été inspirées par l'idée que le poète développe à la fin de la pièce (vers 384-408) : les dieux, dégoûtés par les crimes des hommes, fuient leur société et ne se montrent plus à eux en plein jour; mais, comme le prouve tout le reste de la pièce, le temps où ils ont pris cette décision est bien postérieur aux noces de Thétis. De plus ce n'est pas en une journée que les Argonautes ont fait par mer le trajet de Pagases à l'embouchure du Phase. Apollonius (*Argon.* 4, 930-940), que Catulle imite manifestement, suppose même que les Néréides ont aidé les Argonautes à passer entre Charybde et Scylla bien longtemps après, quand ils étaient sur le chemin du retour et quand Thétis était déjà l'épouse de Pélée et même la mère d'Achille. Il faut rapprocher le vers 16 de 68, 152 :

> Ne uestrum scabra tangat rubigine nomen
> Haec atque illa dies atque alia atque alia.

Vahlen[1] cite en outre, avec raison, Apulée, *Métam.*, 9, 7 : « hoc et illud et aliud et rursus aliud.» D'où il résulte que nous avons affaire là à un idiotisme qui désigne quelque chose d'indéfini : un premier, un second et ainsi de suite. Vahlen propose donc cette restitution :

Illa *alia* atque alia.....

L'inconvénient, sans parler des trois élisions consécutives, c'est que rien, dans le texte ainsi rétabli, n'exprimerait le premier de tous les jours, le jour initial, puisque *ille*, dans les exemples invoqués, désigne seulement le second. Si le poète, comme ceux-ci l'indiquent, reproduit bien une formule usuelle, il vaudrait mieux écrire :

Hac, illa atque alia.....

Que *hic* puisse rappeler ce qui précède, c'est ce que suffiraient à prouver, rien que dans le poème 64, les vers 50, 86, 120, 238. Le premier mot du vers est tombé, comme il est arrivé dans le même poème, au vers 122, ou dans 61, au vers 60. On peut soupçonner ici que *hac* aura été pris pour une note marginale[2] et écarté comme un équivalent inutile de *illa*, offert au choix du copiste.

64,132 Sicine me patriis auectam, perfide, ab aris.

aris Ω : oris mss. inférieurs, Lachmann, Riese, Schwabe, etc.

1. *Index lectionum hibern. Berol.* 1897, p. 7.
2. L. Havet, *Manuel*, § 1164.

Aux textes déjà allégués par les critiques pour justifier *aris* ajoutons Virgile, *Énéide*, 11, 269 :

> Inuidisse deos, patriis ut redditus aris
> Coniugium optatum et pulchram Calydona uiderem !

où les mss. inférieurs ont aussi *oris*. Après la guerre de Troie, Diomède a souhaité vainement de revoir Calydon, sa patrie, et d'être rendu aux autels dressés par ses pères dans leur demeure, au foyer domestique ; Ariane exprime le même regret.

64,300 At roseo niueae residebant uertice uittae.

Les éditeurs les plus récents ont écarté avec juste raison, je crois, la correction trop facile d'Al. Guarinus *roseae*... *niueo* et sont revenus à la leçon commune de tous les mss. ; mais l'explication qu'on a donnée jusqu'ici de *roseo* laisse à désirer. Catulle, dans ce qui précède, a dépeint les Parques sous les traits de vieilles femmes, dont le corps affaibli par l'âge est secoué d'un tremblement perpétuel (305-307) ; comment pourrait-il ensuite attirer nos regards sur la fraîcheur de leur teint ? *Roseus* est fréquemment appliqué par les poètes latins aux attraits de Vénus ou de l'Aurore ; mais peut-on admettre qu'ils aient jamais qualifié de cette épithète le visage de déesses aussi vénérables, et comment, au surplus, leur visage serait-il appelé *uertex* ? Il est vrai que les Parques sont immortelles ; le poète ne leur en a pas moins donné les apparences de la caducité. On a encore allégué ici Platon (*Rép.* 10, p. 617[c]), qui représente les Parques portant une couronne sur la tête ; mais il n'est pas sûr que leurs couronnes (στέμματα) soient des couronnes de fleurs ; ce sont plutôt des diadèmes, si nous en jugeons par les monuments de l'art grec, qui, du reste, pas plus que Platon lui-même, ne donnent aux trois sœurs l'aspect de femmes très âgées. Enfin *roseus* ne peut pas signifier : couronné de roses.

Orelli suggère une interprétation préférable, quand il parle de l'éclat lumineux répandu sur toute figure divine[1] ; mais il aurait dû ajouter qu'il s'agit dans le vers 309 de l'auréole (*nimbus*) qui brille au-dessus et autour de la tête de toutes les divinités sans distinction, quand elles se mêlent à la société des mortels[2], ce qui est précisément le cas pour les Parques de Catulle. Entre

---

1. Orelli, *Eclogae poet. lat.* (1833), p. 108, ad. h. l. De même Pinder (cité par Ellis), je suppose dans ses *Selections from the latin poets* (1869), que je n'ai pas pu me procurer.
2. V. mon article *Nimbus* dans le *Dict. des ant. gr. et rom.* de Saglio.



beaucoup d'exemples il suffira de citer celui que nous offre l'hymne homérique à Dèmèter (vers 188); la déesse errante, pleurant sa fille, arrive à Éleusis sous le déguisement d'une vieille femme; dès qu'elle veut se faire reconnaître des hôtes qui l'ont accueillie, une lueur, révélant sa divinité (σέλας θεῖον), resplendit autour de sa personne. Catulle pense à l'auréole circulaire qui entoure seulement, comme on le voit sur les monuments, la tête ou le sommet de la tête (*uertex*). Chez les poètes, *roseus* s'entend d'abord d'une lumière comme celle de l'Aurore (*lampas*, Ovide, *Fastes*, 5,159; *lux*, Stace, *Silves*, 3, 1, 134), mais encore de tous les objets qui en reçoivent le reflet (*equi*, Ovide, *Am.* 1, 8, 4; *bigae*, Virg. *Én.* 7, 26; *quadrigae*, 6,535 etc. Stace va jusqu'à appeler *rosea lanugo* le premier duvet qui ombrage les joues vermeilles d'un adolescent (*Thébaïde*, 9,703) et qui s'en distingue à peine. De même les têtes des Parques reçoivent le reflet de leurs auréoles, qui les colore d'une teinte rose.

64,353-381. Il est singulier, comme l'a remarqué L. Müller, que ce morceau prophétique, où est résumée la glorieuse destinée d'Achille, ne contienne pas un mot qui annonce l'épisode le plus fameux de toute sa carrière, sa victoire sur Hector. Qu'est-ce que le sacrifice de Polyxène en comparaison ? Sans conclure de là qu'il y a une lacune dans nos textes, on doit au moins reconnaître qu'il y a dans la composition une étonnante lacune. En vain Friedrich répond que la mort d'Hector est suffisamment indiquée à mots couverts dans le passage où il est question des héros moissonnés par Achille (vers 348-361); en effet le langage d'un oracle doit être enveloppé, et même une certaine obscurité y est de règle. Cependant la règle n'a pas empêché Catulle de nommer Polyxène (vers 368) et une stance de quelques vers, analogue à celle qui lui est consacrée, n'eût pas été de trop pour glorifier la victoire d'Achille sur son plus redoutable adversaire. Alors faut-il croire à une maladresse? Pas nécessairement. Remarquons tout d'abord que dans un cadre épique le poème 64 retrace deux histoires d'amour, celle de Thétis et celle d'Ariane; il est fort probable que le poète en a une troisième dans l'esprit, celle de Polyxène, qu'une tradition répandue par les Alexandrins disait avoir été aimée d'Achille; ce qui l'intéresse surtout dans la légende du héros, c'est la mort de la jeune victime immolée sur son tombeau, et il a hâte d'y arriver. Mais à cette raison s'en ajoute peut-être une autre. Baehrens a supposé que le poème 64 avait été écrit par Catulle après son voyage en Troade; quoiqu'une démonstration soit impossible, je serais assez disposé à croire aussi que

la vue des lieux est bien pour quelque chose dans la composition des vers 338 à 370. On a invoqué surtout la précision du vers 358, où est décrite l'embouchure du Scamandre; de même, si le vers 363 avait été écrit après une visite à l'Achilleion du Cap Sigée, on ne pourrait s'en étonner; le tombeau d'Achille, le « teres excelso coaceruatum aggere bustum », avait été maintes fois représenté d'une façon conventionnelle par les artistes grecs[1]; au Cap Sigée, on montrait le tertre, le « tumulus », dit Cicéron (*Pour Archias*, 24), qui était censé recouvrir la dépouille du héros; déjà Alexandre s'y était rendu tout exprès pour lui rendre hommage. Plus tard, sous l'Empire, après l'Énéide, les héros troyens furent aussi l'objet d'un culte en Troade, particulièrement dans la ville d'Ilium, restaurée par les Romains. Mais avant Catulle les Grecs avaient-ils pris autant de soin pour honorer sur place la mémoire d'Hector et de sa famille ? C'est beaucoup plus douteux, quoique déjà de son temps on montrât à Ophrynion un tombeau d'Hector (Lycophron, *Alexandra*, 1208). En tous cas, une chose est frappante dans le passage bien connu où Lucain a raconté la visite que Jules César fit au site de Troie en l'an 47, sept ans après la mort de Catulle (Lucain, 9, 961-979). César va voir d'abord le Cap Sigée, l'embouchure du Simoïs, le promontoire de Rhétée et les tombeaux d'Ajax et d'Achille qui en sont la gloire. Puis il se dirige, plus au Sud, vers l'emplacement de Troie; mais là il n'y a plus rien, les ruines mêmes ont péri; il monte, sans seulement s'en apercevoir, « *securus* », sur un tertre de gazon ; il faut que son guide, un homme du pays, l'avertisse que ses pieds foulent les restes d'Hector. En partant, il promet de restaurer Ilium, ce qu'il fit peu après. Comme César, Catulle, dans les champs troyens, n'aura pas aperçu la prétendue tombe d'Hector, sans doute parce que rien ne la signalait encore à l'attention des voyageurs ; il n'aura eu d'yeux que pour celle d'Achille, où avait jadis coulé le sang d'une vierge innocente, aimée par un héros.

66,59 Hic dii † *uen ibi* † uario ne solum in lumine caeli....

Riese a ouvert la bonne voie en expliquant *uario* ; mais avec Macnaghten et Magnus je pense que l'on peut conserver aussi *dii*, si on en fait le génitif de *dius* et si on le rapporte à *caeli*. Il est très explicable que Catulle ait employé cet adjectif, dont Ennius, Lucilius, Virgile, Horace fournissent plusieurs exemples

1. Voir les vases peints : Türk, art. *Polyxena*, p. 2735-2739, fig. 11, 12, dans Roscher, *Lexikon der Mythol.*, t. 3.



et que Lucrèce applique même aux régions éclairées par la lumière céleste (I, 22 *dias in luminis oras*), rendant ainsi le δῖος αἰθήρ des Grecs (Homère, *Il.* 16, 365; *Od.* 9, 540; Eschyle, *Prom.* 88).

Dans ce cas, il n'y a plus de place pour *uen ibi*. Il est bien probable en effet que dans ces caractères énigmatiques nous avons une glose ou une variante déformée qui se sera introduite dans le texte; elle serait à joindre à la liste qui comprend déjà *bonum* factum (3, 16), neque *nec in* ipsis (10,9), irrum*in*atus *sum* (21,13), cimex *animal* (23,2), remi*ni* (58,5), ilet*as* (63,5), antenne*ne* (64,234), guio*clero* (66,6). Il est à présumer qu'un copiste, au-dessus de *dii*, avait écrit dans l'interligne *uel diui*, d'où est venu plus tard *uen ibi* par une confusion de l'*u* et du *b* dont GO nous offrent d'autres traces (*conturbauimus* 5,11; *penetrauit* 11,2; *perambulauit* 29,7; *si saluus* 93,2). Entre *dius* et *diuus* on conçoit que les copistes aient souvent hésité; ainsi un grattage nous avertit que celui de G, dans 64,373, avait commencé par écrire *dii iam* avant le correct *diuam* (Bonnet).

Il faudrait ne pas connaître Catulle pour être choqué du rapprochement de *dii* (59), *deum* (63) et *diua* (64) dans la même phrase. Pour ne citer que des mots sûrement établis, que l'on considère seulement dans le poème 64 *aequor* (7, 12, 15) et *lana* (311, 316, 318).

67,7 Dic age de uobis, quare mutata feraris
In dominum ueterem deseruisse fidem.

On a généralement adopté la correction de Calpurnius : *agedum nobis*. Contrairement au témoignage d'Ellis, G porte très distinctement *uobis*, ce qui sans doute ne serait pas pour nous arrêter; mais la correction n'est pas de celles qui s'imposent. Cf. Plaute *Merc.* 899 : de illa ego dico tibi ; *Poen.* 1350 : de prandio tu dicis; *Most.* 260 : lepide dictum de atramento atque ebure. Catulle, poussé par la curiosité et voulant faire bavarder la porte, l'identifie avec les gens de la maison qu'elle protège : le maître (*dominus*) et sa galante épouse (*illa* 41); c'est ce que fait la porte elle-même un peu plus loin (19), quand elle dit : uirgo quod fertur tradita *nobis*; il n'y a point de vieux serviteurs qui ne s'expriment ainsi et ce pronom dans leur bouche est à la fois comique et touchant. « Va, parle-moi de vous », commence Catulle ; puis, se reprenant et précisant sa question, il continue par une brachylogie bien naturelle dans le style familier : (dic) quare mutata... etc. ; car il a hâte de se renseigner et ce qui l'intéresse, en réalité, ce n'est pas la porte, mais le *dominus* et sa femme.

68,138 Saepe etiam Iuno, maxima caelicolum,
Coniugis in culpa flagrantem *cotidiana*.

Quotid. GR cottid. La[1] cotid. Ω
contudit (Hertzberg) et *condidit* (Pohl) *iram* sont des conjectures plausibles ; cependant on peut se demander si Catulle n'avait pas plutôt écrit *cōbuit*, forme contractée de *cohibuit*, comme Lucrèce a écrit *prŏbeat* (1, 977) et *prŏbet* (3, 864). Peut être même y aurait-il lieu de restituer *coibuit*, comme on a restitué, avec raison je crois, *deiscas*, dans une autre pièce (98,6), au lieu du *discas* des mss. (Friedrich ad h. l.). L'énormité de la faute s'explique mieux, si l'on suppose qu'un copiste s'est trouvé en présence d'une forme surannée qui ne semblait pas latine, quoique *cŏibeo* ne soit pas insolite dans les mss. (*Thesaurus ling. lat.*, s. v.) ; c'est notamment la leçon de B dans Plaute, *Miles glor.*, 596. Il faut observer que chez Catulle les formes contractes assez fréquentes (*luxti* 66, 41 ; *posta* 68, 40 etc., liste dans Friedrich ad 50, 21 et Schulze *Jahresb.* 1920 p. 59) ont été souvent écartées par les copistes là où elles sont très vraisemblables (*vemens* 50, 21), ou même nécessaires (*deprensa* 15, 13 ; *prendi* 55, 7 ; *dessem* 64, 151), aussi bien que chez les autres écrivains latins (L. Havet, *Manuel de critique verbale*, § 966).

71,6 Mirifice est a te nactus utrumque malum ;
5 Nam quotiens futuit, totiens ulciscitur ambos ;
Illam affligit odore, ipse perit podagra.

Il est trop clair que la goutte (*podagra*) ne se communique pas par les rapports sexuels ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle s'aggrave par les excès vénériens. Pour cette seule raison on a voulu remplacer *a te* par une conjecture ; il y en a une demi-douzaine ; ou bien encore on explique : « après toi, à ta suite, en te succédant ». Mais alors l'épigramme perd son sel et son équilibre. Il faut que l'inconnu à qui elle est adressée (Metellus, mari de Lesbie ?) soit pour quelque chose dans l'aventure et Catulle a tout l'air de le plaisanter aussi lui-même, comme tous ceux qu'il interpelle dans ses épigrammes ; quel intérêt peut-il y avoir pour cet inconnu à apprendre que son *aemulus* (vers 3), qui est probablement Caelius Rufus (cf. le poème 69), a ruiné sa santé simplement par des excès ? ces excès pourquoi Caelius ne les aurait-il pas commis aussi bien avec une autre femme et quelle satisfaction l'inconnu peut-il éprouver du résultat, s'il n'en est pas la cause indirecte ? En somme, il se pourrait qu'il y eût là-dessous un préjugé vulgaire. Ce que les goutteux avaient à attendre de la méde-

cine populaire en Italie, nous le savons par le vieux Caton ; il leur recommandait, pour tout remède, sa panacée universelle, le chou, et encore mangé cru (*Agric.* 157). La médecine grecque, représentée à Rome, au temps même de Catulle, par l'illustre Asclépiade, y répandait assurément des idées plus justes ; pourtant il n'y a qu'à ouvrir le livre de Pline l'Ancien pour voir à quels singuliers traitements étaient encore soumis les goutteux, sans parler des formules magiques, comme celle que Varron estimait souveraine dans leur cas (Pline, *H. n.* 28, 21). Si nous consultons directement les maîtres de l'art[1], nous trouvons dans leurs écrits beaucoup de prescriptions fort sages ; mais sur les origines et le processus de la goutte d'une part, et, d'autre part, sur la nature des contagions en général, jusqu'où allait leur science ? Aucun ne dit que la goutte se communique par contagion d'un sexe à l'autre ; mais aucun ne le nie. Il y a même chez Hippocrate (*Aphorismes*, 6, 28, 29, 30 ; cf. *Prénotions Coaques*, 5, 30, 502) un passage équivoque qui, mal interprété, a pu contribuer à accréditer l'erreur. Hippocrate avait observé que les impubères (ce qui est assez naturel) et les eunuques n'étaient jamais atteints de la goutte. Cette observation, sur laquelle Celse (4, 31), Sénèque (*Lettre* 95, 20-22) et Galien (ad Hippocr., l. c.) ont d'ailleurs fait des réserves, n'a-t-elle pas pu, par suite d'un faux raisonnement, favoriser l'idée d'une contagion[2] ?

Mais il n'est même pas nécessaire, si ce préjugé a existé, que Catulle l'ait partagé ; il suffit que, pour amener un bon mot, il ait feint de croire à un rapport de cause à effet là où il n'y avait en réalité qu'un rapport de consécution. Il n'allait peut-être pas, comme Tappo, jusqu'à « mettre du miracle partout » (104, 4) ; mais, sérieusement ou non, il n'était pas éloigné de croire au miracle, lui aussi, lorsque, en pleine nuit, Lesbie, pour lui accorder furtivement ses faveurs, s'était échappée des bras mêmes de son époux en personne (68, 145) :

> ... furtuia dedit mira munuscula nocte
> Ipsius ex ipso dempta uiri gremio.

Voici un homme, l'anonyme (peut-être le mari), qui était goutteux et connu comme tel. Un autre, après avoir débauché la maîtresse ou la femme du premier, devient subitement goutteux à son tour. Que deux goutteux se soient trouvés rapprochés par le

1. Rufus d'Éphèse, *Traité de la goutte* ; Oribase, *Collection médicale*, 45, 30, 62 ; *Synopsis*, 9, 56, 57, 58 ; *Euporistes*, 4, 111.

2. Noël du Fail, *Contes et discours d'Eutrapel*, 5, (1585) parle bien d'une « goutte vérolique », laquelle est de pure invention.

hasard dans cette société livrée à tous les plaisirs, il n'y a rien là de bien étonnant. Mais Catulle s'égaie de cette coïncidence qui a eu, à l'entendre, un résultat moral autant qu'imprévu : la déconvenue du coupable, puni par où il a péché. Il imagine donc que la femme infidèle a transmis la cruelle maladie à son complice ; le croira qui voudra, suivant son degré d'instruction, de raison ou de crédulité.

Mais on a dit : *nactus malum a te* est-il latin ? On lisait dans une tragédie (le *Thyeste* d'Ennius?) : Tantalo prognatus, Pelope natus, qui quondam *a socru* | Oenomao rege Hippodameam raptis nanctus est nuptiis (dans Cicéron, *Tusculanes*, 3, 12, 26). A la vérité, l'exemple n'est pas décisif ; car on peut toujours prétendre que *a socru* dépend de *raptis* ; je croirais cependant plus volontiers qu'il dépend en même temps, sinon exclusivement, de *nanctus est*. Pourquoi cette construction ne serait-elle pas admissible, puisque Térence a écrit : Non triumpho, *ex nuptiis* tuis si nil nanciscor mali (*Phormio*, 543). *Vnde* anulum istum nactu's? (*Hécyre*, 825). Et Lucrèce : putorem cum sibi nacta est intempestiuis *ex imbribus* umida tellus (2,872). Si à un nom de chose on substitue un nom de personne, il est naturel que *a* remplace *ex*. Enfin il n'y a pas de raison pour qu'une construction admise avec *inuenire* ne le soit pas avec son synonyme *nancisci* : o sapientia, *a* quoius amore philosophia nomen inuenit (Cicéron, *Lois*, 1,58).

81 Nemone in tanto potuit populo esse, Iuuenti,
Bellus homo, quem tu diligere inciperes,
Praeterquam iste tuus moribunda ab sede Pisauri
Hospes inaurata pallidior statua,
Qui tibi nunc cordi est, quem tu praeponere nobis
Audes, et nescis quod facinus facias ?

Certains éditeurs ne mettent aucun point d'interrogation dans les six vers de cette épigramme ; c'est impossible, puisque le premier mot est suivi de la particule interrogative. D'autres le mettent à la fin du dernier mot, comme on le voit ci-dessus ; l'inconvénient c'est alors que *et* (vers 6) unit, par dessus plusieurs propositions relatives, deux propositions principales assez éloignées l'une de l'autre et deux idées qui ne s'enchaînent pas très bien. Friedrich met le point d'interrogation après *statua* (vers 4) ; tout le reste devient alors, jusqu'au bout, affirmatif ; d'où la nécessité de considérer *et* comme tenant lieu d'une conjonction adversative ; assurément cet emploi n'est pas sans exemple ; mais les deux derniers vers n'expriment plus que la constatation

d'un fait et une résignation attristée qui n'est pas dans la manière de Catulle, quand il adresse à autrui un reproche direct. Il serait préférable de mettre le point d'interrogation après *audes*, comme on l'a déjà proposé ; mais, au lieu de *a*, *ah*, *at* ou *en*, j'écrirais ensuite *ei* ! (cf. 68, 92, 93). Cette interprétation a l'avantage de détacher le trait final de l'épigramme, l'amer reproche qui doit être la conclusion des vers précédents. La confusion de l'*i* et du *t* est une des plus communes qui se rencontrent et nos mss. de Catulle en offrent eux-mêmes plusieurs exemple : 55, 16 *lucet* ; 63, 64 *gimnasti* : 63, 87 *litioris* O ; 114, 1 *salius* CABD. Enfin c'est un procédé familier à Catulle de terminer une épigramme par une exclamation, une invocation ou une apostrophe, qui met en relief sa pensée. Voyez : 1, 9 ; 2, 9 ; 3, 16 ; 9, 10 ; 14, 21 ; 26, 5 ; 28, 14 ; 43, 8 ; 53, 5 ; 60, 5 ; 66, 93 ; 76, 26 ; 107, 6 ; 113, 4.

90,5 *Gnatus* ut accepto ueneretur carmine diuos.

On ne peut admettre que *gnatus*, qui, au vers 3, désignait Gellius lui-même, désigne, au vers 5, le fils de Gellius ; entre toutes les corrections *gratus* est celle qui a réuni à bon droit le plus de suffrages, quoique L. Müller, qui y avait songé un instant, l'ait rejetée comme « indigne du poète. » On a déjà répondu en invoquant 96,1 gratum acceptumue ; ajoutons ces exemples, où des mots synonymes, formant pléonasme, sont avec intention rapprochés dans la même phrase :

64,178 a ! gurgite lato
Discernens ponti truculentum *diuidit* aequor.
64,57 *Desertam* in *sola* miseram se cernat harena.
64,221 Non ego te *gaudens laetanti* pectore mittam.
65,23 Atque illud *prono praeceps* agitur decursu.
68,59 Qui cum de *prona praeceps* est ualle uolutus.

Il arrive aussi à Catulle de juxtaposer des synonymes indépendants les uns des autres, coordonnés ou non (Friedrich, p. 137, 207, 258) ; c'est dans les deux cas le même goût pour l'expression réitérée qui fait pénétrer l'idée plus profondément.

Cette accumulation, du reste, n'empêche pas le poète d'employer ici une litote dans le choix des termes. En réalité, chez les Romains l'inceste, surtout l'inceste avec un ascendant, le plus abominable de tous, entrainait, au point de vue religieux, une sorte d'excommunication ; en vertu de lois remontant au roi Tullus les coupables pouvaient être punis de mort et les pontifes con-

juraient l'effet de leur crime par un *piaculum* solennellement célébré (Tacite, *Annales*, 12, 8). Il est très probable que cette cérémonie avait pour but de purifier notamment l'enfant né de leur union, déclaré, en tout état de cause, *spurius* par la loi civile. Si le fils de Gellius n'était pas un mage, l'inceste n'étant ni découvert, ni expié, il serait à tout jamais pour les dieux de Rome un maudit.

115,7 Omnia magna haec sunt, tamen ipsest maximus ultor.

Friedrich, rejetant la vieille correction des Italiens *ultro*, défend le texte de GO : Mentula se punirait lui-même par l'excès de ses propres vices ; c'est en effet une idée souvent exprimée dans l'antiquité par des philosophes de toutes les écoles que la passion trouve en elle-même son châtiment. Mais d'abord cette idée serait ici jetée à la fin du vers sous une forme bien concise ; un mot comme *sui* serait au moins nécessaire pour l'expliquer ; puis elle est tout à fait inattendue et ne concorde ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit ; on ne voit pas ce que vient faire là cette morale austère, ni comment elle peut préparer le vers licencieux qui termine la pièce.

Le plus sage est de s'en tenir à *ultro* ; seulement il faut oublier son sens classique, qui est un sens dérivé, et ne retenir que le sens qu'il a eu primitivement aussi bien qu'*ultra* et où se marque nettement sa valeur d'ancien comparatif : au-delà, plus loin, par dessus le marché. Ainsi chez Plaute : *Casina*, 459 : « Vltro te apage. » *Captifs*, 551 : « Vltro istum a me ! » *Amphitryon*, 319 : « Vltro istunc ! » D'où, au figuré : *Aululaire*, 530 : « Etiam plus ipsus ultro debet argentario. » Catulle veut donc dire : Mentula a de grandes propriétés, mais, par dessus le marché, il en a une en lui-même qui est la plus grande de toutes, ce qui est suffisamment expliqué par son nom et par le vers suivant.

Dans la faute *maximus ultor* il peut n'y avoir qu'une rencontre fortuite avec Virgile, *Énéide*, 8,201 ; cependant il se pourrait aussi qu'un copiste ait été influencé par une citation jetée dans la marge mal à propos : L. Havet, *Manuel*, § 1190.

Georges Lafaye



LE DUEL CHEZ MÉNANDRE

Dans son remarquable *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*[1], M. Meillet, étudiant les caractères linguistiques de la κοινή[2], signale entr'autres l'élimination du duel[3]. Thumb, dans la 4e édition de la *Griechische Grammatik* de Brugmann[4], arrive à une constatation semblable : « Vers 300 av. J.-C., ce nombre doit avoir disparu, dans la Grèce tout entière, du langage de l'homme ordinaire. » On n'en trouve plus un seul exemple sur les papyrus, à partir de la fin du ɪᴠe siècle[5], et déjà, vers 329, les inscriptions attiques, dont le style officiel est pourtant conservateur[6], n'offrent plus une seule forme duelle[7].

Le même phénomène se produit-il dans les œuvres littéraires? Oui, répondent les historiens du langage. Le duel était déjà caduc dans les plus anciennes épopées. L'emploi du duel est « chez Homère un pur archaïsme, et la manière inconstante et incohérente dont ce nombre y est employé suivant la commodité du poète suffit à montrer que les auteurs n'en avaient plus le sentiment dans leur parler ordinaire ». Cette explication appelle bien des réserves. Nous ne pouvons, dans cette brève étude, les exposer toutes. Contentons-nous de faire remarquer que la théorie n'explique pas tous les emplois du duel. Une lecture même rapide nous fournit aussitôt des passages où l'on ne voit pas qu'Homère ait employé le duel pour sa commodité, par exemple : *Il.* I, 209 :

ἄμφω δὲ νεωτέρω ἐστὸν ἐμεῖο.

---

1. Paris, Hachette, 1913; 2e éd., 1920. Une traduction allemande, par Meltze vient de paraître (Heidelberg, Winter, 1920).
2. 2e éd., p. 208 s.
3. 2e éd., p. 208 s.
4. Munich, O. Beck, 1913, p. 423 (Handbuch d'Iv. v. Müller).
5. Mayser, *Grammatik der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit*, Leipzig, Teubner, 1906, p. 249.
6. O. Hoffmann, *Geschichte der griechisch. Sprache*, Leipzig, 1911 (2e éd., 1916), p. 56 s.
7. Meillet, *l.c.*; Brugmann-Thumb, *l.c.*; Moulton, *A Grammar of new Testament Greek.*, Edimbourg, 1908, I, p. 56-58.

Était-il vraiment difficile au poète d'introduire le pluriel dans ce vers ? La difficulté était-elle insurmontable, au vers 6 du même chant ?

ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε.

Quant au vers 16 :

Ἀτρείδα δὲ μάλιστα δύω, κοσμήτορε λαῶν,

on l'a expliqué en disant que c'était « probablement une vieille formule »[1]. Malheureusement, un peu plus loin nous lisons :

πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς,

qui est aussi une formule et qui se trouve toujours au pluriel. Nous reviendrons ailleurs sur ce point.

« En grec, continue M. Meillet, dans la plupart des régions coloniales, dont la civilisation était relativement avancée, l'élimination du duel est un fait accompli dès le début de la tradition. » Si la disparition du duel est due aux progrès de la civilisation, pourquoi l'*Iliade* et l'*Odyssée* regorgent-elles de ces formes arriérées ? Il est exact, d'ailleurs, que les fragments d'Épicharme et de Sophron n'en présentent pas un seul exemple.

« L'ionien du VIe siècle ignore le duel : il n'y a pas non plus de duel dans le lesbien de Sappho ou d'Alcée. » Il n'y en a pas « beaucoup » objecterons-nous, mais il y en a[2]. Encore le mot beaucoup pèche-t-il par son imprécision. Un relevé complet des formes serait moins vague, mais n'aurait pas plus de valeur probante. Seule peut en avoir la fréquence *relative* du phénomène.

« Puis le duel s'élimine ; les orateurs l'avaient toujours employé avec réserve, comme une forme trop peu conforme à l'usage de la prose littéraire[3]. » Cette explication se heurte à deux remarques : tout d'abord le duel a été plus employé par les poètes que par les prosateurs ; il était donc non seulement conforme à l'usage de la langue littéraire, mais même plus élégant, plus « précieux » que le pluriel. En outre, si le duel appartenait au langage familier, comment un Isocrate en a-t-il employé 57 formes, alors qu'il était si simple de les éliminer au profit du pluriel ? On nous répondra, peut-être, qu'Isocrate en a beaucoup moins que son contemporain Isée : les deux orateurs ont en

1. Cuny, *Le nombre duel en grec*, Paris, Klincksieck, 1906 (p. 488). L'histoire du duel a été traitée de main de maître par M. Cuny. Mais l'auteur s'est arrêté au IVe siècle et, en quinze ans, certaines parties (la lyrique et la comédie) ont été renouvelées par les découvertes de textes.

2. Bechtel (*Griech. Dialekte*, Berlin, 1921, p. 65 et 71) n'en parle même pas.

3. Meillet, *l.c.* M. Cuny donne la même explication (p. 431, 433 sqq., 435, etc.).

effet le même nombre de duels, le premier sur 500 pages, le second sur 135 [1]. Mais on n'en peut rien conclure tant que n'aura pas été fait le relevé des exemples « négatifs ». Alors seulement on pourra parler, non de la disparition du duel, non de son emploi dans la langue parlée, mais de la préférence de tel ou de tel écrivain pour l'une ou l'autre forme.

Quant à Démosthène, M. Meillet fait remarquer qu'il « ne connaît plus que le génitif-datif en οιν à côté de δυοῖν ». Plusieurs textes contredisent cette assertion. Même en se bornant aux œuvres dont la critique allemande consent à laisser la paternité à Démosthène, il s'y trouve quatre duels en -αιν [2]. En outre, τὼ χεῖρε, qui se lit à deux reprises dans les œuvres contestées [3], se trouve trois fois dans les discours authentiques (*Adv. Mid.*, 69 et 204; *De Fals. Leg.*, 47) [4].

Le cas de Ménandre est plus compliqué : « Ménandre se distingue d'Aristophane entre autres choses par ceci qu'il ignore le duel; il écrit δύ' ὀβολούς (*Epitr.* 14) et δυοῖν γειτόνων (*Heros*, 16); seul le juron νὴ τὼ θεώ, qui se lit deux fois dans les fragments conservés sur papyrus, est un reste du duel chez Ménandre, et ceci répond à l'usage de la langue, car une inscription attique du IIe siècle av. J.-C. présente encore le duel τωι θεωι (ainsi écrit) [5]. » Les hellénistes savent que ces jurons n'ont par eux-mêmes rien d'irrespectueux. Aussi serait-on tenté d'expliquer la survivance du duel dans ces formes par le fait que celles-ci résistent davantage, pour des raisons religieuses, au changement et à la mort.

Le nouveau Ménandre ne présente en effet que l'expression signalée plus haut [6]. Les papyrus retrouvés et publiés par M. Lefèvre autorisent, semble-t-il, cette théorie : le duel est en voie de disparition. Les nouveaux fragments découverts ensuite ne l'ont pas ébranlée : on ne trouve de duel ni dans le tome X [7], ni dans le tome XIII des *Oxyrhynchus Papyri* [8]. Le duel n'ap-

1. Cuny, p. 435.
2. Cuny, p. 447, n. 2 en cite trois. Le texte de Stobée (Démosthène de Voehmel, Paris, Didot, p. 792 a) δυοῖν οὔσαιν ὁδοῖν, semble lui avoir échappé, de même qu'à S. Preuss (*Index Demosthenicus*. s.v. εἰμί).
3. Disc., 25, 55 et 47, 59.
4. Ce duel également a échappé à M. Cuny qui écrit (p. 443) : « Encore la formule τὼ χεῖρε ne se rencontre-t-elle que deux fois dans un discours vraiment authentique. »
5. M. Meillet, *op. cit.*, 1re éd., p. 305 (2e éd., p. 209).
6. *Georgos*, v. 24 et *Epitr.*, v. 326 : νὴ τὼ θεώ. Dans le fr. du *Misoumenos* de Ménandre (récemment publié par Wilamowitz, *Sitzungsber. d. Berl. Akad.*, 1918 p. 47 s., n° 6) on lit : μὰ τὼ θεώ. Ce fragment a été étudié par A. Kœrte (*Ber. d. Sachs. Ak. Wiss.*, Leipzig, 1919, p. 28 sq.).
7. Londres, 1914, nos 1236 et 1237.
8. *Ib.*, 1917, n° 1605.

paraît pas davantage dans les textes qu'a publiés la Société italienne pour la recherche des papyrus en Égypte [1].

Mais il me paraît piquant que le nouveau Ménandre semble éviter le duel pour ne l'employer que dans le juron νὴ τὼ θεώ. Car l'ancien Ménandre, c'est-à-dire celui que nous connaissions avant les découvertes papyrologiques du XIX[e] et du XX[e] siècle, ce Ménandre-là offre trois passages avec plusieurs duels ; or aucun d'eux n'est un juron.

Kock III, fr. 256 :

γραῦς τις κακολόγος ἐκ δυοῖν Αἰξωνέοιν

Ib. fr. 846 :

ὁ θάτερος μὲν τοῖν δυοῖν Διοσκόροιν

Ib. fr. 520 :

μήτηρ τέθνηκε ταῖν ἀδελφαῖν ταῖν δυοῖν ταύταιν.

Si l'on ne connaissait la circonstance τέθνηκε, on serait enclin à croire que, dans le dernier exemple, l'auteur a cherché un effet comique dans l'accumulation des duels.

Voici prise en défaut la méthode statistique. Une logique rigoureuse nous conduirait à admettre l'existence de deux Ménandre, comme on admet deux Antiphon : l'un, l'ancien, emploie le duel, comme Aristophane; l'autre, le nouveau, l'évite. Le premier appartiendrait-il à l'ἀρχαία ? Tout ce raisonnement est conforme aux habitudes de cette école. Disons, à sa décharge, qu'elle a eu des prédécesseurs dans les érudits qui, pour enlever la paternité de l'*Odyssée* à l'auteur de l'*Iliade* ont compté le nombre de δύο ou d'ἄμφω avec ou sans le duel. Ces « compteurs de syllabes » sont d'étranges critiques [2]. L'un des plus sérieux arguments qu'on ait fait valoir contre l'authenticité du περὶ συντάξεως de Démosthène est peut-être le duel qu'on y lit au § 10 [3]. Dans

1. *Papiri Greci e Latini*, t. I, Florence, 1913. Il convient d'ajouter aux exemples cités par M. Meillet le μὰ τὼ θεώ du *Georgos* (v. 106) ; t. II, 1914 ; t. VI, 1920 (n° 723 ?). Les fragments de Ménandre se trouvent réunis dans les *Menandrea* de A. Körte (2[e] éd., Leipzig, 1912), dans les *Menandri Reliquiae nuper repertae* ed Sudhaus (2[e] éd., Bonn, 1914), enfin, dans la remarquable édition de van Leeuwen : *Menandri Fabularum Fragmenta* (3[e] éd., Leyde, 1919). Dans la *Loeb Classical Library*, M. Allinson a publié le texte et la traduction des principaux fragments (Londres, 1921).

2. Ils oublient que Manzoni et Hugo n'ont pas écrit dans leur maturité comme dans leur jeunesse : le vocabulaire se modifie chez un écrivain et l'on a pu en suivre l'évolution dans Gœthe, dans Lessing, de même que dans Platon ou Xénophon.

3. Si cet argument est valable pour Homère et pour Démosthène, il faut l'appliquer à Ménandre et à Aristophane : Ménandre ne serait pas l'auteur des frag-

l'*Histoire de Charles XII* se trouve un verbe au pluriel avec un sujet au singulier uni à un autre mot par la préposition *avec*. Nous n'avons trouvé cela dans aucune autre œuvre de Voltaire. Il n'en faudra pas plus pour que dans deux mille ans (ou dans quelques semaines) un Wolff quelconque s'arme de ce critère grammatical pour dénier à Voltaire la paternité du *Charles XII*. Les écrivains qui voudront passer à la postérité avec toutes leurs œuvres feront bien de répartir dans chacune d'elles le même nombre de singuliers, de pluriels, de présents, d'imparfaits, d'impératifs, de subjonctifs, de prépositions et d'adverbes... !

On me permettra d'insister sur ce point capital, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la méthode en grammaire et en linguistique. Et l'on m'excusera d'aller encore chercher mes exemples un peu loin.

Et tout d'abord, il est bien entendu que nous ne prétendons pas critiquer la méthode statistique qui s'appuie sur des faits de langage pour rechercher par exemple l'âge d'un dialogue de Platon. Cette méthode, maniée par Campbell, Dittenberger et Ritter, a produit des résultats appréciables. L'authenticité de l'*Epinomis*, mise en doute par quelques critiques de l'antiquité, mais affirmée par une foule d'autres [1], est démontrée par la méthode statistique : l'emploi des clausules [2], le nombre des hiatus [3], apparentent le dialogue aux *Lois* de Platon. Le critère linguistique, d'accord avec ces conclusions, le classe parmi les œuvres du dernier groupe [4].

La légitimité de la méthode statistique n'est donc pas en cause. Mais pour que ses conclusions s'imposent, il lui faut remplir de nombreuses conditions. Celles-ci font trop souvent défaut. Trop souvent aussi des philologues se donnent l'illusion d'une découverte, et emploient, dans l'exposé de leur hypothèse, une « encre » toujours la même, sans teintes, sans nuances. Combien pour qui l'infinie variété de la langue grecque n'est plus qu'un parc sévèrement ordonné ! Combien (et ils ne sont pas tous de Potsdam), combien, à l'imagination vive et à l'esprit systématique, projettent, dans cette immense forêt, les linéaments d'un simili-Versailles !

---

ments ; de même Aristophane, nous le verrons plus loin, aurait à choisir entre les fragments et les comédies complètes.

1. Chaignet, *La vie et les écrits de Platon*, Paris, 1871, p. 446 s. Ueberweg-Praechter, *Grundr. d. Gesch. d. Philos.*, 11e éd., Berlin, 1921, p. 336 s.

2. G. Jandell, *Quaestiones Platonicae*, Leipzig, 1901, p. 305 s.

3. A. W. de Groot, *A Handbook of antique Prose-Rhythm*, Groningue, Wolters, 1919, p. 60 s.

4. Nous publierons sous peu les résultats de cette enquête.

Ces critiques ont besoin de preuves. On les trouvera ci-après. C'est dans les livres des plus brillants représentants de la méthode statistique qu'on trouve énoncées des règles dans le genre de celles-ci : « Quand le sujet de menacer est un nom de *chose* on emploie *imminere*, *impendere*, *instare*... *Quanta nobis instat pernicies !* Phèdre, *Fables*, I, 30, 3 [1]. » Or Virgile a écrit :

minantur
In caelum scopuli [2].

On objectera sans doute que Virgile s'exprime en poète. Mais Cicéron, le moins poète des hommes, ainsi que l'attestent ses vers, Cicéron dans un genre qui ne connaît guère les écarts de la poésie, s'est permis d'écrire (Pro Planco 40) : *domus minabitur*... Que d'autres faits nous pourrions signaler !

Si les statistiques étaient au moins complètes ! Mais voici, entre tant d'autres, une règle qu'on trouvera dans une excellente édition d'Ovide : « Au lieu du subjonctif précédé de *ne* ou de l'infinitif précédé de *noli*... la langue de la conversation et celle des poètes présentent parfois l'impératif après *ne* [3] ». C'étaient d'étranges poètes que ces écrivains latins qui employaient, dans un genre plus relevé, des constructions prises à la langue de la conversation, constructions dont ne voulaient ni les historiens, ni les orateurs [4]... Mais cela est-il exact ? Sur plus de 300 vers de Virgile (*Bucoliques* et *Géorgiques*) ces différentes constructions se rencontrent respectivement 12, 0 et 12 fois. Donc *ne* et l'impératif, loin de n'être employé que « parfois », y est aussi fréquent que *ne* et le subjonctif.

La grammaire de Landgraf (trad. fr. de Waltzing) nous fournira un exemple tout aussi caractéristique : L'attraction du pronom sujet par l'attribut, « n'a pas lieu si l'attribut est un nom étranger ». Apparemment, les écrivains latins ignoraient le genre des mots grecs dont ils se servaient ! Ces hommes enthousiastes de la littérature grecque, achevant leurs études à Athènes ou à Rhodes, achetant ou faisant copier des manuscrits grecs, faisant des voyages en Grèce pour en rapporter des œuvres grecques,

1. Riemann et Goelzer, *Grammaire latine simplifiée*, Paris, Colin, 1919, p. 203, note.
2. *En.*, I, 162 s. Autre passage intéressant : *ib.* II, 628 : illa (orne) usque minatur.
3. Lejay, *Morceaux choisis des Mét. d'Ovide*, 5ᵉ éd. Paris, Colin, 1914.
4. D'excellentes grammaires comme celles de Riemann et Lejay (Paris, Klincksieck, 6ᵉ éd., 1920) ou de Riemann et Goelzer (Paris, Colin) recourent constamment à cette explication pour rendre compte des anomalies qu'on croit découvrir dans la syntaxe poétique.

ces « Semigraeci » écrivant en grec, parlant grec, entourés de savants grecs, traduisant, imitant, paraphrasant du grec, ne savent pas le genre d'ἡμεροδρόμος [1] ou de φιλοσοφία ! Le savant grammairien allemand nous permettra de ne pas l'en croire sur parole. Ma surprise a été telle que je me suis imposé le supplice de relire plusieurs traités de Cicéron où les mots grecs étaient particulièrement nombreux, car c'est un supplice de lire ces œuvres magnifiques uniquement pour y découvrir la preuve que Cicéron, qui a traduit Aratos, avait quelque teinture de grec. Quels sont les résultats de ces recherches ? Pas d'exemple, ni pour, ni contre, dans le *De Inventione* et dans le *De optimo genere oratorum* ; ailleurs, l'accord n'a pas lieu cinq fois (*Rhet. ad Her.* II, 2 ; *De Or.* I, 3 ; *Or.* 11 ; 61 ; *Top.* 22) ; il a lieu trois fois (*Brutus*, 17, 69, 2 ex. ; 33 ; 127 : peroratio qui epilogus dicitur) [2]. Les grammairiens se tireront d'affaire en soutenant que le *Brutus* est écrit en latin moins correct que les autres traités ; que c'est une œuvre de la jeunesse ou de la décrépitude du grand écrivain ; ou bien l'on s'en prendra aux scribes et, plutôt que de corriger la règle, on corrigera le texte des manuscrits. M. Gaffiot a stigmatisé, plus d'une fois, le procédé qui consiste à mettre, par des corrections préalables, les textes d'accord avec l'idée qu'on s'est faite du latin. Pour les exemples contraires à la théorie, on admet comme solidement établies les présomptions les plus faibles contre l'authenticité d'un passage ou d'une œuvre. Avec une véritable maîtrise, certains philologues, et non des moindres, manient alors pastiches, interpolations, falsifications... De cette façon, les témoignages contraires s'évanouissent comme par enchantement.

Seulement, quelques textes résistent à tous ces assauts intéressés [3]. Je me rappelle avoir signalé naguère à M. Molitor les vers suivants d'Ovide dans lesquels les grammairiens et les éditeurs d'Outre-Rhin ont dû, bien malgré eux, laisser subsister deux indicatifs embarrassants : *Hér.* 2,27 :

Dic mihi quid *feci* nisi non sapienter amavi.

Am. 3,3 :

Dicite, di, si vos impune fefellerit illa
Alterius meritis cur ego damna *tuli*.

1. Nepos, *Milt.* 4 : cursorem *ejus generis qui hemerodromi* vocantur.
2. Nous pourrions citer d'autres exemples de l'époque classique ou postclassique. Il n'y en a aucun dans Ovide ni dans César.
3. *Contre le faux latin*, 2ᵉ série (Liége, 1915), p. 64.



Ces généralisations hâtives, induites de relevés incomplets, ne peuvent prétendre sérieusement à produire des résultats féconds. D'ailleurs, si l'on avait mis sur fiches tous les phénomènes grammaticaux ; quand même, tâche plus ardue encore, nous serions arrivés à exprimer en chiffres, par une fraction, leur fréquence relative ; quand donc nous écririons avec certitude : Tel fait se présentant x fois sur n, son apparition s'exprimera exactement par la fraction x/n ; quand serait achevé ce labeur immense auquel s'acharnent surtout des érudits des régions que la Sprée arrose, que pourrions-nous en conclure ? La fréquence ou la rareté d'un fait de grammaire peuvent être dues au sujet traité : c'est ainsi que l'optatif est moins fréquent dans l'*Histoire véritable* que dans les *Dialogues* de Lucien. Ou bien la rareté d'un phénomène peut s'expliquer de deux façons contradictoires et qui s'excluent donc : telle expression est rare parce qu'elle est populaire ; telle autre parce que recherchée ou poétique [1]. Ajoutez à cela les causes qui nous échappent : comment expliquer que dans les 101 premiers fragments d'Aristophane [2], sur cent vers environ, il y a 4 duels, tandis que les 15.200 vers des pièces complètes en présentent 380 [3] ? La proportion qui est de 1/25 dans les premiers s'abaisse à 1/40 dans ces derniers [4]. Enfin, le plus grand des hellénistes peut posséder des millions de fiches, il n'a pas ce qu'avait le moindre des παιδάρια d'Athènes, ce qui faisait la supériorité de la marchande d'herbes sur un Théophraste : le sentiment inné, le génie de la langue.

Il est temps de revenir à une plus juste appréciation de la complexité du problème. L'échafaudage qu'on a édifié avec patience peut nous faire illusion ; il ne remplace pas, il cacherait plutôt l'édifice véritable. D'ailleurs, et cette remarque est capitale, nos déductions pécheront toujours par « dénombrement imparfait ». On a cru autrefois que les écrivains sauvés du naufrage de la civilisation antique étaient en nombre suffisant pour nous donner une image réduite, mais fidèle de la réalité. Il a fallu déchanter, heureusement. Nul parmi les hellénistes n'avait deviné ce qu'étaient les mimes d'Hérondas. Un lettré *emunctae naris*, le grand poète italien Carducci, vingt ans avant la résurrection de Bacchylide, a consacré à la « Sirène

1. Par ex. en français : ne pas laisser de
2. Kock, I.
3. Cuny, p. 244 sqq.
4. Fragments d'Aristophane avec duel : Kock, I, *fr.* 14, 19, 44, 348, 377, 387 v. 4, 493, 558, 583, 588, 625-526, 639 (M. Cuny a omis ἤκετον), 697. Ajoutons les deux fragments suivants que M. Cuny n'a pas cités : *fr.* 70 et 310.

babillarde de Céos » des vers imagés, grandioses et faux [1]. Goethe estimait que Ménandre était le seul auteur comique « digne d'être comparé à Molière [2] ». Voilà pour la qualité. Quant au nombre, M. Kenyon, dans une intéressante conférence sur les papyrus grecs, a fait la judicieuse remarque que voici : Étant donné la quantité d'œuvres grecques qu'on lisait dans un endroit de peu d'importance comme Oxyrhynque, « quel droit avons-nous de limiter les possibilités d'Alexandrie, d'Antioche ou de Constantinople? Le Grec résidant en Égypte au IIIe siècle était en mesure de lire trois ou quatre fois plus de textes que ceux qui sont parvenus jusqu'à nous » [3].

Mais ces considérations, toutes fondées qu'elles peuvent être, ne valent pas le témoignage des prédécesseurs immédiats ou des contemporains de Ménandre. Il est certain en effet que celui-ci n'a pu « ignorer » le duel, si les auteurs comiques de son temps l'ont connu et employé. Or, dans la comédie moyenne, nous avons relevé les textes suivants (Kock II).

Antiphane, fr. 223 : δυοῖν μναῖν
fr. 74,13 : τὼ χεῖρε
fr. 80,2 : ἀμφοῖν (seul)
fr. 235,2 : δυοῖν (seul)
fr. 98,2 (si l'on admet la correction de Toup.) : πονηρὼ ζωγράφω.

Eubule, fr. 83 : τὼ χαλκίω
fr. 119,10 : δυοῖν ποδοῖν

Nicostrate, fr. 5 : δυοῖν ὀβολοῖν

Amphis, fr. 9,4 : ὦ Διοσκόρω

Heniochos, fr. 5,15 :
γυναῖκε δ' αὐτὰς δύο ταράττετόν τινε

Cratinos le J., fr. 1,5 : [παραπλησίαν ὀσμὴν λέγεις ἀμφοῖν γλυκύς].

---

1. L'ode *In un Chiesa Gotica* est citée par Festa dans son *Bacchilide, Ode e Frammenti*. Florence, 1916.

2. Ce jugement est encore admis par v. Arnim (*Kunst und Weisheit in den Komödien Menanders, Neue Jahrbb.*, 1910, p. 241) et Körte, même après la découverte du papyrus du Caire. Mais les Français savent aujourd'hui qu'il y a presque autant de distance entre Molière et Ménandre qu'entre La Fontaine et Babrius. Cela ne signifie pas que nous approuvons le jugement défavorable porté par M. de Molin sur le dernier des Attiques (*Revue Suisse*). Nous souscrivons moins encore à celui de Romagnoli qui dans un livre récent (*Il Teatro greco*, Milan, 1919) a comparé le théâtre de Ménandre à un « monde de pygmées » (p. 402).

3. Kenyon, *Greek Papyri and their Contribution to classical Literature*, Cambridge Univ. Press, 1918, p. 14 du tirage à part. (Paru dans le *Journ. of Hell. Studies*, 1919, p. 1-15.)

Alexis, fr. 59,4 : ἀμφοῖν τοῖν ῥυθμοῖν
fr. 167,2 : νὴ τὼ θεώ.

Particulièrement remarquables sont les duels en αιν, en ω et en ε. Quant au vers d'Héniochos, nous y trouvons la seule forme verbale et la seule forme pronominale ταράττετόν τινε qui soient parvenues jusqu'à nous. Le premier texte d'Alexis est d'autant plus significatif, que ce poète « fut, dit-on, l'éducateur de Ménandre [1] ».

Parmi les contemporains de Ménandre, Diphile emploie le duel [2] :

Diphile (Kock, II), fr. 71 : λίτραιν δυοῖν.

Enfin le duel se trouve encore chez Baton, auteur comique postérieur à Ménandre (Kock, III) :

Baton, fr. 3,2 : χυτρίδε λαμβάνειν δύο [3].

Comme on le voit, le duel n'est pas sorti de la langue de la comédie : son existence y est attestée au IIIe comme au IVe s. av. J.-C.

On aimerait de savoir s'il en fut de même pour la langue parlée. Nous ne savons pas, et peut-être ne saurons-nous jamais, si, en employant le duel, les écrivains se distinguaient du parler ordinaire. Le duel vit-il d'une vie factice, de cette vie artificielle que, à toutes époques, toutes les littératures ont accordée à des expressions recherchées, sorties de l'usage commun ? Appartient-il au contraire à la langue parlée en Attique ? Ne subsistait-il nulle part en Grèce, « sauf peut-être chez quelques ruraux attardés qui n'ont laissé nulle trace de leur parler » ? Nous ne sommes pas en état de l'affirmer.

Nous pouvons dire seulement qu'une chaîne continue unit le duel d'Eustathe à celui d'Homère. Dans les œuvres littéraires, il n'y a pas d'interruption : chaque siècle offre des formes duelles. Si par contre on n'en trouve aucune trace ni dans le Nouveau Testament, ni chez les Pères Apostoliques, c'est que les auteurs sont, en général, à peine hellénisés, trop peu cultivés pour

---

1. M. Croiset, *Le dernier des Attiques, Ménandre* (*Revue des Deux-Mondes*, 1909, p. 808). Voy. aussi A. et M. Croiset, *Hist. de la Litt. gr.*, 3e éd., Paris, 1913, t. III, p. 633.

2. Pas d'exemple dans Philémon.

3. Le supplément de Schroeder (*Novae Comoediae Fragmenta in papyris reperta, praeter Menandreis*, Kleine Texte, Bonn, 1915) ne renferme aucune forme duelle. Faisons observer en passant que le n° 14 doit être joint au n° 1 et que ces deux fragments appartiennent non à la nouvelle, mais à l'ancienne comédie.



employer des formes rares; ceux d'entre eux qui ont « des lettres » se sont souvenus qu'ils s'adressaient au peuple et, plus soucieux de propagande religieuse que de renommée littéraire, ont préféré la simplicité et la clarté à la recherche et à l'élégance [1].

Arth. HUMPERS.

---

1. Notre enquête a produit des résultats nouveaux en ce qui concerne l'emploi du duel : 1° par les auteurs de la comédie moyenne et nouvelle ; 2° par les Pères Apostoliques. Nous avons tenu compte de tous les textes découverts jusqu'au début de l'année 1922, y compris le t. XV des *Papyrus d'Oxyrhynchus* (1922).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

W. J. Evans, *Adlitteratio latina, or alliteration in latin verse reduced to rule*, with special reference to Catullus, Horace, Juvenal, Lucan, Lucretius, etc. London, Williams and Norgate, 1921, 18 Sh.

C'est un beau sujet que l'étude de l'allitération latine, et après le livre de M. E. il reste encore à traiter. Bibliographie insuffisante, principes généraux mal établis, systématisation hâtive, interprétations discutables, on pourrait faire plus d'un reproche à cet ouvrage ; mais il suffira, pour prévenir le lecteur contre les promesses alléchantes du titre, de lui mettre sous les yeux le tableau de la p. 43, qui prétend résumer les « règles » de l'allitération :

Règle générale : sauf certaines réserves, toute syllabe frappée de l'ictus doit allitérer avec quelque autre syllabe frappée de l'ictus dans le même vers.

Les réserves sont au nombre de cinq :

La syllabe « ictique » peut allitérer avec un élément situé entre elle-même et la plus proche ictique, ou avec l'initiale d'un mot quelconque du vers, ou avec un élément d'un vers voisin ; enfin elle peut n'être pas allitérante, s'il y a une compensation ou dans le même vers ou dans le vers initial ou final du même groupe (lyrique).

Si vous ajoutez à cela que l'élément allitérant peut-être consonne, voyelle, diphtongue, semi-voyelle (même non écrite !), que toutes les gutturales, toutes les dentales, etc., allitèrent entre elles, il apparaît jusqu'à l'évidence que toutes les possibilités sont ainsi épuisées, et que toute règle s'évanouit.

Mais il y avait mieux à faire en cette matière qu'à chercher des règles.

Que l'allitération ait pu être, antérieurement à l'adoption de la métrique grecque, un élément réel de versification, aucun texte ne nous permet de l'établir. Ce que nous constatons seulement, c'est qu'elle est, avec la répartition rythmique des membres, un des traits distinctifs du « carmen » ; cf. la formule propitiatoire rapportée par Caton, *Agr.* 141 :

uti tu morbos | *uisos* in*uisosque* | , *u*iduertatem *u*astitudinem*que*, calamitates intemperias*que* | prohibessis defendas auerrunces*que* | , utique tu | *fru*ges *fru*menta | *u*ineta *u*irgulta*que* |* grand*ire* beneque euen*ire* siris, | *p*astores *p*ecuaque | salua seruassis...

Il est certain aussi qu'elle a dû avoir une importance particulière pendant la période où agit l'accent d'intensité initiale. Mais nous la voyons dès les premiers textes devenir un luxe et un jeu ; ainsi dans des vers tels que :

> *M*achina *m*ulta *m*inax *m*initatur *m*axima *m*uris
> *L*ibera *l*ingua *l*oquemur *l*udis *l*iberalibus
> O *T*ite *t*ute *T*ati *t*ibi *t*an*t*a *t*uranne *t*ulis*t*i

et elle garde ce caractère jusque chez Lucrèce :

> ... *p*arare
> Non *p*otuit *p*edibus qui *p*ontum *p*er uada *p*ossent
> Transire et *m*agnos *m*anibus diuellere *m*ontis
> *M*ultaque *u*iuendo *u*italia *u*incere saecla.

Pourtant ce jeu verbal a au moins ceci de particulier qu'il est réservé à la langue des « carmina ». Première étape : l'allitération est un embellissement poétique.

En second lieu, dans un texte de vers, elle n'apparaît que là où se justifie la recherche de l'effet, dans une tirade pathétique, dans une description imagée ; ainsi chez Plaute l'allitération signale les passages à déclamer ou à psalmodier. Deuxième étape : l'allitération a une valeur expressive.

Expressive de quoi ? Les effets obtenus par ce procédé sont multiples ; un des plus connus est l' « harmonie imitative » ; c'est l'allitération des labiales et des dentales qui donne l'impression de rapidité dans :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum,

l'allitération des liquides et des nasales qui exprime la mélancolie et la douceur dans :

Aut ueterem in limo ranae cecinere querelam.

Donc, troisième étape : l'allitération peut avoir une valeur « impressive ».

Mais, réserve essentielle : cette valeur de l'allitération n'est qu'« en puissance ». L'effet du procédé n'est sensible que s'il est désirable, attendu, justifié. Proposition paradoxale en apparence, incontestable pourtant, que M. Grammont et M. Bally ont mise en lumière en ce qui concerne les procédés phoniques, et qu'il serait intéressant de vérifier à propos de maint procédé de style. Pourquoi l'allitération est-elle expressive dans :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

Parceque nous avons besoin qu'elle le soit. Et pourquoi ne l'est-elle pas, sinon parce que nous n'en avons que faire, dans un vers allitérativement pareil :

Absorbe dans son sort le sort du genre humain.

Et ceci pourrait être le point de départ d'une étude fort intéressante, que j'espère bien entreprendre un jour, sur la valeur latente des procédés d'expression.

Voilà dans quel sens il y aurait lieu, me semble-t-il, de reprendre le sujet traité par M. E., plutôt que de s'acharner à découvrir des règles mécaniques qui, même si elles étaient justes, ne nous apprendraient pas grand' chose d'utile.

J. Marouzeau.

G. C. Fiske, *Lucilius and Horace, A study in the classical theory of imitation* (*Univ. of Wisconsin Studies in language and literature*, N. 7). Madison 1920.

Le commentaire de Marx et l'étude de Cichorius nous ont révélé un nouveau Lucilius, l'édition Lejay nous a donné un Horace « définitif » ; M. Fiske, partant des résultats acquis par ces travaux, entreprend de définir la parenté qui unit les deux grands satiriques.

Il consacre à cette œuvre six longs chapitres fort bien ordonnés, encadrés d'une introduction et d'une conclusion exactement adaptées à son plan, et la lecture de cet ouvrage, clair, méthodique et complet, satisfait agréablement l'esprit [1]. Nous y voyons comment Horace a pu être à la

1. Pourquoi faut-il que d'un bout à l'autre de l'ouvrage, suivant les errements d'une déplorable tradition, les titres courants nous ressassent le titre de l'ouvrage

fois imitateur et original ; comment, du premier livre des Satires au second, et de celui-ci aux Epîtres et à l'Art poétique, il s'est dégagé de plus en plus de la tradition ; comment il a su, même dans un cadre imposé, exprimer, avec ses théories personnelles sur l'art et la vie, les idées littéraires, morales, sociales de son temps. Une définition du « sermo », cette forme littéraire héritée des Grecs, à laquelle stoïciens et cyniques firent un si grand succès, nous sert d'un bout à l'autre de la démonstration de fil conducteur. Le texte d'Horace s'en trouve singulièrement éclairé, comme on peut le voir dans les chapitres IV à VI, où l'auteur étudie chaque pièce en détail sans perdre de vue son idée directrice.

Mais l'étude de M. F. est mieux qu'une contribution à l'histoire de la Satire ; elle est ce que promet son sous-titre, « une étude de la théorie classique de l'imitation », et par là se rattache à une intéressante série de travaux sur les procédés et formes littéraires : Hirzel sur le dialogue, Reich sur le mime, Misch sur l'autobiographie, Kurfess sur l'invective, Stemplinger sur le plagiat. Quiconque entreprendra d'étudier les rapports entre deux écrivains, entre deux genres, entre deux écoles, aura intérêt à consulter l'exposé de M. F. et à s'inspirer de sa méthode.

Enfin cet ouvrage déborde le cadre de l'histoire littéraire et touche par maint endroit à l'histoire du style. L'appartenance de la Satire au genre « moyen » conduit l'auteur à rechercher chez les théoriciens grecs l'origine de ce que les Latins ont appelé « proprietas, purus sermo, subtilitas, elegantia, latinitas » ; et, si l'on peut reprocher à M. F. de n'avoir pas assez dit à quel point Horace, comme Lucilius, sait s'affranchir de l'idéal médiocre que lui proposaient les théoriciens du style, il nous fournit en tout cas une norme à laquelle nous pouvons mesurer l'originalité du poète sans nous laisser duper par cette apparente et fausse bonhomie qu'il avait dans le style comme dans l'esprit.

J. Marouzeau.

Perse.

Encore Perse ! A peine parvenues dans les bibliothèques les éditions Consoli (3e), Ramorino, Tosi, van Wageningen, voici coup sur coup une réédition de Ramorino, une édition avec traduction de Cartault (dans la collection Guillaume Budé), et une « édition savante » de M. Villeneuve, sans compter les nombreuses notes critiques parues dans les périodiques, en dernier lieu celles de M. P. Thomas dans le Bulletin de l'Académie Royale de Belgique. Perse n'a pas fini de provoquer — et d'exaspérer — ses commentateurs.

Le Satire di A. Persio Flacco, illustrate con note italiane da F. Ramorino, 2a ed. Torino, Loescher 1920. xxviii et 112 p.

L'auteur a publié cette seconde édition dans la « Collezione di classici greci e latini », et, quoiqu'il l'ait enrichie d'un commentaire qui manquait à la première, il ne prétend pas renouveler la critique de Perse. Supposant le texte établi définitivement (?), il ne propose qu'une seule correction conjecturale (iii, 12 ; cf. Introduction, p. xxiv). C'est peut-être donner aux apprentis-latinistes une impression bien inexacte, qu'aura vite fait de détruire la seule vue des apparats critiques de Cartault ou Villeneuve.

S'étant interdit la critique du texte, M. R. met tout son soin à rendre intel-

et la collection où il a paru, au lieu de guider le lecteur par le rappel des chapitres ?



ligible par un commentaire abondant un Perse « ne varietur ». Est-ce suffisant, même pour les élèves des gymnases ? Dans ces longues séries de notes explicatives, l'élève trouvera peut-être le moyen de suivre la pensée de Perse ; il n'y trouvera pas toujours de quoi comprendre et goûter sa langue et son style. Ce n'est pas assez, dans une page qui contient 40 à 50 lignes de commentaire pour 5 à 10 lignes de texte, de nous dire : « *qui* = *quomodo* (p. 17) ; *sepeli* = *sepeliui* (p. 55) ; *cheragra*, invece di *chiragra* (p. 73) ; *crassum ridet*, come *molle subrisit* di 3, 110 (p. 88) ; *cachinno*, sarebbe, secondo lo scoliasta, sostantivo (p. 9) », etc.

Les notes critiques de M. P. Thomas montrent justement à quel point chez Perse les problèmes sont complexes, et comment sont liées les questions de texte, de sens, et de langue :

Notes critiques et explicatives sur les « Satires », de Perse, par P. Thomas (Extrait des Bulletins de la classe des lettres... de l'Académie royale de Belgique), 1920, p. 45-66.

On verra par exemple dans ces notes (p. 44 et suiv.) comment l'interprétation du vers iv, 22 pose une question de construction très importante (que M. R. ne mentionne même pas) ; comment la discussion de tel autre passage met en cause la valeur du démonstratif chez Perse (p. 50), ou l'emploi du comparatif (p. 57), le sens de *rogare* (p. 58), la construction de *plaudere* (p. 22), etc. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre la discussion des passages examinés ; il suffira d'en donner la référence, à l'usage des éditeurs futurs : Prologue ; i, 1 et ss. ; 5-7 ; 50-51 ; 63-78 ; iii, 29 ; 92-93 ; iv, 22 ; 49 ; v, 56 ; 73-75 ; 134 ; 37-40 ; 76-77.

Dans le même Bulletin, une année auparavant, M. P. Thomas avait publié d'intéressantes

Notes critiques sur Velleius Paterculus et sur Tacite (*ibid*. 1919, p. 305-320).

dont une analyse assez complète a été donnée dans la *Revue des Revues* de 1920. On y trouvera peut-être quelquefois trop d'ingéniosité et un art trop subtilement appliqué aux reconstitutions des fautes de copistes ; mais on ne peut se défendre d'être séduit par des hypothèses comme celle de la p. 306 (*emendes*, rappel de correction marginal introduit dans le texte) ou de la p. 310 (*sc.* = *scilicet* plutôt que *senatus consultum*). Seulement faut-il aller jusqu'à proposer « pour des passages désespérés des remèdes désespérés » (p. 313) ? La critique conjecturale offre les mêmes tentations — et les mêmes dangers — que la recherche étymologique, et il faut vraiment qu'une conjecture, comme une étymologie, présente un réel caractère d'évidence pour mériter et justifier une discussion complaisante.

J. Marouzeau.

Fr. Gabarrou, *Le latin d'Arnobe*. Thèse Paris, Champion 1921, 237 p.

Était-il indispensable, après les travaux de Scharnagl (*De Arnobii maioris latinitate*), Stange (*De Arnobii oratione*), Spindler (*De Arnobii genere dicendi*), de reprendre encore la question du latin d'Arnobe ? D'autant plus que, comme dit M. G. lui-même, « ce qui intéresse le plus dans une étude d'Arnobe, c'est son tour d'esprit, sa nature, son tempérament ; l'étude de son latin offre moins d'intérêt, parce que sa langue ne marque pas une étape dans l'histoire de la langue latine ». Et pourtant, ayant fait ces réflexions peu encourageantes en tête de son Introduction, M. G. consacre 237 pages à dépouiller, analyser, disséquer le latin d'Arnobe !

Pages pleines de mots (entendez : de mots d'Arnobe) plus que de faits.

Tous les éléments du langage y sont passés en revue, avec un grand luxe d'exemples et de références. C'est trop, ou trop peu. Trop peu, parce que tout de même M. G. ne croit pas devoir s'astreindre à être complet; or comment faire état de relevés qui ne sont pas exhaustifs? — Trop, parce que le plan adopté conduit à relever bien des faits sans intérêt; n'eût-il pas suffi par exemple de dresser une liste des innovations d'Arnobe, qui eût fait apparaître avec plus de netteté son rôle, ses tendances, sa physionomie? Ou plutôt non. N'eût-il pas été plus utile, plus scientifique, et plus facile, de faire tout simplement soit un Lexique d'Arnobe, soit une série d'Index, sans explication, sans commentaire, de façon à offrir aux philologues un instrument de travail sûr et définitif, plutôt qu'une image imprécise et des jugements sujets à révision [1] ?

La conception à laquelle M. G. s'est rallié est celle qui depuis une trentaine d'années a inspiré toute une série de monographies sur la langue des écrivains post-classiques, sans faire avancer beaucoup la science du latin. Elle consiste à partir de quelques postulats sur les progrès de la langue vulgaire, l'influence de la rhétorique ou de la poésie, le rôle de l'hellénisme, les effets du « tumor Africus »..., et à faire entrer la langue des auteurs qu'on étudie dans des cadres tout préparés, en reproduisant pour chacun d'eux, à titre de conclusion particulière, les termes d'une conclusion générale préétablie. On ne renouvellera les études de ce genre qu'en dotant d'une véritable méthode scientifique la lexicographie et la stylistique. Et c'est à fonder cette méthode que pourront contribuer des études comme celle de

H. Hagendahl, *Studia Ammianea.* Diss. Uppsala (Uppsala Univers. Arsskr. 1921, filos., språkvet. och histor. Vetensk., 2).

L'édition de Clark (Berlin 1910-1915) nous avait donné un bon texte d'Ammien Marcellin, M. H. en tire une intéressante étude sur la langue ; ainsi se trouve réalisé le double souhait formulé par Norden (Die antike Kunstprosa, II, p. 650).

A vrai dire, l'étude de M. H. n'est qu'un spécimen, ainsi qu'il a soin de l'annoncer dans sa Préface ; mais c'est peut-être bien ce qui en fait la valeur, car, ne prétendant pas traiter toutes les questions, l'auteur a pu traiter à fond celles qu'il aborde. Tout l'ouvrage consiste en 4 chapitres (sur l'imitation de Virgile, sur les termes poétiques, sur le pluriel poétique, et sur la variété de l'expression), dont chacun mériterait de servir d'amorce à toute une série de monographies intéressantes. Si l'on veut un jour faire une véritable histoire du latin impérial, mieux : si l'on veut étudier scientifiquement l'évolution d'une langue littéraire, c'est en cherchant dans le sens indiqué par M. H. Dans une entreprise de ce genre, l'étude des imitations tiendrait une grande place, et devrait conduire non pas seulement à relever des exemples et établir des parallélismes, mais à définir les procédés, la théorie et la psychologie de l'imitation. Très importante aussi serait l'étude des synonymes, des équivalences, qui conduirait à observer dans l'élaboration de la langue littéraire le rôle de deux lois psychologiques concurrentes, la tendance à la répétition et la recherche de la variété. Toute la stylistique de certains écrivains se trouverait expliquée et

1. Quelques sondages font apparaître des erreurs et des lapsus : p. 31 sur l'origine des substantifs en *-etum* ; p. 65 sur les verbes en *-itare*, qu'on trouve « même » (?) avant Cicéron ; p. 72 *deitas* est donné comme un mot grec, etc.



définie par ce conflit (constitution de groupes, formules, clichés, rôle des appels de mots et affinités verbales ; cf. à ce sujet les notes très intéressantes de la p. 108).

Le livre de M. G., modeste dans son dessein, est très nourri de faits, d'idées, très riche de références de toute sorte, et mérite d'être étudié de près par tous ceux que tentera ce genre de monographie. Les erreurs de détail, les fautes d'interprétation, inséparables d'un travail comme celui-ci, sont dues en grande partie à la confusion traditionnelle entre les faits de langue et les faits de style.

J. Marouzeau.

Thèses de Cornell University 1917.

Deux thèses jumelles, signées du même nom de famille, inspirées par le même enseignement, conçues sur le même plan et selon le même esprit. Genre de thèses très différent des nôtres, mais infiniment recommandable, qui consiste à tirer de l'oubli quelque œuvre de second ordre, à en donner sous un format commode un texte lisible, à l'encadrer d'un commentaire et d'une introduction qui en rendent l'abord facile. Le plus clair résultat d'un pareil travail ne serait-il que de faire lire des textes peu connus, exilés jusqu'ici au plus épais des « Corpus », ce ne serait pas peine perdue.

I : *The Cynegetica of Nemesianus*, by Donnis Martin, 83 p.

L'introduction résume avec ordre et netteté les résultats acquis par les travaux de Haupt, Baehrens, Postgate, sur l'histoire du texte et de l'œuvre; on voudrait tout de même quelque chose de plus sur les imitations de Nemesianus, sur la tradition de la poésie didactique, sur les procédés d'école. Et n'y aurait-il pas quelques paragraphes à ajouter sur la langue, e style, la métrique, sur le latin d'Afrique ? Les notes, réunies à la fin du volume, ne donnent pas une idée des difficultés que présente l'établissement du texte [1] et n'apportent que peu d'explications nouvelles [2] ; enfin elles ne mettent pas assez en lumière le caractère de cette œuvre d'école, assemblage d'éléments de toute date et de toute provenance, ramassis de centons et de clichés, modèle de pédantisme et d'impudent plagiat. Némésien, en vertu de ses défauts mêmes, méritait peut-être mieux qu'un commentaire honnête, probe, discret ; cet Epigone qui se donne des airs virgiliens, ce virtuose qui arrive à faire quelques beaux vers à force d'en avoir lu [3], demandait peut-être une critique plus éveillée, plus curieuse, plus « étonnée ».

II : *Laus Pisonis*, by Gladys Martin, 97 p.

Introduction assez développée, et qui pose les questions essentielles (encore n'y trouve-t-on rien sur le genre même du panégyrique), mais ne prétend pas les résoudre. Clair exposé de discussions antérieures, mais pas de suggestions nouvelles. Des éléments d'enquête, mais pas de conclusion. L'auteur reprend la question de l'attribution à Lucain, mais c'es

1. L'explication des fautes, contrôle nécessaire de toute critique, n'est jamais fournie.

2. Souvent insuffisantes : v. 264 ce qui est intéressant, c'est moins la rareté de *haud* que la raison de son emploi (en litote) ; v. 264 suffit-il de dire d'un mot que *ollis* est un archaïsme ? v. 159 ce n'est pas la commodité métrique seule qut justifie l'emploi du parfait (cf. v. 22), etc.

3. 206 Cum... Phoebus... attonito pallens caput exserit orbe
246 Altus honos oculique uago splendore micantes.



pour donner des listes comparatives d'expressions et de locutions qui ne sauraient rien prouver : les poétereaux de l'Empire n'écrivent que par formules, et l'emploi des mêmes formules ne trahit que l'asservissement à une phraséologie commune. Pourquoi ne pas essayer ou au moins signaler le critère de l'ordre des mots, qui, à condition d'être réservé aux cas les plus nets, est presque infaillible, et pourrait bien être appelé à renouveler toutes les questions d'attribution (cf. le cas observé dans mon étude sur *La phrase à verbe « être » en latin*, p. 310 et 311).

Dans le commentaire sont réunies et confondues des observations historiques, critiques, grammaticales, justes et bien présentées, mais sans relief et sans portée. A peine une ou deux remarques d'ordre général, propres à faire apparaître la nature du style ou la physionomie de l'auteur (n. 159, 190 sur les répétitions). Comment ne pas signaler les principaux procédés et artifices de cette poésie officielle ? Comment ne pas relever et cataloguer les formules, clichés, adaptations, qui en sont toute la matière ? Comment laisser passer, sans en découvrir et démonter le mécanisme, ces vers stéréotypés qu'on rencontre à la douzaine (un verbe porté par deux substantifs et deux épithètes qui se répondent d'un hémistiche à l'autre) :

148	Aurea	terrificis	obcaecat	sidera	nimbis
165	Aonium	facilis	deducit	pagina	carmen
167	Dulcis	Apollinea	sequitur	testudine	cantus
170	Publica	securis	exultent	otia	terris.

On a l'impression, en parcourant ce commentaire et le précédent, que les auteurs, en présence de leur texte, n'ont pas assez « réagi », ne se sont pas posé les questions essentielles. Mais c'est déjà quelque chose d'avoir doté des textes neufs d'un commentaire substantiel ; il faut en féliciter les auteurs, et des entreprises de ce genre, qui conviendraient très bien au cadre de nos « thèses secondaires », mériteraient d'être encouragées chez nous.

J. Marouzeau.

Sénèque, dans la *Collection des Universités de France*, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé (Société d'édition « Les Belles Lettres », Paris).

I. *De la clémence*. Texte établi et traduit par Fr. Préchac. 1921, cxxvi et 48 p.

Ce livre est une thèse de doctorat, et une thèse au sens propre du mot, car la longue introduction contient une triple démonstration : 1° le texte traditionnel du *De clementia* représente dans son intégrité le texte original, et il est inutile de supposer la perte d'un 3e livre ; 2° le traité apparaît logiquement composé si on suppose une interversion accidentelle qui aurait fait intercaler tout le livre II entre le 2e et le 3e point du sommaire ; 3° le traité a été composé avant le meurtre de Britannicus.

N'était le souci constant de la vraisemblance historique et la probité rigoureuse de la discussion, on pourrait croire que M. P. sacrifie un peu à la tentation de tout arranger : défendre, au prix d'une hypothèse, l'intégrité du texte, restituer à l'écrivain le mérite d'une composition irréprochable, innocenter le philosophe du crime de complaisance envers un fratricide.

Toutes ces réhabilitations ne vont pas sans difficulté. L'interversion s'explique mal par une haplographie à longue distance (p. xcix) ; l'ordre rétabli laisse substituer entre II, 7 et III, 1 (ancienne disposition II, 5 et I, 3) une pénible solution de continuité. Était-il tellement plus invraisemblable de supposer une lacune comme celles qu'on est obligé d'admettre pour le *De*



ira ou le *De otio*, ou de prêter à Sénèque un vice de composition dont l est coutumier (cf. l'édition du *De ira* recensée ci-dessous, à l'Introduction, p. xx)? J'avoue que dans le sommaire reconstitué (proem., II,3) plusieurs choses m'inquiètent : le futur *quaeremus* qui insiste plus que ne le fait le texte des mss. (*quaerimus* N, *quaeritur* A) sur l'idée d'une division chronologique; la formule *humanissimi Neronis* qui me paraît définir bien imparfaitement la matière du 1er point, la série de corrections : *diuidam... ea quae... demonstret* qui font disparaître des bizarreries inquiétantes : *deuitam... secundam atque... demonstrent.* J'ai peine à me défendre de l'idée d'une mutilation qui aurait été signalée très anciennement par une note marginale dissimulée aujourd'hui dans le *manu missionis* (=... *omissionis* ??) de N (cf. des faits analogues dans Plaute *Cas.* 64, 347, où le ms. B a gardé la trace du *d* = *deest*, et les exemples cités par M. Lindsay, *Introd. à la crit. des textes lat.*, p. 75). Quant à la correction III, 7, 1 (anc. 1, 9) :... *duodeuicen<simum annum ingressus. Vicen>simum egressus annum iam...*, qui par la simple hypothèse d'une omission haplographique très vraisemblable rétablit la chronologie des crimes d'Auguste et du même coup innocente Sénèque d'une complaisance criminelle en plaçant la composition du traité avant le meurtre de Britannicus, elle est tellement ingénieuse et conforme à la « méthode » qu'il est pénible d'en enlever à l'auteur le bénéfice. Et pourtant lui-même, dans une note manuscrite postérieure, reconnaît qu'on pourrait à meilleur compte encore sauver la vraisemblance morale[1] ; le texte traditionnel : *cum hoc aetatis esset quod tu nunc es, duodeuicensimum egressus annum iam...* condamnait Sénèque ; le changement de la virgule en un point suffit à l'absoudre :... *cum hoc aetatis esset quod tu nunc es. Duodeuicensimum egressus annum, iam...*

A chaque page de ce travail se reconnaît le scrupule, la prudence et l'ingéniosité de l'auteur ; en particulier dans la présentation des conjectures et dans la disposition de l'apparat critique, on a plaisir à retrouver les traces de l'enseignement de M. Havet et l'application des règles de son Manuel.

II. *De ira*. Texte établi et traduit par *A. Bourgery*. 1922, xxiv et 109 p.

S'il suffisait, pour justifier une nouvelle édition, de présenter sous une forme agréable un texte lisible, le travail de M. B. mériterait d'être accueilli avec empressement. Mais on ne peut vraiment pas se défendre d'attendre plus d'un éditeur de Sénèque.

L'Introduction effleure les questions sans véritablement les poser et sans même nous fournir le matériel bibliographique nécessaire pour les étudier. Le principal problème, celui de la tradition manuscrite, est présenté de telle façon qu'on ne se douterait guère qu'il est à l'ordre du jour depuis un demi-siècle et que la controverse de Rossbach et Gertz sur la valeur des *deteriores* est encore pendante. « L'*Ambrosianus*... offrant un texte généralement satisfaisant, dit M. B., j'ai cru devoir le reproduire fidèlement partout où il présentait un sens acceptable, même s'il était possible d'adopter une leçon meilleure » (!). C'est vraiment faire bon marché de toute une série de manuscrits qui, de l'aveu de M. B. (p. xv), proviennent en partie de copies plus anciennes que *A*. Du reste M. B. lui-même n'accueille-t-il pas avec

1. Si cela est vraiment nécessaire. Car j'avoue que l'attitude fausse de Sénèque, personnage officiel et philosophe opportuniste, dans une situation qui engageait tragiquement sa responsabilité, m'inquiète moins que la difficulté relative à la chronologie des crimes d'Auguste.



reconnaissance (p. xxiii) des leçons de *L*, qui lui sont fournies par Gertz, et de *P*, qu'il a pu vérifier lui-même à Paris? Le tort des autres *deteriores*, qui ne sont pas plus négligeables, tant s'en faut, que ces deux-là, est d'être dispersés dans de lointaines bibliothèques, à Milan, à Florence, à Berlin, à Breslau, en Espagne, et nous ne les connaissons guère que par le fatras de l'apparat Fickert, vieux de près d'un siècle. J'ai eu l'occasion d'en collationner quelques-uns (cf. Revue de Philologie, 1913) pour les *Dialogi* autres que le *De ira*, et ils m'ont fourni assez de variantes intéressantes par rapport à *A* pour me faire regretter l'abstention de M. B. On peut voir par l'exemple des plus récents commentaires du *De ira* (Barriera, éd. du *Corpus Paravianum*, Turin 1919; Ammendola, article de la *Riv. di filol. e di istr. class.*, 1920) combien il reste à faire pour mettre au point, je ne dirai pas le texte de Sénèque, mais l'histoire de la tradition manuscrite des *Dialogi*. Attendons à l'œuvre les éditeurs futurs.

J. Marouzeau.

H. Darnley Naylor, Horace, *Odes and Epodes, a study in poetic word-order*. Cambridge Univ. Pr., 1922, xxx-274 p.

Ce livre est présenté sous la forme d'une édition dont les notes, toutes relatives à l'ordre des mots, renvoient aux règles énoncées dans les 53 paragraphes d'une introduction. Le livre vaut donc ce que vaut cette introduction.

« Mon but, dit l'auteur, est de montrer que l'ordre des mots n'est pas plus négligeable en poésie qu'en prose... C'est-à-dire que par exemple lorsqu'Horace s'écarte de l'ordre normal, il a une intention : il veut attirer l'attention sur le caractère anormal de la construction et réaliser par là une mise en relief. » Dès cette première déclaration, l'auteur s'avance trop ; un changement d'ordre n'a pas toujours pour effet de réaliser une mise en relief ; l'écrivain a souvent le choix entre plusieurs constructions également normales dont chacune peut être déterminée par le sens, par l'emploi, le rôle, la qualité, la forme des mots, ainsi bien que par l'importance des notions qu'ils expriment. Mais il n'y a là qu'un point de vue trop étroit ; ce qui est plus grave, c'est de prendre comme point de départ « l'ordre normal » sans l'avoir préalablement défini. Là-dessus, aucune explication, aucun soupçon même que la question puisse se poser ; des affirmations brèves, qui ne s'appuient sur aucune discussion, sur aucune observation rigoureuse, sur aucun témoignage; pas plus de bibliographie du sujet que s'il n'existait pas. Et alors nous lisons des choses telles que : « les adjectifs tendent à être antéposés ou disjoints et en prose et en poésie » (par. 37) ; ce qui est très exactement le contraire de la réalité : par exemple les adjectifs d'espèce se placent normalement après leur substantif, sans disjonction : *uestitus muliebris*, *statua aurea*, et quand Horace écrit : temptator Orion Dianae, **uirginea** domitus sagitta, la place donnée à l'adjectif sert à mettre en relief la faiblesse de la femme triomphant de la force du géant. Si cet ordre est le plus fréquent chez Horace, c'est qu'Horace dans les Odes recherche les épithètes expressives, qui demandent à être mises en relief, et évite les épithètes banales qui s'accommoderaient de l'ordre usuel.

Encore si M. N. s'en tenait à observer des cas simples, bien définis, et qui se prêtent à une observation rigoureuse ! Mais il pense interpréter tout à la fois la position de l'adjectif, déterminatif ou qualificatif, démonstratif, possessif, numéral, du participe, du verbe, du sujet et du régime, et suivant que les circonstances l'y engagent, la position de chacun de ces

termes par rapport à l'un quelconque des autres. C'est rester dans l'erreur qui a vicié jusqu'ici presque toutes les études d'ordre des mots ; il est à peu près impossible de définir l'ordre normal des mots dans la phrase latine si l'on ne commence pas par isoler desgroupes, en rattachant chaque terme à son appartenant immédiat, l'adjectif à son substantif, l'adverbe à son verbe, le régi au régissant, le déterminé au déterminant. C'est une gageure impossible que de prétendre définir d'un coup une construction qui pose plusieurs problèmes à la fois (cf. par exemple au par. 46 la phrase « rectam uitae secuti sunt uiam », et cent autres exemples semblables).

Ces vices de forme nous interdisent de nous fier au commentaire abondant qui accompagne le texte ; nous y trouverions à chaque page des interprétations insoutenables qui altèrent la pensée d'Horace et dissimulent le caractère de son style : en feuilletant au hasard, je trouve p. 137 que *Ionicos*, postposé et disjoint, est supposé en relief comme *incestos*, qui est antéposé ; p. 136 que *nostros*, possessif postposé, est traité comme p. 213 *multi*, sujet disjoint ; p. 172 que l'ordre normal *uixi puellis nuper idoneus* est interprété comme l'ordre exceptionnel *fuimus Troes*, etc., etc.

Aussi quelle idée, ayant à traiter pareil sujet, d'aller prendre pour texte un spécimen du latin le plus artificiel et en un sens le plus faux qui soit ! De deux choses l'une : ou bien les règles d'ordre des mots en latin sont encore à établir, et alors il ne fallait pas s'adresser à un poète lyrique pour nous les révéler ; ou bien elles sont connues et définies, et alors il fallait nous les exposer dans de vrais Prolégomènes, qui auraient dispensé d'applications hasardeuses.

J. Marouzeau.

Fr. Slotty, *Vulgärlateinisches Uebungsbuch* (Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen, 143). Bonn, Marcus et Weber, 1918, 64 p.

Ce petit volume tient moins que le titre ne promet. La première partie, qui est un choix d'inscriptions destinées à illustrer la phonétique du latin vulgaire, fait double emploi (sauf une disposition plus pratique des rubriques) avec le volume de E. Diehl paru dans la même collection (Vulgärlateinische Inschriften) ; la IIe Partie, qui contient des textes du 1er au 6e siècle, se réduit à 7 fragments tout à fait insufffisants même pour faire entrevoir le développement du latin vulgaire. La lecture de ce petit recueil fait sentir davantage le besoin d'une Chrestomatie du latin vulgaire, comme celle que prépare M. Niedermann pour les textes de basse époque, ou d'un Inventaire du latin parlé comme celui que médite l'auteur de ces lignes.

J. Marouzeau.

Le Gérant : C. Klincksieck.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



NOTES CRITIQUES SUR ESCHYLE

(suite aux *Semi-conjectures.*)[1]

I

Rectifications d'ordre.

Un saut d'une ou de plusieurs lignes donne lieu à la restitution d'un tronçon de texte particulièrement ample, de disposition souvent obscure, et dont la critique peut appeler une modification spéciale de la méthode. Aussi a-t-il paru utile de grouper quelques exemples de ces sauts amples, de façon qu'il fût aisé au lecteur de les éclairer l'un par l'autre. C'est le cas de rappeler que les surcharges de *correcteur*, bien plus que les lignes écrites par le *copiste* proprement dit, donnent lieu aisément à des mélectures, à des omissions et fourvoiements, et d'une façon générale à des fautes de toute espèce. — Mes précédentes *semi-conjectures* sur Eschyle étaient des études de méthode sur des *sauts du même au même*. Avec elles a une étroite parenté logique le n° I du présent article, quoique ici le saut du même au même soit envisagé sous un autre aspect.

Suppl. 205-212. Danaos vient d'engager le chœur à monter s'asseoir auprès de lui et, une fois là, à se tenir prêt à répondre aux Argiens d'un ton modeste. On a été contraint d'essayer diverses transpositions ; voici celle que la méthode recommande comme fondée sur le principe du saut du même au même ; la méthode ici est la même que dans la semi-conjecture, le raisonnement sur la faute précédant et, par suite, guidant la recherche de la correction. La faute, ici, a été un saut de : κρ - ατος à ομμ - ατος. — La répartition des répliques n'est pas indiquée dans M.

205 (Ch.) φυλάξομαι δὲ τάσδε μεμνῆσθαι σέθεν
206 κεδνὰς ἐφετμάς · Ζεὺς δὲ γεννήτωρ ἴδοι.
207 D. Μή νυν σχόλαζε, μηχανῆς δ' ἔστω κράτος.
210 ἴδοιτο δῆτα πρευμενοῦς ἀπ' ὄμματος.
208 Ch. Θέλοιμ' ἂν ἤδη σοὶ πέλας θρόνους ἔχειν. —

1. Voir *Rev. Phil.*, 1921, p. 75 et 114.

209 Ὦ Ζεῦ, κόπων οἴκτιρε μὴ ἀπολωλότας.
211 D. Κείνου θέλοντος εὖ τελευτήσει τάδε.
212 Καὶ Ζηνὸς ὄρνιν (l. ἶνιν) τόνδε νῦν κικλήσκετε.

En ce qui touche l'ordre, ceci me paraît satisfaisant. Le εὖ τελευτήσει du père (211) répond à une crainte exprimée par les filles, μὴ ἀπολωλότας (209). A travers 207, qui répond à φυλάξομαι... ἐφετμάς et forme comme une sorte de parenthèse, le ἴδοιτο du père répond au ἴδοι des filles. Il y répond comme à un mot déjà distant, puisqu'il ne lui est pas identique ; le changement de voix semble condamner de façon décisive la transposition de Burges, qui rendait ἴδοι et ἴδοιτο contigus. On retrouve le moyen ἴδοιτο δῆτ' au v. 359, et on a un autre moyen ἰδέσθω au v. 103. Εἰδόμην Pers. 179 marque le simple fait concret de la vision en rêve. Quelle nuance de sens exprime ici la voix moyenne : je ne saurais le dire (je note que le remarquable dictionnaire de Bailly est muet là-dessus à l'article εἴδω) ; j'avais songé à une correction ἴδοι δ' ὅ qui supprimait la question de nuance, mais que je ne puis maintenir. — Beaucoup plus claire est l'alternance de voix qu'on retrouve bientôt dans 215-216. Là le dialogue est le suivant : *D*. Invoque Apollon, dieu qui a été exilé du ciel. *Ch*. C'est donc en connaissance de cause qu'il comprendrait (optatif conditionnel *actif*) notre situation. D. Oui, qu'il fasse un retour sur lui-même (optatif propre *moyen*) et nous assiste; εἰδὼς ἂν αἶσαν τήνδε συγγνοίη (ms. εὐγνώη) βροτοῖς. — Συγγνοῖτο δῆτα καὶ παρασταίη πρόφρων. Ici, il y a variation réelle de sens, ce qui n'est guère possible dans 207-210, et variation double, puisque le mode n'est le même ni logiquement ni (à cause de ἂν) grammaticalement, et puisque, grâce au parallélisme entre le sort du dieu et celui des mortels, Apollon envisage tantôt l'un, tantôt l'autre.

Jusqu'à 209, les répliques sont de deux vers au moins. De 213 à 221 elles sont uniformément d'un vers chacune ; le couple 211-212 est-il une dernière réplique de deux vers ? On en doutera si l'on considère que le Ζηνὸς de 212 est bizarre après le κείνου de 211. Il est probable qu'entre ces deux vers il est tombé un vers du chœur, sans que cette faute soit connexe au fourvoiement de 210. S'il en est ainsi, les répliques d'un seul vers vont de 211 et 211[a] à 221, ce qui en fait douze en tout. Des groupes de vers aux vers isolés, la transition se fait par le couple 208-209, qui se compose de deux vers non liés l'un à l'autre, adressés l'un à Danaos, l'autre à Zeus. L'emploi des douze courtes répliques correspond à l'ascension des Danaïdes, qui montent rejoindre leur père ; une fois qu'elles l'ont joint, il leur adresse une tirade qui a aussi l'étendue de douze vers.

Pers. 280-283, lignes de M : ἴυζ' ἄποτμον βοὰν | δυσαιανῆ Πέρσαις | δαΐοις, ὡς πάντα παγκάκως | ἔθεσαν · αἰαῖ στρατοῦ φθαρέντος. L'antistrophe commençant par στυγναί γ' Ἀθᾶναι δαΐοις, les modernes ont éprouvé le besoin de mettre le δαΐοις de la strophe en place homologue, c'est-à-dire à la place de βοὰν, et remanié les mots suivants : δυσαιανῆ βοὰν | Πέρσαις ὡς πάντα... selon Weil. Mais définir la correction avant d'avoir défini la faute était une erreur de méthode. Quelle est la faute? évidemment un saut de δαΐοις à δαΐοις ; les transpositions compliquées qu'on est amené à supposer ont donc été faites sur un tronçon ample de texte, obscurément rétabli par un correcteur. C'est sur ce tronçon rétabli qu'a eu lieu aussi le saut du même au même qu'implique la semi-conjecture de Hermann, θε<οὶ θέ>σαν pour ἔθεσαν ; ce θεοὶ θέσαν est homologue au ἔκτισαν, initial de ligne, de l'antistrophe, comme les deux δαΐοις le sont entre eux, mais il avait cessé d'être au commencement d'une ligne, ce qui a rendu possible que le saut se produisît. Et puisque le désordre des mots tient à un rétablissement, nous avons le droit de tirer de là toutes les conséquences logiques. A ὡς πολλὰς Περσίδων de l'antistrophe, nous rendrons homologue non Περσαῖς ὡς πάντα, mais ὡς Πέρσαις πάντα.

Sept 83-89 (et tout le morceau 78-107) :

ἔλε δ' ἐμᾶς πεδί' ὁπλοκτύπος (ὁπλακτ- ? [1])
τί χρίμπτεται βοᾶι ποτᾶται βρέμει δ'
ἀμαχέτου δίκαν ὕδατος ὀροτύπου.
ἰὼ ἰὼ ἰώ θεοὶ θεαί τ' ὀρόμενον
κακὸν ἀλεύσατε.
βοᾷ ὑπὲρ τειχέων.

A propos du premier membre, le scoliaste dit τὰ τῆς γῆς [δέ] μου πεδία, ce qui a suggéré la semi-conjecture ἔλε δ<ὲ γᾶς> ἐμᾶς ; c'est ἐμᾶς qui avait dû être omis, puis, après rétablissement, pris pour un *substituende*. La rectification faite, le passage reste plein de difficultés. Le désordre des idées y est évident ; le ὑπὲρ τειχέων de la dernière ligne doit manifestement précéder la troisième, car c'est ὑπὲρ τειχέων qui amène la comparaison du vacarme des sabots, tombant par dessus les remparts, avec celui d'une cascade de montagne. L'origine du désordre n'est pas difficile à découvrir ; un copiste a sauté de la fin de ligne -τύπος,

---

1. Pour être compris, le poète a dû écrire ὁπλα-κτύπος, en gardant l'α thématique d'ὁπλά. Λεώς...ἱππότας se trouvant loin, trois lignes plus haut, les spectateurs auraient entendu ὁπλοκτύπον d'un bruit d'armes et non d'un bruit de sabots.

après 21 lettres, à la fin de ligne -τύπου, après 22 lettres. De là non seulement le déplacement de ὑπὲρ τειχέων, mais la répétition de βοᾷ (ou plutôt de βοὰ), sujet indispensable de l'adjectif ὁπλακτύπος aussi bien que sujet des verbes χρίμπτεται, ποτᾶται et βρέμει. De là l'intervention du premier βοὰ avec χρίμπτεται, car c'est βοὰ χρίμπτεται que requiert le mètre dochmiaque. De là le TI parasite au début de la seconde ligne ; lire ΙΙ et voir là le commencement d'un ποτᾶται que le copiste a abandonné. L'ensemble du morceau dochmiaque et le suivant :

ἔλε δ<ὲ γᾶς> ἐμᾶς πεδί' ὁπλακτύπος
βοά · χρίμπτεται, ποτᾶται, βρέμει δ'
ὑπὲρ τειχέων
ἀμαχέτου δίκαν ὕδατος ὀροτύπου.

Ὑπὲρ τειχέων relié à son appartenance naturelle et remis en place, on se rend mieux compte de ce qu'est la composition de la partie non strophique du chœur. Les Thébaines font, sur l'attaque ennemie, quatre constatations alternativement visuelles et auditives, 1 (*visuel*), le départ des cavaliers est annoncé par une poussière muette ; 2 (*auditif*), par dessus les remparts, le bruit des sabots parvient dans la ville en cascade ; 3 (*visuel*), en bon ordre (cf. εὐτρεπής) s'élancent vers la ville les boucliers blancs (cf. λεύκασπις) ; 4 (*auditif*), on entend des chocs de boucliers et des chocs de piques. On dirait qu'un demi-chœur est monté sur un point servant d'observatoire, comme Danaos dans les Suppliantes, tandis que l'autre demi-chœur écoute en bas ; au demi-chœur auditif convient peut-être la correction d'Askew, κτύπον δέδοικα, plutôt que le visuel (et obscur) κτύπον δέδορκα de M. Le demi-chœur visuel parle de tomber au pied des divinités des deux sexes et d'embrasser leurs statues, mais comme si ces statues étaient pour lui à distance. Le demi-chœur auditif semble être près d'Arès quand il l'invite à ne pas trahir sa cité jadis aimée. — Le demi-chœur visuel doit descendre de son observatoire en chantant ses derniers κῶλα. C'est le chœur tout entier qui chante la partie strophique ; c'est le chœur tout entier qui entend le cliquetis des mors dans la bouche des chevaux (122). — M. Mazon m'écrit : « J'ai peine à admettre que le chœur puisse réellement voir par dessus les remparts. Si cela était, le poète en eût certainement tiré d'autres effets dans le cours de la pièce, en particulier après la sortie d'Étéocle. Pour moi, le chœur ne voit que la poussière, qui s'élève jusqu'au ciel. Toutes les autres sensations sont auditives, et je ne renoncerais pas pour tout l'or du monde à κτύπον δέδορκα. » Δέδορκα peut être authentique, mais cela ne changerait

rien à la question de l'observatoire visuel. Le pronom ὅδε (ῥεῖ πολὺς ὅδε λεὼς 80) est-il dit d'une troupe que les yeux ne situent même pas? Si l'αἰθερία κόνις avait eu le temps de monter plus haut que les remparts, serait-elle encore ἄναυδος? L'observatoire visuel, en tout cas, ne peut avoir d'emploi qu'au début de la pièce, quand l'ennemi marche de son camp vers la ville. Plus tard, toutes les actions, y compris le duel des frères ennemis, ont lieu immédiatement derrière les sept portes; elles seraient observables d'une tour Eiffel ou d'un avion, mais non d'un monticule situé sur le lieu de la scène.

Sept 120-123 : voir 203.

Sept 195-201 (et 515-520).

A. Καὶ νῦν πολίταις τάσδε διαδρόμους φυγὰς
θεῖσαι διερροθήσατ' ἄψυχον κάκην,
τὰ τῶν θύραθεν δ' ὡς ἄριστ' ὀφέλλεται,
αὐτοὶ δ' ὑπ' αὐτῶν ἔνδοθεν πορθούμεθα.
195 τοιαῦτ<ά τ>ἂν γυναιξὶ συνναίων ἔχοις,
200 μέλει γὰρ ἀνδρί (μὴ γυνὴ βουλευέτω)
τἄξωθεν· ἔνδον δ' οὖσα μὴ βλάβην τίθει. —
202 Ἤκουσας ἢ οὐκ ἤκουσας; ἢ κωφῇ λέγω;
196 κεἰ μή τις ἀρχῆς τῆς ἐμῆς ἀκούσεται
ἀνὴρ γυνή τε, χὤ τι τῶν μεταίχμιον,
ψῆφος κατ' αὐτῶν ὀλεθρία βουλεύσεται,
199 λευστῆρα δήμου δ' οὔ τι μὴ φύγῃ μόρον.
203 B. Ὦ φίλον Οἰδίπου τέκος, ἔδεισ' ἀκού-
σασα τὸν ἁρματόκτυπον ὄτοβον...

Tel est, à ne considérer que le fond, et en négligeant pour un moment le détail de la forme, l'ordre requis par la logique. La faute initiale doit être un saut du même au même intéressant plusieurs lignes (d'αὐτῶν 194, après huit lettres, à αὐτῶν 198, après huit lettres aussi); après rétablissement d'un si long insérende, le nouveau copiste se sera perdu dans le fouillis qui encombrait les marges. M. Mazon me fait remarquer que le vers 202 a l'air bien fait pour terminer la tirade et provoquer la réponse du chœur, et cela est parfaitement vrai. Mais, si le chœur affecte une résistance passive et muette, il est naturel qu'Etéocle reprenne son discours pour menacer; 202, qui conviendrait si bien comme vers de clôture, convient également bien comme vers de reprise. Et un petit détail me paraît appuyer la transposition; est-ce à l'instant où le roi vient de crier avec colère ἤκουσας ἢ οὐκ ἤκουσας qu'on peut lui répondre ἔδεισ' ἀκούσασα...

ὄτοβον, en lui empruntant son verbe, comme par dérision? le chœur devrait répondre : Oui, j'ai entendu, mais j'entends *aussi* l'ennemi. — L'ordre proposé ici accepté, on ne pourra garder le κεἰ de 196; je ne serais pas surpris qu'il fallût écrire ἢ εἰ, avec crase comme dans ἢ οὐκ 202, ἦ οὐκ Iliade 9,339. La mélecture KEI pour HEI aurait eu lieu sur une surcharge, à l'occasion d'une crase rare, et enfin sous la suggestion d'un texte en désordre. — Le χὤ τι τῶν μεταίχμιον de 197, qui déconcerte au premier abord, paraît pouvoir s'expliquer d'une façon logique. Entre l'*homme* digne de ce nom et la *femme* affolée que gourmande le roi, il y a un sexe intermédiaire: c'est celui des hommes en qui les femmes ont éveillé l'ἄψυχον κάκην de 192 [1]. — Αὐτῶν 198, reprenant le τις de 196, s'explique comme le double *comme eux* de Racine, reprenant *le pauvre*; l'illogisme passe d'autant mieux qu'on vient de lire ἀνήρ γυνή τε et que d'ailleurs ces deux termes ont été sommés dans le pluriel τῶν. Ce qui paraît plus grave, c'est que du pluriel αὐτῶν de 198 le roi revienne au singulier dans 199 : φύγῃ. Ici, l'illogisme est nettement intolérable. La pensée d'ailleurs est défectueuse; le roi, qui entend ramener au devoir des personnes définies, qui a commencé son discours par ὑμᾶς ἐρωτῶ (182), oublie ce qu'il est venu faire et gaspille ses paroles en menaces impersonnelles, qui ne visent plus ni les seules Thébaines du chœur, ni même l'ensemble de leur sexe, mais tout le monde, troisième sexe compris. A tout prix, il faut que la critique ramène Étéocle à l'essentiel. Au lieu donc de l'oiseux τι de 199, lisons σύ, qui aura disparu après οὐ par saut d'υ à υ; τι n'est qu'un remplissage métrique. L'hémistiche sera οὐ σὺ μὴ φύγῃ<ς> μόρον; pour l'ordre des mots, cf. οὔ με μὴ λάθῃ dans un fragment d'Eschyle (Plutarque, Mor. 767 B). — Le vers 195 manque dans M (les mss. récents ont τοιαῦτ' ἂν ou par remplissage métrique (ou bien par correction vraie avec mélecture de surcharge?) τοιαῦτά γ' ἄν; τοιαῦτ<α τ>ἂν est une semi-conjecture de Blomfield). Wecklein a considéré le vers comme apocryphe et j'ai cru d'abord qu'il avait eu raison, d'abord parce qu'M l'omet et que le supposer sauté gratuitement serait contraire à la méthode, ensuite parce qu'il semble répéter trop textuellement 187-188, μήτ' ἐν κακοῖσι μήτ' ἐν εὐεστοῖ φίλῃ | ξύνοικος εἴην τῷ γυναι-

1. M. Mazon, dans une lettre, me dit ne voir là « qu'une de ces expressions familières par lesquelles on rend l'idée de *n'importe qui* ou *n'importe quoi* ». Il cite Sophocle, El. 305 τὰς οὔσας τέ μοι | καὶ τὰς ἀπούσας ἐλπίδας διέφθορεν; ici pourtant il y a moins d'illogisme; tout être humain a des espoirs qu'il s'avoue, et d'autres espoirs qu'il ne s'avoue pas ou qu'il oublie; καὶ τὰς ἀπούσας n'est qu'une forme particulière d'hyperbole et fait gradation d'une façon vraiment sérieuse.

κείῳ γένει, enfin parce que, si on le garde devant 196, le heurt des idées est intolérable. Il se lie au contraire à merveille avec 200, une fois faite l'interversion proposée ci-dessus. La redite, en tant que telle, est mieux justifiée, car elle sert à introduire l'idée d'une opposition entre les deux sexes. Enfin l'omission du vers dans M n'est plus gratuite, ce qui, aux yeux de la critique méthodique, doit avoir une grande importance. Il y a donc lieu de conserver 195, au rebours de ce qu'a fait Wecklein et que j'approuvais, et conformément à ce qu'a fait M. Mazon. Et le cas est intéressant pour la méthode, il prouve que les mss. récents, qui abondent en vains remplissages, peuvent pourtant avoir une autorité occasionnelle. Le saut d'αὐτῶν à αὐτῶν peut en outre recevoir une date ; il remonte au plus récent de tous les ancêtres communs qu'ont eus M et le groupe des autres mss. Sur un même modèle, en effet, présentant une restitution confuse de sept lignes, deux copistes ont commis la même faute d'interversion, mais l'un des deux seulement a commis une faute d'omission.

Sur le même manuscrit ancêtre ont dû être ajoutés les v. 515-520, destinés à remplacer 514. L'ordre y a été brouillé, d'où des variantes d'ordre pouvant tenir soit à des méprises directes, soit à des tentatives de correction. Leur désordre nous apprend d'ailleurs que 515-520 ont été ajoutés sur un exemplaire contenant 514, non 514 ajouté sur un exemplaire contenant 515-520.

Sept 203-207 (strophe) et 211-213 (antistrophe). De part et d'autre, on a d'abord trois dimètres dochmiaques, altérés mais reconnaissables, et, probablement par suite de l'altération, distribués par les copistes avec l'apparence d'une autre structure métrique.

203 ὦ φίλον Οἰδίπου τέκος, ἔδεισ' ἀκου-
211 ἀλλ' ἐπὶ δαίμονων πρόδρομος ἦλθον
204 σατα τὸν ἁρματόκτυπον
212 ἀρχαῖα βρέτη πίσυνος θεοῖς,
204 ὄτοβον ὄτοβον [om. M et Triclin.], ὅτι [var. ὅτε] τε σύ-
212 νιφάδος ὅτ' ὀλοᾶς
205 ριγγες ἔκλαγξαν ἑλίτροχοι.
213 νειφομένας βρόμος ἐν πύλαις.

La strophe m'avait d'abord paru aisée à corriger ; il n'y avait qu'à remplacer ὅτι τε par le neutre ὅ, mis en opposition au masculin ὄτοβον. J'ai trouvé M. Mazon sceptique, malgré l'invraisemblance métrique qu'il y aurait à garder ὅτι τε, ὅτε τε ou ὅ τί τε. Et, à la réflexion, il m'est apparu à moi-même que la question est

moins simple. L'ἁρματόκτυπος ὄτοβος, c'est le fracas du roulement des chars, fracas produit par le heurt continuel des roues contre le pavage ou contre les accidents du sol. Il ne peut se confondre ni avec le grincement éventuel des essieux (σύριγγες), ni avec ce qui est mentionné dans la suite de la strophe, le cliquetis des mors de chevaux ; grincement et cliquetis doivent être non identifiés, mais coordonnés à l'ὄτοβος, et par conséquent, la conjonction τε est intangible. Ce qui est susceptible de correction, c'est le ὅτι ou ὅτε qui précède. La correction, quelle qu'elle puisse être, sera nécessairement placée à la fin du second dimètre dochmiaque, car le troisième est exactement rempli par τε σύριγγες ἐκ-λαγξαν ἐλίτ-ροχοι [1]. Et comme la place manque, non seulement ὅτι ou ὅτε, mais aussi le second ὄτοβον, se trouve englobé dans la suspicion de faute ; c'est donc par erreur qu'ὄτοβον, est répété dans les mss. récents, et non qu'il figure une seule fois dans M. Contre le second ὄτοβον, j'avais surmonté une défiance instinctive et j'avais eu tort de la surmonter ; non seulement la répétition était en elle-même une figure bizarre et inquiétante, mais il était plutôt intimidant d'admettre en fin de dimètre un dochmius de huit brèves -κτυ-πον ὄ-τοβον -ὄ-τοβον. Une nécessité métrique aidant maintenant à voir clair, je crois certain que ὅτι, ὅτε (ou ὄτοβον ὅτε) représentent ὅπ<ως>, mutilé ou corrompu dans des conditions que je ne saurais définir ; si on admet ὅπως, le commencement de strophe présente la forme que voici (les *pieds* sont ici séparés par des traits) :

ὦ φίλον Οἰδίπου | τέκος, ἔδεισ' ἀκού- |
ουσα τὸν ἁρματόκ|τυπον ὄτοβον, ὅπως |
τε σύριγγες ἔκ|λαγξαν ἐλίτροχοι.

La phrase se continue dans ce qui suit :

ἱππικῶν τ' ἀ<γρ>ύπνων
πηδαλίων διὰ στόμα
πεuseριγενέταν χαλινῶν.

Il faut ici un nominatif, coordonné avec σύριγγες comme sujet d'ἔκλαγξαν. Lire πηδάλιον : la finale a été altérée en -ων par la contagion des génitifs pluriels qui précèdent et qui suivent.

---

1. Étymologiquement, il faut couper ἔ-κλαγξαν et ἐλί-τροχοι, mais l'unité phonétique de chacun des deux mots est manifestée par l'accentuation. Eschyle peut donc disjoindre les groupes κλ, τρ, disjonction qui est l'essence de l'allongement par attribution. Il peut imiter la prosodie homérique d'ἔκλαγξαν (Il. 1, 46), sans pour cela imiter celle de δὲ κλαγγὴ (1, 49). Il le peut au moins dans les morceaux lyriques, où le chant donne une liberté particulière à l'égard de la prononciation instinctive, et où l'on contracte non seulement des formes comme θεοί ou πόλεως, mais aussi bien ποταίνιον, δορυσσόῳ, γενύων. — Sur le dochmius apparent ὅτι τε σύριγγες, voir plus loin.

Le commencement de l'antistrophe est altéré comme celui de la strophe. Avant d'en essayer la correction, il convient de procéder à une petite enquête sur la *responsion* ou correspondance syllabique dans le genre dochmiaque. Ce genre est abondamment représenté dans les Sept, ce qui permettra de ne faire l'enquête que sur cette pièce seule. Examinons d'abord la seconde partie du dochmius schématique ⏑–, –⏑–, ensuite la première partie. La responsion est presque toujours stricte dans la seconde partie du dochmius, –⏑– y étant homologue à –⏑–; Διογενής 128 et διὰ δέ τοι 122 sont probablement trisyllabiques; on a ⏑⏑⏑– = ⏑⏑⏑– 204-212 mais aussi ⏑⏑⏑– = –⏑– 110-128, 115-134 (douteux, car, avec Enger, on peut remplacer ὀρόμενον par ὄρμενον), peut-être ⏑⏑⏑– = ⏑⏑⏑ ⏑ 233-239 (les arrangements ἅμα et, d'après Sophocle Trach. 839, ἀμμίγα, cachent vraisemblablement ἀναμίξ); δόρ<ε>ι κλίνεται 346 a pour homologue ὄμμα θαλαμηπόλων 359, où ὄμμα ne peut signifier que « le spectacle », et où la correction ⏑–⏑– du mot final reste à trouver. Bien entendu, il n'y a jamais responsion entre ––– et –⏑–; on a ––– 113-131 (ἰχθυβόλῳ τριγλώχινι Ποσειδάων, voir *Rev. de philol.* 1921 p. 115), très probablement 116-135 (Ζεῦ <Ζεῦ> = φεῦ φεῦ), 698-705 (prononcer κεκ-λήσῃ). — Dans la première partie du dochmius, la responsion exacte est la règle : ⏑– = ⏑– 12 fois, ⏑⏑⏑ = ⏑⏑⏑ 13 fois, –⏑⏑ = –⏑⏑ 31 fois; au total 56 responsions exactes; il y a là un indice qui recommande 125 δορυσσόῳ trisyllabique plutôt que δορυσόῳ tétrasyllabique. Noter d'ailleurs les symétries entre les lignes d'un même morceau; dans 151-155 on a quatre dimètres ⏑⏑⏑–⏑–, –⏑⏑–⏑–, et de même dans le groupe homologue, sauf que dans 164 le dactyle du second dochmius est remplacé par Ὄγκα, anomalie qui tient au privilège des noms propres (le même privilège qui ouvre le trimètre aux formes Ἀμφιάρεω tétrasyllabique, Ἀντιγόνη, Ἱππομέδοντος, Παρθενοπαῖον). Il y a là une exception d'un genre à part, qu'il serait illégitime d'additionner avec les autres. Celles-ci ne forment pas le quart du nombre total des exemples. On a ⏑– = ⏑⏑⏑ 115-134, 233-239, 418-453, ⏑– = –⏑⏑ 110-128, 116-135, 122-142 avec <αἴ> σε, 347-359, 564-627, ⏑⏑⏑ = –⏑⏑ 110-128, 111-129, 111-129, 112-130, 345-357, 564-627, 686-692. Aux vers 135-136, le ‖ἐπώνυμον Κάδμου | πόλιν de M (Κάδμου ἐπώνυμον πόλιν des autres mss.) n'est pas Κάδμου ἐπώνυμον | πόλιν, avec hiatus au moins peu ordinaire, mais bien πόλιν ἐπώνυμον | Κάδμου (Κάδμου homologue à πάντως 117); πόλιν ἐπώνυμον avait dû être réduit à πωνυμον par saut de πο à πω, ce qui explique le fourvoiement de πόλιν dans tous les mss., de ἐπώνυμον dans les mss. récents; on sait assez

qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'interversions gratuites; cela fait un exemple de plus pour ∪_ = ∪∪∪. Soit en définitive, pour la première partie du pied, 15 responsions inexactes (outre l'inexactitude liée à la présence d'un nom propre) contre 56 responsions exactes.

Personne, évidemment, ne songera à faire disparaître les quinze exceptions, mais il est clair que, là où il y a doute, la critique doit présumer l'exactitude des équivalences. A ce point de vue, et en dépit des mss., il sera satisfaisant d'écrire en place homologue -τυπον ὄτοβον ὅπως et πίσυνος ὅτ' ὀλοᾶς ; le pied apparent ὅτι τε σύριγγες ε- (∪∪∪, __∪∪) sera à écarter si on n'ose pas, comme les mss., admettre le pied non moins surprenant ὅτ' ὀλοᾶς νειφομέ-. En transposant les mots de l'incise commandée grammaticalement par ὅτε, on aura avec responsion exacte, sauf en un seul point, νιφάδος ἐν πύλαις νειφομένας (la diphtongue ει paraît linguistiquement justifiée) βρόμος homologue à τε σύριγγες ἐκ-λαγξαν ἑλίτροχοι; cette hypothèse fournira un 4ᵉ exemple de ∪_ = ∪∪∪ et une 16ᵉ exception au principe de la responsion exacte. Enfin le θεοῖς des mss., supposé authentique pour un moment, viendra se placer avant πίσυνος, suivant l'hypothèse de Hermann, pour compléter le pied incomplet -χαῖα βρέτη et correspondre à -ματοκ- de la strophe ; mais θεοῖς ne peut être authentique, car les θεοὶ sont évidemment la même chose que les δαίμονες. Ce n'est pas un substantif qu'on attend, c'est un pronom. Au lieu donc du πίσυνος θεοῖς des mss. et du θεοῖς πίσυνος de Hermann, lisons σφίσ<ιν πίσ>υνος; on aura eu σφισυνος par saut de ισ à ισ, puis πίσυνος par arrangement, puis πίσυνος θεοῖς par intrusion de glose complétive. Les trois lignes d'antistrophe prennent donc la forme suivante :

ἀλλ' ἐπὶ δαιμόνων πρόδρομος ἦλθον ἀρ-
χαῖα βρέτη, σφίσιν πίσυνος, ὅτ' ὀλοᾶς
νιφάδος ἐν πύλαις νειφομένας βρόμος.

Νιφάδος (λιθάδος Naber), étonne quelque peu; une νιφάς a-t-elle un βρόμος ? M. Mazon, qui dans sa traduction a mis « avalanche », m'explique par lettre qu'il entend exactement une tourmente de neige, et il cite le νιφὰς πολέμοιο de Pindare, Isthm. 3,35. — Reste à examiner comment ont pu se produire les fautes compliquées de l'antistrophe. Je ne doute pas que le principe n'en ait été le retour des lettres ρομος (πρόδρομος, βρόμος), cela dans un manuscrit ancêtre des nôtres, où six dimètres dochmiaques étaient *tonlignés* comme de la prose. Ils pouvaient former quatre lignes sensiblement égales (23 lettres, 22, 21 ou 23, 24 ou 22), dont les trois dernières auraient été omises par saut de ρομοσ à ρομοσ. Après le rétablissement des trois lignes est intervenu un

réviseur métricien (il n'a pas su couper ἀρ|χαῖα, comme étaient coupés dans la strophe ἀκού|ουσα et σύ|ριγγες), mais il a établi partout une responsion approximative, et dans ses deux dernières lignes une responsion exacte ; il a alors fait à rebours exactement ce que je viens de faire ici, c'est-à-dire remanié librement l'ordre des mots d'après des considérations métriques. Son texte devait porter encore σφίσιν πίσυνος et non πίσυνος θεοῖς. — Dans le texte des mss., le pied étrange ὅτι τε σύριγγες ἐ- se trouve être homologue à un pied ayant exactement la même étrangeté (ὅτ' ὀλοᾶς νειφομέ-). Ce n'est pas cela qui ébranlerait le principe de la responsion exacte, au contraire ! mais, ici, j'attribuerais l'exactitude de responsion à l'arrangeur métricien dont j'ai supposé l'existence. La place des deux pieds n'est d'ailleurs nettement homologue que si on scande par la fin, à rebours. La scansion directe conduit à des difficultés. Si d'ailleurs on obéit aux mss., on est contraint de remplacer πίσυνος θεοῖς par θεοῖσι πίσυνος, avec une interversion gratuite qui doit être écartée par la question préalable ; c'est d'ailleurs une de ces corrections métriques qui, a priori, ne sont que des palliatifs ; ce serait, en outre, faire fond sur un mot visiblement apocryphe (θεοῖς). Enfin la leçon traditionnelle amène à admettre des dimètres terminés par ⏑⏑⏑ au lieu de ⏑- (ὄτοβον devant voyelle, νιφάδος devant voyelle), alors que, dans la tragédie tout entière, il n'y a pas un seul exemple solide de cette structure ; au point de vue de la syntaxe ou du style, rien ne justifie l'incise commençant par νιφάδος au lieu de commencer par ὅτ'. — Pour compléter l'enquête sur la responsion dans les Sept, il faut joindre à cette étude celle d'un autre passage de la même tragédie, aussi en dochmiaques.

Sept 120-123 Ἀργεῖοι δὲ πόλισμα Κάδμου | κυκλοῦνται, φόβος δ' ἀρηΐων ὅπλων|<μ' ἔδυ>, διὰ δέ τοι γενύων (=⏑_) ἱππ[ε]ίων | κινύρονται φόνον χαλινοί (Mazon, *exempli gratia*). Ne croyant pas qu'il soit légitime de supposer une omission gratuite (surtout au commencement d'une ligne Manuel §§ 559-560), j'écarte par la question préalable le supplément <μ' ἔδυ>. Je repousserais de même <προθεῖ>, et pourtant προθεῖ donnerait un meilleur sens, car μ' ἔδυ, étant la confession d'une peur personnelle, affaiblit le tableau des motifs de peur. — Si j'avais songé à προθεῖ, c'est qu'il me paraît extrêmement invraisemblable qu'ὅπλων soit un génitif possessif ; le φόβος et les ὅπλα doivent être non combinés en un terme unique, mais opposés ou comparés l'un à l'autre. La réflexion sur ce point m'a amené à penser que le ἀρηΐων des copistes cache non le génitif pluriel Ἀρείων « du dieu

Arès », épithète assez oiseuse, mais bien le comparatif ἀρείων. Ἀρείων ὅπλων, supérieur aux armes, meilleur instrument de victoire que les armes. Ce qui manque donc devant διὰ δέ τοι, c'est un substantif, sujet dont dépend le comparatif. Je propose donc φόβος (ou Φόβος? cf. 45) ἀρείων ὅπλων | <βία>· διὰ δέ τοι. L'idée d'une efficacité de la terreur en soi achemine l'imagination à entendre un glas dans le cliquetis des mors, figure saisissante, mais qui a quelque besoin d'être préparée. — Le διαδ des mss. serait donc une réduction de βιαδιαδ. Un dédoublement pur et simple de ιαδιαδ est difficile à admettre si près de la marge ; se serait-il produit au temps d'une linéation autre? Ou bien la suggestion des δ avait-elle fait écrire διαδιαδ, qu'ensuite on aurait mutilé en διαδ volontairement? — Si c'est βιά qui correspondait au tribraque de l'antistrophe, cela fait, dans les dochmiaques, un exemple de plus de l'équivalence ◡ — = ◡◡◡, et une 17e exception au principe de la responsion exacte.

Sept 426 : voir 529. — 515-520 : voir 195.

Sept 529-549 (et 426). La tirade sur Parthénopée présente un désordre évident, qui a fait proposer des transpositions et des éliminations. Avant de traiter la question d'ensemble, il faut tirer au clair le rapport entre le dernier vers, πύργοις ἀπειλεῖ τοῖσδ' ἃ μὴ κραίνοι θεός, et un vers de la tirade sur Capanée (426), πύργοις ἀπειλεῖ δείν', ἃ μὴ κραίνοι τύχη. Un des deux vers est forcément une citation de l'autre, faite de mémoire ; mais lequel des deux est authentique? c'est 426 suivant MM. von Wilamowitz et Mazon (il est certes tentant, en effet, de condamner 549, qui figure dans un passage fautif), mais c'est 549 suivant Lachmann. C'est à Lachmann que je donne raison sans hésiter. 426 est suspect d'abord parce qu'il interrompt un raisonnement (ὁ κόμπος δ' οὐ κατ' ἄνθρωπον φρονεῖ — | θεοῦ τε γὰρ θέλοντος ἐκπέρσειν πόλιν | καὶ μὴ θέλοντός φησιν). Ensuite, δείν', à côté de ἃ μὴ κραίνοι τύχη (ou θεός), est un mauvais remplissage ; il affaiblit le style, comme il arrive inévitablement quand on cite sans vérifier [1]. Enfin, vu le ton religieux de toute la tragédie, la vraie leçon est certainement le θεός de 549, non le τύχη de 426, mot vague (τύχη exprime un souhait, θεός exprime une prière). Or θεός est inadmissible dans 426 à cause du contexte ; on voit donc bien pourquoi τύχη lui a été substitué là, tandis qu'on ne pourrait expliquer la substitution

1. J'ai vu Brunetière, citant Athalie dans un journal, écrire *fidèle en toutes ses promesses*, pour *en toutes ses menaces*.



inverse dans 549. — Examinons maintenant la tirade 529-549, le vers 549 y étant décidément compris.

Dans les six tirades sur les six chefs des assiégeants autres que Parthénopée, les tout premiers vers font connaître le nom de l'homme, la désignation de la porte qu'il attaque, et en outre, à partir de la troisième tirade, le numéro d'ordre que le messager assigne au guerrier. C'est ce que veut une logique certaine, le rôle du messager étant de renseigner Etéocle, et avec Etéocle les spectateurs, non de leur proposer des devinettes. Il n'est pas imaginable qu'il ait pu en être autrement dans la tirade sur Parthénopée. Il faut donc à tout prix, et en dépit d'une impossibilité grammaticale apparente (cf. ce qui a été fait *Rev. de phil.* 1921 p. 128 pour 275-276) rendre contigus les deux groupes de vers 526-528 d'une part, 547-549 d'autre part. Le premier des deux groupes à réunir est τὸν δὲ πέμπτον αὖ λέγω | πέμπταισι προσταχθέντα Βορραίαις πύλαις | τύμβον κατ' αὐτὸν Διογενοῦς Ἀμφίονος ; remarquer, en passant un πύλαις dont il sera question plus loin. Le second groupe est Παρθενοπαῖος Ἀρκάς. Ὁ δὲ τοιόσδ', ἀνὴρ | μέτοικος, Ἄργει δ' ἐκτίνων καλὰς τροφάς, | πύργοις ἀπειλεῖ τοῖσδ' ἃ μὴ κραίνοι θεός. Comme ce second groupe ne peut pas précéder immédiatement l'autre, il faut qu'il le suive immédiatement, ce qui conduit à y faire une rectification grammaticale Παρθενοπαῖον Ἀρκάδ'; les nominatifs indus viennent de ce que, dans le texte traditionnel, le groupe de vers en question suit 545-546, où Parthénopée est sujet d'un verbe. — Le groupe qui contient Παρθενοπαῖος, ou plutôt -παῖον, étant ainsi transporté dans la partie initiale de la tirade, il devient possible à Etéocle (et aux spectateurs, ainsi qu'aux lecteurs modernes et aux philologues qui peinent sur le texte) de comprendre l'allusion étymologique de 536-537, παρθένων ἐπώνυμον φρόνημα. Un groupe de trois vers a donc été transporté par les copistes très loin de sa vraie place. Phénomène rare; d'ordinaire, les fourvoiements de vers omis n'entraînent qu'un déplacement très léger si l'omission a été réparée en marge latérale, un déplacement inférieur ou égal à une demi-page quand les vers omis ont été rétablis en marge supérieure ou inférieure. Il faut donc que la faute primitive, l'omission dont le fourvoiement a été la conséquence, ait eu elle-même un caractère exceptionnel d'ampleur. Recherchons-en en effet l'origine, nous ne pourrons pas ne pas supposer qu'il y a eu un saut du πύλαις final de 527, signalé plus haut, à un autre πύλαις final placé dans 538, non pas 11 lignes plus loin comme dans les manuscrits, mais, si on tient compte de la transposition du groupe 547-549, au moins 14 vers plus loin. Une pareille omission indique probablement

que le copiste, en étant resté un soir au premier πύλαις, a repris au second πύλαις le premier matin ouvrable suivant. J'ai eu l'occasion d'indiquer, dans les Captifs de Plaute, une omission de 16 vers, occasionnée elle aussi par le retour d'un même mot final, et qui a donné naissance à un désordre plus grave que celui du morceau sur Parthénopée. On conçoit en effet quel aspect, déconcertant pour un nouveau copiste, présente une page où tous les blancs sont envahis par des paquets de vers que le correcteur n'a su où fourrer. — Les circonstances, en pareil cas, donnent à la critique méthodique une grande liberté d'action et lui commandent la hardiesse. Les raisons de prudence tombent, car on ne discerne plus ce qui est imprudent. Puisque tout ce qui séparait les deux πύλαις a été omis et rétabli, le philologue a le droit de réordonner hardiment non seulement les vers placés entre les deux πύλαις, mais même les vers voisins des deux πύλαις, car il n'a pu y avoir aucune raison qui empêchât la restitution de déborder la lacune. L'explication générale de la faute dispense des explications de détail et les seuls guides de la pensée sont ici le sentiment de la logique et celui du goût.

Il convient donc d'accueillir une heureuse proposition de M. Mazon, qui place 545-546 juste avant 538, le vers du second πύλαις. Sa correction va même mieux avec la place assignée ci-dessus à 547-549 qu'avec une hypothèse défectueuse empruntée à Kirchhoff; gagner en valeur avec le temps, c'est ce qui est arrivé à plus d'une bonne conjecture, les parcelles d'une même vérité se prêtant une force mutuelle. — La réunion des deux groupes 536-537 et 545-546 donne un excellent enchaînement des idées : ὃ δ' οὔ τι παρθένων ἐπώνυμον | φρόνημα, γοργὸν δ' ὄμμ' ἔχων, προσίσταται, | ἐλθὼν[1] δ' ἔοικεν οὐ καπηλεύσειν μάχην, | μακρᾶς κελεύθου δ' οὐ καταισχυνεῖν πόρον. — J'en étais resté à ces conclusions premières, quand un échange d'idées avec M. Mazon m'a fait apercevoir d'autres considérations. Il ne faut pas que l'allusion étymologique au nom de Parthénopée soit trop loin de ce nom lui-même, ni que l'idée de comparer l'ἀνδρόπαις ἀνήρ aux παρθένοι soit précédée de la mention de sa barbe naissante. Il faut qu'ἐλθὼν (545) vise l'émigration qui est particulière à l'Arcadien, métèque d'Argos, non pas le simple trajet d'Argos à Thèbes, trajet commun à tous les assiégeants. Donc le groupe de quatre vers composé du couple 536-537 et du couple 545-546 est à transporter avant le groupe

1. M. Mazon, faisant précéder ἐλθὼν du vers 548, a dû effacer le δ' suivant; mais ce δ' n'a plus à disparaître ; il oppose maintenant ἐλθὼν au προσίσταται de 537.



529-535. Cela fait, le portrait physique de Parthénopée précède immédiatement, ce qui est d'une logique parfaite, la description de son bouclier ; celle-ci est liée au portrait physique par l'expression d'un contraste (c'est tout juste si la barbe commence à lui pousser, mais sa jeunesse ne le rend pas modeste, ἄρτι... οὐ μὴν ἀκόμπαστός γ'). Ce contraste n'est d'ailleurs qu'une reprise de celui qui a déjà été exprimé (βίᾳ Διός, τόδ' αὐδᾷ ἀνδρόπαις ἀνήρ). — Au v. 544 ἀνδρὶ τῷδ' contient un pronom oiseux, et le lien logique avec le vers qui le précède n'est pas exprimé. Lire donc τῶνδ' = Καδμείων ; τωνδ a été mélu τωιδ [1] par suggestion de ἀνδρί.

Parthénopée n'est donc plus ὅδε en cet endroit. En revanche, j'écris au vers 547 ὅδε au lieu de ὁ δὲ (cf. en place homologue, au vers 424, γίγας ὅδ' ἄλλος dit de Capanée) ; ce petit changement rendra plus naturel le ὁ δ' de 536, si celui-ci est authentique (la reprise du sujet par ὁ δ' montrerait que le messager passe d'un point de vue à un autre, des rapports entre Parthénopée et Argos aux traits qui constituent la personnalité du guerrier). Mais ὁ δ' est-il authentique au vers 536 ? Placé par erreur après une phrase (534-535) où Parthénopée ne figure plus grammaticalement, le vers 536 peut avoir été retouché en conséquence (c'est pour une raison analogue qu'au vers 547 Παρθενοπαῖον Ἀρκάδ' a été mis au nominatif). Au lieu de ὁ δ', le vers 536 pouvait avoir, à l'origine, ὅς. Je laisse aux hellénistes le soin d'élucider ces délicates questions de pronoms, lesquelles sont ici accessoires. — Voici l'aspect d'ensemble que prend le morceau sur Parthénopée. Le προσίσταται de 537, que M. Mazon, fort à propos, avait éloigné du ἐφίσταται de 538, en est maintenant séparé par neuf vers.

τὸν δὲ πέμπτον αὖ λέγω,
πέμπταισι προσταχθέντα Βορραίαις πύλαις,
528 τύμβον κατ' αὐτὸν Διογενοῦς Ἀμφίονος,
547 Παρθενοπαῖον Ἀρκάδ'· ὅδε τοιόσδ', ἀνὴρ
548 μέτοικος, Ἄργει δ' ἐκτίνων καλὰς τροφάς,
549 πύργοις ἀπειλεῖ τοῖσδ' ἃ μὴ κραίνοι θεός.
536 Ὁ δ' [?] ὠμόν, οὔτι παρθένων ἐπώνυμον
537 φρόνημα, γοργὸν δ' ὄμμ' ἔχων, προσίσταται,
545 ἐλθὼν δ' ἔοικεν οὐ καπηλεύσειν μάχην,
546 μακρᾶς κελεύθου δ' οὐ καταισχυνεῖν πόρον.
529 ὄμνυσι δ' αἰχμὴν ἣν ἔχει, μᾶλλον θεοῦ
σέβειν πεποιθὼς ὀμμάτων θ' ὑπέρτερον,

1. Inverse est l'heureuse correction de M. Mazon au vers 637, ἀνδρηλάτηι pour -την. Ici, la faute appartient à la partie sautée et rétablie.

ἦ μὴν λαπάξειν ἄστυ Καδμείων βίᾳ
Διός· τόδ' αὐδᾷ μητρὸς ἐξ ὀρεσκόου
βλάστημα καλλίπρωρον, ἀνδρόπαις ἀνήρ.
Στείχει δ' ἴουλος ἄρτι διὰ παρηίδων,
535 ὥρας φυούσης ταρφὺς ἀντέλλουσα θρίξ·
538 οὐ μὴν ἀκόμπαστός γ' ἐφίσταται πύλαις·
τὸ γὰρ πόλεως ὄνειδος ἐν χαλκηλάτῳ
σάκει, κυκλωτῷ σώματος προβλήματι,
Σφίγγ' ὠμόσιτον προσμεμηχανημένην
γόμφοις ἐνώμα, λαμπρὸν ἔκκρουστον δέμας·
φέρει δ' ὑφ' αὐτῇ φῶτα Καδμείων ἕνα
544 ὡς πλεῖστ' ἐπ' ἀνδρὶ τῷνδ' ἰάπτεσθαι βέλη.

Sept 876-879 : πατρῴους δόμους ἑλόν|τες μέλεοι σὺν ἀλκᾷ. | Μέλεοι δῆθ' οἳ μελέους θανάτους | ηὕροντο... La comparaison de l'antistrophe a fait proposer des interversions, δόμους πατρῴους ἑλόντες, δόμους ἑλόντες πατρῴους. Mais la méthode interdit de supposer des interversions gratuites, c'est-à-dire, à l'origine, des omissions gratuites. Or le passage contient un principe de faute parfaitement visible, le retour de μέλεοι (le mot a d'abord une valeur d'ïambe, ensuite une valeur d'anapeste). Il y a eu saut de μέλεοι à μέλεοι, et, a priori, il est probable que les deux μέλεοι étaient placés symétriquement, comme les deux δαΐοις homologues dans le passage des Perses. Lire μέλεοι πατρῴους ἑλόν|τες δόμους σὺν ἀλκᾷ ; ici πατρῴους est avantageusement mis en relief par la disjonction de δόμους.

Sept 915-917. Linéation de M, avec la linéation de l'antistrophe au-dessous :

str. δόμων μάλ' ἀχάεσσα τοὺς προπέμπει
ant. δυσδαίμων σφιν ἡ τεκοῦσα

str. δαϊκτὴρ γόος αὐ-
ant. πρὸ πασᾶν γυναικῶν ὁπόσαι

str. τόστονος αὐτοπήμων.
ant. τεκνόγονοι κέκληνται.

Le manque de concordance entre les deux linéations autorise à supposer que des lignes de la strophe avaient été sautées et rétablies ; il serait donc possible qu'il y eût à y modifier l'ordre des mots (l'origine de la faute primordiale m'échappe, mais il me paraît à propos de ne pas séparer ce saut vertical des autres).

D'autre part, l'archiplat μαλ' ne peut venir que d'une glose substituée (Eschyle avait-il dit ζαχάεσσα, comme il dit ζαπληθής, ζάπυρος, et suivant Geel ζαχρεῖ' ἔπη Suppl. 194?); la glose aussi a pu prêter à interversion. Avec l'adjectif glosé a dû disparaître le substantif son support, probablement le ἰὰ de Weil. Ces considérations permettent de restituer (avec toutes réserves sur le mot initial) : ζαχάεσσ' ἰὰ δόμων τοὺς προπέμπει, δαΐκτὴρ γόος... La correction proposée rend superflue la semi-conjecture δόμω<ν μὲ>ν μάλ' de M. Mazon. — Au lieu d'ἀχάεσσα τοὺς (-εσσ' ἰὰ τοὺς?), les mss. récents ont ἀχὼ ἐπ' αὐτοὺς ou ἀχὴν ἐς αὐτοὺς, ce qui indique obscurité dans une surcharge, qu'il s'agisse du texte ou de la glose.

Louis HAVET.

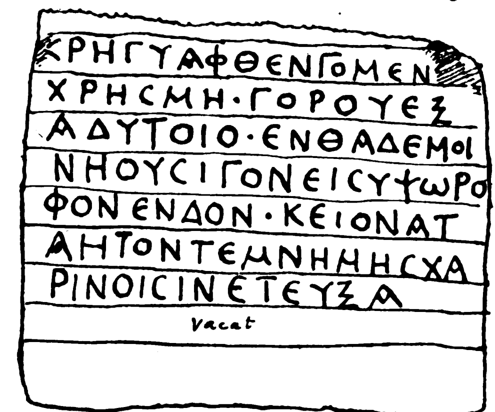
INSCRIPTIONS GRECQUES MÉTRIQUES INÉDITES D'ASIE MINEURE

(PHRYGIE, GALATIE, LYCAONIE, ISAURIE)

Dans la dernière partie de l'année 1910, pendant un long séjour à Paris, j'eus la bonne fortune de suivre à l'École des Hautes Études les conférences dirigées par M. le Prof. Desrousseaux sur les inscriptions métriques grecques. J'en ai gardé le plus vif souvenir et j'ai tiré grand profit de nos discussions sur plusieurs des épitaphes métriques d'Asie Mineure faisant partie de ma collection ; grand profit aussi de mes entretiens avec le Prof. Bernard Haussoullier qui s'est intéressé à mes recherches. C'est pour témoigner ma reconnaissance à l'École des Hautes-Études que j'offre au directeur de la *Revue de philologie* la série suivante d'inscriptions métriques d'Asie Mineure, avec l'espoir qu'elles ne paraîtront pas indignes de figurer quelque jour dans le *Supplementum* projeté par M. Desrousseaux aux *Carmina epigraphica* de Kaibel.

Ces inscriptions ont été copiées en partie par Ramsay et moi-même (= R. et C.), en partie par moi seul (= C.) entre 1908 et 1913. Autant que je le sais, elles n'ont pas encore été publiées.

1. — A Yazili Kaya, le village à côté de la « Tombe de Midas ». Devant une maison de la partie basse du village. (C. 1913).



χρήγυα φθενγόμεν[οι] | χρησμηγόρου ἐξ|αδύτοιο ἐνθάδ' ἐμοὶ | νήουσι γονεῖς ὑψώρο|φον ἔνδον κείονα τ|αητόν τε μνήμης χά|ριν οἷσιν ἔτευξα.

L'inscription est gravée sur une dalle, brisée au-dessus de la l. 1. Le dessin que j'ai fait sans avoir étudié le texte (voy. la fig. ci-jointe) montre qu'il n'y avait rien d'écrit au-dessus de la l. 1 et j'ai noté que celle-ci était très probablement le commencement de l'inscription. Les lignes sont de longueur inégale et, d'après ma copie, il y a place pour une ou deux lettres à la fin de la l. 1. On peut restituer φθενγόμεν[ος] ou -οι ou φθενγομέν[η]. La restitution φθένγομε ν[ῦν] n'a rien qui la recommande.

Deux explications sont possibles :

A. — On peut admettre qu'un bas-relief ou quelque particularité de la pierre coupait l'inscription en deux et que le nom de celui qui a construit le monument se trouvait, entre autres indications, à la partie supérieure. On lirait, par exemple :

[Σῆμα τόδ' ἁγνότατον κοσμεῖν μ' ἐκέλευσεν 'Απόλλων]
κρήγυα φθενγόμεν[ος κτλ.

La préparation d'une tombe était un devoir personnel, imposé par la coutume religieuse, et qu'on pouvait remplir κατὰ χρησμόν ou κατὰ κέλευσιν τοῦ θεοῦ. Ce sont formules courantes dans l'épigraphie grecque pour exprimer l'accomplissement d'un vœu. Elles sont à leur place en Phrygie où la préparation d'une tombe est souvent associée à l'accomplissement d'un vœu fait à une divinité. Telle est en effet l'explication des mots κατὰ ἐπιταγήν dans une inscription du N. E. de la Phrygie publiée par Körte dans les *Gött. gel. Anz.*, 1897, p. 409 : 'Αγαθῇ τύχῃ Σόλων ἱερὸς κατὰ ἐπιταγὴν Διὶ Δίῳ εὐχὴν καὶ ἑαυτῷ ζῶν (cf. Ramsay, *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 275, où l'on trouvera les rapprochements utiles). Les derniers mots de l'inscription de Körte montrent que la préparation de la tombe était la forme qu'avait prise l'accomplissement du vœu : le tombeau était un sanctuaire du dieu. Si nous admettons que notre inscription de Yazili Kaya n'est pas complète, on peut la rattacher à la série commentée par Ramsay, en donner la même explication et la restituer comme il a été proposé plus haut.

B. — Mais on peut aussi l'interpréter différemment, en se fondant sur l'impression très nette que j'ai eue en la copiant : d'une inscription complète.

Elle a été trouvée au cœur de la « région des monument phrygiens », lesquels sont de magnifiques tombes-temples taillées dans le roc, et nous avons ainsi l'explication des deux derniers vers. Les parents morts et déifiés habitent (ν(αί)ουσι) à l'intérieur de l'ὑψώροφον, et ce substantif désigne évidemment une de ces tombes élevées, creusées dans le roc, du type local.

Nous sommes ici sur un terrain bien connu. Que la tombe phrygienne soit un temple, Ramsay l'a prouvé d'une manière décisive [1], et les preuves s'accumulent d'année en année. Mais notre inscription, si elle est complète, nous fournit le premier exemple d'une tombe devenue, dès la dédicace, sanctuaire d'un oracle. Il va de soi qu'en Phrygie, comme ailleurs, la divinité peut faire fonction d'oracle [2] : ici nous avons peut-être le cas d'un oracle rendu par des morts du vivant de leurs enfants. Ce serait un exemple intéressant d'un culte en formation, à rapprocher du texte publié par Anderson dans JHS 1899, p. 127, qui est à la fois une dédicace et une inscription commémorative : Ζωτικῷ τέκνῳ θεῷ μνήμην. Ici, dans l'inscription de Yazili Kaya, le monument est qualifié de κίων θαητός. Le dit « pilier » était dressé en avant de la tombe creusée dans le roc, pour attirer l'attention.

L'explication que je suggère deviendra plus probable si nous pouvons l'appuyer sur les pratiques religieuses d'Anatolie.

De même que le médecin Ὑγεινός d'Antioche de Pisidie [3], qui avait choisi l'endroit le plus en vue sur le mur d'enceinte du sanctuaire de Men Askaênos pour accomplir le vœu qu'il avait fait au dieu en même temps que pour annoncer sa profession aux fidèles qui venaient chercher la santé dans le hiéron, l'auteur de notre dédicace n'a pas seulement obéi à sa piété. Un temple-oracle en Asie Mineure, s'il parvient au succès — et quel emplacement serait plus favorable que la vallée des rois de Phrygie — peut devenir une excellente affaire. Rappelons-nous l'histoire d'Alexandre d'Abonouteichos, telle que nous la montre Lucien, et le tableau qu'il nous donne de la religion populaire en Asie Mineure au IIe siècle. Alexandre spéculait sur les deux mobiles qui font agir l'espèce humaine : l'espoir et la crainte, et posait en principe ὅτι ὁ τούτοιν ἑκατέρῳ ἐς δέον χρήσασθαι δυνάμενος τάχιστα πλουτήσειεν ἄν. Ainsi Delphes avait atteint l'opulence, Délos, Klaros et les Branchides la renommée, τῶν ἀνθρώπων.... φοιτώντων ἐς τὰ ἱερὰ καὶ προμαθεῖν τὰ μέλλοντα δεομένων καὶ δι' αὐτὸ ἑκατόμβας θυόντων καὶ χρυσᾶς πλίνθους ἀνατιθέντων. En conséquence, Alexandre et son associé μαντεῖον συστήσασθαι καὶ χρηστήριον ἐβουλεύοντο. Le choix du lieu était d'importance. L'associé penchait pour le Bosphore où se rencontrent tant de commerçants ; Alexandre

---

1. *Op. loc. cit.*
2. Voy., par exemple, le χρησμός d'Aizanoi publié par Körte dans les *Ath. Mitt.* XXV, p. 399.
3. Voy. Ramsay dans *Journ. Rom. Stud.* 1918, p. 128.

préférait un endroit plus à portée des Paphlagoniens, δεισιδαίμονας τοὺς πολλοὺς καὶ ἠλιθίους.

Nous n'avons pas à dire par quelles supercheries Alexandre monta son entreprise. Lucien s'y attache particulièrement, mais, pour l'historien de la religion, le principal intérêt de son roman consiste dans la peinture dédaigneuse qu'il trace de la δεισιδαιμονία des populations de l'Asie Mineure ; on y voit aussi quels avantages pouvaient tirer les oracles les plus honnêtes du désir universel de scruter l'avenir. L'inscription de Yazili Kaya porte-t-elle quelque trace de cette mentalité ? On y reconnaît d'abord qu'elle rappelle l'accomplissement d'un devoir religieux ordinaire ; mais, en même temps que la dédicace d'un tombeau de famille, n'y voit-on pas l'avis d'un homme d'affaires ?

Que les héros de l'ancien temps parlassent dans des temples-oracles, nous le savons de reste, et il suffit de citer Amphiaraos en Grèce et son fils Amphilochos à Mallos en Cilicie. Ce qui nous surprend ici (toujours en admettant que l'inscription soit complète), c'est que les morts prétendent rendre des oracles du vivant de leur fils.

Sir W. M. Ramsay, à qui j'avais soumis la note qui précède, reconnut immédiatement dans notre épitaphe l'œuvre du versificateur phrygien qui a composé l'énigmatique inscription de Βεννευεκή, gravée sur le roc du mur de la cité de Midas, à peu de distance au S. de la Tombe de Midas : « il est impossible que deux personnes aient pu écrire dans un esprit si manifestement identique. Cela prouve que votre inscription appartient bien à la localité et n'y a pas été apportée d'ailleurs. » Je ne mets pas en doute le bien fondé de ce rapprochement, qui est extrêmement important : les deux inscriptions s'éclairent l'une l'autre et elles éclairent aussi les idées religieuses des Phrygiens qui vivaient à l'ombre des « Tombes des rois ».

L'inscription de Βεννευεκή, correctement publiée par A. Petrie dans l'ouvrage de Ramsay, *Studies in the E. R. Prov.*, p. 127, a été copiée par Mordtmann, Perrot et Ramsay. En voici le texte :

Χαῖρε μάκαρ πολύολβε | θεῶν Ὑπερείονε λάνπων· |
πάντων γὰρ φίλος ἐσθλός, | πάτρης πρόμος ἐνθάδε νήει· |
πατρὶς ἐμὴ Βεννευεκὴ λάνβαλνε[1] πλησία καρπούς.

Le vocatif barbare Ὑπερείονε inspiré par πολύολβε, le mètre boiteux dans les deux inscriptions et la syntaxe de la l. 3 du texte

1. Λάμβανε : Petrie, mais la copie de Ramsay donne λάνβανε. Cf. l. 1 λάνπων et dans le texte de Yazili Kaya φθενγόμενοι.



nouveau nous prouvent amplement que le poète de Kümbet n'était pas très familier avec la langue grecque.

Les mots ἐνθάδε νήει (cf. νήουσι dans notre inscription) ont exercé les commentateurs. Pour Mordtmann, cité par Perrot, l'inscription était une invocation en l'honneur d'Apollon, gravée sur le roc « par quelque païen zélé » à l'occasion d'une visite supposée de l'empereur Julien lors de sa marche contre les Perses. Il n'est certes pas invraisemblable que Julien se soit détourné de la route directe pour visiter l'un des lieux les plus saints de la Phrygie, mais, sans parler d'autres considérations, il est plus que probable que l'inscription est antérieure à lui. Dans les districts ruraux de la Phrygie orientale, la plupart des monuments épigraphiques païens sont contemporains de la réaction païenne qui accompagna les persécutions de la fin du troisième et du commencement du quatrième siècle, et les deux inscriptions de Yazili Kaya appartiennent sans doute à cette période.

Les deux mots embarrassants sont corrigés par Wilamowitz-Moellendorff en ἐνθάδε μύει (ad Kaibel *Epigr. Graec.* 361).

En fait ἐνθάδε ν(αί)ει s'applique très correctement au mort en Phrygie, où la tombe est pour les païens un οἶκος, pour les chrétiens un οἰκητήριον [1]. L'inscription d'Yazili Kaya lève d'ailleurs tous les doutes. Les mots ἐνθάδ' ἐμοὶ νήουσι γονεῖς rapprochés de μνήμης χάριν ne peuvent se rapporter qu'à une tombe. En outre, Ramsay me rappelle que les expressions πάντων φίλος et πάτρης πρόμος [2], ou expressions équivalentes, sont régulièrement employées dans les épitaphes, païennes et chrétiennes, de l'Asie centrale. Nous pouvons donc affirmer que l'inscription de Βεννευεκή est une épitaphe.

Le mort, d'après une convention bien connue dont nous avons de nombreux exemples dans la région, y est représenté parlant : πατρὶς ἐμή. Il commence par une invocation au dieu du soleil, qu'il identifie certainement avec Ζεὺς Βροντῶν, souvent nommé dans les inscriptions de Phrygie, rappelées plus haut, où l'accomplissement d'un vœu fait à un dieu s'allie à la préparation d'une tombe. La ligne 2 est l'épitaphe proprement dite : le mort y rappelle qu'il était le chef dans son lieu de naissance, c'est-à-dire qu'il était à la tête d'une famille et qu'il est devenu le principal *numen* dans la tombe de famille. La ligne 3 le représente don-

1. Cf. Πλουτέος οἴκια νήων, Ἄϊδος οἴκια ναίων, qui sont des réminiscences épiques, dans deux inscriptions : *Stud. in the E. R. Prov.*, pp. 138 et 144.

2. Pour πάντων φίλος, cf. *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 24 et suiv. et *Studia Pontica*, III, p. 22 ; pour πρόμος, cf. κώμη τ' ἔξοχος ἁπάντων dans une inscription inédite de Laodicea Combusta.

nant d'abondantes moissons à sa patrie ; en d'autres termes, il est identifié avec le (Ζεὺς) Καρποδότης, honoré dans une inscription de la vallée voisine de Bayat [1]. Peu de textes confirment plus nettement l'idée que Ramsay a retrouvée à la base du rituel funéraire phrygien, à savoir que le mort s'abîme dans la vie de la divinité. Ici le mort est le Καρποδότης ; plus haut, d'après l'interprétation dont la probabilité s'est accrue, les parents morts de l'auteur de l'inscription révéleront l'avenir.

J'ajouterai que la forme de l'inscription de Βεννευεκή qui comprend trois lignes sans lien apparent, sans le nom du mort ou de celui qui a fait la dédicace, me donne le droit de considérer l'inscription de Yazili Kaya comme complète dans son état actuel.

2. — Ladik (Laodicea Combusta). L'inscription est gravée sur une petite plaque, en bons caractères. Feuille de figuier au commencement et à la fin des l. 1, 6, 9, 10 (C. 1908 ; R. et C. 1911, sans changement).

Ἐνθάδε μ' ἔθε|σαν εὔθετον| γονῆες νεωγνὸν | ἔτ' ὄντα,
| ψυχὴ| δὲ ᾤχετο ἐσ εὐσεβῶν χώρην.|

Φιλήμων ἅμα Ρου-
φείνῃ συμβίῳ
τέκνῳ ποθητῷ
μνήμης εἵνεκεν.
Εὐψύχει.

D'après la gravure et le style, l'inscription ne peut être postérieure au troisième siècle ; et il faut aussitôt se demander si elle n'est pas chrétienne. Le nom de Philémon et les sentiments exprimés au v. 2 favorisent l'hypothèse, et aussi le fait que la religion est soigneusement voilée comme c'est l'usage dans cette période [2]. Nous pouvons comparer saint Basile, *in mort. Jul.* ch. 2 : τὴν μὲν ψυχὴν ἐπὶ τὴν οὐράνιον χώραν [3]. Il n'est cependant pas impossible qu'un païen se soit exprimé dans ces termes. Sur la salutation

1. Ramsay *H.G.A.M.*, p. 235. Sur ce culte, voy. les textes que j'ai rassemblés dans *Journ. Rom. Stud.*, 1912, p. 248.

La même protection du mort est exprimée plus longuement dans une inscription de Yaliniz Serai publiée par Petrie dans *Stud. in the E.R. Prov.*, p. 128 et où sont cités les mots suivants d'un oracle d'Apollon Klarien :

ὄφρα κεν ἀλκήτωρ τελέθων τὰ συνώρια τεύχω,
τῶν καρπῶν γὰρ ἐγὼ πέλομαι μερόπεσσι παρέκτωρ.

2. Voy. Ramsay, *Cities and Bishoprics*, p. 484 suiv.

3. Cf. une inscription de Zemme qui *peut* être chrétienne : ψυχὴν δὲ θεὸς σῶσεν οὐρανίοις ἐνὶ [ζ]ῶσιν. *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 124.

finale, voy. Stemler, *Griech. Grabinschr. Kleinasiens*, p. 38 : elle s'adresse tantôt au passant, tantôt au mort.

Le signe de l'élision entre ἔτι et ὄντα est marqué sur la pierre. Nous avons examiné avec soin le mot χώρην ; l'avant-dernière lettre n'est pas un α, mais un η ou un ι. Cf. Perrot, *Expl. de la Galatie*, I, p. 280 : θύριν.

Si j'ai raison de prendre εὔθετον et ποθητῷ pour des adjectifs, le nom de l'enfant n'est pas mentionné. Cf. Bekker, *Anecd*. 40, 23 εὐθετεῖν νεκρόν· τὸ εὖ κοσμεῖν ἐν τάφοις νεκρόν, cité par Headlam pour expliquer λέβητας εὐθέτους dans Aesch. *Agam*. 444 où il est question de l'envoi en Grèce des cendres des guerriers tombés devant Troie.

3. — Ladik. Sur une petite plaque qui porte le même dessin que le sarcophage de l'évêque Eugenios (voy. *Klio*, 1910, p. 232). Sur ce dessin, voyez, dans *Journ. Rom. Stud*. 1920, p. 42, mon article « *Studies in Early Christian Epigraphy* ». Les six premiers mots sont gravés sur le rebord supérieur de la plaque, le reste de l'inscription sur la surface, mais au commencement de la l. 7 et à la fin des ll. 3, 6, 8, les lettres empiètent sur le rebord (R. et C. 1911).

Εὖ με πάτρης ῥέξαντα διὰ βουλῆς | μεγακυδοῦ
 παῦσε | τανηλεγέως μοῖρα βιησ|αμένη·
Κάλλιππος | δ' ὄνομ' ἦα· τεῖσεν δέ|με τῇδ' ἐνὶ θήκῃ
 Οὐαλέντιλλαν | ἄλοχον κεδνὴν γεγαυῖαν|
ἐσθλὸς ἀνή[ρ] Εὔκαρπος | ἑὸν κῆδος κτερεήξας.

V. 1 : peut-être faut-il corriger πάτρης en πάτρη[ν], plutôt que d'admettre que πάτρης dépend de βουλῆς. — D'après la copie, il y aurait place pour une lettre après μεγακυδοῦ, peut-être μεγακυδοῦ[ς].

Callippos avait servi sa cité en qualité de membre de « la βουλή renommée », mais l'inscription nous laisse ignorer les liens de parenté qui unissaient les trois personnes nommées. Il semble pourtant qu'Eucarpos ait été l'époux de Valentilla, qu'il enterra dans la même tombe que Callippos. Eucarpos serait alors le gendre du βουλευτής.

Au v. 2 τανηλεγέως semble plutôt le qualificatif de la Mort qu'un adverbe. Nous entendrions alors : μοῖρα (Θανάτου) τανηλεγέως.

4. — Suverek (probablement l'ancien Psibela, à l'E.N.E. de Laodicea Combusta)[1]. Gravé sur une pierre tombale à double

1. Suverek est à 63 km. 1/2 de Konia. Kiepert le place trop au N. A vol d'avion, il est à 40 km. de Laodicea.

cadre : les trois premiers vers sont dans le cadre de gauche ; les autres, à droite. Feuille de figuier après le mot αἶα (C. 1910, deux fois).

Ἔνθ' ἄνδρα| κρατερὸν κατέχει φυσίζο|ος αἶα | ,
τοὔνομα Οὐα|ρελειανὸς ὃς ἔξο|χος ἦν καὶ ἀληθής, |
ὄλβον τε κτῆσίν τε | ἑοῖς τέκεσσιν ἀφῆ|κεν. |
Τοῦδ' ἄλοχος πολύ|δωρος ἀτὰρ κατε|πᾶλτ' Ἄϊδος δῶ |
τοὔνομα Ῥωμᾶνα | πόσειος ποθέου|σα σαόφρων |
κάλλος ἀμείμη|τον μελίρυτος ἠ|δ' ἀγανόφρων · |
τοκήων δ' ἠπείων Ἀλέ|ξανδρος μνῆμ' ἐτέλεσ[ε]ν.

V. 3 : τέκεσσιν. Mon carnet ne porte aucune note et je ne sais si la faute (pour τεκέεσσιν) est imputable au lapicide ou à moi. J'ai noté qu'à la l. 7, il n'y avait place que pour une lettre après le σ.

Au v. 4 πολύδωρος doit s'entendre de la dot apportée par Romana. Nous avons là le tableau d'une famille prospère dans une petite ville de l'Asie Mineure, à la fin du troisième ou au commencement du quatrième siècle. Le grec de l'épopée y semble encore en honneur. Varelianus pour Valerianus est un exemple de métathèse très fréquent dans la région.

5. — Kadyn Khan, à l'O. de Laodicea Combusta. Sur une stèle (R. et C. 1911).

Αὐρήλιος Φιλόπ-
απος τῷ ὑδίῳ πα-
τρὶ γλυκυτάτῳ
Αὐρ. Σισίννῳ αν-
έστησα μνήμης
χάριν ·
πατρὶ ἐῷ φί[λ]|ος δέ τ' ὀλόπαππ|ος ἀγακληέντι Σι|σίννῳ
τρισμακαρισ|τοτάτῳ κὲ τετρά|κις ὀλβίῳ ἔεν ·
τύμβῳ | ἔπι στήλην τήνδ' | εἴδρυσεν, εἰ δέ τις αὐ|τὴν
σείνετε, ἀθανά|τοιο θεοῦ μήν[ι]μα λάβοιτο.

V. 2. La forme ἔεν provient peut-être d'une confusion entre ἦεν et ἔην, mais dans cette période l'ε est fréquemment employé pour l'η, si bien qu'on devrait peut-être mettre l'accent circonflexe sur le premier epsilon de εεν. — 3. On peut lire aussi τήνδε ἵδρυσεν. — 4. μήν[ι]μα : μηνγμα sur la pierre.

La dédicace est faite par Philopappus en l'honneur de son père Sisinnus, et c'est Philopappus qui parle dans les deux distiques. Il n'y tient pas un langage très clair et semble jouer sur son nom : il a été pour son père plus qu'un φίλο(ς) [πάππος], mais un ὀλόπαππος, un πάππος complet !

6. — Kadyn Khan. Stèle avec fronton triangulaire dont le sommet est arrondi. Dans le fronton, une croix à laquelle se rattache de part et d'autre dans le bas une feuille de vigne (R. et C. 1911).

'Ενθάδε γῆ κατέχι | ἥρωα σώφρονα κὲ|[π]ολύεσθλον
'Αββου|κώμη τραφὶς κὲ νῦν | ἐν Πίθυς κατάκιμε. |
Αὐρη(λία) Κυρία ἀνέστη-
σα τῷ γλυκυτάτῳ
μου ἀνδρὶ Μίρῳ
μνήμης χάριν.

Même sans la croix, qui dans ce district permet de dater l'inscription de la seconde moitié du quatrième siècle [1], les noms de Kyria et de Mirus nous auraient appris que ce texte est chrétien. Dans les inscriptions chrétiennes, le mot ἥρως signifie simplement « mort » ; dans les inscriptions païennes, il a en outre le sens de « déifié ». Le mot ἡρῷον, proprement une tombe-temple païenne, est parfois employé dans les inscriptions chrétiennes et s'y maintient à côté du terme chrétien κοιμητήριον [2].

Mirus était né à Abboukomé, qui est certainement l'Abbokomé mentionnée dans une inscription de Baghlija (Petara, à l'O. d'Orcistus dans la Phrygie orientale) [3] copiée par moi en 1913. Il y est question d'un vœu fait par plusieurs personnes, entre autres par le fils d''Αββικας, [ὑπὲ]ρ ἑαυτῶν κα[ὶ | δή]μου 'Αββοκω|[μη]τῶν σωτηρίας et l'on en peut conclure qu'Abbokomé était dans le voisinage d'Orcistus. Le nom renferme un nom divin Ἄββας (qu'on rencontre aussi comme nom propre), ainsi qu'il arrive pour tant de noms de lieu tels que 'Ασιοκώμη, 'Ατυοχωρίον, Μανδρόπολις, etc. Il n'y a pas de raison de penser à l'Aba lydienne (Buresch, *Aus Lydien*, pp. 123, 210).

Mirus est enterré à Πίθυς = Πίθοις. Je n'hésite pas à identifier ce lieu avec Πιτοι ou Πιτα que nous ne connaissons que par l'ethnique Πιτηνός qui s'est rencontré aussi à Kadyn Khan (Ramsay, *Ath. Mitt.* 1888, p. 262, n° 91). Nombre des inscriptions de Kadyn Khan ont été apportées d'ailleurs pour construire le grand Khan, mais nos deux textes nous fournissent vraisemblablement l'ancien nom du village moderne : le lieu était certainement compris dans le territoire de Laodicea Combusta [4]. La forme

1. Ramsay, *Bearing of recent Discovery*, etc., p. 117. Voy. aussi l'article du *Journ. Rom. Stud.* cité dans le commentaire du n° 3.
2. Ramsay, *Cities and Bishoprics*, p. 517 suiv.
3. JHS. 1887, p. 501.
4. Kiepert, suivant une première indication de Ramsay (*H.G.A.M.*, p. 400), place là Sinethandos. Ramsay place aujourd'hui Sinethandos ou Siniandos près de Kyzyl Oren, sur la route d'Iconium à Antioche (*Ann. B.S. Ath.* 1902-3, p. 255).

exacte reste douteuse : le θ et le τ sont couramment employés l'un pour l'autre et nous avons à choisir entre Pita et Pitha.

La décoration du fronton est remarquable. Dans les rameaux de vigne poussant sur la croix, il faut voir une allusion au texte de saint Jean, XV, 5 : « Je suis le vin ; vous êtes les rameaux. » J'ai noté pareille représentation dans un monument inédit de Laodicea Combusta.

7. — Piribeyli (Pissia ?), au N. de Philomelium. Sur le côté d'un pilier rond qui a été aplani pour recevoir l'inscription. L'angle de droite est usé et plusieurs lettres sont perdues. L'inscription est complète en haut et en bas, mais la pierre a été brisée à la partie supérieure, où le nom de la morte a pu être gravé (C. 1913, copie, estampage et photographie).

"Ε]κτον καὶ δέκατον ἐ[πιδ]|οῦσα ἔτος ἔνθα τέθα[πται]· |
ἐκ τοκετοῦ δυσμόρ[ου γὰρ] | ἀνήρπασε βάσκανος Α[ἴδης] |
εἰκόνα σωφροσύνης [καὶ αἰ]|δοῦ[ς] μεγάλης ἐπὶ [γαίῃ] |
καὶ μετ' ἐπιστήμ[ης] | ἔργ' ἐπιδεικνυμένη· |
πέντε ἔτη δὲ συνοικῆσθαι | καὶ αἴλινα κ[λ]αῦε Κοδρᾶτος |
γῇ κρύπτων σ' οἵην | ἐλπίδα καὶ γονέων. |
ιος νι σα του μαννα κακουν αδ-
δακετ τιτετικμενος ειτου.

V. 5 συνοικῆσθαι est peut-être pour συνοικήσθη. En tout cas, on ne peut lire συνοικήσας. Le nom du mari, Quadratus, est gravé *extra metrum* comme il arrive souvent dans ces inscriptions. La forme κλαῦε, qui doit reposer sur une prononciation locale, est intéressante.

Puisque la morte est restée mariée pendant cinq ans (v. 5), il nous faut admettrqu'elle avait été mariée à l'âge de onze ans.

La *devotio* en langue phrygienne — qu'il faut ajouter au *Corpus inscriptionum neo-phrygiarum* publié dans JHS 1911, p. 161 et 1913, p. 97 suiv. — ne contient qu'un fait nouveau, le groupe σα του μαννα. Cf. σας του σκερεδριας (ainsi que j'écrirais aujourd'hui [1]) dans le n° LVI (JHS 1911, p. 109). Le nouveau texte est loin d'éclaircir le mystère de la signification de σα (σα πριεις n° XLIX, σα σορου n° XXI, σα τι σκελεδριαι n° LXVII) : je l'ai pris pour l'article défini, Fraser tantôt pour un pronom démonstratif, tantôt pour un adjectif possessif [2]. Dans σα του μαννα, si l'on admet l'in-

1. J. Fraser, *Phrygian Studies* dans les *Trans. Camb. Phil. Soc.* 1913, p. 33, montre que σκερεδρια (= σκελεδρια) est la forme vraie.
2. *Op. cit.*, p. 12.

fluence de la construction grecque ταύτῃ τῇ σορῷ, etc., il apparaît comme un pronom démonstratif.

8. — Yokary Piribeyli, à 3 kil. à l'E. de Piribeyli. Sur un pilier haut de 8 pieds (C. 1908, 1913).

....]ιμης υἱῷ κὲ νύν[φῃ | ἐτευ]ξεν σὺν τῶν υἱῶ[ν. |
Δοιο]ὺς εἷς λυκάβας κ[ο]ύρη[ν | καὶ] παῖδ' ἀλεγεινὸν |
ὠκ]υμόρους θανάτοιο δυ|[ση]χέος ἀμφεκάλυψεν· |
οὔ]νο[μ]α δ' αὐτῶν ἦστο τὸ | [πρὶ]ν καλέεσκον ἅπαντες |
τὸν μὲ]ν 'Αλέξανδρον τὴν δ' αὖ | [πα]ρακοίτιδα Δόμναν |
οἳ γ]άμῳ ἀντήσαντες ἀπ|[ἥλθε]τον, οὐδὲ ἓ γῆρας |
μά]ρψεν ἀλλὰ κακὴ μοῖρ' | [ὤλε]σεν ἐν μεγάροισιν |
τὸ]ν μὲν εἰκοσίπεντε ἐτῶ|[ν ἡβῶν]τα ὄλεσεν |
μοῖ]ρ' ὀλοὴ τὴν δ' αὖ δύο | [δεκά]δες λυκαβάντων |
ἔτρεφο]ν εὔζωνον, νῦν δ' ὤ[χ|ετ' ἐ]ς Ἄϊδος ὄρ[φ]νην |
πολ]λὰ δὲ δά[κ]ρυα πατ[ρὸς | ἐνὶ] μεγάροισι λίποντο |
πίκ]ρ' ὀλοφυρομένου [οἷον | πόνο]ν ὤπασε μοῖρα |
ἀεὶ] τειρομένῳ μέγα δὲ σ|[φῶν] πένθος ἔχοντα |
αὐτὰρ] νηπίαχον παιδίον ὂν κά[λ]λιπον αὔτως |
πότμον τὸν πο]λύδακ[ρ]υν ὀδ[ύρ|εται ὧν] τοκεήων |
ἐνθάδ]ε τούς τε κασίγνη[τ|οι καὶ] πάντες ἑταῖροι |
κλαίουσ'] οἰχομένους κατ' εὐ[ρ|ώεντ]α κέλευθα |
πάν]τες δὲ τόδε σῆμα | [κὲ τὸ]ν περικαλλέα τύμβο[ν |
στῆ]σαν εἵνεκα κόσμου μν[η|μήι]ον ἐσσομένοισιν |
οἳ κ]' ἀναγεινώσκωσιν μό|[ρο]ν χαλεποῦ θανάτο[ιο |
καὶ] ποῖ(οί) τε ἔσαν καὶ πῶς | [ὑ]πὸ γεαν ἔδυσαν. |

X]αῖρε ἀναγνούς.

Ma restitution repose sur ma seconde copie qui m'a fait gagner quelques lettres, excepté à la fin de la l. 14 où j'ai lu αὔτως en 1908, αὐτῷ en 1913. Il se peut que la seconde lecture soit la bonne, mais la plus longue des deux est la plus probable. Chaque hexamètre remplit deux lignes sur la pierre, mais la longueur des lignes n'est pas uniforme.

Ce petit poème est de meilleur ordre que les épitaphes métriques de village de la même région et de la même période, et la restitution mérite un plus grand effort. L. 2 Δοιοὺς est plus élégant que τούτους et nous pouvons en faire honneur au poète. — 6. ἀπ[ήλθε]τον, comble la lacune ; au lecteur mieux inspiré de trouver meilleure restitution. — 7. ὤλεσεν convient peut-être mieux à notre inscription de village que ἔσβεσεν ou ἔφθισεν, ou tout autre verbe de même sens et de même longueur. — 8. Le génitif avec ἡβῶντα peut être rapproché d'une inscription de Juliopolis publiée par Anderson dans JHS 1899, p. 71 : ἐτῶν δὲ τρε[ιῶν ἄωρ]ος ἐγλείπει βίον, et d'une autre de Suverek (voy. ci-dessus n° 4) publiée dans Ramsay, *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 175 : ἤπιος ὢν εταίων μινυνθάδειος δ' ἐτελεύτα (Callander). — 11-13. J'ai suivi les traces de lettres visibles sur la pierre et gardé les trois cas (ὀλοφυρομένου, τειρομένῳ, ἔχοντα) qu'on pourrait réduire à deux en restituant ὀλοφυρομένῳ (πατρί), mais le génitif est garanti par la copie. Au commencement de la l. 12, on pourrait aussi restituer τοῦ] ρ' ὀλοφυρομένου. — 14. Ma copie de 1913 donne κάκλιπον, celle de 1908 est favorable à κάλλιπον. — 16. Les κασίγνητοι sont les υἱοί de la l. 1. — 20. Cf. Kaibel *Epigr. Gr.*, n° 285 : τὸν τριακονταέτη κλαίοις μόρον, ὅστις ἀναγνοῖ. — 21. La pierre porte ποιητε et dans εσαν le sigma est lié à l'epsilon : le sigma et l'epsilon forment un seul caractère à quatre barres.

9. — Dans le cimetière de Buruñ Kuyu [1]. Sur deux faces contiguës d'un *bomos* : le texte de la face gauche prend fin à ἐπήνθει (v. 9) et παυρὸν est le premier mot de la face droite (C. 1910).

Ὃν θέμις ἐστιν ἀεὶ|χῶρον Μοῖραί με ἰδοῦσα[ι|
ἡμεῖν τέρμα βίου αὖ προ|τέθεντο μόρον |
ἡλικίης ἐρατῆς γὰρ | ἀφήρπασεν ἄνθος | ἄριστον
οὐκέτι δὲ | ζωῆς (ἄνθος) ἀφεικόμεθα· |
πρώτην ἡμετέρην δὲ συν|αίμονα παρθένον ἁ[γνὴν |
σῆμα τόδε κρύπτει ο[ὔ]|νομ' Ὀλυμπιάδα,
ἡμᾶ[ς] | τ' ὠκυμόρους· Θησεὺ[ς] |μὲν ὑπέρτερος ἤ[εν ou ἤ[μην?|
μείων δ' ἡλικίῃ τυ[τ]|θὸν ἄμεμπτος ἔην
[ὁ] | μὲν γὰρ παριαῖσιν ἐπήνθει || παυρὸν ἴουλον

1. Buruñ Kuyu est environ à mi-chemin entre Kale Köi et Shimshit, à 65 km. à vol d'avion d'Angora.



ὃς δ' ἄ[ρ] ἄω|τος ἔην ἠϊθέοισιν ἴσος |

ὥρῃ χειμερίῃ Θησεὺς | θάνον αὐτὰρ ἄμεμπτος |
μηνὸς τετρατίου ἀρχομέ|νου τε θέρους |

δειλαίων τοκέων ἄχαρις | χάρις ἐνθάδ' ὁρᾶται
παῖ|σιν ἐπὶ φθιμένοις τυμβο|χόη πρὸ γάμων

παρθενι|κὴ μὲν πρῶτον Ὀλυμπιάς, | εἶτα δὲ Θησεύς,
ἄρτι πα|ρειάων ἄνθος ἄμωμ[ον] ἔχων

αὐτὰρ ἄμεμπτο[ν] | ἔλεν τρίτατον τέλος<ως> | ὡς δὲ γενέθλη

κοινὴ καὶ | τύμβος λείψανα μειξάμε|νος.

D'après la gravure et le style, l'inscription date au plus tard du milieu du troisième siècle. Nombreuses ligatures. Une feuille de figuier marque la fin des vers 12 et 18. Au v. 4, le mot ἄνθος a été omis ; au v. 17, ὡς a été gravé deux fois.

C'est l'épitaphe d'un jeune homme et d'une jeune fille, frère et sœur, Thésée et Olympias. Ces seuls noms trahissent les préoccupations littéraires de leurs parents et la pièce n'est guère qu'un assemblage de réminiscences littéraires sans grand lien. Ainsi s'explique l'inégalité de la composition : les v. 13 et 14, par exemple, sont plus relevés que les v. 1 et 2. L'auteur manque d'ailleurs de clarté en plus d'un endroit : il ne possède pas la langue grecque comme le versificateur de Piribeyli, dont la pièce se développe avec ordre et logique (nº 8).

Le χῶρος mentionné au v. 1 est la tombe, mais l'expression est obscure. Au commencement du v. 8, ma copie porte ιμειων d'où l'on tirerait ἡμείων, mais le sens exige μείων qui répond à ὑπέρτερος (v. 7.). Le v. 8 se rapporte, de façon assez obscure, à Olympias ; mais le v. 10, où pour faire pendant au v. 9 (ici [ὁ] et non pas [ἡ]) on s'attendrait à revoir paraître Olympias, se rapporte évidemment à Thésée.

Au v. 17, τρίτατον est employé adverbialement et répond à πρῶτον et εἶτα du v. 15. Du nu de ἄμεμπτον, il ne reste que la partie inférieure d'une barre droite. Il semble que le sens soit le suivant : « mais, en troisième lieu, le sort qui leur échut ne mérite aucun reproche, et comme ils avaient même naissance, leur tombe a mêlé leurs restes. »

En somme, malgré ses fautes et ses obscurités, l'inscription ne donne pas une idée défavorable de l'éducation dans un district éloigné de la Galatie rurale, loin de tout centre de culture, au troisième siècle. C'est l'œuvre d'un poète de village qui disposait de bons modèles et avait plus de goût que de savoir-faire.

10. — Zengijek Kale (probablement Verinopolis), au S. de Suverek (cf. n° 4). Sur un pilier rond (C. 1910, 1911).

Βασίλισσα |
στήλην εὐποίη|τον ἀναστήσασ' | ἐχάραξεν |
ὄφρα πολυκλαύσ|τοιο τάφου μνη|μήιος εἴη.

Ὄφρα manquait à la copie de 1910 et m'avait été suggéré par le Prof. Desrousseaux : la copie de 1911, faite dans de meilleures conditions, l'a retrouvé. Basilissa est le sujet de la phrase : elle a préparé elle-même sa tombe.

L'emploi de l'omicron en forme de losange ◇ permet d'attribuer l'inscription au quatrième siècle.

11. — Durgut (Miscamus), au N. E. de Philomelium. Sur une pierre plate avec fronton du type du *bomos* (C. 1910).

Ἄν]δρας ἀριστοτάτους κατέχ[ει, | φίλε, βά]σκανος Αΐδης·

Μενεκ|[ράτην καὶ ? Σωκρ]άτην ἀδελφοὺ[ς | .....

Dans le vers hexamètre qui introduit l'épitaphe en prose, j'ai ajouté φίλε pour les besoins du mètre, mais le mot semble trop long et peut-être faut-il restituer simplement κατέχει ὁ βάσκανος Α. La pierre porte Ἄδης. La pierre est brisée à gauche et de la quatrième ligne on ne distingue plus que ΙΟΥϹΟΙ⁻.

12. — Durgut. Pierre brisée de tous les côtés (C. 1910).

+ Ἔν]θα νέος | κατάκιτε Ἀλέ[ξ]|ανδρος Φλε[βιαν]|ὸς ?

Ζωτικοῦ [κ]ελευστοῦ ὃς μνή|μης χάριν ετι..|.τι κῖτε +

Gravure très grossière. Nous ne savons pas si les lignes étaient de longueur uniforme. Le père d'Alexandre étant un marin, nous pouvons avec assez de confiance restituer l'ethnique Φλεβιανός. Phlebia était un village près de Smyrne et Ramsay l'identifie avec « les Bains d'Agamemnon [1] »; il était apparemment situé sur la côte.

Pour les derniers mots : ἐ[πὶ σήμα]τι κῖτε semble trop long. On peut hésiter entre ἔτι [κα]τίκιτε, faute pour κατάκιτε, et ἐ[γκα]τίκιτε.

13. — Durgut. Stèle avec fronton arrondi au sommet (C. 1910).

Στήλην γραμμα|τοέντα ἰσορᾷς, φί|λε, ἀλλὰ νόησον, |
οὗτος γὰρ κατέχει | πολιάθλιον, ἣν δὲ Γε|ωργός,

---

1. *H.G.A.M.*, p. 116.

ὅς πολλῶν | καμάτων πεπαυ|μένος ἐνθάδε κεῖ|τε,
ὃν ἱστοργῆς [ἔνε]|κεν ἐτείμησ[εν σύμ]|βιος αὐτ[οῦ.
? Αὐρ.? Ἀντω]νία[τῷ ἀνδρὶ ἔστησεν μνήμης χάριν ?

Pour les derniers mots, cf. le n° 15. Au v. 4 [ἔνε]κεν est certain.

14. — Durgut. Stèle brisée dans le haut (C. 1910).

[ὁ δεῖνα Δόμ-]
νου Τρικωμείτης
τῇ ἑαυτοῦ συνβίῳ
γλυκυτάτῃ Τάτει
Δείου κὲ τέκνῳ ἀώρῳ
Δόμνῃ μνήμης χάριν.
| Τίς ἂν ταύτῃ τῇ ἱστή|λῃ κακοηθ[έ]α χεῖρα | προσοίσει
αὐγῆς φάος | λίποιτο κὲ ἡλίου τὸ | φῶς.

Anderson a décrit la topographie ancienne de la plaine qui s'étend au milieu des collines phrygiennes entre Durgut et Harranlar. A l'extrémité S. E. et S. O. de cette plaine, au bord des collines, il a trouvé trois établissements anciens qu'il a pu identifier avec Selmea, Miscamus et Harra [1]. Notre inscription nous donne à penser que ces trois villages formaient une Tricomia, dont nous avons d'autres exemples dans la vallée de Tembris [2] et sur la route de Dorylaion à Pessinus [3].

La *devotio*, qui consiste en un hexamètre et un iambique sénaire, mêle deux formules différentes. Dans la région, la fin du type à hexamètre est : ὀρφανὰ τέκνα λίποιτο χῆρον βίον οἶκον ἔρημον (voy. ad n° 19); le commencement du type à iambe est τίς ἂν προσοίσει χεῖρα τὴν βαρύφθονον.

15. — Durgut. Stèle de même type que le n. 14 (C. 1910).

Ἀσκληπιάδου κού|ρη καὶ Παυλείνης | γενετήρων
Πασικρά|τους τε γυνὴ κεῖ[τε] | καταφθιμένη |
Ἀμμία σωφρο|σύνης τέρμα τε|λοῦσα μόνη |
τύμβῳ τῷδ' ὃν| ὁρᾷς, ξεῖν[ε], παρισ|τ[ά]μενος |

Πασικρ]άτης Πα-
? πᾶδος τῇ] ἰδία συν-
βίῳ Αὐρ. Ἀμ]μία ἔσ-
τησεν μνήμης
χάριν.

---

1. JHS. 1899, p. 293. Plus au Nord, on trouve des sites d'anciens villages à Kyzyl Kuyu (visité par Anderson) et à Yavashly, où j'ai copié des inscriptions en 1913. Yavashly est à 15 km. 1/2 de Kurshunlu, à la cote 344 (1910, sans correction).
2. Ramsay, *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 188 (Anderson).
3. Ramsay, *H. G. A. M.*, p. 228.

Le stemma est le suivant :

Asclepias ∾ Paulina　　Papas ? Paulos ?
　　|　　　　　　　　|
Ammia　　∾　　Pasicratès.

16. — Karapunar, exactement au Nord de Philomelium, sur une route conduisant de Bolavadyn à Piribeyli. Stèle flanquée de deux piliers supportant un fronton triangulaire ; à l'intérieur du fronton, cintre où était gravé un relief aujourd'hui détruit (C. 1910).

Toutes les pierres anciennes de ce village, qui ne semble pas répondre à un site ancien, ont été, au dire des habitants, apportées de Korashly.

Κουριδίην συνό|μευνον Ἀμμίαν | σήματι τῷδε |
Ζωτικὸς ἐν με|ρόπεσσι γέρας | ποίησε θανού[σ]ῃ.

Le v. 1 montre bien l'influence de l'accent sur le mètre : il devient un accent prosodique. Voy. Fraser dans *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 152.

17. — Siristat. A été apportée, dit-on, de Zengibar Kale (Palaea Isaura) (C. 1910).

Χαῖρέ μοι ᾧ Ζόη, γλῃκε|ρὸν φάος ἠλιέοιο· (*sic*)
χαιρέ|τ[ω] καὶ φίλος· μεμνημέ|νοι ἄνδρες ἄριστοι·
ἐν|θάδ' ἐγὼ κεῖμε, Κιβας δέ| μοι οὔνομά ἐστιν,
εὐ|τερπὴς ἀ[γ]αθῖσι τετειμέ|νη ἔξοχα πασῶν.
Αὐρη|λία Μαρκία Οὐαναλις | γλυκυτάτην μητ|έρα.

V. 2 φίλος, et non φίλοι, est certain. Ma copie porte χαίρετο. — V. 4 αυαθισι sur la pierre.

18. — Site ruiné, au S. E. de Sary Oghlan, à l'E. de Palaea Isaura. Bloc mal équarri, brisé à droite (C. 1910).

Ἐνθάδε πῦρ κατέδαψε καλὴν Μάρκου [συνόμευνον] |
Ὀρεστείνην Τιβερίου ἣ σωφροσύνῃ [ἐκέκαστο].

Le thêta et l'omicron sont de forme rectangulaire.

Je ne connais pas d'autre allusion à la crémation dans les épitaphes d'Asie Mineure [1], mais il n'est question dans celle-ci que du dépôt dans le tombeau (cf. ἐνθάδε) d'une urne funéraire.

19. — Yalovach (Antioche de Pisidie). Bloc qui doit avoir fait partie d'une tombe construite (Photographié par C. en 1912).

1. A moins qu'on en trouve une dans l'inscription de Chorum : ἔ]στιν δὲ [τ]ὸ χῶμα [κ]αύστρας. *Studia Pontica*, III, p. 192.

Τί]ς δέ κε τύμβῳ τῷδε βαρῖαν χῖρα θή[σει] |
ἢ] ἕτερον σῶμα ἐφ' ἡμετέροισιν ἀμίψῃ |
ὀ]ρφανὰ τέκνα λίπῃ βίον ἔσχατον οἶκον ἔ[ρ]η]μον
τὴν δ' ἄλοχον χήραν ὀδυρομένην | περὶ τέκνων.

Gravure grossière, de basse époque : omicron de forme rectangulaire. Pas antérieure au quatrième siècle.

A la fin du v. 1 οἴ[σει concorderait également avec les traces de lettres et προσοίσει n'est pas moins employé qu'ἐπιθήσει dans cette formule courante. Les deux derniers vers sont le développement de la formule phrygienne bien connue : ὀρφανὰ τέκνα λίποιτο χῆρον βίον οἶκον ἔρημον et nous montrent qu'il faut entendre par χῆρον βίον une « vie de veuvage ». Le subjonctif λίπῃ, pour λίποιτο qui est usuel, est remarquable et vient à l'appui de la conjecture d'Anderson qui propose πάθῃ dans une inscription de Neoclaudiopolis (*Studia Pontica,* III, p. 71) : εἰ δέ τις ἀνύξει, τοιαῦτα πάθῃ. Voy. aussi une inscription d'Iconium que j'ai publiée dans la *Revue de Philologie*, 1912, p. 68 suiv. : ἐὰν δέ [τ]ις ἐπισβι-[άσετ]ε [π]άσχῃ π[ρὸς τ]ο[ῦ ἐ]ρχομ[έν]ο[υ κτλ. Anderson y voyait un solécisme; moi un latinisme ou une mauvaise orthographe pour πάσχοι. Le grand nombre d'exemples donne à penser que nous avons affaire à une manière de parler locale.

J'ajoute à ces textes une inscription déjà publiée, dont la restitution ne va pas sans difficultés.

20. — Ak Shehir (Philomelium). *Bomos* avec bas-relief, aujourd'hui détruit, au-dessous de l'inscription. Endommagé à droite et à gauche (C. 1910).

Λητ]οίδῃ Σώζοντι καὶ Ἡελίῳ βασιλῆι |
εὔξ]ατο βωμὸν ἀνὴρ υἱὸς Ἐπατόριγος |
νουσ]ῶν ἀθανάτοισι Μενέστρατος, ὃν δι[ασωθεὶς |
θῆκε δικαιοτάτοις ἠδ' ὁσίοισι θ[εοῖς.

L'inscription a été publiée par Körte dans les *Ath. Mitt.*, XXV, p. 444, d'après une copie qui ne diffère pas de la mienne, mais sa restitution ne donne pas toute satisfaction. Pas de doute pour les l. 1, 2, 4, bien qu'il ait tort d'imprimer à la l. 4 : ὁσίοισι <θεοῖ>ς ; le signe qu'il prend pour un sigma (C), je le considère comme une moitié de thêta. Mais il lit à la l. 3 :

ἱερὸ]ν ἀθανάτοισι Μενέστρατος ὃν Δι[όδωρος..

D'abord Körte se trompe en supposant que l'alignement était régulier, puis sa division en lignes est fautive. J'ai noté qu'il n'y

avait pas de lettre gravée devant ΘΗΚΕ qui se trouve sous ΘΑΝΑΤ de la l. 3. Puis, comment admettre que le vœu fait par Menestratos a été accompli par Diodoros dont on ne nous dit pas quelle raison il avait d'intervenir. Il est bien plus conforme à l'usage que l'auteur du vœu tienne à le réaliser lui-même ; l'inscription se rattache ainsi à une catégorie bien connue d'*ex-voto*. Cf. Kaibel, *Epigr. Graec.* n°s 770, 834, 840.

Au commencement de la l. 3, les traces que l'on distingue conviennent aussi bien à une partie d'ο qu'à une moitié d'ω, car l'oméga a pareille forme à la l. 1. D'après ma copie, il y aurait place pour le participe présent νουσῶν qui nous renseignerait sur l'occasion du vœu : c'est la restitution que j'ai adoptée.

Körte n'a pas manqué de noter le nom gaulois d'Epatorix, qui s'explique par le voisinage du pays galate, et son article contient une excellente note sur les θεοὶ ὅσιοι καὶ δίκαιοι.

Manchester, à l'Université.

W. M. Calder.

DEUX INSCRIPTIONS BYZANTINES D'ANTIOCHE DE PISIDIE

Je n'ai pas connaissance qu'on ait tenté de restituer et d'expliquer les deux inscriptions d'Antioche de Pisidie publiées par Sterrett aux nos 148 et 149 de son *Epigraphical Journey in Asia Minor* (1888). On voit aussitôt que toutes deux se rapportent à des travaux destinés à approvisionner d'eau la ville d'Antioche, et, telles qu'elles sont publiées par Sterrett, on pourrait admettre qu'elles sont contemporaines et appartiennent à différentes parties de la même construction, comme les inscriptions de la fontaine de Khavsa dans le Pont[1]. Je crois, pour les raisons que je vais exposer, qu'elles se rapportent à des travaux différents entrepris par deux δικασταί de Pisidie.

Le n° 148 a été publié plus correctement par Mordtmann, d'après un estampage, dans les *Arch. Epigr. Mitth. Oest.*, 1884, p. 193. Sa copie reproduit beaucoup plus exactement l'inscription, mais elle porte, au commencement de la l. 3, un **P** dont je n'ai pas vu trace quand j'ai de nouveau examiné la pierre en 1911. Je n'ai pas noté non plus la barre verticale marquée par Sterrett, et dans ma copie la ligne 1 commence par **COC**. Il se peut, bien entendu, que la pierre, qui est restée sur le sol dans une cour, ait été endommagée dans l'intervalle. La copie de Mordtmann donne, à la fin de la l. 7, une croix que ni Sterrett ni moi n'avons notée.

Le n° 149 a été de nouveau copié par Ramsay et par moi en 1913. La reproduction épigraphique de Sterrett donne une idée tout à fait inexacte de l'inscription : les lettres sont d'un style très différent de celles du n° 148 et plus ornées. Notre copie est plus complète que celle de Sterrett. Nous avons noté que non seulement les croix gravées au commencement des ll. 1 et 6, mais encore le **X** de χορηγεῖ ont été effacés par un musulman qui ne voulait pas courir le risque d'un oubli. A la l. 1, le signe de l'élision est gravé après **TOΔ**. A la l. 7, les lettres sont plus serrées que dans les ll. précédentes ; la l. 7 forme un sénaire complet. A la l. 7 il manque environ neuf lettres qui ont été effacées. De la date à la l. 8, il ne reste plus que **INΔ**.

Nous lisons et restituons :

148 ? + τοῦτο Κολέβρα]σος ἔργον ἐπὶ|[σοφίῃ πο]λυβούλωι|
ἀρχθὲν ὑπ]ὸ προτέρων ἤνυσε|[θ]εσμοπόλων·|

1. *Studia Pontica* (Anderson, Cumont, Grégoire), III, p. 40 et suiv.

?ἤρξατο δ'ἡδὺ] ῥέεθρον ἄναντ' 'Ασοῖος|[ἀναρ]ρῶν
ἐς χώρους ἀγαγεῖν|[δι]ψαλέους πρότερον.

149 + Ὁρᾷς τόδ' ἔργον ἡλίκον,|πῶς δαψιλῆ|
Νυμφῶν χορηγεῖ τῇ πόλει| τὰ νάματα;|
σοφὸς δικαστὴς [Πι]σιδῶν | στρατη[γίας|
ἤγειρεν αὐτὸ ΕΙϹϹ.........ΙΟϹ |
'Ινδ(ικτίωνος) (effacé).

Des vv. 2 du nº 148 et 3 du nº 149 il résulte que les dédicaces ont été faites par des δικασταί (θεσμοπόλοι pour les besoins du vers dans 148) de la province de Pisidie. Il est possible que le nº 149 soit le texte le plus ancien, puisque le nº 148 mentionne l'achèvement d'un travail antérieur; mais la chose n'est pas certaine et l'on sait de reste qu'à pareille époque on ne peut guère se fonder sur la forme des lettres pour dater une inscription.

Nº 148. — 1 : Je n'ai inséré le nom propre qu'à titre d'exemple ; — 2 : ἤνυσε « a complété » entraîne ἀρχθέν. Cf. Sterrett, *op. cit.*, nº 191 (Iconium) : Αἰλία Τάτα τὸν περίβολον ἐναρχθέντα [ὑπ]ὸ 'Αρρουν[τί]ου Διομήδους..... τελέσασα κτλ. — 3 : ἄναντα « en montant » justifie [ἀναρ]ρῶν qui semble possible dans une inscription byzantine[1]. 'Ασοῖος serait alors le nom du ruisseau (ou du dieu du ruisseau) dont l'eau était amenée à Antioche. L'aqueduc qui fournissait l'eau à la cité vient d'une source qui forme un des tributaires de l'Anthios, la seule rivière d'Antioche qui soit nommée sur les monnaies[2].

La dédicace a été gravée après que l'eau eut été amenée à un point élevé de la colline sur laquelle était située Antioche. La ville moderne de Yalowach est tout entière dans la plaine et se fournit à l'Anthios. On rapprochera de nos vers 3 et 4 le vers suivant d'une inscription d'Iconium (JHS, 1902 p. 347):

Ἄφθονος ἀενάων Νυμφῶν χορὸς ἔδραμεν ἄστυ.

Notons en passant que notre restitution du v. 4, qui est également celle de M. Fr. Cumont (*Mélanges d'arch. et d'hist.* 1895, p. 51), condamne le mot ψαλεος (ψαλεους) que Bürchner avait découvert dans le même nº 148 de Sterrett (*Comment. Wölfflin.*, p. 361) et qu'il rapprochait de ψαλίδας et ψαλιδώματα dans Sterrett, *Wolfe Exped.*, nº 187.

1. 'Αναίρων avec ῥέεθρον comme complément donnerait le même sens. Au commencement du vers : [πείσθη δ' ἡδὺ] ῥέεθρον est possible ; cf. ἔπεισεν dans la seconde des inscriptions de Khavsa mentionnées plus haut. Ἄναντ' est certain et exclut : ἀ[π]' 'Αντάσοιο σ[υνοῦρων] ou σ[υναρθρῶν] ou σ[υνείρων].

2. Sur cet aqueduc, voy. Weber, *Jahrb. d. arch. Inst.*, 1904, p. 96 suiv.

N° 149. — Le nom du bienfaiteur a été effacé à la l. 7, de même que le chiffre de l'indiction à la l. 9. Toutes ces ratures étant dues au zèle d'un musulman, il est probable que le nom propre avait quelque couleur de christianisme qui lui valut d'être condamné. — L. 8. La première lettre avant la lacune est probablement **C**, peut-être **E**, moins probablement **Γ**. De la première lettre après la lacune, il ne reste qu'une barre droite qui peut être un **I** ou la barre droite d'un **M**, **N**, etc.

Le σοφὸς δικαστὴς Πισιδῶν στρατηγίας porte le même titre et remplit la même magistrature que le personnage à la σοφίη πολύβουλος qui achève l'œuvre commencée par les πρότεροι θεσμοπόλοι. Quel est ce fonctionnaire? Si nos inscriptions dataient du VII[e] s., partant, si elles étaient postérieures à l'institution des θέματα qui ont remplacé les anciennes provinces dans les régions orientales de l'Asie Mineure [1], nous pourrions songer aux θεματικοὶ κριταί ou δικασταί, souvent mentionnés par les auteurs [2]; mais il est difficile, pour nos n[os] 148 et 149, pour le premier surtout, de descendre plus bas que le début du V[e] siècle, et le seul fonctionnaire que l'on puisse à cette époque qualifier de δικαστής est le gouverneur, qui était à la fois administrateur et juge. Sur le gouverneur de Pisidie dans cette période et sur ses attributions judiciaires, voy. mon article du *Journ. Rom. Stud.*, 1912, p. 86-88.

Il est fort regrettable que les noms de ces deux gouverneurs soient perdus ; le plus ancien, nous l'avons dit, était probablement celui du n° 149.

Manchester, à l'Université. W. M. CALDER.

1. Ramsay HGAM., p. 314 attribue la réforme à Héraclius (610-641).
2. Le prof. Bury veut bien me fournir les références suivantes : Const. Porph. *Nov.*, VII, p. 257, éd. Zach. : τοὺς θεματικοὺς δικαστάς ; Michael Altal. éd. Bonn, 182 : δικ. Πελοποννήσου καὶ Ἑλλάδος ; Cedrenus II, p. 542 : δικ. Ἑλλήνων ; et un sceau du XI[e] s. : σφραγὶς δικαστοῦ Βασιλείου τῆς Θράκης, Schlumberger, *Sig.* 123 ; Leo IV, *Tactica*, IV, § 31 πραίτωρ ἤγουν τοῦ θέματος δικαστής. Il ne saurait être question ici des douze θεῖοι δικασταί institués par Justinien puisqu'ils siégeaient à Constantinople.



CATULLE

SUR LA SIGNIFICATION ET LA COMPOSITION DU POÈME 64.

On a renoncé, semble-t-il, à se demander quel modèle Catulle pouvait avoir devant les yeux, quand il composait l'épyllion appelé communément les *Noces de Thétis et de Pélée*[1]. D'une part, en effet, les imitations ou les réminiscences de détail qu'on y a relevées concernent des poètes de toutes les époques, Homère, les hymnes homériques, Euripide, Nonnos, Apollonios de Rhodes, Euphorion, etc., voire même des poètes latins contemporains, s'il faut attribuer les *Dirae* et *Lydia* à Valérius Caton, ce qui exclut la supposition d'un modèle unique ; et d'autre part, les fragments de Callimaque naguère découverts montrent clairement que la manière du poète d'*Acontios et Cydippé* et de l'*Hécalé*, ne ressemble pas du tout à celle de Catulle, et que ce dernier n'a point eu à lui emprunter, pas plus à lui qu'à son école, ce qu'il y a de gravité et de pathétique dans le poème latin. Reste que Catulle a composé une œuvre à la manière des Alexandrins, sans modèle particulier, et en traitant librement, à sa guise, des légendes bien connues, et qui avaient inspiré avant lui nombre de poètes et d'artistes. C'est l'opinion de Friedrich, son dernier éditeur. Nous pensons qu'il est dans le vrai, et nous voudrions le montrer.

Il est facile assurément de retrouver dans le poème 64 quelques-uns des traits qui caractérisent l'art et le goût des Alexandrins, et il y a longtemps qu'on les a signalés ; mais, s'il en contient d'autres qui ne se rencontrent pas ailleurs, ni chez les Latins, ni dans ce que nous pouvons connaître des œuvres grecques, et spécialement alexandrines, et qui lui sont propres et singuliers, il n'y a aucune raison de les attribuer à l'esprit de la littérature alexandrine, plutôt qu'à l'esprit du poète romain, et de les regarder comme une imitation de quelque poème grec perdu, au lieu d'y voir un témoignage de l'originalité de Catulle.

---

1. Cependant M. Pasquali a soutenu il n'y a pas longtemps que le poème 64 est une contamination de deux œuvres alexandrines (*Studi italiani di filologia classica*, nouvelle série, vol. I, p. 1-23).

Ainsi la composition. Elle est extraordinaire, unique. On n'a pas d'exemple d'un poème interrompu par un récit descriptif et dramatique d'une longueur égale à la moitié du tout, récit qui n'est pas un épisode, qui a l'air d'une digression, et qui néanmoins est un autre poème complet, d'un intérêt supérieur au premier, et destiné, semble-t-il, à susciter dans l'âme du lecteur des émotions contraires, et plus profondes. Un ensemble aussi étrange, en si choquant désaccord avec les principes de toute composition littéraire, ne peut pas ne pas avoir une raison d'être. Il nous contraint de soupçonner chez l'auteur une intention qu'il nous dissimule, qu'il nous faut chercher et trouver, et qui doit tout nous expliquer. Nous saurions alors pourquoi le poème épisodique est aussi long que le principal, et s'il n'existe pas entre eux un lien secret, un rapport intime, de telle sorte qu'ils soient tous deux parties intégrantes de l'œuvre, qu'ils n'aillent pas l'un sans l'autre, se prêtant une lumière mutuelle qui éclaire et découvre leur sens profond, et enfin si l'unité de l'ensemble ne résulte pas de leur dépendance réciproque.

Car il n'est pas possible de s'en tenir aux apparences, et, par exemple, de regarder les aventures d'Ariane comme une simple digression, comparable, puisqu'il s'agit de la description d'une tapisserie, à la description du bouclier d'Achille ou d'Enée. Un morceau de ce genre se rattache à quelque événement ou à quelque personnage du poème, et partant il ne surprend ni ne déroute : or l'histoire d'Ariane et de Thésée paraît complètement étrangère à celle de Thétis et de Pélée. En outre, la digression homérique est introduite à un moment où les événements subissent un temps d'arrêt, où l'action fait une pause, avant de prendre un nouvel élan : c'est quand Patrocle a été tué, et qu'il s'apprête à le venger qu'Achille reçoit ses armes ; par conséquent elle sert à délasser le lecteur, en offrant à ses regards une suite d'images attrayantes, de scènes détachées qui n'exigent aucun effort d'attention. Le poème de Catulle, restreint à l'aventure de Pélée, n'a pour ainsi dire pas d'action ; à peine pourrait-on parler de situations : ce sont des récits, des descriptions, des tableaux. Quelle raison d'y insérer une digression, et cela après les cinquante premiers vers, quand ce poème n'en compte pas deux cents ? Surtout que cette digression est une longue et attachante histoire d'amour, un poème suivi, habilement composé, varié, coloré, émouvant, et d'un intérêt dramatique soutenu ; si bien qu'en comparaison le récit des noces de Pélée et de Thétis nous paraît languir, à peine ranimé

par l'épisode des Parques, dont le chant ne peut éteindre en nous la plainte d'Ariane et les gémissements du vieil Égée. Et ainsi, l'on vient à se demander si le véritable sujet du poème 64 n'est pas les amours d'Ariane et de Thésée, et si le poète ne s'est point fait un jeu de donner au principal la place de l'accessoire, par amour du nouveau et recherche de l'originalité [1].

Devrons-nous attribuer ce bizarre renversement à l'imitation d'un modèle grec? ou simplement penser qu'il a été inspiré par le laisser-aller de la composition chez les poètes alexandrins? Ceux-ci, on le sait, se préoccupent surtout de varier leur matière, en y introduisant des morceaux dont le ton et les couleurs se fassent valoir réciproquement par des oppositions adroitement ménagées. Ils recherchent l'effet, l'inattendu, le piquant. Et à ce propos, M. Lafaye fait cette observation que « généralement l'unité de la composition est peu compatible avec un pareil goût; il ne permet guère, quand il va jusqu'au système, de suivre l'ordre le plus naturel et le plus logique » (*op. cit.*, p. 146). Il faudrait s'entendre. Tout d'abord, n'y a-t-il pas des genres qui s'accommodent fort bien d'une composition relâchée, et qui non seulement s'en accommodent, mais y trouvent leur avantage, et n'est-ce pas ceux que les Alexandrins ont mis à la mode, de leur temps, à savoir l'hymne et l'épyllion? Le premier, qui est un poème en l'honneur d'une divinité, peut consister en un suite d'invocations, dont chacune rappelle un attribut de cet être divin, ou remémore une de ses glorieuses actions; ou bien encore il choisit dans sa vie un certain nombre de faits qu'il relate à son aise, sans les enchaîner rigoureusement et logiquement, car cela n'est aucunement nécessaire, puisqu'il suffit, pour sauvegarder l'unité de composition, que toutes les parties de l'hymne intéressent la divinité célébrée, et servent à sa louange. Cette liberté n'exclut en aucune façon l'ordre, que l'intelligence réclame; et même si la loi du genre en réclame tout spécialement un, c'est évidemment l'ordre chronologique, c'est-à-dire « le plus naturel et le plus logique ». Ainsi dans l'hymne à Artémis, de Callimaque. Le poète nous montre la déesse enfant sur les genoux de Zeus, et qui lui demande une virginité perpétuelle, un grand nombre de sanctuaires, un arc et des flèches que lui fabriqueront les Cyclopes, un vêtement de chasse, des nymphes pour la servir

1. Ainsi, bien qu'à ses yeux la légende d'Ariane ne semble avoir été introduite dans le poème que pour faire contraste avec celles de Pélée et de Thétis, M. Lafaye est obligé de constater que « le récit qui devrait être le principal n'est en réalité qu'un cadre » (Catulle et ses modèles, p. 144).



et prendre soin de ses chiens, et enfin son territoire de chasse, toutes les montagnes. Tel est le plan ou plutôt le programme du poème. Chacun de ces articles, mis en œuvre et développé, va former une des parties de l'hymne, lesquelles se succéderont régulièrement dans l'ordre annoncé, et le lien entre ces parties sera une invocation à la déesse. Cette composition si simple, si unie, permet au poète de traiter les épisodes les plus divers, sans s'inquiéter de chercher des transitions pour passer de l'un à l'autre. Quand il nous raconte l'histoire de la nymphe Britomartis, il ne sort aucunement de son sujet, puisque cette nymphe est chère au cœur de la déesse, qui la préfère à toutes les autres, et qui même est invoquée sous son surnom par les Crétois. Il ne fait pas ainsi une digression, parce que le lecteur — le lecteur alexandrin, s'entend — sait bien que parmi les beautés formant le cortège d'Artémis, il doit s'en trouver au moins une à qui il est arrivé quelque merveilleuse aventure, et qu'il se croirait frustré, si le poète, ayant l'occasion de la raconter, la passait sous silence. Callimaque ne fait que prévenir les désirs de son public.

Il n'y a pas de raison non plus de critiquer aussi vivement qu'on l'a fait le récit de l'infortune de Tirésias, inséré avec une gaucherie trop visible, pour n'être pas suspecte, au beau milieu de l'hymne à Pallas : ce récit n'est nullement une digression, c'est le sujet même, annoncé par le titre de la pièce, εἰς λουτρὰ τῆς Παλλάδος ; c'est le bain de Pallas, et il n'y en a point d'autre ; mais il est amené par d'ingénieux préparatifs, entouré d'une spirituelle mise en scène, destinée à donner le change, pendant un court instant. Il est incompréhensible qu'on ait pu être dupe de ce jeu, prendre au sérieux, et regarder comme une maladresse l'apostrophe : « Vénérable Athéna, prépare-toi à sortir ; en attendant, je vais raconter quelque chose à ces femmes ; l'histoire n'est pas de moi, elle appartient à d'autres » (v. 55-56), et qu'on n'ait pas vu que c'est là une façon détournée d'avertir le lecteur, et qui signifie : « Attention ! il s'agit de comprendre. » Mais il n'y a dans le poème ni désordre, ni atteinte à l'unité du sujet ; il n'y a qu'une manière artificieuse de présenter les choses, qui n'est point rare chez les auteurs qui ont beaucoup d'esprit, et qui en abusent. On n'a qu'à feuilleter notre La Bruyère pour en rencontrer vingt exemples.

De même, les Alexandrins devaient en prendre à leur aise dans l'épyllion, genre nouveau, sans traditions, où ils n'avaient pas à s'embarrasser de règles déjà établies et fixées. M. Lafaye, parlant de la pièce 25 de Théocrite, et frappé de la négligence

de la composition, demande où est le véritable sujet : est-ce Hercule chez Augias ? la lutte d'Hercule et du taureau ? ou bien Hercule et le lion de Némée ? (*op. cit.*, p. 147 et 151). Le vrai sujet? mais c'est Hercule chez Augias ; aucun doute là-dessus. C'est parce qu'Hercule est sur le domaine d'Augias qu'un taureau se précipite sur lui, et fournit au héros l'occasion de montrer sa force surhumaine ; et c'est parce qu'il a terrassé l'animal que le fils d'Augias lui demande si c'est bien lui qui a tué le lion de Némée. Tout s'enchaîne si naturellement qu'il ne semble pas que les choses puissent se passer autrement. Et il ne faut pas dire que la personne d'Hercule donne à la composition un semblant d'unité, ni se demander pourquoi le poète a choisi ces trois aventures, et non d'autres, dans la vie légendaire du héros : il faut dire avec assurance que la personne d'Hercule fait toute l'unité du poème, parce que ses travaux sont inséparables de sa personne, que son apparition en éveille immédiatement l'idée, qu'elle suscite en même temps le désir d'en entendre raconter quelqu'un, et que le poète est tenu de satisfaire ce désir. Ici la composition est fondée sur un ordre psychologique, celui de l'association des idées. Il est probable que Callimaque en usait ainsi dans ses élégies, qui paraissent n'avoir été que des épyllia écrits en distiques.

On ne saurait raisonnablement demander aux poètes de s'assujettir, dans tous les genres littéraires indistinctement, aux lois affectées exclusivement à l'un d'entre eux. Là où ils sont les maîtres de leur matière, dans l'ode, l'élégie, et les genres qui se rattachent à ce qu'on est convenu d'appeler la poésie personnelle, ils sont libres de présenter leur inventions comme bon leur semble : c'est au lecteur à se laisser guider docilement, et à entrer dans leurs intentions ; mais s'il veut leur imposer son système à lui, il s'expose à ne rien entendre à leurs œuvres, et c'est un cas qui est loin d'être exceptionnel.

En ce qui concerne la composition, il est certain que les Alexandrins se sont écartés des canons classiques. Ils l'ont voulue plus variée et moins rigide, et ils ont cherché à attirer l'attention sur elle, aussi bien que sur les parties qu'elle embrasse : mais ils ne l'ont ni méconnue, ni maltraitée. Quand on a percé les petits mystères de leur pratique, ce qui n'offre aucune difficulté, on s'aperçoit qu'elle n'est point irrégulière, en ce sens que les choses sont à leur place, et que l'accessoire n'y est pas traité indépendamment et au détriment du principal. Aussi M. Friedrich, qui repousse l'idée d'une influence alexandrine sur la composition du poème de Catulle, a-t-il pu affirmer non sans raison

que chez les Alexandrins, autant qu'il nous est donné de le savoir, la composition progresse en droite ligne, et que malgré de nombreux écarts peu graves, ils ont toujours le sujet présent à l'esprit [1]. Comment en effet des artistes aussi soigneux auraient-ils négligé cette partie essentielle, au risque d'être inintelligibles, et comment s'expliquer la vogue et l'admiration qu'ils ont rencontrée auprès des Latins du siècle d'Auguste ? M. Lafaye remarque « qu'aucun peuple n'a poussé plus loin que le peuple romain l'amour de l'ordre » (*op. cit.*, p. 155). Cet amour des Romains pour l'ordre se manifeste aussi dans la composition de leurs œuvres littéraires, d'un enchaînement plus régulier et plus rigoureux. Comment donc se fait-il que Catulle, s'il a eu un modèle, n'en ait point corrigé, ou tout au moins atténué les irrégularités ; qu'il ait au contraire enchéri à ce point sur ses défauts, et conçu un plan si déconcertant, que Couat en vienne à dire « qu'il est impossible de trouver dans ce poème ni idée dominante, ni mouvement d'ensemble, ni inspiration, ni unité » (*Étude sur Catulle*, p. 177), et M. Lafaye, « il est facile de voir que l'épyllion de Catulle peut se décomposer en un certain nombre de morceaux presque indépendants les uns des autres » (*op. cit.*, p. 155). Reconnaissons avec ce dernier «qu'aucun des poètes alexandrins, dans ce qui nous reste de leurs œuvres, n'a violé aussi hardiment les lois de la composition, pour obtenir un constraste agréable ou émouvant » (*op. cit.*, p. 51). Allons plus loin, et disons que le poème 64 est à première vue inintelligible, parce qu'il n'y a aucun rapport apparent entre les aventures de Thésée et celles de Pélée. Comme on ne peut tout de même pas accuser un poète tel que Catulle d'un pareil désordre, il faut qu'il y ait, il est certain qu'il y a un secret, sur lequel il faut mettre le doigt, pour que les choses, changeant de face, se présentent sous leur véritable aspect, et révèlent leur véritable signification.

La question est double. D'abord, le poème contient-il une idée dominante ? — et ceci revient à demander ce qu'il signifie. — En second lieu, y a-t-il une composition, c'est-à-dire un ordre et une subordination des parties destinés à mettre dans son jour l'idée dominante? Sur le premier point un critique clairvoyant, Shadworth Hodgson, a donné, voilà longtemps déjà, une réponse affirmative, et exacte, à savoir que le poème est une

1. « Nach allem, was wir von ihnen haben und wissen, schritt die Erzählung im wesentlichen geradlinig vorwärts : sie hielten sich trotz zahlreicher kleiner Abschweifungen ihr Thema stets gegenwärtig » (*Catulli Veronensis liber*, p. 323).



glorification du mariage ; malheureusement cette assertion n'était pas accompagnée d'une démonstration suivie. L'auteur se bornait à quelques indications précises, mais trop succinctes [1]. Il avait compté sans la paresse de ses contemporains : ses suggestions furent écartées hâtivement par son compatriote R. Ellis, pour des motifs futiles, et dont le plus inattendu est qu'il les jugeait superficielles [2]. Depuis, on n'en a plus fait mention, à notre connaissance ; ce qui est déconcertant, puisqu'on ne peut se tromper sur la signification de l'histoire d'Ariane et de Thésée.

Nous allons donc expliquer que le poème de Catulle est bien une apologie du mariage, comme l'avait affirmé Shadworth Hodgson, et, d'autre part, nous essayerons d'en montrer l'unité, et d'en expliquer la composition. Pour ce faire, nous détacherons l'une de l'autre les deux aventures, et nous les examinerons séparément. On voudra bien nous permettre, en les analysant à nouveau, d'insister sur quelques points, au risque de nous répéter. C'est pour avoir été lue trop vite, que cette œuvre est restée obscure. Commençons par les noces de Thétis et de Pélée.

II

Une troupe de héros, la fleur de la jeunesse argienne, afin de conquérir la toison d'or de Colchos, a osé pour la première fois

1. « The theme of the so-called Marriage of Peleus and Thetis of Catullus is the glory of marriage, idealised by means of an instance in which all the circumstances of happiness are united, and which is invested with all the imagined glories of the heroic age Those who consider the subject of the poem to be merely the marriage of Peleus and Thetis are at a loss to account for the disproportionate length of the episode, as it then appears, the story of Theseus and Ariadne. But the truth is that the theme of the poem, the glory of marriage, is exhibited by the two contrasted stories, which thus properly assume almost equal importance... Thetis in given in marriage by Juppiter himself : Ariadne deserts her father's home for Theseus. The first union receives its crown in the birth of an heroic son Achilles ; the inconstancy of mind which leads Theseus to desert Ariadne, in the second, is the cause of his own father's death » (*Theorie of Practice*, II, p. 535, cité par R. Ellis, *Commentary on Catullus*, p. 280, en note).

2. « Even granting that a connecting link is to be found in the common theme of the two stories, the glory of marriage, a view recently put forward by Mr. Shadworth Hodgson, and which certainly has the merit of making the episode, not indeed of almost equal, but of somewhat less unequal, importance whith the rest of the poem, it will hardly be denied that the view does not lie on the surface, and after all does not explain the want of poetical finish in the junctures. This is particularly perceptible in 50-52, 212 sqq in each of which the reader is carried of into a new digression » (R. Ellis, *op. cit.*, p. 280-81).



tenter sur un navire les routes dé la mer. L'entreprise est bénie des dieux. C'est Pallas elle-même qui de ses mains a construit le navire. Aussi la navigation est-elle heureuse, et la nef court sur les flots azurés. La faveur divine ménage aux aventuriers le spectacle enchanté des Océanides, qui sortent des abîmes de la mer pour contempler le prodigieux vaisseau. Il est donné à leurs yeux mortels de caresser leurs corps éblouissants, afin que le héros Pélée s'enflamme d'amour pour la divine Thétis. Et le hardi jeune homme n'hésite pas à faire une demande en mariage, et la déesse ne repousse pas l'idée d'une union avec un mortel aussi séduisant, et le père lui-même, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, ne refuse pas son consentement. C'est là le sens, non point suggéré, mais clairement indiqué par les vers 19-21 :

Tum Thetidis Peleus incensus fertur amore,
Tum Thetis humanos non despexit hymenaeos,
Tum Thetidi pater ipse iugandum Pelea sensit.

Dans le salut qu'il adresse ensuite aux héros, le poète revient sur cet accord des sentiments et des volontés, non seulement chez les futurs époux, mais encore chez les parents, indispensable garantie de bonne entente, de paix et d'harmonie dans le mariage, et d'un bonheur durable. Il glorifie Pélée de cet hymen fortuné, puisque le père des dieux, qui exerce sur toutes les divinités une sorte de tutelle, renonce en sa faveur à la main de Thétis ; puisque la vénérable Téthys et le vieil Océan, dont on ne saurait braver l'opposition, consentent sans difficulté à ce qu'il épouse leur petite-fille (v. 24-30). Et ce mariage, si bien vu des dieux, plonge dans l'allégresse la Thessalie, patrie de Pélée. C'est un jour de fête comme il n'en fut jamais. Le travail chôme partout ; chacun abandonne son champ, sa vigne ou son verger pour venir à Pharsale offrir ses vœux au couple illustre. La demeure royale, où l'or et l'argent étincellent, est ouverte à tout venant. La foule y circule, confiante, curieuse, amusée. Elle admire les sièges d'ivoire, les coupes et les surtouts qui brillent sur les tables du festin somptueusement garnies ; elle s'extasie devant le splendide tapis qui recouvre le lit nuptial, et où sont figurées les aventures d'Ariane et de Thésée. Elle se retire enfin pour faire place aux invités divins. Voici Chiron avec un énorme bouquet, où se mêlent sans choix les fleurs de la plaine et des montagnes, et celles qui croissent au bord des eaux. Pénée, qui vient de la riante Tempé, couronnée de bois verdoyants, apporte des brassées de jeunes arbres avec leurs racines, hêtres, lauriers, platanes, cyprès, qui tapisseront les

murailles, et qui, disposés dans le vestibule, formeront un berceau de feuillage. Puis apparaît Prométhée, au cœur avisé. A voir les cicatrices de son supplice, on pense, malgré soi, au pic sauvage et vertigineux où le malheureux fut jadis fixé par une chaîne d'acier [1]. Arrive enfin l'hôte illustre, attendu avec impatience, le père des dieux. Il n'est point seul. Pour donner aux jeunes époux une marque particulière de son affection, il a amené avec lui son auguste épouse et tous ses enfants. Maintenant que tous les invités sont présents — car on ne peut compter sur Phébus et sa sœur, — tout le monde prend place autour des tables abondamment garnies de toutes sortes de mets, et les Parques chantent l'épithalame Jusqu'ici elles n'avaient chanté qu'aux noces de Jupiter et de Junon, mais, par une faveur unique, elles ont consenti à se déplacer pour honorer Pélée et Thétis. Elles chantent la nuit nuptiale qui s'approche, et qui verra aux bras l'un de l'autre les jeunes époux, unis de corps et d'âme par l'amour le plus beau que la terre ait jamais vu. Puis elles annoncent qu'il naîtra d'eux un héros incomparable, dont elles déroulent les exploits dans une vision prophétique.

Si l'on suit attentivement les démarches du poète, on voit fort bien que son dessein est de montrer que la rencontre merveilleuse de Pélée et de Thétis a été pour eux une source de félicité, parce que leur amour était voulu par les dieux, qu'il était réciproque, qu'il n'était pas une passion aveugle, un caprice violent et passager, mais un sentiment profond, réfléchi et durable, et que les deux amants l'ont consacré aussitôt par l'acte solennel du mariage ; et d'autre part, parce qu'ils ont satisfait à tous les devoirs de la *pietas*, en faisant agréer leur union au père des dieux, à leurs parents et grands-parents. Et c'est le jour de leurs noces que leur chaste amour a sa récompense. Ils jouissent d'autant plus de leur bonheur, qu'il suscite la joie dans tous les cœurs, et qu'il provoque partout autour d'eux les témoignages d'affection, les vœux et les acclamations. Et des bouches divines, véridiques, infaillibles, leur donnent l'assurance que leur union sera bénie et féconde, et que leur fils sera le plus glorieux des mortels. Il n'est pas possible de douter que Pélée et Thétis ne

---

1. Les vers consacrés à Chiron, Pénée et Prométhée, en même temps qu'ils ébranlent agréablement l'imagination par le rappel des lieux les plus célèbres et les plus poétiques de la légende, évoquent à l'esprit des paysages différents, plaines fleuries arrosées de cours d'eaux et prés montagnards ; vertes forêts qui s'étagent, et couronnent des hauteurs ; enfin, cimes dénudées et rochers sauvages de la haute montagne Ce procédé de développement par des oppositions n'est pas proprement alexandrin : c'est le fond de la poétique, et aussi de la rhétorique romaine : de Lucrèce à Tacite, poètes et historiens l'emploient constamment.



soient des personnages symboliques. C'est le mariage lui-même que le poète a voulu glorifier, quand il réunit toutes les conditions requises pour assurer le bonheur des époux dans le présent et l'avenir. On le voit au soin qu'il prend d'introduire dans son récit certains détails qui rapprochent le couple héroïque du commun des mortels et de la condition bourgeoise. Ainsi, les égards respectueux envers les grands-parents, Océan et Téthys, dont on sollicite l'assentiment ; ainsi, la venue au repas de noces, après tous les autres, de l'invité de marque, Jupiter, qui, bienveillant, amène avec lui toute sa famille, *cum coniuge natisque* ; ainsi, l'absence remarquée et commentée de Phœbus et de sa sœur, que Jupiter n'a pu décider à l'accompagner et qu'il a dû laisser au ciel [1] ; car, dans la vie du monde, il est assez fréquent qu'un mariage fasse des mécontents, lesquels s'abstiennent de paraître à la cérémonie, malgré les représentations de leurs proches, et restent chez eux à bouder. Ainsi, on devine sans peine que les trop rustiques présents de Chiron et de Pénée ont dû étonner les maîtres de la maison, et amener un sourire sur leurs lèvres ; mais on n'a pas voulu contrister ces excellents cœurs et ces vieux amis de la famille : le bon Chiron a eu le plaisir de s'entendre dire que son bouquet « embaumait toute la maison », *domus iucundo risit odore*, et Pénée, ravi du parti qu'on tirait de son tas encombrant de feuillages et d'arbrisseaux, s'est vu féliciter de décorer à lui seul tout l'édifice. Quant à Prométhée, on ne refusera pas de reconnaître, dans cet invité, le personnage auquel il est arrivé des aventures extraordinaires, dont l'opinion s'est longtemps occupée, et qui, partout où il se montre, fixe sur lui les regards curieux, et fait marcher les langues. Ces procédés, sans doute, les Alexandrins les ont employés pour rajeunir les vieilles légendes et renouveler leur saveur — l'Enfance d'Hercule, de Théocrite, en est un agréable témoignage — et il est probable que leur exemple a engagé le poète latin à en user à son tour, mais si les traits que nous venons de relever chez lui n'avaient été introduits que par simple esprit d'imitation, sans correspondre à un dessein particulier, ils seraient non seulement inexplicables, mais encore déplacés, sinon ridicules. Au reste l'examen du second poème, et sa comparaison avec le premier, vont lever nos doutes.

---

1. Si on le rattache à *aduenit*, comme le voudrait Ellis, *caelo* n'est plus qu'un mot superflu, une cheville ; on voit au contraire l'importance qu'il prend, quand on le rapporte à *relinquens*. Au reste, il est clair qu'il y a une opposition entre l'endroit où Jupiter se rend avec sa famille, et celui où il laisse Phœbus et sa sœur.



L'aventure d'Ariane et de Thésée s'ouvre aussi par le spectacle de la mer, non plus de la mer joyeuse et pleine d'espoirs, mais de la mer orageuse et farouche [1], où fuit le navire de Thésée, de Thésée qui vient d'abandonner sur une île déserte la malheureuse Ariane. Debout sur le rivage, immobile et comme pétrifiée, l'infortunée regarde s'éloigner à force de rames celui qui a profité de son sommeil pour se séparer d'elle, et elle ne peut en croire ses yeux. Le poète nous met au courant de la situation. Il nous dit comment le héros athénien aborda en Crète pour affranchir sa patrie du tribut qu'elle payait au Minotaure, et combattre le monstre ; comment la jeune fille conçut pour lui une passion subite, au point de promettre aux dieux des offrandes, et de faire des vœux pour la mort de son propre frère, de contribuer effectivement à la victoire de l'étranger, de lui sacrifier toutes ses affections de famille, et enfin d'abandonner pour le suivre père, mère et sœur. Et maintenant, assurée de la trahison de Thésée, elle laisse éclater sa douleur et son désespoir. Elle lui reproche ses parjures, ses promesses de mariage qu'il lui faisait d'une voix caressante ; à sa dureté de cœur, à sa cruauté, elle oppose cet amour sans bornes qui, pour assurer la vie du jeune homme, l'a poussée à des forfaits impies. Torturée à la pensée de ce lâche abandon, et de la fin misérable qui l'attend dans cette île déserte, exaspérée de n'avoir recueilli que mépris et cruelle indifférence, au lieu des joies conjugales dont on avait flatté son espoir, et d'être écartée à tout jamais de celui à qui elle a tout sacrifié, éperdue, et n'espérant plus atteindre ce cœur insensible, qu'en lui infligeant une douleur comparable à la sienne, et d'inconsolables, d'inapaisables remords, elle invoque les Euménides. Ses vœux seront exaucés, et l'oublieux Thésée sera cause que son vieux père, qui l'aime d'une tendresse infinie, et qui se consume de désir dans l'attente de son retour, se donnera la mort de désespoir. La malheureuse Ariane, sauvée de la mort contre toute prévision, se verra associée aux courses d'un dieu agité et vagabond, à ses thiases frénétiques, à son culte sauvage : proie et victime de Iacchus, elle ne connaîtra désormais ni calme, ni repos, ni bonheur. C'est le châtiment que suggèrent à l'esprit les vers 254-264.

Cette histoire est la contre-partie exacte de celle de Pélée et de Thétis. Tout y va à l'encontre du cours naturel et normal des

1. Cette correspondance est déjà un indice de la solidarité, pour ainsi dire, qui lie les deux aventures.

choses ; tout y est vicié et perverti par l'égoïsme immoral et le désordre de la passion. Ce n'est pas l'homme, c'est la femme qui s'éprend la première, et qui, faisant taire sa pudeur, et au mépris de son devoir, déclare son amour. En se cachant de ses parents, sans prendre même sa sœur pour confidente, Ariane s'engage clandestinement à un étranger que le destin a fait l'ennemi de sa maison ; elle se met de son parti, et, trahissant sa race, elle l'assiste contre son propre frère. Cet Athénien, qui ne peut nourrir à l'égard de la fille de Minos que des sentiments d'horreur et de haine, elle croit à toutes ses paroles d'amour, se fie à toutes ses promesses de mariage, sans se dire que, souillé du sang de son frère, il ne pourra pas l'épouser, ni même la tolérer sous son toit et à son foyer. Et pour le suivre, elle abandonne la maison de son père, elle fuit les tendres caresses de sa mère et de sa sœur, elle renonce à son foyer, elle renie sa patrie et ses dieux.

Il faut remarquer, et ceci est essentiel, que malgré la pitié que lui inspire cette victime de l'amour, le poète ne laisse pas de condamner Ariane. C'est visible aux attitudes et aux paroles qu'il lui prête. On a critiqué la composition de l'épisode d'Ariane ; on s'est étonné qu'après nous avoir présenté l'héroïne debout sur la grève déserte, suivant de ses yeux désespérés la galère de son amant qui s'évanouit à l'horizon, Catulle ait entrepris de nous raconter tout au long les événements antérieurs. C'est toujours la même erreur. On veut appliquer à la poésie les lois rigoureuses et la logique qui président à la composition d'une œuvre oratoire ou didactique. Il eût été plus sage de chercher la raison de cette particularité dans les circonstances, et surtout dans les intentions du poète. L'histoire d'Ariane est la description d'une tapisserie. Or les diverses parties dont se compose un ensemble pictural n'ayant pas toutes la même importance, il y a nécessairement au premier plan un groupe ou une figure centrale, qui doit tout de suite solliciter l'attention et retenir la réflexion, puisque l'artiste y a mis l'essence de sa pensée, et qu'elle donne sa signification à l'œuvre entière. Or, quelle est la première image qui frappe les yeux du spectateur ? C'est une jeune femme abandonnée par son amant, au visage contracté par la douleur et le désespoir, qui a oublié toute décence, et qui, échevelée, dépouillée comme une bacchante, expose au jour sa nudité (v. 60-70). Le spectateur apprend peu à peu que cette princesse royale, que sa mère gardait si jalousement à l'abri dans le secret de sa chambre virginale, a déçu cette tendre prévoyance le jour où elle fut

mise en présence de Thésée. Oubliant la modestie et la réserve de son sexe et de son rang, elle fixe ses yeux hardis sur l'hôte aux cheveux blonds, elle le contemple sans baisser les paupières, longuement, jusqu'à ce qu'elle se sente agitée par le trouble du désir (v. 84-94). Et puis elle s'offre, elle se donne sans hésitation comme sans honte. Maintenant elle expie cet amour coupable, dans son corps, qui va être livré aux bêtes féroces sur cette île désolée, et sera privé de sépulture ; dans son âme, tourmentée par toutes les fureurs de l'amour trahi ; dans son honneur enfin, car elle se dégrade et s'avilit sans même en avoir conscience. Que signifient en effet ces vers tant admirés, cités comme l'expression passionnée et touchante de l'amour qui s'immole (160-164),

> At tamen in uestras potuisti ducere sedes
> quae tibi iucundo famularer serua labore,
> candida permulcens liquidis uestigia lymphis
> purpureaue tuum consternens ueste cubile,

que signifient-ils en vérité, sinon que la fille de Minos, abdiquant toute fierté, est descendue si bas qu'elle aspire aux besognes les plus humiliantes de l'esclavage, s'il lui est permis de satisfaire ainsi son aveugle et misérable passion ?

C'est là une interprétation qui doit s'imposer à un lecteur attentif, parce qu'elle traduit les sentiments et les réflexions de la foule qui visite le palais de Pélée. Or, elle a l'esprit tout occupé du grand événement qui va s'accomplir, l'union d'un mortel et d'une déesse, avec l'agrément et la présence du maître des dieux et de son épouse, du couple divin, gardien de la sainteté du mariage et protecteur de la famille. Ces graves pensées se mêlent au plaisir de la curiosité. Les richesses de la magnifique demeure, l'or, l'argent, l'ivoire qui partout brillent, tout ce luxe royal est à ses yeux le signe certain de la bienveillance des dieux, qui ont comblé Pélée, et, en lui donnant l'opulence, ont assuré la puissance et l'éclat de sa maison. Lorsqu'elle s'arrête devant le lit nuptial, et l'admirable tapis qui le recouvre de ses figures brodées, ce qui fixe tout de suite ses regards, c'est l'image de cette femme nue dont le visage exprime un si morne désespoir. Surprise, déconcertée, elle ne peut tout d'abord s'expliquer la présence de cette bacchante impudique et tourmentée sur la chaste couche, où une déesse va reposer entre les bras d'un mortel aimé des dieux ; elle ne peut croire non plus à quelque mauvais présage, puisque les dieux amis sont là, en personne, pour le détourner. Ses regards cherchent à déchiffrer

l'énigme, en parcourant les scènes représentées sur le tissu, et elle n'a pas de peine à en découvrir la signification, puisque la tragique histoire est l'opposé de celle de Pélée et de Thétis, dont l'issue fortunée occupe en ce moment ses yeux et son âme. Il ne lui échappe pas que de ces destinées si contraires elle doit tirer cette leçon que les dieux n'approuvent et ne bénissent l'amour, que s'il respecte les devoirs de la *pietas*, qu'ils le châtient durement quand il les viole, et qu'ainsi c'est dans le mariage qu'il doit trouver son couronnement, qui est le bonheur.

Catulle n'a pas exprimé le rapport qui existe entre les deux aventures, et qui renferme la signification de tout le poème. Il a laissé au lecteur le soin de le chercher, et le plaisir de le découvrir. Il n'a pas cru préjuger de sa sagacité. Car il est naturel que le lecteur se mêle en esprit à la troupe qui se promène dans la maison de Pélée, qu'il entre dans ses pensées et ses émotions, en un mot qu'il prenne son âme : c'est là le but et la fin de la poésie. Catulle s'est donc tu, mais il a eu recours à une suggestion, et il a amené le lecteur à se demander, avec le peuple thessalien, pourquoi, sur le lit nuptial d'une déesse, étaler les funestes images d'Ariane et de ses amours. Si le tissu avait été placé ailleurs que sur ce lit, le poème n'eût pas été intelligible, et fût resté inexplicable.

Ainsi donc le poème 64 est composé de deux parties qui, dans le texte, ne se font pas suite, et dont l'une n'est pas la continuation de l'autre. Elles semblent au premier aspect former deux poèmes distincts, joints ensemble d'une manière arbitraire et artificielle, puisque le second est emboîté dans le premier, pour ainsi dire. Il est facile de les disjoindre, de les considérer à part, et puis de les comparer. Quand on l'a fait, on voit très bien qu'il existe entre eux un lien étroit, et que ce sont deux compositions similaires, dont les sujets se répondent, et se font en quelque sorte pendant, comme deux tableaux qui représenteraient l'un le bonheur de l'amour conjugal, et l'autre le malheur de l'amour illégitime. Et ce qui fait l'unité du tout, c'est justement le rapport des deux parties entre elles, rapport qui révèle et précise leur signification respective, d'où résulte la signification générale de l'œuvre.

III

Il n'en reste pas moins que la composition de cette œuvre viole toutes les règles connues et usitées, qu'elle n'a point de modèle, même chez les Alexandrins, et qu'en apparence, elle

brave le sens commun. C'est une monstruosité que ces deux poèmes, à la fois indépendants et solidaires l'un de l'autre, soudés en un point qui est vers le centre du premier. De toute évidence, une anomalie aussi extraordinaire a sa cause dans le sujet, ou plus exactement dans la manière dont il a été conçu. Pour réaliser son dessein, c'est-à-dire pour nous montrer les destinées différentes des amours humaines, selon qu'elles sont fondées sur le mariage, ou qu'elles suivent les entraînements d'une passion aveugle, l'auteur a jugé que le plus simple et le plus avantageux était de composer deux tableaux séparés, puis de les rapprocher et de les opposer par quelque moyen adroit. L'artifice, a été d'imaginer que l'un de ces tableaux fût brodé sur un tissu, et que cette broderie recouvrît le lit nuptial. Faut-il croire que la composition proprement dite se réduit à cette invention d'une ingéniosité et d'une gaucherie barbares, ou bien y a-t-il un ordre caché, que le subtil poète nous dérobe, et qu'il veut aussi nous faire chercher et découvrir ?

S'il en est ainsi, pour avoir une composition véritable, il est nécessaire que les deux poèmes n'aient pas la même importance, mais que l'un puisse être considéré comme le poème principal. Et le poème principal sera celui qui fait sur l'esprit du lecteur l'impression la plus profonde, par plus de variété, d'éclat, de force et de pathétique, et surtout par des images de la vie plus saisissantes, et d'un intérêt plus prochain et plus pressant. Or, le poème consacré aux noces de Thétis et de Pélée est une œuvre qui est surtout aimable, spirituelle, pittoresque. Il nous offre une suite de tableaux variés sans doute, et attrayants, mais qui charment les yeux et amusent l'esprit beaucoup plus qu'il ne remuent la sensibilité. Si l'on met à part les accents épiques qui résonnent dans quelques strophes du chant des Parques, il respire d'un bout à l'autre une joie douce et sereine. Les figures de Pélée et de Thétis y sont effacées et lointaines, comme voilées par une sorte de brouillard divin, et le couple ne se découvre à nous, vision charmante et brève, qu'au début et à la fin du chant prophétique des Parques. Qu'on mette en regard de cette heureuse idylle, le drame orageux d'Ariane, où souffrent, se lamentent et gémissent si pathétiquement de pitoyables créatures humaines, victimes, comme nous, de leurs propres passions ou des passions d'autrui, avec cette suite de tableaux pleins de grâce, d'émotion, de grandeur, et d'un coloris si riche et si rare, Ariane dans le palais de son père, Ariane sur la grève de Naxos, Thésée et le Minotaure, Iacchus et son turbulent troupeau, et l'on ne mettra point en doute que

le sujet principal ne soit la légende d'Ariane. S'il fallait donner un titre au poème 64, on l'appellerait à l'ancienne mode : *Les malheureuses amours d'Ariane et de Thésée, accompagnées des noces de Pélée et de Thétis.*

Reste à voir par quel moyen Catulle amène un lecteur curieux et attentif à se représenter les deux poèmes comme n'en faisant qu'un, et comment il peut lui donner l'impression d'une composition véritablement artistique. On remarquera d'abord que le premier sujet, l'histoire de Pélée et de Thétis, s'interrompt dans son développement pour laisser place à l'exposition suivie et complète du second, lequel, de ce fait, acquiert déjà une importance prépondérante. En second lieu les différents épisodes dont est composé le premier se succèdent régulièrement, juxtaposés selon l'ordre des événements, qui est l'ordre chronologique. Il n'en est pas ainsi pour le second. Ici, il n'y a pas simple succession, il y a composition, au sens propre du mot. Le poète, anticipant sur les faits, nous met d'abord sous les yeux l'image d'Ariane abandonnée dans une île déserte ; il nous remplit l'oreille de ses lamentations et de son désespoir ; puis à l'esprit, qui cherche les origines et les suites d'une si grande infortune, il donne les explications désirées, en racontant les événements qui se sont passés en Crète, quand Thésée y eut abordé ; ensuite à Athènes, quand il revint de son expédition, et en dernier lieu à Naxos. Et la suite de l'histoire de Pélée et de Thétis, qui reprend sa marche interrompue, ne détruira ni n'affaiblira les émotions que le lecteur vient de ressentir, mais elle sera comme une véritable κάθαρσις, elle les soulagera, en lui livrant l'explication suprême, la nécessité de soumettre l'amour aux lois de la *pietas*. Il lui paraîtra que les aventures de Pélée et de Thétis accompagnent celles d'Ariane et de Thésée pour leur servir, par contraste, d'éclaircissement et de commentaire ; et, comme ces dernières *sont réellement figurées sur une tapisserie*, et groupées vers le centre du poème [1], encadrées en quelque sorte par les premières qui se déroulent de côté et d'autre, le lecteur sera tout naturellement induit à se représenter l'ensemble comme une œuvre picturale, formée d'une composition centrale, représentant la légende d'Ariane, et autour de laquelle seraient disposés, comme un cadre ou une bordure, en panneaux ou en médaillons, les épisodes d'une autre légende, celle de Pélée et de Thétis ; ou bien encore, il pourra imaginer que ces derniers

1. Non le centre, par rapport à la longueur du poème, mais par rapport à la suite des événements qui y sont racontés.



se suivent sur une frise transversale surmontée en son milieu par la composition principale.

Nous sommes donc en présence d'une audacieuse tentative de transporter en poésie les procédés de composition de la peinture. Le lecteur moderne a quelque peine à entrer dans cette idée, parce que son esprit n'en est point occupé ; mais la suggestion était immédiate pour le lecteur antique, qui voyait partout, sur les murs des édifices publics ou des maisons privées, des représentations de la légende d'Ariane : car il n'est point de sujet qui ait aussi souvent sollicité le pinceau des artistes [1]. Il va de soi que le poème de Catulle n'est pas l'interprétation poétique d'une œuvre d'art réelle. C'est une composition idéale, où l'on retrouve d'ailleurs les motifs que les peintres avaient coutume de traiter à part, par exemple le réveil d'Ariane, et l'arrivée de Bacchus. Mais rien ne s'oppose à ce que les épousailles de Thétis et de Pélée ne rappellent quelque frise ou quelque relief. Quant à l'association de deux légendes destinées, par leur opposition, à dégager une idée morale, Catulle a bien pu en trouver l'idée dans quelque peinture décorative.

S'il avait existé, parmi les œuvres de la poésie hellénistique, un modèle du poème de Catulle, il n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des scholiastes par l'étrangeté et l'audace de sa conception, et on en trouverait chez eux la mention, avec quelques citations. Le poème 64 est certainement une œuvre originale, je veux dire personnelle, et romaine. Non par l'invention, puisque les matériaux se trouvaient partout, abondants, et sous la main de qui voulait les utiliser, mais par la disposition et l'arrangement, qui appartiennent en propre à Catulle, et par l'idée morale qu'il traduit, laquelle incontestablement n'est point une inspiration alexandrine. On sait que Catulle faisait partie d'un cénacle de jeunes poètes, qui voulaient secouer le joug de la tradition classique, jusqu'à eux reconnue et suivie, et introduire dans les lettres romaines les nouveautés des Alexandrins. Ce qui devait les séduire chez ces auteurs, c'était, entre autres libertés, qu'ils en usaient à leur guise avec les lois reconnues et coutumières de la composition ; et qu'à une régularité logique, et en quelque sorte extérieure, ils aimaient à substituer un certain ordre interne et psychologique, de telle façon qu'ils pouvaient charmer l'esprit par des oppositions et des contrastes

1. C'est ainsi qu'Helbig en signale une quarantaine de représentations à Pompéi et à Herculanum (*Wandgemälde der vom Vesuv verschütteten Städte Campaniens*, p. 253-262).



imprévus, et l'intriguer diversement au moyen d'adroits artifices. Cette manière, qui laisse du champ à la fantaisie, permettait à chacun de faire montre d'ingéniosité et d'esprit, et de se distinguer du commun : principal attrait et grande raison d'être des jeunes écoles. Dans ce genre d'invention les νεώτεροι se trouvaient excités à rivaliser avec leurs modèles, et naturellement, à les dépasser en hardiesse et en singularité. Or, puisque l'art est l'imitation de la vie, et que la poésie et la peinture nous en donnent des images, chacune par les moyens qui lui sont propres, ne pourrait-on pas faire en sorte qu'un poème évoquât aux yeux de l'esprit la vision d'une composition picturale? On imaginera très bien qu'une gageure de ce genre ait pu être proposée chez un des membres du cénacle, par exemple, chez Licinius Calvus, dans un de ces moments d'exaltation poétique dont Catulle nous a transmis le souvenir [1], et que cette gageure, Catulle était capable de la tenir mieux qu'un autre de ses amis. Voilà, selon nous, à quoi se ramène l'influence alexandrine sur la composition de notre poème.

Le poème 64 est l'œuvre d'un homme qui a réfléchi sur les désordres de l'amour, sur leurs conséquences funestes à la famille et à la société, et qui, de même, a constaté les effets bienfaisants de l'amour plié aux lois du mariage. Si Catulle fait ici figure de moraliste, il n'y a pas lieu de s'en étonner : qui a été plus que l'amant de Lesbie une victime de la passion? Il lui a sacrifié tous ses biens, santé, fortune, estime de soi-même, et la paix de ses jours ; et en retour, il n'a eu que la trahison, les tourments de la jalousie, les humiliations et la honte. Cependant sa nature le portait aux affections les plus douces et les plus constantes, celles de l'amitié et de la famille. On sait de quelle tendresse il a aimé son frère, et qu'il ne s'est jamais consolé de sa perte. Ce provincial transplanté à Rome, au sein d'une société artificielle et corrompue, avait gardé un attachement profond au pays natal ; il revenait avec joie dans sa tranquille maison de Sirmio, pour y oublier ses soucis, et y reposer son esprit et son corps ; il enviait au fond de lui-même le bonheur de son ami Véranius, qui pouvait vivre au foyer des ancêtres, entre des frères ayant même cœur, et une chère vieille maman [2]. Aussi, au milieu des souffrances que lui infligeait la créature charmante et infâme, qu'il adorait et maudissait tout ensemble, quels regrets sans doute de n'avoir point,

1. Cf. pièce 50.
2. Cf. pièce 9.



dans la paisible Vérone, confié son cœur à l'affection pudique et fidèle d'une épouse ! et comme il devait comprendre alors la douceur et la beauté de l'amour conjugal, du *bonus amor !* Car il avait appris, dans sa province encore attachée aux anciennes mœurs, à vénérer l'institution du mariage, où il voyait le fondement de la cité, et la sécurité de la patrie [1]. Il l'a chantée dans deux ravissantes pièces, qui n'ont point d'égales dans la lyrique romaine : une troisième fois il lui a rendu hommage dans le poème 64, fruit de ses méditations, après les épreuves de la vie, et une cruelle expérience des amours déréglées.

Georges RAMAIN.

---

1. Cf. pièce 61, v. 66-74.

CALLIMAQUE

ÉPIGRAMME SUR ÉÉTION D'AMPHIPOLIS

Ἥρως Αἰετίωνος ἐπίσταθμος Ἀμφιπολίτεω
ἵδρυμαι μικρῷ μικρὸς ἐπὶ προθύρῳ
λοξὸν ὄφιν καὶ μοῦνον ἔχων ξίφος· ἀνδρὶ ιπειῳ
θυμωθεὶς πεζὸν κἀμὲ παρῳκίσατο.

La lumière vient d'être faite sur cette épigramme par M. P. Roussel (Rev. des ét. grecques 1921, p. 266 ss.) en ce qui touche le point de vue archéologique. Éétion a installé chez lui, comme soldat en logement chez un particulier, le dieu Ἥρων ou Ἥρως. Le dieu est représenté avec son serpent, qui est λοξός (dans un coin, selon M. Roussel). Il n'a pas sa lance, mais il a son ξίφος. Tout dieu cavalier qu'il est, il est figuré à pied, πεζός. — Pourquoi ce dernier point? Un cavalier a été changé en fantassin parce qu'Éétion garde rancune à un vrai soldat logeur, celui-là cavalier.

Reste un problème non archéologique, mais philologique, que M. Roussel n'a pas abordé : que faire de ιπειῳ à la fin du troisième vers ?

Le sens, ainsi que l'antithèse précise de πεζόν, veulent d'abord qu'on rétablisse ἱππεῖ. ; le dédoublement de ππ tient à ce que le copiste, pour éviter un châtiment, a volontairement altéré un ιππειῳ du modèle ; par cet expédient, il simulait une fin scandable. Ἱππεῖ, par conjecture ou d'après un ms., existe dans l'arrangement de l'Anthologia Planudea, ἀνδρὶ δὲ ἱππεῖ.

Avant le ιπει du ms. il manque une brève, et après ce même ιπει on a en trop ῳ. A priori, ces deux fautes voisines doivent être présumées connexes ; après omission intérieure, il y aura eu rétablissement marginal. D'autre part, le sens peut nous aider à trouver une correction plausible, car ἀνδρί, qui conviendrait pour désigner le héros d'une anecdote présentée comme vraie, s'applique moins bien à un personnage en l'air, que le poète invente par plaisanterie. Je propose donc ἀνδρί τῳ ἱππεῖ | θυμωθείς (τῳ a pu être fourni au poète par la langue de l'Iliade). Cette hypothèse ressemble fort à une *semi-conjecture* (Rev. de philol. 1921, p. 75). La faute aurait commencé par un saut du même au même (de l'I de ΑΝΔΡΙ à celui de ΤΩΙ, ou, plus exactement peut-être,

du groupe IT de ΑΝΔΡΙΤΩΙ au groupe analogue II de ΤΩΙΙΠΙΙΕΙ. Rétabli par une autre main, ΤΩΙ aurait été mal déchiffré (ΙΩΙ : cf. Manuel de critique verbale § 1352) et par suite substitué à l'I final de ΙΙΠΕΙ.

Louis HAVET.

CICÉRON, Quinct. 53 et 93.

53 : *si in paruula re* captuus *aliquid uererere*. Telle est la leçon du principal entre les mss. récents, notablement estropiée ailleurs (*captiuis*, *capitis*...). *Captuus* est une notation très régulière pour *captūs* ; le redoublement de la voyelle servait, suivant le système emprunté par Attius à l'orthographe osque, à éclaircir la syntaxe en notant la prononciation (Manuel de critique verbale § 212 ; pour les formes de quatrième déclinaison, tant au génitif qu'au pluriel, voir les nombreux exemples recueillis dans la Formenlehre de Neue). Le sens de *captus* est celui de « piège » au figuré. A ce point de vue, l'exemple est un ἅπαξ εἰρημένον. C'est *captio*, et non *captus*, qu'on emploie d'ordinaire avec cette valeur, et cela est naturel, car le suffixe *-tus* indique normalement un acte, tandis que le suffixe *-tio* marquait à l'origine une qualification pour, une aptitude à. *Quid tibi hanc tactiost*, en quelle qualité la touches-tu. Or le fragment palimpseste de Turin, aujourd'hui brûlé, remplaçait *captuus* par *captionis*. Les éditeurs suivent le palimpseste de préférence aux mss. du xve siècle ; aussi notre ἅπαξ n'a-t-il pas été enregistré dans le Thesaurus. Certes l'autorité d'un palimpseste est imposante, mais est-ce à l'aveuglette qu'il faut lui obéir ? D'abord notre témoin du xve siècle, qui a *captuus*, avait été confronté avec le ms. carolingien de Cluny ; pourquoi le bizarre *captuus* n'y a-t-il pas été accompagné de la variante *captionis*, sinon parce que le ms. carolingien, lui aussi, avait *captuus* ? Ensuite, que conseille le principe de la *lectio difficilior*, ou, si l'on veut, le principe de banalité croissante ? *Captionis* n'est-il pas la glose naturelle d'un *captus* de sens rare, pourvu, par surcroît, d'une orthographe rare ? La glose a évincé le glosé dans le palimpseste, et rien n'est moins surprenant, tandis qu'il faudrait suer sang et eau si l'on voulait expliquer comment, du classique *captionis*, un copiste du xve siècle a pu tirer un archaïsme correct comme *captuus*.

Cicéron, dans les traités de son âge mûr, dit *captio*. Il n'en résulte pas qu'il n'ait pu dire *captus* à vingt-cinq ans.

Pro Quinct. 93. Trois lignes avant la fin, le palimpseste donne un *ait* assez inutile, qui manque dans les mss. récents. Je crains bien que cet *ait* ne représente une glose complétive, comme *captionis* une glose explicative. Si *ait* était authentique, l'omission dans les mss. récents en serait gratuite, ce qui est, a priori, tout à fait invraisemblable.

Louis HAVET.

VERGILIANA

I. A PROPOS DU *CATALEPTON*

Dans l'excellente étude qu'il vient de consacrer au *Catalepton* [1], M. Édouard Galletier a soigneusement distingué entre l'examen de ce qu'on pourrait appeler l'authenticité individuelle des différentes pièces et la détermination de la date à laquelle elles ont été réunies et publiées en *Corpus*; et, s'il a admis l'origine virgilienne de plusieurs d'entre elles et, notamment, des épigrammes 5, 7, 8, il ne croit pas à l'origine virgilienne du recueil factice qui les a assemblées. Cette conviction négative est aussi la mienne, mais je suis persuadé qu'il est possible de la fortifier par des arguments que M. Galletier n'a pas envisagés et dont la précision condamne les principes mêmes sur lesquels sa minutieuse recherche s'est flattée de sauver par endroits les positions, selon moi intenables, de la critique conservatrice.

*
* *

De l'élaboration tardive du recueil nous possédons un précieux indice que M. Galletier a parfaitement dégagé [2].

Le recueil ne pouvait être connu d'Ovide, quand celui-ci publia « la longue élégie du livre II des *Tristes* où il rappelait tous les auteurs grecs et romains qui, pour avoir prêté l'oreille à une muse un peu légère, ne souffrirent ni dans leur gloire ni dans leur situation » [3]. En cette plainte célèbre, Ovide, en effet, essaye de se retrancher derrière l'exemple de Virgile, mais il n'invoque pour sa défense que les arguments des *Eglogues* et de l'*Enéide*, Phyllis, Amaryllis et Didon. Il n'aurait pas manqué de faire valoir l'excuse autrement significative qu'il eût trouvée dans les *Priapées* et les *Epigrammes* si elles avaient été publiées alors. Comme M. Galletier, je tiens cet *argumentum ex silentio* pour décisif; et je crois qu'en 9-10 après J.-C., date à laquelle se place la rédaction de cette élégie [4], Ovide, non seulement, comme l'écrit

1. Edouard Galletier, *Epigrammata et Priapea*, édition critique et explicative, Paris, 1920.
2. Galletier, p. 54.
3. Galletier, p. 54.
4. Sur la date de cette élégie des *Tristes*, hiver 9-10 après J.-C., cf. Schanz, II, 1, p. 329.

M. Galletier, « n'avait pas en mains le recueil qui nous occupe », mais qu'il ne savait absolument rien des badinages plus ou moins lestes qui le forment pour la majeure part [1].

Au contraire, nous avons la preuve, par deux lettres de Pline le Jeune écrites en 105 après J.-C. [2], qu'à cette date des poésies légères circulaient sous le nom de Virgile dans les milieux littéraires de Rome.

Par conséquent, et à supposer, ce qui est tout à fait probable [3], qu'il s'agisse dans la correspondance de Pline de cette partie de l'*Appendix Vergiliana* que les modernes désignent sous l'appellation de *Catalepton*, c'est seulement entre 10 et 105 de notre ère, une ou plusieurs générations après Virgile, que nous devons en placer l'apparition.

Par l'examen approfondi des pièces du recueil, M. Galletier a encore resserré les deux branches de cette « fourchette ». A la suite de Cali, il a décelé l'influence de Martial sur les thèmes et le style des *Priapées* [4], et, dans une épigramme au moins, la troisième, il a reconnu les lieux communs que développaient avec prédilection les écrivains de Rome vers 60 après J.-C. [5].

---

1. *Ibid.*, p. 54, n. 4. M. Galletier écarte aisément les deux rapprochements anodins signalés par Kroll entre la langue des *Épigrammes* et celle d'Ovide. Mais il se trompe, à son tour, en supposant qu'Ovide a imité dans l'*Ibis* (9 après J.-C. ?) l'épigramme 13. En taisant, dans l'*Ibis*, le nom de son ennemi, Ovide fait exactement le contraire de l'épigrammatiste ; et les similitudes énumérées p. 213, n. 4 portent sur des expressions trop banales pour retenir notre attention. Aussi bien la date que j'assigne à l'épigramme 13 (cf. *infra*, p. 162 et suiv.), ne permet-elle d'en rendre compte que par un emprunt inverse de celui qu'imagine M. Galletier.

2. Pline le Jeune, *Ep.*, IV, 14 et V, 3.

3. Relisons le texte de cette dernière lettre : *Facio nonnumquam versiculos severos parum... nec vero moleste fero hanc esse de moribus meis existimationem ut, qui nesciunt, talia doctissimos, gravissimos, sanctissimos homines scriptitasse, me scribere mirentur... Inter quos vel praecipue numerandus est P. Vergilius, Cornelius Nepos et prius Ennius Acciusque.* Ces rapprochements, le fréquentatif *scriptitasse* indiquent à l'évidence qu'aux yeux de Pline le Jeune les poésies légères ne constituaient pas une exception dans l'œuvre virgilienne. Elles n'étaient pas échappées par hasard au poète qui les aurait composées, comme un divertissement, à ses moments perdus et se serait désintéressé de leur sort. Au contraire, en les écrivant, il s'était, de propos délibéré et de façon suivie, adonné à un genre, et Pline parle d'elles comme si, à sa connaissance, elles eussent déjà formé un ou plusieurs recueils. Il est possible que l'un de ces recueils soit perdu, puisque le grammairien Diomède (p. 512 Keil) cite comme virgilien un vers fort leste qu'on ne retrouve point dans le *Catalepton*. Mais ce n'est nullement certain, puisque Diomède a pu brouiller ses références et qu'au surplus la pièce a pu, à cause de sa légèreté, être retranchée de tout recueil. Et il serait en tout cas étrange que le seul recueil qui soit parvenu jusqu'à nous, et que Marius Victorinus et Ausone commentaient au IVe siècle, eût été ignoré de Pline le Jeune invoquant la Muse légère de Virgile.

4. Galletier, p. 30 et 31.

5. Galletier, p. 46.



C'est donc au principat de Domitien qu'il fait descendre l'édition des *Priapées*, et à celui de Néron qu'il rapporte celle des *Epigrammes* [1]. Je serai plus affirmatif, pour ma part, car j'ai acquis la certitude que les deux parties du *Catalepton*, *Priapées* et *Epigrammes*, ont dû voir le jour vers le même temps, dans les quinze dernières années du Ier siècle après J.-C.

Notons, d'abord, que le résultat, méritoire mais incomplet, auquel aboutit la délicate analyse de M. Galletier suppose établie l'indépendance des *Priapées* et des *Epigrammes*, par la réduction nécessaire et préalable du *Catalepton* aux seules *Epigrammes*. Mais quelque habileté que M. Galletier ait déployée au service de cette opinion, celle-ci ne tient que par une conciliation subtile entre les énumérations divergentes de Donat [2] et de Servius [3], ingénieusement déduites d'un texte de Suétone hypothétiquement restitué [4], et elle n'élimine le témoignage contraire de la tradition manuscrite qu'en la dérivant arbitrairement de leur interprétation [5]. En fin de compte, elle reste contestable. Car, pour nous borner aux difficultés principales, si, d'une part, les vers du *Grammaticomastix* d'Ausone :

> *Dic quid significent Catalepta Maronis : in his al*
> *Celtarum posuit, sequitur non lucidius tau* [6]

prouvent qu'au IVe siècle, au moins, l'épigramme 2 à laquelle ils se réfèrent faisait partie du *Catalepton*, ils ne prouvent point que les *Priapées* en fussent alors exclues; et si, d'autre part, le catalogue de la Bibliothèque de Murbach, muet sur les *Epigrammata*, cite le *Catalepton* entre la *Ciris* et les *Priapeya* [7], les manuscrits du XVe siècle groupent ensemble *Epigrammes* et *Priapées* sous le titre commun de *Cathalecton* [8] ou de *Catalepton* [9], et le ms. qui fait autorité, le Bruxellensis, du XIIe siècle, ne le leur accorde point, certes, mais les déroule sans solution de continuité [10],

1. Galletier, p. 55.
2. Donat, *Vergilii vita*, 17-19 : *deinde Catalepton et Priapea et Epigrammata et Diras, item Cirin et Culicem... Scripsit etiam de qua ambigitur Aetnam.*
3. Servius, *Praef. ad Aen. : scripsit etiam septem sive octo libros hos : Cirim, Aetnam, Culicem, Priapeia, Catalepton* (deuxième main : *Catalecton*), *Epigrammata, Copam, Diras.*
4. Galletier, p. 10 : « Suétone... dut écrire, comme l'indique le texte de Donat, une phrase telle que celle-ci : *deinde fecit* Κατὰ λεπτόν *Priapea, Epigrammata, Diras, item Cirim et Culicem* ».
5. Galletier, p. 12.
6. Ausone, p. 167 Peiper.
7. Cf. Galletier, p. 2.
8. Leçon de l'Urbinas.
9. Leçon de l'Helmstiadensis, du Monacensis et de l'Arundelianus.
10. Galletier, p. 73 et suiv.

exactement comme si elles n'eussent jamais appartenu qu'à un seul et même livre. Je ne dis point que M. Galletier se trompe. Seulement, je ne suis pas sûr qu'il ait atteint à la vérité, ni même, avec cette indigence de nos documents, que la vérité soit susceptible, sur ce point, d'être, un jour, définitivement atteinte. Il y a grande imprudence, dans ces conditions, à lier à ce problème obscur, et toujours pendant, la question de date que nous examinons et dont il ne saurait, au surplus, fournir la solution. Admettons, en effet, que la théorie à laquelle M. Galletier s'est rangé à propos de la nature et de la définition du *Catalepton* doive prévaloir sur l'autorité des manuscrits ; sa chronologie double ne soulève plus d'objections, mais elle ne s'impose pas pour si peu. Admettons, au contraire, ce qui, après tout, demeure aussi plausible, que les manuscrits traduisent la réalité plus ou moins méconnue par Donat et Servius, sa chronologie divergente se heurte, sans rémission, à la concordance de leurs dispositifs : les deux groupes de pièces, incorporés par eux à un tout qu'ils ne nomment pas toujours mais qu'ils ne séparent jamais, ne peuvent être que contemporains, et la date proposée pour le plus récent des deux devra, de toute nécessité, convenir aux deux à la fois.

Remarquons, en outre, que, pour arrêter au règne de Néron l'élaboration des *Epigrammata*, M. Galletier a dû se montrer doublement infidèle à sa méthode à l'ordinaire si rigoureuse. Dans ses conclusions, affaiblies d'autant, il a effacé, par une injuste omission, le précieux repère que sa clairvoyance avait tiré de l'épigramme 15, et, en même temps, il a outrepassé celui qu'il avait découvert dans la troisième.

L'épigramme 3 s'abaisse, à ses yeux, au niveau médiocre d'un exercice de déclamation, et l'on ne saurait que souscrire aux motifs qu'il donne de ce jugement : avec son emphase (*altius et caeli sedibus*), ses redondances inexpressives (*hic reges*, *hic populos*), ses anaphores (*hic*, *hic*, *hic*, — *tale*, *tali*), ses allitérations (*numen... nutu*), son abus des mots forts (*concusserat*, *fregerat*, *conciderant*), elle met en œuvre tous les procédés qui caractérisent le style de Lucain et de Sénèque [1]. Elle sent leur école.

---

1. Galletier, p. 159. P. 46, M. Galletier écrit : « Cette pièce n'est que le développement en vers d'un lieu commun cher aux poètes et aux déclamateurs du premier siècle après Jésus-Christ sur l'incertitude des choses humaines et la fragilité de la gloire militaire. Il y a entre elle et tel passage de Lucain, telle lettre de Sénèque des analogies... évidentes dans la pensée et l'expression... ». Et, p. 160, il nous renvoie à la *Pharsale* X, 30, et aux *Lettres à Lucilius*, 94, 63. Qu'il me permette d'ajouter à l'appui de sa thèse oette référence à l'*Ad Paulinum de brevitate vitae*, écrit par Sénèque en 49 (XVII, 6) : « *Ibit in Poenos nondum tantae*



Elle s'inspire de leur manière. Pas plus que l'éloquence d'un Juvénal, elle n'a pu devancer leur époque [1]. Mais est-il certain qu'elle ne l'ait pas suivie à semblable distance ? Qu'on se reporte plutôt à l'épigramme quinzième et dernière :

Vate Syracosio qui dulcior Hesiodoque
Maior, Homereo non minor ore fuit,
Illius haec quoque sunt divini elementa poetae
Et rudis in vario carmine Calliope.

Avec beaucoup de finesse, M. Galletier a fait ressortir les ressemblances qu'elle offre, d'une part, avec la neuvième des épitaphes que consacrèrent à la gloire de Virgile les grammairiens du IIIe et du IVe siècles :

Sicanius vates silvis, Ascraeus in agris,
Maeonius bellis ipse poeta fui.

et où *Sicanius* correspond exactement à *Syracosio*, *Ascraeus* à *Hesiodoque*, *Maeonius* à *Homereo* [2] ; — d'autre part avec la langue et l'esprit de la poésie du temps des Flaviens. Dans l'épigramme 15, la Muse est qualifiée de *rudis*, et c'est précisément le terme que Martial applique au *Culex* [3] ; l'épithète de *divini* qui y désigne le poète est celle que, dans un passage bien connu, Stace décerne à l'*Enéide* [4] et qui devint banale chez les auteurs tardifs en veine d'hyperboles [5] ; enfin le parallèle qu'elle amorce entre Homère et Virgile est celui que développe la femme savante de Juvénal [6]. Donnant le pas à la première similitude sur la seconde, M. Galletier en a conclu que le quatrain du *Catalepton* émanait d'un scholiaste du IIIe ou du IVe siècle [7] ; puis, plutôt que d'ajourner, cent cinquante ans au moins après Pline le Jeune, et à une époque aussi basse, l'édition des *Epigrammata*, il a reculé devant

maturus rei Scipio, victor Hannibalis, victor Antiochi, sui consulatus decus, fraterni sponsor, ni per ipsum mora esset, cum Iove reponeretur... et post fastiditos a iuvene Diis aequos honores, iam senem contumacis exilii delectabit ambitio.» Aussi bien que Pompée ou Mithridate, ou même Alexandre, Scipion l'Africain, auquel nul commentateur ne semble avoir songé, pourrait, d'ailleurs, être visé par l'épigramme 3. A la rigueur, le v. 1 peut être rapporté à la conquête de l'Espagne, le v. 3 à l'écroulement de Carthage, le v. 4 à la guerre contre Antiochus ; le v. 2 aux essais prématurés de divinisation dont Scipion fut l'objet et que Sénèque n'a pas, non plus, négligés. La conjecture est médiocre, — comme les autres.

1. Cf. de Labriolle et Villeneuve, édition des *Satires de Juvénal*, Paris, 1921, p. IX.
2. Galletier, p. 48.
3. Martial, *Ep.*, VIII, 46, 19.
4. Stace, *Theb.*, XII, 816.
5. Galletier, p. 47.
6. Juvénal, *Sat.*, VI, 437. Cf. Quintilien, *Inst. or.*, X, 1, 86.
7. Galletier, p. 49.

sa propre audace et raisonné sur la date de l'ensemble, comme si l'épigramme 15 n'y était pas comprise et en passant sous silence les remarques qu'il avait faites en l'étudiant en particulier. Mais il n'eût probablement pas été si timide pour finir, s'il avait commencé par moins de témérité.

A mon avis, M. Galletier s'est, en effet, persuadé trop vite que l'*epitaphion* 9, nommément attribué à un certain Asclepiadius et visiblement rédigé à la fin de l'Empire, avait servi de modèle à l'épigramme 15[1]. J'éprouve, à les comparer, l'impression contraire ; et même si l'on ne me concède point que c'est l'auteur de l'*epitaphion* qui a démarqué l'épigramme, d'abord en substituant à une épithète précise comme *Syracosio* un qualificatif plus vague — *Sicanius* —, ensuite en remplaçant les noms propres qu'elle renferme par des adjectifs qui sont des périphrases — Hésiode par *Ascraeus*, Homère par *Maeonius*, il faudra, de toute façon, avouer que mon explication vaut l'autre, et il suffira de retrouver ailleurs, dans les *Epigrammes*, la manière des poètes flaviens pour rapporter à leur époque, avec la dernière d'entre elles, la composition du livre dont elle forme comme l'épilogue ou l' « envoi ». Or, telle est la vérité qui ressort de l'examen auquel j'ai soumis la pièce la plus scabreuse du *Catalepton*, la seule épode qu'il contienne, l'épigramme 15.



A son propos, les modernes sont loin de s'entendre. Ses premiers vers qui vantent l'activité de soldat et de marin que son auteur avait longuement déployée [2] n'ont pas dissuadé les partisans de l'authenticité intégrale du *Catalepton*, Vollmer, Birt, et, après eux, d'après eux, de Witt, Lenchantin de Gubernatis, de la revendiquer pour Virgile, encore que nous ne sachions rien, par personne, de la présence du poète dans les légions de Pharsale, et que cet aspect nouveau de son caractère et de sa vie démente tout ce que nous en croyions savoir. Les autres critiques se sont voilé la face devant les grossièretés dont la pièce est farcie, et ils se refusent énergiquement à en souiller la mémoire du « Parthenias ». Heyne, Naeke, Baehrens, Ribbeck, Curcio, Sabbadini en font remonter la paternité jusqu'à Catulle, ou à sa postérité littéraire immédiate [3]. Geyza Némethy prétend y distin-

1. Galletier, p. 55.
2. V. 1-4.
3. Cf. Galletier, p. 45.

guer les traits d'une épode d'Horace, composée avant la présentation à Mécène, et envoyée à Virgile, qui l'aurait gardée, puis laissée dans ses papiers [1]. M. Galletier n'admet pas que Virgile « ait passé dans l'injure la violence de Catulle [2] » ; mais, des remarques de Geyza Némethy, il retient, avec Schanz, l'idée d'une dépendance stricte de l'épigramme 13 à l'égard des *Epodes* d'Horace, dont elle emprunte le vers, le ton et jusqu'à certains souvenirs : les *Cotytia* du v, 19 (*Epodes*, XVII, 56), l'*iratum Iovem* du v. 38 (*Epodes*, X, 18 ; cf. *Satires*, I, 1, 21) [3]. Si donc il juge inutile de grossir le cortège des conjectures inconsistantes, en cherchant à deviner une personnalité qui se dérobe à notre curiosité, et qui pourrait aussi bien être celle de Domitius Marsus, l'ami de Tibulle, ou celle de Bassus, l'ami d'Ovide, que celle de Furius Bibaculus, à qui Ribbeck, puis Heidel avaient songé [4], il n'hésite pas à reporter la composition de l'épode du *Catalepton* [5] aux environs de l'année 20 avant J.-C. [6]. Mais je crains qu'ici M. Galletier ne se soit pas suffisamment affranchi de l'ascendant des autorités qu'il a cru combattre ou amender, et je regrette qu'il n'ait pas secoué leur tutelle d'un effort plus vigoureux, pour rejoindre, en la confirmant des arguments inébranlables que comporte l'étude du texte en discussion, la pensée divinatrice de Scaliger : *Poematium maledicentiae et probrorum plenissimum. Quod non ausim Vergilio attribuere, licet elegans et eruditum. Videtur enim secundum aetatem Augusti scriptum fuisse* [7].

A moins de transformer l'auteur de l'épigramme 13 en un précurseur, initiateur d'un genre et d'une métrique, et cette pièce en un « canon » nouveau, de subordonner l'inspiration de toute une œuvre d'Horace à cette trouvaille isolée, ce qui serait proprement retourner la vérité à l'envers, on ne peut nier l'antériorité des *Epodes*. Notre pièce, qui les a forcément suivies, n'a pu voir le jour avant 40 av. J.-C., année au cours de laquelle Horace les aurait commencées, ou mieux avant 30 av. J.-C., année où elles ont paru [8] ; et partant il nous est interdit d'assimiler l'épigramme 13 du *Catalepton*, soit à une diatribe de Catulle, soit à une poésie de la jeunesse de Virgile. Mais du fait que cette épi-

1. Cf. Galletier, p. 210.
2. *Ibid.*, p. 46.
3. Galletier, p. 215 et 217. — Il est à remarquer que l'expression *Iuppiter iratus* est « courante dans les graffiti de Pompei »..., de la fin du Iᵉʳ siècle.
4. Galletier, p. 212.
5. Galletier, p. 211.
6. Galletier, p. 49.
7. Scaliger, *Appendix Vergiliana*, p. 490, cité par Galletier, p. 45.
8. Sur la chronologie des *Epodes*, voir Schanz, II, 1, p. 142 et 143.

gramme n'a été composée qu'après 30 av. J.-C., il ne s'ensuit pas qu'elle l'ait été vers 30 av. J.-C. Sa subordination par rapport à Horace nous marque le point d'où, obligatoirement, nos recherches devront partir. Elle ne leur assigne point le but vers lequel elles tendent, et notre déduction excéderait nos prémisses, si nous nous obstinions à confondre avec une date ferme ce simple *terminus a quo*. Rien ne s'oppose à ce que nous descendions, d'une traite, jusqu'à la fin du Ier siècle ap. J.-C., lorsque l'épode, mise une première fois en honneur par l'originalité d'Horace, connut un regain de faveur grâce à Martial [1], et que l'ancienne invective catullienne, amplement développée par la furibonde rhétorique de Juvénal, pouvait renaître en ce genre de poème, alors rétabli dans son fond comme dans sa forme. Au reste, qu'on fasse un instant abstraction du livre où l'épigramme 13 a pris place, qu'on la lise en elle-même et pour elle-même ; pourra-t-on, je le demande, se défendre contre l'impression spontanée qu'elle nous rend, dans le mètre où, au siècle d'Auguste, Horace insultait Canidie, la véhémence de Juvénal et la salacité de Martial ? Mais je ne veux pas m'exposer, à mon tour, à une critique que je serais le premier à formuler [2], et c'est par des preuves objectives, uniquement tirées du vocabulaire et de l'histoire, que j'entends justifier une opinion que le sentiment littéraire peut bien seconder, éventuellement, par son accord avec elle, mais qu'il serait impuissant à fonder tout seul.

Le vocabulaire, d'abord.

Au v. 23, figure, à l'accusatif, un nom du Tibre qui n'est point *Tiberis*, mais *Thybris*:

Flavumque propter Thybrim olentis nauticum...

Or, la généralisation de cette forme dans la poésie romaine est relativement récente. On a longtemps pris au sérieux la glose que Servius lui a consacrée : *nam in sacris Tiberinus, in cœnolexia Tiberis, in poemate Thybris vocatur* [3], et pensé, sur la foi de cette assertion erronée, que les Romains se servaient concurremment de trois vocables pour désigner le Tibre : *Tiberis*, dans la langue courante; *Tiberinus* dans la langue sacrée ; *Thybris* ou *Tibris*, dans la langue poétique. Mais cette interprétation ne résiste pas à la statistique que j'ai dressée ailleurs des poètes mentionnant d'abord *Tiberis* seul, puis *Thybris* seul, puis *Thybris* et *Tiberis*, indifféremment, selon les besoins du mètre, et d'où il

1. Cf. Martial, III, 14 ; IX, 77 ; XI, 59.
2. Cf. *infra*, p. 177 et suiv.
3. Serv. *ad Aen.*, VIII, 3.

résulte que l'introduction du vocable *Thybris* dans les vers latins est due à Virgile, dans l'*Enéide*, et procède de la conception de cette épopée [1]. Si Virgile l'y a multiplié, alors qu'il l'évite dans les *Géorgiques*, ce n'est ni l'effet du hasard, puisque ce nom revient dix-sept fois dans l'*Enéide*, ni une licence poétique, puisque cette constante répétition exclut l'idée d'un usage facultatif, ni l'artifice d'une convention littéraire, puisque les poètes avant Virgile, et Virgile avant l'*Enéide*, ne semblent pas y avoir recouru jamais. La forme *Thybris* est entrée systématiquement dans l'*Enéide*, comme la conséquence inévitable des conditions chronologiques où la légende d'Enée, dont les péripéties se développent plusieurs siècles avant l'avènement du roi d'Albe éponyme du fleuve *Tiberis*, enfermait le poète qui entreprenait de la chanter, sans une fausse note, avec toute la perfection qu'exigeait de lui l'incomparable récit des origines de la grandeur romaine. Elle permit à Virgile de respecter à la lettre les saintes données de son pieux sujet. Il eût été le dernier à la profaner dans un badinage dont l'esprit voltige sur l'ordure. En sorte que la rencontre de *Thybris* au v. 23 de l'épigramme 13, bien loin de nous révéler en cette pièce l'art de Virgile, nous assure au contraire, d'abord de l'impossibilité qu'elle soit sortie de sa main, ensuite de l'obligation où nous sommes de ne lui donner pour auteur qu'un poète, non seulement postérieur à Virgile, et à l'édition de l'*Enéide*, en 17 av. J.-C., par Varius et Tucca [2], mais postérieur aux poètes qui, morts après Virgile, avaient été, comme Horace et Properce, les dépositaires de sa pensée [3], et se sont abstenus de transplanter hors de l'*Enéide* un nom qu'ils savaient avoir été créé exprès pour elle. Les vers de l'épigramme 13 où le Tibre s'appelle *Thybris* n'ont pu être écrits au plus tôt que vers le temps où Ovide osa vulgariser cette forme savante, naguère coordonnée par Virgile aux exigences spéciales de son épopée, et, pour la première fois, à notre connaissance, la fit alterner avec la forme habituelle, dans la simple intention d'ajouter aux aises de sa versification facile [4]; et, plus probablement, ils le furent beaucoup plus tard, dans la seconde moitié du Ier siècle ap. J.-C., alors que, chez Stace, Silius Italicus et Martial lui-même [5], une dévotion inconsidérée au culte de Virgile entraîna la prédomi-

---

1. J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, 1919, p. 578 et suiv.
2. Sur cette date, cf. Schanz, II, 1, p. 67 et l'article de G. Boissier, *Revue de Philologie*, VIII, 1884, p. 1 et suiv.
3. Sur Properce, confident de Virgile, cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 309-310.
4. Cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 578, n. 7.
5. Cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 579, p. 2 et 5.

nance quelquefois exclusive [1] d'un mot dont la signification ésotérique s'était déjà perdue [2].

Nous sommes conduits aussi à cette époque par la considération des vers 16 et 17 :

Et inscio repente clamatum insuper
Thalassio ! Thalassio !

La vérité sur cette interjection à la fois traditionnelle et obscène a été élucidée par Carlo Pascal [3]. C'est le cri, dérivé du nom du dieu sabin de la virilité, Thalasius, que la légende prêtait aux Romains enlevant les Sabines, et que répétait la foule au moment où la jeune mariée franchissait le seuil de la maison de son mari ; et, malgré le prestige dont l'environnent ses lointaines origines et la continuité de son usage, il n'est pas douteux qu'il constituait une évocation brutale, soit de l'acte sexuel, soit plutôt de ses organes [4], symbolisés par la ciste, recouvrant un *phallus*, que portait le *camillus* en tête du cortège nuptial [5]. Au *fascinus* qu'elle contenait, les anciens avaient déjà rattaché le genre et le nom des vers fescennins [6]. Assurément, l'exclamation *Thalassio* y avait sa place marquée, puisqu'en la proférant avec effronterie, les jeunes hommes de la noce s'amusaient à attirer malgré lui le chaste regard de la *nova nupta* sur la ciste mystérieuse et obscène [7]. Mais, partout ailleurs, elle eût effarouché la décence de la Muse, et, dans l'épithalame où Catulle a voulu nous transmettre un écho des vers fescennins :

Nec diu taceat procax
Fescennina iocatio [8],

il se borne à la suggérer en un détour de phrase où l'entité du

---

1. Chez Silius Italicus, on rencontre 14 fois *Thybris*, on ne rencontre jamais *Tiberis* (Cf. J. Carcopino, *ibid.*, n. 5). Chez Martial, on ne note qu'une fois *Tiberis* (IV, 64, 24) contre deux exemples de *Thybris* (X, 7, 9 ; — X, 85,4).

2. Quelques années plus tard, Juvénal revient à la forme *Tiberis* (cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 479, n. 1). Mais c'est là une exception confirmative par où Juvénal tenait peut-être à réagir contre l'autorité de Virgile (cf. Salomon Reinach, *Revue de Philologie*, 1907, p. 49).

3. Carlo Pascal, *La leggenda del ratto delle Sabine*, dans *Fatti e leggende di Roma antica*, 1903, p. 8-14.

4. Premier sens, cf. Martial, XII, 95 ; Deuxième sens, Martial, I, 35 et III, 93.

5. Paul ap. Festus, p. 63 M. : *Cumerum vocabant antiqui vas quoddam quod opertum in nuptiis ferebant in quo erant nubentis utensilia.* Varro, *L. L.*, VII, 34 : *Dicitur nuptiis camillus qui cumerum fert in quo quid sit in ministerio plerique extrinsecus nesciunt.*

6. Porphyr., *ad. Hor.*, *Ep.* VIII, 18.

7. Ovide, *Ars amat.*, II, 609 : *Condita si non sunt Veneris mysteria cistis. Ibid.*, I, 7, 47 : *et levis occultis conscia cista sacris.*

8. Catulle, LXI, 122-123.



dieu Thalasius recouvre, pour ainsi dire, la désignation toute crue de son attribut :

.... satis diu
Lusisti nucibus : lubet
Iam servire Talasio [1]

Martial, lui-même, peu suspect pourtant de pudibonderie, a pris des précautions pour la faire passer dans son œuvre :

.... Sed hi libelli
Tanquam coniugibus suis mariti
Non possunt sine mentula placere.
Quid si me iubeas talassionem
Verbis dicere non talassionis [2] ?

Mais après lui avoir conféré, en cette pièce de son premier livre, daté par Friedländer de 85 ou 86 après J.-C., droit de cité poétique, il ne s'est plus fait faute, non seulement de l'indiquer à la façon évasive de Catulle :

Nec tua defuerunt verba, Talasse, tibi [3],

mais encore d'en jeter, sans circonlocutions ni sourdine, la note égrillarde et stridente en ses vers licencieux :

III, 93, v. 23-25 (87-88 ap. J.-C.)

Quod si cadaver exigis tuum scalpi
Sternatur Orci de triclinio lectus
Talassionem qui tuum decet solus.

et XII, 95 (101 ap. J.-C.)

Musaei pathicissimos libellos,
Qui certant Sybariticis libellis,
Et tinctas sale pruriente chartas
Instanti lege Rufe ; sed puella
Sit tecum tua, ne talassionem
Indicas manibus libidinosis
Et fias sine femina maritus.

Après Catulle, il faut donc attendre Martial pour se heurter, en poésie latine, au dieu Thalasius ; et en dehors de Martial, *Thalassio* n'intervient directement en vers [4] que dans le *Catalep-*

1. Catulle, *ibid.*, 132-134.
2. Martial, I, 35, 3-7.
3. *Ibid.*, XII (101 ap. J.-C.), 42, 4.
4. Le Forcellini, qui bloque en un seul article les exemples de *Talasius, ii* et de *Talassio, onis*, ne renvoie, en dehors des passages précités, qu'à Tite-Live, Servius et Festus.

ton où ce cri retentit à deux reprises. Trois fois répété, il clôt l'épigramme 12, et c'est justement cette mention qui incitait Marius Victorinus à douter que Virgile l'y ait inscrit : *repetitum ter*, *haud aliter quam* ut aiunt *fuisse Virgilium nostrum iambico epigrammate Thalassio* (*ter*) [1]. Il figure, en outre, dans notre texte. Puisque celui-ci, rédigé en la forme de l'épode horatienne, ne saurait remonter à Catulle, nous devons en abaisser la date au temps où Martial venait de naturaliser *Thalassio* au pays des Muses. L'auteur de l'épigramme 13 et, par voie de conséquence, celui de l'épigramme 12, est, selon toute vraisemblance, un contemporain de Martial, qui guidé par son exemple, a tenu la même gageure.

Tel est l'enseignement des mots. Celui des choses va maintenant le corroborer. Comme l'a bien vu M. Galletier, les v. 27 et 28 de l'épigramme 13 :

Neque in culinam et uncta compitalia
Dapesque duces sordidas

se réfèrent à la célébration de la fête des *Lares compitales* [2]. A cette occasion, le petit peuple de Rome apportait aux Lares protecteurs du quartier, sur leurs autels dressés à ses carrefours (*compita*), des offrandes variées, des bandelettes, des poupées, des gâteaux dans les reliefs desquels le Luccius débauché et famélique visé par l'épigramme est heureux d'aller chercher sa pitance. Or les fêtes des carrefours avaient, à la longue, dégénéré en de tels désordres que César dut les supprimer [3]. Elles ne furent restaurées qu'en l'an 7 av. J.-C., par la volonté d'Auguste qui prit soin de les associer, dans la ville pacifiée, au culte du Génie impérial et d'en réglementer les réjouissances sous la direction des *magistri vicorum* [4]. L'auteur de l'épigramme 13, qui en parle en témoin et au présent [5], n'a pu écrire qu'avant 44 av. J.-C., année de la mort de Jules César, ou qu'après la réforme d'Auguste en 7 av. J.-C. ; et puisque, de cette alternative, le premier terme est exclu par la certitude que nous avons acquise de l'antériorité des *Epodes* d'Horace (40-30 av. J.-C.) sur le *Catalepton* [6], le second nous est imposé par là-même ; et le Luccius auquel l'épigramme 13 est décochée n'a pu extraire sa nourriture des débris qui jonchaient l'autel des Lares qu'après la réorgani-

1. *Grammatici Lat.*, VI, p. 137 Keil, cité par Galletier, p. 8, n. 2.
2. Galletier, p. 216.
3. Suétone, *Caes.*, 42.
4. Suétone, *Aug.*, 30 et 31. Cf. Wissowa, *Religion u. Kultus der Römer*², 1912, p. 172.
5. Le futur *duces* se réfère à l'acte à venir d'une habitude en cours.
6. Cf. *supra*, p. 162.

sation de leur fête annuelle, sans doute même assez longtemps après elle, en des temps où une longue accoutumance avait à nouveau détendu les ressorts de la discipline par laquelle Auguste avait espéré l'ennoblir ; — ce qui nous rejette dans le plein courant du Ier siècle.

Au reste, il ne manque pas d'indications conformes et plus nettes encore. Les vers 8 et 9 de l'épigramme 13

.... o quid me incitas,
Quid impudice et improbande Caesari ?

contiennent un appel à peine déguisé à la réprobation de l'Empereur agissant comme censeur des mœurs. M. Galletier ne les a pas entendus autrement, et il suppose qu'ils s'adressent à Auguste qui « dès l'an 28 av. J.-C. commença à se préoccuper de réformes morales », reconstitua la censure en l'an 22 av. J.-C. et porta les fameuses lois juliennes sur le mariage et l'adultère en 18 av. J.-C.[1]. Cet essai d'identification du César invoqué au v. 9. cadre avec la théorie personnelle de M. Galletier plaçant aux environs de 20 av. J.-C. la composition de notre épode, si même il ne lui a pas servi à l'énoncer, mais il est voué à un échec infaillible si, comme l'allusion précédente nous y invite, nous refoulons au Ier siècle ap. J.-C. les vers où sont décrits les *uncta compitalia*. Or le César du Ier siècle de notre ère qui s'est montré intraitable sur le chapitre des mœurs d'autrui, qui assuma à lui seul, et à partir du 5 septembre 85[2], la censure perpétuelle, c'est celui qui, avec l'âme pervertie d'un Néron, affecta l'austérité des vieux âges :

Qui Curios simulant et
Bacchanalia vivunt[3].

C'est Domitien[4]. Il est le seul Prince qui ait revendiqué comme un droit exclusif et constant le pouvoir de marquer d'infamie les citoyens de Rome et de décimer l'ordre équestre et les rangs du Sénat par ses *notae* de déchéance[5]. Mieux qu'à Auguste, ou à Claude, ou à Vespasien et Titus, qui n'ont exercé qu'une censure temporaire, accidentelle et partagée, c'est à lui qu'il convient d'appliquer le v. 9 de notre épode ; c'est devant lui et son *improbatio* que nobles et bourgeois de Rome étaient habitués à trembler et que

1. Cf. Galletier, p. 214.
2. Cagnat, *Cours d'Epigraphie*, p. 191.
3. Juvénal, II, 3.
4. Cf. Suétone, *Domitian.*, 8 ; Martial, II, 4 : *censor principumque princeps.*
5. Cf. Weynand, s. v° *Flavius Domitianus*, dans la *Realencyclopaedie Pauly-Wissowa*, VI, c. 2584.



l'auteur de l'épigramme 13 a traîné son ennemi. Au reste, si nous cherchons à définir juridiquement les divers griefs énumérés par le dénonciateur, on les dirait choisis tout exprès pour enflammer les colères de Domitien et provoquer les sanctions spéciales qu'il venait de rééditer ou de prendre.

La ruineuse prodigalité de Luccius :

. . . .
Et helluato sera patrimonio
In fratre parsimonia [1]

eût attiré en tout temps et comme par définition les foudres de la censure dont le nom même, dérivé du cens des fortunes privees, a toujours exprimé l'essence de sa fonction. Les deux autres visent les fautes contre lesquelles Domitien censeur exerça son activité personnelle et dirigea ses lois. Luccius est accusé, dans l'épigramme 13, d'avoir trafiqué de l'inconduite de sa sœur :

At prostitutae turpe contubernium
Sororis... [2]

et de s'être, tout jeune, prostitué lui-même :

Vel acta puero cum viris convivia
Udaeque per somnum nates [3].

Or, le premier reproche l'expose à la *Lex Iulia de adulteriis*, que l'indulgence des précédents Césars avait plus ou moins énervée, mais que Domitien appliqua avec une telle vigueur, et sans doute avec de telles aggravations [4], qu'elle parut à Martial, en 90 ap. J.-C., recevoir de ses mains une vie nouvelle :

Iulia lex populis ex quo, Faustine, renata est
Atque intrare domos iussa pudicitia est [5].
Sancta ducis summi prohibet censura vetatque
Moechari... [6]

Le second grief précipite Luccius sous le coup de la *lex Scantinia* sur le *stuprum cum viro*, loi que Domitien a exhumée de la

1. Epigramme 13, v. 10-11.
2. *Ibid.*, v. 7-8.
3. *Ibid.*, v. 13-14.
4. A l'automne 90, Martial publiait l'épigramme suivante :

Quod nubis, Proculina, concubino
Et, moechum modo, nunc facis maritum,
Ne lex Iulia te notare possit :
Non nubis, Proculina, sed fateris.

Friedlaender, dans son édition (I, p. 440), observe justement : « Die von Domitian erneuerte Lex Iulia de adulteriis verbot also auch Concubinate ».
5. Martial, VI, 7.
6. *Ibid.*, VII, 91. Cf. Juvénal, VI, 38.

poussière des archives, et dont les condamnations, rappelées par Suétone [1], valurent au Prince qui les prononçait l'étrange éloge que Martial publiait en 94 :

Nec quam superbus computet stipem leno
Dat prostituto misera mater infanti.
Qui nec cubili fuerat ante te quondam,
Pudor esse per te cœpit et lupanari [2].

Ainsi Luccius est campé devant nous comme l'antithèse vivante de l'idéal que proposait à ses sujets la législation de Domitien. En vérité, il la suppose, et un poète n'a pu réunir les traits sous lesquels il est dépeint qu'après 85 ap. J.-C., année où Domitien, *censor perpetuus*, a entrepris dans Rome sa campagne illusoire autant qu'énergique de relèvement moral et qu'avant 96 ap. J.-C., année où mourut Domitien et sombra, avec sa fortune, celle de la censure impériale.

Aussi bien le décor qui fait le fond de notre épode rappelle-t-il à s'y méprendre celui de la Rome impériale dans les dernières années de Domitien. Il nous est depuis longtemps familier, car il transparaît, non seulement dans les *Silves* de Stace et dans les *Epigrammes* de Martial qui, protégé par le Prince et abrité derrière leur anonymat [3], a criblé son prochain de ses traits acérés, mais dans Juvénal qui, par un souci bien entendu de sa tranquillité personnelle, a continué, sous Trajan [4], à s'en prendre, aux gens et aux choses du règne précédent et déversa sur cette société déjà disparue les colères réchauffées de ses satires prudemment rétrospectives [5]. Or l'épigramme 13 du *Catalepton* nous offre l'ébauche des peintures que ces auteurs nous ont léguées.

Ainsi, dans Martial, le vieux naute Ladon, même retiré de la

1. Suétone, *Domitian.*, 8, 3 : *quosdam ex utroque ordine lege Scantinia condemnavit.* Il est possible que Domitien ait pris l'initiative de correctionaliser, comme nous dirions aujourd'hui, le *stuprum cum viro* châtié par l'ancienne *Lex Scantinia*, comme un crime de lèse-majesté du peuple romain (cf. Val. Maxime VI, 1, 7 et suiv.) et simplement puni à la fin du Ier siècle d'une amende de 10.000 sesterces (Quintilien, IV, 2, 69 et VII, 4, 49). Sur la *Lex Scantinia*, cf. Gsell, *Essai sur la vie et le règne de Domitien*, Paris, 1894, p. 83-85, Moritz Voigt, dans les *Berichte der kön. sächs. Gesellschaft, philol. hist. Klasse*, 1890, p. 273-276, et Mommsen, *Droit Pénal*, II, p. 432.

2. Martial, IX, 6, v. 6-9. Peu de temps après la mort de Domitien, la *Lex Scantinia* était de nouveau bafouée, s'il faut en croire Juvénal, II, 43-44 :

Quod si vexantur leges ac iura citari
Ante omnes debet Scantinia...

3. Cf. Friedlaender, édition de Martial, I, p. 21.

4. Sur les dates, controversées, de la publication des Satires, cf. Friedlaender, édition de Juvénal, p. 14 et de Labriolle et Villeneuve, *Satires de Juvénal*, p. VII.

5. Cf. Friedlaender, édition de Juvénal, p. 101 et 102.



batellerie, n'a pu quitter les rives du Tibre [1]. Dans notre épode, elles sentent l'odeur forte des matelots qui y pullulent :

Flavumque propter Thybrim olentis nauticum
Vocare.... (v. 23-24).

et elles ne doivent évidemment d'y figurer [2] qu'à la triste réputation d'exotisme et d'infamie qu'a consacrée un passage fameux de Juvénal :

Iam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes
Et linguam et mores et cum tibicine chordas
Obliquas nec non gentilia tympana secum
Vexit et ad circum iussas prostare puellas [3].

Virent-elles alors, autour d'un des sanctuaires qu'y possédait *Bona Dea* [4], l'abominable parodie de ses rites qu'y auraient donnée des hommes aux mœurs monstrueuses ? On pourrait le supposer en confrontant notre épode :

Non me vocabis pulchra per Cotytia
Ad feriatos fascinos (v. 19-20)

avec la 2e satire de Juvénal :

..............more sinistro
Exagitata procul non intrat femina limen.
Solis ara deae maribus patet. « Ite, profanae »
Clamatur, « nullo gemit hic tibicine cornu ».
Talia secreta coluerunt orgia taeda
Cecropiam soliti Baptae lassare Cotyton [5].

Les deux poètes parlent la même langue [6]. Mais il n'est pas besoin d'inférer de cette analogie une influence de l'un à l'autre. Juvénal n'a pas plus développé les idées du *Catalepton* que l'auteur de l'épigramme 13 n'a copié Juvénal. Ils se sont simplement indignés des mêmes spectacles. Leurs ressemblances, au lieu de venir d'imitations directes, procèdent, indépendamment l'un de l'autre, des « poncifs » que les scandales, les travers et les vices de leur siècle avaient alors introduits dans la littérature.

---

1. Martial, *Ep.*, X, 85, 1-4.
2. Toute cette population tibérine n'est fréquentée par Luccius qu'en raison de la communauté de leurs vices.
3. Juvénal, *Sat.*, 62-65.
4. Sur les sanctuaires tibéris de *Bona Dea*, l'un au Transtevere, près de l'église S. Cecilia, l'autre, s'il est distinct du précédent, sur la rive opposée, non loin du Forum Boarium « dans la portion tibérine de l'Aventin qui regarde l'*Ara maxima* », voir Préchac, *Revue de Numismatique*, 1919, p. 163-168.
5. Juvénal, *Sat.*, II, 87 et suiv.
6. Le *Thesaurus linguae Latinae* ne signale l'emploi de Cotyto ou de l'adjectif Cotytius que dans ces deux passages et dans une épode d'Horace (XVII, 56).

Ils n'est pas jusqu'aux premiers vers de l'épigramme 13 qui ne trouvent un éclaircissement dans les circonstances de cette période mouvementée. Ils ne s'expliquent, en effet, que s'ils ont été écrits au lendemain de vastes expéditions militaires entreprises aux confins des provinces, dans les régions les plus différentes. Or, justement, au début du principat de Domitien, les légions romaines eurent plus d'une fois à franchir les mers et conduisirent, sous les frimas du Nord comme dans les fournaises de l'Extrême Sud, toute une série de guerres victorieuses dont l'écho s'est prolongé sur la lyre des poètes [1]. Les trois années 84-86 ont vu à la fois le triomphe de l'empereur sur les Chattes de Germanie [2], la pacification de la Bretagne par Agricola [3] et la répression de la révolte des Nasamons à travers les solitudes brûlantes des Syrtes [4]. Le souvenir de ces dures et lointaines campagnes vivait encore dans la mémoire des Romains quand notre auteur en évoquait fièrement, au frontispice de son petit poème, les souffrances et la gloire :

Iacere me, quod alta non possim, putas,
Ut ante vectari freta
Nec ferre durum frigus aut aestum pati
Neque arma victoris sequi [5] ;

et il a vibré au récit de ces exploits, s'il n'y a pas participé. Il a donc eu le temps de lire Martial, son contemporain, dont le premier livre parut dans l'allégresse qu'ils avaient causée [6].



Revenons maintenant au recueil considéré dans son entier.

Il n'a pas été composé avant l'épigramme 13. Et comme c'est

---

1. Cf Stace, *Silvae*, IV, 3, 9 ; Martial, II, 4, 2 ; IX, 6, 1 et *passim*.

2. Les monnaies frappées en 85 portent comme légende, soit *Germania capta*, soit *De Germanis*). Le mois de septembre 85 fut le premier à s'appeler officiellement *Germanicus* (cf. Weynand, *op. cit.*, *loc. cit.*, c. 2559 et 2564).

3. Au cours de l'été 84 (Tac. *Agr.*, 38 ; cf. Weynand, *op. cit.*, *loc. cit.*, c. 2560).

4 Cagnat, *L'Armée romaine d'Afrique*², Paris, 1913, p. 41, date de 85 ou 86 les victoires de Flaccus sur les Nasamons.

5. V. 1-4. — Pour M. Galletier qui serait bien en peine d'indiquer aux environs de l'année 20 av. J.-C. les hauts faits qu'ils pouvaient rappeler, « ces vers ne contiennent que des expressions vagues et générales » (p. 213). Birt croit qu'ils font allusion à la traversée de César à Dyrrachium, Némethy à la navigation de la flotte de Brutus, de Philippes à Thasos. En réalité, ils ne visent pas une opération entre plusieurs. Ils indiquent en quelques traits le cadre belliqueux où s'est déroulée l'histoire de Domitien.

6. Le premier livre des *Epigrammes* de Martial a paru dans l'hiver 85-86.



lui, vraisemblablement, que concernent les allusions de Pline le Jeune, en 105 [1], il a paru dans le temps où elle fut rédigée, à la même époque et sous les mêmes influences littéraires auxquelles M. Galletier a eu la sagacité de rapporter les *Priapées*. Or, cette coïncidence chronologique est grosse de conséquences.

Il est d'abord loisible d'en déduire une forte présomption en faveur de la tradition manuscrite qui unit *Epigrammes* et *Priapées* sous le nom de *Catalepton*. Et même si ces deux groupes de pièces n'ont pas été originellement fondus en un recueil unique, on comprend, puisqu'ils ont vu le jour en même temps, pourquoi une tradition postérieure les aurait associés sous un titre unique, soit emprunté par la suite au plus considérable des deux, soit primitivement destiné, par le sens de la forme grecque dont il est revêtu, à tous les deux ensemble [2].

Ensuite et surtout, la thèse de l'authenticité, déjà réfutée en ce qui concerne les *Priapées* par la lumineuse démonstration de M. Galletier [3], devient impossible à soutenir pour les *Epigrammes*. En effet, l'épigramme 13 n'est pas seule dans son cas. Tel mot qui l'ajourne au temps de Martial se rencontre aussi dans l'épigramme 12 [4] et assigne, par conséquent, à cette dernière une place semblable à la sienne. A son tour, l'épigramme 12 entraîne avec elle, aux environs de l'année 90 ap. J.-C., le cycle à laquelle elle appartient. Car elle termine un petit roman d'amour dont les phases antérieures et successives se développent dans les épigrammes 6 et 1 [5]. Toutes les trois expriment les différents moments par lesquels passa « le dépit d'un jeune poète éconduit qui se

1. Cf. *supra*, p. 157.

2. M. Galletier, p. 1-13, a sérié tous les éléments de ce petit problème. A *Catalecton*, ou *Cathalecton*, donné par Donat et l'Urbinas, M. Galletier préfère, à bon droit, *Catalepton* garanti par les autres mss., la seconde main du texte de Servius dans le Paris. 1750, le *Grammaticomastix* d'Ausone et le catalogue de la bibliothèque de Murbach (VIIIe siècle). Mais la difficulté de rendre compte de cette expression qu'il n'interprète, ni comme Baehrens (τὰ καταλείπτα), ni comme Bergk Unger et Birt (τὰ κατὰ λεπτόν) a seulement fortifié ses doutes quant à « ce nom suspect que les récents éditeurs veulent placer en tête de notre recueil » (p. 5). Elle n'est pourtant pas insoluble, si l'on admet avec Peiper (cité par Galletier, p. 3, 4, 5) que le livre des pièces « trouvées », et, par conséquent, bonnes à publier s'est appelé [Βίβλος = *liber*] καταληπτῶν. Avec ce sens, le passage de καταληπτῶν à καταλεκτῶν ne présente plus de difficulté. En outre, dans l'hypothèse où je me place, le titre ne manquerait pas d'esprit et comporterait une restriction mentale pleine d'ironie. Le public devait entendre : pièces trouvées dans les papiers de Virgile. Et l'éditeur souriait peut-être en comprenant dans son for intérieur : pièces trouvées dans ses propres papiers.

3. Galletier, p. 20-32.

4. Cf. *supra*, p. 167.

5. Galletier, p. 37.

voyait préférer un lourdaud vaniteux »[1]. Quant au nom de Luccius contre lequel l'auteur de l'épigramme 13 a dardé ses distiques iambiques, il s'oppose au nom du Noctuinus que chargent les épigrammes 6 et 12 en un contraste trop accusé pour n'être pas voulu[2]; en sorte que, même si quelques-unes des mailles du réseau qu'a jeté au-dessus de ce petit ensemble l'argumentation de M. Galletier venaient à se rompre, les pièces qu'elle y intègre n'en demeureraient pas moins solidaires de notre épode.

Ce n'est pas tout : non seulement l'épigramme 3, forcément postérieure au milieu du Ier siècle se laisse aisément ramener à l'époque flavienne[3], mais l'épigramme 15, que marque, jusque dans son vocabulaire, l'empreinte de Stace et de Martial, ne peut correctement être située à une autre[4].

En résumé, 1°) sur 15 épigrammes, il en est 6 dont la rédaction se place, avec certitude ou vraisemblance, aux dernières années du premier siècle ap. J.-C. : ce sont les pièces numérotées par M. Galletier 1, 3, 6, 12, 13, 15, 2°) parmi elles nous comptons l'épigramme liminaire (n° 1) et l'envoi final (n° 15) ; et ces constatations suffisent à changer radicalement nos conceptions sur leur recueil.

D'abord, et c'est l'évidence, la thèse de l'authenticité intégrale, dont Sommer, Birt et Vollmer se firent, outre Rhin, les plus acharnés défenseurs, ne saurait prévaloir contre elles. Ensuite, la thèse de l'inauthenticité intégrale ne saurait être maintenue sous la forme où l'a développée outre monts le talent de Sabbadini et de Curcio qui s'entêtent à chercher à côté de Virgile, dans son pays et son temps, l'auteur du livre qu'ils lui enlèvent : celui-ci n'est pas seulement pseudovirgilien, comme ils disent ; il est encore postvirgilien, et ils ont, par conséquent, perdu leur peine. Enfin, la cause de l'authenticité partielle, que M. Galletier a plaidée avec autant de tact que de mesure, est également désespérée.

Pour la soutenir, M. Galletier s'est persuadé que la publication des *Epigrammata* fut l'œuvre d'un admirateur de Virgile dont le discernement ne valait ni la sincérité ni la ferveur. « Peut-être, écrit M. Galletier, peut-être trouva-t-il quelques-unes [de ces pièces] dans les mémoires de Varius, peut-être eut-il à sa disposition des documents qui passaient pour remonter à Virgile »[5] mais qui ne venaient pas de si haut. « Il se peut, ajoute ailleurs

1. Cf. Galletier, p. 37 et 44.
2. Cf. Galletier, p. 210.
3. Cf. *supra*, p. 159.
4. Cf. *supra*, p. 160-161.
5. Galletier, p. 53.

M. Galletier, qu'il ait été trompé par les analogies de forme... et que même, s'il eut des doutes pour telle épigramme risquée, il n'ait pas osé trancher la question » de provenance[1]. « Pour ne pas frustrer le poète d'une gloire posthume, il publia, sous le nom de Virgile, tout le précieux héritage »[2]. En d'autres termes, M. Galletier se figure l'éditeur comme une dupe qui, égarée par l'excès de son respect, aurait, sans s'en douter, dupé la postérité. Le malheur est que ces suppositions sont aussi fragiles que nécessaires à l'argumentation de M. Galletier, et que notre statistique détruit tout l'équilibre de ce portrait exagérément flatté. Puisque six épigrammes, au moins, sur les quinze du recueil, sont contemporaines de sa publication, le bon sens commande de tenir pour un seul et même homme leur auteur et son éditeur, et il ne peut plus être question de bonne foi. Nous n'avons pas affaire à un enthousiaste que sa passion pour Virgile aurait aveuglé. Nous sommes en présence d'un lettré qui s'amuse, dans le silence de son cabinet, à camoufler ses propres vers et réussit à faire endosser à Virgile la paternité de ses poèmes. Dans ces conditions, qu'on l'appelle mystificateur, pasticheur ou faussaire, les intentions de ce soi-disant éditeur sont percées à jour, et s'il y a quelque chose de Virgile au fond de ses mélanges, il nous faut, raisonnablement, renoncer à l'atteindre. Comment, en effet, pourrions-nous, en ses combinaisons, démêler le vrai de l'apocryphe, séparer le bon grain de l'ivraie qui, par définition, l'étouffe?

Invoque-t-on le témoignage des anciens? Il n'est plus valable. Dès l'instant que Donat et Servius[3] ont attribué en bloc à Virgile une œuvre qui, dans l'hypothèse la plus favorable, ne lui appartient qu'en partie, leur affirmation est destituée de toute valeur probante. Partiellement exacte, elle ne nous conduit, en sa généralité, à aucune conclusion précise et déterminée. Partiellement erronée, elle peut l'être aussi bien du tout au tout. Dans le premier cas, il ne jaillira, ni de Donat, ni de Servius, aucune lumière spéciale sur le problème que nous devons résoudre espèce par espèce et d'un poème à l'autre. Dans le second, il nous serait interdit de l'aborder.

Ira-t-on s'appuyer sur les citations textuelles que les anciens nous ont transmises de telle ou telle pièce en particulier, en l'accordant expressément à Virgile? La méthode est légitime dans la mesure où nous sommes assurés de leur exactitude, mais tout compte fait, il n'y en a qu'une parmi elles, au reste encore discu-

1. Galletier, p. 69.
2. *Ibid.*
3. Voir ces textes, *supra*, p. 158, n. 2 et 3.

table, que nous ayons le droit de retenir. Celle de Diomède porte sur un vers :

Incidi patulum in specum procumbente Priapo

qui ne brille, dans le *Catalepton*, que par son absence[1]. Celle de Marius Victorinus[2], qui concerne un vers de l'épigramme 12, s'entoure de réticences propres à éveiller nos doutes plutôt qu'à fixer notre opinion[3]. Celle d'Ausone, en son *Grammaticomastix*[4], fait double emploi avec celle où Quintilien a appuyé, de la transcription de l'épigramme 2, et de l'autorité de Virgile y attachée, les conseils de simplicité qu'il adresse à son élève orateur : *Sed ita demum si non appareat affectatio ; inquam mirifice Virgilius :*

Corinthiorum amator iste verborum etc.[5]

Seul ce passage vaut qu'on s'y arrête. Ce qui confère à cette citation tout son prix, c'est, avec la date relativement haute à laquelle Quintilien l'a produite, la précision du commentaire dont il l'a accompagnée. L'*Institution oratoire* parut vers 92-93 ap. J.-C.[6]. Elle aurait donc pu suivre la publication des *Epigrammata*, possible, nous l'avons vu, à partir de 86 ap. J.-C., et, en ce cas, la valeur de son attestation serait singulièrement restreinte. Mais elle a pu, aussi bien, la précéder, puisque nous disposons d'une marge de dix ans, ouverte jusqu'en 96 ap. J.-C., pour y loger l'apparition de ce recueil prétendu virgilien, et à tout le moins en demeurer indépendante. Et, en ce cas, nous saisissons sur le vif le procédé du dilettante qui l'a composé. D'une part, en effet, l'épigramme 2 est reproduite textuellement par Quintilien et sans autre indication d'origine, indice qu'elle était célèbre et se colportait alors dans Rome, plutôt, j'imagine, sur une feuille volante que les initiés se repassaient de main en main, que dans un volume déjà en vente chez les libraires. D'autre part, Quintilien nous révèle la personnalité contre laquelle fut lancée cette flèche en apparence inoffensive et en réalité empoisonnée : *Cimber hic fuit, a quo fratrem necatum hoc Ciceronis dicto notatum est : Germanum Cimber occidit*[7]. Ce trait se retrouve

1. Cité par Galletier, p. 23.
2. Sur Marius Victorinus, cf. Paul Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, III, p. 373 et suiv.
3. Cf. *supra*, p. 167.
4. Ausone, p. 167 Peiper.
5. Quint., VIII, 3,27.
6. Sur la date de cette publication cf. Schanz, II, p. 457.
7. Quintilien, *ibid.* Le v. 2 manque dans les mss. de Quintilien Cf. Galletier, p. 109.

dans la XIe *Philippique*[1]. Rhéteur prétentieux, aux tendances confuses, grécisantes et celtisantes à la fois, politicien affilié au parti d'Antoine, T. Annius Cimber prêtait le flanc aux attaques de ses ennemis par l'affectation de ses discours et le meurtre qu'on l'accusait d'avoir commis sur la personne de son frère. Par une plaisanterie atroce, l'épigramme 2 a confondu les deux reproches et suppose que la victime de Cimber a succombé à l'horrible mixture de son galimatias, abstrus et rocailleux comme une formule imprécatoire :

. . . . . male illi sit !
Ita omnia ista verba miscuit fratri[2].

Sans la glose de Quintilien, ce dernier vers nous aurait été à jamais fermé, et tout l'esprit de l'épigramme, qui s'y concentre comme un acide, se serait évaporé. L'épigramme 2 ne se comprend que rattachée aux circonstances que rappelle Quintilien et qui l'ont vue naître vers 43 av. J.-C.[3]. Est-elle de Virgile, comme le croit Quintilien et comme nous n'avons aucune raison de ne pas le croire avec lui ? Quintilien s'est-il laissé abuser par la tradition, comme l'insinue M. Galletier[4] ? Peu nous importe. Il est certain qu'elle fut mise au jour dans le temps de la jeunesse de Virgile, certain encore qu'au temps de Quintilien, les connaisseurs se figuraient savoir de bonne source qu'elle était de Virgile, et il n'en fallut pas plus pour contraindre alors, et dans l'intérêt même de sa supercherie, le virtuose de la Rome flavienne, auquel nous attribuons l'élaboration des *Epigrammata*, à la comprendre dans un recueil dont son absence eût ébranlé le crédit. Elle y forme comme un noyau de réalité autour duquel, vers 93 ap. J.-C., le malicieux auteur prit la précaution de cristalliser ses fictions. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps ; pour toutes les autres pièces des *Epigrammata*, les références nous font cruellement défaut, et si nous prétendions, sans abus, continuer un travail de discrimination désormais impossible, nous en serions réduits à nous en fier, soit au mérite littéraire, soit au tour plus ou moins virgilien des divers poèmes, c'est-à-dire à nous en rapporter pour chacun d'eux à deux critères dont le premier n'a jamais satisfait personne, et dont la suspicion qui frappe l'ensemble a ruiné le second par avance.

La qualité littéraire constitue un élément d'appréciation essen-

1. Cic., *Phil.*, XI, 14.
2. Epigr. 2, v. 4-5.
3. Cf. Galletier, p. 151.
4. Galletier, p. 42.

tiellement subjectif. A la poursuivre, les critiques ne parviennent à l'ordinaire qu'à se perdre en contradictions. Par exemple, de la première priapée, Birt pense qu'elle est tout à fait originale dans la pensée et dans l'expression ; mais M. Galletier, sans aller jusqu'au mépris qu'à professé Cali, la tient néanmoins pour sèche et incolore et n'en estime que la brièveté [1]. Les vers d'adieu à la Muse par lesquels débute l'épigramme 5 semblent, à M. Galletier, respirer une fougue juvénile et, à M. Cartault, exhaler le désenchantement d'un vieillard [2]. La courte élégie adressée à la maison du philosophe Siron est prisée par M. Galletier à l'égal des vers charmants où Catulle saluait sa villa de Sirmio, tandis que M. Cartault en dénonce les maladresses répétées [3]. L'épigramme 2 dont Quintilien affirme la paternité virgilienne ne trahit plus, selon M. Galletier, que la main d'un anonyme « rhéteur, rival [de Cimber] ou poète satirique » [4], familiarisé avec Catulle et imbu de son âcreté [5]. Ainsi les appréciations ne cessent de varier selon les tempéraments des critiques qui les formulent. Elles traduisent purement et simplement le sentiment personnel qui les anime et qui n'est pas raison. Ce sont là des armes faussées, à rejeter, surtout quand on n'en a point d'autres, d'un débat sérieux d'identification.

Pour la recherche du tour virgilien, c'est une arme à deux tranchants. Dès l'instant que le recueil sur lequel on discute ne s'est constitué qu'après coup et par fraude, il ne sert à rien de dépecer avec elle les différentes pièces qui le composent, puisqu'on est condamné, pour chaque rapprochement, à toujours douter s'il résulte d'une redite de l'auteur ou d'un pastiche de son imitateur. La priapée 2 reproduit, dans le détail, des locutions des *Géorgiques* (v. 7 et 8), et, dans l'ensemble, l'inspiration des *Bucoliques*, preuve qu'elle émane de Virgile, pour les partisans de l'authenticité, preuve péremptoire qu'elle n'en émane point, pour les autres [6]. La priapée 3 est la plus virgilienne d'allure : raison évidente de l'inscrire parmi les œuvres de Virgile, selon Birt, raison non moins évidente, selon M. Galletier, de la mettre au compte d'un épigone féru de son admirable modèle ; et, là où Birt et Sommer désignent Virgile, Curcio et M. Galletier, au nom

1. Galletier, p. 133.
2. Galletier, p. 33.
3. Galletier, p. 175.
4. Galletier, p. 43.
5. Galletier, p. 151-152.
6. Galletier, p. 25.

des mêmes textes, accusent simplement le « virgilianisme » [1]. Or, une fois introduite dans le recueil des *Epigrammes*, l'idée de la falsification devra finir par le submerger. Elle est comme le corrosif qui, de proche en proche, en rongera toutes les feuilles, même celles qu'en raison de leur grâces ou de leur allusions on voudrait préserver coûte que coûte. Il n'est pas interdit à un imitateur d'avoir du talent, encore moins de retenir, de son commerce avec son modèle, quelque chose du charme et comme une étincelle dérobée au génie par lequel il est fasciné et dont il s'évertue à créer l'illusion. En ce qui touche les allusions, elles n'échappent pas plus que la forme qui les enveloppe à l'action destructive d'un scepticisme auquel le philologue est aussi incapable que le philosophe de limiter sa part. De fait, si parmi les *Epigrammes*, « trois sont relatives à la personne même de Virgile (5, 8) ou à son œuvre (14), deux (1, 7) sont adressées à des hommes qui furent, nous le savons, des relations habituelles du poète, trois autres (4, 9, 11) à des personnages qui ont pu être de ses amis » [2]. M. Galletier n'en écarte pas moins, comme apocryphes, à la fois l'épigramme 14, simple exercice d'école d'un admirateur inhabile, et les épigrammes, 1, 4, 9 et 11, œuvres sans grand intérêt d'anonymes plus ou moins heureusement doués. Il ne garde que les pièces que remplit un mérite digne de Virgile (5, 7 et 8), et laisse tomber toutes les autres ; et s'il a eu tort, à mon avis, d'accorder au mérite une valeur démonstrative, il a eu tout à fait raison de n'en accorder aucune à des allusions qui peuvent aussi bien, dans un recueil truqué, constituer autant d'*alibis* pour le faussaire. Qui s'essayait, cent ans après la mort de Virgile, à faire encore du Virgile, dut emprunter à la vie du poète les thèmes de ses propres variations et choisir, dans l'entourage réel de Virgile, plus d'un destinataire fictif de ses vers supposés. Au surplus, qu'on examine de près les noms qui reviennent dans les *Epigrammes*, et la feinte sécurité qu'ils nous inspirent de prime abord ne tardera guère à se changer en une invincible méfiance.

La plus longue d'entre elles (n° 9) est censée avoir célébré en 27 av. J.-C. le triomphe que venait de remporter, sur les Aquitains, M. Valerius Messala Corvinus. En soi, ces données ne contiennent rien que d'acceptable. Cet événement, que nous considérons comme insignifiant, avait frappé l'opinion publique, au point que Tibulle lui a consacré l'une de ses élégies (1, 7). Vir-

1. Galletier, p. 26.
2. Galletier, p. 32.

gile aurait donc bien pu, semble-t-il, le chanter aussi pour son compte. De plus, parmi les puissants du siècle d'Auguste, il en est peu qui jouirent, dans la société cultivée de Rome, d'autant de sympathies que ce Messala. Comblé d'honneurs par l'Empire auquel il s'était rallié, il avait brusquement renoncé à toute ambition pour se consacrer à ses goûts favoris. Pratiquant la sagesse d'Horace, un de ses anciens camarades, il avait fui le pouvoir et ses responsabilités dans une retraite studieuse et vécu dans l'amour des lettres et la compagnie des poètes [1]. A première vue, Virgile n'eût donc pas dérogé en dédiant ses vers à ce grand seigneur accompli et blasé. Et pourtant ces apparences ne piperont que de loin et les demi-renseignés. Il n'y a aucune chance que Virgile, passé au rang de poète-lauréat du nouveau régime, associé, depuis 30 av. J.-C., par la publication des *Géorgiques*, à l'œuvre de restauration nationale tentée par Auguste, absorbé, dès 27, par le projet qu'il avait conçu, dans l'*Enéide*, d'exalter la puissance indestructible de Rome et d'attirer sur l'Empire naissant la protection divine des anciennes légendes, se soit tout à coup détourné de cette tâche grandiose pour concourir avec Tibulle dans le mince éloge d'un sous-ordre du Prince. Il est, au contraire, tout à fait vraisemblable que l'érudition superficielle d'un poète flavien ait jeté son dévolu à la fois sur un triomphe secondaire mais classique, et sur un personnage, comme Messala, dont la descendance n'était pas éteinte, avait obtenu le consulat en 25 et en 58 ap. J.-C. [2] et continua sans doute [3] d'être représentée sous Domitien, Nerva et Trajan, par le Corvinus assez répandu dans les cercles littéraires de cette époque pour que Juvénal, s'indignant dans la première de ses satires de l'injuste pauvreté à laquelle il était réduit [4], lui ait fraternellement dédié la douzième [5].

Quant aux noms de Siron, de Varius et de Tucca que mentionnent les *Epigrammes*, ils nous procurent moins d'apaisements qu'ils ne nous inspirent d'inquiétudes. Siron, le maître de philosophie de Virgile, Varius et Tucca, ses exécuteurs testamentaires, étaient en quelque sorte les figurants obligés d'un ouvrage pseudo-virgilien ; ils s'y rencontrent à point nommé pour l'authentiquer,

1. Cf. Galletier, p. 178.
2. *Prosopographia Imperii Romani*, III, p. 368 et suiv.
3. Cette identification remonte à Borghesi, *Œuvres*, V, p. 531.
4. Juvénal, *Sat.*, I, 107.
5. On trouvera, du reste, dans le commentaire de M. Galletier à l'épigramme 9, d'utiles remarques qui permettront d'apparenter le style de cette épigramme à celui de Martial (v. 14) et à celui de l'épigramme 15, contemporaine de Martial (v. 19).

et leur présence, cauteleusement concertée, y achève, à mes yeux, d'en démontrer l'artifice. Non seulement, en effet, l'épigramme 1 s'adresse à Tucca, mais l'épigramme 15 voudrait s'avérer, par un jeu de mots qu'a saisi l'ingéniosité de Birt[1], comme l'œuvre de Varius auquel l'épigramme 7 est, par surcroît, dédiée. La soi-disant édition des *Epigrammes* commence ainsi par une invocation directe à Tucca :

De qua sæpe tibi venit, sed, Tucca, videre
Non licet.... (1, 1)

pour finir sur la caution sous-entendue de Varius :

Et redis in vario carmine Calliope (15,5).

L'arrangement prémédité, j'allais dire le truquage, est évident. Le certificat d'origine, qui nantit les *Epigrammata* des mêmes autorités que l'*Enéide*, est trop beau pour n'avoir pas été maquillé ; et Birt, à qui je ne conteste point le mérite d'avoir subtilement décelé le calembour final, mais qui, ravi de sa découverte, commit la naïveté de la prendre au sérieux, a donné tête baissée dans le panneau tendu par le faussaire. Ce que ce philologue a considéré comme un signe infaillible de l'authenticité, n'est, à y réfléchir, que la marque irrécusable de la contrefaçon.

La pièce 1, émise sous le patronage de Tucca, ne remonte pas plus haut que la fin du Ier siècle[2]. La pièce 15 où le nom de Varius se dissimule sous une épithète à double sens, ne peut pas non plus avoir été écrite avant l'époque de Martial[3]. Le mystificateur dont Birt aura été une des dernières victimes ne saurait plus nous donner le change. A cette distance du siècle d'Auguste, le masque de Varius qu'il imposait à sa Muse tombe de lui-même, et elle se montre à nous telle qu'elle est, avec son visage fait et les couleurs disparates qu'elle a empruntées aux poètes du passé et qu'elle a reçues des poètes de son temps. Certes, les modernes ont eu beau jeu à rassembler les termes de comparaison qu'offrent les *Epigrammes*, ici avec Catulle, là avec Tibulle et Properce, quelquefois avec Horace et Ovide, le plus souvent avec le Virgile des *Eglogues*, quand ce n'est pas avec celui des *Géorgiques* et de l'*Enéide*[4]. Mais, confrontée avec les résultats de

1. Birt, *Erklärung des Katalepton*, Leipzig-Berlin, 1910, p. 7. L'opinion de Birt, combattue par M. Galletier, p. 46, a été adoptée par Ellis (cité par M. Galletier, p. 224, n. 1). Voir un jeu de mots semblable, au v. 37 de l'épigramme 9, où l'accusatif *superbos* désigne aussi bien les Tarquins que les « superbes » maitres de Rome .

2. Cf. *supra*, p. 173.

3. Cf. *supra*, p. 160-161.

4. Cf., dans le commentaire des *Epigrammes* de M. Galletier, les éléments de

notre propre enquête, toute leur science n'est plus fondée à extraire des analogies verbales ou métriques [1] qu'elle a diligemment cataloguées la moindre présomption en faveur de leurs attributions pareillement retardataires. Toutes ces ressemblances attestent seulement le dessein et la méthode de l'auteur des *Epigrammata*, qui, entre 86 et 96 après J.-C., savoura la jubilation secrète de lancer, sous le nom de Virgile, un recueil composite où prirent place, à côté d'une épigramme dès longtemps connue, la deuxième, dont Quintilien affirme qu'elle était de Virgile, une série disparate de pièces plus ou moins influencées par son propre milieu, nourries bien ou mal de la substance des grands poètes disparus dont il s'était imprégné, définitivement soustraites, par l'éclectisme de ses procédés comme par l'absence de références certaines, à tout essai d'identification.

Cette conclusion décevante chagrinera, j'en ai peur, nombre d'excellents esprits qui, rompus à la dialectique des rapprochements et passés maîtres en l'art de les utiliser, s'évertueront à poursuivre à tout prix un jeu où personne, cependant, n'a encore gagné. Ils ne se résigneront qu'à contrecœur à confesser qu'il a perdu du même coup sa règle, son but et sa raison d'être. Faute d'y renoncer courageusement, et comme ils n'ont pas d'autre parti à prendre, ils nieront sans doute qu'il ait pu exister à la fin du Ier siècle après J.-C. un auteur anonyme aussi docte et aussi artificieux que le contrefacteur des *Epigrammata* ; et ils crieront à l'absurdité du succès de sa ruse. Je voudrais, en terminant, écarter, non par des raisonnements, mais par des faits, ces objections prévues et sans portée.

A la fin du Ier siècle, au commencement du IIe, les ouvrages composés à la manière de... jouissaient d'une grande vogue. La correspondance de Pline le Jeune porte aux nues l'un de leurs auteurs. Il s'agit d'un chevalier romain arrière-neveu de Properce, qui, effectivement, assuma le gentilice de Properce parmi ses

---

cette statistique comparative : avec Tibulle : 9, 4 et 5 ; avec Ovide : 1, 4 ; 4, 1 ; 13, 40 ; avec Horace : 2, 5 ; 4, 1 et 2 ; 11, 3 ; 13, 19 et 38 ; — avec Properce : 1, 1 ; 7, 4 ; 9, 2, 50 et 61 ; 13, 36 ; — avec Catulle : 4, 3 et 11 ; 6, 2 et 6 ; 7, 2 et 4 ; 8, 3 ; 10 ; 12, 1 etc. ; avec Virgile : 3, 6 ; 4, 7 ; 9, 11, 17 et 18, 42 et 47 ; 10, 59 ; 14, 3 et 8, 10 et 11 ; 15, 1 et *passim*.

1. Cf. la statistique métrique de M. Galletier, p. 62 :

Priapea : 1 pièce en distiques ;
1 en vers ïambiques ;
1 en vers priapéens.

Epigrammata : 8 (9 pièces en distiques (1, 3, 4, 7, 8, 9, 11, 14, 15).
3 en ïambes purs : 6, 10, 12.
2 en vers scazons : 2, 5.
1 en distiques ïambiques : 13.

cognomina, C. Passennus Paullus Propertius Blaesus [1], et pensa ressusciter en vers élégiaques de son cru son illustre ancêtre et compatriote : *Passennus Paullus, splendidus eques romanus et in primis eruditus, scribit elegos. Gentilicium hoc illi : est enim municeps Propertii atque etiam inter maiores suos Propertium numerat* [2]*... Si elegos eius in manum sumseris, leges opus tersum, molle, iucundum et plane in Propertii domo scriptum* [3]. Mais ses pastiches sortaient du cercle de sa famille. Après la poésie de Properce, ce fut à celle d'Horace d'être ranimée par le talent de Passennus Paullus : *nuper ad lyrica deflexit, in quibus ita Horatium ut in illis illum* [*Propertium*] *effingit*. Tous les grands morts de la littérature latine y passèrent à leur tour : *in litteris veteres æmulatur, exprimit, reddit* [4]. Peu s'en faut qu'au regard indulgent de son ami Pline le Jeune, Passennus Paullus n'ait surpassé tous ses modèles, chacun dans son genre : *amat ut qui verissime, dolet ut qui impatientissime, laudat ut qui benignissime, ludit ut qui facetissime* [5]. Pline n'a pas trop d'exclamations pour louer la souplesse de ce génie ondoyant et divers : *magna varietas ! magna mobilitas* [6] *!* Un amateur de rapprochements s'empresserait probablement à retrouver la *varietas* que Pline vante chez son ami dans le *varium carmen* qui clôt les *Epigrammata*, et il serait, en effet, très séduisant de conjecturer que Pline, mal récompensé de son admiration, fut le premier, dans les lettres où il croit couvrir ses propres essais d'un aussi fameux précédent [7], à prendre pour un livre authentiquement virgilien un assemblage de poésies légères publiées sous le nom de Virgile mais issues du stylet de de Passennus Paullus, lequel *ludit ut qui facetissime*. Pour ma part, je ne me soucie pas d'enguirlander d'hypothèses compromettantes cette constatation positive et manifeste : si, au tournant des Iᵉʳ et IIᵉ siècles après J.-C., il s'est rencontré des poètes pour faire applaudir dans des récitations publiques [8] les pastiches successifs où se dépensa leur verve érudite et se complut leur inspiration livresque, il est tout naturel qu'à cette époque, qui est celle des *Epigrammata*, certains d'entre eux aient poussé jusqu'au sacrifice l'amour de leur spécialité et se soient essayés, préférant aux apparences d'une renommée passagère la joie intérieure de

1. *C. I. L.*, XI, 5405 (Inscription d'Assise).
2. Pline le Jeune, *Ep.* VI, 15.
3. Pline le Jeune, *Ep.* IX, 22.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. Pline le Jeune, *Ep.*, V, 3 ; cf. *supra*, p. 157, n. 3.
8. Sur les récitations de Passennus Paullus, cf. Pline le Jeune, *Ep.*, VI, 15.

la réussite totale, à accréditer sous le nom de leurs modèles les poésies qu'ils tâchaient à écrire de la même encre.

Il est encore moins malaisé de concevoir que leurs auditeurs ou leurs lecteurs s'y soient mépris. Les sujets de Domitien et de Trajan prenaient avec les droits des auteurs des libertés qui nous offusquent. Pline le Jeune, par exemple, conseille à son ami Octavius de hâter la publication de ses vers en volume, s'il veut en éviter le pillage [1] ; et nous connaissons, par deux épigrammes de Martial, le nom d'un de ces récidivistes du plagiat, Fidentinus [2]. Quand des littérateurs se laissent ainsi dépouiller de leur vivant, d'autres n'éprouvent aucun scrupule à enrichir les morts ; et les glossateurs anciens, en nous transmettant la liste des œuvres inscrites au compte de Virgile, nous communiquent leur soupçon qu'au cours des trois premiers siècles de notre ère la fraude avait indûment grossi le bagage du poète [3]. Aussi bien la couleur locale est-elle une invention récente, et il y aurait illusion à se persuader que l'esprit critique progresse du même pas que l'art ou la civilisation. Des générations saturées de littérature en ont été dépourvues. Ne prêtons pas aux anciens une vertu dont la pratique nous fut tardive et nous reste toujours ardue, malgré l'imprimerie et la propriété intellectuelle qu'ils ignoraient également. La mésaventure survenue aux contemporains de Pline le Jeune avec le *Catalepton* ne sortirait point de la banalité, puisque le Romantisme fit autrefois ses délices d'Ossian et que, quatre ans après la fondation de l'École des Chartes, nos arrière-grands-parents hésitaient encore à reconnaître Mérimée narquois sous le travesti de *Clara Gazul*.

Jérôme Carcopino.

---

1. Cf. Pline le Jeune, *Ep.*, II, 10.
2. Martial, I, 29 et 72.
3. Cf. Donat, *Vergilii vita*, 19 : *Scripsit etiam de qua ambigitur Aetnam* ; — 48 *Quamvis igitur multa* ψευδεπίγραφα *id est falsa inscriptione sub alieno nomine sunt prolata*... Cf. aussi *supra*, p. 167, n. 1, la citation de Marius Victorinus, *Gram. lat.*, VI, p. 137 Keil. — Je tiens, en terminant, à remercier mon maitre, M. René Durand, des précieux avis que je dois à sa science et à son amitié.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 1922. xxiii-464 p. in-8°. Prix : 40 francs.

Moins de vingt ans après la mise en vente de la première (1903), la cinquième édition de l' « Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes » de M. Meillet vient de paraitre. Peu de livres de linguistique peuvent se vanter de connaître un succès à la fois aussi rapide et aussi durable. La quatrième édition, dont la préface (datée de mars 1914) est écrite deux ans seulement après celle de la troisième (février 1912), n'était guère qu'une reproduction améliorée dans le détail de cette dernière. La nouvelle, parue sept ans après celle qui l'a précédée, bénéficie en réalité de toutes les recherches faites par l'auteur dans ces dix dernières années, et du fruit de ses réflexions sur la nature et le caractère du langage.

L'ouvrage est un peu moins gros qu'auparavant (464 pages au lieu de 502) ; quelques suppressions — très rares et justifiées —, un style de plus en plus serré, et surtout l'emploi d'un caractère plus étroit, mais aussi lisible que l'ancien, ont permis de réaliser ce gain. Et d'autre part, malgré cette réduction apparente, les additions sont nombreuses et importantes. Sans doute, le plan général est resté le même : il est imposé d'ailleurs par la nature du sujet ; et l'on retrouvera les chapitres fondamentaux sur la phonétique, la morphologie, la phrase, le vocabulaire. Mais l'exposé a dépouillé son caractère abstrait pour faire apparaître davantage la réalité vivante et mouvante du langage. Les éditions précédentes, admirables de netteté, avaient un peu l'aspect d'une construction mathématique, où tout se résolvait par équations. Ici M. Meillet s'est attaché à mettre en lumière les rapports intimes et profonds qui s'établissent entre la langue et les sujets parlants, le caractère éminemment social du langage. Il dégage l'influence qu'ont exercée sur l'évolution des langues les changements politiques, les migrations, les conquêtes; il esquisse les traits de la nation indo-européenne, une « aristocratie dominante » (p. 102) — ce qui explique que presque aucun terme familier ou populaire ne nous soit parvenu (p. 252 et 342) — l'origine des emprunts qui sont venus enrichir et troubler le vocabulaire des langues indo-européennes les plus anciennes, les conditions historiques dans lesquelles celles-ci se sont fixées, ont été transcrites. Il montre comment le développement du langage suit les progrès de la civilisation, comment d'une langue de type flexionnel riche et compliqué parlée par des demi-civilisés on passe à un type où la flexion s'élimine ou tend à se simplifier et à se régulariser. Ces touches, pour discrètes qu'elles soient, animent singulièrement l'exposé.

Il est à peine utile d'ajouter que la documentation du livre est toujours plus exacte et plus étendue, la critique des faits toujours plus rigoureuse. On trouvera ce qu'il est essentiel de savoir sur le pseudo-hittite (p. 22), sur le lycien (p. 53), sur les textes de Cappadoce (p. 54) ; sur les tentatives récentes faites pour déterminer l'emplacement de la nation indo-européenne, pour rattacher sa langue avec d'autres familles. Quelques lignes nouvelles suffisent à dégager les traits qu'on peut entrevoir du pré-indoeuropéen (p. 119 et 120, p. 158,374) — et elles ont une singulière puis-

sance de suggestion — ; d'autres orientent sur l'origine des genres grammaticaux, et la distinction entre le genre « animé » et le genre « inanimé » (p. 156), sur la valeur double, à la fois transitive et intransitive, de la racine indo-européenne (p. 163), sur les désinences actives et moyennes et leur emploi réel (p. 191 et la note de correction, p. 208), sur l'origine de certaines désinences (p. 258 et 283), sur l'opposition fondamentale entre le thème de nominatif et le thème qui fournit les autres cas (p. 253). Le passage nouveau sur le rythme (p. 113) nous fait espérer dans la prochaine édition un chapitre sur la métrique, que personne mieux que M. Meillet n'est préparé à écrire. Page 207, ce qui est dit des pseudo-impersonnels du type « il pleut » trouve dans la conjugaison latine une confirmation intéressante. Les formes latines de ce type sont actives : *pluit*, *niuit*, *tonat*. S'il s'agissait d'impersonnels véritables, ont attendrait des formes en *-r* : **pluitur*, etc. qui ne se sont nulle part attestées.

A. Ernout.

A. Thalamas, *Étude bibliographique de la Géographie d'Ératosthène*, et *La Géographie d'Ératosthène*, Paris, Marcel Rivière, 1921, 2 vol. de 190 et 256 pp. in-8°.

Quiconque ne jetterait, sur ces deux thèses de doctorat, qu'un regard un peu hâtif serait certainement prévenu contre elles, car il suffit de les feuilleter pour être choqué par de très graves négligences : rédaction, typographie, accentuation du grec témoignent également d'un dilettantisme qui passe les bornes [1]. Défauts secondaires ? Peut-être, mais nullement véniels, surtout dans des publications « inaugurales ». Ils nuisent à l'auteur en faisant supposer de prime abord que la forme lui a donné tout juste autant de souci que le fond ; on se méfie encore lorsqu'on trouve dans ces livres des modes de citation non conformes aux usages et des naïvetés comme la transcription des cotes de la Bibliothèque Nationale. (A ce propos, n'aurait-il pu ajouter celle d'une dissertation de Strasbourg : Willy Thonke, *Die Karte des Eratosthenes und die Züge Alexanders*, 1914 ? Je ne la vois pas citée ni utilisée).

Pourtant M. Thalamas a eu le mérite de ne point reculer devant une question difficile, étroite par elle-même, fort étendue par les recherches à côté qu'elle imposait. Il y fallait un helléniste, doublé d'un géographe et

1. Je tiens à justifier cette assertion. Dans l'*Étude bibliographique*, p. 1 : « Nos connaissances...contiennent des lacunes... insurmontables et portant... sur la période... ». P. 21 : « les deux événements [savoir : « la Renaissance, puis l'érudition critique »], qui ne sont que deux faces d'une même transformation intellectuelle des élites européennes, constituent un ensemble volumineux... ». P. 22 : La Renaissance a « cédé la place à un autre mouvement », et l'humanisme « s'est grossi d'une poussée ». P. 27 : la Renaissance a été « remplacée par un... mouvement que... Sandys a appelé l'érudition polyhistorique ». P. 137 : « On ne saurait répondre à ces questions que par des conjonctures ». P. 31 : Ortelius a « condensé ses efforts dans un dictionnaire ». Ce terme « efforts » revient presque à chaque page, et comment employé ! Dans *La Géographie*, p. 68 : « Cet effort se composait de deux écrits ». P. 113 : Ératosthène a « apporté dans toutes les parties de son effort géographique un sens profond de la réalité... ». P. 2 : « littérateurs amenés par les besoins de leur ouvrages à ... ». P. 3 : « compositeurs de traités sur les ports ». P. 212 : « Le dessin de Bunbury est un écho... des travaux de Muller ». P. 136 : dans « les exclamations admi[nist]ratives de Pline » je me permets d'enlever quatre lettres ; deux ailleurs (p. 157) : une « convers[at]ion factice du schène en stades ». Ce ne sont là que des échantillons. Un docteur *ès-lettres* est inexcusable d'écrire ainsi.



même d'un cosmographe. Ce n'est pas, je pense, dans le premier de ces rôles divers que l'auteur a dû se sentir le plus à l'aise ; dans le dernier, il complique ma tâche de *referens* et me laisse un peu incertain des résultats acquis. Il s'est montré, sans conteste, assez indépendant de ses devanciers, n'a pas craint de reviser très librement la nomenclature des extraits d'Ératosthène qu'on suppose reproduite chez les auteurs des siècles suivants, d'éliminer plus d'un de ces textes dont l'attribution lui paraît faite à la légère et d'essayer de répartir les autres entre les différents ouvrages que le savant de Cyrène avait composés. Je serais bien surpris toutefois si toute controverse s'arrêtait devant les conclusions auxquelles aboutit sa critique (voir en particulier les pages 149 et 167 de l'*Étude bibliographique*) ; il est tellement ardu de reconstituer — à travers les citations ou les appréciations d'un Strabon, par exemple, dont l'impartialité a parfois des faiblesses, ou les allusions de quelque compilateur de basse époque à un auteur qui *paraît* être Ératosthène — des recherches, des expériences, des découvertes dont nous n'avons connaissance que par intermédiaires ou par des lambeaux de phrases isolés! J'ai marqué ailleurs mon scepticisme à l'égard de bien des conquêtes scientifiques qu'on met sous le nom de Pythéas. Le cas d'Ératosthène est cependant moins obscur. M. Thalamas a réussi, selon moi, après Berger, à nous donner au moins l'impression nette que son personnage a été une figure de premier plan, ayant marqué principalement dans l'ordre des études géométriques appliquées à la terre ; pour la description proprement géographique des *sphragides*, de régions déterminées de la sphère, nous demeurons beaucoup plus dans le vague. Il reste à exprimer le vœu, qui n'est point insensé, que quelque papyrus de cette Égypte où il vécut nous apporte enfin quelques fragments certains de son œuvre.

Victor CHAPOT.

Le P. E.-ALLO. — Saint Jean : *l'Apocalypse* (collection des *Études Bibliques*). Paris, Gabalda, 1921. Un vol. in-8° de CCLXVIII et 376 pages.

C'est de ce livre que devra désormais faire usage quiconque voudra connaître l'Apocalypse autrement que par ouï-dire. On y trouve, outre une édition critique du texte et une traduction « littérale », une longue introduction (268 p. d'un texte très dense) qui traite avec ampleur les divers problèmes que pose l'œuvre du Voyant, un copieux commentaire qui résume et systématise l'effort de plusieurs siècles d'exégèse. Il est remarquable que ce livre ne fasse pas double emploi avec l'ouvrage similaire du Rév. H. Charles, publié à la fin de 1920[1]. L'ouvrage anglais ne saurait convenir en effet qu'à des lecteurs déjà très informés des questions de critique évangélique et de littérature chrétienne pseudépigraphique.

Dans le livre du P. A., l'apparat critique est fort heureusement réduit au minimum — celui de H. Charles, beaucoup plus développé, n'est pour son édition qu'une vaine surcharge — mais il est regrettable que la disposition typographique n'isole pas les notes critiques du commentaire. — La traduction veut être un calque exact du texte et y réussit le plus souvent. Mais j'avoue ne pas apercevoir les avantages de la méthode dite littérale, adoptée généralement pour la traduction des textes sacrés et qui consiste

1. *A critical and exegetical commentary on the Revelation of St John with introduction, notes and indices, also the Greek text and English translation*, by R. H. Charles, Edinburgh, 1920, 2 vol. in 8°. L'ouvrage du P. A. était en cours d'impression lorsqu'a paru l'ouvrage anglais.



à mettre entre crochets tous les mots qui ne sont pas dans le texte original. (C'est ainsi que « καὶ τὰ ἐν αὐτοῖς πάντα ἤκουσα λέγοντας » est rendu par : « et tous les [êtres qui s']y trouvent] je [les] entendis qui disaient » !) Le commentaire a des qualités exceptionnelles d'ordre et de clarté. Le P. A. a su tirer de la masse redoutable et confuse des exégètes tout ce qui peut intéresser un lecteur moderne. Son commentaire est comme une histoire de l'interprétation de ce texte mystérieux à travers les siècles. En outre l'apport personnel de l'auteur est considérable. — Dans l'introduction un lecteur qui n'est pas spécialement théologien goûtera tout particulièrement les pages consacrées au milieu religieux où a été composée l'Apocalypse et à ses antécédents immédiats. Le chapitre qui traite de la langue, et qui se réfère surtout aux travaux de Moulton, est excellent de bout en bout, bien plus sobre et plus net que l'étude similaire de Charles. Mais la partie la plus neuve et la plus ingénieuse est — sans conteste — celle qui expose les procédés de composition littéraire de l'Apocalypse. Le P. A. a montré avec évidence que l'Apocalypse n'était pas une compilation chaotique et échevelée, mais une œuvre d'art spontané qui progresse harmonieusement selon des rythmes spéciaux. On y trouve les alternances, les antithèses, les redites des prophéties bibliques mais aussi un procédé de développement « par ondulations » qui caractérise cette œuvre unique.

Pour les problèmes contenant l'auteur et la date de l'Apocalypse, le P. A. semble avoir accepté a priori les solutions traditionnelles et cherché à fortifier les arguments antérieurement invoqués en leur faveur plutôt qu'à renouveler l'étude de la question par une recherche personnelle. On est déçu de ne pas trouver dans son livre, au moins sous forme d'un de ces résumés brefs et complets auxquels il excelle, un exposé de la question « johannique ». Il admet donc que l'Apocalypse a été composée d'un seul jet en 95 ou 96 par l'apôtre Jean, auteur du IVe Évangile et des épîtres johanniques. Ces conclusions sont toutes différentes de celle de Charles qui, surtout pour des raisons de langue et de style, affirme que l'Apocalypse ne peut pas être de la même main que les autres récits johanniques, œuvre de Jean le Presbytre lequel a pu être le disciple de Jean l'apôtre. L'auteur de l'Apocalypse serait un juif de Palestine, très médiocre helléniste, qui, après avoir composé au temps de Vespasien les « Lettres aux sept Églises » les aurait reprises pour en faire le noyau d'une nouvelle « révélation ». Mais cette œuvre, restée inachevée, aurait été remaniée et complétée par un éditeur moins mauvais helléniste, mais tout à fait inintelligent. Charles s'attache au travail décevant de distinguer le texte primitif du Voyant et ce qu'a pu y ajouter ou y modifier l'éditeur. C'est là de l'hypercritique et il paraît bien impossible d'accepter les dernières déductions de l'auteur. Mais ce qu'il parait avoir démontré irréfutablement par des arguments linguistiques, c'est que : 1° conformément à l'opinion commune le IVe Évangile et les épîtres johanniques sont de la même main ; 2° que leur auteur est à distinguer de celui de l'Apocalypse. Les ressemblances de style que le P. A. a mises en lumière sont superficielles et s'expliquent fort bien par la communauté d'origine des deux auteurs, l'un et l'autre Juifs à demi hellénisés, ayant subi une préparation intellectuelle analogue. Quant aux différences, signalées par Charles et par le P. A. lui-même, elles sont extrêmement frappantes et portent sur des points essentiels : l'Évangile use très fréquemment du génitif absolu, de οὖν narratif, que n'emploie pas l'auteur de l'Apocalypse ; il sépare ordinairement le pronom possessif du nom, ce que ne fait jamais l'Apocalypse ; à la construction de ἄξιος avec l'infinitif dans le premier ouvrage s'oppose celle

de ἄξιος ἵνα dans le second ; des prépositions très communes, fréquentes dans les écrits johanniques, manquent complètement dans l'Apocalypse : telles sont : πρό, ὑπέρ, περί etc. ; ἐν instrumental « qui fait dans l'Apocalypse comme une règle de style » n'apparaît qu'une fois — et encore l'exemple est-il douteux — dans le IVe Évangile. De même le vocabulaire fournit des arguments à la thèse de la dualité d'auteurs. Le P. A. reconnaît que l'Apocalypse a beaucoup plus d'« hapaxlégomènes relatifs » communs avec les trois premiers évangiles qu'avec le IVe. Denys d'Alexandrie remarquait déjà que les rapports étroits qu'il y a entre le IVe Évangile et les Épitres n'existent pas entre ces ouvrages et l'Apocalypse « qui est tout à fait différente de ceux-là et leur est étrangère ». En résumé les divergences l'emportent de loin sur les ressemblances et en tout cas sont beaucoup plus significatives.

A son commentaires des « Lettres aux Sept Églises » le P. A. a joint des excursus fort intéressants, où, surtout d'après Ramsay, *Letters to the Seven Churches* (1909)[1] et Swete, *The Apocalypse of Saint Jean*, il esquisse la physionomie de chacune de ces villes à la fin du Ier siècle. Et cependant il n'y a guère de réalité dans ces Lettres, dont on pourrait sans inconvénient interchanger les destinataires. Si d'aventure les caractéristiques morales sont exactes (ce qui est tout à fait invérifiable) les caractéristiques matérielles font complètement défaut, à moins qu'on ne veuille reconnaître le trône de Satan dans le grand autel de Zeus à Pergame et rapprocher de l'orgueilleuse déclaration de Laodicée : Πλούσιός εἰμι... καὶ οὐδὲν χρείαν ἔχω le renseignement de Tacite (Ann., XVI, 29) : Laodicea tremore terrae prolapsa, nullo a nobis remedio, propriis viribus revaluit.

Je n'ai pu en cette brève notice, donner qu'une idée fort incomplète de cette œuvre considérable et de haute valeur ; je veux du moins, en terminant, signaler le charme de la forme, qui n'est pas, en pareille matière, un mince mérite.

André Boulanger.

E. Löfstedt, *Zur Sprache Tertullians* (Lunds Universitets Arsskrift, N. F. Avd. 1, Bd. 16, Nr. 2) Lund Gleerup, Leipzig Harrassowitz, 1920, 117 p.

Ce titre annonce trop, ou trop peu. D'une part, M. L. ne prétend pas nous offrir en ces quelque cent vingt pages une véritable étude sur la langue de Tertullien ; d'autre part il ne se contente pas non plus de nous en donner un vague aperçu ; son ouvrage est une série de commentaires très précis sur des points de détail dont l'examen présente un intérêt général.

M. L. lit son texte, consulte l'apparat critique, et regarde les questions se poser d'elles-mêmes : peut-on accepter et expliquer des constructions telles que *exitum querulus* (= *querens*), ou *modico quid*, ou *intimat* (= *intimatur*) *uirus*...? Les éditeurs font d'ordinaire disparaître ces anomalies, au prix de corrections violentes ; M. L. les conserve, les explique par des

---

1. Signalons une erreur de Ramsay, *Letters*, p. 313, reproduite par le P. A., p. 31 : « On peut rappeler qu'Aelius Aristide (*Hymne à Asclépios*, fin) dit avoir reçu d'Esculape, dans une incubation, le nom nouveau de Théodoros avec un objet symbolique, un σύνθημα dont la vue l'encourageait dans les circonstances difficiles. » En réalité, c'est dans le IVe *Discours Sacré* (L 53 Keil) qu'Aristide rapporte comment il s'entendit, dans un songe, saluer au nom de Théodoros. Quant au σύνθημα dont il est en effet question dans l'*Hymne à Asclépios* (XLIII, 14 Keil) ce n'est pas un objet mais un mot d'ordre, un signal convenu, par lequel Asclépios invitait Aristide à se produire en public.



rapprochements convaincants, et en tire de très intéressantes observations sur la manière de Tertullien, sur la langue de son temps, et même sur des faits de langue d'une portée générale (cf. le chapitre sur l'emploi du verbe qu'il appelle réfléchi ou médio-passif, et que nous appelons absolu, p. 19 et suiv.). Comme le critique des textes, le grammairien et le linguiste trouveront à glaner dans cet ouvrage, qui ne répète aucunement, tant s'en faut, les nombreuses études publiées depuis peu sur la langue de Tertullien.

J. Marouzeau.

Johannes Hasebroek, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Septimius Severus*, Heidelberg, Carl Winter, 1921, 201 pp. in-8°.

Dédié au professeur Alfred von Domaszewski, sous les auspices duquel il a été préparé, ce travail porte avec raison le titre modeste de « Recherches », car l'auteur s'y est interdit les vues systématiques et les idées d'ensemble. Tel quel il témoigne d'ailleurs d'un esprit méthodique et porté aux enquêtes approfondies. Il s'occupe de la vie entière de Septime Sévère, même avant l'élévation au principat, en partant des textes de l'*Histoire Auguste* qui s'y rapportent ; toute discussion, en effet, tout exposé sont précédés de la transcription d'un paragraphe de cette compilation très inégale où, comme on sait, foisonnent les phrases interpolées. M. Hasebroek s'efforce à les découvrir, grâce à des rapprochements avec Dion et Hérodien, et en s'aidant des sources d'un autre genre : les inscriptions, quelques papyrus lui fournissent de sérieux moyens de contrôle, et surtout il tire un parti incontestablement fort adroit des types et légendes numismatiques. On ne s'étonnera donc pas que les opinions affirmées au cours du livre portent presque toujours sur des points de détail — et nous ne pouvons guère par suite en rendre compte ici —; ce sont en particulier les questions de chronologie qu'on y voit examinées avec le soin le plus méticuleux, car les monnaies à cet égard procurent des repères irrécusables ; elles sont classées en appendice avec une louable minutie ; à la suite viennent les inscriptions utilisées, dans leur teneur intégrale, puis un résumé chronologique. L'auteur paraît bien informé de tous les documents qui le concernent, à part quelques omissions dont la nature mérite d'être signalée. Il veut bien se servir de quelques répertoires *étrangers*, où sont publiés des textes ou monuments qu'il ne trouverait pas ailleurs, ou qui offrent l'avantage d'un maniement plus commode. Hormis cette exception, silence ; un silence certainement voulu et calculé. Evidemment la science de l'antiquité est chose allemande. L'impartialité avec laquelle nous parlons de l'ouvrage de M. Hasebroek nous permet de stigmatiser cette mesquinerie, qui n'a pour excuse, si c'en est une, que d'innombrables précédents dans son pays.

Victor Chapot.

Ch. Bally, *Traité de stylistique française*, réimpression. Heidelberg, Winter, 1921, 2 voll. xx-331 et 264 p.

Plutôt qu'un traité de stylistique française, le livre de M. B. est un traité de stylistique *appliquée au français*. Définitions, principes et méthode ont une valeur universelle et peuvent être appelés à rénover l'étude des langues classiques aussi bien que de notre langue maternelle.

Ce livre résume une œuvre poursuivie depuis une vingtaine d'années (*Précis de stylistique*, 1905) par des conférences : à Zurich (*L'étude systématique des moyens d'expression*, 1910), à Neuchâtel (*La stylistique et l'enseignement secondaire*, 1911), à Paris (*Le langage et la vie*

1913), par des comptes rendus de publications stylistiques (*Stylistique générale et stylistique française*, Romanisches Jahresbericht, vol. XI et XIII), par des articles épars dans des revues et recueils (*Stylistique et linguistique générale*, Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, 1912 ; *Le style indirect libre en français moderne* et *Figures de pensée et formes linguistiques*, Germanisch-Romanische Monatsschrift, 1912 et 1914 ; *Impressionisme et grammaire*, Mélanges Bouvier 1920 ; *L'enseignement de la langue maternelle et la formation de l'esprit*, Le Producteur, 1921).

Sans aborder ici le point de vue pédagogique, il est impossible de ne pas signaler que certaines conceptions nouvellement défendues en France, en particulier celles qui fondent l'enseignement des langues sur l'analyse de la pensée plutôt que sur la distinction de catégories grammaticales (cf. l'initiative si intéressante de M. F. Brunot), sont depuis longtemps répandues à l'étranger, grâce à l'enseignement et aux publications de M. B. Et je sais par expérience ce que l'étude du latin, et en particulier l'intelligence des textes, même dans les classes élémentaires, peut gagner à l'application de ses méthodes et à la diffusion de l'état d'esprit qu'elles supposent. A ceux qui estiment que la culture de l'esprit a besoin de l'apprentissage des langues mortes comme à ceux qui prétendent la fonder sur un enseignement renouvelé des langues vivantes, il faut recommander également la méthode de M. B.

Cette méthode est fondée sur une conception originale de la stylistique, et M. B. commence par prier le lecteur de ne pas le chicaner sur l'emploi du mot : « La stylistique, dit-il, étudie les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité ». J'avoue que pour mon compte je me sens un peu à l'étroit dans cette définition ; je me plairais à l'élargir, à voir dans la linguistique l'étude de tout ce qui dans le langage dépasse la traduction stricte de l'idée, à appeler style l'art qu'a le sujet parlant, inconscient ou averti, de mettre en œuvre les ressources de sa langue, matériel des sons et des mots, système des formes et des constructions ; j'aime à considérer la langue tantôt comme un moyen d'expression, qui intéresse essentiellement nos facultés affectives, tantôt comme une réalité objective, une fin en soi, une matière offerte à notre activité esthétique, tantôt enfin comme un élément, une manifestation de la vie en société, qui peut être définie pour sa qualité, par rapport à un milieu. Et je trouve commode de distinguer en principe comme dans la pratique ces divers ordres de faits.

Qu'on ne s'imagine pas après cela que la définition de M. B., pour être exclusive, restreigne le champ et diminue l'intérêt de ses découvertes. Je ne sais même si elle ne leur donne pas plus de rigueur et de relief.

Par exemple, l'habitude de juger les mots d'après leur caractère affectif nous fournit un critère précieux pour interpréter les doublets de vocabulaire (tandis que *albus*, *niger* désignent simplement des couleurs, *candidus* et *ater* traduisent l'impression désagréable ou délicieuse que ces couleurs font sur nous) et pour apprécier le caractère d'un style donné (style dépouillé, intellectuel de César, style sentimental, affectif de Virgile).

Par ailleurs, la méthode de M. B. le conduit à délimiter le « fait d'expression », à chercher dans la phrase « l'unité de pensée », indépendante de la distinction des mots [1], qui correspond à une « unité lexicologique » ;

1. M. B. nous promet un Dictionnaire idéologique (cf. L'étude systématique des moyens d'expression) qui fera apparaître sous un jour tout nouveau les rapports entre le matériel du langage et la forme de la pensée.



ainsi apparait le rôle et la valeur des « groupes de mots », des « séries phraséologiques », dont la considération doit précéder toute étude sur le style d'un auteur, d'une école, d'un genre, nous permet par exemple de juger la manière d'une Pline, écrivain à formules, par rapport à celle d'un Tacite, briseur de groupes et destructeur de clichés.

Enfin les théories de M. B. mettent en valeur un des caractères essentiels de l'expression linguistique, en nous enseignant à voir dans le mot ce qui s'ajoute au sens strict, la nuance, la qualité, la couleur, ce qui traduit le sentiment, l'émotion, la vie ; elles nous déshabituent de chercher dans la chose écrite la traduction littérale, la représentation adéquate d'un concept ; elles nous détournent de l'analyse étymologique et de la déduction historique qui nous font concevoir le sens d'un mot comme la résultante des sens de ses éléments composants ; elles nous conduisent à l'analyse psychologique, qui s'exerce sur la conscience actuelle du sujet parlant ; elles nous apprennent enfin à distinguer rigoureusement entre le fait de langue et le fait de style. Il y a là de quoi renouveler l'interprétation des textes latins, réformer nos jugements sur le style des auteurs et illustrer le commentaire philologique.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des applications ; mais on se rendra vite compte, en parcourant le livre de M. B., de tout ce qu'il contient d'idées, de suggestions, applicables à l'étude des langues classiques, et on verra avec un étonnement mêlé d'admiration comme il est loin de ces pauvres recueils de règles livresques que nous avons coutume d'appeler des « stylistiques ».

Le second volume du traité de M. B. contient des exercices d'application destinés aux élèves ; c'est que le livre tout entier est sorti de l'enseignement pratique donné par M. B. au séminaire de français moderne de l'Université de Genève. Que vaut la méthode pour l'élève ? C'est un point qui vaudrait d'être examiné dans une revue pédagogique. M. B. me pardonnera de ne regarder ici dans son traité que le livre du maitre et le guide du philologue.

J. Marouzeau.

Le Gérant : C. Klincksieck.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



PUBLICATION TRIMESTRIELLE

REVUE
DE
PHILOLOGIE
DE
LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

NOUVELLE SÉRIE

CONTINUÉE SOUS LA DIRECTION DE

ÉM. CHATELAIN, B. HAUSSOULLIER

MEMBRES DE L'INSTITUT

J. MAROUZEAU ET D. SERRUYS

DIRECTEURS A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

ANNÉE ET TOME XLVI, 3e LIVRAISON

Juillet 1922.

SOMMAIRE : *Revue des comptes rendus d'ouvrages relatifs à l'antiquité classique* (Comptes rendus parus en 1919-1920), par J. Marouzeau, p. 1-76.

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11

1922

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE — PARIS-7e

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

NOUVEAUX PRIX (majoration comprise)

Les ouvrages annoncés ci-dessous sont envoyés franco dans tous les pays de l'Union Postale contre reçu en mandat-poste ou valeur à vue sur Paris de leur montant augmenté de 10 0/0 pour frais de port et emballage.

ΑΙΣΧΙΝΟΥ περὶ τῆς παραπρεσβείας, Eschine, discours sur l'ambassade. Texte grec publié avec une introduction et un commentaire, par J.-M. Julien et H.-L. de Peréra, sous la direction de Am. Hauvette. 1902. In-8 .... 6 fr. »

Anglade, J., Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc : Phonétique et morphologie. 1920. In-12, cartonné .... 15 fr. »

Antoine, F., Manuel d'orthographe latine, d'après le Manuel de W. Brambach, traduit, augmenté de notes et d'explications. 1881. In-12, cartonné .... 4 fr. »

Arnould, L., Méthode pratique de thème grec. 1892. In-12, cartonné .... 2 fr. »

Audouin, E., Étude sommaire des dialectes grecs littéraires (autres que l'Attique) : homérique, nouvel-ionien, dorien, éolien, avec une préface par O. Riemann. 1891. In-12, cartonné .... 6 fr. »

Bally, Ch., Traité de stylistique française. 2e édition. 1919-21. 2 vol. cart. 24 fr. »

Berger, E., Stylistique latine, traduite de l'allemand et remaniée par M. Bonnet et F. Gache. 4e édition revue et augmentée. 1913. In-12, cartonné .... 7 fr. »

Besnier, M., Lexique de géographie ancienne, avec une préface de R. Cagnat. 1914. In-12, cartonné .... 20 fr. »

Bonnet, M., La Philologie classique. Six conférences sur l'objet et la méthode des études supérieures relatives à l'antiquité grecque et romaine. 1892. In-8. Prix .... 5 fr. »

Bourciez, E., Précis historique de phonétique française, 5e édition revue et corrigée. 1921. In-12, cart .... 10 fr. »

Brugmann, K., Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes, d'après le précis de grammaire comparée de K. Brugmann et B. Delbrueck, traduit par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout, sous la direction de A. Meillet et R. Gauthiot. 1905. In-8 avec 4 tableaux .... 30 fr. »

Cart, L. W., Précis d'histoire de la littérature allemande, avec notes bibliographiques et tableaux synchroniques. 1898. In-12, cartonné .... 7 fr. »

Chevaldin, L. E., La Grammaire appliquée ou série synoptique de thèmes grecs et latins sur un chapitre de Montesquieu, avec une introduction théorique et un appendice contenant des Conseils pour les versions grecque et latine. 1897. In-12, cartonné .... 5 fr. »

Ciceronis, M. T., ad Quintum fratrem epistola prima. Texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif et une introduction par F. Antoine. 1888. In-8 .... 5 fr. »

— in M. Antonium Oratio Philippica prima. Texte latin publié avec apparat critique, introduction bibliographique et historique et commentaire explicatif par H. de la Ville de Mirmont. 1902. In-8 .... 5 fr. »

Cucuel, C., Éléments de paléographie grecque d'après la « Griechische Paläographie » de V. Gardthausen. 1891. In-12, avec 2 planches, cartonné .... 7 fr. »

Devillard, E., Chrestomathie de l'ancien français (ixe-xve siècles). Texte, traduction et glossaire. 1887. In-12, cartonné .... 7 fr. »

Dottin, G., Les Anciens Peuples de l'Europe. 1916. In-8, cartonné .... 15 fr. »

— La Langue Gauloise : Grammaire, texte et glossaire. 1920. In-8, cart. 15 fr. »

Ernout, A., Morphologie historique du latin, avec un avant-propos par A. Meillet. 1914. In-12, cartonné .... 7 fr. »

— Recueil de textes latins archaïques. 1916. In-8 .... 7 fr. 50

Gache, F. et **H. Dumény**, Petit Manuel d'archéologie grecque, d'après J.-P. Mahaffy. 1887. In-12, cartonné .... 3 fr. »

— et **J.-S. Piquet**, Cicéron et ses ennemis littéraires, ou le Brutus, l'Orator et le De optimo genere oratorum, traduit d'une préface de O. Jahn et suivi du texte annoté du *De optimo genere oratorum*. 1886. In-8 .... 3 fr. »

Goyau, G., Chronologie de l'empire romain publiée sous la direction de R. Cagnat. 1891. In-12, cartonné .... 12 fr. »

Haenny, L., Nouvelle Grammaire latine rédigée sur un plan nouveau. 1889. In-12, cartonné .... 6 fr. »

Hamant, N. et **J. Rech**, Exemples de syntaxe grecque, pour servir à la traduction du français en grec, et précédés d'un Résumé des règles principales de la syntaxe attique avec introduction par Am. Hauvette. 1891. In-12, cartonné .... 5 fr. »

REVUE

DES

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

RELATIFS A L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

PUBLIÉE PAR

J. MAROUZEAU

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

10e et 11e ANNÉE

Comptes rendus parus en 1919 et 1920

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

1923

PÉRIODIQUES DÉPOUILLÉS

(Années 1919 et 1920)

INDEX DES ABRÉVIATIONS.

AGPh	Archiv für Geschichte der Philosophie.
AIF	Anzeiger für Indogermanische Sprach- und Altertumskunde (Indogermanische Forschungen).
AJPh	American Journal of Philology.
BBG	Blätter für das Gymnasial-Schulwesen, hrsg. vom Bayerischen Gymnasiallehrerverein.
BFC	Bollettino di Filologia classica.
BMB	Bulletin bibliographique du Musée Belge.
BPhW	Berliner Philologische Wochenschrift.
BSL	Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.
CJ	Classical Journal.
CPh	Classical Philology, Journal dev. to researches in the class. antiquity.
CR	Classical Review.
DLZ	Deutsche Literatur-Zeitung.
EHR	English Historical Review.
Gl	Glotta, Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache.
GGA	Göttingische Gelehrte Anzeiger.
HJ	Historisches Jahrbuch.
HVJ	Historische Vierteljahreschrift.
HZ	Historische Zeitschrift.
IJ	Indogermanisches Jahrbuch.
JAW	Jahresbericht über die Fortschritte des klass. Altertumswissenschaft.
JHS	Journal of Hellenic Studies.
JPhV	Jahresberichte des Philologischen Vereins zu Berlin.
JRS	Journal of Roman Studies.
JS	Journal des Savants.
KBW	Korrespondenz-Blatt für die höheren Schulen Württembergs.
LZB	Literarisches Zentralblatt für Deutschland.
MHL	Mitteilungen aus der Historischen Literatur.
MPh	Museum, Maanblad voor Philologie.
NC	Numismatic Chronicle.
NJA	Neue Jahrbücher für das klassische Altertum.
NJP	Neue Jahrbücher für Pädagogik.
NRD	Nouvelle Revue historique de droit français et étranger.
NTF	Nordisk Tidsskrift for Filologi.
NZ	Numismatische Zeitschrift.
RA	Revue Archéologique.
RC	Revue Critique.
REA	Revue des Etudes Anciennes.
REG	Revue des Etudes Grecques.
RF	Rivista di Filologia e di istruzione classica.
RH	Revue Historique.
RLC	Rassegna italiana di lingue e letterature classiche.
RHR	Revue de l'histoire des religions.
RN	Revue Numismatique.
RPh	Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes.
RQA	Römische Quartalschrift für christlische Altertumskunde.
RQH	Römische Quartalschrift für Kirchengeschichte.
ThQ	Theologische Quartalschrift.
WKPh	Wochenschrift für klassische Philologie.
ZG	Zeitschrift für das Gymnasialwesen (titre nouveau : Sokrates).

ZKG Zeitschrift für Kirchengeschichte.
ZN Zeitschrift für Numismatik.
ZöG Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien.
ZRG Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte (Romanische Abteilung).

N. B. — Un astérisque (*) signale les ouvrages qui ont figuré dans une des années précédentes de la Revue.

Pour les comptes rendus les plus étendus, la pagination est indiquée par les deux chiffres extrêmes (RPh 260-265).

Dans la liste alphabétique des auteurs (chap. I), les noms d'auteurs grecs sont transcrits et classés sous leur forme latine.

La rédaction de ce fascicule, qui comprend le dépouillement de deux année arriérées, a pu être assurée grâce à une subvention de la Confédération des Sociétés scientifiques françaises.

TABLE DES DIVISIONS

I. TEXTES ET ÉTUDES SUR LES TEXTES.

Achilleis.— L'Achilléide byzantine, publiée par *D. C. Hesseling* (Verhandl. Akad. Wetensch. Amsterdam, N. R. XIX, 3). Amsterdam Müller 1919 150 p. | WKPh 1920 104 Wartemberg.

B. Haag, Die Londoner Version der byzantinischen Achilleis. Diss. München Wolf 1919 106 p. | BBG 1920 85 Scharold | RQh 1919 277 Haussoullier | WKPh 1920 104 Wartenberg.

Aeschylus. — Tragoediae, ed. *M. von Wilamowitz-Mœllendorff*, ed. minor. Berlin Weidmann 1915. | WKPh 1919 433-438, 457-462, 510-520, 556-565 Könnecke.

Aesopica. — Fabulae Aesopiae cum Nicolai Perotti prologo et decem nouis fabulis, rec. *J. P. Postgate* : cf. Phaedrus.

A. Hausrath, Achiqar und Aesop. Das Verhältnis der orientalischen zur griechischen Fabeldichtung (Sitzb. Heidelb. Akad. 1918). Winter 1918 48 p. | BPhW 1919 17 Gustavs.

Aetheriae peregrinatio. — Pilgerreise der Aetheria (oder Sylvia) von Aquitanien nach Jerusalem und den heiligen Stätten, übers. von *H. Richter*. Esseu Bädeker 1919 102 p. | BBG 1920 85 Pietzsch.

— Siluiae uel potius Aetheriae peregrinatio, 2e Aufl. von *W. Heraeus* (Samml. vulgärlat. Texte, I). Heidelberg Winter 1921 52 p. | BSL 69 227 Meillet.

— The Pilgrimage of Etheria, transl. by *M. L. McClure* et *C. L. Feltoe*. London Soc. for prom. christ. knowl. 1919. | EHR 1919 595 Rushforth.

Agatharchides. — *O. Immisch*, Agatharchidea (Sitzb. Heidelb. Akad., 1919, 7) Heidelberg Winter 1919. | BPhW 1920 433 Herr.

Agathias — *G. Francke*, Quaestiones Agathianae*. | AGPh 1919 223 Jordan | WKPh 1920 130 Widmann.

Alcaeus. — Neue Bruchstücke, cf. Lyrici.

Compte rendu des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178 p. 58-65.

Alcman. — Compte rendu des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178 p. 42-46.

Aldhelmi opera, ed. *R. Ehwald* ; cf. Germaniae monumenta.

Alexander Numeniu. — *Th. Schwab*, Alexander Numeniu Περὶ σχημάτων in seinem Verhältniss zu Kaikilios, Tiberios, und seinen späteren Benutzern*. | MPh 1920 1 Kuijer.

Anacreon. — Compte rendu des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178 p. 71-80.

Ancyranum monumentum. — Res gestae diui Augusti, hrsg. von *E. Diehl*, 3e Aufl. (Kleine Texte, 29-30). Bonn Marcus et Weber. | BPhW 1919 363 Herr.

A. N. Menwese, De rerum gestarum diui Augusti uersione graeca. Diss. Amsterdam 1920 128 p. | BSL 68 67 Meillet | WKPh 1920 440 Nohl.

Anthologia graeca. — The greek anthology, with transl. by *W. R. Paton*, vol. IV et V. Loeb class. Libr. London Heinemann 1918. | CR 1919 35 Powell.

— Love, Worship and death : some renderings from the greek Anthology, by *R. Rodd*. London Arnold 1919 xx 139 p. | JHS 1919.

Compte rendu des publications de 1905 à 1917, par *J. Sitzler* : JAW vol. 178 p. 34 et suiv.

Antoninus (M. Aurelius). — *R. Schekira*, De imperatoris M. Aurelii Antonini librorum τὰ εἰς ἑαυτόν sermone quaestiones philosophicae et grammaticae. Diss. Greifswald 1913 270 p. | BPhW 1920 673 Linde.

Apuleius. *J. A. Schröder*, De Amoris et Psyches fabella Apuleiana noua quadam ratione explicata. Diss. Amsterdam 1916 117 p. | DLZ 1919 799 Weinreich.

Archaica. — Recueil de textes latins archaïques, par *A. Ernout**. | BMB 1920 88 Jacob | RF 1920 109 Lenchantin de Gubernatis.

Archilochus. — Neue Bruchstücke ; cf. Lyrici.

Archimedes. *E. Wiedemann*, Uhr des Archimedes ; cf. Sciences.

Aristarchus. — *N. Wecklein*, Ueber Zenodot und Aristarch ; cf. Zenodotus.

Aristophanes. — *P. Boudreaux*, Le texte d'Aristophane et ses commentateurs. Paris Fontemoing 1919 201 p. | JHS 1920 231 T.W.A. | REA 1920 219-225 Navarre.

E. S. Harman, The Birds of Aristophanes. London Arnold 1920 VIII 135 p. | JHS 1920 219.

S. Murray, Aristophanes and the war party. Allen 48 p. | CR 1920 180 R.B.A.

Aristoteles. — Meteorologicorum libri quattuor, rec. *F. H. Fobes*. Cambridge Massachusetts Harvard Univ. Pr. 1918 XLVIII 235 p. | BFC 1919 53 Zuretti | REA 1920 60 Bréhier | REG 1928 433 Glotz | RF 1920 108 Bignone.

— Politica, trad. di *V. Costanzi*. Bari Laterza 1918 XVI 287 p. | BFC 1920 105 Lavagnini.

— Topik, neu übers. und erkl. von *E. Rolfes* (Philos. Bibl., XII), Leipzig Meiner 1919 XVII 227 p. | BPhW 1920 553 Hoffmann.

— Aristoteles' Sophistische Widerlegungen, übers. von *E. Rolfes* (Philos. Bibliothek, XIII). Leipzig Meiner 1918 80 p. | BPhW 1919 553 Müller.

M. Defourny, Aristote et l'éducation (ex : Annales Institut sup. philos., IV). Louvain 1919. | BMB 1920 175 Collard.

J. M. Fraenkel, Aristoteles' Zielkunde. Groningen Wolters 1919. | MPh 1920 49 Ovink.

M. Grabmann, Forschungen über die lateinischen Aritotelesübersetzungen des 13. Jahrh. (Beitr. z. Gesch. d. Philos. d. Mittelalt., XVII, 5-6)*. | DLZ 1920 385 Stadler.

O. Hamelin, Le système d'Aristote, publié par *L. Robin*. Paris Alcan 1920 428 p. | REA 1920 301 Ruyssen.

Ph. Mc Mahon, On the second book of Aristotle's Poetics*. | CR 1920 37 Butterworth.

G. Mathieu, Aristote, Constitution d'Athènes. Essai sur la méthode suivie par Aristote dans la discussion des textes*. | BMB 1920 80 Champagne.

H. Meyer. Natur und Kunst bei Aristoteles (Stud. z. Gesch. und Kultur des Alt., X, 2). Paderborn Schöningh 1919 128 p. | BPhW 1920 49 Nestle | HJ XXXIV 839 Weyman | MPh 1920 25 Fraenkel | WKPh 1920 116 Nestle.

Id., Platon und die Aristotelische Ethik. München Beck 1919 300 p. | BBG 1920 27 Patin | BPhW 1920 49 Nestle | HJ XXXIX 839 Weyman | MPh 1920 64 Fraenkel.

Id., Das Vererbungsproblem des Aristoteles (ex : Philologus LXXV 1919 p. 323 ss.) ; | BPhW 1920 49 Nestle | WKPh 1920 146 Nestle.

Arnobius. — *C. Brakman*, Arnobiana*. | IJ 1919 27 Hofmann.

E. Löfstedt, Arnobiana*. | IJ 1919 26 Hofmann.

Asclepiades. — *A. Rostagni*, Poeti alessandrini : cf. Histoire littéraire.

Athanasius. — *S. Woldendorp*, De incarnatione, een geschrift van Athanasius. Diss. Groningen 1919. | MPh 1920 227 Windisch.

Athenagoras. — La supplica per i cristiani, texto crit. e comm. di *P. Ubaldi*. Torino Libr. edit. intern. 1920 XLIV 194 p. | BFC 1920 41 Botti.

Atthidographos. — *A. Schwartz*, Erechtheus et Theseus apud Euripidem et Atthidographos ; cf. Euripides.

Augusti (Res gestae) ; cf. Ancyranum monumentum.

Augustinus. — Tractatus sine sermones inediti ex cod. Guelferbytano 4096, ed. *G. Morin*. Kempten Kösel 250 p. | HJ XXXIX 293-304 Weyman | LZB 1919 994 Leipoldt.



— Die Bekenntnisse des hl. Augustinus, I-X, übers. von *G. von Hertling*, 11 et 12. Aufl. Freiburg Herder 1918 510 p. | BPhW 1919 387 Thomsen.

— Sancti Augustini uita scripta a Possidio episcopo ; cf. Possidius.

K. Adam, Die kirchliche Sündenvergebung nach dem hl. Augustin (Forsch. z. christl. Liter., XIV, 1). Paderborn Schöningh 1917 167 p. | DLZ 1919 339 Waldmann | LZB 1919 969 Kr.

P. Alfaric, L'évolution intellectuelle de saint Augustin, I : Du manichéisme au néo-platonisme. Paris Nourry 1918 556 p. | JS 1920 241-253 Monceaux | RC 1919 144 Loisy | RH 1920, 2 102 Guignebert | RHR LXXIX 386 Houtin | RPh 1919 276 Lejay.

J. Balogh, Vasa lecta et pretiosa. Etudes de stylistique sur les Confessions de saint Augustin [en hongrois]. Budapest Franklin 1918 59 p. | BPhW 1919 553 | WKPh 1919 185.

P. Batiffol, Le catholicisme de saint Augustin. Paris Gabalda 1920 554 p. | RH CXXXVIII 108 Alfaric.

E. Bernheim, Mittelalterliche Zeitanschauungen : Die Augustinischen Ideen ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

Ch. Boyer, Christianisme et néo-platonisme dans la formation de saint Augustin. Paris Beauchesne 1920 233 p. | RH CXXXVIII 108 Alfaric.

H. Frick, Ghazālīs Selbstbiographie. Ein Vergleich mit Augustins Confessionen (Veröffentl. d. Forschungsinstit. f. vergl. Religionsgesch., III). Leipzig Hinrichs 1919 84 p. | DLZ 1920 666 Goldziher.

B. Gaffrey, Die augustinische Geschichtsauschauung im Liber ad amicum des Bischofs Bonitho von Sutri (Samml. wissensch. Arb., 44). Langensalza Wendt 1918 89 p. | BPhW 1919 873 Tolkiehn.

J. H. van Haeringen, De Augustini ante baptismum rusticantis operibus*. | MPh 1919 101 Wilde.

Ausonius. — Ed. with an english transl. by *H. G. E. White*, I (Loeb class. libr.). London Heinemann 1919 397 p. | AJPh 1920 297 Mustard.

A. Kurfess, Ausons Gedichte auf Bissula (ex : Alemannia XLIII, p. 111-118). | BPhW 1919 205 Helm.

H. de la Ville de Mirmont, Le manuscrit de l'île Barbe (Codex Leidensis Vossianus lat. 111) et les travaux de la critique sur le texte d'Ausone, I et II. Bordeaux Pech, Paris Hachette 1917-1918 xv 202 et 282 p. 80 pl. | REA 1919 297 Radet.

Bacchylides. — Neue Bruchstücke ; cf. Lyrici.

P. Maas, Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bachylides und Pindar*. | ZG 1919 Ebeling.

Bion. — Compte rendu des publications 1905-1917 : JAW vol 178, p. 144-147.

Boethius. — The theological tractates and the Consolation of philosophy, ed. by *H. F. Stewart* et *E. K. Rand*. London Heinemann 1918 240 p. | AJPh 1920 85 Mustard | RC 1919 148 Picavet.

— The theological treatrises, with an engl. transl. by *H. F. Stewart* : The Consolation of Philosophy, with the engl. transl. of L. T. (1609). Loeb class. libr. London Heinemann 1919 420 p. | CR 1919 160 Evelyn-White | RC 1919 148 Picavet.

A. Thomas, Notice sur le ms. latin 4788 du Vatican contenant une trad. fr. avec commentaire par Maître Pierre de Paris de la Consolatio philosophiae de Boèce (ex : Not. et extr. de la Bibl. Nation.). Paris Klincksieck 1917 66 p. | BFC 1919 116 Marchesi | MPh 1919 203 de Vogel | REA 1919 232 Waltz | RPh 1920 85 Lejay.

Caesar. — Œuvres choisies, par *M. Ponchont*. Paris Hatier 1915. | RH 1919, 1 113 Toutain.

— The Gallic War, with an english transl., by *H. J. Edwards**. | CPh 1920 91 Beeson.

— Gallic War (IV, 20-38 ; V), partly in the original, partly in translation, ed.



by *R. W. Livingstone* and *C. E. Freeman*. Oxford Univ. Pr. 1919 | CR 1920 47 Blakeney.

— De Bello ciuili liber VIII, ed. *J. P. Postgate*, Cambridge Univ. Pr. 1917 CXII 146 p. | CPh 1920 212 Ullman.

Compte rendu des publications relatives à César, par *P. Menge* : JPhV 1919, p. 89-98.

E. Meyer, Caesars Monarchie und das Principat des Pompeius ; cf. Histoire romaine.

H. C. Nutting, Caesar's use of past tenses in cum-clauses ; cf. Grammaire.

Caesarius. — *F. Hautkappe*, Ueber die altdeutschen Beichten und ihre Beziehungen zu Cäsarius von Arles (Forsch. & Funde, IV, 5). Münster Aschendorff 1917. 133 p. | HJ XXXIX 796 Pfleger.

Caesius Bassus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW 188 p. 89.

Callimachus. — *A. Rostagni*, Ibis ; cf. Ouidius.

Id., Poeti alessandrini ; cf. Histoire littéraire.

Calpurnius Flaccus. — Compte rendu des travaux relatifs aux Déclamations de Calpurnius Flaccus [jusqu'en 1914], par *G. Lehnert* : JAW vol. 183, p. 265-267.

Canones. — *E. Heckrodt*, Die Kanones von Sardika, aus der Kirchengeschichte erläutert (Jenaer hist. Arb., VIII). Bonn Marcus 1917 128 p. | LZB 1919 157 Kr

Carmina. — Saturnii uersus, coll. *C. Zander* ; cf. Métrique.

Carmina ludicra Romanorum, rec. *C. Pascal* (Corpus Paravianum). XXXI 60 p. | BFC 1919 45 Donnini | RPh 1919 228 Lejay.

Carmina mediaevalia. — *W. Meyer*, Bruchstück eines Gedichtes aus der Karolinger Zeit. Rythmische Paraphrase des Sedulius von einem Iren (Nachr. Gesellsch. Wiss. Göttingen, 1917 p. 589-596 ; 597-625). | HJ XXXIX 380 Weyman.

— Rhythmi aeui Merouingici et Karolini, ed. *K. Strecker* ; cf. Germaniae monumenta historica.

H. Süssmilch, Die lateinische Vagantenpoesie des 12 & 13. Jahrhunderts als Kulturerscheinung (Beitr. z. Kulturgesch. d. Mittelalt., XXV). Teubner 1917 104 p. | HJ 1920 357 Löffler | LZB 1920 37 Schneider.

Catullus. — Catull, für den Schulgebr. von *K. Jacoby* ; cf. Elegi.

— Carmina, rec. *C. Pascal**. | AJPh 1920 186 Frank | CPh 1920 210 Ullman.

Compte rendu des publications sur Catulle pour les années 1905-1920, par *K. P. Schulze* : JAW vol. 183, p. 1-72.

C. Pascal, Poeti e personaggi Catulliani*. | CPh 1919 295 Mustard.

E. Stampini, Catulliana (ex : Atti Accad. Torino, LIV 1918-19) 23 p. ; —

Id., Nuovo saggio di versione poetica dei Carmi di Catullo (ibid. p. 921-954). | RF 1920 111 Lenchantin de Gubernatis.

Id., Il codice Bresciano di Catullo*. | REA 1919 152 Lejay.

Cephalas. — *J. Basson*, De Cephala et Planude syllogisque minoribus*. | MPh 1920 51 Hesseling.

Charisius. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW 188 p. 121-127.

Christiana. — From Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius, illustrative of christianity in the first century (Texts for students, sous la direction de *A. J. Skeel, H. J. White* et *J. P. Whitney*, n° 1). | CR 1920 125 Evelyn-White | RH 1919, 2 Ch. B.

— Monumenta eucharistica et liturgica uetussissima ; cf. Patristicum florilegium, fasc. VII.

— Textus antenicaeni ad primatum Romanum spectantes ; cf. Patristicum florilegium, fasc. IX.

— Ein vorhadrianisches gregorianisches Palimpsest-Sakramentar in Gold-Unzialschrift nebst Zugabe einer unbekannten Homilie über das Kananaïsche Weib, hrsg. von *A. Dold* (Texte und Arb., I, 5). Leipzig Harrassowitz 1919 80 p. | LZB 1920 146 v. D.

— Frühchristliche Vorbereitungsgebete zur Taufe (Papyr. Berol. 13415), neubearb. von *Th. Schermann* (Münchener Beitr. z. Papyrusforsch., III). München Beck 1917 32 p. | LZB 1920 74 Herr.

Cicero. — Scholarum in usum scripta selecta, ed. minor, rec. *M. Pohlenz*. Teubner 1918 189 p. | BPhW 1919 841 Philippson.

— Pro Milone, Pro Marcello, Pro Ligario, Pro rege Deiotaro, Philippicae I-XIV, recogn. *A. C. Clark*, ed. 2ª. Oxford Clarendon Pr. XVI 333 p. | BFC 1920 6 Giarratano | BPhW 1920 604 Klotz | CR 1920 143 Chabert.

— Pro Milone, Pro Archia, rec. *S. Colombo* (Corpus script. lat. Paravianum, 8)*. | RF 1919 126 Piovano.

— Pro Sex. Roscio Amerino, De imperio Cn. Pompei, rec. *S. Colombo* (Corpus Paravianum). 127 p. | BFC 1919 55 Dalmasso | RPh 1919 228 Lejay.

— Orationes pro Plancio, pro Rabirio Postumo, ed. *A. Klotz**. | DLZ 1920 205 Atzert.

— Actionis in C. Verrem secundae liber IV [De signis], di *U. E. Paoli*. Firenze Venturi 1919 XIV 93 p. | RF 1919 130 Bassi.

— Orationes in M. Antonium Philippicae XIV rec. *F. Schöll* (Scripta q. mans. omnia, fasc. 28). Teubner 1916 p. 121-390. | DLZ 1919 936-937, 965-967 Atzert.

— L'Orator, comm. de *A. de Marchi*, 2ª ed. da *E. Stampini*. Torino Loescher 1920 XXV 162 p. | RF 1920 397 de Gubernatis.

— Rhetorici libri duo quae uocantur de inuentione, rec. *E. Stroebel* (Scripta quae mans. omnia, 2). Teubner 1915 XXII 170 p. | WKPh 1920 353 Stangl.

— Laelius de amicitia, rec. *E. Bassi*, (Corpus Paravianum 27). XVII 58 p. | BFC 1920 22 Romano.

— De re publica, rec. *C. Pascal**. | RF 1919 123 Piovano.

— De re publica, recogn. *K. Ziegler**. | MPh 1919 151 Boas.

— Somnium Scipionis, par *E. A. Skassis* [commentaire en grec]. Athènes Hestia 1915. | ZG 1920 252 Klaffenbach.

— Tusculanae disputationes, rec. *M. Pohlenz* (Scripta quae supers., 44). Leipzig Teubner 1918 XXIV 267 p. | BPhW 1919 841 Philippson.

— The correspondence of Cicero, by *R. Tyrrell* et *L. C. Purser*, vol. IV, 4ª ed. London Longmans 1918. | AJPh 1920 86 Frank.

— Epistulae ad Atticum, I-IV, by *H. Sjögren**. | CR 1919 37 Clark | DLZ 1919 177 Bögel.

— Letters to Atticus, with engl. transl. by *E. O. Winstedt*, III (Loeb class. libr.). London Heinemann 1918. | CR 1919 110 Jackson.

Recension des dernières éditions de Cicéron, par *J. Tolkiehn* : JPhV 1919, p. 71-88.

Compte rendu des publications relatives aux ouvrages de rhétorique (1909-1917), par *G. Ammon* : JAW vol. 179, p. 1-162.

Compte rendu des publications sur les Discours de Cicéron pour les années 1912-1917, par *J. K. Schönberger* : JAW vol. 183, p. 73-123.

Compte rendu des travaux relatifs à la Correspondance de Cicéron (1918-1920) par *A. Kurfess* : JPhV 1920, p. 65-86.

Compte rendu des publications relatives aux scholies (1908-1920) : JAW 188 p. 177-180.

E. Costa, Cicerone giureconsulto ; cf. Droit.

R. Schuetz, Ciceros historiche Kenntnisse*. | BMB 1920 84 Remy.

Fr. Schöll, Ueber die Haupthandschrift von Ciceros Philippiken nebst Bemerkungen zu Stellen dieser Reden (Sitzb. Heidelb. Akad. 1918, 4). 34 p. | BPhW 1919 892 Klotz | WKPh 1920 127 Busche.

J. Tumenas, La critique religieuse chez Cicéron. Grenoble 1914. | RH 1919, I 113 Toutain.

H. Uri, Cicero und die epicureische Philosophie*. | MPh 1920 51 Ovink.

Collectanea. — My commonplace book, by *J. T. Hackett*. Fisher Unwin 403 p | CR 1920 111 Appleton.

— Edelsteine griechischen Schrifttums, ausgew. von *H. Steuding**. | ZG 1919 226 Friedersdorff.

— Flosculi graeci, uitam et mores antiquitatis redolentes optimis auctoribus decerpsit *A. Bl. Poynton*. Oxford Clarendon Pr. 1920. | CJ XVI 189 Hill.

— Patriotic poetry, greek and english, by *W. Rh. Roberts*. London Murray 135 p. | CR 1919 163 T.

— The price of freedom, an anthology for all nations, by *F. M. Stawell* [extraits d'auteurs grecs en particulier]. London Headley 165 p. | CR 1919 110 Butterworth.

— Latin poetry from Catullus to Claudian. An easy reader, chosen by *C. E. Freeman*. Oxford Clarendon Pr. 1919 176 p. | CJ XVI 191 Hill. | CR 1920 73 Duff.

— Roma. Recueil de textes latins relatifs à l'histoire romaine, par *E. Galletier*; cf. Livres d'études, Lectures.

— *M. Braunschvig*, La femme dans la littérature latine; cf. Livres d'étude, Lectures.

Collectiones. — Corpus scriptorum latinorum Paravianum, moderante *C. Pascal*. Torino Paravia 1916 et ss. | JS 1919 324 Lafaye.

Comici. — *A. Körte*, Zu neueren Komödienfunden ; cf. Histoire littéraire.

Commodianus. — *J. Martin*, Commodianea. Textkritische Beiträge zur Ueberlieferung, Verstechnik und Sprache der Gedichte Commodians (Sitzb. Akad. Wien, 181, 6). Hölder 1917 118 p. | BBG 1920 22 Mertel | HJ XXXIX 795 Weyman | LZB 1919 88 Kr. | WBPh 1920 59 Stangl.

H. B. Vroom, De Commodiani metro et syntaxi annotationes*. | AIF 1920 30 Hofmann.

Consentius. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188 p. 136-139.

Consolatio ad Liuiam. — *Fr. Vollmer*, Lesungen und Deutungen ; cf. Mélanges.

Corinna. — Neue Bruchstücke ; cf. Lyrici.

Compte rendu des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178, p. 92-95.

Cratippus. — Hellenicorum fragmenta Oxyrhynchia, ed. *J. H. Lipsius**. | RPh 1919 277 Haussoullier.

Cyprianus. — Sämtliche Schriften, I : Traktate. Des Diakons Pontius Leben des hl. Cyprianus, übers. von *J. Baer*. Kempten Kösel 1918* LXII 354 p. | HJ XXXIX 333 Weyman.

Declamationes. — Compte rendu des publications relatives aux déclamations latines (jusqu'en 1914), par *G. Lehnert* : JAW vol. 183, p. 204-267.

De rosis (Carmen) ; cf. Carmina ludicra.

Defixionis tabellae. — *M. Jeanneret*, La langue des tablettes d'exécration latines ; cf. Grammaire latine.

Demosthenes. — *F. W. Levy*, De Demosthenis Περὶ συντάξεως oratione. Diss. Berlin 1919 64 p. | BPhW 1920 145 Rüger.

Dionysius Alexandrinus. — St. Dionysius of Alexandria, Letters and Treatises by *C. L. Feltoe* (Transl. of christ. lit., I : Greek texts). 110 p. | CR 1919 122.

Dionysius Areopagites. — *H. F. Müller*, Dionysios, Proklos, Plotinos ; cf. Philosophie.

Donatus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188 p. 116.

Dositheus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188 p. 127-129.

Dracontius; cf. Poetae latini minores.

Duodecim tabulae. — *P. H. L. Lamberts Hurrelbrinck*, De Wetgeving der twaalf tafelen in het licht van den Romeinschen godsdients. S. Gravenhague Nijhoff 1918. | MPh 1919 179 Leopold.

Elegi. — Anthologie aus den Elegikern der Römer, für den Schulgebr. erkl. von *K. Jacoby*. Leipzig Teubner:

— I: Catull, 3ᵉ Aufl. 1917 80 p. | MPh 1919 163 Enk | ZG 1919 348 Magnus.
— II: Tibull, 3ᵉ Aufl. 1918 671 p. | Ibid.

A. von Domaszewski, Zeitgeschichte bei römischen Elegikern (Sitzb. Heildelb. Akad. 1919). | BPhW 1920 464 Schulze.

Empedocles. — *E. Bignone*, I poeti filosophi della Grecia: Empedocle; studio critico; trad. e comm. delle testimonianze e dei frammenti*. | AJPh 1919 93-97 Heidel | RLC II 220 Mazzoni.

Ennius. — *W. A. Merrill*, Parallels and coincidences in Lucretius and Ennius; cf. Lucretius.

Ephraem. — Ausgewählte Schriften aus dem Syrischen und Griechischen, überl setzt von *O. Bardenhewer* (Bibl. d. Kirchenväter, XXXVII). München Kösel XLVIII 305 p. | HJ 1920 290 Weymann.

J. Schäfers, Evangelienzitate in Ephräms des Syrers Kommentar zu den Paulinischen Schriften. Freiburg Herder 1917 54 p. | LZB 993 Brockelmann.

Epica. — *M. Schmidt*, Troika, Archäologische Beiträge zu den Epen des troischen Sagenkreises. Diss. Göttingen 1917 95 p. | DLZ 1919 670 Robert | LZB 1920 110 H. D. | WKPh 1920 53 Drerup.

Epictetus. — Dissertationes, rec. *H. Schenkl*, ed. maior et ed. minor*. | AGPh 1919 223 Jordan.

— The Discourses and Manual together with fragments of his writings, transl. by *P. E. Matheson*, I and II*. | CPh 1919 293 Shorey.

M. Boas, De oudste Nederlandsche Verteling van Epictetus' Enchiridion en haar auteur (Tijdschr. v. Nederl. Taal- en Letterkunde, XXXVII, 4 1918) 23 p. | BPhW 1919 313 Kraemer.

Epicurus. — Opere, frammenti, testimonianze sulla vita, trad. da *E. Bignone* (Filosofi ant. e mediev., XVI). Bari Laterza 1920 271 p. | CR 1920 182 Bury | RF 1920 292 Bassi.

Epigrammata. — Bericht über die Epigrammensammlung für 1905-1917, von *Sitzler*: JAW vol. 178, p. 34 et suiv.

Erotianus. — Erotiani uocum Hippocraticarum collectio cum fragmentis, rec. *E. Nachmanson**. | BPhW 1919 153 Kind | MPh 1919 123 Schepers | RF 1920 198 Bassi | | WKPh 1919 534 Helbing.

E. Nachmanson, Erotianstudien*. | WKPh 1920 75 Fuchs.

Etymologicum Gudianum. fasc. I et II [Α — Ζειαί], ed. *A. de Stefani*. Leipzig Teubner 1919-1920. | CPh 1920 397 Woodhead.

Euclides. — Euclid in greek, I, with introd. and notes by *Th. L. Heath*. Cambridge Univ. Pr. 1920 240 p. | CR 1920 180 Rouse | LZB 1920 889 Hoppe.

Eupolis. — *A. Körte*, Zu neueren Komödienfunden [Eupolis]; cf. Histoire littéraire.

Euripides. — Hécube, éd. class. par *A. Willem*. Liége Dessain 1914 | BMB 1920 79 Collard.

— Iphigénie à Aulis, éd. class. par *A. Willem*. Liége Dessain 1920 234 p. | BMB 1920 178 Faider.

— The Rhesus, ed. with introd. and notes by *W. H. Porter**. | CPh 1919 294 Flickinger.

— Le Troadi, comm. da *G. Ammendola**. | RF 1919 294 Bassi.

E. Bethe, Medea-Probleme Ber. über die Verhandl. d. Sächs. Ges. d. Wiss.,

LXX, 1). Leipzig Teubner 1918 22 p. | BPhW 1919 529 Bucherer | LZB 1920 133.

H. H. Hofmann, Ueber den Zusammenhang zwischen Chorliedern und Handlung in den erhaltenen Dramen des Euripides. Diss. Leipzig Weida Thomas 1916 115 p. | DLZ 1920 228 Weinreich.

A. Schwartz, Erechtheus et Theseus apud Euripidem et Atthidographos*. | ZG 1919 118 Gruppe | WKPh 1919 121 Busche.

Fabulae. — Compte rendu des publications relatives au genre de la fable dans la littérature romaine (1909-1919), par *H. Draheim* : JAW vol. 183, p. 195-203.

Fasti triumphales populi Romani, pubbl. da *E. Pais*. Roma Nardecchia 1920 CLXVIII 516 p. | BCF 1920 12 Niccolini | RH CXXXVIII 245 Cavaignac.

Festus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188 p. 73 ss.

Firmicus Maternus. — *Fr. Groehl*, De syntaxi Firmiciana. Diss. Breslau 1918 66 p. | WKPh 1920 369 Bacherler.

G. Némethy, Coniecturae ad emendandum Firmicum Maternum astrologum (Abhdl. Ungar. Akad., XXIII). Budapest 1918 80 p. | WKPh 1919 224 Kroll.

Flauius Caper. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW 188 p. 98-104.

Fronto. — The correspondence with Marcus Aurelius Antoninus, Lucius Verus, Antoninus Pius, and various friends, ed. and transl. by *C. R. Haines*, I (Loeb class. libr.). London Heinemann 1919 309 p. | AJPh 1920 297 Mustard.

— Id., II. 1920 371 p. | Ibid. 1921 188.

Fulgentius. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188, p. 140-142.

Gaius. — *H. Kroll*, Zur Gaius-Frage. Diss. Münster, Westfäl. Druck. 1917 44 p. | DLZ 1919 917 Kübler.

Galenus. — *E. Wenkebach*, Das Proömium der Kommentars Galens zu den Epidemien des Hippokrates (Abh. Preuss. Akad. 1918) 55 p. | BPhW 1919 241 Kind | DLZ 1920 295 Ilberg | LZB 1919 874 | WKPh 1920 150 Fuchs.

Gelasius. — Kirchengeschichte, auf Grund der nachgel. Pap. von *G. Loeschcke* hrsg. d. *M. Heinemann* (Die griech. Schriftst. d. ersten 3 Jahrh., 28). Leipzig Hinrichs 1918 263 p. | BBG 1920 28 Mertel | DLZ 1919 59 Bonwetsch | HJ XXXIX 334 Weyman | LZB 1919 45 Kr.

Gellius. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188, p. 95-98.

Germaniae monumenta historica. — Aldhelmi opera, ed. *R. Ehwald* (Auctor. antiquiss., XV, 3). Berlin Weidmann 1919 p. 555-766. | HJ 1920 357 Weyman | LZB 1920 470.

— Die Chronik des Propstes Burchard von Ursberg, hrsg. von *O. Holder-Egger* und *B. von Simson*, 2e Aufl. ; Bayerische Chroniken des 14. Jahrhund., hrsg. von *G. Leidinger* (Script. rerum Germanicarum in usum schol. separatim editi). Hannover Hahn 1916 et 1918, XLII 170 et VIII 202 p. | WKPh 1919 345-350 Weyman.

— Leges Saxonum und Lex Thuringorum, hrsg. von *Cl. von Schwerin* (Fontes iuris Germanici antiqui in us. schol. ex monum. Germaniae ant. separatim editi). Hannover Hahn 1918 75 p. | WKPh 1920 361 Kalb.

— Rhythmi aeui Merouingici et Karolini, ed. *K. Strecker* (Monum. Germ. hist., Poet. lat. medii aeui t. IV, II, 1). Berlin Weidmann 1914 p. 447-900. | DLZ 1919 854-855, 882-888 Vollmer.

Glossatores. — Compte rendu des publications relatives aux glossateurs (1908-1920) : JAW vol. 188, p. 34 et ss.

Gracchi. — *S. P. Cappelen*. La tradition antique sur les Gracques ; cf. Histoire romaine.

Grammatici. — Bericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der lateinischen Grammatiker mit Einschluss der Scholienliteratur und Glossographie für 1908-1920, von *P. Wessner* : JAW vol. 188, p. 34-254.

Grattius. — Cynegeticon quae supersunt ed. *P. J. Enk.* Zutphen Thieme 1918 102 et 153 p. | BPhW 1919 580 Tolkiehn | CR 1919 157 Braunholtz | LZB 1916 712 M. | MPh 1919 176 van Wageningen.

Gregorius Nazianzenus. — *G. Przychocki,* De Gregorii Nazianzeni epistulis quaestiones selectae*. | BPhW 1919 26 Stählin.

J. Sajdak, Meletemata patristica, I : Historia critica scoliastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni, 1 : De codicibus*. | BPhW 1919 14 Stählin.

Id., De Gregorio Nazianzeno poetarum christianorum fonte (Arch. filol. Akad. Krakowie, I). Cracovie 1917 80 p. | LZB 1920 313 Mayer.

Gromatici ; cf. Liber coloniarum.

Herodotus. — Hérodote ; Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord, I ; cf. Histoire régionale.

Compte rendu des travaux relatifs à la langue d'Hérodote 1913-1916, par *R. Helbing* : JPhV 1920, p. 31-32.

St. Gsell, Hérodote*. | RHR LXXIX 391 R. D.

Heroica. — Griechische Heroengeschichten, von Niebuhr an seinen Sohn erzählt. eingel. von *U. von Wilamowitz-Moellendorff.* Gotha Perthes 1919. | WKPh 1919 151 N.

Herondas. — Theokrit und Herondas ; cf. Lyrici.

Hesiodus. — Les Travaux et les Jours, éd. par *P. Mazon**. | BMB 1920 78 Collard.

— Vitae Homeri et Hesiodi ; cf. Vitae.

E. Bolaffi, De scuti Herculis descriptione in eo carmine quod Ἀσπὶς Ἡρακλέους inscribitur ; cf. Littérature, poésie.

A. M. Pizzagalli, Mito e poesia nella Grecia antica ; saggio sulla Teogonia di Esiodo*. | JS 1919 212 Jardé.

Hieronymus. — Epistulae, pars III : Ep. cxxi-cliv, rec. *I. Hilberg* (Corpus script. eccles. lat., LVI ; Hieron. opera, I, 3). | BPhW 1919 561 Tolkiehn | HJ 1920 291 Weyman | WKPh 1920 257-261, 273-280 Weyman.

Compte rendu des publications relatives à S. Jérôme grammairien (1908-1920) : JAW vol. 188, p. 116-121.

C. Kunst, De S. Hieronymi studiis Ciceronianis*. | BPhW 1919 601 Martin | HJ 1920 291 Weyman | ZG 1920 320 Kurfess | WKPh 1920 257-261, 273-280 Weyman.

Fr. Lammert, Die Angaben des Kirchenvaters Hieronymus über vulgäres Latein (ex : Philologus XXXV p. 397-413). | BPhW 1920 609 Wessner.

Hilarius Pictauiensis. — Opera, rec. *A. Feder**. | ZKG 1920 435 Ficker.

Himerius. — *E. Richtsteig,* Das Platonstudium des Rhetors Himerios (Jahresb. Schles. Gesellsch. f. vaterl. Kult. 1918, IV, p. 1-10). | BPhW 1920 97 Ammon.

Hippocrates. — Erotiani uocum Hippocraticarum collectio ; cf. Erotianus.

Compte rendu des publications de 1907 à 1914 : JAW vol. 180, p. 5-32

Hispaniense bellum. — *C. Heubner,* De belli Hispaniensis commentario quaestiones grammaticae. Diss. Berlin 1916 40 p. | BPhW 1919 673 Klotz.

Historia Augusta. — *J. Hasebroek,* Die Fälschung der Vita Nigri und Vita Albini*. | MPh 1919 174-179 Roos.

A. von Domaszewski, Die Personennamen bei den Scriptores Historiae Augustae (Sitzb. Heidelb. Akad., 1918, 13). 165 p. | BPhW 1919 745-752 Hohl.

Historica testimonia. — *O. Fiebiger,* Inschriftensammlung zur Geschichte der Ostgermanen ; cf. Epigraphie.

— Quellenstücke zur Geschichte des Staatsgedankens von der Antike bis zur Gegenwart, zusammengest. von *P. Rühlmann.* Teubner 1918 32, 36, 32 p. | DLZ 1919 678 Mähl | HJ 1920 Sacher.

Historicorum fragmenta. — *H. Brinkmann,* Anonyme Fragmente römischer Historischer bei Livius. Eine Ergänzung zu H. Peters Historicorum Romano-

rum Fragmenta. Diss. Strassburg. Leipzig Teubner 1917 119 p. | DLZ 1919 460 Hohl | LZB 1919 35 Philipp.

Homerus. — Ilias und Odyssee, übers. von *Th. von Scheffer* (Klassiker des Altert. IX et X). München Müller 1913 et 1918 557 et 418 p. | BPhW 1920 337-350 Helck.

— Die Ilias, bearb. von *O. Henke*, I : Buch I-XIII, 5ᵉ Aufl. von *S. Siefert*. Teubner 1918. | MPh 1919 193 Valeton.

— Ilias, ed. *J. van Leeuwen**. | BPhW 1919 1177 Cauer.

— Il libro XVIII dell' Iliade con note grammat., lessicali ed eseget, da *A. Lantrua*. Torino Libr. edit. intern. 1919 84 p. | BFC 1920 77-81 Tescari.

— Odyssee, übers. von *Th. Scheffer*. München Müller 1918 418 p. | WKPh 1919 865 Wecklein.

— Hilfsbuch zu Homer, Odyssee und Ilias, von *O. Henke*, neu hrsg. von *G. Siefert*. | MPh 1919 193 Valeton.

— Vitae Homeri et Hesiodi ; cf. Vitae.

Compte rendu des publications relatives à Homère : Höhere Kritik (1902-1912), par *D. Mülder* : JAW vol. 182, p. 1-164 ; Homerische Realien (1902-1920), par *H. Muchau*, p. 165-318.

Compte rendu des travaux relatifs à la langue d'Homère (1913-1916), par *R. Helbing* : JPhV 1920 p. 27-30.

Fr. Bechtel, Lexilogus zu Homer*. | ZG 1919 49 Hermann.

V. Bérard, Un mensonge de la science allemande. Les « Prolégomènes à Homère » de Fr. Aug. Wolf. Hachette 1918 289 p. | BFC 1919 81-85 Valmaggi | BMB 1920 178 André.

E. Bethe, Homer, Dichtung und Sage, I*. | ZG 1919 283-290 Mülder.

R. Dahms, Odyssee und Telemachie. Berlin Weidmann 1919. | MPh 1920 241 van Leeuwen.

O. Finsler, Homer, III : Inhalt und Aufbau der Gedichte, 2ᵉ Aufl. (Aus deutscher Dichtung). Teubner 1918 XVIII 464 p. | BBG 1920 27 Menrad | DLZ 1919 143 Stamm | LZB 1919 124 H. O.

H. Fischl, Ergebnisse und Aussichten der Homeranalyse. Wien Fromme 1918 84 p. | BPhW 1919 433-445 Drerup | DLZ 1919 554 Cauer | LZB 1919 246 Ostern | WKPh 1920 169-176 Stürmer.

A. Hartmann, Untersuchungen über die Sagen vom Tod des Odysseus. München Beck 1917 242 p. | LZB 1919 210 Ostern | WKPh 1919 169-179 Drerup.

E. Hermann, Sprachwissenschaftlicher Kommentar zu ausgewählten Stücken aus Homer (Sprachwiss. Gymnasialbibl., VII). Heidelberg Winter 1914. | BPhW 1920 409 Uhle | MPh 1920 145 Rutgers.

W. St. Messer, The dream in Homer and greek tragedy. New York Columbia Univ. Pr. 1918 105 p. | CJ XIV 462 Smith | CR 1919 116 J.T.S. | JHS 1919 241.

Fr. Müller, Die antiken Odyssee-Illustrationen in ihrer kunsthistorischen Entwicklung. Berlin Weidmann 1913 155 p. | DLZ 1919 425-427, 453-460 Bieber.

F. Niccolini, Divagazioni omeriche. Saggio polemico. Firenze Ariani 1919 130 p. | BFC 1920 73 Valmaggi.

R. Onorato, L'Iliade di Omero. Saggio di analisi critica. Bari Laterza 1919 230 p. | BFC 1920 145 Terzaghi.

C. Osti, Melchior Cesarotti e F. Augusto Wolf (Ann. Ginn. sup. Capodistria 1913-1914). Trieste Hermanstorfer 1915 24 p. | BFC 1919 17 Dalmasso.

G. Pasquali, Filologia e storia. Firenze Lemonnier 1920 82 p. [à propos de la polémique sur Homère]. | BFC 1920 73 Valmaggi.

C. Rothe, Die Odyssee als Dichtung und ihr Verhältniss zur Ilias*. | BMB 1920 76 Smets.

Th. von Scheffer, Homers Odyssee (Klass. d. Altert. II, 10). München Müller 1918. | BBG 1920 84 Wölfle.

E. Schwartz, Zur Entstehung der Ilias (Schr. d. wiss. Ges. Strassburg, 34). Strassburg Trübner 1918 40 p. | BPhW 1919 193 Eberhard | MPh 1921 101 Valeton.

J. Sitzler, Ein ästhetischer Kommentar zu Homers Odyssee, 2ᵉ Aufl. Paderborn Schöningh 1917 288 p. | WKPh 1919 49 Wecklein.

J. G. Vürtheim, Teukros and Teukrer : Untersuchung der homerischen und der nachhomerischen Ueberlieferung*. | CR 1919 46 A. S.

N. Wecklein, Textkristische Studien zur Ilias (Sitzb. Bayer. Akad. Wiss. 1917, 7). München Franz 1917 177 p. | BPhW 1919 145-153 Drerup | DLZ 1919 37 Stürmer | LZB 1919 377 Ostern | WKPh 1919 241-247 Brandt.

Id., Ueber Zusätze und Auslassungen von Versen im Homerischen Texte (Sitzb. Bayer. Akad. 1918, 7). München Franz 1918 84 p. | LZB 1919 377 Ostern.

U. von Wilamowitz-Moellendorff, Die Ilias und Homer*. | AJPh 1921 274-280 Bolling | ZG 1919 147-159 Mülder.

G. Wolterstorff, Die Patroklosspiele (ex. : Sokrates VII 1919, p. 65 et suiv.). | BPhW 1919 1009 Sieckmann.

Horatius. — I carmi di Orazio, comm. da *G. Giri*. Napoli Perrella 1917 364 p. | BFC 1919 111 Munno | RF 1919 105-111 Beltrami.

— Carminum librum v. a *R. Kipling* et *C. Graves* anglice redditum, ed. *A. D. Godley*. Oxford Blackwell 1920. | CJ XVI 446 Stout.

— Horazische Lieder und Briefe, erkl. von *Fr. Schultess*, hrsg. von *C. Schultess* (Carm. 1-4, Carm. saec.; Epod. 1, 2, 7, 9, 10, 11, 13, 14, 15 : Epist. I, II ; Sat. I, 1, 5, 6, 9 ; II, 6). Gotha Perthes 171 p. | WKPh 1920 437 Nohl.

Compte rendu des publications relatives à Horace, par *H. Röhl* : JPhV 1919, p. 1-9 ; 1920, p. 1-7.

Compte rendu des publications relatives aux scholies d'Horace : JAW vol. 188, p. 212-219.

J. F. d'Alton, Horace and his age : a study in historical background*. | CR 1920 126.

L. Cooper, A concordance to the works of Horace*. | RPh 1919 94 Lejay.

G. C. Fiske, Lucilius and Horace. A study in the classical theory of imitation (Univ. Wisconsin Stud. in lang. and liter., VII). Madison Univ. Pr. 1920 524 p. | JRS 1919 108 Scholderer.

W. W. Fowler, Roman essays (en particulier sur Horace) : cf. Mélanges.

R. Heinze, Die lyrischen Verse des Horaz (Verhandl. Sächs. Ges., LXX, 4). Leipzig Teubner 1919 91 p. | BBG 1920 22 Patin | BPhW 1919 889 Schulze | LZB 1920 12 Preisendanz | WKPh 1919 364 Draheim.

Chr. Jensen, Neoptolemos und Horaz (Abhandl. Preuss. Akad.). Berlin 1919 48 p. | BPhW 1919 577 Schulze | WKPh 1919 179 Kroll.

C. Pascal, La critica dei poeti romani in Orazio. Catania Battiato 1919 144 p. | BFC 1920 136 Galdi | RF 1920 496 de Gubernatis.

G. Pasquali, Orazio lirico. Firenze Le Monnier 1920 792 p. | LZB 1920 491-492, 511-513 M. | RA 1920, 2 159 S. Reinach | RF 1921 125 Lenchantin de Gubernatis.

E. Stemplinger, Horaz im Urteil der Jahrhunderte ; cf. Humanisme.

L. Ullman, Horace on the nature of satire (ex. : Trans. Amer. philol. Ass. XLVIII 1917 p. 111-132). | BFC 1919 114 Romano.

Fr. Vollmer, Lesungen und Deutungen, II [Hor. *Epod.* 15, 15, *Carm.* I, 20, 9] : cf. Mélanges.

C. Wey, Glossarium Horatianum ex magnis glossariis bilinguibus reconcinnatum. Diss. Iena 1915 71 p. | IJ 1919 45 Hofmann.

Ibis. — *A. Rostagni*, Ibis. Storia di un poemetto greco (Contrib. alla sc. dell'antich.,

III). Firenze Le Monnier 1920 123 p. | RA 1920, 2 158 S. Reinach | RH 1920, 2 320 Lécrivain.

Idios Logos. — Der Gnomon des Idios Logos, bearb. von *E. Seckel* und *W. Schubart*, I (Aegypt. Urk. Mus. Berlin, Griech. Urk. V, 1). Berlin Weidmann 1919 44 p. | LZB 1920 824 Stein | MPh 1920 218-222 Naber | ZRG 1919 370 Mitteis.

Iordanes. — The Gothic History, in english version with introd. and commentary, by *Ch. Chr. Mierow**. | CPh 1919 397 Laing.

Iosephus. — *A. Goethals*, Le Pseudo-Josèphe*. | ZKG 1920 433 Stocks.

Irenaeus. — Demonstratio apostolicae praedicationis. Εἰς ἐπίδειξιν τοῦ ἀποστολικοῦ κηρύγματος. Ex armeno uertit *S. Weber*. Freiburg Herder 1917 124 p. | LZB 1919 81 Mayer.

Isaeus. — Isaios, übers. von *K. Münscher*, (ex. : Festg. J. Kohler, Zeitschr. f. vergl. Rechtswiss., 37). Stuttgart Enke 1919 p. 32-328. | BPhW 1919 817 Thalheim.

Isidorus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188, p. 148-161.

Isocrates. — *M. Mühl*, Die politischen Ideen des Isokrates und die Geschichtsschreibung, I : Fragen der auswärtigen Politik*. | BPhW 1919 8 Münscher | LZB 1919 483 Geyer.

Itineraria. — Cf. aussi Aetheria.

K. Miller, Itineraria romana ; cf. Histoire régionale.

Iulianus. — Giuliano l'Apostata, saggio critico, con le operette politiche e satiriche trad. e comm. da *A. Rostagni* (Il pensiero greco, XII). Torino Bocca 1920 399 p. 16°. | BFC 1920 46 Negri | CPh 1920 401 Shorey | JHS 1920 217 N. H. B. | REG 1920 447 Puech.

P. Klimek, Der Hiatus in den Schriften Kaiser Julians. Breslau Müller und Seiffert 1919 38 p. | BPhW 1920 193 Ammon.

E. J. Martin, The emperor Julian, an esssay on his relations with the christian religion ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

Iulianus Aeclanensis. — *A. Vaccari*, Nuova opera di Giuliano Eclanense (ex : Civiltà catolica 1916 I p. 578-593). | HJ XXXIX 796 Weyman.

Iuuenalis. — Juvenal and Persius, with an english tranlation, by *G. G. Ramsay* (Loeb class. Library). London Heinemann 1918. | CR 1919 42 Owen.

Compte rendu des publications relatives aux scholies de Juvénal (1908-1920) : JAW 188 p. 234-236.

Labeo. — *W. A. Baehrens*, Cornelius Labeo atque eius commentarius Vergilianus (Werken uitgeg. v. d. Rijksuniv. Gent, II). Gent Plantin 1918 265 p. | JH XXXIX 373 Weyman | LZB 1920 314 M. | WKPh 1919 249-255, 269-274 Wessner.

Lactantius. — Schriften : Von den Todesarten der Verfolger. Vom Zorne Gottes. Auszug aus den göttlichen Unterweisungen. Gottes Schöpfung, übers. von *A. Hartl* & *A. Knappitsch* (Bibl. der Kirchenväter, XXXVI). München Kösel 1919 xx 288 p. | HJ 1920 290 Weyman.

Latro. — Compte rendu des travaux relatifs à la Declamatio in Sergium Catilinam [jusqu'en 1914], par *G. Lehnert* : JAW vol. 183, p. 266-267.

Laudes. — *W. Gernentz*, Laudes Romae : cf. Histoire littéraire.

Leo imperator. — *R. Vari*, Zu Leonis imperatoris Tactica, I : Prooemium et Constitutiones I-XI (Sylloge tacticorum graecorum, III). Budapest 1917 xxxix 332 p. | BPhW 1919 97 Helbing | DLZ 1920 446-449, 468-472 Gerland.

Libanius. — Der Antiochikos des Libanios, eingel., übers., komm. von *L. Hugi* Diss. Freiburg i. d. Schweiz, Solothurn Uniondruckerei 1919 164 p. | BPhW 1919 1033 Richtsteig.

K. Malzacher, Die Tyche bei Libanius. Diss. Strassburg 1918 72 p. | WKPh 1919 323 Schemmel.

G. Middleton, Studies in the orations of Libanius, I : Imitations of classical writers in Libanius' orations. Aberdeen Univ. Pr. 1919 16 p. | BPhW 1920 480 Richtsteig.

M. Schwabe, Analecta Libaniana. Diss. Berlin Sittenfeld 1918 71 p. | BPhW 1920 265 Ammon | DLZ 1919 402 Maas.

Liber coloniarum. — *E. Pais*, Il Liber coloniarum (Mem. Accad. Lincei, XVI, 2 1920 p. 55-93). | RH 1920, 2 321 Lécrivain.

Liuius. — Il libro I, comm. da *E. Cocchia*, con introd. storica interno alla vita e all' opera di Tito Livio, 3ᵉ ed. Torino Lœscher 1920 XXXIX 218 p. | BFC 1920 27 Dalmasso.

— Il libro XXII, con introd. sulla terza dec., 2ᵉ ed., ibid. 1919 LXXX 160 p. | BFC 1920 113 Dalmasso.

— Ab urbe condita, rec. *R. S. Conway* & *C. Fl. Walters*, I : libri I-V*. | LZB 1919 501 M.

— Id., II : libri VI-X. Oxford Clarendon Pr. 1919 XXVIII 24 feuilles | BPhW 1920 697-707 Levy | MPh 1920 7 Lely.

— Ausgewählte Stücke aus der 3ᵉⁿ Dekade, von *W. Jordan* ; 6ᵉ Aufl. von *C. Minner* & *E. Planck*. Stuttgart Bonz 1916 201 p. | KBW 1919 32 Hesselmeyer.

COMPTE RENDU des publications de 1910 à 1919, par *K. Witte* : JAW vol. 188 p. 1-33.

H. Brinkmann, Anonyme Fragmente römischer Historiker bei Livius ; cf. Historicorum fragmenta.

A. Wolf, Die Quellen von Livius XVI 1-38. Diss. Giessen 1918 68 p. | BPhW 1919 625 Rossbach.

Longinus. — *A. Rosenberg*, Longinus in England ; cf. Humanisme.

Lucanus. — COMPTE RENDU des publications relatives aux scholies de Lucain (1908-1920) : JAW vol. 188, p. 221-228.

Lucianus. — *A. Bauer*, Lukians Δημοσθένους ἐγκώμιον*. | ZG 1920 184 Crönert.

R. J. Deferrari, Lucian's atticism. The morphology of the verb*. | RC 1920 46 My.

K. Mras, Die Personennamen in Lucians Hetärengesprächen*. | LZB 1919 11 Preisendanz.

H. Werner, Zum Λούκιος ἢ ὄνος (ex : Hermes LIII p. 225-261). | BPhW 1919 199 Helm.

Lucilius. — COMPTE RENDU des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188, p. 51-52.

G. C. Fiske, Lucilius and Horace ; cf. Horatius.

G. Schreiber, De Lucili syntaxi. Diss. Greifswald. Berlin Favorke 1917 72 p. | IJ 1919 25 Hofmann.

Lucretius. — On the nature of things, transl. into engl. verse by *R. Allison*. Humphreys 1919. | CR 1920 118 Bailey.

— Lucretius, ed. by *W. A. Merrill**. | BFC 1920 108 Bignone | REA 1919 68 Lejay | RF 1919 113-118 Piovano.

C. H. Herford, The poetry of Lucretius. Manchester Univ. Pr. 1918 26 p. | CJ XV 318 Hadzsits.

W. A. Merrill, Paralells and coincidences in Lucretius and Virgil* ; — and Ennius* ;

Id., Notes on Lucretius (Univ. Calif. publ. in Class. philol. III, 5 p. 265-316). | BFC 1920 108 Bignone | REA 1919 68 Lejay | RF 1919 113-118 Piovano.

Lyrici. — Anthologie aus den griechischen Lyrikern, 2ᵉ Aufl. von *Fr. Bucherer*. Gotha Perthes 1920 90 p. texte, 97 p. commentaire. | ZG 1920 234 Fritsch.

— Griechische Lyriker in Auswahl, für den Schulgebr. hrsg. von *A. Biese*, II ; Einleitung und Erläuterungen. 3ᵉ Aufl. Leipzig Freytag 1917 125 p. | KBW 1919 181 Nestle | WKPh 1919 145 Sitzler.



— Supplementum lyricum. Neue Bruchstücke von Archilochos, Alcaeus, Sappho Corinna, Pindar, Bacchylides, ausgew. und erkl. von *E. Diehl*, 3e Aufl. (Kleine Texte, 33-34). Bonn 1917 83 p. | MPh 1920 243 Kuiper | WKPh 1919 337-344 Sitzler.

— Theocrit und Herondas, Anhang zur Anthologie aus den griechischen Lyrikern, von *Fr. Bucherer*. Ibid. 19 & 19 p. | ZG 1920 234 Fritsch.

Bericht über die griechischen Lyriker (mit Ausnahme des Pindar und Bacchylides) 1905-1917, von *J. Sitzler* (suite) : JAW vol. 178 p. 34-204.

Lysias. — Ausgewählte Reden erkl. von *R. Rauchenstein*, I, 12e Aufl. von *K. Fuhr*. Berlin Weidmann 1917 172 p. | BBG 1920 155 Heinlein | WKPh 1919 1 Köhm.

K. Hude, Les oraisons funèbres de Lysias et de Platon*. | MPh 1919 98 Schwartz

K. Schön, Die Scheinargumente bei Lysias, insbes. in der 12. und in der 24. Rede (Rhetor. Stud., VII). Paderborn Schöningh 1918 116 p. | BBG 1920 84 Heinlein | BPhW 1919 505 Thalheim | LZB 1919 895 Bilabel | MPh 1920 101 Schwartz | ZG 1920 281 Maas.

Macrobius. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188, p. 129-130.

Maecenatis Elegiae. — *Fr. Vollmer*, Lesungen und Deutungen ; cf. Mélanges.

Manilius. — Astronomicon liber III, rec. *A. E. Housman**. | CPh 1920 305 Ullman | HJ 1920 344 Weyman | LZB 1920 333 C. W.

— Id., Astronomicon liber IV. London Grant 1920. | WKPh 1920 149 Manitius.

Marcellus Empiricus. — *E. Liechtenhan*, Sprachliche Bemerkungen zu Marcellus Empiricus*. | BMB 1920 274 Merchie | IJ 1919 42 Hofmann | JS 1920 15-21 A. Thomas.

Marius Victorinus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188, p. 115-116.

Martialis. — Epigrams, with an engl. transl. by *W. C. A. Ker*, I (Book I-VII). London Heinemann 1919 XXII 492 p. | AJPh 1920 297 Mustard | CR 1920 176 Duff.

B. Romano, Appunti sull'ortografia di Marziale (ex : Atti Accad. Sc. Torino LIV, 3-4). | BFC 1919 7 Dalmasso.

K. Fl. Smith, Martial, the epigrammatist, and other essays. Baltimore John Hopkins Pr. 1920 172 p. | AJPh 1920 394 Rand.

Martianus Capella. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188, p. 131-136.

Maximianus. — Lamenti e guai d'un vecchio ; vers. metrica delle Elegie di Massimiano, da *G. Prada*. 1920 LXI 58 p. | RF 1921 100 Sabbadini.

G. Prada, Sul valore e la parentela dei codici di Massimiano. 1918 140 p. | Ibid.

Meletius. — *G. Helmreich*, Handschriftliche Studien des Meletius (Abh. Preuss. Akad. Wiss. 1818) 62 p. | BPhW 1919 217 Kind.

Menander. — Fabularum reliquiae in exemplarium uetustorum foliis laceris seruatae, ed. 3. *J. van Leeuwen*. Leiden Sijthoff 1919 XXVIII 258 p. | BPhW 1920 625-631 Körte | MPh 1920 51 Groeneboom.

— Perikeiromene, übers. von. *O. Hey* (ex : BBG LIII 1917 p. 188-203). | BPhW 1920 6 Poland.

A. Körte, Zu neueren Komödienfunden, cf. Histoire littéraire.

Fr. Studniczka, Das Bild Menanders ; cf. Archéologie.

Minucius Felix. — Octauius, with introd. and notes by *T. Fahy*. Dublin-Belfast Educ. Co. of Ireland 1919 196 p. 16°. | BFC 1920 60 Valmaggi.

— The Octavius, by *J. H. Freese* (Transl. of christ. lit., Ser II). London Macmillan XXV et p. 27-98. | CP 1920 117 Clark.



— L'Ottavio, intr. e vers. di U. *Moricca**. | RF 1919 99 Bassi.

— Octauius, rec. *G. Rauschen* ; cf. Patristicum florilegium, VIII.

— Octauius, recogn. *A. Valmaggi* (Corp. script. lat. Paravianum, 5). Torino Paravia 1916 xiv 62 p. | RF 1919 124 Piovano.

Moschus. — Compte rendu des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178, p. 147-153.

Narrationes. — Griechische Märchen, von *A. Hausrath* & *A. Marx**. | ZB 1919 349-366 Lucas.

Nemesius. — Nemesii episcopi Premnon physicon siue Περὶ φύσεως ἀνθρώπου liber a N. Alfano archiep. Salerni in latinum transl. rec. *C. Burkhard*. Teubner 1917 154 p. | BBG 1920 26 Helmreich.

W. W. Jaeger, Nemesios von Emesa. Quellenforschungen zum Neuplatonismus and seinen Anfängen bei Posidonios*. | BMB 1920 13 Misson.

Nicias. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188 p. 69-73.

Nilus. — *Fr. Degenhart*, Neue Beiträge zur Nilusforschung. Münster Aschendorff 1918 50 p. | BPhW 1920 267 Mayer | HJ XXXIX 335 Weyman | LZB 1920 852 Kr.

Nonius Marcellus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188 p. 106-107.

Nonnus. — Les Dionysiaques, trad. par *M. Meunier*. Paris Figuière 1919 90 p. | RA 1919, 2 388 S. Reinach.

Octauia praetexta. — Index uerborum quae in Octauia praetexta reperiuntur ; cf. Seneca.

P. H. Damsté, Ad Octauiam praetextam (Mnemos. XLVII 1919 p. 271-281). | WKPh 1920 359 Gemoll.

Oppianus. — *O. Rebmann*, Die sprachlichen Neuerungen in den Kynegetica Oppians von Apamea. Basel Birkhäuser 1918 166 p. | BSL 67 215 Meillet.

Optatus. — *P. Monceaux*, Saint Optat et les premiers écrivains donatistes ; cf. Histoire de la littérature.

Origenes. — Werke, VI : Homilien zum Hexateuch in Rufins Uebersetzung, hrsg. von *W. A. Baehrens*, I : Die Homilien zu Genesis, Exodus und Leviticus. Leipzig Hinrich 1920 xxxvii 507 p. | LZB 1920 729 Kr.

A. von Harnack, Der kirchengeschichtliche Ertrag der exegetischen Arbeiten des Origenes, I : Hexateuch und Richterbuch. Die Terminologie der Wiedergeburt und verwandter Erlebnisse in der ältesten Kirche (Texte und Unters. XLII, 3). Leipzig 1918 143 p. | HJ 1920 289 Vogels | LZB 1919 301 Kr.

Id., Id., II : Die beiden Testamente mit Ausschluss des Hexateuchs und des Richterbuchs. 1919 184 p. | LZB 1920 929 Kr.

A. Wagner, Die Erklärung des 118. Psalms durch Origenes, II. Linz Verlag Obergymn. 1916-1918. | LZB 1919 801 König | WKPh 1920 34 Kurfess.

Id., Id., III et IV. Prog. Seitenstetten Linz 1918-1919 p. 91-226. | LZB 1920 945 König.

Origo gentis Romanae. — *H. Behrens*, Quaestiones de libello, qui O. g. R. inscribitur*. | LZB 1920 553.

Ouidius. — Le Metamorfosi, comm. da *D. Bassi*, I : libri I-V*. | BFC 1919 136 Landi | RF 1919 111 Ammendola.

— Artis amatoriae libri III, rec. *C. Marchesi**. | BFC 1919 136 Landi.

— Epistulae ex Ponto, bew. door *H. N. Veldhuis*. Kerkrade Alberts. | MPh 1920 91 Werff.

Compte rendu des publications sur Ovide (1914-1919), von *R. Ehwald* : JAW vol. 179, p. 163-186.

Compte rendu des travaux (jusqu'en 1914) relatifs à la rhétorique dans les œuvres d'Ovide, par *G. Lehnert* : JAW vol. 183, p. 250-255.

P. H. Damsté, Ad carmina Ouidii in exilio composita (Mnemos. XLVI 1918, p. 1-37). | WKPh 1919 29 Ganzenmüller.

R. Heinze, Ovids elegische Erzählung (Ber. Sächs. Akad. Wiss. LXXI, 7). Teubner 1919 130 p. | JPhV 1920 86-89 Fraenkel.

G. Némethy, Commentarius exegeticus ad Tristia. Budapest 1913 137 p.

Id., — ad Epistulas ex Ponto. 1915 86 p. | BPhW 1920 159 Magnus.

A. Rostagni, Ibis ; storia di un poemetto greco ; cf. Ibis.

Palladius. — The Lausiac history, ed. by *W. K. L. Clarke* (Transl. of christ. lit., Ser. I). 188 p. | CR 1920 125.

Parmeniscus. — *M. Breithaupt*, De Parmenisco grammatico*. | AGPh 1919 224 Jordan.

Patres. — Die apostolischen Väter [Didache, Clemens, Barnabas, Ignatius, Polycarpus, Hermas, pseudo-Clemens], übers. von *F. Zeller* (Bibl. der Kirchenväter, XXXV). München Kösel 1918 308 p. | HJ XXXIX 793 Weyman.

Patristicum florilegium, dig., uertit, adn. *G. Rauschen*, VII-X*. | LZB 1920 946.

Paulinus Nolanus. — *L. Kraus*, Die poetische Sprache des Paulinus Nolanus. Diss. Würzburg 1918 93 p. | BPhW 1920 289 Helm | HJ 1920 357 Weyman.

Paulus. — Cf. aussi Testamentum.

D. Plooy, De Chronologie van het leven van Paulus. Leiden Brill 1918. | MPh 1920 14 Meyboom.

Fr. Durrlemann, Salonique et Saint Paul. Paris Soc. centr. évang. 1919 176 p. | RHR LXXIX 384 Goguel.

M. J. Lagrange, Saint Paul. Épitre aux Galates ; cf. Testamentum.

Paulus Diaconus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188, p. 73 ss.

Pausanias. — *W. Bacher*, De Pausaniae studiis homericis. Diss. Halle 1919 97 p. | BPhW 1919 709-776 Helck.

Persius. — Les Satires de Perse, texte latin publ. par *Fr. Villeneuve**. | RA 1919, 2 389 S. Reinach | RPh 1919 234 Lejay.

— Juvenal and Persius, transl. by *G. S. Ramsay* ; cf. Iuuenalis.

Compte rendu des publications relatives aux scholies de Perse (1908-1920) : JAW vol. 188 p. 219-221.

Fr. Villeneuve, Essai sur Perse*. | AJPh 1920 184 Mustard | RA 1919, 2 389 S. Reinach | RPh 1919 234 Lejay.

Peruigilium Veneris ; cf. Carmina ludicra.

Petronius. — *F. Moering*, De Petronio mimorum imitatore. Diss. Münster 1915 38 p. | IJ 1919 33 Hofmann.

Petrus Chrysologus. — *G. Böhmer*, Petrus Chrysologus, Erzbischof von Ravenna. Ein Beitrag zur Geschichte der altchristlichen Predigt (Predigt-Stud., I). Paderborn Schöningh 1919 129 p. | DLZ 1920 783 Schian.

Peutingeriana tabula. — *K. Miller*, Itineraria romana. Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana ; cf. Histoire régionale.

Id., Die Peutingersche Tafel oder Weltkarte des Castorius. Stuttgart Strecker 1916 16 & xvi p. | HJ 1920 346 König | LZB 1920 639 Philipp.

Phaedrus. — Fabulae, ed. *D. Bassi*. Torino Paravia 1918 123 p. | RF 1920 128 Piovano.

— Fabulae Aesopiae cum Nicolai Perotti prologo et decem nouis fabulis recogn. *S. P. Postgate*. Oxford Clarendon Pr. 1919 222 p. | CJ XVI 191 Hill | CR 1920 121-124 Housman | MPh 1920 197 Hartman | WKPh 1920 323 Draheim.

Compte rendu des publications relatives à Phèdre pour les années 1909-1919, par *H. Draheim* : JAW vol. 183, p. 195-203.

Fr. Vollmer, Lesungen und Deutungen, III ; cf. Mélanges.

Philo. — Die Werke Philos von Alexandria in deutscher Uebersetzung, hrsg. von *L. Cohn*, III (Schriften der jüd.-hellenist. Liter., III). Breslau Marcus 1919 331 p. | LZB 1920 737.

Philodemus — Rhetorica, transl. and comment. by *H. M. Hubbell* (Trans. Connecticut Acad., XXIII 1920, p. 243-382). | CJ XVI 508 Hill.

— Περὶ παρρησίας libellus, ed. *A. Olivieri**. | AGPh 1920 132 Jordan.

Philosophi. — *W. A. Heidel*, On certain fragments of the pre-Socratics ; cf. Philosophie.

Pindarus. — Neue Bruchstücke ; cf. Lyrici.

P. Maas, Die neuen Responsionsfreiheiten bei Pindar ; cf. Bacchylides.

Planudes. — *J. Basson*, De Cephala et Planude syllogisque minoribus*. | MPh 1920 51 Hesseling.

Plato. — Dialoge, übers. und erl. von *O. Apelt*. Leipzig Meiner (Philosophische Bibliothek) : —

— 172 : Hippias I und II, Ion, Alkibiades I und II. 1918 261 p. | DLZ 1919 774 Moog.

— 173 : Briefe. 1918. | WKPh 1919 344 Gillischewski.

— 177 : Charmides, Lysis, Menexenos. 1918 168 p. | LZB 1919 835 Preisendanz.

— 178 : Laches und Eutyphron, übers. von *G. Schneider*, hrsg. von *B. von Hagen*. 1918 112 p. | LZB 1919 835 Preisendanz | WKPh 1920 29 Martens.

— 179 : Timaios und Kritias. 1919 224 p. | LZB 1920 607 Preisendanz.

— 180 : Apologie des Sokrates und Kriton. 1919 108 p. | LZB 1920 607 Preisendanz.

— Timeo, Crizia, Minosse, trad. di *C. Giarratano* (Dial., VI). Bari Laterza 1918 117 p. | BFC 1919 19 Lavagnini | RLC II 343 Fazio-Allmayer.

— Ion, Lysis, Protagoras, Phèdre, le Banquet, trad. par *E. Chambry*. Paris Garnier 1919 421 p. | RC 1920 223 My.

Bericht über die in den letzten Jahrzehnten über Platon erschienenen Arbeiten, von *C. Ritter* : JAW vol. 187 p. 1-227.

E. Barker, Greek political theory : Plato and his predecessors ; cf. Histoire sociale.

M. Boas, De Nederlandsche Cebes-Literatur (ex : Het Boek, VII 1918). 28 p. | BPhW 1919 337 Kraemer.

W. Ch. Greene, Plato's view of poetry*. | CR 1920 38 Bury.

J. L. V. Hartman, Ad Platonis Rempublicam (Mnemos. N. S. XLVI, I, 1918 p. 38-52). | WKPh 1919 196 Hoffmann.

E. Horneffer, Der Platonismus und die Gegenwart ; Humanisme.

K. Hude, Les Oraisons funèbres de Lysias et de Platon ; cf. Lysias.

A.G. Laird, Plato's geometrical number and the comment of Proclus. Wisconsin Colleg. Pr. 1918 29 p. | BPhW 1920 601 Ammon | CR 1919 45 Bury.

M. Leky, Plato als Sprachphilosoph. Würdigung des platonischen Kratylus (Stud. z. Gesch. und Kultur des Alt., X, 3). Paderborn Schöningh 1919. | MPh 1920 193 Hesseling.

A. Levi, Il concetto del tempo nella filosofia di Platone ; cf. Philosophie.

H. Meyer, Platon und die Aristotelische Ethik ; cf. Aristoteles.

L. Robin, Étude sur la signification et la place de la physique dans la philosophie de Platon. Paris Alcan 1919 96 p. | BFC 1920 121 Bignone | CR 1920 180 Bury | REA 1919 132 Bréhier | REG 1920 444 Rivaud | RF 1920 395 Levi.

E. Sachs, Die fünf platonischen Körper ; cf. Sciences.

A. E. Taylor, Plato's Biography of Socrates (ex : Proceed. Brit. Acad. VIII). London Milford 1917 40 p. | REG 1920 117 Robin.

H. D. Verdam, Een fragment van Plato's Politeia. Groningen Wolters 1918. | MPh 1919 187 Ovink.

P. Vrijlandt, De Apologia Xenophontea cum Platonica comparata ; cf. Xenophon.

O. Wichmann, Platos Lehre vom Instinkt und Genie (Kantstudien, 40). Berlin Reuther 1917. | BPhW 1920 121 Steiner | DLZ 1920 202 Stengel | LZB 1919 27 Pfeifer | WKPh 1919 217 Nestle.

U. von Wilamowitz-Moellendorff, Platon, I : Leben und Werden. Berlin Weidmann 1919 756 p. | BBG 1920 133 Jacob | HZ CXXII 290-300 Schwartz | LZB 1919 471 Petersen | MPh 1920 26 Kuiper | RLC 1919 34 Bodrero.

— II : Beilagen und Textkritik. 1919 452 p. | DLZ 1920 38-42. 60-64 von Arnim | LZB 1919 471 Petersen | MPh 1920 97 Kuiper | HZ CXXII 290-300 Schwartz.

Plautus. — Mostellaria, Trinummus (Ausgew. Kom. für den Schulgebr. erkl. von *G. Helmreich*, I und II). München Schöpping 1917 und 1918 197 p. | ZG 1920 185 Fränkel.

— Captiui, rec. *C. Pascal**. | RF 1919 120 Piovano.

— Menaechmi, ed. by *Cl. M. Knight*. Cambridge Univ. Pr. 1919. | CR 1920 120 Sonnenschein.

— Menaechmi, ed. with introd. and notes by *P. Th. Jones*. Oxford Univ. Pr. 1918. | CR 1920 40 Sonnenschein.

— Miles Gloriosus, für den Schulgebrauch, 4e Aufl. von *O. Köhler* (Ausgew. Kom. erkl. von *Brix-Niemeyer*, IV)*. | MPh 1919 124-131 Bierma.

— Miles Gloriosus, rec. *C. O. Zuretti* (Corpus script. lat. Paravianum). 150 p. | BFC 1919 21 Mesturini | RPh 1919 228 Lejay.

— Mostellaria, für den Schulgebrauch erkl. von *G. Helmreich* (Ausgew. Kom., I). München Lindauer 1917. | KBW 1919 178 Dürr.

— Stichus, ed. *C. O. Zuretti**. | RF 1919 120 Piovano.

— Trinummus, für den Schulgebrauch erkl. von *G. Helmreich* (Ausgew. Kom., II). München Lindauer 1918. | KBW 1919 179 Dürr.

W. W. Blancké. The dramatic values in Plautus. Diss. Pennsylvania 1918. | CJ XIV 460 Preston.

H. Degering, Ueber ein Bruchstück einer Plautushandschrift des 4. Jahrhunderts (Sitzb. Preuss. Akad. XXVI, XXIX, 1919, p. 468-503). | BPhW 1919 1225 Klotz.

E. H. Heffner. The sequence of tenses in Plautus. Diss. Pennsylvania 52 p. | CJ XIV 586 Fowler.

Ch. Knapp, References to painting in Plautus and Terence ; References to plays, players and playrights ; References to literature (Class. Philol. XII 1917 p. 143-157 : XIV 1919 p. 35-55 ; AJPh XL 1919 p. 231-261). | BPhW 1920 608 Klotz.

G. Michaut, Histoire de la comédie romaine : Plaute ; cf. Histoire littéraire.

M. Schuster, Studien zur Textkritik des jüngeren Plinius. Wien Tempsky 1919 54 p. | ZG 1920 58 Sternkopf | WKPh 1919 608 Schönberger.

Plotinus. — *H. F. Müller*, Dionysios, Proklos, Plotinos ; cf. Philosophie.

Plutarchus. — Selected essays of Plutarch, transl. by *A. O. Prickard*, II*. | CR 1919 33 Pearson.

— Plutarch's Lives, with engl. transl. by *B. Perrin*, V*. | CR 1919 71 Butterworth.

— *Id.*, Id., V, VII, VIII. | CPh 1920 399 Jones.

Compte rendu des publications relatives aux Moralia [1916-1920], par *Fr. Bock* : JAW vol. 187 p. 228-260.

— Leben des Marius, übers. von *L. Wilser* (Denkm. deutscher Gesch., I). Leipzig Weicher 1919 89 p. | BPhW 1919 961 Bock.

R. M. Jones, The platonism of Plutarch*. | CR 1919 44 Bury.



M. Schuster, Untersuchungen zu Plutarchs Dialog De sollertia animalium, mit besonderer Berücksichtigung der Lehrtätigkeit Plutarchs. Diss. München Augsburg Himmer 92 p. | HJ XXXIX 373 Weyman.

Plutarchi quae feruntur. — *F. Glaeser*, De Pseudo-Plutarchi Περὶ παίδων ἀγωγῆς (Diss. philol. Vindob. XII, 1). Wien Deuticke 1918 108 p. | BBG 1920 28 Raab | BPhW 1919 913 Bock | HJ 1920 345 Weyman | ZG 1920 320 Kurfess | WKPh 1920 33 Bock.

A. Sizoo, De Plutarchi qui fertur de liberis educandis libello. Diss. Amsterdam 1918 102 p. | LZB 1919 186 Drerup.

Poetae latini minores, post *Aem. Baehrens* rec. *Fr. Vollmer*, V : Dracontius*. | CPh 1920 306 Ullman.

Polybius. — *S. Koperberg*, Polybii historiarum liber xxx quoad fieri potuit restitutus. Diss. Amsterdam Campis 1919 100 p. | RF 1920 121 Pareti | RPh 1920 81 Lejay.

Pomponius Mela. — Geographie des Erdkreises, übers. und erl. von *H. Philipp*, I : Mittelmeerländer ; II : Ozeanländer (Voigtländers Quellenbücher, 11 et 31). | BPhW 1919 1012-1024 Capelle.

Pontius. — Vita Cypriani ; cf. Cyprianus.

Porphyrius. — L'antre des nymphes, trad. en franç. par *J. Trabucco*, suivi d'un Essai sur les grottes, par *P. Saintyves**. | REA 1919 153 Alfaric | RPh 1919 279 Lejay.

Posidonius. — *W. W. Jaeger*, Nemesios von Emesa. Quellenforschungen zum Neuplatonismus und seinen Anfängen bei Posidonios ; cf. Nemesius.

R. Munz. Quellenkristische Untersuchungen an Strabos Geographie mit bes. Rücksicht auf die Posidonianische Sprachlehre ; cf. Strabo.

G. Rudberg, Forschungen zu Posidonios (Skrifter human. Vetensk. Samf. Uppsala, 20, 3). Uppsala-Leipzig Harrassowitz 1918 336 p. | BPhW 1919 697 Nestle.

Possidius. — Sancti Augustini uita, ed. by *H. T. Weiskotten*. Princeton Univ. Pr. 1919 174 p. | AJPh 1920 85 Mustard | BFC 1920 10 Cantarelli | CR 1920 71 Evelyn-White | EHR 1920 303 A.S. | HJ 1920 23, Weyman | JS 1920 225 Monceaux | REA 1920 306 Fliche.

Pratinas. — Compte rendu des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178 p. 95 98.

Priapeorum libellus ; cf. Carmina ludicra.

Priscianus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188 p. 142-148.

Probus. — Compte rendu des publications de 1908 à 1920 : JAW vol. 188 p. 78-88.

Proclus. — *A. S. Laird*, Plato's geometrical number and the comment of Proclus* ; cf. Plato.

F. X. Bauer, Proklos von Konstantinopel. Ein Beitrag zur Kirchen- und Dogmengeschichte des 5. Jahrhunderts (Veröff. Kirchenhistor. Seminar München, IV. Reihe, No. 8). München Lentner 1919 148 p. | BPhW 1920 313 Mayer | HJ 1920 292 Weyman.

H. F. Müller, Dionysios, Proklos, Plotinos ; cf. Philosophie.

Th. Whittaker. The neo-platonists, with a supplement on the Commentaries of Proclus ; cf. Philosophie.

Procopius Caesariensis. — *A. W. de Groot*, Untersuchungen zum byzantinischen Prosarythmus (Prokopios von Cäsarea) ; cf. Métrique.

Procopius Gazaeus. — *C. Kempen*, In imperatorem Anastasium panegyricus. Bonn 1918 xxvi-37 p. | HJ XXXIX 374 Weyman | WKPh 1919 300 Lehner.

Propertius. — Die Gedichte des Properz, deutsche Nachdichtung von *P. Mahn*. Berlin Tägl. Rundschau 1918 244 p. | LZB 1919 398 M. | ZG 1920 53 Magnus.

— Elegie scelte e commentate da *Fr. Galli*, Firenze Sansoni 1918 153 p. | BFC 1919 6 Mesturini | RF 1919 295 Ammendola.



G. Rasner, Grammatica Propertiana ad fidem codicum retractata*. | IJ 1919 25 Hofmann.

Prouerbia. — Lateinische Sprüche, hrsg. von *R. Dietrich*, 3° Aufl. Dresden Koch 1920 92 p. | RC 1920 184 Chabert.

Prudentius. — Le Corone di Prudenzio trad. e illustr. da *C. Marchesi*. | RF 1919 475-483 Landi.

Psellus. — *P. Würthle*, Die Monodie des Michael Psellos auf den Einsturz der Hagia Sophia*. | LZB 1919 789 Bees.

Chr. Zervos, Un philosophe néoplatonicien du 11° s. : Michel Psellos, sa vie, son œuvre, ses luttes philosophiques, son influence. Préface de *Fr. Picavet*. Paris Leroux 1920. | EHR 1921 106 Dawkins | RA 1920, 2 162 S. Reinach.

Ptolemaeus. — *H. Patzig*, Die Städte Grossgermaniens bei Ptolemäus ; cf. Histoire régionale.

C. Mehlis, Des Claudius Ptolemaeus « Geographia » und die Rhein-Weserlandschaft (ex : Mitteil d. Geogr. Gesellsch. XIII, 1). München Lindauer 1918 73 p. | BPhW 1919 243 Schmidt | WKPh 1919 275 Knoke.

H. von Mzik, Afrika nach der arabischen Bearbeitung der Γεωγραφικὴ ὑφήγησις ; Anhang : Claudius Ptolemaeus und Agathodämon, von *J. Fischer*) Abh. Akad. Wiss. Wien, 59, 4). Wien Hölder 1916. | BPhW 1919 201 Philipp.

G. Schütte, Ptolemys Maps of northern Europe. A reconstruction of the prototypes (Dän. Geogr. Gesellsch.). Copenhague 1917 150 p. | BPhW 1919 201 Philipp.

Quintilianus. — Compte rendu des travaux [jusqu'en 1914] relatifs aux Déclamations de Quintilien, par *G. Lehnert* : JAW vol. 183, p. 255-265.

Rauennas geographus. — *J. Schnetz*, Untersuchungen zum Geographen von Ravenna. Prog. Wilhelmsgymn. München Wolf 1919 87 p. | LZB 1920 639 Philipp | WKPh 1920 385-390, 406-410 Stangl.

Id., Die rechtsrheinischen Alamannenorte des Geographen von Ravenna (ex : Arch. hist. Ver. Unterfranken). Würzburg 1918 78 p. | BPhW 1920 169 Philipp | WKPh 1920 385 Stangl.

Religione (Testimonia de —). — *C. Clemen*, Fontes historiae religionis Persicae. Bonn Marcus & Weber 1920 116 p. | BFC 1920 85 Valmaggi | JS 1920 277 Cumont | NTF X 69 Christensen | REA 1920 301 Radet | RF 1920 502 Pareti.

Id., Die griechischen und lateinischen Nachrichten über die persische Religion (Religionsgesch. Vers. XVII, 1). Giessen Töpelmann 1920 VIII 232 p. | JHS 1920 232 Keith.

Rutilius Namatianus. — *W. Rettich*, Welt- und Lebensanschauung des spätrömischen Dichters Rutilius Claudius Namatianus Diss. Zürich 1918 74 p. | BPhW 1920 195 Helm.

O. Schissel von Fleschenberg, Claudius Rutilius Namatianus gegen Stilicho. Mit rhetorischen Exkursen zu Cicero, Hermogenes, Rufus (Janus. Arb. z. alten und byzant. Geschichte). Leipzig Braumüller 1920 111 p. | WKPh 1920 405 Manitius.

Sallustius. — Catilina, Iugurtha, orationes et epistulae excerptae de historiis, rec. *A. W. Ahlberg*. Leipzig 1919 ; ed. maior 170 p., ed. minor 140 p. | BPhW 1919 1204 Klotz | ZG 1920 318 Kurfess.

— Bellum Catilinae, 10° Aufl. von *J. H. Schmalz*. Gotha Perthes 1919 33 & 63 p. ;

— De bello Iugurthino, 66 & 84 p. | ZG 1920 318 Kurfess.

— La congiura di Catilina, comm. da *S. B. Camozzi* (Nuoua collez. di class. lat. ad uso d. scuole). Firenze Sansoni 1918 xx 101 p. | BFC 1920 45 Valmaggi | RF 1919 95 Ammendola.

Compte rendu des publications sur Salluste pour les années 1899-1918, par *A. Kurfess* : JAW vol. 183, p. 124-194.

Sallustii quae feruntur. — Compte rendu des publications relatives aux « Invectives » (jusqu'en 1914), par *G. Lehnert* : JAW vol. 183, p. 245-250.

Salomonis cantica. — *R. Harris* et *A. Mingana*, The odes and psalms of Salomon. Manchester Univ. Pr. 1920 464 et xi p. 112 pl. | RA 1920, 2 151 S. Reinach.

Sappho. — Neue Bruchstücke; cf. Lyrici.

Comptes rendus des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178 p. 46-57.

Scribonius Largus. — *P. Jourdan*, Notes de critique verbale sur Scribonius Largus. Thèse Neuchatel Paris Klincksieck 1919 104 p. | BPhW 1920 316 Helmreich.

Sedulius. — *W. Meyer*, Rythmische Paraphrase des Sedulius von einem Iren : cf. Carmina aeui Carolingici.

Seneca rhetor. — Compte rendu des publications relatives aux déclamateurs cités par Sénèque : JAW vol. 183, p. 233-245.

Seneca. philosophica. — Dialogorum liber xii ad Heluiam matrem de consolatione. Texte latin et comm. par *Ch. Favez*. Lausanne-Paris Payot 1918 lxix 113 p. | BFC 1920 7 Dalmasso | BPhW 1919 1064 Hosius | CPh 1919 89 Gummere | JS 1920 132 Chabert | JRS 1919 106 Wight Duff | HJ 1920 344 Weyman | RC 1919 165 Chabert | REA 1919 69 Waltz | RPh 1919 232 Lejay | WKPh 1920 129 Walter.

— De ira ad Nouatum libri tres, rec. *A. Barriera* (Corpus script. lat. Paravianum, 21). Torino 1919 xxiii 187 p. | RF 1920 281-287 Castiglioni.

— Brieven aan Lucilius. Eene bloemlezing, door *H. Wagenvoort**. | BMB 1920 184 Faider.

Fr. Holland, Seneca. London Longmans 1920 206 p. | CR 1920 173 Duff | | EHR 1920 467 H. E. B.

J. van Wageningen, Seneca's leven en moraal. Groningen Noordhoff 1917. | MPh 1920 61 de Jong.

— Tragoediae. — Phaedra, inl. et aanteek. door *J. van Wageningen*. Groningen Noordhoff 1918 xxvii 56 p. | LZB 1920 453 Preisendanz | MPh 1919 155 Hartman | WKPh 1919 33 Gemoll.

— Phaedra, in nederl. vert. door *J. van Wageningen*. Groningen Noordhoff 1918. | MPh 1919 155 Hartman.

— Thyestes, Phaedra, rec. *H. Moricca**. | CR 1919 119 Duff | RF 1919 132 Zaffuto.

Index verborum quae in Senecae fabulis necnon in Octauia praetexta reperiuntur, a *W. A. Oldfather*, *A. St. Pease*, *H. V. Canter* confectus*. | BFC 1920 123 L. V. | CJ XV 508 Kingery | HJ 1920 345 Weyman | JRS 1919 105 Wight Duff | RC 1920 25 Chabert.

P. H. Damsté, Ad Senecae Herculem Oetaeum, Thyesten, Medeam, Herculem furentem (Mnemos. XLVI 1918 p. 281-301, 368-373, 403-414, 428-434). | WKPh 1920 31 Gemoll.

Id., Ad Senecae Agamemnonem, Oedipum (Mnemos. 47, 1919, p. 111-115, 138-145). | WKPh 1920 58 Gemoll.

F. L. Lucas, Seneca and the Elizabethan tragedy*. | JRS 1920 293 E. T.

Seuerianus episcopus. — Die Genesishomilien des Bischops Severian von Gabala*. | DLZ 1920 201 Krüger.

Silius Italicus. — *G. Fürstenau*, De Silii Italici imitatione quae fertur Enniana. Diss. Berlin Scholem 1916 75 p. | IJ 1919 33 Hofmann | WKPh 1920 195 Ziehen.

Simonides. — Compte rendu des publications 1905-1917 : JAW vol. 178, p. 80-91.

Socrates. — *Th. Birt*. Sokrates der Athener. Leipzig Quelle et Meyer 1918 30 p. | BPhW 1920 134 Steinert.

H. Hasse, Das Problem des Sokrates bei Fr. Nietzsche. Leipzig Meiner 1918 26 p. | LZB 1920 820 Pfeiffer | WKPh 1919 268 Nestle.

Solon. — *I. M. Linforth*, Solon the Athenian. Berkeley Univ. Calif. Pr. 1919 | 318 p. | AJPh 1920 400 Mustard.

Sophocles. — The Ichneutae, with notes and transl. by *J. Walker*. London Burns 1919 664 p. | CR 1920 104 Hunt, 106 Sonnenschein.



— Oedipe-Roi, éd. par *Ch. Géorgin*. Paris Hatier 1917. | BMB 1920 78 Collard.

— The Oedipus Tyrannus, transl. by *J. T. Sheppard*. Cambridge Univ. Pr. 1920 LXXIX 179 p. | CJ XVI 509 Hill | CPh 1920 391 Shorey.

— L'Edipo re di Sofocle, volgarizzamento da *L. A. Michelangeli*, 2ª ed. Bologna Zanichelli 1920 XV 84 p. 16°. | RF 1920 298 Bassi.

— Trachinierinnen (Sophokles erkl. von *F. W. Schneidewin*, VI). 7ª Aufl. von *L. Radermacher**. | ZG 1919 295-300 Gerhard.

E. Bethe, Ichneutai des Sophokles (Ber. Verhandl. Sächs. Ges., LXXI. 1). Leipzig Teubner 1919 29 p. | BPhW 1919 1201 Bucherer | LZB 1920 571 Preisendanz.

R. Herkenrath, Die Handlung in Sophokles'Philoktet und ihr Bühnengott Herakles*. | MPh 1919 196 Vürtheim.

G. E. Rizzo, Tyro. Il bassorelievo fittile di Medma e la tragedia di Sofocle; cf. Archéologie.

T. von Wilamowitz-Moellendorff, Die dramatische Technik des Sophokles*. | DLZ 1920 426 von Arnim | LZB 1919 1001 | WKPh 1919 25-29, 51-56 Draheim.

Statius. — *W. A. Merrill*, Notes on the Siluae of Statius, book I-IV (Univ. California publ. V 1918-1920 p. 69-134). | RF 1920 131 Stampini.

Stesichorus. — COMPTE RENDU des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178, p. 65-68.

J. Vürtheim, Stesichoros' Fragmente und Biographie. Leiden Sijthoff 1919 112 p. | BPhW 1920 361-370 Seeliger | RF 1920 297 Bassi | WKPh 1920 294 Kroll.

Strabo. — The Geography, with transl. by *H. L. Jones**. | CR 1919 36 Howarth.

E. W. Buisson, Die äolisch-ionische Westküste in Strabos Erdbeschreibung. Diss. Erlangen-Borna Leipzig 1917 66 p. | BPhW 1919 721 Mentz.

R. Munz, Quellenkritische Untersuchungen an Strabos Geographie mit besonderer Rücksicht auf die Posidonianische Sprachtheorie. Diss. Basel Birkhäuser 1918 64 p. | BPhW 1920 34 Philipp | RF 1920 499 Pareti.

Suetonius. — De uita Caesarum liber VIII : Diuus Titus, ed. by *H. Price*. Banta Menasha Wisconsin 1919 85 p. | AJPh 1920 185 Mustard.

J. Janssen, C. Suetonii Tranquilli Vita Domitiani. Diss. Groningen Wolters 1919 94 p. | BMB 1920 281 Waltzing | BPhW 1920 609 Wessner | MPh 1920 137 van Gelder | RC 1920 48 Chabert | WKPh 1920 150 Nohl.

Tacitus. — Libri qui supersunt, rec. *C. Halm*, ed. 5. cur. *G. Andresen*, II : Historiae, Germania, Agricola, Dialogus*. | MPh 1919 99 Enk.

— Historien und Annalen nach der Uebers. von *K. Fr. Bahrdt* neu hrsg. (Klasiker d. Altert., 1ª Reihe, 21 & 22). München Müller 1918 545 et 395 p. | BPhW 1920 636 Ammon.

— Historiarum libri I et II, rec. *M. Lenchantin de Gubernatis*. Corpus Paravianum Torino XX 136 p. | RPh 1919 228 Lejay.

— Die Annalen erkl. von *A. Draeger*, I, 1 : Buch I-II, 8ª Aufl. von *W. Heraeus**. | JPhV 1919 19 Andresen.

— Annalen in Auswahl und der Bataveraustand unter Civilis, hrsg. von *C. Stegmann*. Kommentar. 3ª Aufl. Teubner 1919 149 p. | JPhV 1920 54 Andresen.

— De uita Agricolae liber, rec. *C. Annibaldi**. | AJPh 1920 186 Frank | CR 1919 158 Duff.

— De origine et situ Germanorum liber, rec. *C. Annibaldi*. Torino Paravia 62 p. | CR 1919 158 Duff.

— La Germania, comm. da *V. Brugnola**. | RF 1919 295 Ammendola.

— Germania, Herkunft, Leben, Sitten und Verwandtschaft seiner Völker, übers. mit Erl. von *R. Fritze*. Berlin Kameradschaft 81 p. | BPhW 1919 964 Ammon.

— Germania, erläut. von *K. Müllenhof*, neuer Abdr. bes. durch *M. Roediger*. Berlin Weidmann 1920 XXIV 767 p. | DLZ 1920 750 Wissowa | HJ 1920 331 König | JPhV 1920 50-54 Andresen | WKPh 1920 Nohl.

— Dialogus de oratoribus, rec. *Fr. C. Wick* (Corpus Paravianum, 10). XXIII & 59 p. | BFC 1920 95 L. V. | CR 1919 158 Duff | RF 1919 486 Piovano.

COMPTE RENDU des publications relatives à Tacite, par *G. Andresen* : JPhV 1919 (pour 1918), p. 19-33 ; 1920 (pour 1919-1920), p. 50-64.

E. Courbaud, Les procédés d'art de Tacite dans les Histoires. Paris Hachette 1918. | JS 1919 183-193 Pichon.

E. Slijper, Eene eigenaardigheid van Tacitus' zinsbouw. Utrecht Kemink 1918. | MPh 1919 169 Lely.

Technopaignia. — Bericht über die Technopaignien 1905-1917 : JAW vol. 178, p. 153-156.

Terentius. — *G. Henry*, The characters of Terence (Stud. in philol. Univ. North Carolina, XII, 2, 1915 p. 57-98). | WKPh 1919 361 Schlossarek.

Ch. Knapp, References to painting,... plays,.. literature, in Plautus and Terence ; cf. Plautus.

Tertullianus. — Apologétique, par *J. P. Waltzing*. I : Texte, apparat critique, traduction ; II : Commentaire. Liége-Paris Champion 1919 188 et 234 p. | JS 1920 132 Cagnat | REA 1920 68 Guignebert.

— Apologétique, édition classique par *J. P. Waltzing*, texte revu avec sommaires. Liége Vaillant-Carmanne 1920 56 p. | JS 1920 132 Cagnat | REA 1920 65 Guignebert.

— Apologeticum, textkritisch untersucht von *E. Löfstedt**. | RPh 1920 82 Lejay.

— De paenitentia et De pudicitia rec. noua ; cf. Patristicum florilegium, X.

M. Akerman, Ueber die Echtheit der letzteren Hälfte von Tertullians Aduersus Iudaeos. Lund Lindström 1918 p. | WKPh 1919 275 Koch.

E. Löfstedt, Kristiche Bemerkungen zu Tertullians Apologeticum (Lunds Univ. Arsskr. N. F. I, 14, 24). Leipzig Harrassowitz 1918 120 p. | BFC 1920 138 Di Capua | BPhW 1919 700 Bitschofsky | HJ XXXIX 795 Weyman | RPh 1920 82 Lejay | WKPh 1920 79 Koch.

G. Thörnell, Studia Tertullianea, I. Uppsala Univ. Arskr. Akad. Bochtr. 1918 86 p. | BPhW 1919 489 Tolkiehn | HJ XXXIX 333 Weyman | WKPh 1919 368 Weyman.

J. P. Waltzing, Etude sur le codex Fuldensis de l'Apologétique de Tertullien. Liége-Paris Champion 1914-1917 523 p. | JS 1920 132 Cagnat | REA 1920 65 Guignebert.

Testamentum (Vetus). — The Old Testament mss. in the Freer Collection, III : The Washington ms. of the Psalms, ed. by *H. A. Sanders**. | CR 1919 121 Granger | RF 1919 131 Ubaldi.

— Die Genesis, übers. und erkl. von *E. König*. Gütersloh Bertelsmann 1919 784 p. | LZB 1920 225 Herrmann.

— Das Deuteronomium, übers. und erkl. von *E. König* (Komm. z. A. Test., III). Leipzig Deichert 1917 248 p. | LZB 1919 605 Herrmann.

— Das Buch Jjob mit Uebers.et Erläut. von *D. Dawidowicz*. I. Berlin Schwetschke 1918 189 p. | LZB 1920 62 Bamberger.

— Codex Melphictensis rescriptus. Ezechielis fragmenta graeca ed. *P. A. Vaccari*. Roma Istit. bibliogr. pontif. 1918 61 p. | RC 1919 125 A. L.

J. G. Frazer, Folklore in the Old Testament ; cf. Histoire religieuse.

H. Günkel, Das Märchen im Alten Testament*. | DLZ 1919 493 Baumgartner LZB 1919 741 Herrmann.

E. Naville, La composition et les sources de la Genèse (ex : RHR 1918). | RA 1919, 1 215 S. Reinach.

E. Sellin, Das Problem des Hiobbuches. Leipzig Deichert 1919 74 p. | LZB 1920 145 Baumgärtel.

P. Thomsen, Das Alte Testament. Seine Entstehung und seine Geschichte (Aus Natur und Geisteswelt). Teubner 1918 128 p. | BBG 1920 81 Rohmeder | LZB 1920 385 Herrmann.

Testamentum (Nouum). — Nouum Testamentum graece, rec. *H. J. Vogels*. Düsseldorf Schwann 1920 xv 661 p. | HJ 1920 287 Weyman.



—The New Testament, a new translation by *J. Moffatt*, 2ᵉ ed. New York Hodder 1918 395 p. 12°. | RH 1920, 2 91 Guignebert.

— The New Testament mss. in the Freer Collection, II : The Washington ms. of the Epistles of St. Paul, ed. by *H. A. Sanders**. | CR 1919 122 | RPh 1920 88 Lejay.

— The Gospel according to St. Matthew. The greek text with introduction, notes and indices, by *A. H. Mᶜ Neile*. London Macmillan 1915 xxxvi 448 p. | RH 1920, 2 94 Guignebert.

— Kommentar zum N. T. von *Th. Zahn** : —

— VI : Römerbrief. | MPh 1919 84 de Zwaan.

— VII : Der erste Brief an die Korinther*. | MPh 1919 259-265 de Zwaan.

— VIII : Der Zweite Brief an die Korinther. 1918. | MPh 1919 259-265 de Zwaan.

— IX : Der Brief an die Galater. | MPh 1919 184 de Zwaan.

— Das Neue Testament, schallanalytisch untersucht, I : Der Galatäerbrief, hrsg. von *W. Schanze* (Veröff. d. Forschungsinst. f. vergl. Religionsgesch., Neut. Abteilung). Leipzig Hinrichs 1918 36 p. | LZB 1919 409 Herr | WKPh 1920 180 Dibelius.

— Lukas, erkl. von *E. Klostermann* unter Mitw. von *H. Gressmann* (Hdb. z. N. T., II : Die Evangelien, p. 359-613). Tübingen Mohr 1919. | BPhW 1919 1068 Köhler.

Compte rendu des travaux relatifs au grec du Nouveau Testament (1913-1916) par *R. Helbing* : JPhV 1920, p. 79-42.

B. W. Bacon, Is Mark a roman Gospel ? Cambridge Harvard. Univ. Pr. 1919 107 p. | RC 1920 61 Chabert.

Fr. Blass, Grammatik des neutestamentlicher Griechisch ; cf. Histoire de la langue.

Ch. Bruston, Les trois Epitres de l'apôtre Paul aux Corinthiens conservées par l'Eglise. Paris Fischbacher 1917 37 p. | RH 1920, 2 99 Guignebert.

H. Cremer, Biblisch-theologisches Wörterbuch der neutestamentlichen Gräcität, 10ᵉ Aufl. von *J. Kögl*. | Gotha Perthes 1915 1230 p. | BPhW 1920 632 Preuschen.

M. Dibelius, Die Formgeschichte des Evangeliums. Tübingen Mohr 1919 108 p. | LZB 1919 389 Fiebig | WKPh 1920 11 Koch.

E. J. Goodspeed, The story of the New Testament. Chicago Univ. Pr. 1918 145 p. | RH 1920, 2 78 Guignebert.

J. Graf, Der Hebräerbrief. Wissensch.-prakt. Erklärung. Freiburg Herder 1918 332 p. | DLZ 1920 223 Windisch | LZB 1920 281 Pfättisch.

W. Hadorn, Die Abfassung der Thessalonicherbriefe in der Zeit der dritten Missionsreise des Paulus (Beitr. z. Förd. christl. Theol., XXIV, 3-4). Gütersloh Bertelsmann 1919 134 p. | LZB 1920 1 v. D.

H. L. Jackson, The problem of the fourth Gospel. London et Cambr. Univ. Pr. 1918 170 p. | RH 1920, 2 80 Guignebert.

M. Jones, The New Testament in the xx. century. London Macmillan 1914 xxiv 467 p. | RH 1920, 2 79 Guignebert.

P. Ketter, Die Versuchung Jesu nach dem Berichte der Synoptiker (Neutestam. Abhandl. VI, 3). Münster Aschendorff 1918 xvii 140 p. | LZB 1920 385 Fiebig.

M. J. Lagrange, Saint Paul. Epître aux Galates*. | REA 1919 234 Fliche | RH 1920, 2 95 Guignebert.

Id., Epître aux Romains*. | RH 1920, 2 98.

H. Lietzmann, Einführung in die Textgeschichte der Paulusbriefe. An die Römer, 2ᵉ Aufl. (Hdb. z. N. T., III, 1, a). Tübingen Mohr 1919 129 p. | DLZ 1920 439 Schmidt.

A. Loisy, L'Epître aux Galates*. | RH 1920, 2 95 Guignebert.

J. H. Moulton, A grammar of New Testament greek, II, 1. Edinburgh Clark 1919 114 p. | CR 1920 46 Bury.

P. V. Nunn, The elements of New Testament greek. Cambridge Univ. Pr. 1918 204 p. 12°. | RH 1920, 2 78 Guignebert.

Id., Key to the elements of New Testament greek. Ibid. 1915 28 p. 12°. | Ibid.

A. Plumner, A commentary on St-Paul's Epistle to the Philippians. London Scott 1919 xxiii 115 p. | RH 1920, 2 99 Guignebert.

A. Pott, Der Text des Neuen Testaments nach seiner geschichtlichen Entwickelung, 2^e Aufl. (Aus Natur und Geisteswelt, 134). Leipzig Teubner 1919 116 p. | BPhW 1920 73 Thomsen.

E. Preuschen, Griechisch-deutsches Taschen-Wörterbuch zum Neuen Testament. Giessen Töpelmann 1919 165 p. | BPhW 1920 125 Thomsen ; DLZ 1920 556 Meister.

P. F. Regard, La phrase nominale dans la langue du Nouveau Testament ; — Contribution à l'étude des prépositions dans la langue du Nouveau Testament ; cf. Histoire de la langue, Graeca.

A. T. Robertson, A grammar of the greek New Testament ; cf. Histoire de la langue, Graeca.

W. Schanze, Der Galaterbrief. Leipzig Hinrichs. | BPhW 1919 300 Pott.

J. Schäfers, Evangelienzitate in Ephräms des Syrers Kommentar zu den Paulinischen Schriften ; cf. Ephraem.

A. Schulte, Griechisch-Deutsches Wörterbuch zum Neuen Testament. Limburg Steffen 1918 459 p. | BPhW 1920 538 Preuschen.

A. Souter, A pocket lexicon to the greek New Testament. | BPhW 1920 538 Preuschen.

S. Stettinger, Textfolge der Johanneischen Abschiedsreden. Wien Mayer 1918 xv 185 p. | LZB 1920 321 Krüger.

Id., Geschichtlichkeit der johanneischen Abschiedsreden. Wien Mayer 1919 288 p. | LZB 1920 633 Herr.

H. St. J. Thackeray, The letter of Aristeas, with an Appendix of ancient evidence on the origine of the LXX. 116 p. | CR 1919 123.

H. Trench, A study of St John's Gospel. London Murray 1919 xxxi 453 p. | RH 1920, 2 80 Guignebert

S. P. Wetter, Der Sohn Gottes. Eine Untersuchung über den Charakter und die Tendenz des Johannes-Evangeliums, zugleich ein Beitrag zur Kenntniss der Heilandsgestalten der Antike*. | RC 1919 427-433 Loisy.

Testamenta (Ad — quae referuntur). — *E. Darley*, Les Actes du Sauveur, la Lettre de Pilate, les Missions de Volusien, de Nathan, la Vindicte ; leurs origines et leurs transformations. Paris Picard 1919 30 p. | RC 1920 145 Loisy.

E. König, Kanon und Apokryphen. Eine geschichtliche Darstellung (Beitr. z. Förd. christl. Theol., XXI, 6). Gütersloh Bertelsmann 53 p. | LZB 1920 73 Leipoldt.

E. de Witt Burton, Spirit, Soul, and Flesh (Histor. and linguist. Stud. in literat. related to the New Test.). Chicago Univ. Pr. 1918 214 p. | CR 1920 45 Clarke.

Theocritus. — Theokrit und Herondas ; cf. Lyrici.

Compte rendu des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 188, p. 110-144.

V. Magnien, Le Syracusain littéraire et l'idylle xv de Théocrite ; cf. Histoire de la langue, Graeca.

A. Rostagni, Poeti alessandrini ; cf. Histoire littéraire.

Theodorus Prodromus. — *A. Maiuri*, Una nuova poesia di Teodoro Prodomo in greco volgare (Byz. Zeitschr. XXIII 1920 p. 397-407). | REG 1920 443 Pernot.



Theophrastus. — I caratteri morali, a cura di *G. Pasquali* (Bibl. di class. gr. trad. e illustr. col testo a fronte). Firenze Sansoni 1919 71 p. | RC 1920 142 My. | RF 1920 287 Bassi.

— Caractères, texte et trad. de *O. Navarre*. Paris « Les Belles Lettres » 1920 74 p. | RA 1920, 2 345 S. Reinach.

G. Pasquali, Sui Caratteri di Teofrasto (ex : Rass. ital. l. l. class. I 1918 1-3) 35 p. | RC 1920 142 My.

Thucydides. — De Peloponnesische oorlog van 431 tot 411 v. C., trad. holl. par *H. M. Boissevain*, avec rem. par *H. J. Boeken*. Livre IV. Haarlem Boissevain 1919 | MPh 1920 195 Leyds.

— Histories book II. with introd. by *H. St. Jones**. | WKPh 1920 101 Widmann.

— Book IV, ed. *A. W. Spratt**. | WKPh 1920 28 Widmann.

Compte rendu des publications de 1908 à 1918, par *S. P. Widmann* : JAW vol. 178, p. 205-271.

B. Grundy, Thucydides and the history of his age*. | WKPh 1920 26 Widmann.

E. Schwartz, Das Geschichtswerk des Thucydides. Bonn Cohen 1919 365 p. | BPhW 1920 1-6, 25-34 Münscher | LZB 1920 451 Geyer | MPh 1920 5 Würtheim.

Tibullus. — Tibull, für dem Schulgebr. erkl. von *K. Jacoby* ; cf. Elegi.

Timotheus. — *K. Aron*, Beiträge zu den Persern des Timotheos*. | WKPh 1920 340 Draheim.

Compte rendu des publications de 1905 à 1917 : JAW vol. 178, p. 99-101.

Velleius Paterculus. — *P. Thomas*, Notes critiques sur Velleius Paterculus et sur Tacite (ex : Bull. Acad. roy. Belg., V 1919) 16 p. | RC 1920 83 Chabert.

Venantius Fortunatus. — *A. Meneghetti*, La latinità di Venanzio Fortunato. Torino Soc. tip. Salesiana 1917 276 p. | BFC 1920 62 Dalmasso.

Vergilius. — Œuvres, publ. par *F. Plessis* et *P. Lejay*. Paris Hachette 1919 CXXXVIII 903 p. | BMB 1920 96 Merchie | BSL 67 222 Meillet | RC 1919 133 Bertrand | REA 1920 226 Waltz | RPh 1920 87 Lejay.

— Le Georgiche, comm. da *L. Dalmasso*, I : libri I-II. Firenze Sansoni 1920 XVI 89 p. | BFC 1920 83 Romano.

— Aeneidos libri, rec. *R. Sabbadini* (Corpus Paravianum) : —

— Libri I-III. 99 p. | BFC 1919 56 Dalmasso | RF 1920 114 de Gubernatis | RPh 1919 228 Lejay.

— Libri IV-VI. 105 p. | Ibid.

— Libri VII-IX. 106 p. | BFC 1920 26 Dalmasso | RF 1920 114 de Gubernatis.

— L'Eneide, libro IV col comm. di *C. Pascal*. Milano Sandron 1919 55 p. | BFC 1920 111 Landi.

La bibliografia Virgiliana [1912-1913], par *P. Rasi* (ex : Atti e Memorie, N. S., VII 1914). Mantova Montovi 1915 p. 9-141. | BBG 1920 136 Klussman | WKPh 1920 177 Belling.

A. Bellessort, Virgile. Son œuvre et son temps. Paris Perrin 1920 335 p. | BMB 1920 179 Faider | RC 1920 183 Chabert | REA 1920 227 Grenier.

A. Beltrami, Sentimento patrio e umano in Virgilio (ex : Ann. Univ. Genova 1919-20). Sestri Ponente Stabil. ital. arti graf. 29 p. | BFC 1920 148 Dalmasso.

J. Carcopino, Virgile et les origines d'Ostie ; cf. Histoire régionale, monde romain.

W. W. Fowler, Roman essays [en particulier sur Virgile] ; cf. Mélanges.

Id., Aeneas at the site of Rome ; observations on the eighth book of the Aeneid*. | RPh 1919 230 Lejay.

Id., The death of Turnus, observations on the XIIth book of the Aeneid. Oxford Blackwell 1919 158 p. | JS 1920 133 Chabert.

Ch. Knapp, Molle atque facetum (ex : AJPh XXXVIII 1917 p. 194-199). | BPhW 1920 589 Klotz.

W. A. Merrill, Paralells and coincidences in Lucretius and Virgil ; cf. Lucretius.

J. S. Phillimore « Ille ego ». Virgil and Professor Richmond. Oxford Univ. Pr. 1920. | WKPh 1920 229 Nohl.

Vergiliana. — Catalepton, Maecenas, Priapeum « Quid noc noui est », rec. *R. Sabbadini**. | AJPh 1920 186 Frank | RF 463-467 Lenchantin de Gubernatis.

Vitae Homeri et Hesiodi in usum scholarum ed. *U. von Wilamowitz Moellendorff*. | RPh 1919 277 Haussoullier.

Vitae sanctorum, martyrum, etc. — *H. Delehaye*, A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes ; cf. Littérature.

E. Munding, Das Verzeichniss der St. Galler Heiligenleben und ihrer Handschriften in Codex Saugall. No. 566... nebst Zugabe einiger hagiologischer Texte Texte & Arb., I, 3-4). Leipzig Harrassowitz 1918 xvi 184 p. | LZB 1920 267 v. D.

— Passiones Vitaeque Sanctorum aeui Merouingici (Script. rerum Merouingicarum, VII, 1), ed. by *B. Krusch* and *W. Levison* (Monum. Germ. hist.). Hannover Hahn 1919. | EHR 1920 438 Brooks | HJ 1920 293 Sch.

— Collection « Les Saints » : *R. Génier*, Sainte Paule ; *R. Aigrain*, Sainte Radegonde. Paris Gabalda 1920. | BMB 1920 292 Closon.

J. Laux, Der hl. Kolumban, sein Leben und seine Schriften. Freiburg Herder 1919 xvi 290 p. | HJ 1920 292 Vogels.

H. Delahaye, La légende de Saint Eustache (Acad. roy. de Belgique, 1919, 4). | EHR 1920 615 M. R. J.

G. Anrich, Der heilige Nikolaos in der griechischen Kirche, II : Prolegomena, Untersuchungen, Indices. Teubner 1917 592 p. | DLZ 1919 115 Krüger | LZB 1919 557-559, 581-583 Gerland.

J. D. White, Libri santi Patricii (Texts for students, 4). | RH 1919, 2 148.

Vulgaria latina. — *F. Slotty*, Vulgärlateinisches Uebungsbuch (Kleine Texte, 143). Bonn Marcus et Weber 1918 64 p. | BPhW 1919 364 Klotz | DLZ 1919 747 Manitius | MPh 1920 52 Slijper | RPh 1919 279 Lejay.

Xenophanes. — *D. Einhorn*, Xenophanes. Ein Beitrag zur Kritik der Grundlagen der bisherigen Philosophiegeschichte*. | LZB 1919 83 Pf.

Xenophon. — Le memorie socratiche, comm. da *A. Corradi*, I : libri I-II, 2ᵉ ed. Torino Loescher 1920 LXIV 135 p. | BFC 1920 81 Bignone.

— Anabasis, für den Schulgebrauch hrsg. von *K. Hamp*, 2ᵉ Aufl. | ZG 1919 119 Richter.

— Hellenica, I-V, transl. by *C. L. Brownson* (Loeb Series). | CR 1919 118 Marchant.

— Opuscula (Opera omnia rec. *E. Marchant*, V). Oxford Clarendon Pr. | CJ XVI 190 Hill.

Compte rendu des publications des années 1909 à 1918, par *E. Richter* : JAW vol. 178, p. 1-33.

A. Banderet, Untersuchungen zu Xenophons Hellenika. Teubner 1919 120 p. | DLZ 1920 731 von Stern.

P. Klimek, Die Gespräche über die Gottheit in Xenophons Memorabilien. Breslau Miller 1918 79 p. | BPhW 1919 481 Löschhorn | LZB 1919 958 Löschhorn | WKPh 1920 401 Nestle.

K. Münscher, Xenophon in der griechisch-römischen Literatur. Leipzig Dieterich 1920 243 p. | LZB 1920 954 Klotz.

E. Scharr, Xenophons Staats- und Gesellschaftsideal und seine Zeit. Halle Niemeyer 1919 321 p. | BPhW 1920 457 Löschhorn | HVJ XX 323-326 Lammert | WKPh 1920 289-294, 310-312 Jensch.

P. Vrijlandt, De Apologia Xenophontea cum Platonica comparata. Diss. Leiden Sijthoff 1919 xx 184 p. | MPh 1920 243 Verdam | RPh 1920 278 Badolle.

Zenodotus. — *N. Wecklein*, Ueber Zenodot und Aristarch (Sitzb. Bayer. Akad., 1919, 7). München 1919 116 p. | BBG 1920 134 Menrad.



II. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE.

Generalia. Varia.

Compte rendu des publications relatives à l'histoire de la période de transition entre l'antiquité et le Moyen Age (5e et 6e s.) pour les années 1894-1913, par *E. Stein* : JAW vol. 184, p. 1-90.

C. Brakman, Opstellen over onderwerpen u. de Latijnsche letterkunde. Leiden Brill 1919. | MPh 1919 242 Hartman.

W. von Christ, Geschichte der griechischen Literatur, 6e Aufl., unter Mitw. von *O. Stählin* bearb. von *W. Schmid*, II : Die nachklassische Periode, 1 : von 320 v. Chr. bis 100 n. Chr. (Hdb. d. klass. Altertumswiss. von I. v. Müller, VII, 2, 1). München Beck 1920 662 p. | BBG 1920 131 Stemplinger.

W. Gernentz, Laudes Romae. Rostock Warkentien 1918 149 p. | BPhW 1919 581 Hosius | HJ XXXIX 848 Weyman | WKPh 1919 566 Harder.

Fr. Guglielmino, Ardimenti classici e aberrazioni futuristiche (ex : Rassegna XXVI 1918) 25 p. | RLC 1919 41-46 Cessi.

R. K. Hack, The doctrine of literary forms*. | CPh 1920 101 Hellems.

J. L. Heiberg, Fra Hellas, populaire Afhandlinger. Copenhague Pios Bogh. 1920 375 p. | NTF IX 135 Hude.

W. Kopp, Geschichte der griechischen Literatur, 9e Aufl. von *K. Hubert**. | WKPh 1919 445 Wagner | ZG 1919 146 Vielhauer.

L. Niedermeier, Untersuchungen über die antike poetische Autobiographie. Prog. Theresien-Gymn. München 1918-19 45 p. | BPhW 1920 174 Schulze | HJ 1920 356 Weyman.

R. Pagenstecher, Alexandrinische Studien (Sitzb. Heidelb. Akad. 1917, 12). | WKPh 1920 121-127 Fiechter.

S. K. Sakellaropoulos, Συνοπτικὴ ἱστορία τῶν λατινικῶν γραμμάτων. Athènes Sakellarios 1915-1917 349 p. | RPh 1920 81 Lejay.

E. Schwartz, Charakterköpfe aus der antiken Literatur. Teubner 1919 117 et 125 p. | BPhW 1920 641 Poland.

W. S. Teuffel, Geschichte der römischen Literatur, 6e Aufl., neu bearb. von *W. Kroll* et *Fr. Skutsch*, I : Die Literatur der Republik*. | CPh 1920 94-99 Beeson | NTF VIII 77 Drachmann.

F. Vollmer, Lesungen und Deutungen ; cf. Mélanges.

J. G. Vürtheim, Grieksche Letterkunde. Grepe uit de Helleensche en Hellenistische perioden (Wereldbibl., 368). Amsterdam 1918. | MPh 1920 123 Boas.

Christiana.

H. Delehaye, A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes, 1615-1915. Bruxelles Soc. des Boll. 1920 283 p. | RC 1920 151 S. Reinach.

W. H. Ferrar, The early christian books. London Soc. for prom. christ. knowl. 1919 xix 108 p. 12°. | RH 1920, 2 80 Guignebert.

P. G. Franceschini, Manuale di patrologia ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

J. Marx, Abriss der Patrologie ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

P. Monceaux, Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, V : Saint Optat et les premiers écrivains donatistes. Paris Leroux 346 p. | RC 1920 427 de Labriolle | RH 1920, 2 103 Guignebert.

J. Tixeront, Précis de patrologie. Paris Gabalda 1918 514 p. | REA 1919 301 Fliche | RH 1920, 2 81 Guignebert.

Poésie.

E. Bolaffi, I tre scudi classici e le imitazioni. Fano tip. cooper. 1919 28 p. | RF 1920 127 Piovano.

Id., De scuti Herculis descriptione in eo carmine quod Ἀσπὶς Ἡρακλέους

inscribitur. Pesaro Federici 1919 xvi 93 p. | RC 1920 141 My. | RF 1920 127 Piovano.

E. M. Cesaresco, La vita all' aria aperta nei poeti greci e latini ; cf. Histoire sociale.

C. M. Gayley & *B. P. Kurtz*, Materials and methods of literary criticism : lyric, epic, and allied forms of poetry. Boston Ginn 1920 911 p. | CJ XVI 254 Prescott.

L. Parmentier, L'épigramme du tombeau de Midas et la question du cycle épique (ex : Bull. Acad. Belg.). Bruxelles Lamertin 1914 56 p. | RA IX 216 S. Reinach.

C. Robert, Oedipus. Geschichte eines poetischen Stoffs im griechischen Altertum*. | LZB 1920 680 Herrmann.

A. Rostagni, Poeti Alessandrini*. | CPh 1919 295 Mustard.

H. Walter, Das Streitgedicht in der lateinischen Literatur des Mittelalters (Quellen und Unters. z. lat. Philol. d. Mittelalt., V, 2). München Beck 1920 | MPh 1920 51 Brakman.

Poésie dramatique.

Comptes rendus d'ouvrages relatifs au drame grec, par *C. Cessi* [ouvrages de *Ridgeway*, *Keith*, *Terzaghi*, *Flickinger*, *Romagnoli*, *Caccialanza*, *Matthei*, *Spring*, *Festa*, *Pasquali*] : RLC II p. 47-81, 191-220.

J. T. Allen, The greek theater of the fifth century ; cf. Archéologie.

F. Bernini, Studi sul mimo*. | RLC 1919 36 Mazzoni.

Fr. Buddenhagen, Περὶ γάμου. Antiquiorum poetarum philosophorumque graecorum de matrimonio sententiae, e quibus mediae nouaeque comoediae iudicia locique communes illustrentur. Diss. Basel Zürich Leemann 1919 59 p. | BPhW 1920 160 Kunst.

F. Caccialanza, Il κῶμος e gli incunaboli della tragedia attica. Roma Ausonia 1919 80 p. | BFC 1919 65 Munno.

R. Flickinger, The greek theater and its drama*. | BFC 1919 133 Tergaghi | CPh 1919 179-183 Allen | CR 1920 169 Richards | JHS 1919 242 J. T. S. | REG 1920 106 Croiset | RF 1920 267-281 Piovano.

A. Frickenhaus, Die altgriechische Bühne*. | BPhW 1919 785 Lenschau | GGA 1920 116-125 Körte.

J. Geffcken, Die griechische Tragödie (Aus Natur und Geisteswelt, 566). Teubner 1918 116 p. | BPhW 1919 649 Bucherer | LZB 1920 332 | MPh 1919 123 Vürtheim.

K. Heinemann, Die tragischen Gestalten der Griechen in der Weltliteratur (Das Erbe der Alten, III et IV). Leipzig Dieterich 1920 163 et 142 p. | BBG 1920 132 Stemplinger | LZB 1920 433 | NJA 1920 299 Körte.

A. Körte, Zu neueren Komödienfunden [Eupolis, Ménandre, Alexis] (Sitzb. Sächs. Akad., LXXI, 6). Teubner 1919 40 p. | BPhW 1920 385 Wüst | LZB 1920 432 C. | MPh 1920 169 van Leeuwen | NTF IX 67 Heiberg.

K. Kunst, Studien zur griechisch-römischen Komödie, mit besonderer Berücksichtigung der Schlusszenen und ihrer Motive. Wien Gerold 1919 190 p. | DLZ 1920 708 Körte | LZB 1920 532 Lerche.

O. Lautensach, Grammatische Studien zu den attischen Tragikern und Komikern ; cf. Grammaire.

Ph. E. Legrand, The new greek comedy*. | AJPh 1920 301 Peppler.

L. E. Matthaei, Studies in greek tragedy. Cambridge Univ. Pr. 1918 220 p. | BFC 1919 97 Terzaghi | CR 1919 69 Sheppard.

W. St. Messer, The dream in Homer and greek tragedy ; cf. Homerus.

G. Michaut, Histoire de la comédie romaine, 2e partie : Plaute. Paris de Boccard 1920 2 vols. 301 et 314 p. | RC 1920 104 Chabert.

E. Spring, A study of exposition in greek tragedy*. | CR 1920 37 Butterworth.



J. Volkelt, Aesthetik des Tragischen, 3e Aufl. München Beck 1917 552 p. | ZG 1919 207-211 Duncker.

P. C. Wilson, Wagner's drama and greek tragedy ; cf. Humanisme.

Rhétorique et sophistique.

Compte rendu des publications antérieures à 1914 sur les déclamations latines, par *G. Lehnert* : JAW vol. 183, p. 204-267.

R. D. Elliott, Transition in the attic orators. Univ. South Dakota Menasha (Wisconsin) Colleg. Press 1919 187 p. | REG 1920 433 Méridier.

J. Klek, Symbuleutici qui dicitur sermonis historiam criticam per quattuor saecula continuatam scripsit (Rhetor. Stud., VIII). Paderborn Schöningh 1919 169 p. | BBG 1920 130 Schönberger | BPhW 1920 577-589 Preuschen.

Littérature narrative et folklore.

Compte rendu des publications relatives au genre de la fable dans la littérature romaine, par *H. Draheim* : JAW vol. 183, p. 195-203.

J. G. Frazer, Folklore in the old Testament ; cf. Histoire religieuse.

A. Hausrath, Griechischen Märchen, Fabeln, Schwänke und Novellen ; cf. Textes, Narrationes.

P. Saintyves, Rondes enfantines et quêtes saisonnières ; cf. Histoire religieuse.

III. HISTOIRE DE LA LANGUE

A. Grammaire, linguistique, philologie, lexicographie.

Comparatiua et generalia.

Report on the terminology and classification of grammar (Oriental advisory committee). Oxford Clar. Pr. 1920 38 p. | BSL 69 174 Meillet | LZB 1920 858 B. L.

Geschichte der indogermanischen Sprachwissenschaft, hrsg. von *W. Streitberg*, II, 1 : Griechisch, Italisch, Vulgärlatein, Keltisch*. | BSL 67 190-196 Meillet.

C. Amati, La sfinge etrusca svelata. Pesaro Federici 1920 16 p. | RF 1920 503 Pareti.

L. Bloomfield, An introduction to the study of language*. | BSL 68 40 Meillet.

R. Brandstetter, Architektonische Sprachverwandtschaft in allen Erdteilen. Lucerne chez l'auteur 26 p. | BSL 68 41 Meillet.

K. Brugmann, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen, 2e Bearb. II, 3, 2*. | AIF 1920 2 Brugmann | BSL 67 181-190 Meillet.

Id., Verschiedenheiten der Satzgestaltung nach Massgabe der seelischen Grundfunktionen in den indogermanischen Sprachen (Ber. über die Verhandl. d. Sächs. Gesellsch. d. Wiss., LXX, 6) Leipzig Teubner 1919 93 p. | LZB 1920 715 | ZG 1920 194-109 Cauer | WKPh 1920 213 Güntert.

Id., Zu den Wörtern für « heute, gestern, morgen » in den idg. Sprachen (Ber. Verh. Sächs. Ges., LXIX, 1 1917). Leipzig Teubner 34 p. | AIF 1920 25 Brugmann | BPhW 1919 121 Hermann.

J. Charpentier, Die verbalen *r*- Endungen der indogermanischen Sprachen*. | BSL 67 204 Meillet | IJ 1919 7 Hofmann | RC 1919 302 Meillet.

C. S. R. Collin, A bibliographical guide to sematology. Lund Lindstedt. 1915 46 p. | BSL 67 178 Meillet | LZB 1919 936 Fraenkel.

E. W. Fay, Important defects in indo-european phonology (Bull. Univ Texas 1917, nº 1713) 44 p. | BSL 68 53 Meillet.

H. S. Gehman, Interpreters of foreign languages among the ancients ; a study based on greek and latin sources. Diss. Pennsylvania Lancaster 1914. | CPh 1919 292 R. J. B.

J. van Ginneken, Gelaat, Gebaar en Klankexpressie (Nederlandsche Kunst, 2). Leiden Sijthoff 1919 | MPh 1920 183 Vogel.

R. de la Grasserie, Du verbe comme générateur des autres parties du discours, notamment dans les langues indo-européennes... Paris Maisonneuve 1914 310 p. | BSL 69 178 Meillet.

A. Grégoire, Petit traité de linguistique. Paris Champion 1915 150 p. | BSL 67 175 Meillet.

H. Güntert, Indogermanische Ablautprobleme. Untersuchungen über Schwa secundum, einen zweiten indogermanischen Murmelvokal*. | IJ 1919 10 Hofmann | LZB 1919 457 Fraenkel | WKPh 1920 73 Wagner.

Id., Kalypso. Bedeutungsgeschichtliche Untersuchungen auf dem Gebiete der idg. Sprachen. Halle Niemeyer 1919 306 p. | BPhW 1920 249-257 Schmidt | BSL 69 193 Meillet | LZB 1920 60 R.

Id., Ueber Reimbildungen im Arischen und Altgriechischen*. | BMB 1920 172 Mansion.

J. E. Harrison, Aspects, aorists, and the classical tripos. Cambridge Univ. Pr. 1919. | CPh 1920 302 Shorey | CR 1920 113 Storr-Best.

E. Hermann, Sachliches und Sprachliches zur idg. Grossfamilie (Nachr. Ges. Wiss. Göttingen 1918 p. 205-232). | BPhW 1919 104 Meltzer | WKPh 1920 51 Zimmermann.

Id., Silbischer und unsilbischer Laut gleicher Artikulation in einer Silbe und die Aussprache der indogermanischen Vokale u und i (ex : Nachr. Göttingen 1918 p. 99-159). | BSL 68 52 Meillet.

R. Hirzel, Der Name. Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen ; cf. Histoire sociale.

R. Kleinpaul, Länder und Völkernamen ; cf. Histoire régionale.

E. Lattes, Terzo seguito del Saggio di un indice lessicale etrusco (ex : Mem. Acad. Arch. Lett. Napoli, III 1914 p. 139-242). Napoli Cimmaruta 1918. | RF 1919 279-282 Nogara.

Id., L'enimma etrusco (ex : Scientia 1919) 7 p. | RC 1920 443 Meillet.

Id., Per la soluzione dell'enimma etrusco (ex : Scientia 1919) 16 p. | RA 1919, 2 391 S. Reinach.

R. Lenz, La oración y sus partes (Public. Rev. Filol. esp., V). Madrid 1920 xx 545 p. | BSL 69 173 Meillet.

J. Marouzeau, La linguistique ou science du langage. Paris Geuthner 1921 188 p. 7,50 Fr.

E. Norden, Die antike Kunstprosa, 3er Abdr. * | NTF VIII 71 Heiberg.

Kr. Sanfeld-Jensen, Die Sprachwissenschaft*. | BSL 68 39 Meillet.

F. de Saussure, Cours de linguistique générale, publ. par *Ch. Bally* et *A. Sechehaye**. | BFC 1919 73-79 Terracini | REA 1919 63-66 Cuny.

E. Schopf, Die konsonantischen Fernwirkungen. Ferndissimilation, Fern-Assimilation und Metathesis. Ein Beitrag zur Beurteilung ihres Wesens und ihres Verlaufs..., II (Forsch. z. griech. und latein. Gramm., V). Göttingen Vandenhoeck 1919 219 p. | BSL 69 219 Meillet | IJ 1919 11 Hofmann | MPh 1920 1 Schrijnen.

O. Schrader, Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde ; cf. Histoire sociale.

J. Schrijnen, Handleiding bij de studie der vergelijkende indogermaansche taalwatenschap, vooral met betrekking tot de klassieke en germaansche taalen*. | BSL 67 203 Meillet.

H. Schuchardt, Sprachursprung, I, II, III (Sitzb. Preuss. Akad. Wiss. XXXIV p. 716-720, XLV p. 863-869, XXV p. 448-462). Berlin de Gruyter 1919 et 1920. | BSL 68 38 Meillet | MPh 1920 121 Kluyver.

E. W. Selmer, Satzphonetische Untersuchungen (Vidensk. Skrifter II, 4 1917). Kristiana Dybwad 43 p. | LZB 1920 695 Heinitz.



E. H. Sturtevant, Linguistic change, an introduction to the historical study of language. Chicago Univ. Pr. 1917 185 p. | CPh 1919 91 Wood | RPh 1919 227 Lejay.

B. A. Terracini, Questioni di metodo nella linguistica storica (ex : Atene e Roma II). Firenze 1921 38 p. | BSL 69 Meillet.

Fr. von den Velden, Neue Wege zur Ursprache der alten Welt. Bonn Georgi 1917. | WKPh 1919 373 Wagner.

A. Walde, Ueber älteste sprachliche Beziehungen zwischen Kelten und Italikern. Inssbruck 1917 77 p. | AIF 1920 8-13 Pokorny | IJ 1919 4 Hofmann.

Graeca.

Compte rendu des publications relatives à la grammaire et lexicographie grecque (1913-1918), II, par *R. Helbing* : JPhW 1920 p. 8-45 [Généralités, phonétique et accentuation, vocabulaire, syntaxe, sémantique et étymologie, auteurs et textes].

Literaturbericht für das Jahr 1915, par *P. Kretschmer* : Gl IX 1918, p. 209-236 : Allgemeines ; Altgriechische Dialekte, Literatursprachen, Koine und Vulgärgriechisch, Mittelgriechisch ; Lautlehre, Flexionslehre, Wortbildung, Syntax.

Id., für das Jahr 1916 : Gl X 1920, p. 213-245 [mêmes rubriques].

Fr. Bechtel, Die historischen Personennamen der Griechischen bis zur Kaiserzeit ; cf. Histoire sociale.

Fr. Blass, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch, bearb. von *A. Debrunner*, 5ᵉ Aufl. Göttingen Vandenhoeck xviii 336 p. | BSL 69 213 Meillet.

E. Boisacq, Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. | AIF 1920 3-8 Brugmann | ZG 1920 113 Helbing.

K. Brugmann, Griechische Grammatik, 4ᵉ Aufl. von *A. Thumb**. | JPhV 1920 9 Helbing.

Id., Εἰρήνη. Eine sprachgeschichtliche Untersuchung*. | IJ 1919 39 Hofmann.

C. D. Buck, Studies in greek noun-formation. Dental terminations, I*. | BFC 1919 79 Barone | CR 1920 39 Braunholtz | MPh 1919 97 Schrijnen | REA 1919 151 Cuny.

M. Budimir, Atena Tritogenija [étude de composés grecs, en serbocroate, avec un résumé latin] (Glasn. zemalskog Muz. u. Bosni i Hercegov. XXXII p. 295-328). | BSL 69 212 Meillet.

A. H. Cruickshank, The future of the greek. Oxford Blackwell 1917 25 p. | JHS 1917 243.

Chr. Döttling, Die Flexionsformen lateinischer Nomina in den grieschischen Papyri und Inschriften. Lausanne La Concorde 1920 124 p. | BSL 69 210 Meillet.

E. Fraenkel et *K. H. Meyer*, Grammatik und Wortregister zum 3 und 4. Heft des III. Bandes (Kreta und Sizilien) der Sammlung der griech. Dialektinschriften. Göttingen Vandenkoeck 1915 p. 1029-1232. | BSL 68 65 Meillet.

J. Friedrich, Deminutivbildungen mit nicht deminutiver Bedeutung*. | IJ 1919 19 Hofmann.

H. A. Hoffman, Everyday greek words in english. Chicago Univ. Pr. 1919 107 p. | AJPh 1919 434.

O. Hoffmann, Geschichte der griechischen Sprache, I : Bis zum Ausgange der klassischen Zeit. 2ᵉ Aufl. Samml. Göschen, 111). Berlin de Gruyter 1916 160 p. | BSL 68 62 Meillet.

E. Howald, Griechische Philologie ; cf. Bibliographie.

T. Kalén, Quaestiones grammaticae graecae (Göteborgs Högsk. Arskr.. XXIV). Göteborg 1918 111 p. | BPhW 1919 457 Eberhard | BSL 67 211 Meillet.

A. Koceralov, De μέλλειν uerbi constructione apud graecitatis classicae scriptores. Charkow Silberberg 1917 82 p. | BPhW 1919 99 Meltzer | WKPh 1920 225 Sitzler.

O. Lagercrantz, Zu den griechischen Ausrufesätzen (ex : Eranos XVIII p. 26-113). | BSL 67 205 Meillet.

O. Lautensach, Grammatische Studien zu den attischen Tragikern und Komikern (Glotta VII, VIII, IX : Optativ und Imperativ)*. | ZG 1919 290-295 Löschhorn.

J. van Leeuwen, Euchiridium dictionis epicae, 2. ed. Leiden Sijthoff 1918 xx 431 p. | BPhW 1919 289-299 Wecklein | BSL 68 65 Meillet | CR 1919 31 Shewan.

V. Magnien, Le syracusain littéraire et l'idylle xv de Théocrite (ex : Mém. Soc. Ling. XXI, 2 et 3). Paris Champion 63 p. | REG 1960 114 Meillet.

A. Meillet, Aperçu d'une histoire de la langue grecque. 2e éd. Hachette 1920 xv 254 p. | BSL 69 210 Bloch | RPh 1920 293 Ernout.

M. P. Nilsson, Die Uerbernahme des Alphabets durch die Griechen; cf. Paléographie.

P. F. Regard, La phrase nominale dans la langue du Nouveau Testament. Thèse Paris Leroux 1919 225 p. | BSL 67 212 Meillet | RC 1919 324 My.

Id., Contribution à l'étude des prépositions dans la langue du Nouveau Testament. Thèse Paris Leroux 1919 xix 695 p. | BSL 67 212 Meillet | RC 1919 324 My.

A. T. Roberston, A grammar of the greek New Testament in the light of historical research, 3d ed. New York Doran 1919 LXXXVI 1454 p. | JHS 1920 210 | RLC II 346-351 Cessi.

G. Sandsjoe, Die Adjectiva auf-αιος, Studien zur griechischen Stammbildungslehre. Diss. Uppsala 1918 115 p. | BPhW 1919 1-8 Eberhard | WKPh 1919 535 Helbing.

E. H. Sturtevant, The pronounciation of greek and latin, the sounds and accents. Chicago Univ. Pr. 1920 225 p. | CJ XVI 315 Murley.

C. Theander, Ὀλολυγή und ια, ein sprachanalytischer Beitrag zur Geschichte der ägäisch-hellenischen Kultur; cf. Histoire sociale.

J. Wackernagel, Ueber die Geschichte der griechischen Sprache. Festrede Göttingen 1913. | JPhV 1920 8 Helbing.

Latina.

Bibliographie pour l'année 1915 : Gl IX 1918 p. 236-270 : Italische Sprachen und lateinische Grammatik, von *F. Hartmann*; Syntax., Sprachgeschichte, von *W. Kroll*.

— pour l'année 1916 : Gl X 1920, p. 245-281.

— pour l'année 1917 ; Italique, par *J. B. Hofmann* : IJ 1919 p. 1-47.

Compte rendu des travaux relatifs aux anciens documents italiques pour les années 1914-1920, par *M. Bacherler* : JAW vol. 184, p. 140-188.

E. Brall. Lateinisch *foris foras* im Galloromanischen. Diss. Berlin Mayer und Müller 1918 119 p. 4°. | BPhW 1919 174 Meltzer.

A. Fr. Bräunlich, The indicative indirect question in latin. Diss. Chicago 1920 xxxi 211 p. | BSL 69 226 Meillet.

G. Campus, Le velari latine con speciale riguardo alle testimonianze dei grammatici (ex : Atti Accad. Sc. Torino LIV 1919 p. 271-284, 366-376). | BSL 67 221 Meillet.

J. Friedrich, Deminutivbildungen... ; cf. Graeca.

A. W. de Groot, Die Anaptyxe im Lateinischen (Forsch. z. gr. und lat. Gramm., VI) Göttingen Vandenhoeck 1921 92 p. | BSL 69 225 Meillet.

F. Gustafsson, Paratactica latina, III [sur l'origine de la proposition relative]. Progr. academ. Helsingfors 1911 95 p. | AIF 1920 28 Hofmann.

H. Güntert, Zur Herkunft und Bildung des italischen Imperfekts (Sitzb. Heidelb. Akad. 1917, 8) 43 p. | IJ 1919 5 Hofmann.

G. Herbig, Etruskisches Latein (ex : Indog. Forsch. XXXVII 1917 p. 163-187) | IJ 1919 3 Hofmann.



Fr. Horn, Zur Geschichte der absoluten Partizipialkonstruktion im Lateinischen. Lund Leipzig Harrassowitz 1918 105 p. | BPhW 1919 409-418 Klotz | BSL 67 226 Meillet | DLZ 1920 667 Hermann | LZB 1919 164 W. K. | RPh 1920 84 Lejay.

M. Jeanneret, La langue des tablettes d'exécration latines. Thèse Neuchatel Attinger 1918 172 p. | BPhW 1919 316 Hermann | BSL 67 224 Meillet.

W. Kahle, De uocabulis graecis Plauti aetate in sermonem latinum uere receptis. Diss. Münster 1918 80 p. | BPhW 1919 102 Klotz.

Fr. Lammert, Die Angaben des Kirchenvaters Hieronymus über vulgäres Latein ; cf. Hieronymus.

L. Laurand, Gammaire historique latine ; cf. Livres d'étude.

B. Maurenbrecher, Parerga zur lateinischen Sprachgeschichte und zum Thesaurus*. | NTF VIII 68 Jensen.

Cl. W. Mendell, Latin sentence connection*. | AJPh 1919 201 D. C. Ruth.

K. H. Meyer, Perfektive, imperfektive und perfektische Aktionsart im Lateinischen (Ber. Verh. Sächs. Ges. Leipzig, LXIX) 74 p. | BPhW 1919 73 Meltzer | DLZ 1919 227 Hermann | LZB 1919 125 von Geisau.

F. Müller, Latijnsche woordverklaringen op semantisch taalhistorischen grondslag (Verhand. Akad. Amsterdam, N. R. XX, 3). Amsterdam Müller 282 p. | BSL 69 222 Meillet.

M. Niedermann, Essais d'étymologie et de critique verbale latines ; cf. Critique des textes.

H. C. Nutting, Caesar's use of past tenses in cum-clauses (Univers. California public., V, 1). Cincinnati 1918 52 p. | BFC 1919 22-27 Romano | JS 1920 40 Goelzer.

H. Pedersen, Les formes sigmatiques du verbe latin et le problème du futur indo-européen (Danske Vidensk. Selsk. III, 5). Copenhague Höst 1921 31 p. BSL 69 220 Meillet.

A. Pfrenzinger, Die Partikel « utique ». Diss. Würzburg 1919 44 p. | BPhW 1919 1129 Klotz.

B. Raabe, De genetivo latino capita tria. Diss. Königsberg Hartung 1917 103 p. | DLZ 1919 66 Meltzer | IJ 1919 22 Hofmann.

P. Schopf, Die konsonantischen Fernwirkungen. Fern-Assimilation und Metathesis. Ein Beitrag zur Beurteilung ihres Wesens und ihres Verlaufs und zur Kenntniss der Vulgärsprache in den lateinischen Inschriften der römischen Kaiserzeit. II ; cf. Generalia.

W. J. Snellmann, De interpretibus Romanorum deque linguae latinae cum aliis nationibus commercio. I : Enarratio ; II Testimonia. Leipzig Dieterich 1914-1919 193 et 183 p. | WKPh 1920 369 Nohl.

A. Sommerfelt, *De* en italo-celtique. Son rôle dans l'évolution du système morphologique des langues italiques et celtiques. Christiania Dybwad 1920 299 p. | BSL 69 222 Meillet.

E. H. Sturtevant, The pronounciation of latin and greek : cf Grammaire grecque.

L. Sütterlin, Latein. *refert* und *interest* (Festschr. Kuhn). Breslau Marcus 1916 p. 168-170. | IJ 1919 40 Hoffmann.

G. C. Tingdal, La désinence *-is* de l'accusatif pluriel après l'époque d'Auguste (en suédois)*. | MPh 1920 3 Slijper.

B. L. Ullmann, Latin word-order (ex : Class. Journal XIV 1919 p. 404-417). | RC 1920 84 Chabert.

Fr. Vollmer, Kürzung durch Tonanschluss im alten Latein (Sitzb. Bayer. Akad. 1917) 32 p. | BPhW 1919 265 Köhm | IJ 1919 13 Hofmann.

G. Wolterstorff, Entwickelung von « ille » zum bestimmten Artikel (ex : Glotta X, 1-2 p. 62-93). Leipzig 1919. | BPhW 1919 650 Rossbach.

A. Zimmermann, Etymologisches Wörterbuch der lateinischen Sprache*. | BSL 68 67 Meillet.

B. Métrique, rythmique, accentuation.

Bibliographie pour l'année 1915, par *W. Kroll* : Gl IX 1918 p. 270-272.

Id. pour l'année 1916 : Gl X 1920 p, 281-282.

Compte rendu des travaux relatifs à la métrique italique (vers saturnien), par *M. Bacherler* : JAW vol. 184, p. 188-192.

Th. Fitzhugh, The indoeuropean superstress and the evolution of verse*. | WKPh 1919 536 Draheim.

Id., The old-latin and old-irish monuments of verse (Bull. school of lat. Univ. Virginia, X). Charlotteville Anderson 1919. | WKPh 1920 341 Draheim.

E. Fraenkel, Lyrische Daktylen (ex : Rhein. Mus. LXXII 1913, p. 101-297 et 321-358). | BPhW 1919 776-785 Schroeder.

A. W. de Groot, De numero oratorio latino commentatio. Groningen Wolters 1919 52 p. | BFC 1920 85 di Capua | BPhW 1920 217-227, 241-249 Ammon | CR 1920 42 Clark | JHS 1919 247 E. A. S. | RC 1920 83 Chabert | RPh 1919 281 Lejay.

Id., A handbook of antique prose-rhythm, I : History of greek prose-metre (Démosthène, Platon, Philon, Plutarque, etc.)*. | BFC 1920 19 di Capua | BPhW 1920 217-227, 241-249 Ammon | CR 1920 42 Clark | JHS 1919 247 E. A. S. | LZB 1920 211 Preisendanz | MPh 1919 146 Hesseling | RPh 1919 211 Lejay.

Id., Untersuchungen zum byzantinischen Prosarhythmus (Prokopios von Cäsarea)*. | MPh 1919 146 Hesseling.

J. L. Hancock, Studies in stichomythia*. | CR 1920 69 Granger.

W. R. Hardie, Res metrica. An introduction to the study of greek and latin versification. Oxford Clar. Pr. 1920 xxi 275 p. | WKPh 1920 337 Kroll.

P. Klimek, Der Hiatus in den Schriften Kaiser Julians ; cf. Iulianus.

J. S. Mc Lemore, The tradition of the latin accent*. | BFC 1919 69 Romano | JS 1919 211 Goelzer | WKPh 1919 569 Draheim.

A. T. Mesturini, Sul sistema di accentuazione delle parole greche in latino (ex : Atti Accad. Sc. Torino, LIV p. 1199-1209). | BFC 1920 147 Dalmasso | RF 1920 126 Lenchantin de Gubernatis.

P. von der Mühll, Der Rhythmus im antiken Vers*. | BFC 1920 81 Lenchantin de Gubernatis.

A. Remantas et *D. Zacharias*, Ἀρίων. Ἡ μουσικὴ τῶν Ἑλλήνων*. | JHS 1919 236 H. W. T.

E. H. Sturtevant, The pronounciation of greek and latin, the sounds and accents ; cf. Grammaire.

A. Thierfelder, Paean. Tekmessa an der Leiche ihres Gatten Aias. Leipzig Breitkopf 6 & 4 p. f° ; —

Id., Metrik. Die Versmasse der griechischen und römischen Dichter. Ein musikalish-metrisches Handbuch. Ibid. 1918 48 p. | BPhW 1920 350 Schroeder.

F. Vollmer, Zur Geschichte des lateinischen Hexameters. Kurze Endsilben in arsi*. | IJ 1919 12 Hofmann.

Id., Kürzung durch Tonanschluss im alten Latein ; cf. Grammaire.

C. Zander, Versus Saturnii, 3. coll. et rec. et examin. (Festschr. Univ. Lund 1918) 63 p. | BPhW 1919 676 Klotz.

IV. HISTOIRE DES TEXTES

A. Paléographie. Histoire de l'écriture.

Bulletin des publications relatives aux sciences auxiliaires de l'histoire : paléographie, diplomatique, bibliographie... (1912-1920), par *Ph. Lauer* : RH CXXXVI p. 226-243.

Inventaires et reproductions.

Deutsche KLOSTERBIBLIOTHEKEN, von *Kl. Löffler*. Cöln Bachem 1918 72 p. | BPhW 1919 323 Achelis | DLZ 1919 5 Lehmann.

Proben aus GRIECHISCHEN Handschriften und Urkunden, von *Fr. Steffens*. | MHL 1916 70 Bees.

The general catalogue of INCUNABULA, with an inventory of incunabula in Great Britain and Ireland, by *E. Crous*. London Blades 1914 57 p. | LZB 1920 695 Schmidt.

Catalogue des manuscrits grecs du couvent péloponnésien MEGA SPILAEON [en grec], par *N. A. Bees*. | DLZ 1920 199 Lamer | LZB 1919 140 Gerland | WKPh 1919 198 Boll.

Das Verzeichniss der ST. GALLER Heiligenleben und ihrer Handschriften in Codex Sangall. No. 566. Ein Beitrag zur Frühgeschichte der St. Galler Handschriftensammlung, von *E. Munding* ; cf. Textes, Vitae.

Die Handschriften der Hof- und Landsbibliothek in Karlsruhe, VII : Die REICHENAUER Handschriften, von *A. Holder*, III, 2 : Zeugnisse zur Bibliotheksgeschichte, von *K. Preisendanz*. Teubner 1917 269 p. | LZB 1919 34 B. A. M. | WKPh 1919 324 Manitius.

D. G. Moldenhawer et sa collection de manuscrits [en danois], par *A. Alder*. Copenhague Lybecker 1917 296 p. | BPhW 1919 1106-1114 Achelis.

Études.

A. C. Clark, The descent of manuscripts*. | CJ XIV 395-400 Merrill | CR 1919 79-83 Walters | MPh 1919 121 de Vries | RF 1919 96 Sabbadini | WKPh 1920 390 Stangl.

V. Gardthausen, Die griechischen Handzeichen (Stud. z. Paläogr. und Papyruskunde, XVII). Leipzig Haessel 1918 12 p. | WKPh 1919 101 Zucker.

A. Hulshof, Deutsche und lateinische Schrift in den Niederlanden 1350 bis 1650 (Tabulae in usum schol., 9). Bonn Marcus et Weber 1918 XXII p. 50 facs. | DLZ 1919 927 Schillmann | LZB 1919 874.

M. R. James, The wanderings and homes of manuscripts. London 1919. | EHR 1920 297 D.

M. P. Nilsson, Die Uebernahme und Entwicklung des Alphabets durch die Griechen. Copenhague Hoest 1918 0,70 Kr. | MPh 1920 160 van Gelder.

O. Weise, Schrift- und Buchwesen in alter und neuer Zeit (Aus Natur und Geisteswelt, 4). Teubner 1919 127 p. | BPhW 1919 890 Steinert.

B. Papyrologie.

BULLETIN papyrologique (1913-1917), par *C. Wessely* : Stud. z. Palaeogr. et Papyruskunde, XVII. Leipzig 1919. | RPh 1919 277 Haussoullier.

Inventaires et reproductions.

Papiri greci e latini, V, nº 446-550 (Pubblic. d. Soc. ital.). Firenze Ariani 1917. | BPhW 1920 721 Kiessling.

Papyrus grecs d'époque byzantine, par *J. Maspero*, III*. | ZRG 1920 310-319 Lewald.

Sammelbuch griechischer Urkunden aus AEGYPTEN, von *F. Preisigke*. Strassburg Trübner : I, 5 (p. 513-668) 1915 : II, 1 320 p. 1918. | BPhW 1919 322 Viereck | WKPh 1919 197 Viereck.

Papyrusurkunden der öffentlichem Bibliothek der Universisät zu BASEL, I : Urkunden in griechischer Sprache hrsg. von *E. Rabel* (Abhandl. Ges. Wiss. Göttingen, N. F. XVI, 3). Berlin 1917 100 p. | DLZ 1920 598 Steinwenter | HVJ XX 496 Oertel.

Greek papyri in the BRITISH MUSEUM, by *H. J. Bell*. V*. | ZRG 1920 310-319 Lewald.

Veröffentlichungen aus der HEIDELBERGER Papyrus-Sammlung, IV, 1. Grie-

chisch-literarische Papyri, I : Ptolemäische Homerfragmente, hrsg. und erkl. von *G. A. Gerhard**. | WKPh 1920 97 Cauer.

The OXYRHYNCHUS Papyri, ed. by *B. P. Grenfell* & *A. S. Hunt* :
— Part XIII. 1919 245 p. | AJPh 1919 431 Bates | BFC 1919 41 de Gubernatis | CR 1920 66 Rouse | JHS 1920 211 | RF 1920 445-462 Zuretti.

— Part XIV. 1920 xiv 244 p. | BFC 1920 17 Taccone | BMB 1920 279 Waltzing | CR 1920 179 Rouse ; LZB 1920 838 C. | RF 1920 299 Zuretti.

Ein griechischer Papyrus mit Noten, von *W. Schubart* (Sitzb. Preuss. Akad. 1918 p. 763-768). | BPhW 1920 350 Schroeder.

Etudes.

Studi della Scuola papirologica della R. Accademia scientifico-letteraria in Milano, III. Milano Hoepli 1920 349 p. | RF 1920 289 Bassi.

A. Calderini, Per l'avvenire della papirologia in Italia. Milano Scuola tipo-litogr. Figli della Provid. 1919 19 p. | RF 1919 292 Bassi.

V. Gardthausen, Protokoll. Text und Schrift (Zeitschr. Deutsch. Ver. f. Buchwesen und Schrifttum 1919 p. 97-107). | WKPh 1920 148 Preisendanz.

P. M. Meyer, Juristische Papyri : Erklärung von Urkunden zur Einführung in die juristische Papyruskunde. Berlin Weidmann 1920 380 p. | JHS 1920 213 | LZB 1920 975 Weiss | ZRG 1920 309 Mitteis.

W. Schubart, Einführung in die Papyruskunde*. | MPh 1919 241 Engers | ZG 1919 109 Viereck | WKPh 1919 289-294, 313-323 Zucker.

Id., Das alte Aegypten und seine Papyrus. Eine Einführung in die Papyrusausstellung der königl. Museen in Berlin. Berlin Reimer 1918 32 p. | BPhW 1919 1043 Schmidt.

C. Critique des textes.

M. Niedermann, Essais d'étymologie et de critique verbale latines (Recueil de travaux publ. par l'Univ. de Neuchatel). Attinger 1918 118 p. | BMB 1920 273 Merchie | BPhW 1919 556 Lammert | BSL 67 219 Meillet | RPh 1919 238 Lejay | WKPh 1920 374 Walde.

J. S. Phillimore, The revival of criticism. Oxford Blackwell 1919 32 p. | RPh 1919 281 Haussoullier.

O. Stählin, Editionstechnik*. | BPhW 1919 342-350 Müller | MPh 1919 145 Roos | WKPh 1919 97 Bock.

F. Vollmer, Lesungen und Deutungen [Hor. Epod. 15, 15 ; Consol. ad Liuiam, Priap.]. München Franz 28 p. | BPhW 1919 299 Röhl | HJ X XXIX 848 Weyman | WKPh 1919 224 Draheim.

Id., Id. [Lucilius 1238, Catulle 68, Phèdre 3, prol. 41]. Sitzb. Bayer. Akad. 1919 24 p. | BPhW 1920 436 Schulze | HJ 1920 356 Weyman.

V. ANTIQUITÉS

A. Archéologie et histoire de l'art.

a) Musées et Collections.

Musées et collections archéologiques de l'ALGÉRIE et de la Tunisie, 1893-1915. | JS 1919 18-29 Cagnat.

Guide du musée ALAOUI, par *A. Merlin**. | RH 1919, 1 294 Toutain.

Guida illustrata del Museo nazionale di ANCONA, da *J. dall' Osse*. Ancona Stabil. tip. coop. 1915 LXI 423 p. 54 pl. 270 fig. | CJ XV 506 van Buren.

Catalogue of Arretine pottery in the Museum of fine arts, BOSTON, by *G. H. Chase**. | CR 1919 78 Lamb | JS 1919 214 Chapot.

Antiquités grecques de la Collection du vicomte du Dresnay (château du DRÉNEUC, Loire-Inférieure), par *P. Perdrizet*. 1918. [Ne se trouve pas dans le commerce]. | REG 1920 96 Pottier.

Städtisches Museum GÖTTINGEN. Führer durch die Altertumssammlung, von *B. Crome*. Göttingen Vandenhoeck 1919 126 p. | LZB 1920 334 O. L.

GÖTTINGER Bronzen, von *G. Körte* (Abhdl. Ges. Wiss. Gött., N. F, XVI, 4). Berlin Weidmann 1917 64 p. | LZB 1920 110 H. O. | WKPh 1919 294-300 Lamer.



The Lewes House collection of ancient gems, by *J. D. Beazley*; cf. Numismatique.

Musée du Louvre. Catalogue sommaire des marbres antiques. Paris Braun 200 p. | RA IX 219 S. Reinach.

Musées de Lyon, I : Sirènes ; II : Aphrodite archaïque, par *H. Lechat*. 22 et 25 p. | RA 1919, 2 271 S. Reinach.

Kataloge des Römisch-Germanischen Central-Museums [Mainz], 8 : Italische Altertümer vorhellenistischer Zeit, von *Fr. Behn*. Mainz Wilckens 1920. | PhW 1921 592 Karo.

The metropolitan Museum of art, New York, by *G. M. A. Richter**. | REG 1920 116 Pottier.

Catalogue illustré du musée des antiquités nationales au château de Saint-Germain-en-Laye, I, par S. Reinach. Paris Leroux 1917. | RH 1919, 1 280 Toutain.

Catalogue descriptif et illustré des antiquités romaines du Musée de la ville de Vaison, par l'abbé *Sautel* (ex : Mém. Acad. Vaucluse). Avignon Seguin 1918 xv 104 p. | JS 1919 158 Cagnat | RC 1919 183 Chabert | RH 1919, 1 283 Toutain.

b) Etudes et descriptions.

Généralités, arts divers.

How to observe in archaeology. Suggestions for travellers in the near and middle east. London Brit. Mus. 1920. | CJ XVI 124 van Buren | JHS 1920 217.

Alte Denkmäler aus Syrien, Palästina und Westarabien. 100 Tafeln mit Text [turc et allemand] veröff. auf Bef. von Ahmed Djemal Pascha. Berlin Reimer 1918. | DLZ 1919 612-614, 650-651 Koepp | LZB 1919 593 Thomsen | WKPh 1919 532 Fiechter.

Fr. Burger, Weltanschauungsprobleme und Lebenssysteme in der Kunst der Vergangenheit. München Delphin 91 p. | LZB 1920 254.

P. Ducati, L'arte classica. Torino Unione tip.-edit. 1920 965 p. | RA 1920, 2 342 Grenier.

A. Garroni, Studi di antichità. Roma tip. del Senato 1918 xxviii 113 p. | RLC II 239 Buonaiuti.

Th. D. Goodell, A study in popular art. New Haven Yale Univ. Pr. 1920 297 p. | CJ XVII 109 Prescott.

L. Hamburg, Observationes hermeneuticae in urnas Etruscas. Diss. Halle. Berlin Weidmann 1916 55 p. | DLZ 1920 521-528 Mayer.

A. Jolles, Wege zu Phidias. Briefe über antike Kunst. Berlin Weidmann 1918 153 p. | DLZ 1919 1010 Matz | LZB 1920 676 Ostern | WKPh 1919 489 Nestle.

R. Knorr, Töpfer und Fabriken verzierter Terra-Sigillata des ersten Jahrhunderts. Stuttgart Kohlhammer 1919 140 p. 100 pl | WKPh 1920 101 Lehner.

Fr. Koepp, Archäologie, I. Einleitung : Wiedergewinnung der Denkmäler. Sammlung Göschen 1919. | BPhW 1919 1238 Curtius | WKPh 1919 481 Koester.

R. Meringer, Mittelländischer Palast, Apsidenhaus und Megaron*. | IJ 1919 36 Hofmann.

G. Möller, Das Mumienporträt. Berlin Wasmuth. | WKPh 1920 10.

B. Pace, Arti e artisti della Sicilia antica*. | RLC II 232 Gabrici.

F. Poulsen, Etruscan tomb paintings, their subjects and significance, translated by *I. Andersen*. Oxford Clar. Pr. 1922 x 63 p. | JRS 1920 198 van Buren.

C. Robert, Archaeologische Hermeneutik. Anleitung zur Deutung klassischer Bildwerke. Berlin Weidmann 1919 300 fig. | BBG 1920 89 Urlichs | DLZ 1920 635 Lippold | LZB 1919 896 Ostern | MPh 1920 84 Six | WKPh 1919 533-535, 581-589 Koepp.

G. A. Rosenberg, Antiquités en fer et en bronze ; leur transformation dans la terre*. | RC 1919 126 de Ridder.

Fr. Schottmüller, Bronze-Statuetten und -Geräte (Bibl. f. Kunst- und Antiquitätensammler, XII). Berlin Schmidt 1918 166 p. | LZB 1919 248 Pelka.

W. Fr. Volbach, Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des früheren Mittelalters (Katal. des Röm.-Germ. Central-Mus., VII). Mainz 1916 114 p. | RQ XIII 87 Kirsch.

K. Woermann, Geschichte der Kunst, 2e Aufl., I : Die Kunst... der Mittelmeerländer*. | HZ CXXII 490-495 Gronau.

Art grec et hellénistique.

Bulletin archéologique, par *A. de Ridder* : REG 1920 p. 309-373.

Discovery in greek lands. A sketch of the principal excavations and discoveries of the last fifty years, by *F. H. Marshall*. Cambridge Univ. Pr. 1920 127 p. 38 pl. | JHS 1920 217 | RA 1920, 2 344 S. Reinach.

J. T. Allen, The greek theater of the 5. century before Ch. (Univ. California publ. class. philol., VII). Berkeley Univ. Calif. 1919 119 p. | BH 1920 29 Ducati | CR 1920 169 Richards.

J. D. Beazley, Attic red-figured vases in American Museums. Harvard Univ. Pr. | CR 1919 154 W. T.

E. Bell, Hellenic architecture : its genesis and growth. London Bell 1920 185 p. | JHS 1920 234.

A. Bolaffi, De scuti Herculis descriptione in eo carmine quod 'Ασπὶς 'Ηρακλέους inscribitur. 1919 92 p.; —

Id., I tre scudi classici e le imitazioni. Fano Soc. tip. coop. 1919 28 p. | BFC 1920 93 Zuretti.

Chr. Blinkenberg, L'image d'Athana Lindia (Danske Vidensk. hist.-filol. Meddel., I, 2). Copenhague Hoest 1917. | MPh 1919 205 Six.

H. Bulle, Archaisierende griechische Rundplastik (Abhandl. Bayer. Akad. XXX, 2). München Franz 1918 36 p. | LZB 1920 192 Ostern.

L. D. Caskey, The Ludovisi relief and its companion piece in Boston (Amer. Journ. XXII p. 101-145). | RA 1919, 1 416 S. Reinach.

G. Dickins, Hellenistic sculpture, with a preface by *P. Gardner*. Oxford Clarendon Pr. 1920 99 p. | CJ XVI 314 Fraser | JHS 1920 218.

A. Foucher, L'art gréco-bouddhique du Gandhâra, II, 1. Paris Leroux 1918 400 p. | JHS 1920 222.

E. Galli, Tyro. Lo studio di G. E. Rizzo [cf. ci-dessous] ed un vaso del Museo Naz. di Napoli (ex : Boll. d'arte, XIX). Roma Calzone 1920 19 p. | BFC 1920 66 Lavagnini.

M. A. B. Herford, A handbook of greek vase painting. Manchester Univ. Pr. 1919 xxii 125 p. | BFC 1920 63 Ducati | CJ XV 510 Ebersole | CR 1919 155 W.T. | JHS 1919 244 | RA 1920, 1 385 S. Reinach | REG 1920 444 de Ridder.

J. Cl. Hoppin, A handbook of attic red-figured vases, I. Cambridge Univ. Pr. 1919 472 p. | CR 1920 125 W.T. | JHS 1919 243 | RA 1919 2 259-262 Pottier | RC 1919 424 S. Reinach.

Id., Id., II 1919 600 p. | RC 1920 101 S. Reinach.

Id., Euthymides and his fellows*. | CR 1919 73 Lamb.

P. Jamot, En Grèce. Paris Floury 1914 227 p. | RA 1919, 1 418 S. Reinach.

K. Fr. Johansen, Sikyoniske Vaser : en arkaeologisk Undersögelse. Copenhague 1918 171 p. 20 pl. | BPhW 1919 177-185 Schweitzer | JHS 1919 233.

A. D. Kéramopoullos, Thebaïka (ex : Bull. arch. d'Athènes 1917) 503 p. | RA 1920, 2 152 Pottier.

D. Le Lasseur, Les déesses armées dans l'art classique grec et leurs origines orientales. Paris Hachette 1919 380 p. | JS 1920 86 Pottier | RA 1919, 2 262 S. Reinach.

E. Löwy, Die griechische Plastik, 2e Aufl*. | KBW 1919 141 Schermann.

R. Pagenstecher, Ueber das landschaftliche Relief bei den Griechen (Sitzb. Heidelb. Akad. 1919) 51 p. | WKPh 1920 176 Köster.

Id., Alexandrinische Studien [peinture et plastique] (Sitzb. Heidelb. Akad. 1917, 12). Heidelberg Winter 1917 62 p. | BPhW 1919 1227-1237 Herrmann.

Fr. Poulsen, Delphi, transl. by *G. C. Richards* ; cf. Histoire régionale.

C. Praschniker & *A. Schober*, Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro (Akad. Wiss. Wien, Schriften d. Balkankommission, Antiq. Abt., VIII). Wien Hölder 1919 104 p. | JHS 1920 215.

K. Reichhold, Skizzenbuch griechischer Meister. Ein Einblick in das griechische Kunststudium auf Grund der Vasenbilder. München Bruckmann 1919 167 p. | BPhW 1920 371 Pagenstecher | JHS 1920 235 | LZB 1920 493 Schweitzer | NJA 1930 394 Urlichs.

G. E. Rizzo, Tyro. Il bassorelievo fittile di Medma e la tragedia di Sofocle (ex : Mem. Accad. Napoli 1918) 36 p. ; cf. ci-dessus : *E. Galli*. | RA 1919, 1 417 S. Reinach.

Id., « Dionysos Mystes » [figure peinte] (Mem. Accad. arch. Napoli, III 1918, p. 39-102). | JRS 1919 221 van Buren.

A. von Salis, Die Kunst der Griechen. Leipzig Hirzel 1919 298 p. | LZB 1920 213 | WKPh 1920 419 Urlichs.

F. Sartiaux, L'archéologie française en Asie Mineure et l'expansion allemande. Paris Hachette 1918 55 p. | JHS 1919 233 | RC 1919 184 Alfaric ; 305 L. R.

P. Stengel, Die griechischen Kultusaltertümer ; cf. Histoire religieuse.

Fr. Studniczka, Das Bild Menanders*. | LZB 1920 334 Ostern.

Th. Wiegand, Sinaï (Wiss. Veröffentl. d. Deutsch-Türk. Denkmalschutz-Kommandos, II, 1). Berlin de Gruyter 1920 145 p. | JHS 1920 214.

E. Wymer, Marktplatzanlagen der Griechen und Römer ; cf. art romain.

Art romain et italique.

Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques (époques préhistorique et gallo-romaine), France, I, par *R. Montandon*. Paris Leroux 1917. | RH 1919, 1 279 Toutain.

Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine (1919), par *R. Cagnat* et *M. Besnier* : RA 1919, 2 p. 399-437 ; 1920, 2 p. 351-390.

Chronique gallo-romaine, par *C. Jullian* : REA 1919 p. 59-62, 145-150, 224-230 ; 1920 p. 48-56, 210-216, 298-300.

Atti e Memorie della Società Tiburtina di storia e d'arte. Tivoli 1921 102 p. 11 pl. | JRS 1920 204.

Ministero delle colonie. Notiziario archeologico, II, 1-2 [Fouilles de Cyrénaïque et Tripolitaine]. Rome 1916. | JS 1919 326 Cagnat.

Fouilles exécutées par le service des monuments historiques de l'Algérie, I : Khamissa, 1 : III : Announa, par *S. Gsell* et *Ch. A. Joly*. | JS 1919 211 Cagnat | RH 1919, 1 295 Toutain.

Xer Bericht der Römisch-Germanischen Kommission (Archäol. Instit. Frankfurt 1917). | WKPh 1919 413 Goessler.

Materialien zur römisch-germanischen Keramik : —

— I : *Fr. Oelmann*, Die Keramik des Kastells Niederbieber* ;

— II : *W. Unverzagt*, Die Keramik des Kastells Alzei* ;

— III : *Id.*, Terra sigillata mit Rädchenverzierung. Frankfurt Baer 1919 50 p. | LZB 1921 767 Koenen.

H. Aragon, La céramique de Ruscino. Perpignan Marty 1918 135 p. 13 pl. | REA 1920 146 Fabia.

E. Babelon, Le trésor d'argenterie de Berthouville, près Bernay (Eure). Paris Lévy 1916. | RH 1919, 1 288 Toutain.

E. Douglas van Buren, Terracotta Arulae (ex : Mem. Amer. Acad. Rome, II). Bergame 1918 41 p. | RA 1919, 1 418 S. Reinach.

Id., Figurative terra-cotta revetments in Etruria and Latium in the sixth and fifth centuries B. C. London Murray 1921. | JRS 1920 98 J. S. R.

R. Cagnat et *V. Chapot*, Manuel d'archéologie romaine, I : les monuments. Décoration des monuments. Sculpture*. | RH 1919, 1 199 Toutain.

L. A. Constans, Gigthis : étude d'histoire et d'archéologie sur un emporium de la Petite Syrte*. | RC 1919 64 Besnier | RH 1919, 1, 294 Toutain.

L. Coutil, Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne ; arrondissement de Bernay*. | RH 1919, 1 288 Toutain.

W. Dennison, A gold treasure of the late roman period (Univ. of Michigan Stud., XII) 1918 54 pl. | CR 1919 117 F.H.M.

Fr. von Duhn, Pompeji.* | MPh 1920 62 Bijwanck.

E. Espérandieu, Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine, VII : Gaule germanique, 1 : Germanie supérieure. Paris Leroux 1918 397 p. | RPh CXXXVI 267 Grenier.

J. Formigé, le prétendu cirque romain d'Orange*. | RH 1919, 1, 282 Toutain | RH 1920 87 Lejay.

J.-C. & J. Formigé, Les arènes de Lutèce (procès-verbal de la Comm. du Vieux Paris, 12 janvier 1918). | JS 1920 131 R. C.

R. Forrer, Das römische Zabern. Tres Tabernae. Strassburg 1918 149 p. 19 pl. | BPhW 1919 28 Anthes | RA 1919, 1 419 S. Reinach.

W. Gerber, Die Bauten im nordwestlichen Teile der Neustadt von Salona, mit Beitr. von *M. Abramic* und *R. Egger* und einem Geleitwort von *E. Reisch* (Forsch. in Salona veröffentl. vom Oesterr. Arch. Instit., I). Wien Hölder, 1917 152 p. | BPhW 1919 507 Pagenstecher.

C. Germain de Montauzan, Du forum à l'amphithéâtre de Fourvière. Les martyrs de l'an 177 (Rev. de l'hist. de Lyon, IX 1910, p. 321 ss.). | JS 1920 160-171 Fabia.

Chr. Huelsen, Römische Antikengärten (Abhandl. Heidelb. Akad. 1917, 4). Heidelberg Winter 136 p. | JRS 1920 201 G.H.S.

Ch. Knapp, References to painting in Plautus and Terence ; cf. Plautus.

E. Krüger & D. Krencker, Vorbericht über die Ergebnisse der Ausgrabung des sog. römischen Kaiserpalastes in Trier (Abh. Preuss. Akad. Wiss. 1915, 2). Berlin Reimer 82 p. | DLZ 1920 406 Wurz.

J. de Lahondès, Les monuments de Toulouse. Histoire, archéologie, beaux arts. Toulouse Privat 1920 550 p. | RA 1920, 2 346 S. Reinach.

R. Lantier, Inventaire des monuments sculptés préchrétiens de la Péninsule Ibérique, I : Lusitanie, Conuentus Emeritensis (Bibl. Ec. Hautes Et. Hispan., I). Bordeaux Feret. Paris de Boccard 1918 43 p. 63 pl. | RA 1919, 1 419 S. Reinach | REA 1920 144 Grenier.

H. Lehner, Die antiken Steindenkmäler des Provinzialmuseums in Bonn. Bonn Cohen 1918 512 p. | WKPh 1920 198 Ziehen.

S. Loeschcke, Lampen aus Vindonissa (ex : Antiquar. Gesellsch. Zurich 1919, p. 485-504). | RA 1919, 2 397 S. Reinach | REA 1920 146 Viollier.

E. Michon, Statues romaines de la Cyrénaïque (ex : Mém. Soc. nat. antiq. Fr., LXXIV 1915). | RH 1919, 1, 297 Toutain.

Id., L'Apollon de Cherchel (ex : Mon. et Mém. Acad. Inscr. & B. L., XXII). Paris Leroux 1916. | RH 1919, 1 296 Toutain.

R. Paribeni, Le Terme di Diocleziano e il Museo Nazionale Romano, 3ᵉ ed. Roma Cuggiani 1920 238 p. 20 pl. | CJ 1920 XVI van Buren.

M. von Pastor, Die Stadt Rom zu Ende der Renaissance, 1-3. Aufl. Freiburg Herder 1916 135 p. | BPhW 1919 271 Herrmann.

G. Poisson, Les monuments du Cavalier à l'Anguipède en Auvergne (Ex : Bull. hist. et scientif. de l'Auv.). Clermont 1920 35 p. | RA 1920, 2, 158 S. Reinach.

F. Quilling, Die Juppiter-Votivsäule der Mainzer Canabarii. Eine neue Erklärung ihres Bildschmuckes. Frankfurt Schirmer 1919 16 p. | DLZ 1919 888 Maas.

Id., Die Juppitersäule der Samus and Severus. Leipzig Engelmann 1918 237 p. fol. | RA 1919, 1, 217 S. Reinach.

G. Poulain, Les fana ou temples gallo-romains de Saint-Aubin-sur-Gaillon [Eure] (ex : Bull. Soc. Norm. ét. préhist., XXI). Louviers Izambert 1919 35 p. | REA 1920 61.

H. Reiners, Eine Römersiedlung vor Verdun. München Bruckmann 1918 33 p. 17 pl. | BPhW 1919 390 Anthes | RA 1920. 2 156 Lantier.

E. Rodocanachi, Les monuments antiques de Rome encore existants. Paris Hachette 1920 232 p. | RA 1920, 1 389 S. Reinach | RC 1920 363 Chabert.

J. Sautel, Les statues impériales du Musée municipal de Vaison. Avignon Seguin 1920 35 p. | RA 1920, 2 346 S. Reinach.

J. Sieveking, Römisches Soldatenrelief (Sitzb. Bayer. Akad. 1919, 6). 5 p. | BPhW 1920 438 Schweitzer.

G. Spano, L'hekatonstylon di Pompei e l'hekatonstylon di Pompeo. Napoli Accad. Pontaniana 1919 56 p. | RA 1919, 2 387 Reinach.

Id., La illuminazione delle vie di Pompei. Napoli Cimmaruta 1919 128 p. | RA 1920, 2, 349 S. Reinach.

E. A. Stückelberg, Die Bildnisse der römischen Kaiser und ihrer Angehörigen, von Augustus bis zum Aussterben der Konstantine*. | MHL 1919 140 Philipp.

K. M. Swoboda, Römische und Romanische Paläste. Eine architekturgeschichtliche Untersuchung ; cf. Sciences.

E. Wymer, Markplatzanlagen der Griechen und Römer mit besonderer Berücksichtigung des römischen Forumbaues in den Provinzen. Mit einer Rekonstruktion des Forum Cambodunum. München Schmidt-Bertsch 98 p. | WKPh 1919 601-608 Drexel.

Byzantina et Christiana.

Anzeiger für christliche Archäologie, von *J. P. Kirsch* (n° 39) : RQ XIII p. 93-125.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, par Dom *Cabrol* & Dom *Leclercq*, 35-40. Paris Letouzey 1916-1920. | JS 1920 275 R.C.

Forschungen in Salona, veröff. vom Oesterr. Arch. Instit. I. Wien Hölder 1917 152 p. | LZB 1919 127 Becker.

H. Achelis, Der Entwicklungsgang der altchristlichen Kunst. Leipzig Quelle 1919 47 p. | LZB 1920 981 Becker.

P. Batiffol, Études de liturgie et d'archéologie chrétienne. Paris Gabalda 1919 327 p. | JS 1920 224 Monceaux | RH 1920, 2 100 Guignebert.

N. A. Bees, Kunstgeschichtliche Untersuchungen über die Eulaliosfrage und den Mosaikschmuck der Apostelkirche zu Konstantinopel. Berlin 1917 64 p. | LZB 1920 957 Kurth.

L. Bréhier, L'art chrétien. Son développement iconographique, des origines jusqu'à nos jours. Paris Renouard 1918 456 p. 4°. | BMB 1920 221 Maere | JS 1920 223 Monceaux | RHR 1919 105 Guignebert.

W. Dennison, Studies in East christian and roman art, II : A gold treasure of the late Roman period (Univ. of Michigan Stud. IX). New York Macmillan 1918 p. 85-175. | RF 1919 103 Ducati | RN 1920 101 Babelon | RPh 1920 86 Lejay.

Ch. Diehl, M. Le Tourneau, H. Saladin, Les monuments chrétiens de Salonique (Mon. de l'art byz., IV). Paris Leroux 1918 261 p. 4°. | JS 1919 249-259, 295-311 Bréhier | RA 1919, 1 1-36 Bréhier.

J. Ebersolt, Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines ; cf. Histoire.

J. P. Kirsch, Die römischen Titelkirchen im Altertum (Stud. z. Gesch. & Kultur d. Altert., IX, 1-2). Paderborn Schöningh 1918 224 p. | LZB 1919 876 E. B.

A. E. Mader, Altchristliche Basiliken und Lokaltraditionen in Südjudäa. Archäologische und topographische Untersuchungen (Stud. z. Gesch. d. Alt., VIII, 5, 6). Paderborn Schöningh 244 p. 7 pl. | BPhW 1919 78 Thomsen | DLZ 1920 770 Schmaltz | LZB 1919 229 Becker.

E. Michon, Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs*. | JS 161 Monceaux.

J. Ramon Melida, Excavaciones de Merida. Una basilica romana-christiana. Madrid 1917 xii 22 p. | JS 1920 136 Lantier.

V. Schultze, Grundriss der christlichen Archäologie. München Beck 1919 159 p. | BPhW 1919 849 Pagenstecher.

E. L. Smit, De oud-christelijke Monumentum van Spanje. La Haye Nijhoff 1916 158 p. | ZKG 1920 436 Ficker.

G. Stuhlfauth, Die « ältesten Porträts » Christi und der Apostel*. | LZB 1919 336 von Dobschütz.

L. Troje, 'Αδὰμ und Ζωή. Eine Szene der altchristlichen Kunst; cf. Religion chrétienne.

W. Fr. Volbach, Metallarbeiten des christlichen Kultes in der Spätantike und im frühen Mittelalter (Kataloge Röm.-Germ. Central-Mus., IX). Mainz 1921 94 p. | RQ XIII 87 Kirsch.

J. Wilpert, Die römischen Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten vom 4 bis 13. Jahrh. Freiburg Herder 1916. LII & 1126 p., XXVI p. et 300 pl. | RQ XIII 82 Kirsch.

O. Wulff, Altchristliche und byzantinische Kunst. I : Die altchristliche Kunst von ihren Anfängen bis zur Mitte der 1. Jahrtausends ; II : Die byzantinische Kunst von der ersten Blüte bis zu ihrem Ausgang (Handb. d. Kunstwiss., III, 1-2). Berlin Athenaion 1919 632 p. | LZB 1920 174 Pelka.

B. Épigraphie.

Graeca.

Bulletin épigraphique pour les armées 1917-1919, par *P. Roussel* : REG 1920 p. 403-432.

Vingt-cinq ans de travaux sur l'épigraphie grecque (1894-1919), par *E. Ziebarth* : JAW vol. 184, p. 91-131 ; vol. 189 p. 1-51.

Compte rendu des travaux relatifs à la langue des inscriptions grecques (1913-1916), par *R. Helbing* : JPhW 1920, p. 43-45.

Sammlung der griechischen Dialektinschriften, Schlussheft : *E. Fraenkel*, Grammatik und Wortregister; cf. Histoire de la langue.

W. Dittenberger, Sylloge inscriptionum graecarum, 3ᵉ ed. :
— II*. | JHS 1919 246.
— III, 3ᵉ Aufl. Leipzig Hirzel 1920 402 p. | ZG 1920 314 Stengel.

P. Foucart, Un décret athénien relatif aux combattants de Phylé (ex : Mém. Acad. Insc. XLII 1920) 35 p. | RC 1920 283 Th. Reinach.

R. Helbing, Auswahl aus griechischen Inschriften*. | BSL 68 66 Meillet.

H. Mc Lees, A study of women in attic inscriptions ; cf. Histoire sociale.

Fr. Preisigke, Die Inschrift von Skaptoparene ; cf. Histoire romaine.

J. Waldis, Sprache und Stil der grossen griechischen Inschrift von Nemrud-Dagh in Kommagene. Diss. Zürich, Heidelberg Winter 1920 88 p. | ZG 1920 280 Maas.

Latina.

Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine (année 1919), par *R. Cagnat* et *M. Besnier* : RA 1919, 2 p. 399-437 ; 1920, 2 p. 351-390.

H. Armini, Sepulcralia latina*. | LZB 1919 48 Stein. | RF 1920 132 E.S.

H. Dessau, Inscriptiones latinae selectae, III, 1*. | CPh 1919 396 Laing.

R. Cagnat, Cours d'épigraphie latine, 4ᵉ éd. Paris Fontemoing 1914 XXVII 504 p. | WKPh 1919 102-108, 126-131, 153-156 Bang.

O. Fiebiger und *L. Schmidt*, Inschriftensammlung zur Geschichte der Ostgermanen (Denkschr. Akad. Wiss. Wien LX, 3). Wien Hölder 1917 174 p. | BPhW 1917 123-129 Huelsen | DLZ 1919 1002 von Gaertringen | LZB 1920 30 | WKPh 1920 385 Drexel.

C. Lindsten, De codice Upsaliensi c 49 [qui contient environ 500 incriptions latines]*. | BFC 1918 9 Botti | RF 1919 129 Bassi.

N. Müller, Die Inschriften der Jüdischen Katakombe am Monteverde zu Rom, nach des Verfassers Tode hrsg. von *N. A. Bees* (Schriften d. Ges. z. Förder. d. Wiss. d. Judent.). Leipzig Harrassowitz 1919 x 185 p. | LZB 1920 933 v.D.

J. E. Sandys, Latin epigraphy, an introduction to the study of latin inscriptions. Cambridge Univ. Pr. 1919 XXIV 324 p. | AJPh 1920 299 Frank | BFC



1919 28 Ducati | CPh 1919 395 Laing | EHR 1919 417 Rushforth | JRS 1919 103 St. Jones | JS 1920 87 Merlin | RC 1920 81 Chabert.

Christiana.

C. M. Kauffmann, Handbuch der altchristlichen Epigraphik*. | HZ CXXII 301 Herzog | ZKG 1920 385 Stocks.

H.P.V. Nunn, Christian inscriptions*. | EHR 1919 296 D.

C. Numismatique.

THE NUMISMATIC CHRONICLE, Indexes to vols. XI-XX 1911-1920 : NC 1920 p. 289-336.

J. D. Beazley, The Lewes House collection of ancient gems. Oxford Clar. Pr. 1920 38 p. 10 pl. | CR 1920 116 V. | JHS 1920 236 | RA 1920, 1 383 S. Reinach | RC 1920 181 de Ridder.

E. Espérandieu, Catalogue des musées archéologiques de Nîmes, I : Cabinet des médailles, 1 : Monnaies dites consulaires. Nîmes Gellion 1920 88 p. | REA 1920 235 Jullian.

H. von Fritze, Die autonome Kupferprägung von Kyzikos (Nomisma, X 1917). 32 p. | BPhW 1919 1133 Müller.

P. Gardner, A history of ancient coinage*. | BFC 1919 123 Ducati | EHR 1919 90 Macdonald.

G. F. Hill, Helps for students of history, n° 36 : Coins and medals. Soc. for prom. christ. knowledge 1920 62 p. | JHS 1920 236 | NC 1920 286 J.A.

A. Luschin von Ebengreuth, Grundriss der Münzenkunde, I : Die Münze nach Wesen, Gebrauch und Bedeutung (Aus Natur und Geisteswelt, 91). Teubner 1918 102 p. | DLZ 1919 482 Friedensburg | HJ 1920 385 O.R.

S. Macdonald, Roman coins found in Scotland (ex : Proceed. Soc. antiqu. Scotland, 5e S., IV 1917-1918, p. 203-276). | RN 1920 102 Blanchet.

E. T. Newell, The Seleucid mint of Antioch. New York Amer. Numism. Soc. 1918 151 p. | JHS 1919 235 Macdonald.

R. L. Poole, Seals and documents (Proc. Brit. Acad., IX). | EHR 1920 297 E.

G. A. Richter, Catalogue of engraved gems of the classical style. New York Metrop. Mus. of art 1920 LXXIV 232 p. 88 pl. | JHS 1920 236.

J. Soyer, Un procès à l'occasion d'une découverte de monnaies sarrazines [romaines] en Orléanais au XIVe siècle (ex : Bull Soc. arch. et hist. de l'Orléanais XVIII 1918 8 p. | RN 1920 103 Blanchet.

J. N. Svoronos, L'hellénisme primitif de la Macédoine prouvé par la numismatique et l'or du Pangée (ex : Journ. intern. d'arch. numism., XIX, 1918-1919). Athènes Eleftheroudakis, Paris Leroux 1919 265 p. 19 pl. | JHS 1920 224 | NC 1919 312-316 G.F.H.

E. A. Sydenham, The coinage of Nero. London Spink 1920 176 p. 4 pl. | NC 1920 282 H.M.

VI. HISTOIRE

A. Histoire proprement dite, ethnographie.

Generalia. Varia.

COMPTE RENDU des publications relatives à l'histoire de la période de transition entre l'antiquité et le Moyen Age (5e et 6e s.) pour les années 1894-1913, par *E. Stein* : JAW vol. 184, p. 1-90.

C. Autran, Phéniciens. Essai de contribution à l'histoire antique de la Méditerranée. Paris Geuthner 1920 146 p. | BMB 1920 271 Ed. | JHS 1920 221.

Th. Birt, Die Germanen. Eine Erklärung der Ueberlieferung über Bedeutung und Herkunft des Völkernamens. München Beck 1917 124 p. | IJ 1919 39 Hofmann | LZB 1919 976 Schneider.

J. H. Breasted, Ancient times. A history of the early world*. | RA 1919, 2 257 S. Reinach.

E. Cavaignac, Histoire de l'antiquité, I : Javan [jusqu'en 480]*. | EHR 1920 435 Hall.

B. Croce, Teoria e storia della storiografia (Filosofia dello spirito, IV). Bari Laterza 1917 293 p. | RH 1919, 1 138 Halphen.

S. Gsell, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, II : L'État carthaginois, III : Histoire militaire de Carthage. Hachette 1918. | JS 1919 194-202 Besnier | RH 1919, 1 292 Toutain.

— IV : La civilisation carthaginoise. 1920 515 p. | JS 1920 193-203 Merlin | RA 1919, 2 386 S. Reinach | RC 1920 301 Merlin | REA 1920 140-144 Jullian.

C. Jullian, Histoire de la Gaule, V : État matériel ; VI : État moral. Hachette 1920 381 et 538 p. | BMB 1920 186 Tourneur | JS 1920 275 Cagnat | RA 1920, 2 151 S. Reinach | REA 1920 60 Radet | RH 1920, 1 143.

O. Körbs, Untersuchungen zur ostgotischen Geschichte, I. Diss. Jena Eisenberg 1913 112 p. | BPhW 1919 949 Lammert.

G. Kurth, Etudes franques. Paris Champion 1919 357 et 350 p. | REA 1920 152 Jullian.

H. Mattingly, Outlines of ancient history*. | RC 1919 128 My.

L. Pesérico, Ricerche di storia etrusca. Vicenza Galla 1920 320 p. | RF 1920 503 Pareti.

Fl. Petrie, Some sources of human history. London Soc. for prom. christ. knowl. 1919 126 p. 5 Sh. | RH 1920, 2 130.

M. Ritter, Die Entwickelung der Geschichtswissenschaft, an den führenden Werken betrachtet. München Oldenburg 1919 XI 461 p. | HJ 1920 343 König | LZB 1919 744 F.F.

L. Schmidt, Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung. II, 4. Berlin Weidmann 1918 282 p. | BPhW 1919 563 Wolff | LZB 1919 889.

K. Trüdinger, Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie. Diss. Basel. Teubner 1918 175 p. | BPhW 1920 34 Philipp | DLZ 1920 122 Riese.

S. Weber, Allegemeine Weltgeschichte, 3e Aufl. von *L. Riess*, I : Die Herausbildung des Gegensatzes von Europa zu Asien (bis 494 v. Chr.). Leipzig Engelmann 1919 XV 673 p. | HJ XXXIX 790 Löffler | HZ CXXII 350 Gelzer | LZB 1920 710.

H. G. Wells, The outlines of history. New York Macmillan Co. 648 et 676 p. CJ XVII 46 Lord.

Histoire grecque.

COMPTE RENDU des travaux relatifs à l'histoire grecque [1907-1914], par *Th. Lenschau* : JAW vol. 180 p. 109-266.

K. J. Beloch, Griechische Geschichte, II, 1 et 2*. | MPh 1920 82 Valeton.

E. Ciccotti, Griechische Geschichte (Weltgesch. in gemeinverständl. Darstellung, II). Gotha Perthes 1920 222 p. | BPhW 1920 680 Steinert | LZB 1920 853 Philipp.

P. Cloché, La politique thébaine de 404 à 396 av. J. Ch. (ex : REG 1918 p. 315-343). | RH 1920, 2 Cavaignac.

V. Costanzi, L'eredità politica di Alessandro Magno (Ann. Univ. tosc., N. S. III, 2). Pisa Mariotti 1918. | RLC II 228 Praz.

Edmonds, Greek history for schools*. | RC 1919 128 My.

J. K. Fotheringham, The new star of Hipparchus and the birth and accession of Mithridates*. | RH 1920 1 119 Th. Reinach.

A. Garroni, Studi di antichità [sur des points d'histoire grecque]. Rome 1918 113 p. | JS 1919 38 L.-A. Constans.

J. Kaerst, Geschichte des Hellenismus, I, 2e Aufl. Teubner 1917 536 p. | DLZ 1920 17 Kromayer. | WKPh 1919 409-413, 438-445 Cauer.

L. Laurand, Géographie, histoire, institutions grecques : cf. Livres d'étude.

L. Pareti, Storia di Sparta arcaica, I (Contrib. alla sc. dell' ant., II). Firenze Libr. intern. 1917 276 p. | BFC 1920 124 Negri | LZB 1920 885 von Stern | RLC II 224 Costanzi.

U. Wilcken, Beiträge zur Geschichte des Korinthischen Bundes (Sitzb. Bayer.



Akad. 1917, 10). München Franz 40 p. | BPhW 1919 680 Lenschau | LZB 1919 28 Geyer.

Histoire romaine.

Bulletin historique des antiquités romaines (1915-1918), par *J. Toutain* : RH 1919, 1 p. 96-114, 279-298.

Compte rendu des travaux relatifs à l'histoire de l'Empire romain de Tibère à Dioclétien (14-284 ap. Chr.), pour les années 1894-1913, par *M. Fluss* : JAW vol. 189 p. 53-80 [à suivre].

Fr. Bulic, L'imperatore Diocleziano. Nome, patria e luogo de la sua nascita ; anno, giorno, luogo e genere della sua morte. Spalato tip. Leonina 1916 90 p. | RA 1919, 2 390 S. Reinach.

S. P. Cappelen, La tradition antique sur les Gracques [en danois]. Kristiania Cappelen 1919. | EHR 1920 300 G.C.R.

A. von Domaszewski, Geschichte der römischen Kaiser, I*. | ZG 1919 159-170 Quaatz.

Id., Die Konsulate der römischen Kaiser. Sitzb. Heidelb. Akad. 1918, 6 Heidelberg 1919 28 p. | BPhW 1919 966 Lammert.

V. Gardthausen, Augustus und seine Zeit. Bibliographische Nachträge zu Teil II, Teubner 32. | HJ XXXIX 329.

L. M. Hartmann et *J. Kromayer*, Römische Geschichte (Weltgesch. in gemeinverständlicher Darstellung. III). Gotha Perthes 1919 384 p. | BPhW 1920 389-398 Steinert | LZB 1919 847 Philipp | RH CXXXVII 244 Lécrivain.

J. Hasebroek, Untersuchugen zur Geschichte des Kaisers Septimius Seuerus. Heidelberg Winter 1921 201 p. | JRS 1920 196 Platnauer.

D. Mac-Fayden, The history of the title « Imperator » under the Roman Empire ; cf. Histoire sociale.

E. Meyer, Caesars Monarchie und das Principat des Pompeius. Innere Geschichte Roms von 66 bis 44 v. Chr. Stuttgart Cotta 1918 627 p. ; 2e Aufl. 1919. | BPhW 1919 865-873 Hohl | DLZ 1920 669-676 Gelzer | HVJ XIX 489-497 Schulz | JPhV 1920 69 Kurfess | LZB 1919 805 Kornemann | WKPh 1920 1-10 Sternkopf.

G. Niccolini, Sp. Thorius tribunus pl. e la lex agraria del 111 a. Chr. (ex : Rendic. Accad. Lincei, XXVIII 1919 p. 189-194). | BFC 1920 149 Corradi.

E. Pais, Dalle guerre puniche a Cesare Augusto. Indagini storiche, epigrafiche, giuridiche*. | RH 1920, 1 322 Lécrivain.

A. Piganiol, Étude sur les origines de Rome Bibl. Ec. fr. d'Athènes et de Rome, fasc. 110). Paris de Boccard 1917. | REG 1928 114 Toutain | RH 1919, 1 96-104 Toutain.

M. Platnauer, The life and reign of the emperor Lucius Septimius Severus*. EHR 1919 592 Stuart Jones | JS 1920 134 Merlin.

Fr. Preisigke, Die Inschrift von Skaptoparene in ihrer Beziehung zur kaiserlichen Kanzlei in Rom (Schr. d. Wiss. Ges. Strassburg, XXX). Strassburg Trübner 1917 80 p. | BPhW 1919 1105 Steinert.

G. de Sanctis, Storia dei Romani, III : L'età delle guerre puniche*. | BMB 1920 185 Halkin | CPh 1920 99 Hellems | CR 1919 75 Adam | EHR 1919 93-96 Stuart Jones | JHS 1919 109 Stevenson.

O. Th. Schulz, Vom Prinzipat zum Dominat. Das Wesen des römischen Kaisertums des 3. Jahrh. ; Histoire sociale.

J. Sundwall, Abhandlungen zur Geschichte des ausgehenden Römertums (Ofv. Finska Vet. Soc. Förh., LX 1917-1918, B, 2). Helsingfors 1919. | BPhW 1920 200 Hohl.

G. Veith, Die Feldzüge des C. Julius Caesar Octavians in Illyrien in den Jahren 35-33 (Schrift. d. Balkanskomm. d. österr. Akad., Antiqu. Abt., VII). Wien 1914. | PhW 1921 814 Lehmann | RH CXXXVII 245 Lécrivain | WKPh 1920 193 Judeich.

Id., Der Feldzug von Dyrrachium zwischen Caesar und Pompeius. Wien Seidel 1920 XIX 267 p. | LZB 1920 708 Klotz.

M. Weber, Zur Geschichte der Monarchie [à propos d'Hadrien]. Tübingen Kloerer 1919 27 p. | BPhW 1919 921 Lenschau.

Histoire byzantine.

Ch. Diehl, Byzance, Grandeur et décadence. Paris Flammarion 1919 343 p. | BMB 1920 93 Nihard | MPh 1920 255 Hesseling | RA 1919, 2 265 S. Reinach | RC 1920 204 My.

Id., Histoire de l'empire byzantin. Paris Picard 1919 247 p. | BMB 276 Closon | JS 1920 225 Bréhier | MPh 1920 257 Hesseling | RA 1919, 2 390 S. Reinach | RC 1920 225 My. | REG 1920 104 Ebersolt.

J. Ebersolt. Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines. Paris Leroux 1917 125 p. | JS 1919 215 Bréhier.

Id., Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant. Paris Leroux 1918 283 p. | JS 1920 186 Seure | RA 1919, 1 420 S. Reinach.

J. Laurent, L'Arménie entre Byzance et l'Islam, depuis la conquête arabe jusqu'en 886 (Bibl. Ecoles Franç. Athènes et Rome, 117). Paris de Boccard 398 p. | EHR 1920 442 Brooks | JHS 1920 228.

Id., Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081 (Annales de l'Est, XXVII, 1). Paris, Berger-Levrault 1923. | EHR 1920 616 R.M.D. | JHL 1920 228.

H. Merle, Die Geschichte der Städte Byzantion und Kalchedon von ihrer Gründung bis zum Eingreifen der Römer in die Verhältnisse des Ostens. Diss. Kiel Francke 1916 98 p. | BPhW 1919 221 Lenschau.

B. Histoire régionale, topographie.

Generalia. Varia.

Séances et travaux du Congrès français de la Syrie ; Section d'archéologie, histoire, géographie et ethnographie. Paris Champion 1919 252 p. | EHR 1919 E.W.B. | EHR 1919 1 423 S. Reinach | REA 1919 231 Radet.

Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord, I : Hérodote, par *S. Gsell*, I. Paris Leroux 1916. | RH 1919, 1 293 Toutain.

E. Babelon, Le Rhin dans l'histoire, I : L'antiquité. Gaulois et Germains. | RH 1911, 1 289 Toutain.

F. Cumont, Etudes syriennes*. | RH 1919, 1 297 Toutain | RLC II 236 Buonaiuti.

H. Guthe, Die griechisch-römischen Städte des Ostjordanlandes (Das Land der Bibel. II, 5). Leipzig Hinrichs 1918. | BPhW 1919 652 Thomsen.

S. Gsell, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord : La civilisation carthaginoise ; cf. Histoire proprement dite.

C. Jullian, Histoire de la Gaule : La civilisation gallo-romaine ; cf. Histoire proprement dite.

H. von Kiesling, Damaskus. Altes und Neues aus Syrien. Leipzig Dieterich 1919 126 p. | BPhW 1920 269 Thomsen | DLZ 1920 621 Sarre | WKPh 1920 421 Allgeier.

R. Kleinpaul, Länder- und Völkernamen. Sammlung Göschen 1919. | BPhW 1919 1240 Philipp.

J. Laurent, L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886 ; cf. ci-dessus : Hist. byzantine.

Fr. Oertel, Die Liturgie. Studien zur ptolemäischen und kaiserlichen Verwaltung Aegyptens*. | HVJ XX 326 Reil | ZRG 1920 300-304 Kreller.

J. Partsch, Die Sbromgabelungen der Argonautensage. Ein Blatt aus der Entdeckungsgeschichte Mitteleuropas (Ber. Verhandl. Sächs. Akad., LXXI, 2). Teubner 1919 17 p. | BPhW 1920 654 Philipp.

A. Schulten, Hispania ; Geografia, etnologia, historia. Trad. p. *P. Bosch Gimpera* et *M. Artigas Ferrando*. Barcelona tip. La Academia 1920 242 p. | RA 1920, 1 390 S. Reinach.

K. Trüdinger, Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie. Diss. Basel Teubner 1918 175 p. | NTF IX 64 Heiberg.



Monde grec.

P. Janet, En Grèce ; cf. Archéologie.

H. Pistorius, Beiträge zur Geschichte von Lesbos im 4e Jahrhundert v. Chr*. | REA 1916 298 Roussel.

Fr. Poulsen, Delphi, transl. by *G.C. Richards*, with a preface by *P. Gardner*. London Gyldendal 1920. | CJ XVI 383 Agard | JHS 1920 227.

Monde romain.

A. Calderini, Guarnigioni romane contra il nazionalismo egiziano (Confer. e prolusioni, XII 19-20) Roma 1919. | RF 1920 296 Bassi.

J. Carcopino, Virgile et les origines d'Ostie (Bibl. Ecoles franç. Athènes et Rome, 146). Thèse Paris de Boccard 1919 818 p. | AJPh 1920 396-400 Taylor | JS 1920 72-84 G. Bloch | RA 1919, 2 388 S. Reinach | RC 1920 261 Chabert | REA 1920 229-234 Grenier | RH 1920, 2 290 Piganiol.

M. Clerc, Aquae Sextiae. Histoire d'Aix-en-Provence dans l'antiquité*. | RH 1919, 1 281 Toutain.

Th. Codrington, Roman roads in Britain, 3e ed. London Soc. for promoting christ. knowl. 1918. | EHR 1919 245 Haverfield.

J. Colin. Les opérations de César et de Vercingétorix avant le blocus d'Alise (Bibl. Pro Alesia, fasc. 6). Paris Colin. | RH 1919, 1 287 Toutain.

Fr. Cramer, Römisch-germanische Studien. Gesammelte Beiträge zur römisch-germanischen Altertumskunde. Breslau Hirt 1914 263 p. | LZB 1919 54 S.

Fr. Cumont, Comment la Belgique fut romanisée (ex : Ann. Soc. roy. arch. Bruxelles). Bruxelles Vromant 1914. | RH 1919, 1 289 Toutain.

Ct Etienne, A propos de l'itinéraire d'Annibal dans les Alpes (ex : Bull. Soc. d'Etudes). Gap Jean et Peyrot 1918 25 p. | REA 1919 151 Jullian.

R. Forrer, Das römische Zabern, Tres Tabernae*. | JS 1920 222 Piganiol | RA 1919, 1 419 S. Reinach.

Germain de Montauzan, Les fouilles de Fourvière en 1911, 1912, 1913-1914 (Ann. Univ. Lyon 1912-1915). | RH 1919, 1 286 Toutain.

G.A. Harrer, Studies in the history of the roman province of Syria*. | CPh 1919 92 Laing.

F. Haverfield, The romanization of Roman Britain, 3e ed*. | CPh 1920 209 Laing.

E. S. Jenison, The history of the province of Sicily. Boston Simonds 1919 124 p. | RH 1920, 1 143.

J. Lesquier, L'armée romaine d'Egypte d'Auguste à Dioclétien*. | RA 1919, 2 264 S. Reinach | REG 1920 108-113 G. Bloch | RPh 1920 171 Rouillard.

B. Marque, Usercodunum (Uzerche-Fort). Tulle Juglard 1919 19 p. | RA 1920, 2 159 S. Reinach.

K. Miller, Itineraria romana. Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana*. | HJ XXXIX 287-294 Miedel.

H. Patzig, Die Städte Grossgermaniens bei Ptolemäus und die heut entsprechenden Orte*. | ZG 1919 228 Gündel.

V. Pernet, Notes sur Alise et ses environs (ex : Pro Alesia). Paris Colin. | RA 1919, 1 286 Toutain.

W. Ramsay, Studies in the roman province Galatia, I : The Homanadeis and the Homanadensian war (ex : JRS 1917 [1920]) 55 p. | RA 1920, 2 154 Cecil Torr.

M. Sharpe, Middlesex in British, Roman, and Saxon times. London Bell 1919. | EHR 1920 301 H.

J. Soyer, « Aquis Segeste » de la table de Peutinger ; son véritable emplacement, son véritable nom (ex : Bull. sect. géogr. Com. trav. hist. 1917). | RH 1919, 2 350.

A. Stein, Untersuchung zur Geschichte une Verwaltung Aegyptens unter römischer Herrschaft*. | ZG 1919 106 Viereck | ZKG 1920 387 Beth.

G. Testart, Les anciennes fouilles du mont Auxois (ex : Pro Alesia). Paris Colin. | RH 1919, 1 287 Toutain.

P. Thomsen, Die römischen Meilensteine der Provinzen Syria, Arabia und Palästina (ex : Zeitschr. d. d. Paläst. Vereins, XL). Leipzig Hinrichs 1917 102 p. | MHL 1919 17 Meissner.

F. Töbelmann, Der Bogen von Malborghetto [sur le lieu de la bataille de Saxa Rubra] (Abhandl. Heidelb. Akad. 1915) xII 46 p. | JRS 1920 201 G.H.S.

H. de Villefosse, Deux armateurs narbonnais : Sex. Fadius Secundus et P. Olitius Apollonius (ex. : Mém. Soc. nat. antiq. Fr., LXXIV 1915). | RH 1919, 1 285.

E. Wooler, The roman fort at Piercebridge, County Durham, Frome Butler 1917. | EHR 1920 301 G.

C. Histoire sociale, économique, administrative.

Generalia. Varia.

Manuel bibliographique des sciences sociales et économiques, par *R. Maunier*. Paris Tenin 1920 228 p. | RH 1920, 3 132 Hauser.

Vom Altertum zur Gegenwart. Die Kulturzusammenhänge in den Hauptepochen und auf den Hauptgebieten ; cf. Humanisme.

C. Appleton, La longévité et l'avortement volontaire aux premiers siècles de notre ère, avec un tableau de statistique comparée. Lyon Rey 1920 23 p. | NRD 1919 679 Grand.

G. Bellucci, I chiodi nell' etnografia antica e contemporanea. Pérouse 1919 266 p. | RA 1919. 1 220 W. Deonna.

E. Bernheim, Mittelalterliche Zeitanschauuengen in ihrem Einfluss auf Politik und Geschichtsschreibung; Cf. Hist. religieuse chrétienne.

Th. Birt, Aus dem Leben der Antike. Leipzig Quelle et Meyer 1918 271 p. | DLZ 1919 971 Lamer | HJ XXXIX 401 Weyman.

Fr. W. von Bissing, Die Kultur des alten Aegyptens, 2e Aufl. (Wiss. et Bildung, 141). Leipzig Quelle et Meyer 1919 88 p. | WKPh 1920 Wiedemann.

H. Blümmer, Fahrendes Volk im Altertum (Sitzb. Bayer. Akad. 1918, 6). München Franz 53 p. | BPhW 1919 727 Tittel.

Fr. Boll et *C. Bezold*, Sternglaube und Sterndeutung ; cf. Histoire religieuse.

Fr. Burger, Weltanschauungsprobleme und Lebenssysteme in der Kunst der Vergangenheit ; cf. Antiquités.

J. B. Bury, The idea of progress : an enquiry into its origin and growth. London Macmillan 1920. | EHR 1920 581 Benecke.

A. Calderini, La politica dei consumi secundo i papiri greco-egizi (Riv. d'Italia 1918 p. 318-327). | RF 1919 292 Bassi.

Id., Bagni publici nell' Egitto greco-romano (ex : Rendic. R. Istit. Lomb., LII 1919 fasc. 9-11). | RF 1920 296 Bassi.

E. Ciccotti, Lineamenti dell' evoluzione tributaria nel mondo antico. Milano Soc. editr. libr. 1921 216 p. | RH CXXXVII 266 Lécrivain.

R. Custance. War at sea. Modern theory and ancient practice. Edinburgh Blackwood 1919 113 p. | JHS 1919 236.

A. Dopsch, Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung aus der Zeit von Cäsar bis auf Karl den Grossen, I. Wien Seidel 1918 xI 404 p. | GGA 1920 45-56 Philipp | HJ XXXIX 836 König | HVJ XX 47-64 Wopfner.

E. Drerup et *K. Hosius*. Erziehung und Unterricht im klassischen Altertum. Eichstätt Christ. Schule 1918 45 p. | BBC 1920 116 Hafner | LZB 1920 84 M. | WKPh 1919 78 Lauer.



J. G. Frazer, Folklore in the Old Testament : cf. Histoire religieuse.

Id., Les origines magiques de la royauté ; cf. Histoire religieuse.

H. S. Gehman, Interpreters of foreign languages among the ancients ; cf. Histoire de la langue.

St. Gsell, La civilisation carthaginoise ; cf. Histoire proprement dite.

S. Hammer, De rerum naturae sensu apud poetas medii aeui graeco-barbaros (ex : Eos XXII 1917 p. 24-56). | WKPh 1919 537 Bees.

R. Herzog, Aus der Geschichte des Bankwesens im Altertum (Abhandl. d. Giessener Hochschulgesellschaft). Giessen Töpelmann 1919 41 p. | BBG 1920 131 Bauerschmidt | BPhW 1919 1081 Steinert | LZB 1920 174 | WKPh 1919 365 Koepp.

R. Hirzel, Der Name. Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen (Abhandl. Sächs. Ges., XXXVI, 2). Leipzig Teubner 1918 108 p. | BPhW 1919 1066 Schmidt | BSL 69 178 Meillet | DLZ 1920 334-335, 354-356 Fraenkel | NTF VIII 137 Adler.

H. Lamer, Die altklassische Welt ; cf. Livres d'étude.

R. von Lichtenberg, Die ägäische Kultur, 2[e] Aufl. (Wiss. und Bild., 83). Leipzig Quelle und Meyer 1918 160 p. | WKPh 1920 13 Goessler.

Fr. Marx, Zur Geschichte der Barmherzigkeit im Abendlande. Bonn Hanstein 1917 39 p. | LZB 1919 996 Geyer | WKPh 1919 57 Kurfess.

F. Preisigke, Antikes Leben nach den aegyptischen Papyri*. | ZG 1919 104 Viereck.

H. Prutz, Die Friedensidee. Ihr Ursprung, anfänglicher Sinn und allmählicher Wandel. München Duncker 1917 213 p. | DLZ 1919 910-915, 938-940 Martin.

W. Radcliffe, Fishing from the earliest times. London Murray 1921. | JRS 1920 96 J. S. R.

L. Radermacher, Beiträge zur Volkskunde aus dem Gebiet der Antike (Akad. Wiss. Wien, 187, 3). Wien Hölder 1918 146 p. | BPhW 1919 918 Tittel | DLZ 1919 810 Boehm | LZB 1920 841 R. O. | WKPh 1919 505 Harder.

Id., Probleme der Kriegszeit im Altertum (ex : Almanach d. Akad. Wien). Wien Staatsdruckerei 1918 29 p. | BPhW 1919 896 Leuschau.

P. Rühlmann, Quellenstücke zur Geschichte des Staatsgedankens ; cf. Textes, Historica.

K. Schnobel, Die altklassische Kultur ; cf. Livres d'étude.

O. Schrader, Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde, 2[e] Aufl. : —

— I : Aal-Duodezimalsystem. Strassburg Trübner 1917 p. 1-208. | BSL 68 47 Meillet | DLZ 1920 553-555, 580-583 Much.

— II, hrsg. von *A. Nehring*. Berlin de Gruyter 1920 p. 209-338. | BSL 68 47 Meillet.

— III. 1920 p. 339-418. | BSL 69 192 Meillet.

O. Spengler, Der Untergang des Abendlandes. Umrisse einer Morphologie der Weltgeschichte, I : Gestalt und Wirklichkeit. Wien Braumüller 1918 660 p. | LZB 1919 420 Keller | NJA 1920 324-341 Martini.

E. Stemplinger, Sympathieglauben und Sympathiekuren im Altertum ; cf. Sciences.

C. Theander, Ὀλολυγή und ἰά, ein sprachanalytischer Beitrag zur Geschichte der ägäisch-hellenischen Kultur (ex : Eranos, XV). Uppsala 1916. | BFC 1920 1 Zuretti | RA 1920, 1 381 S. Reinach.

P. N. Ure, The origin of tyranny. Cambridge Univ. Pr. 1922 374 p. | JRS 1920 202 G. H. S.

Civilisation grecque.

A. M. Andreadès, Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς δημοσίας οἰκονομίας, ἀπὸ τῶν ἡρωικῶν χρόνων μέχρι τῆς συστάσεως τοῦ ἑλληνικοῦ βασιλείου. Athènes Raphtanis 1918 624 p. | EHR 1919 273 W. M. | JHS 1919 235.

Gauranga Nath Banerjee, Hellenism in ancient India. Calcutta Butterworth 1919. | EHR 1920 299 V. A. S.

E. Barker, Greek political theory : Plato and his predecessors. London Methuen 1918 403 p. | CR 1919 114 Zimmern | EHR 1919 416 Golighер | JHS 1919 238 J. H. S.

Fr. Bechtel, Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit. Halle Niemeyer 1917 xvi 637 p. ;

Id., Namenstudien. Ibid. 1917 48 p. | DLZ 1919 290-292, 319-321 Herbig | LZB 1919 105 Fraenkel | MHL 1919 139 Geyer.

Fr. Buddenhagen, Περὶ γάμου. Antiquiorum... de matrimonio sententiae ; cf. Histoire littéraire, Théâtre.

E. Caldwell, Hellenic conceptions of peace. New York Columbia Univ. 1919. | EHR 1920 299 W. A. G. | RA 1919, 2 388 S. Reinach.

E. M. Cesaresco, La vita all' aria aperta nei poeti greci e latini. Firenze Le Monnier 1920 294 p. | BFC 1920 57 Landi.

V. Chapot, G. Colin, A. Croiset, etc., L'hellénisation du monde antique*. | BMB 1920 74 Champagne.

V. Colocotronis, La Macédoine et l'hellénisme, étude historique et ethnologique. Paris Berger-Levrault 1919 xxvii 658 p. | RA 1920, 1 386 Picard.

P. Foucart, Un décret athénien relatif aux combattants de Phylé ; cf. Épigraphie.

J. G. Frazer, Studies in greek scenery, legend and history. London Macmillan 1919 419 p. | RLC II 333-343 Cessi.

J. Geffcken, Griechische Menschen. Studien zur griechischen Charakterkunde und Menschenforschung. Leipzig Quelle und Meyer 1919 244 p. | DLZ 1920 615 Korte | NJA 1920 434 Wagner.

G. Glotz, Le travail dans la Grèce ancienne (Histoire économique de la Grèce depuis la période homérique jusqu'à la conquête romaine). Paris Alcan 1920 468 p. | RH 1920, 1 319 Roussel | RA 1920, 1 381 S. Reinach | REA 1920 225 T. A.

J. Hatzfeld, Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique. Paris de Boccard 1919 413 p. | JS 1920 263-274 Besnier | JRS 1919 104 | RC 1920 202 Cagnat | REA 1920 138 Roussel | REG 1920 436-440 Lacroix | RH CXXXVIII 103 Bréhier.

J. L. Heiberg, La vie et la mort dans la littérature grecque [en danois]. Univ. Festskr. 1915 150 p. | BPhW 1919 1057-1064 Achelis.

W. E. Heitland, Agricola. A study of agriculture and rustic life in the greco-roman world from the point of view of labour. Cambridge Univ. Pr. 1921 492 p. | JRS 1920 194 Hugh Last.

J. Kaerst, Geschichte des Hellenismus, I, 2ᵉ Aufl. Teubner 1917 536 p. | WKPh 1919 409-413, 438-445 Cauer | DLZ 1920 17 Kromayer.

O. Kern, Vom griechischen und vom deutschen Studenten (Helmstedter Akad. Reden, I). Berlin Furche 1919 19 p. | BPhW 1919 651 Müller.

F. Kiesow, Il processo di Socrate (ex : Riv. di filos. neo-scolastica 1918). Milano Soc. edit. Vita e Pensiero 1918 30 & 27 p. | BFC 1919 135 A. Levi.

Th. Klee, Zur Geschichte der gymnischen Agone an griechischen Festen. Teubner 1918 136 p. | BPhW 1919 169 Boesch | CPh 1919 90 Shorey | DLZ 1919 15 v. Gaertringen | LZB 1919 674 R. O. | NTF VIII 80 Nilsson | RF 1920 501 Pareti | WKPh 1919 533 Larfeld.

I. O. Loberg, Sycophancy in Athens. Diss. Chicago Univ. Pr. 1917 104 p. | BFC 1920 28 Zuretti | CR 1920 69 Granger | REG 1920 442 Méridier.

H. Mc Lees, A study of women in attic inscriptions. New York Columbia Univ. Pr. 1920 50 p. | RA 1920, 2 S. Reinach.

M. P. Nilsson, Die Entstehung und religiöse Bedeutung des griechische Kalenders (ex : Lunds Univ. Arsskr., N. F. I, 14, nᵒ 21). Lund Gleerup 1918 65 p. | BPhW 1919 339 Bischoff | DLZ 1920 767 Weinreich.



F. Preisigke, Antikes Leben nach den ägyptischen Papyri ; cf. Generalia.

W. Rh. Roberts, Greek civilisation as a study for the people ; cf. Humanisme.

Schulte-Vaërting, Die Friedenspolitik des Perikles, ein Vorbild für den Pazifismus. München Reinhardt 1919 xxii 328 p. | HZ CXXII 300 Gelzer.

J. N. Svoronos, L'hellénisme primitif de la Macédoine ; cf. Numismatique.

J. A. K. Thomson, The greek tradition. Essays in the reconstitution of ancient thought ; cf. Humanisme.

A. Trever, A history of greek economic thought. Chicago Univ. Pr. 1916 162 p. | CR 1919 74 Pearson | REG 1920 120 Robin.

J. van der Valk, De ontwikkelingssgang van het denken der oude Grieken, II. Rotterdam v. Sijn 1919. | MPh 1920 115 Ovink.

Civilisation romaine.

H. Armini, Sepulcralia latina [indications d'âge sur les tombeaux] ; cf. Épigraphie.

J. Beloch, Der römische Kalender von 218 bis 168 (ex : Klio, XV 1918 p. 382 ss.). | RH CXXXVI 97 Cavaignac.

Th. Birt, Zur Kulturgeschichte Roms, 3e Aufl. Leipzig Quelle und Meyer 1917 159 p. | WKPh 1919 462 Cauer.

Id., Charakterbilder Spätroms und die Entstehung des modernen Europa. Leipzig Quelle und Meyer 1919 492 p. | LZB 1920 781 Ostern | NJA 1920 434 Wagner | WKPh 1920 422 Lamer.

C. Blümlein, Bilder aus dem römisch-germanischen Kulturleben nach Funden und Denkmälern. München Oldenburg 1918 124 p. | BPhW 1919 682 Wolff.

M. Braunschvig, La femme dans la littérature latine ; cf. Livres d'étude ; Lectures.

R. Cagnat, L'annone d'Afrique*. | RH 1919, 1 293 Toutain.

J. Carcopino, La loi de Hiéron et les Romains. Paris de Boccard 1919 xxi 297 p. | JRS 1919 105 | JS 1920 278 Piganiol | RA 1919, 2 383 S. Reinach | REA 1920 304 Roussel | RH 1920, 3 103 Piganiol.

E. M. Cesaresco, La vita all' aria aperta nei poeti greci e latini ; cf. Civil. grecque.

E. Ciaceri, Processi politici e relazioni internazionali. Studi sulla storia politica ; cf. Droit.

E. Corchia di Enrico, Il tribunato della plebe ; cf. Droit.

U. da Como, Italiam quaero patriam [recherche de l'idée nationale chez les écrivains latins] (ex : Nuova Antologia, Roma 1918) 12 p. | RF 1919 128 Beltrami.

R. S. Conway, The Venetian point of view in Roman history. Manchester Longmans 1918 22 p. | RC 1919 204 Chabert.

E. Costa, Le acque nel diritto romano ; cf. Droit.

E. Cuq, Une statistique des locaux affectés à l'habitation dans la Rome impériale*. | RH 1919, 1 111 Toutain.

R. Dean, A study of the cognomina of soldiers in the roman legions*. | ZG 1919 108 Viereck.

W. Fischer, Das römische Lager*. | ZG 1919 120 Lehmann.

W. W. Fowler, La vie sociale à Rome au temps de Cicéron, trad. par *A. Biaudet*. Paris Payot 1917 294 p. 9 fr. | BMB 1920 14 Remy | JS 1919 103 Constans | RPh 1919 231 Lejay.

T. Frank, An economic history of Rome to the end of the Republic. Baltimore Hopkins 1920 310 p. | CR 1920 178 How | JRS 1920 99 J.S.R. | RH CXXXVII 267 Lécrivain.

Id., Agriculture in early Latium (ex: Amer. Econ. Review, IX 1919, p. 267-276). | RA 1919, 265 S. Reinach.

L. Friedländer, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von August bis zum Ausgang der Antonine, 9e Aufl. von *G. Wissowa*, I. Leipzig Hirzel 1919 xxxiv 448 p. | BBG 1920 135 Stemplinger | DLZ 1920 620 Gelzer | HJ 1920 329 Weyman | WKPh 1920 305 Lamer.

Th. Haarhoft, Schools of Gaul. A study of pagan and christian education in the last century of the Western Empire. Oxford Univ. Pr. 1920 272 p. 12 Sh. | JRS 1919 220 | RH 1920, 3 105 Lécrivain.

L. Hahn, Das Kaisertum (Das Erbe der Alten, VI). Leipzig Dieterich 1913 114 p. | AJPh 1916 92 Oldfather.

W. E. Heitland. Agricola. A study of agriculture; cf. Civil. grecque.

R. O. Jolliffe, Phases of corruption in Roman administration of the last half-century of the Roman Republic. Wisconsin Banta, Menasha 1918 109 p. | CJ 1920 62 Milner | EHR 1920 465 W. W. F. | RH 1920, 2 132 Lécrivain.

J. Juster, Les juifs dans l'Empire romain ; leur condition juridique, économique et sociale*. | BMB 1920 15 J. W.

Cl. W. Keyes, The rise of the equites in the third century of the roman Empire*. | CR 1920 74 T.

D. Mc Fayden, The history of the title imperator under the roman Empire. Chicago Univ. Pr. 1920 67 p. | EHR 1920 466 H.S.J. | JRS 1919 268 Mattingly | RA 1920, 2 160 S. Reinach | RH 1920, 2 132 Lécrivain.

E. Michon, Le « modius » de Ponte-Puñide, Espagne (ex : Mém. Soc. nat. antiq. Fr., LXXIV 1916). | RH 1919, 1 291 Toutain.

Fr. Münzer, Römische Adelsparteien und Adelsfamilien. Stuttgart Meltzer 1920 438 p. | NJA 1920 438 Gelzer.

F. G. de Pachtère, La Table hypothécaire de Veleia, étude sur la propriété foncière de l'Apennin de Plaisance (Bibl. Ec. Hautes Etudes, 228). Paris Champion 1920 119 p. | NRD 1920 583 Fournier.

E. Pais, La persistenza delle stirpe sannitiche nell' età romana e la partecipazione di genti sabelliche alla colonizzazione romana e latina (ex : Atti Accad. arch. lett. arti Napoli VI 1918). Napoli Cimmaruta 44 p. | BSL 67 227 Meillet.

E. Pais, Ricerche sulla storia e sul diritto romano ; cf. Droit.

O. Th. Schulz, Vom Prinzipat zum Dominat. Das Wesen des römischen Kaisertums des 3. Jahrhunderts. Paderborn Schöningh 1919 304 p. | LZB 1920 3-5, 28-30 Stein | MHL 1919 203 Bersu | ZG 1920 235 Groebe | ZRG 1920 297 Kreller.

W. J. Snellmann, De interpretibus Romanorum ; cf. Histoire de la langue.

O. Wahle, Feldzugs-Erinnerungen römischer Kameraden. Lagerstudien aus den Zeiten der Republik. Berlin Siegismund 1918 88 p. | BBG 1920 23 Mertel | BPhW 1919 388 Lincke | MHL 1919 73 Lehmann.

Th. Wegeleben, Die Rangordnung der römischen Centurionen. Diss. Berlin 1913 60 p. | WKPh 1919 199 Bang.

J. Zeiller, Paganus. Etude de terminologie historique*. | RC 1919 131 de Labriolle.

Civilisation byzantine.

A. R. Boak, The master of the offices in the later Roman and Byzantine Empires*. | CPh 1920 307 Mc Fayden | EHR 1919 466 E. B. | JS 1919 273 Besnier | RF 1920 120 Pareti.

L. Brentano, Die byzantinische Volkswirtschaft*. | DLZ 1919 348-349, 377-380 Stein | LZB 1919 912 Schneider.

D. Histoire religieuse.

Generalia. Varia.

P. Alfaric, Les écritures manichéennes : —

— I : Vue générale. Paris Nourry 1918 154 p. | RC 1919 144 Loisy | REA 192 62 Puech.



— II : Etude analytique. 1919 240 p. | RC 1919 341 Loisy | REA 1920 62 Puech.

Fr. Boll et *C. Bezold*, Sternglaube und Sterndeutung. Die Geschichte und das Wesen der Astrologie (Aus Natur und Geisteswelt, 638), 2ᵉ Aufl. Leipzig Teubner 1918 110 p. | BPhW 1919 340 et 1132 Müller | ZG 1920 229 Samter | WKPh 1919 56 et 565 N.

B. von Borries, Quid ueteres philosophi de idolatria senserint. Diss. Göttingen 1918 113 p. | BPhW 1919 130 Müller.

Fr. Cumont, Etudes syriennes ; cf. Histoire régionale.

W. Deonna, Les croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieure au christianisme (Bull. de l'Instit. nat. Genevois, XLII, 1917). | RH 1919, I 283 Toutain.

A. B. Drachmann, Atheisme i det antike Hedenskab. Copenhague 1919 126 p. | LZB 1920 573 E. B.

S. Eitrem, Opferritus und Voropfer der Griechen und Römer*. | BPhW 1920 645-653 Pfister.

L. R. Farnell, The value and the methods of mythologic study. Oxford Univ. Pr. | CR 1920 69 Granger.

J. G. Frazer, The golden bough, a study in magic and religion, 3ᵉ éd. vol. IV-VII. Bibliography and general Index, 1914-1915*. | RH 1919, I 129-139 Guignebert.

Id., Les origines magiques de la royauté, trad. par *P. H. Loyson*. Paris Geuthner 1920 359 p. | BMB 1920 270 J. P. W. | RA 1920, 2 143 S. Reinach | RC 1920 Loisy.

Id., Folk-lore in the Old Testament. Studies in comparative religion, legend, and law, 2nd impr. London Macmillan 1919 xxv 569, xxi 571, xviii 506 p. | RA 1919, I 215 S. Reinach | RC 1919 342 Loisy | RLC II 333-343 Cessi | RHR LXXIX 376-384 Dussaud.

J. Geffcken, Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums (Religionswiss. Bibl. VI). Heidelberg Winter 1920 347 p. | LZB 1920 849-852, 865-868, 881-883 Capella | ZG 1920 315 Gronau.

R. Harris, Origin and meaning of appel cults (ex : Bull. John Rylands Library V 1919). Manchester Univ. Pr. 50 p. | CR 1920 172 Rose.

A. Jeremias, Allgemeine Religionsgeschichte*. | BPhW 1919 131 Gustavs | DLZ 1919 360 Clemen.

K. H. E. de Jong, Das antike Mysterienwesen, in religionsgeschichtlicher, ethnologischer und psychologischer Beleuchtung, 2ᵉ Aufl. Leiden Brill 1919. | BPhW 1919 937-949 Reitzenstein | MPh 1919 230 Meyboom | RC 1920 84 Chabert.

O. Kern, Orpheus. Eine religionsgeschichtliche Untersuchung ; cf. Religion grecque.

E. Lehmann, Mystik in Heidentum und Christentum, übers. von *A. Grundtvig*, 2ᵉ Aufl.* | HJ 1920 286 Pfleger.

A. Loisy, Essai historique sur le sacrifice. Paris Nourry 1920 552 p. | RC 1920 473 Alfaric.

Id., Les mystères païens et le mystère chrétien ; cf. Religion chrétienne.

D. A. Mackenzie, Myths of Crete and prehellenic Europe*. | JHS 1919 233.

E. Pfeiffer, Studien zum antiken Sternglauben*. | MPh 1920 35 de Jong.

O. Rank, Psychoanalytische Beiträge zur Mythenforschung. Gesammelte Studien aus den Jahren 1912 bis 1914 (Internat. Psychoanal. Bibl., IV). Leipzig 1919 420 p. | LZB 1920 980 Gerster.

W. H. Roscher, Der Omphalosgedanke bei verschiedenen Völkern, bes. den semitischen. Ein Beitr. z. vergleich. Religionswiss., Volkskunde und Archäologie Ber. Verhandl. Sächs. Ges., LXX). Teubner 1918 115 p. | DLZ 1919 953 Nilsson.

Id., Die Zahl 50 in Mythus, Kultus, Epos und Taktik*. | MPh 1920 87 de Jong.

P. Saintyves, Essai sur les grottes dans les cultes magico-religieux et dans la symbolique primitive ; publié à la suite de : Porphyre, L'antre des nymphes, par Trabucco ; cf. Textes : Porphyrius.

Id., Rondes enfantines et quêtes saisonnières. Les liturgies populaires. Paris Nourry 1919 227 p. | REA 1920 149 Alfaric.

O. Weinreich, Neue Urkunden zur Sarapis-Religion. Tübingen Mohr 1919 39 p. | LZB 1919 983 Roscher.

Religion grecque.

Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie, von *W. H. Roscher*, fasc. 72-77. Teubner 1916-1919. | ZG 1920 232 Samter.

Chr. Blinkenberg, Les miracles d'Épidaure [en danois]. Copenhague Gyldendal 1917 123 p. | DLZ 1920 144 Weinreich | RC 1920 322 My.

A. Boethius, Die Pythais : Studien zur Geschichte der Verbindungen zwischen Athen und Delphi*. | CR 1919 113 Richards | DLZ 1919 1012 von Stern | REG 1920 100 Colin.

M. Brillant, Les mystères d'Eleusis. Paris Renaissance du livre 1920 192 p. | RA 1920, 2 149 S. Reinach.

Ch. Clerc, Les théories relatives au culte des images chez les auteurs grecs du 2e s. ap. J. Ch*. | RC 1920 472 My. | RH 1920, 2 101 Guignebert.

T. Dempsey, The Delphic oracle : its early history, influence, and fall*. | JS 1919 323 Besnier.

S. Eitrem, Beiträge zur griechischen Religionsgeschichte : —

— II : Kathartisches und Rituelles*. | LZB 1919 417 Preisendanz.

— III. Kristiania Dybwad 1920 202 p. | CR 1920 108 Rose | JHS 1920 233 A. B. K.

P. Foucart, Le culte des héros chez les Grecs (ex : Mém. Acad. Inscr. XLII). Paris Klincksieck 1918 166 p. | CR 1920 114 Rose | JHS 1920 218 | JS 1920 35 Jardé | MPh 1920 41 Vürtheim | RC 1920 44 My. | REA 1920 57 Radet | RF 1920 116 Pareti.

Id., Les mystères d'Eleusis*. | REA 1920 134 Roussel.

O. Kern, Orpheus. Eine religionsgeschichtliche Untersuchung, mit einem Beitrag von *J. Strzygowski*. Berlin Weidmann 1920 69 p. | CR 1921 159 F. M. C. DLZ 1920 788 Geffcken | JHS 1920 227 | LZB 1920 917 R. | MPh 1920 18 Vürtheim.

Id., Reformen der griechischen Religion (Hall. Universitätsreden, 9). Halle Niemeyer 1918 28 p. | BPhW 1919 361 Herr | LZB 1919 732 R.

H. Leisegang, Der Heilige Geist. Das Wesen und Werden der mystisch-intuitiven Erkenntniss in der Philosophie und Religion der Griechen, I : Die vorchristlichen Anschauungen und Lehren vom πνεῦμα und der mystisch-intuitiven Erkenntnis. Leipzig Teubner 1919 267 p. | BPhW 1919 985-994 Herr | LZB 1920 244 Jordan.

D. Le Lasseur. Les déesses armées dans l'art classique grec : cf. Archéologie.

V. Macchioro, Zagreus : studi sull' orfismo. Bari Laterza 1920 269 p. | JRS 1919 221 van Buren.

M. P. Nilsson, Die Entstehung und religiöse Bedeutung des griechischen Kalenders : cf. Histoire sociale.

A. W. Persson, Die Exegeten und Delphi (Vorstudien zu einer Gesch. der Attischen Sakralgesetzgebung. I). Lund et Leipzig Harrassowitz 1918 86 p. | BFC 1919 121 Zuretti | DLZ 1919 254 Körte | RF 1920 122 Pareti | WKPh 1919 484 Drerup.

L. Radermacher, Hippolytos und Thekla. Stud. z. Gesch. von Legende et Kultus (Sitzb. Akad. Wien, CLXXXII, 3). Wien Hölder 1918 138 p. | WKPh 1919 220 Svoboda.

Fr. Schwenn, Die Menschenopfer bei den Griechen und Römern (Religionsgesch. Vers. und Vorarb., XV, 3). Giessen Töpelmann 202 p. | BPhW 1919 154-165 Fehrle | DLZ 1920 353 Ganschinietz.



P. Stengel, Die griechischen Kultusaltertümer (Handb. d. klass. Altert., V, 3), 3ᵉ Aufl. München Beck 1920 268 p. | ZG 1920 279 Ziehen.

L. Weniger, Altgriechischer Baumkultus (Das Erbe der Alten, N. Folge II, 10). Leipzig Dietrich 1919 64 p. | BPhW 1920 197 Roscher | LZB 1920 718 Zwicker | MPh 1920 65 Vürtheim | ZG 1920 233 Stengel.

Religion romaine.

Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie; cf. Religion grecque.

M. E. Armstrong, The significance of certain colours in Roman ritual*. | RPh 1920 87 Lejay.

W. W. Fowler, Roman essays [en particulier sur la religion romaine]; cf. Mélanges.

J. Geffcken, Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums ; cf. Generalia.

P. H. L. Lamberts Hurrelbrinck, De Wetgeving der twaalf tafelen in het licht van den Romeinschen godsdienst ; cf. Textes, Duodecim tabulae.

Cl. H. Moore, Pagan ideas of immortality during the early roman Empire*. | CPh 1919 93 Laing | REA 1919 299 Bréhier | RF 1919 118 Piovano.

H. M. R. Leopold, De ontwikkeling van het heidendom in Rome. Rotterdam Brusse 1918 xvi 162 p. | MPh 1919 139 Hartman | RHR 1919 230 Huet.

Fr. Schwenn, Die Menschenopfer bei den Griechen und Römer; cf. Religion grecque.

Religion chrétienne.

Bulletin historique des antiquités chrétiennes, par *Ch. Guignebert* : RH 1920, 2 p. 78-104.

P. Alfaric, Les écritures manichéennes ; cf. Generalia.

B. Bartmann, Lehrbuch der Dogmatik, 3ᵉ Aufl. (Theolog. Bibl.). Freiburg Herder 1917 et 1918 452 et 552 p. | DLZ 1919 550 Krebs.

P. Batiffol, Etudes de liturgie et d'archéologie chrétienne ; cf. Archéologie.

A. Bauer, Vom Judentum zum Christentum (Wiss. et Bildung, 142). Leipzig Quelle 1917 156 p. | LZB 1919 64 Geyer.

K. Bauer, Antiochia in der ältesten Kirchengeschichte (Samml. Vortr. aus d. Geb. d. Theologie und Religionsgesch., 87). Tübingen Mohr 1919 47 p. | LZB 1920 969 v. D.

E. Bernheim, Mittelalterliche Zeitanschauungen in ihrem Einfluss auf Politik und Geschichtsschreibung, I : Die Zeitanschauungen. Die Augustinischen Ideen, Antichrist und Friedensfürst. Regnum und Sacerdotium. Tübingen 1918 233 p. | BPhW 1919 84 Lammert | DLZ 1920 150 von Martin.

E. Bishop, Liturgica, historica. Papers on the liturgy and religious life of the Western Church. Oxford Clar. Pr. 1918 xiv 506 p. | RC 1920 1 L.

J. Brinktrine, Der Messopferbegriff in den ersten zwei Jahrhunderten. Eine biblisch-patrologische Untersuchung (Freib. Theol. Stud., XXI). Freiburg Herder 1918 xxvi 143 p. | LZB 1919 325 Gotthardt.

E. Broeckx, Le catharisme. Diss. Louvain 1916 xxiv 308 p. | BMB 1920 29 De Moreau.

S. J. Case, The evolution of early christianity. A genetic study of first century christianity in relation to its religions environment. Chicago Univ. Pr. 1914 385 p. | RH 1920, 2 84 Guignebert.

C. Clemen, Die Reste der primitiven Religion im ältesten Christentum*. | DLZ 1919 414-415, 445-448 Beth.

Ch. Clerc, Les théories relatives au culte des images ; cf. Religion grecque.

S. Dalman, Orte und Wege Jesu (Beitr. z. Förder. christl. Theologie, XXIII 1-2). Gütersloh Bertelsmann 1919 370 p. | LZB 1919 393 Thomsen.

E. von Dobschütz, Das apostolische Zeitalter, 2ᵉ Aufl. (Religionsgesch. Volks-

bücher für die deutsche christl. Zeitalter, I, 9). Tübingen Mohr 1917 60 p. | LZB 1920 185 G. H.

F. Dölger, Die Sonne der Gerechtigkeit und der Schwarze. Eine religionsgeschichtliche Studie (Liturgiegesch. Forsch., II). Münster Aschendorff 1918 150 p. | HJ 1920 287 Vogels | LZB 1920 883 Gotthardt.

P. G. Franceschini, Manuale di patrologia. Milano Hoepli 1919 635 p. | RF 1920 124 Bassi.

J. Geffcken, Das Christentum im Kampf und Ausgleich mit der griechisch-römischen Welt, 3ᵉ Aufl. (Aus Natur und Geisteswelt, 54). Teubner 1920 130 p. | MPh 1920 21 Wensinck | RF 1921 370 Bassi.

C. Germain de Montauzan, Du forum à l'amphithéâtre de Fourvière. Les martyrs de l'an 177; cf. Archéologie.

Ch. Guignebert. Le christianisme antique. Paris Flammarion 1920 270 p. | RH CXXXVIII 106 Alfaric.

R. Harris, Testimonies, I [sur un prétendu recueil de textes destinés à l'apologétique]. London Cambr. Univ. Pr. 1916 138 p. | RH 1920, 2 91 Guignebert.

Id., The origin of the doctrine of the Trinity. Longmans 1919 41 p. | CR 1920 46 R. G. B.

H. P. Hatch, The Pauline idea of faith in its relation to jewish and hellenistic religion. Cambridge Harward Univ. Pr. 1917 92 p. | RH 1920, 2 87 Guignebert.

A. Hauck. Apologetik in der alten Kirche. Leipzig Dörffling 1918 44 p. | LZB 909 Fiebig.

F. G. Heinrici, Die Hermes-Mystik und das Neue Testament, hrsg. von *E. von Dobschütz* (Arb. z. Religionsgesch. d. Urchristentums, I, 1). Leipzig Hinrichs 1918 XXII 242 p. | BPhW 1919 1153-1161, 1181-1191 Posselt | DLZ 1919 218-222, 248-250 Dibelius | HJ XXXIX 332 Weyman | LZB 1920 121 G. H.

J. Hergenröther, Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte, neubearb. von *J. P. Kirsch*, 5ᵉ Aufl., II: Die Kirche als Leiterin der abendländischen Gesellschaft. Freiburg Herder 1913 798 p. | DLZ 1920 255 Wittig.

B. Hermann, Theoktista aus Byzanz, die Mutter zweier Heiligen. Freiburg Herder 1919 113 p. | LZB 1920 902 Bees.

C. Jullian. Histoire de la Gaule, IV: [Le martyre des Lyonnais, p. 492 ss.]. | JS 1920 160-171 Fabia.

K. Kirch, Helden des Christentums. Heiligenbilder. Paderborn Bonifacius Druckerei 204, 200, 196 et 180 p. | HJ XXXIX 331 Weyman.

H. Koch, Die altchristliche Bilderfrage nach den literarischen Quellen (Forsch. zur Rel. & Lit. des Test., N. F. X). Göttingen Vandenhoeck 1917 108 p. | LZB 1919 90 v. D.

F. Legge, Forerunners and rivals of christianity, being studies in religious history from 330 B.C. to 330 A.D.* | RH 1920, 2 83 Guignebert.

A. Loisy. Les mystères païens et le mystère chrétien. Paris Nourry 1919 368 p. | RA 1919, 2 384 S. Reinach | RC 1920 201 Alfaric | REA 1920 148 Alfaric | RH 1920, 2 88 Guignebert.

E. J. Martin, The emperor Julian, an essay on his relations with the christian religion. London Soc. for from. Christ. knowl. 1919. | EHR 1920 302 A. G.

J. Marx, Abriss der Patrologie, 2ᵉ Aufl. Paderborn Schöningh 202 p. | HJ XXXIX 792 Weyman.

A. Mentz, Die Zusammenkunft der Apostel in Jerusalem und die Quellen der Apostelgeschichte ex: Z. f. d. neutest. Wiss., 1917-1918, p. 177-195). Giessen Töpelmann. | BPhW 1 19 53 Thomsen.

P. Monceaux, Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne; cf. Histoire de la littérature.

R. Reitzenstein, Historia monachorum und Historia Lausiaca. Eine Studie zur Geschichte des Mönchtums und der frühchristlichen Begriffe Gnostiker und Pneumatiker*. | ZKG 1920 388 Beth.

K. H. Schäfer, Kirchen und Christentum in dem spätrömischen und frühmit-



telalterlichen Köln (Ann. d. histor. Vereins f. d. Niederrhein, 98). Köln Boisserée 1916 p. 29-136. | LZB 1919 808 Schneider.

K. L. Schmidt, Der Rahmen der Geschichte Jesu. Literarkritische Untersuchungen zur ältesten Jesusüberlieferung. Berlin Trowitsch 1919 322 p. | LZB 1919 885 Fiebig | WKPh 1920 209-212, 241-247 Bultmann.

H. von Schubert, Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter. Ein Handbuch, I. Tübingen Mohr 1917 XII 400 p. | HJ 1920 233 Bigelmair.

R. Sohm, Das altkatholische Kirchenrecht und das Dekret Gratians. München Dunker 1918 674 p. | HVJ XIX 505-513 Sehling.

E. Spearing, The patrimony of the roman Church in the time of Gregory the Great. Cambridge Univ. Pr. 1918 XIX 147 p. | EHR 1919 118 E. W. B. | RHR 1919 116 Houtin.

J. Tixeront, Précis de patrologie ; cf. Histoire de la littérature.

L. Troje, 'Αδάμ und Ζωή. Eine Szene der altchristlichen Kunst in ihrem religionsgeschichtlichen Zusammenhange (Sitzb. Heidelb. Akad. 1916, 17). Heidelberg Winter 1916 107 p. | BJ 1920 201-204 Jacoby | BPhW 1919 565 Lehmann.

O. D. Watkins, A history of penance, being a study of the authorities for the whole Church to A. D. 450, for the Western Church from A. D. 450 to A. D. 1215. 2 vol. London Longmans 1920. | EHR 1920 584 Browne.

V. Weber, Die antiochenische Kollekte, die übersehene Hauptorientierung für die Paulusforschung. Grundlegende Radikalkur zur Geschichte des Urchristentums*. | LZB 1920 49 G. H | WKPh 1919 5 Dibelius.

J. Weiss, Das Urchristentum, II, erg. von *R. Knopf*. Göttingen Vandenhoeck 1917 p. 417-681. | DLZ 1920 169 Hennecke.

G. Wetter, Charis. Ein Beitrag zur Geschichte des alten Christentums. Leipzig Hinrichs 1913 224 p. | RA 1919, 2 269 S. Reinach.

J. Zeiller, Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*. | JS 1920 37-40 Merlin | RC 1919-331 de Labriolle | RLC II 354 Buonaiuti.

VII. HISTOIRE DES DISCIPLINES.

A. Philosophie.

J. W. Beardslee, The use of φύσις in the fifth-century greek literature*. | CR 1920 68 Braunholtz.

J. Burnet, L'aurore de la philosophie grecque, éd. franç. par *A. Reymond*. Paris Payot 1919 436 p. 12 fr. | BMB 1920 8-13 Delatte.

P. Duhem, Le système du monde ; histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic, V. Paris Hermann 1917 596 p. | RH 1919, 2 99 Fliche.

W. A. Heidel, On certain fragments of the pre-Socratics (Proceed. American Acad. 1913, p. 680-734). | AGPh 1919 225 Lindsay.

R. Hönigswald, Die Philosophie des Altertums. München Reinhardt 1917 430 p. | LZB 1919 99 Pf.

A. Levi, Il concetto del tempo nei suoi rapporti coi problemi del divenire e dell'essere nella filosofia greca sino a Platone (ex : Riv. filos. neoscolatica 1919, 1). Milano « Vita e Pensiero » 1919 108 p. | BFC 1920 5 Bodrero.

H. Leisegang, Der heilige Geist. Das Wesen der mystisch-intuitiven Erkenntniss in der Philosophie der Griechen ; cf. Histoire religieuse.

H. F. Müller, Dionysios, Proklos, Plotinos. Ein historischer Beitrag zur neuplatonischen Philosophie (Beitr. z. Gesch. d. Philos. d. Mittelalt., XX, 3-4). Münster Aschendorff 1918 110 p. | LZB 1920 564 Gotthardt.

G. de Ruggiero, Storia della filosofia, I : La filosofia greca*. | BFC 1919 1-6 Munno.

Th. Whittaker, The neo-platonists, 2nd ed., with a Supplement on the Commentaries of Proclus. Cambridge Univ. Pr. 1918 XVI 318 p. | CR 1919 164 R.G B. | JHS 1919 239 J. H. S. | RHR 1919 117 A. H.

M. Wundt. Griechische Weltanschauung, 2ᵉ Aufl*. | DLZ 1919 477 Kranz.

E. Zeller. Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung dargestellt, I : Allgemeine Einleitung. Vorsokratische Philosophie, 1 ; 6ᵉ Aufl. von *Fr. Lortzing* und *W. Nestle*. Leipzig Reisland 1919 xvi 782 p. | BPhW 1920 505-516, 529-538, 554-564 Capelle.

B. Droit.

Droit romain.

Vocabularium iurisprudentiae Romanae ed. *B. Kübler*, V, 2 [sed-sors]*. | WKPh 1920 178 Kalb.

— Leges Saxonum und Lex Thuringorum ; cf. Textes, Germaniae monumenta.

— Fragmenta Iuris Quiritium, ed. *C. L. Kooiman**. | WKPh 1920 372 Grupe.

— Der Gnomon des Idios logos, bearb. von *E. Seckel* und *W. Schubart*, I : Der Text ; cf. Textes, Idios Logos.

G. Beseler, Beiträge zur Kritik der römischen Rechtsquellen, IV. Tübingen Mohr 1920 353 p. | ZRG 1920 319 Mitteis.

E. Ciaceri, Processi politici e relazioni internazionali. Studi sulla storia politica e sulla tradizione letteraria della Repubblica e del' Impero (Ricerche sulla storia e s. diritto rom., II). Roma Nardecchia 1918 434 p. | BFC 1919 99 Lavagnini | EHR 1920 436 Stuart Jones | RH 1920, 2 108 Lécrivain.

E. Cocchia di Enrico, Il tribunato della plebe e la sua autorità giudiziaria studiata in rapporto colla procedura civile. Napoli Pierro 1917 565 p. | RF 1919 289 Costanzi.

E. Costa, Cicerone giureconsulto, IV : Il diritto e il processo penale (ex : Mem. Accad. Sc. Bologna, II, 2-3). Bologna Gamberini 1919 115 p. | RF 1919 483 Sabbadini.

Id., Profilo storico del processo civile romano. Roma Athenaeum 1918 xiv 229 p. | ZRG 1920 304 Wenger.

Id., Le acque nel diritto romano. Bologna Zanichelli 1919 xiv 117 p. | ZRG 1920 307 Wenger.

E. Cuq, Manuel des institutions juridiques des Romains*. | RH 1919, 1 105 Toutain.

F. Desserteaux, I : Études sur la formation historique de la *capitis deminutio* ; II : Évolution et effets de la *capitis deminutio*, 1. Paris Tenin 1919. | NRD 1919 666-678 Michon.

O. Gradenwitz, Versuch einer Dekomposition des Rubrischen Fragments (Sitzb. Heidelb. Akad. 1915, 9). Heidelberg Winter 1915 53 p. | BPhW 1920 371 Kalb.

P. Huvelin, Études sur le furtum dans le très ancien droit romain, I : Les sources (Ann. Univ. Lyon, Droit, Lettres, 29). Lyon Rey 1915 | RC 1920 242-247 Φ. | RH 1919, 1 106 Toutain.

P. H. L. Lamberts Hurrelbrinck, De Wetgeving der twaalf tafelen ; cf. Textes, Duodecim tabulae.

Fr. List, Grundriss des römischen Rechts. Giessen Roth 1919 164 p. | DLZ 1920 212 Braunholtz | LZB 1920 131 A.B.

L. Mitteis, Antike Rechtsgeschichte und romanistisches Rechtsstudium. Wien Fromme 1917 23 p. | BPhW 1920 321 Kübler.

Id., Aus römischem und bürgerlichem Recht*. | LZB 1919 204 Nickel.

E. Pais, Ricerche sulla storia e sul diritto romano : —

— I : Dalle guerre puniche a Cesare Augusto*. | EHR 1920 436 Stuart Jones.

— III : I fasti dei tribuni della plebe e lo svolgersi della tribunicia podestà sino all' età dei Gracchi. Roma Maglione 1918 434 p. | JS 1919 237-248 Piganiol.

J. Pétrau-Gay. Évolution historique des exceptiones et des praescriptiones. Paris Rousseau 1916 279 p. | ZRG 1920 334-340 Koschaker.

F. de Visscher, Les actions noxales et le système de la noxalité, d'après ses origines historiques et la loi des XII tables. Paris de Boccard 1919 58 p. | NRD 1919 112 Appleton.

M. Wlassak, Zum römischen Provinzialprozess (Sitzb. Akad. Wien, CXC, 4). Wien Hölder 1919 98 p. | BPhW 1920 411-420 Kübler | ZRG 1919 360-364 Mitteis.

Id., Anklage und Streitbefestigung im Kriminalrecht der Römer (Stizb. d. Wiener Akad. 184, 1 1917) 252 p. | ZRG 1919 364-370 Koschaker.

C. Droit grec.

• *Bastid*, L'hypothèque grecque et sa signification historique. Tours Salmon 1915 153 p. | REG 1920 97 Gernet.

H. Kreller, Erbrechtliche Untersuchungen auf Grund der graeco-aegyptischen Papyrusurkunden. Teubner 1919 427 p. | ZRG 1920 340-354 Schwarz.

P. M. Meyer, Juristische Papyri ; cf. Papyrologie.

A. W. Persson, Vorstudien zu einer Geschichte der attischen Sakralgesetzgebung, I : Die Exegeten und Delphi ; cf. Histoire religieuse.

A. B. Schwarz, Die öffentliche und private Urkunde im römischen Aegypten. Studien zum hellenistischen Privatrecht (Abhandl. Sächs. Akad. Wiss. XXXI, 3). Teubner 1920 310 p. | ZRG 1920 320-330 Mitteis.

A. Steinwenter, Studien zu den koptischen Rechtsurkunden aus Oberägypten (Stud. z. Pal. und Pap. XIX). Leipzig Haessel 1920 79 p. | ZRG 1920 330-334 Koschaker.

R. Taubenschlag, Das Strafrecht im Rechte der Papyri*. | DLZ 1919 101 Steinwenter.

D. Sciences.

Bericht über die Literatur zur antiken Medizin 1911-1917, von *Fr. E. Kind* | JAW 180 p. 1-108.

Studies in the history and method of science, ed. by *Ch. Singer*, II [en particulier : *Ch. Singer*, greek biology ; *E. Dreyer*, Mediaeval astronomy ; *T. Withrington*, The Asclepiadae and the priests of Asclepius ; *J. M. Child*, Archimedes' principle of the balance ; *A. Platt*, Aristotle on the heart]. Oxford Clarendon Pr. 1921 xxii 559 p. 4°. | CJ XVII 108 E. T. M.

Fr. Boll, Antike Beobachtungen farbiger Sterne, mit einem Beitrag von *C. Bezold**. | BPhW 1919 1191 Tittel | LZB 1919 282 Hillebrand.

J. M. Burnam, A classical technology, edited from Codex Lucensis, 490. Boston Badger 1920 170 p. | CJ XVI 316 Ullman.

W. Capelle, Berges- und Wolkenhöhen bei griechischen Physikern*. | AGPh 1918 62 Jordan.

H. Diels, Antike Technik, 2° Aufl. Teubner 1920 243 p. | BBG 1920 130 Stemplinger | LZB 1920 572 Lamer | NJA 1920 237-240 Ilberg | NTF IX 63 Heiberg.

J. K. Fotheringham, A solution of the ancient eclipses of the sun (ex : Monthly notices of the roy. astron. Soc. LXXXI, 2) 24 p. | RH CXXXVII 265 Th. Reinach.

Ch. H. Haskins, Travaux sur la littérature scientifique en latin du xii° s. | JS 1919 57-73 Langlois.

G. Hellmann, Beiträge zur Geschichte der Meteorologie, II [n°s 6-10] (Veröffentl. d. Preuss. Meteorol. Instit. n° 296). Berlin Behrend 1917 340 p. 4°. | BPhW 1919 221 Boll.

J. Hirschberg, Geschichte der Augenheilkunde. Registerband, 2° Aufl. (Hdb. der ges. Augenheilkunde, XV, 2). Berlin Springer 1918 290 p. | BPhW 1919 897 Kind | WKPh 1920 371 Fuchs.

S. Holth, Greco-roman and arabic bronze instruments and their medico-surgical use (ex : Vidensk. Skrift. 1919, 1). Kristiania Dybwad 20 p. | RA 1919, 2 387 S. Reinach.

E. Hudi, Die Herstellung und Verwertung von Käse im griechisch-römischen Altertum. | WKPh 1919 80 Blümner.

G. Loria, Le scienze esatte nell' antica Grecia, 2ª ed. Milano Hoepli 1914 xxiv 974 p. | BPhW 1920 8 Tittel.

K. Miller, Die Erdmessung im Altertum und ihr Schicksal. Stuttgart Strecker 1919 64 p. | HJ 1919 365 Fischer | LZB 1920 639 Philipp.

L. Moulé, Les fraudes pharmaceutiques dans l'antiquité (ex : Bull. Soc. fr. hist. de la médec.). Paris 27 p. | RA 1920, 2 348 S. Reinach.

A. Neuburger. Die Technik des Altertums. Leipzig Voigtländer 1920 xxvii 569 p. | DLZ 1920 158 Heilborn | HJ 1920 329 Weymann | LZB 1920 530 Geyer.

A. Norlind, Das Problem des gegenseitigen Verhältnisses von Land und Wasser und seine Behandlung im Mittelalter (ex : Festskr. Lunds Univ. jubil. 1918 ; Lunds Univ. Arsskr., I, 14, 12). Leipzig Harrassowitz 1918 54 p. | BPhW 1919 752 Philipp | MPh 1920 39 Ludolfs.

J. Ruska, Griechische Planetendarstellungen in arabischen Steinbüchern (Sitzb. Heidelb. Akad. 1919, 3). Winter 1919 50 p. | BPhW 1920 467 Tittel | LZB 1920 711 Brockelmann.

E. Sachs, Die fünf platonischen Körper. Zur Geschichte der Mathematik und der Elementenlehre Platons und der Pythagoreer*. | DLZ 1920 633 Hoffmann | LZB 1919 372 Hoppe.

O. Schmiedeberg, Ueber die Pharmaka in der Ilias und Odyssee ; cf. Homerus.

E. Schramm, Die antiken Geschütze der Saalburg. Bemerkungen zu ihrer Rekonstruktion*. | DLZ 1919 589-592, 618-621 Gohlke | HVJ XX 94 Leisegang MHL 1919 203 Philipp | WKPh 1919 225 Oehler.

E. Stemplinger, Sympathieglauben und Sympathiekuren in Altertum und Neuzeit. München Gmelin 1919 91 p. | BBG 1920 22 Stadler | BPhW 1920 176 Steinert.

K. M. Swoboda, Römische und romanische Paläste. Eine architekturgeschichtliche Untersuchung. Wien Schroll 1919 279 p. | DLZ 1919 584 Strzygowski.

K. Trüdinger, Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie ; cf. Histoire.

J. van Wageningen, Die Namen der vier Temperamente (ex : Janus XXIII, p. 48-55). Leiden 1918 ;

Id., De quattuor temperamentis (ex : Mnemosyne XLVI, p. 374-382). Leiden 1918. | BPhW 1919 994 Thomsen.

E. Wiedemann und *E. Hauser*, Uhr des Archimedes und zwei andere Vorrichtungen (Abh. Leop. Carol. Deutsch. Akad. der Naturforscher, CIII, 2). 41 p. | BPhW 1919 584-594, 604-612 Hauser.

VIII. MÉLANGES, RECUEILS, PÉRIODIQUES GENERAUX.

Memoirs of the American Academy in Rome, I and II. New York Univ. Pr. Ass. 1917 and 1918. | CPh 1920 302 Laing.

Mélanges d'histoire littéraire et de philologie offerts à M. *B. Bouvier* [articles de *A. Séchehaye* et *Ch. Bally*]. Genève Sonor 1920 360 p. | BSL 69 171 Meillet.

J. Burckhardts, Vorträge 1844-1887, hrsg. von *E. Dürr*. Basel Schwabe 1918 xiii 483 p. (littérature, philosophie et religion grecque). | ZG 1919 115 Koepp.

Scritti letterari di *G. Canna*, con introd. da *C. Pascal* e disc. fun. di *E. Comello*. Casale Monferrato Stabil. tip. Cassone 1919 414 p. | BFC 1920 151 Valmaggi.

W. W. Fowler, Roman essays and interpretations (religion, histoire, études sur Virgile et Horace). Oxford Clarendon Pr. 1920 290 p. | CJ XV 444 van Buren | EHR 1920 614 H.S.J. | JRS 1919 216 Conway | WKPh 1929 321 Nohl.

Festschrift für E. Hahn (Stud. und Forsch. z. Menschen- und Völkerkunde). Stuttgart Strecker 1917. | BPhW 1919 385 Philipp.



Festgabe A. Kaegi dargebracht. Frauenfeld Huber 1919 243 p. | BSL 68 50 Meillet | DLZ 1920 425 | RC 1920 241 Meillet.

Fr. Skutsch, Kleine Schriften*. | RPh 1920 85 Lejay.

Classical Studies in honor of Ch. F. Smith, by his colleagues. Univ. of Wisconsin Stud. nº 3. Madison 1919. | CJ XV 252 Kingery | CPh 1919 398 Shorey | CR 1920 69 Granger.

Fr. Vollmer, Lesungen und Deutungen, II & III ; cf. Critique des textes.

IX. HISTOIRE, TRADITION, MÉTHODE DES ÉTUDES CLASSIQUES.

A. Histoire des études : humanisme et philologie.

Textes d'humanistes.

— Abälards philosophische Schriften, I : Die Logica « Ingredientibus », 1 : Die Glossen zu Porphyrius, hrsg. von *B. Geyer* (Beitr. z. Gesch. d. Philos. d. Mittelalt., XXI, 1). Münster Aschendorff 109 p. | BPhW 1920 36 Weinberger.

— Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, fasc. V, ed. *R. Steele*. Oxford Clar. Pr. 1920. | CR 1921 118 J. W.

[illegible] Aligheri de uulgari eloquentia libri II rec. *L. Bertalot*. Friedrichs- [illegible] 917 88 p. | WKPh 1919 131 Manitius.

— Erasmi Dialogus Ciceronianus, ed. *J. C. Schönberger*, I : Text. Huttler 1919 82 p. | WKPh 1920 81 Manilius.

V. Andersen, Erasmus (Tider og typer of dansk historia, I : Humanisme, 1, 1). Copenhague Gyldendal 1916 236 p. | LZB 1920 935 Penner.

P. Mestwerdt, Die Anfänge des Erasmus, Humanismus und deuotio moderna, hrsg. von *H. von Schubert* (Stud. z. Kultur und Gesch. der Reform., II). Leipzig Haupt 1917 xxxi 343 p. | HJ XXXIX 751 Pfleger.

— The Eclogues of Faustus Andrelinus and Ioannes Arnolletus, by *W. P. Mustard**. | CR 1919 40 Owen | RH 1919, 2 320 Renaudet.

— Fulcheri Carnotensis Historia Hierosolymitana, hrsg. von *H. Hagenmeyer* Heidelberg Winter 1913. | EHR 1920 119 Davis.

E. Walser, Poggius Florentinus. Leben und Werke (Beitr. zur Kulturgesch. des Mittelalt., XIV). Teubner 1914 567 p. | HVJ XIX 105 Joachimsen.

L. Grilli, Versioni poetiche con una notizia sul Poliziano latino. Firenze Le Monnier 1918 xl 315 p. | RLC 1919 39 Ussani.

A. von Martin, Coluccio Salutati und das humanistische Lebensideal. Ein Kapitel aus der Genesis der Renaissance (Beitr. z. Kulturgesch. des Mittelalt., XXXIII). Teubner 1916 299 p. | HVJ XIX 105 Joachimsen.

G. W. Robinson, Joseph Scaliger's estimates of latin and greek authors (Harvard Stud. class. philol. XXIX 1918). | CR 1920 38 Bury.

— Thomas a Kempis, Opera omnia ed. *M. J. Pohl*, IV : Tractat. ascetic. part. extrem. ; reliqui ix tract. Freiburg Herber 1918 692 p. | DLZ 1919 905 Windel.

— P. P. Vergerii, De ingenuis moribus et liberalibus studiis adulescentiae libellus, nuova ed. di *A. Gnesotto* (ex : Atti Accad. Padova, XXXIV, 2), xxiii 62 p. | RF 1919 484 Rossi.

F. K. Foster, English translations from the greek : a bibliographical survey. New York Columbia Univ. Pr. 1918 xxix 146 p. | JHS 1919 240.

M. Kasterska, Les poètes latins polonais jusqu'en 1589. Paris Rousseau 1918. | JS 1919 50 Léger.

G. Pascoli, I poemetti latini di soggetto virgiliano e oraziono, trad. da *A. Gandiglio*. Bologna Zanichelli 1920 220 p. | RF 1921 131 Lenchantin de Gubernatis.

Études.

Universitatum et eminentium scholarum Index generalis. publ. par *R. de Montessus de Ballore*, 1919. Paris Gauthier-Villars 1919 768 p. | RH 1920, 2 122.

Vom Altertum zur Gegenwart. Die Kulturzusammenhänge in den Hauptepochen und auf den Hauptgebieten. Leipzig Teubner 1919 308 p. | BPhW 1920 271 Wagner | DLZ 1920 239 Wahl | KBW 1919 236 Nestle | NTF VIII 149 Heiberg | WKPh 1920 63 Lamer.

La Grèce immortelle (recueil de conférences de propagande). Genève Édition d'art Boissonnas 1919 259 p. | RA 1920, 1 385 S. Reinach | REA 1920 217 Radet | REG 1920 435 W. D.

Bl. Baeumker, Der Platonismus im Mittelalter*. | LZB 1919 4 Petersen.

C. Barbagallo, Giuseppe Fraccaroli e l'opera sua. Bologna Zanichelli 1919 129 p. | RF 1919 488 Bignone.

C. Borinski, Die Antike in Poetik und Kunsttheorie vom Ausgang des klassischen Altertums, I : Mittelalter*. | CJ XIV 585 Oldfather.

W. Brecht, Klassisches Altertum und neueste Dichtung (ex : Mitteil. d. Wiener Ver. d. Freunde d. hum. Gymn.). Wien und Leipzig Fromme 22 p. | BPhW 1919 320 Pfeiffer.

I. Bywater, Four centuries of greek learning in England. Oxford Clarendon Pr. 1919 20 p. | CR 1920 110 Housman | EHR 1920 471 M. R. J. | MPh 1920 17 Hesseling | WKPh 1920 339 Kroll.

L. Cooper, The greek genius and his influence. Some essays and extracts*. | BFC 1919 109 Bignone.

Delfour, La culture latine*. | BMB 83 Remy.

G. Ferrero, Le génie latin et le monde moderne*. | BMB 1920 91 Faider.

K. Heinemann, Die tragischen Gestalten der Griechen in der Weltliteratur; cf. Histoire littéraire.

E. Horneffer, Der Platonismus und die Gegenwart. Kassel Orma 1920 144 p. | LZB 1920 971 Petersen.

E. Howald, Fr. Nietzsche und die klassische Philologie. Gotha Perthes 1920 44 p. | LZB 1920 523 K.

O. Immisch, Das Nachleben der Antike (Das Erbe der Alten, Neue Folge, I). Leipzig Dieterich 1919 64 p. | BPhW 1920 227 Steinert | CJ XV 447 Oldfather | DLZ 1920 143 Weinreich | HJ 1920 353 Weyman | LZB 1919 938 Ruppert | MPh 1920 73 Hesseling.

P. Lehmann, Aufgaben und Anregungen der lateinischen Philologie des Mittelalters (Sitzb. Bayer. Akad. 1918, 8). München Franz 1918 59 p. | BPhW 1919 511-517 Mayer | LZB 1919 544 Manitius.

F. L. Lucas, Seneca and Elizabethan tragedy; cf. Textes, Seneca.

R. Millet, Socrate et la pensée moderne, 4e éd. Paris Plon 1920 xxi 287 p. | BMB 1920 268 Nihard | RH 1920, 2 289 Glotz.

Fr. Overbeck, Vorgeschichte und Jugend der mittelalterlichen Scholastik; eine kirchenhistorische Vorlesung. Basel Schwabe 1917 315 p. | HVJ XX 64 Leisegang.

C. Pascal, Le scritture filologiche latine di Giacomo Leopardi. Catania Battiato 1919 71 p. | BFC 1919 59 Landi | RF 1919 489 Lenchantin de Gubernatis.

Fr. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen und Universitäten vom Ausgang des Mittelalters bis zur Gegenwart. Mit besonderer Rücksicht auf den klassischen Unterricht, 3e Aufl. von *R. Lehmann*, I. Leipzig Veit 1919 636 p. | DLZ 1920 785 Kaufmann.

J. S. Phillimore, The revival of criticism; cf. Critique des textes.

Rh. Roberts, Greek civilisation as a study for the people*. | CR 1920 69 Granger.

A. Rosenberg, Longinus in England bis zum Ende des 18. Jahrhunderts. Berlin Mayer & Müller 1917 159 p. | LZB 1919 309 M.L.

J. E. Sandys, A short history of classical scholarship*. | RH 1919, 1 303 Halphen.

Schönberger, Deutche Parallelen zu Horaz. Augsburg 1920 16 p. | BPhW 469 Schulze.

E. Stemplinger, Deutschtum und Antike in ihrer Verknüpfung (Aus Natur & Geisteswelt). Teubner 1920 120 p. | BBG 1920 18 Ammon.

J. A. K. Thomson, The greek tradition. Essays in the reconstruction of ancient thought*. | CJ XIV 462 E.T.M.

A. F. West, Value of the classics*. | CR 1919 122 Granger.

U. von Wilamowitz-Moellendorff, Theodor Mommsen. Anspr. im Instit. für Altertumskunde. Berlin Weidmann 1918 16 p. | BPhW 1919 227 Lenschau | WKPh 1919 82 Stein.

P. C. Wilson, Wagner's drama and greek tragedy. New York Columbia Univ. Pr. 1919 97 p. | BFC 1920 94 Olivero | RF 1920 402 de Gubernatis.

B. Méthode des études : pédagogie.

Neues Leben im altsprachlichen Unterricht. Berlin Weidmann : —

— *A. Dresdner*, Der Erlebniswert des Altertums und das Gymnasium.

— *R. Gaede*, Welche Wandlungen des griechischen und lateinischen Unterrichts erfordert unsere Zeit ;

— *O. Wichmann*. Der Menschheitsgedanke auf dem Gymnasium. | LZB 1919 440 Pfeiffer | MPh 1919 209 Cannegieter | WKPh 1919 491 Martens.

The classics in British education (Reconstruction problems, 21). London H. M. Stationery Office 1919. | CR 1919 83 D.A.S.

Fr. Cramer, Der lateinische Unterricht. Ein Handbuch für Lehrer. Berlin Weidmann 1919 XII 538 p. | LZB 1920 648 Philipp | NJP 1920 48-51 Scheindler | ZG 1920 285 Stegmann.

W. A. Ellis, Why study latin ? [15 lettres aux élèves et aux parents]. | CJ XVI 317.

E. Fabricius, Der bildende Wert der Geschichte des Altertums (Geschichtl. Abende Zentralinst. f. Erzieh., 6). Berlin Mittler 1918 28 p. | BPhW 1919 630-638 Helck.

A. Graf, Los vom Philologismus ! Eine Laienpredigt über die Reformbedürftigkeit unseres Mittelschulwesens. Nürnberg Burgverlag 1919 63 p. | WKPh 1920 82-88 P. Cauer.

M. Havenstein, Die alten Sprachen und die deutsche Bildung. Berlin Mittler 1919 92 p. | DLZ 1920 645-649, 662-665 Samter.

W. Kroll, Die wissenschaftliche Syntax im lateinischen Unterricht*. | IJ 1919 21 Hofmann.

R. Lankester, Natural science and the classical system in education : Essays new and old. London Heinemann 1918 268 p. | CR 1919 110 Granger.

W. P. Lewis, Pratical hints on the teaching of latin. Macmillan 210 p. | CR 1920 35 Appleton.

E. Norden, Die Bildungswerte der lateinischen Literatur und Sprache auf dem humanistischen Gymnasium. Berlin Weidmann 1920 55 p. | BBG 1920 134 Ammon | LZB 1920 743 Schnell | ZG 1920 165.

Fr. Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts ; Histoire des études.

P. O. Place, Beginning latin. New York Amer. Book Co. 1919. | CJ XV 380 Dickson.

E. Samter, Deutsche Kultur im lateinischen und griechischen Unterricht. Berlin Weidmann 1920. | WKPh 1920 410 Kern.

M. Schuster, Die altklassische Lektüre und die Koedukation (ex : ZöG LXVIII). Wien 1918 | BPhW 1919 1137 Helck.

A. Souter, Hints on the study of latin, A.D. 125-750 (Helps for students of history). 1920. | EHR 1920 296 D.



L. Valmaggi, Per la grammatica (ex : Atti R. Accad. Torino, LIV) 10 p. | RF 1919 283-286 Lenchantin de Gubernatis.

X. LIVRES D'ÉTUDE.

Ouvrages encyclopédiques et bibliographiques.

Pour les catalogues et inventaires de bibliothèques, cf. Histoire des textes.

Bibliotheca philologia classica. Index librorum, periodicorum..., dig. *V. R. Dietrich*, vol. 32 et 33. Leipzig Reisland 1915-1916 308 et 438 p. | WKPh 1919 36-41, 59-61 Klussmann.

The year's work in classical studies 1917, ed. by *St. Gaselee*. London Murray 128 p. | CJ XIV 335 M.N.W. | MPh 1920 25 Slijper.

Griechische Philologie [compte-rendu des travaux publiés de 1914 à 1918], par *E. Howald*. (Wissensch. Forschungsberichte hrsg. von K. Hönn, 4). Gotha Perthes 1920 72 p. | WKPh 1920 417 Kroll.

Lateinische philologie, wissenschaftlicher Forschungsbericht (1914-1918) hrsg. von *W. Kroll*. Gotha Perthes 1919 87 p. | ZG 1920 233 Helm.

Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft, von *Pauly-Wissowa*, neue Bearb. von *W. Kroll* : —

— Supp.-Bd. III : Aachen-Juglandem. Stuttgart Metzler 1918 1306 col. | BPhW 1919 803 Tolkiehn | WKPh 1919 193 Harder.

— XIX. Halbband : Iugurtha-Ius Latii. 1280 col. | HJ XXXIX 399 Weyman.

— XX. Halbband : Ius liberorum-Katochos. Stuttgart Metzler 1919 col. 1282-2542. | LZB 1920 874 | WKPh 1920 433 Harder.

Manuel des études grecques et latines, par *L. Laurand**. | BSL 67 216 Meillet : —

— I : Géographie, histoire, institutions grecques*. | BFC 1919 45 Amatucci | RC 1919 261 et 301 Meillet.

— II : Littérature grecque*. | RF 1920 130 Bassi.

— III : Grammaire historique grecque.

— IV : Géographie, histoire, institutions romaines. 1917. | CR 1919 164 Genner | RC 1919 261 Meillet | RPh 1919 93 Jalabert.

— V : Littérature latine. 1918 p. 489-622. | CR 1919 164 Genner | RF 1919 102 Bassi | RPh 1919 93 Jalabert.

— VI : Grammaire historique latine. 1918 p. 623-741. | RC 1919 261 Meillet | RPh 1919 93 Jalabert.

— VII : Métrique, Sciences complémentaires : critique des textes, paléographie, épigraphie, numismatique, archéologie, histoire de la philologie, bibliographie, le travail philologique. 1919. | BFC 1920 133 de Gubernatis | RC 1920 21 Meillet.

Die altklassische Kultur für Realgymnasien, von *K. Schnobel*, 3ᵉ Aufl. Teubner 1919 112 p. | BBG 1920 155 Hartmann.

Die altklassische Welt, von *H. Lamer*. Neubearb. von *M. Wohlrabs* Altklassischen Realien im Gymnasium, 1ᵉ et 2ᵉ Aufl. Teubner 1918 et 1920 154 et 168 p. | KBW 1919 179 Nestle | MHL 1919 15 Geyer | WKHh 1919 73 Jaeckel

Dictionnaires, manuels, grammaires, méthodes, chrestomathies.

Heinichens Lateinisch-deutsches Schulwörterbuch, 9ᵉ Aufl. von *H. Blase*, *W. Reeb*, *O. Hoffmann**. | AIF 1920 30-34 Hofmann.

Biennium latinum, a translation and composition book for beginners ; Further rules for latin prose, to be used with a volume of Exercises, 146, 108, 192 p. | CR 1920 71.

Latijnsche Leergang voor Gymnasia en Lycea. Groningen Wolters : —

— I : *E. Slijper*, Buigingsleer ;

— II : *F. Muller*, Syntaxis. 191 p. 120 p. | BSL 68 68 Meillet | MPh 1920 229 Brinkgreve.

Lateinische Schulgrammatik, erweit. Ausgabe der « Kleinen latein. Sprachlehre », von *F. Schultz*, bearb. von *M. Wetzel*, 6ᵉ Aufl. von *A. Wirmer*. Paderborn Schöningh 1917 387 p. | BPhW 1919 254 | WKPh 1919 389-395 Blase.

C. Bardt, Zur Technik des Uebersetzens lateinischer Prosa, 2ᵉ Aufl. von *K. Hubert*. Teubner 1918 65 p. | BBG 1920 24 Geyer | ZG 1919 120 Kurfess.

L. Byrne, The syntax of high-school latin ; a co-operative study, revised ed. Univ. Chicago Pr. 60 p. | CR 1920 74 Pantin.

E. Debrunner, Griechische Wortbildungslehre (Indog. Bibl., II. Sprachwiss. Gymnasialbibl. VII). Heidelberg Winter 1917 239 p. | WKPh 1919 247 Helbing.

K. Fecht et *J. Sitzler*, Griechisches Uebungsbuch für Ober-tertia, 4ᵉ Aufl. Freiburg Herder 1917 187 p. | BPhW 1919 258.

Fügner-Rosenberg, Hilfsheft zu Livius. Teubner 1918 140 p. | ZB 1920 55 Sternkopf.

A. Gandiglio, Sintassi latina corredata di nuovi esercizi, di letture latine prosastiche e poetiche e di temi continui per versioni, I : per la 3ᵃ classe ginnas. Bologna Zanichelli XIV 242 p. | BFC 1920 20 Romano.

J. Gebhardt, Altsprachliches Unterrichtswerk zum Schulgebrauch und Selbstunterricht, I : Lateinische Ergänzungsbücher mit Schlüssel. Leipzig Voigtländer 1919. | WKPh 1920 111 Kisting.

R. Helm et *G. Michaelis*, Lateinbuch für Oberrealschüler. Berlin Teubner 1918. | BPhW 1920 88.

Th. Herrle, Latein und Leben, ein Wiederholungs- und Uebungsbuch*. | BPhW 1919 257.

Id., Lateinisches Uebungsbuch für Studenten, reifere Schüler und Privatunterricht. Formenlehre. Berlin Weidmann 1919 72 p. | BBG 1920 156 Bullemer | BPhW 1920 90 | WKPh 1920 66 Kisting.

P. Huber, Lateinisches Uebungsbuch für die 5. Klasse, 2ᵉ Aufl. Bamberg Buchner 1917 100 p. | BPhW 1919 258.

Kaemmel-Ulbricht-Schmidt, Geschichtliches Unterrichtswerk für Sächsische höhere Anstalten, IV, 1, 2 : Griechische und Römische Geschichte, 5ᵉ Aufl. von *W. Becher*. Meissen Schlimpert. | BPhW 1919 226 Lenschau.

P. J. Llobera, Grammatica classicae latinitatis. Barcelona Subirena 1920 XXIV 579 p. | BSL 69 224 Meillet.

A. Luis, Hilfsbüchlein für den lateinischen Unterricht auf der Sexta, 2ᵉ Aufl. Münster Aschendorff 1918 32 p. | BPhW 1920 92.

B. L. d'Ooge, Concise latin grammar. Boston Giem 1921. | CJ XVII 106 Ullman.

Ostermann-Müller, Lateinisches und deutsches Wörterbuch zu Cäsars B.G. und Ovids Metam., 10ᵉ Aufl. von *H. Fritzsche*. Teubner 1918 310 p. | BPhW 1919 32-37, 55-63 Müller-Graupa.

F. Schultz, Kleine lateinische Sprachlehre, 29ᵉ Aufl. von *A. Fuhrer*. Paderborn Schöningh 1919 292 p. | BPhW 1920 91.

F. Sommer, Sprachgeschichtliche Erläuterungen für den griechischen Unterricht, Laut- und Formenlehre, 2ᵉ Aufl. Teubner 1919 104 p. | BBG 1920 25 Dutoit | BPhW 1919 901 Uhle | WKPh 1919 536 Wagner.

Id., Lateinische Schulgrammatik mit sprachwissenschaftlichen Anmerkungen. Frankfurt Diesterweg 1920 186 p. | NJP 1920 309 Debrunner | ZG 1920 283 Stegmann.

C. Stegman, Lateinische Schulgrammatik, 12ᵉ Aufl. Berlin Teubner 1917 293 p. | BPhW 1919 252.

Lectures et récréations.

Bell's one term latin classics ; I : Livy's Veii and the Etruscan Confederacy

(V, 1-32), ed. by *S. Winboldt*; II : Cicero Pro Milone (abrégé), ed. by *C.E. Laurence*. 45 et 33 p. | CR 1920 70.

Flosculi gracci, uitam et mores redolentes, decerpsit *A. Bl. Poynton*; cf. Textes, Collectanea.

M. Braunschvig, La femme dans la littérature latine. Recueil de textes latins à l'usage des jeunes filles. Paris Colin 1918 279 p. 5 Fr. | BMB 1920 90 Dossin.

E. Cook, Literary recreations ;

Id., More literary recreations [à propos des classiques]. London Macmillan. | CR 1920 181 Appleton.

C. E. Freeman and *W. D. Lowe*, A greek reader for schools, adapted from Aesop, Theophrastus, Lucian, Herodotus, Thucydides, Xenophon, Plato. Oxford Clarendon Pr. 142 p. | CR 1920 70.

E. Galletier et *G. Hardy*, Roma. Recueil des textes latins relatifs à l'histoire romaine*. | BMB 1920 81 Merchie.

U. Oxilia, Latinità spicciola [recueil de textes, mots, expressions curieuses]. Chiavari tip. Esposito 123 p. 16° | BFC 1920 140 Mesturini.

A. B. Reynolds, Latin reader. Nature study and easy stories for sight reading during the first year in latin. New York Heath 1918 xxiv 349 p. | CJ XIV 463 Dame.

K. Thieme, Scribisne litterulas latinas ? Kleine moderne Korrespondenz in lateinischer Sprache. 2e Aufl*. | MPh 1919 91 Enk.

C. F. Walters et *R.S. Conway*, Ad limen (recueil d'exercices et de lectures). London Murray 129 p. | CR 1920 70.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Z

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

REVUE DE PHILOLOGIE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

NOUVELLE SÉRIE

CONTINUÉE SOUS LA DIRECTION DE

ÉM. CHATELAIN, B. HAUSSOULLIER

MEMBRES DE L'INSTITUT

J. MAROUZEAU ET D. SERRUYS

DIRECTEURS A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

ANNÉE ET TOME XLVI, 4e LIVRAISON

(Octobre 1922)

SOMMAIRE : *Revue des Revues : Bibliographie analytique des articles de périodiques relatifs à l'antiquité classique* (Quarante-sixième année, Fascicules publiés en 1921), p. 1-164.

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1922

REVUE DES REVUES

BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE

DES ARTICLES DE PÉRIODIQUES

RELATIFS

A L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

publiée par

J. MAROUZEAU
Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études

Quarante-sixième année

Année 1921

ET COMPLÉMENT DES ANNÉES ANTÉRIEURES



— La rédaction de ce fascicule de la *Revue des Revues* a été réalisée en partie grâce à une subvention accordée à la *Société de bibliographie classique* par la *Confédération des Sociétés scientifiques françaises* sur des fonds votés par le Parlement.

INDEX DES PÉRIODIQUES DÉPOUILLÉS

Année 1921 et complément des années antérieures.

AA	Art and Archaeology.
AAN	Atti della R. Accademia di Archeologia, lettere e belle arti di Napoli.
AAV	Atti e Memorie della R. Accademia Virgiliana di Mantova.
AB	Analecta Bollandiana.
ABSA	Annual of the British School at Athens.
AE	Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς.
AGPh	Archiv für Geschichte der Philosophie.
AIV	Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere e arti.
AJA	American Journal of Archaeology.
AJPh	American Journal of Philology.
ARW	Archiv für Religionswissenschaft.
ASAA	Annuario della R. Scuola Archeologica di Atene e delle missioni italiane in Oriente.
ASPA	Atti della Società Piemontese di Archeologia e belle arti.
ASS	Archivio Storico Siciliano.
AUG	Annales de l'Université de Grenoble.
AUT	Annali delle Università Toscane.
A&R	Atene e Roma.
Ae	Aegyptus.
An	Anthropologie.
Ar	Archaeologia, or miscellaneous tracts relating to antiquity.
Ath	Athenaeum.
BA	Bollettino d'Arte del ministero della pubblica istruzione.
BAAR	Bollettino dell' Assoziazione Archeologica Romana.
BAB	Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique.
BAH	Bulletin de l'Académie d'Hippone.
BCAN	Bulletin de la Commission Archéologique de Narbonne.
BCAR	Bullettino della Commissione Archeologica comunale in Roma.
BCH	Bulletin de Correspondance Hellénique.
BCTH	Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques.
BFC	Bollettino di Filologia Classica.
BJ	Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher.
BM	Bulletin Monumental.
BPhW	Berliner Philologische Wochenschrift.
BSA	Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France.
BSL	Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.
BZ	Byzantinische Zeitschrift.
CBA	Cronaca delle Belle Arti.
CJ	Classical Journal.
CPh	Classical Philology.
CQ	Classical Quarterly.
CR	Classical Review.
CRAI	Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
CREG	Comptes rendus des séances de l'Association pour l'encouragement des Etudes Grecques (Revue des Etudes Grecques).
DPAA	Dissertazioni della Pontificia Accademia Romana di Archeologia.
E	Eranos, Acta philologica Suecana.
EHR	English Historical Review.
EO	Echos d'Orient.

G	Glotta.
GBA	Gazette des Beaux Arts.
Γ	Hermès, messager scientifique et populaire de l'antiquité classique [en russe].
H	Hermès.
Ha	Hermathena.
HJ	Historisches Jahrbuch.
HS	Harvard Studies in classical philology.
HV	Historische Vierteljahreschrift.
HZ	Historische Zeitschrift.
IF	Indogermanische Forschungen.
JDAI	Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts.
JEA	Journal of Egyptian Archaeology.
JHS	Journal of Hellenic Studies.
JPh	Journal of Philology.
JPhV	Jahresbericht des Philologischen Vereins.
JRS	Journal of Roman Studies.
JS	Journal des Savants.
JVA	Jahrbuch des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande (Bonner Jahrbücher).
K	Klio. Beiträge zur alten Geschichte.
KBW	Korrespondenz Blatt für die höheren Schulen Württembergs.
LF	Listy Filologicke.
M	Muséon.
MAAN	Memorie della R. Accademia di Archeologia, lettere e belle arti di Napoli.
MAAR	Memoirs of the American Academy in Rome.
MAL	Monumenti Antichi pubblicati dalla R. Accademia dei Lincei.
MB	Musée Belge. Revue de philologie classique.
MEFR	Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole Française de Rome.
MMAI	Monuments et Mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et belles lettres.
MSL	Mémoires de la Société de Linguistique de Paris.
Mn	Mnemosyne.
NBAC	Nuovo Bullettino di Archeologia Christiana.
NC	Numismatic Chronicle and Journal of the Numismatic Society.
NE	Νέος Ἑλληνομνήμων.
NGG	Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaft zu Göttingen.
NJA	Neue Jahrbücher für das klassische Altertum.
NJP	Neue Jahrbücher für Paedagogik.
NHJ	Neue Heidelberger Jahrbücher.
NPS	New Palaeographical Society.
NRD	Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger.
NRS	Nuova Rivista Storica.
NSA	Notizie degli Scavi di antichità.
NTF	Nordisk Tidsskrift for Filologi.
NZ	Numismatische Zeitschrift.
PA	Pro Alesia.
Ph	Philologus.
Pha	Philologica. Journal of comparative philology.
PhW	Philologische Wochenschrift.
RA	Revue Archéologique.
RAA	Revue de l'Art Ancien et moderne.
RAL	Rendiconti della R. Accademia dei Lincei.
RAf	Revue Africaine.
RB	Revue Bénédictine.
RC	Revue Celtique.
RCC	Revue des Cours et Conférences.
REA	Revue des Études Anciennes.

N. B. — Seuls sont analysés dans ce fascicule les articles de ***Revues proprement dites***. Les Travaux et Mémoires, Commentationes, Abhandlungen, Studies, qui paraissent dans des Collections, Bibliothèques, publications d'Académies, d'Universités, de Sociétés, avec une *pagination indépendante*, figurent dans la ***Revue des Comptes Rendus*** publiée d'autre part.

— Le présent fascicule comprend, outre les analyses des ***périodiques de l'année 1921***, celles de très nombreux périodiques de la *période de guerre et d'après-guerre*, qui n'avaient pu parvenir en temps utile à la Rédaction. Les lacunes encore subsistantes seront comblées dans les prochains fascicules.

TABLE DES MATIÈRES[1]

1. La présente bibliographie embrasse tout l'ensemble des disciplines qui intéressent l'*antiquité classique au sens le plus large du terme* : préhistoire hellénique et italique ; littérature, histoire et civilisation grecque, romaine, alexandrine et ptolémaïque, byzantine et gallo-romaine. Des subdivisions sont établies en conséquence dans chaque chapitre.

REVUE DES REVUES

BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE

DES ARTICLES DE PÉRIODIQUES

RELATIFS

A L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Année 1921 et complément des années antérieures

N. B. — Les analyses sont classées dans l'ensemble par *ordre de matières*, et dans chaque subdivision par *ordre alphabétique des noms d'auteurs*, avec renvois et correspondances, de façon à éviter, pour la consultation, l'intermédiaire d'un index.

Les *sigles* qui suivent chaque titre d'article renvoient aux périodiques dont la liste figure en tête du fascicule.

Les *chiffres* indiquent l'année (le tome pour les périodiques qui ne sont pas paginés par année) et la pagination de l'article.

Dans la première partie, où les auteurs sont classés alphabétiquement, les noms d'*auteurs grecs* sont transcrits sous leur forme latine.

I. AUTEURS ET TEXTES

Achilles Tatius. — *T. W. Lumb*, Notes on Achilles Tatius : CQ 1921 8-10. | Examen critique et commentaire de I, 9, 4-5 ; II, 7, 5 ; 9, 3 ; 15, 3 ; 19, 3 ; 34, 3 ; IV, 12, 1 ; V, 10, 6 ; 12, 2 ; 16, 5 ; 17, 8 ; 21, 1 ; VIII, 1, 5 ; 5, 5 ; 6, 13 ; 8, 1-2 ; 8, 3 ; 8, 13 ; 10, 3.

Aelianus. — *W. A. Oldfather*, A note on the *Lexicon militare* [compilation d'Elien] ; cf. Lexicon.

Aelius Aristides. — Cf. Hymni : *O. Weinreich*.

Aenigmata. — *O. Probst*, Lösung zum Rätsel eines Unbekannten : Ph 1921 425-427. | Le mot du rébus en vers publié par J. Klein (Rhein. Mus. XXIII, 662) d'après le ms. Paris n° 8088 Colbert. 1862, Reg. 4017, doit être *mustela*.

Aeschylus. — *E. Cavaignac*, Eschyle et Thémistocle. RPh XLV 102-106. | Il semble raisonnable de remonter jusqu'aux Dionysies de 470 pour dater les *Suppliantes* d'Eschyle ; le drame alors aurait une signification politique : Sparte réclamait aux Argiens l'extradition de Thémistocle réfugié à Argos, et Athènes s'était laissée entrainer à appuyer la demande de Sparte. Eschyle aurait alors choisi, dans les antiques légendes, un cas où Argos s'était montrée déjà protectrice des suppliants.

O. Engelhardt, Das Adler-Augurium im *Agamemnon* des Aeschylus : WKPh 1915 954-955. | Ratifie, sauf une réserve de détail, l'interprétation de Süsskand (cf. ci-dessous).

L. Havet, La semi-conjecture et les *Suppliantes* d'Eschyle : RPh LXV 74-85 ; 115-148. | Application de la semi-conjecture aux cas où le copiste a dû sauter du même au même (ci. ci-dessous : Critique des textes). Étude des lacunes que présente le texte des Suppliantes ; exemples de sauts horizontaux et verticaux.

O. Könnecke, Aesch. *Ag.* 467 ss. K. : WKPh 1915 664-672. | C'est bien à Clytemnestre qu'il faut attribuer ces vers, dont l'expression contournée convient à son attitude.

J.-C. Lawson, Aeschyles, *Agamemnon* : CR 1921 100. | Examen critique de 286 ss., 717 ss., 1169 ss.

H. L. Lorimer, Note on *Eumenides* 41-42 : CR 1921 143. | L'expression νεοσπαδὲς ξίφος s'explique par l'idée d'une purification de l'instrument de meurtre.

K. Löschhorn, Kritische Bemerkungen zu Aischylos : WKPh 1915 905-907. | Examen critique de *Suppl.* 86 et 762 ; *Choeph.* 551, 664, 698-9, 775, 822-3, 825 ; *Eum.* 675, 915.

— Ibid., 1096-1097. | Examen critique de *Agam.*-1, 79, 942.

F.-L. Lucas, Aeschylus and the hunting field ; cf. Histoire de la civilisation.

P. Maas, Aeschylus, *Suppl.* 397 : WKPh 1915 694. | Corr. χρῖμα, qui a été suggéré par les mots voisins de même racine, en πρᾶγμα.

P. Perdrizet, Le témoignage d'Eschyle sur le sac d'Athènes par les Perses : REG 1921 57-79. | Observations exégétiques : 1) θεῶν βρέτη συλᾶν v. 809-810 s'applique au rapt des idoles : les images que les Perses rapportèrent de Grèce devaient être en bronze. — 2) δαιμόνων ἱδρύματα v. 811 doit désigner les cimetières (δαίμονες = les morts). Profondément religieux et patriote, Eschyle avait dû souffrir fortement des sacrilèges commis par les barbares non seulement contre les temples et les dieux, mais contre les tombeaux et les morts.

G.-A. Piovano, Il coro delle *Coefore*. Analisi ed appunti Eschilei : RF 1921 7-32, 195-214. | Le chœur doit être considéré comme un personnage mêlé à l'action, qui selon les trois moments de la tragédie passe par trois phases sentimentales distinctes : désir de vengeance avant le drame, puis angoisse et perplexité, enfin soulagement et résignation dans l'attente des épreuves futures. Deux traits dominants dans le caractère du chœur : fermeté virile et sens de la dignité personnelle.

M. Platnauer, Adnotationes uariae : CR 1921 149-150. | Examen critique de Aesch. *Eum.* 1007.

J.-U. Powell, Aeschylus, *Choephori* 296 : CR 1921 99-100. | L'addition d'une lettre [ἀ]παμφθάρτωι rétablit le sens.

L. Radermacher, Sprachliches aus Aeschylus u. a. : WS 1918 79. | L'inversion des prépositions en poésie indique que des expressions telles que κατ' ὄπιν, εἰς μάτην ne forment pas un mot véritable.

E. Romagnoli, Il contenuto degli scolî laurenziani di Eschilo : AIV LXXV, 2 847-893. | Il ne faut pas trop dédaigner le secours de ces scolies. Les unes ne sont il est vrai que des explications évidentes ou terre-à-terre, d'un type qui a malheureusement survécu dans la critique moderne ; mais d'autres constituent un commentaire intéressant de la technique et de l'esthétique eschyléennes.

J.-A. Scott, Athenaeus on Aeschylus and Homer ; cf. Athenaeus.

A. Smyth, Notes on Aeschylus : CR 1921 97-99. | Examen critique de

Suppl. 6-10, 271-3, 300-3, 317-9, 324-6, 792-3, 819-21 ; *Prom.* 415-7, 703-6.

A. Süsskand, Das Adler-Augurium im *Agamemnon* des Aeschylus : WKPh 1915 496-502. | Analyse et interprétation du chœur 105-146.

Id., Chorpartie der *Choëphoren* des Aischylos : PhW 1921 616-624. | Analyse et explication méthodique du chœur (2e partie) qui suit la sortie d'Oreste, Pylade et Electre.

M. Tursini, Sul pensiero religioso di Eschilo nelle *Supplici* e nell' *Orestia* : RIGI 1921 1-9. | Il est impossible d'attribuer les deux pièces, comme le font Oberdick et Wecklein, à un même moment de l'évolution religieuse d'Eschyle : dans la première la foi est complète et inébranlable ; dans la seconde il y a désaccord entre la philosophie morale à tendances fatalistes du poète et la forme des croyances qui prédominent d'ordinaire dans son théâtre.

Aetna. — *A. Platt,* On *Aetna* 597, 8 : CR 1921 29. | *Et iam illa manus* cache peut-être un *Alcamenus* qui serait tout à fait sa place à côté de *Myronis* (lire : *Myronos*).

Albertus Magnus. — *M. Grabmann,* Das Albertusautograph in der Hofbibliothek zu Wien : HJ 1914 352-356. | Divers indices attestent que le commentaire de la Physique d'Aristote dans le Cod. miscell. 273 de Vienne est écrit et retouché de la main de l'auteur.

Id., Ein griechisches Homerzitat bei Albertus Magnus : HJ 1921 278-281. | Albert le Grand a dû emprunter la citation à un texte grec transcrit en caractères latins de l'*Eth. Nicom.*, et venant peut-être de la Summa découverte par A. Pelzer (Cod. Vat. Borghese 108).

Alcaeus. — *J. Sitzler,* Zu griechischen Lyrikern : PhW 1921 1053. | Examen critique de Alc. 12 (Diehl).

Alcmeon. — *A. Olivieri,* Alcmeone di Crotone ; cf. Sciences.

Alexandrum (ad). — *Fr. Pfister,* Bemerkungen zur Sprache der vulgärlateinischen Alexandertraktate ; cf. Grammaire.

Fr. Stabile, Critica e lingua della « Vita Alexandri Magni » ; cf. Leo.

Ambrosiaster. — *G. Morin,* Qui est l'Ambrosiaster ? cf. Euagrius.

Ambrosius. — *W. Wilbrand,* Zur Chronologie einiger Schriften des hl. Ambrosius : HJ 1921 1-19. | L'étude des citations que l'auteur fait de ses propres écrits fournit des indices de datation : *De uirgin.* (environ 388-390) ; *Exam.* (386-7) ; *Exp. Ev. sec. Lucam* (387) ; *Exp. Ps.* 118 (+ 388) ; *De anima, De bono mortis* (380) ; *De off. ministr., De myst.* (+ 389) ; *De Tobia* (+ 385).

Anacharsis. — *K. Praechter,* Das fünfte Anacharsisbrief : H 1921 422-431. | La lettre contient des éléments disparates, empruntés partie à des traditions sur la vie des Scythes galactophages, partie aux théories cynico-stoïciennes sur la frugalité.

Ancyranum monumentum. — *E. Kornemann,* Neues zum Monumentum Ancyranum : K XV 214-215. | Attire l'attention d'une part sur un fragment (découvert à Antiocheia de Pisidie) d'une nouvelle copie des Res gestae, d'autre part sur ses propres recherches, qui le conduisent à penser que le mausolée et l'inscription sont contemporains, si bien que qui veut comprendre les Res gestae doit interpréter d'abord le monument.

Anthologia graeca. — *J.-W. Hewitt*, The humor of the greek Anthology : CJ XVII 68-76. | Il ne peut guère y avoir d'unité dans un ensemble de pièces échelonnées sur plus de 10 siècles ; tous les genres de plaisanteries s'y rencontrent, sur les métiers, les travaux, les difformités physiques... ; la plaisanterie par l'« inattendu » y tient une grande place.

C. Pascal, La decima Musa : Ath 1921 220-221. | Dans l'*Anthol. Palat.* VII, 14, il faut lire : μετὰ Μούσας = « à la suite des Muses ».

K. Preisendanz, Zu *Anth. Pal.* IX 601 : WKPh 1915 546. | Corr. φυλακά d'après un passage d'un Hymne où Hécate est dite ἄλωος φυλακά.

Anthologia latina. — *O. Rossbach*, Handschriftliches zur Anthologia Latina aus der Leidener Bibliothek : PhW 1921 465-480. | Notes provenant d'une collation nouvelle de V (Vossianus Q. 86), qui permet de corriger sur de nombreux points de détail celles de Holder (pour Riese) et de Baehrens.

Antigonus. — *E. Fitch*, Homerica : CJ XVII 94-95. | Antigonus considère comme homériques l'hymne à Hermès et la Thébaïde.

J. A. Scott, Antigonus and the homeric authorship of the *Thebais* : CJ XVI 367-368. | Dans le passage que cite Wilamowitz, rien ne prouve qu'il s'agisse d'Homère (ὁ ποιητής) ni de la Thébaïde.

Antiphon. — *K. Wenig*, Contribution à l'histoire de l'art oratoire en Grèce [sur Antiphon sophiste et Antiphon orateur] ; cf. Histoire de la littérature : Rhétorique.

Antonius Iulianus. — *E. Hertlein*, Antonius Iulianus, ein römischer Geschichtsschreiber ? cf. Minucius Felix.

Anyte. — *J. Sitzler*, Zu griechischen Lyrikern : PhW 1921 1053. | Examen critique de *A. P.* VII 486, 1.

Apicius. — *R. Sabbadini*, Apicio : R.F. 1921 1-6. | Note complémentaire aux études de Giarratano et Vollmer à propos de l'histoire des mss. V (Vaticanus) et E (Phillips).

Apolinarius. — *R. Ganszyniec*, Zu Apolinarios von Laodicea : BJ 1920 375-376. | L'auteur de la προθεωρία à la traduction des Psaumes se dit aveugle, et ne saurait par conséquent être Apolinarios.

Apollonius Rhodius. — *P. Stengel*, Θύεα und Apollonius Rhodius [sur l'emploi que fait Apollonius des termes rituels] ; cf. Histoire religieuse.

Appianus. — *E. Kornemann*, Die unmittelbare Vorlage von Appians Emphylia : KXVII 33-43. | L'examen de la préface, comparée à un passage de contenu analogue (I, 70), montre qu'Appien, outre sa source principale, a dû utiliser une œuvre qui comprenait l'époque révolutionnaire et le règne d'Auguste (les Annales de Cremutius Cordus ?).

Apuleius. — *J. Formigé*, Les représentations dans les théâtres romains [d'après Apulée *Metam.* x] ; cf. Archéologie.

Fr. Ribezzo, Elemento di romanzo ellenistico in Livio [comparaison du songe d'Hannibal avec la nouvelle d'Amour et Psyché] ; cf. Liuius.

Fr. Walter, Zu Tacitus und Apuleius : PhW 1931 23-24. | Corr. Apul. *Apol.* 68 « ceterum » en « teterrume » ; examen critique de *Flor.* 16 ; *De Plat.* II, 15 ; II, 28.

O. Weinreich, Zu Apuleius : H 1921 333-334. | Dans *Met.* VI 8, Apulée traduit par 7 baisers + 1 le φίλαμα unique de Moschos ; c'est un exemple du schéma mythologique dit « du supplément » : chiffre rond ou traditionnel + 1.

R. Weir, Apuleius glosses in the Abolita glossary ; cf. Glossaria.

G. Woltersdorff, Artikelbedeutung von *ille* bei Apuleius ; cf. Grammaire.

Archilochus. — *Th. Sh. Duncan*, The iambics of Archilochus : WUS 1920 19-37. | Vie, œuvre, influence d'Archiloque ; analyse de ses iambes, ce-qu'ils nous révèlent de sa personnalité ; leur composition métrique.

J. Sitzler, Zu Archilochos : WKPh 1915 447. | Frag. 74,6 : lire τοῖσι δ'ὑδάτων ὄρος.

Aristides (Pseudo). — *E. Groag*, Studien zur Kaisergeschichte [sur le discours Εἰς βασιλέα] ; cf. Histoire romaine.

Aristophanes. — *W. M. Calder*, Aristophanes, *Acharnians* 68 ss. : CR 1921 144. | Le pluriel Καϋστρίων πεδίων s'explique par l'existence de deux plaines du Caystre (Xen. I, 2, 14).

J. Friedrich, Die altpersische Stelle in Aristophanes' *Acharnern* (v. 100) : IF XXXIX 93-102. | Le vers peut se traduire : « Xerxès le Sage au peuple Athénien », formule d'entrée en matière peut-être d'usage courant.

A. Taccone, A proposito delle *Vespe* aristofanee e in particolare della loro finalità : BFC XXVII 201-206. | But politique, moral, artistique ; attaques contre les démagogues, contre les travers de la justice, création de types de comédie immortels.

J. Wackernagel, Zu der altpersischen Stelle in Aristophanes' *Acharnern* : IF XXXIX 224. | La reconstruction de Friedrich (cf. ci-dessus) est discutable ; ne vaut-il pas mieux admettre avec Kuhn (Kuhns Ztsch. XXXI 323) que le vers ne contient qu'une suite de mots perses inintelligibles ?

Aristoteles. — *F. di Capua*, Il ritmo della prosa latina nel Cannocchiale aristotelico di E. Tesauro [commentaire de la Rhétorique] ; cf. Métrique.

U. Galli, A proposito di Aristotele e di Filodemo : A R 1921 175-188. | Un article de Rostagni (A & R 1920) établit l'importance de Philodème comme précurseur des conceptions esthétiques modernes ; c'est au détriment d'Aristote, dont la théorie de l'imitation et du plaisir ne doit pas être sous-estimée.

A. Gudeman, Glossen in der aristotelischen *Poetik* : PhW 1921 185-191. | La comparaison de la version arabe, qui est faite sur un bon ms. en majuscules, invite à reconnaître des additions de gloses marginales dans III 1448 a 33, V 1449 b 6, XI 1452 a 25, XXII 1458 b 31, ou des substitutions de gloses au vrai texte.

P. d'Hérouville, A propos d'Aristote naturaliste : MB 1921 145-147. | Deux passages d'Aristote sur le travail méthodique de l'abeille qui s'effectue de « violette en violette » (*Hist. Animal.* IX, 40 (27), 7) et sur le danger que les abeilles présentent pour le cheval (IX, 40 (27), 17) sont fondés sur des observations personnelles très exactes que la science moderne vérifie.

E. Howald, Zu Aristoteles' *Poetik* : PhW 1921 999-1008. | Depuis que Margoliouth a publié la traduction latine de la version arabe, le texte est à revoir en fonction de l'original grec de l'arabe, qui représente une tradition indépendante. En prévision de l'édition que prépare Gudeman, noter quelques indications de valeur générale à propos de : 55 a 13, 53 a 27 ss., 54 b 4, 55 a 33, 36 a 30, 50 b 9, 55 b 8, 56 a 2.

C. M. Mulvany, On *Eth. Nic.* I, c. 5 : CQ 1921 85-98. | Que signifient les mots προέχοντες (appliqué c. 5 aux trois genres de vie) et βαιός (c. 8) par rapport

à la théorie de l'εὐδαιμονία ? L'obscurité de l'exposé tient à ce que nous ne possédons pas les discussions auxquelles se réfère l'auteur ; nous sommes pour lui des « ésotériques ».

H. Otte, Zu Aristoteles' *Politik* Buch 8 : PhW 1921 404-408. | Examen de quelques passages destiné à établir la vraie pensée d'Aristote sur la katharsis, en relation avec l'étude entreprise par B. Michael sur cette question.

K. Praechter, Porphyr. in Aristot. *Categ.* Comm P. 123, 29 ff. Busse ; cf. Porphyrius.

J. A. Smith, Τόδε τι in Aristotle : CR 1921 19. | Revenant sur une explication antérieure, l'auteur la corrige en interprétant : « a designated somewhat, a placed and dated specimen of some definable and substantial nature of kind ».

Aristoxenus. — *V. Festa*, Sikinnis, storia di un' antica danza [d'après Aristoxène] ; cf. Histoire sociale.

Arnobius. — *C. Weyman*, Arnobius über das Steinbild der Magna Mater : HJ 1916 75-76. | Le texte *Adn. nat.* VII 50 p. 283, 29 (ed. Reifferssheid) s'explique si l'on entend : corporis deum = Göttergemeinde.

Arrianus. — *V. Chapot*, Arrien et le *Périple du Pont-Euxin* : REG 1921 129-154. | Cet ouvrage n'est pas d'Arrien : il est d'époque prébyzantine. L'empereur Hadrien partant pour son voyage dans la région du Pont Euxin était muni de toutes les informations utiles, plus complètes que celles qu'il eût trouvées dans le Périple.

W. A. Oldfather, A note on the *Lexicon militare* [compilation d'Arrien] ; cf. Lexicon.

Asclepiades. — *S. Colangelo*, De arte metrica Asclepiadis ; cf. Métrique.

J. Sitzler, Zu griechischen Lyrikern : PhW 1921 1053. | Examen critique de Ascl. *A.P.* XII 50,7.

Asclepiodotus. — *W. A. Oldfather*, A note on the *Lexicon militare* [compilation d'Asclépiodote] ; cf. Lexicon.

Athenaeus. — *V. Festa*, Sikinnis, storia di un' antica danza [d'après Athénée] ; cf. Histoire sociale.

J. A. Scott, Athenaeus on Aeschylus and Homer : CJ XVI 302-303. | Le témoignage d'Athénée (VIII 347 *e*) qu'Eschyle se contente des reliefs d'Homère, ne prouve pas, tant s'en faut, que le poète tragique ait prétendu attribuer à Homère toute la tradition épique.

K. Zepernick, Die Exzerpte des Athenaeus in den Deipnosophisten und ihre Glaubwürdigkeit : Ph 1921 311-363. | L'œuvre d'Athénée, que nous ne connaissons que par un Epitome du VIe-VIIe s. complété au XI-XIIe, contenait un très grand nombre de citations et d'extraits. La comparaison de ces textes avec les originaux montre qu'Athénée n'a pas volontairement modifié le texte de ses auteurs : les fautes sont de celles que suppose toute traduction manuscrite, ou bien elles sont imputables à l'epitomator ; il arrive aussi qu'une variante d'Athénée nous ait conservé la bonne leçon, altérée dans la tradition directe.

Augustini quae feruntur. — *G. Morin*, Une compilation antiarienne inédite sous le nom de S. Augustin issue du milieu de Cassiodore : RB 1914-1919 237-243. | Le premier traité du ms latin 12 217 de la Bibliothèque Nationale de Paris renferme des particularités de style propres à Cassiodore, ainsi que certaines citations bibliques qui lui sont habituelles, ce qui

incite à penser que l'œuvre est sortie de son atelier, comme on a pu l'établir pour le Pseudo-Primase.

Id., Pour une future édition des Opuscules de s. Quoduultdens [auteur d'une douzaine de sermons faussement attribués à saint Augustin]; cf. Quoduultdeus.

Bacchylides. — *D. Arfelli*, Il « Teseo » di Bacchilide : AR 1921 258-260. | Traduction en vers italiens de la pièce XVIII [17].

P. Maas, Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bacchylides und Pindar ; cf. Métrique.

Basilius. — Manuscrit des Homélies (*Ethica*) de S. Basile ; cf. Paléographie, Publ. of the New Pal. Soc.

Caelius Antipater. — *Fr. Ribezzo*, Le fonti di Livio in XXI 22-23 [Caelius Antipater intermédiaire entre Tite Live et des sources carthaginoises] ; cf. Liuius.

Caesar. — *M. E. Deutsch*, Caesar and the Ambrones (Suetonius, *Iulius*, 9, 3) ; cf. Suetonius.

A. Klotz, Die gallische und germanische Sprache zur Zeit Cäsars : PhW 1921 118-120. | Impossible d'admettre la leçon de β (*B.G.* I, 47, 4) qui supposerait que César ne distingue pas le germain du gaulois.

R. Laqueur, Cäsars Gallische Statthalterschaft und der Ausbruch des Bürgerkrieges ; cf. Histoire romaine.

A. T. Mesturini, Per l'alliterazione in Cesare : BFC XXVIII 61-62. | Les exemples en sont nombreux (*B.C.* I), et permettent peut-être de déterminer dans certains cas l'orthographe de l'auteur.

A. T. Walker, Where did Caesar defeat the Usipetes ? cf. Histoire.

Callimachus. — *L. Deubner*, Ein Stilprinzip hellenistischer Dichtkunst [sur la « uariatio » dans les hymnes de Callimaque]; cf. Histoire littéraire, Poésie.

P. Maas, Zum Text der Hymnen des Kallimachos : JPhW 1921 136. | Brèves indications de passages à corriger dans ce texte qui a été considérablement altéré par interpolations.

H. W. Prescott, Callimachus' Epigram on the nautilus : CPh 1921 327-337. | Dans l'épigramme v (Wilam.) Callimaque reproduit assez sèchement les curieux détails que fournissent par ailleurs Aristote, Elien, Pline, sur la vie du nautilus ; seule l'offrande finale à Arsinoë-Aphrodite donne à la pièce un ton personnel.

P. Roussel, Interprétation d'une épigramme de Callimaque : REG 1921 266-274. | Il s'agit de l'épigramme n° 24 (éd. Cahen et éd. Wilamowitz), n° 26 (éd. de Mair), dont le sens était resté obscur pour tous les éditeurs et commentateurs.

M. T. Smiley, The mss. of Callimachus' *Hymns* (suite) : CQ 1921 57-74. | L'examen des variantes permet d'établir un groupe FIII Br : F a des caractéristiques indépendantes, GHA sont apparentés, Br est une copie de I. Schéma : $z > z^1\ z^2$; $z^1 >$ FAT ; $z^2 > z^3\ z^4$; $z^3 >$ GHA ; $z^4 >$ I $>$ Br.

— Ibid. 1921 112-125. | Examen de lacunes et omissions dans ABCK (II 27 ; IV 255 ; V 78, 108, 128, 131, 136, 139 ; VI 10-13, 17, 18, 21-22, 86, 118, 119 ; III 251-4 ; IV 224 ; V 17, 60-64 ; VI 10-13, 23), qui confirment les résultats précédemment exposés ; les groupes x, S et IID ont un ancêtre commun y^1 qui dérive de la même source que Ee ; — ainsi se constitue un groupe y qui à son tour dérive avec le groupe z d'un archétype commun.



Carmina epigraphica. — *R. Ilewycz*, Ueber den Einfluss Vergils auf die Carmina epigraphica ; cf. Vergilius.

Cassianus. — *A. Ménager*, La patrie de Cassien ; EO 1921 350-358. | Certains faits historiques, la critique de certains textes de Cassien, permettent d'assurer que la patrie de l'auteur n'était ni la Provence ni la petite Scythie, mais Scythopolis en Palestine ; opinion déjà émise par Bulteau (XVIIe s.) et qui permet de comprendre qu'au Ve s. dans le *De viris illustribus* Gennadius ait écrit : Cassianus, natione Scytha.

J. Thibaut, Autour de la patrie de Cassien : EO 1921 447-449. | A propos de la critique de Ménager (cf. ci-dessus). On peut admettre que Cassien, s'il est de Scythopolis, ait écrit « qu'il n'avait pas à craindre les visites des Frères s'il menait la vie anachorétique dans sa patrie », car le « Monasterium » situé à 8 milles de Scythopolis dont parle sainte Euchérie dans la Peregrinatio n'était au temps de Cassien qu'un groupe de cellules d'anachorètes et non pas le monastère tel qu'il fut édifié plus tard.

Cassiodorus. — *G. Morin*, Une compilation inédite issue du milieu de Cassiodore ; cf. Augustinus.

Th. Stangl, Cassiodoriana, II : WKPh 1915 208-214, 228-240. | Nouvelles interprétations (cf. BBG 1898) suggérées par l'examen du ms. de Vérone : Paul. I *Rom.* 1, 24 ; 5, 1 ; 9, 30 ; I *Cor.* 4, 9 ; 6, 1 ; 15, 39 ; II *Cor.* 7, 1 ; 1, 12 ; 5, 11 ; 10. 7 ; 11, 1 ; *Gal.* 1, 1 ; 2, 6 ; 3, 24 ; *Phil.* 3, 21 ; 4, 1 ; *Thess.* 4, 1 ; *Col.* 1, 21 ; 3, 12 ; I *Tim.* 1, 1 ; II *Tim.* 3, 1 ; *Tit.* 1, 1 ; *Hebr.* 1,1 ; 2, 3 ; *Petr.*, *Jac.*, *Act. Apost.* *Apoc.*

Cato. — *Fr. Stabile*, Costruzione paratattica appositiva in Cato ? cf. Grammaire.

Catullus. — *G. Funaioli*, Da poeti latini : RIGI 1921 147-156. | La pièce 49 de Catulle, adressée à Cicéron, doit être interprétée comme une satire de la suffisance de l'orateur.

M. di Martino, La « sapphica puella musa doctior » del Carme XXXV di Catullo : RIGI 1921 167-169. | Ne doit pas être identifiée, comme le pense C. Pascal (cf. ci-dessous), avec la Lesbia de Catulle ; il est inadmissible que le poète exprime la complaisance de sa maîtresse pour un ami qu'il invite.

C. Pascal, Il Carme XXXV di Catullo : Ath 1921 213-219. | La « puella sapphica musa doctior » amoureuse de Caecilius, l'ami de Catulle, n'est autre que Lesbie elle-même, dont le poète avait éprouvé d'autres fois l'infidélité (Ode 58 a et b).

Id., Id. : RIL 1921 317-321. | La pièce s'explique dans tous ses détails si l'on admet l'identification proposée ci-dessus.

Id, I frammenti dei carmi perduti di Catullo : Ath 1921 264-272. | Ce qu'on peut inférer des citations des Scolia Veronensia, de Servius, Porphyrion, éventuellement d'Ovide, sur les pièces perdues de Catulle (en particulier les Priapea).

Id., Id., : RIL 1921 440-446. | Examen des fragments qui, ne figurant pas dans les ms. de Catulle, sont fournis par des citations d'auteurs anciens : I, II, III, IX, XI, XII, XIII.

H. J. Rose, Catullus : CJ XVI 540-555. | A une époque de rénovation littéraire, il a su s'assimiler les Alexandrins, sans perdre sa simplicité et son naturel. Il est permis de penser que sa vocation a été éveillée par deux grandes passions : l'amour de Lesbie (Clodia) et la haine de César.

E. Stampini, Come ho tradotto Catullo : RF 1921 57-58. | Nouveaux essais de traduction, d'après le principe qu'il faut avant tout rendre le rythme, en respectant non seulement le nombre de vers de l'original, mais dans chaque vers la disposition des ictus.

A. del Zotto, Il Carme LXXXIV di Catullo : AR 1921 254-256. | La prononciation *Hionios fluctus* constitue un jeu de mots (χιόνιος = *niualis*), qui suggère d'identifier l'Arrius de Catulle avec l'Arrius gourmet d'Horace (*Sat.* II, 3, 84-87).

Christiana. — *D. de Bruyne*, Les notes liturgiques du manuscrit 134 de la cathédrale de Trèves : RB 1921 46-52. | Ces notes se rattachent à la liturgie gallicane ; d'écriture tantôt onciale, tantôt demi-onciale, tantôt cursive, elles semblent avoir été écrites de la même main, et copiées sur un manuscrit antérieur en même temps que le texte du manuscrit. Liste des lectures en suivant l'ordre du manuscrit, et en second lieu, en suivant l'ordre de l'année liturgique.

S. Salaville, Un texte romain du Canon de la Messe au début du IIIe siècle : EO 1921 79-85. | D'après les travaux de R. Hugh Connolly, le canon de la Messe est l'œuvre de saint Hippolyte. Texte et traduction. Son importance au point de vue de l'épiclèse du Saint-Esprit. L'apparition de l'épiclèse date du début du IIIe siècle et non du IVe.

A. Wilmart, Le Palimpseste du Missel de Bobbio : RB 1921 1-18. | Les feuillets 296-300 du Missel de Bobbio sont palimpsestes ; l'ouvrage effacé pouvait être un sermon sur l'Évangile, l'écriture a les traits de l'ancienne et pure semi-onciale, et, quelques détails à part, est aussi proche que possible du type normal de l'écriture romaine ; il devait dater, si on le compare au ms. de saint Gall, de la fin du VIIe siècle et provenir de l'Italie septentrionale. Quant au Missel lui-même, trouvé à Bobbio en 1686, il se présente comme une compilation irlandaise, mais non point écrite par des Irlandais ; il a dû être copié aussi dans l'Italie septentrionale.

Cicero. — *W. Baehrens*, Zu Cicero *Ad Attic.* V, 4,1 : BPhW 1921 838-839. Vereor adduci ut nostra possit et tuis δυσδιάγνωστον esse = je crains qu'il ne soit difficile d'admettre même pour les tiens qu'elle puisse être...

K. Busche, Zu Ciceros *Orator* : BPhW 1921 645-647. | Examen critique de 44, 135, 158.

E. Cocchia, « Silua uirdicata » in Cicerone *Ad Q. fr.* III, 1,3 : RIGI 1921 89-92. | A interpréter comme un mot dialectal = « uiridarium » (un enclos de verdure).

L. Havet, Cicéron, *Pro Quinct.*, 24 et 57 : RPh 1921 236. | Les deux passages se contredisent expressément. La seule hypothèse possible est celle d'une chute de ligne dans 57, due probablement à un saut du même au même.

T. R. Holmes, Three Catilinarian dates [interprétation du texte de Cicéron] ; cf. Histoire romaine.

J. Mesk, Zu Ciceros Briefen *Ad Attic.* : PhW 1921 933-936. | Examen critique de XII, 44,3 ; XIII 40,2 ; 42,3 ; XV 4,1.

H. Philipp, Emendationes geographicae [Cic. *Ad Quint. fr.* II 5,3] ; cf. Histoire régionale.

E. T. Sage, Cicero and the agrarian proposal of 63 B. C. ; cf. Histoire.

J. K. Schönberger, Cicero *De domo* 11 : WKPh 1915 831-832. | Ne rien changer au texte traditionnel ; *uarietatem* = irrégularité.

M. S. Slaughter, Cicero and his critics : CJ XVII 120-131. | Cicéron mérite la réputation et l'influence qu'il a eue à travers les siècles (Saint Jérôme, Pétrarque, la Renaissance); c'est le « césarisme » de Mommsen qui l'a rendu injuste pour le défenseur de la République.

Wittich, M. Tullius Cicero einst und jetzt : KBW 1919 153-156. | La correspondance de Cicéron nous révèle une attitude qui peut être de mise dans le temps présent : optare optima, cogitare difficillima, ferre quaecumque erunt.

Clemens. — *A. S. Ferguson*, On a fragment of Gorgias [à propos de Clem. *Strom.* I 11, 51] ; cf. Gorgias.

Confessio apostolorum. — *K. Holl*, Zur Auslegung des 2. Artikels des sog. apostolischen Glaubensbekenntnisses ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

H. Lietzmann, Die Urform des apostolischen Glaubensbekenntnisses ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

Constantini Collectio ; cf. Suidas.

Cornelius Seuerus. — *J. Ziehen*, Bemerkungen zu Lucans *Pharsalia* [sur un emprunt au *Bellum Siculum*] ; cf. Lucanus.

Cosmas. — *G. Mercati*, Orphanothrophios : BZ 1914 132. | Ce mot qui se trouve dans le titre d'un commentaire de deux Canons de Cosmas n'est ni un nom d'auteur ni un titre.

Cratippus. — *L. Castiglioni*, Cratippi Hellenicorum fragmenta ; cf. Hellenica.

Cyprianus. — Fragments des Épîtres de saint Cyprien ; cf. Paléographie, Publ. of the New Pal. Soc.

H. Delehaye, Cyprien d'Antioche et Cyprien de Carthage : AB 1921 314-332. | La confusion apparente faite par Grégoire de Nazianze entre l'un et l'autre dans son Panégyrique provient de ce qu'il a utilisé superficiellement une biographie aujourd'hui perdue, qui devait précéder la Confession de Cyprien d'Antioche et dont la Conversion n'a gardé que les lignes générales.

J. Martin, Die Vita et Passio Cypriani : HJ 1919 674-712. | Sur la vie antérieure de saint Cyprien, les données de Pontius sont empruntées aux écrits de C. lui-même ou sont des constructions gratuites ; sur l'exil et la passion, pas davantage de témoignages directs : il n'est pas possible que Pontius soit un disciple de C. et mérite le crédit d'un témoin oculaire.

R. Reitzenstein, Bemerkungen zur Märtyrerliteratur, II : Nachträge zu den Akten Cyprians : NGG 1919 177-219. | A côté de la *Vita et Passio* de Pontius, trois rédactions sont à considérer : 1° un assemblage de 3 récits conservés dans les passionnaires médiévaux : interrogatoire, procès, mise à mort ; 2° les mss. de Cyprien remontant à une édition ancienne ; 3° le rapport officiel sur l'interrogatoire. La rédaction 2, contrairement à la théorie de Franchi de' Cavalieri, est plus ancienne et meilleure que la rédaction 1 ; la rédaction 3 est abrégée et impossible à restituer sous sa forme primitive.

Cypriani quae feruntur. — *M. Heer*, Pseudo-Cyprian vom Lohn der Frommen und das Evangelium Justins : RQA 1914 97-186. | Sur les traités réunis par Reitzenstein sous le titre : Eine frühchristliche Schrift von den dreierei Früchten des christl. Lebens. Tradition manuscrite ; langue

et style ; rapport avec Cyprien ; le sujet ; la doctrine ; les citations bibliques et canoniques ; citations des Évangiles Justiniens ; apparat détaillé de quelques citations.

J. Martin, Zu der ps.-cyprianischen Schrift über den dreifachen Lohn : WKPh 1915 141-144. | Interprétation de 109 ss., 122 ss., 115, 253 ss., 59 ss.

De mortibus persecutorum ; cf. Lactantius.

Democritus. — *R. Eisler*, Zu Demokrits Wanderjahren : AGPh 1917 187-211. | Il semble que Démocrite, qui en raison de ses théories acoustiques s'intéressait à la préexistence d'un alphabet phonétique, ait présenté les ἱερὰ γράμματα de Meröe, système d'hiéroglyphes phonético-alphabétiques, comme la forme primitive de l'écriture phonético-idéographique plus compliquée des Égyptiens.

Demosthenes. — *Ch. D. Adams*, Τὰ γέρρα ἐνεπίμπρασαν, Demosthenes XVIII 169 : CPh 1921 1-11. | Ne pas corriger ἀνεπετάννυσαν ; l'explication de Reiske suffit : on met le feu pour faire place nette et permettre à la troupe de camper sur l'agora.

G. M. Calhoun, Demosthenes *Against Boeotus* I (XXXIX) 37-38 : CPh 1921 287-288. | Le décousu de la composition n'autorise pas la violence que Blass fait au texte en regardant comme ajoutés après coup ce passage et le passage correspondant (41).

C. Rüger, Zu Demosthenes' Rede XIII περὶ συντάξεως : PhW 1921 284. | Critique du texte : par. 3, 5, 10.

W. Schmid, Die rednerische Bedeutung und Wirkung der Urkunden in der demosthenischen Kranzrede nebst Bemerkungen über die Bewertung des Demosthenes als Menschen, Politikers und Schulschriftstellers : KBW 1917 215-232. | La place donnée aux documents et le commentaire qui en est fait attestent chez Démosthène des préoccupations d'avocat sans scrupule qui répondent à une conception antique de la rhétorique, mais qui répugnent à nos idées sur la moralité de l'éloquence.

Th. Thalheim, Zu Demosthenes : H 1921 432-434. | Corrections et interprétation de L 14 ; LIX 22 ; 33 ; 34 ; 124.

Dialogi. — *L. Deubner*, Zum Freiburger Makedonierdialog : H 1921 314-319. | Un papyrus de la collection de Fribourg contient deux fragments de dialogue sur des événements de la cour de Macédoine, qui rappellent la manière de Lucien et de l'ancienne comédie. — Rectification de détail p. 445.

Dialogus philosophorum. — *R. Reitzenstein*, Zur Geschichte der Alchemie und des Mystizismus (à propos du « Dialogue des philosophes et de Cléopâtre ») ; cf. Histoire religieuse.

Dialexeis. — *C. Höeg*, Le dialecte des Dialexeis ; cf. Histoire de la langue.

Dio Cassius. — *A. G. Roos*, Ueber einige Fragmente des Cassius Dio : K XVI 75-97. | Partant de ce principe, que les auteurs d'extraits (Zonaras, Constantin Porphyrogennète) suivent scrupuleusement l'ordre de l'original, on doit rectifier les allégations de V. Macchiorio (Klio X 341 ss.) sur la chronologie des premiers livres de Dion Cassius. Examen détaillé des fragments 1,1 ; 12, 3b ; 12, 1-11 ; 57, 77.

Dio Chrysostomus. — *L. François*, Les sources du Borysthéniticos de Dion Chrysostome : CREG 1921 XLIV. | Dion a dû s'inspirer de diatribes issues plus ou moins directement de celles de Posidonius.



Diocles. — *J. Tolkiehn*, Der Grammatiker Diokles : WKPh 1915 1143-1146 | Un fragment des Pap. Oxyrh. (X) permet de situer au IIe s., parmi les disciples d'Aristarque, le grammairien Dioclès, qu'on ne connaissait que par les scolies d'Homère.

Diodorus. — *R. Laqueur*, Diodors Bericht über die Schlacht an der Allia : PhW 1921 861-863. | Le récit de Diodore ne contient aucune contradiction, ainsi que l'a établi Ed. Meyer contre Mommsen, si l'on comprend bien la langue de l'historien.

H. Philipp, Emendationes geographicae [Diod. XXIX 90, 3] ; cf. Histoire régionale.

Diogenes Laertius. — *A. S. Ferguson*, Ἐξ ὑποβολῆς : CQ 1921 43. | La correction ἐξ ὑποδοχῆς, empruntée à Athen. 694a, aurait l'avantage de mettre le texte de Diog. Laert. I 2, 57 en harmonie avec celui de Platon *Gorg*. 451 e.

R. Philippson, Diogenes Laertios X 14 : PhW 1921 911-912. | Défend et explique le texte traditionnel, sauf une interversion ; ἄριστον est une note de lecteur passée dans le texte.

K. Praechter, Diogenes Laertius X 16 (Usener, Epicurea p. 367, 10 ss.) : H 1921 107-108. | Dans le second des vers de Diogène sur la mort d'Epicure, conserver πρῶτος des meilleurs manuscrits (la corr. τοῦπος de Usener est inutile).

Dionysius Areopagita. — *P. Peeters*, La version ibéro-arménienne de l'autobiographie de Denys l'Aréopagite : AB 1921 277-313. | Reproduction et traduction latine d'une version géorgienne (ms. 57 du couvent d'Iviron au Mont Athos) d'où dérive la traduction arménienne.

Donatus. — *E. Hauler*, Don. ad Ter. *Ph.* 243 : WS 1918 171. | Lire : et quae sequuntur.

P. Wessner, Die Donatscholien des Codex Parisinus 7899 (P) des Terenz : PhW 1921 428-432, 449-455. | Les parties du commentaire reproduites par P (cf. Kauer, Wiener St. 1911 140 et 328 ss.) sont empruntées, sauf modifications dues au copiste, à un commentaire de Donat tel que celui que nous connaissons. Les scolies « nouvelles » ne sont vraisemblablement pas de Donat, mais les « anciennes » nous offrent un texte intéressant.

Ennius. — *G. Sigwart*, König Romulus bei Ennius : XVII 16-32. | D'assez nombreux fragments d'Ennius se laissent rapporter soit à la guerre des Sabins et à la légende de Tarpeia soit à l'histoire de Romulus avant et après la guerre. Il a dû amplifier les données de Naevius, ajouter l'épisode de Tarpeia d'après la tradition et imiter pour l'enlèvement de Romulus des légendes grecques.

Ephraem. — *P. Maas*, Gregorios von Nyssa und der griechische Ephrem ; cf. Gregorios.

Epica. — *B. Lavagnini*, Un frammento di un nuovo romanzo greco di Troia ? Ae 1921 192-199. | Ce fragment du V-VIe s. (cf. Ae 1920 154-158 parait appartenir à un poème du cycle troyen, et plus particulièrement à une Ὅπλων κρίσις comme celle du roman de Dictys.

G. Vitale, Nota al P.S.I. 722 [fragment de poème alexandrin du cycle troyen].

Epicurus. — *A. Manzoni*, Perchè gli dei di Epicuro hanno il loro Olimpe negli intermundia ; cf. Philosophie.

O. Tescari, Nota epicurea : clinamen ; cf. Philosophie.

Ephiphanius. — *J. Wilpert*, Drei unbekannte bilderfeindliche Schriften des hl. Epiphanius : HJ 1917 532-535. | La découverte de trois écrits d'Epiphanius contre le culte des images confirme l'authenticité (contestée par Serruys) d'un passage de la Lettre à l'évêque Jean de Jérusalem.

Epistulae. — Lettres sur papyrus ; cf. Papyrologie : Publications of the New Palaeographical Society.

Erotianus. — *J. Ilberg*, Philologische Probleme der Medizingeschichte ; cf. Hippocrates.

Euagrius. — *G. Morin*, Qui est l'Ambrosiaster? : RB 1914-1919 1-34. | Dans la traduction latine de la « Vita Antonii », nous trouvons à la fois une œuvre indiscutable d'Euagrius et la marque de fabrique non méconnaissable des écrits devenus si célèbres sous le nom d'Ambrosiaster. En conséquence, on peut affirmer que l'Ambrosiaster est Euagrius d'Antioche.

Eunapius. — *P. Thomas*, Remarques sur Eunape (Vies des Sophistes) : BAB 1921 529-536. | Quelques corrections proposées d'après la collation de Bidez du Laurentianus, ancêtre de tous nos mss.

Eupolis. — *M. Platnauer*, Fragm. 355 ; cf. Histoire sociale.

Euripides. — *F. Ageno*, Racemationes : RIGI 1920 203-212. | Interprétation de Eurip. fragm. *Antiop.* 185 N.

G. R. Driver, Euripides, *Medea* 560-561 : CR 1921 144. | Lire non φιλεῖ (Earle), mais φίλον.

A. D. Keramopoullos, Choses de Thèbes dans Euripide : AE 1918 60-65. | Thèbes, les murailles et la Cadmée dans Euripide ; le conseil de guerre des Phéniciennes, v. 745 et suiv. Au v. 748 il faut lire ἑπτάπυργον ἐς πόλον et non πόλιν.

O. Könnecke, Eur. *Herc.* 66 : WKPh 1915 1170. | Cor. σώματα en δώματα.

M. Orth, Euripideum : PhW 1921 1052-1053. | Lire *Iphig. Aul.* 231-232 : ναῶν ... ἀθεσφάτων, en construisant ensemble les deux mots.

M. Platnauer, Adnotationes uariae : CR 1921 149. | Examen critique de Eurip. *Orest.* 384.

C. Robert, Zu Euripides' *Troerinnen* : H 1921 302-313. | Développement de la restitution tentée par Wilamowitz de la monodie de Cassandre 308-331 ; corrections et commentaires sur le stasimon 547 ss., 817 ss., 847 ss.

C. O. Zuretti, *P. Bellezza*, Ancora sull' « orma di piè mortale » : RF 1921 98-99. | Nouvelles remarques sur l'éventualité d'un souvenir d'Euripide chez Manzoni.

Euripidis quae feruntur. — *A. C. Pearson*, The *Rhesus* : CR 1921 52-61. | L'examen du vocabulaire, du style, de la construction du drame, infirme l'attribution à Euripide, et plus encore à Sophocle ou Eschyle.

Eusebius. — *H. J. Lawlor*, Eusebius on Papias : Ha 1921 167-222. | Le titre de l'ouvrage de Papias, cité par Eusèbe (*H. E.* III, 39) devrait être Λογίων κυριακῶν ἐξήγησις (ou mieux ἐξηγήσεις), ce qui doit s'entendre : interprétations des documents écrits concernant Notre-Seigneur, c'est-à-dire des Évangiles. Étude minutieuse de ces trois mots fondée sur l'usage des écrivains chrétiens et païens.

Faustus Byzantinus. — *P. Peeters*, La vie de saint Basile dans Fauste de Byzance ; cf. Vitae.

ture hiératique des papyrus ; ἐπὶ τὰ ἀριστερά signifie « de gauche à droite », mais dans la même phrase ἐπαρίστερα = « adroitement, correctement ».

O. Viedebandt, Zur Frage des herodoteischen Stadions ; cf. Sciences et ci-dessus : *V. Ehrenberg*.

L. Weber, Σῦκα ἐφ' Ἑρμῇ ; die « berüchtigte » Herodotstelle ; cf. Épigraphie.

Herondas. — *J. Sitzler*, Zu griechischen Lyrikern : PhW 1921 1053-1055. | Examen critique de Herondas III 87.

N. Terzaghi, Eroda, *Mim.* VII 66 e IV 94 s. : BFC XXXVIII 59-61. | Établissement du texte et interprétation.

Id., Da Eroda. Il calzolaio (VII) : A&R 1921 188-194. | Traduction en vers italiens.

Hesiodus. — *P. von der Mühll*, Στίχος μείουρος (Hesiod, *Erga* 263) : G 1920 143-146. | Pour ne pas admettre l'exception du vers μείουρος, corriger ἰθύνετε δίκας en ἴθυνε θέμιστας.

Hesiodi quae feruntur. — *M. Cardini*, I cataloghi Esiodei : Ath 1920 81-93. Les « Catalogues » sont pour l'épopée continentale ce qu'étaient pour l'épopée ionienne les poèmes homériques ; la partie principale peut être attribuée au VIIe s., la première rédaction au VIe. La matière poétique a alimenté la poésie chorale, la partie généalogique les œuvres de Stésichore, les Ναυπάκτια ἔπη, en particulier les Eées de Sosicrate, et les logographes.

A. Olivieri, Di due papiri di Oxyrhynchus [deux fragments du Κατάλογος γυναικῶν] ; cf. Papyrologie.

Hiero. — *C. Kunst*, De magnanimitate Fabricii quid veteres rettulerint : WS 1918 92-95. | Hiéron *Ep.* 57, 3 se rattache à Ps. Front. *Strateg.* IV 4.

Hieronymus. — *D. de Bruyne*, Une nouvelle préface hexaplaire de saint Jérôme : RB 1914-1919 229-236. | Il s'agit d'une petite préface composée pour servir d'introduction à un texte latin d'Esther traduit du grec, préface qui doit venir de la version hexaplaire de saint Jérôme et qui prouve d'une façon certaine que la révision hiéronymienne s'est étendue à ce livre. Revue des manuscrits qui contiennent la revision du livre d'Esther.

T. Lefort, La règle de saint Pachôme : M 1921 61-70. | Les fragments coptes du « Codex Regularum » de saint Pachôme répondent avec une précision remarquable à la rédaction latine que saint Jérôme donne comme traduction d'un texte grec des règles pachomiennes. Il serait intéressant de savoir si le texte de saint Jérôme est complet ou ne renferme que des extraits. Jusqu'ici aucun moyen de répondre à la question. Les mss. en notre possession ne contiennent que des extraits, mais le fait qu'ils sont indépendants les uns des autres donne à penser que le texte grec complet était assez répandu pour qu'on puisse espérer le retrouver un jour. Transcription du texte des règles de saint Pachôme que renferme le ms. 53, B. 19 de la Bibliothèque nationale de Naples ; tableau de correspondance entre les §§ de Saint-Jérôme, ceux des Acta, ceux de Dom Pitra et ceux du texte de Naples.

K. Müller, Zu den Auszügen des Hieronymus (ad Auitum) aus des Origenes Περὶ ἀρχῶν : SPA 1919 616-631. | Examen de Hier. 3 (98, 9-12, 18-22) ; 4 (99, 19-27 ; 99,27-100, 17 ; 100,17-101,4) ; 5 (101,5-103,6) ; 9-10

(109, 19-112,20); 14 (116, 5-17), qui montre que saint Jérôme a constamment le texte d'Origène sous les yeux, et qu'il en respecte la disposition, mais sans s'attacher à une reproduction exacte. Les altérations de Rufin rendent la reconstitution difficile.

A. St. Pease, Paralipomena : CPh 1921 200. | L'allusion de saint Jérôme (prol. à sa traduction d'Origène, *Hom. Luc.* p. 245 Vall.) ne se rapporte à rien de connu dans Cicéron, et rappelle sans doute une expression proverbiale (cf. stomachus) qui manque dans Otto.

C. Weyman, Hieronymus über den Tod des Rufinus : HJ 1916 77. | Les mots « hydra cessauit » (Migne XXV 16 ss.), qui ont gêné les commentateurs, sont empruntés à Florus II 30, 37 (p. 176, 5).

Hieronymi quae feruntur. — *J. B. Hablitzel*, Die Pseudo-hieronymianischen « Quaestiones Hebraicae » : HJ 1921 268-ss. | Hrabanus Maurus a utilisé les *Quaest. Hebr.* dans ses deux premiers livres ; il avait sous les yeux un des manuscrits de l'ouvrage, qui est l'œuvre d'un chrétien inconnu, familier avec les sources juives.

Hippocrates. — *J. Ilberg*, Philologische Probleme der Medizingeschichte des Altertums : NJA 1921 31-45. | Une recension d'ensemble des textes de Galien et d'Hippocrate ne nous fait remonter qu'à la vulgate de l'époque impériale, assez différente du texte primitif, comme le montre la comparaison avec Erotianus, de sorte qu'on est mal informé pour apprécier l'ionisme d'Hippocrate. Pour Soranus d'Ephèse, nous disposons au contraire de mss. qui nous permettent assez bien de reconstituer l'original.

H. Pomtow, Delphische Neufunde : Hippokrates und die Asklepiaden in Delphi ; cf. Epigraphie.

O. Regenbogen, Hippokrates und die hippokratische Sammlung : NJA 1921 185-197. | Depuis que les légendes accumulées autour de la personne d'Hippocrate ont été dissipées par la critique, et que son œuvre apparaît comme un Corpus impersonnel, on a pu y trouver une masse du témoignages intéressant non seulement l'histoire de la médecine antique, mais encore le développement des sciences naturelles aux 5e-4e s., la vie sociale et économique, et même l'histoire de la langue.

E. Wenkebach, Eine alexandrinische Buchfede um einen Buchstaben in den hippokratischen Krankengeschichten. Ein unveröffentlichtes Galenkapitel : SPA 1920 241-253. | Un chapitre authentique de Galien, reproduit d'après un ms. Laurent. plut. 74, 25, du 14e s., explique le sens de son commentaire (618, 6) relatif à l'interprétation d'un signe qui garde la trace d'une controverse entre Zénon et Apollonios.

Hippocratis quae feruntur. — *J. L. Heiberg*, Théories antiques sur l'influence morale du climat [en particulier sur le traité « De l'air, de l'eau et des régions] ; cf. Sciences.

Hippolytus. — *N. Bonwetsch*, Hippolyts Danielkommentar Buch I, 1-14 : NGG 1919 347-360. | Texte avec apparat critique d'après une photographie du ms. Meteoron 573 (anciennement 108) du 10e-11e s. et des sources secondaires.

Historia Augusta. — *E. Hohl*, Zur Textgeschichte der *Historia Augusta* : K XV 78-98. | Le livre de S. H. Ballou (The manuscript tradition of the Historia Augusta) donne à l'auteur l'occasion de maintenir ses conclusions antérieures : le ms. Σ existe au XIVe s. ; l'archétype remonte au delà de P ; des variantes de Σ ont passé dans P ; Σ a conservé l'ordre brouillé par P.



Homerus. — *S. E. Bassett*, On *Iliad* II 301 ff. : CPh 1921 387-389. | 4 interprétations ont été proposées de ce passage. La ponctuation de van Leeuwen donne un sens satisfaisant.

V. Bérard, L'unité de l'*Odyssée*. Discussion de textes : CREG 1921 XLVIII-XLIX. | On constate : 1° que les fautes sont antérieures aux Alexandrins; elles se trouvaient donc dans un ms. d'une grande autorité; 2° quand les Alexandrins ou Eustathe discutent ces passages, ils croient y relever des atticismes ; 3° le plus souvent il faut recourir à la palaea graphè pour arriver au texte véritable, ce qui suppose une vulgate athénienne ne connaissant ni longues ni doubles ; 4° certaines des difficultés correspondent à des cas qui posent la question du digamma.

Id., Pisistrate rédacteur des poèmes homériques : RPh 1921 194-233. | 1° Le mystérieux 'Επικόγκυλος (cf. ci-dessous : *W. Nestle*) que les Anciens adjoignaient à Pisistrate doit être Epicharme de Sicile ('Επιχ. Σικελός). 2° Les gens de Pergame ont inventé ad usum Romanorum cette commission athénienne des quatre Pythagoriciens, synthètes et diorthontes des poèmes homériques, pour éclipser les quatre grands Alexandrins, diorthontes de la poésie grecque. 3° L'antiquité proprement grecque n'a jamais connu ni cette commission ni la synthèse de Pisistrate, et ne voyait en lui que l'importateur en Attique des deux poèmes et le législateur des récitations panathénaïques.

Id., Textes et scolies de l'*Odyssée* : RA XIII (1) 21-24. | Intermédiaires par lesquels le vers β 254 a dû passer pour aller de l'homérique πόλιν αἰπύν au classique πόλιν αὐτῶν (πόλιν αἰπήν > πόλιν αὐτήν).

Th. Birt, Keine Götterbilder bei Homer ; cf. Archéologie.

G. M. Bolling, Infinitives in -έμεν in Homer, Immanuel Bekker, and Professor Scott : CPh 1921 362-366. | Le compte des infinitifs en -έμεν devant la césure bucolique, qui fait apparaître une différence entre l'Iliade et l'Odyssée, diffère de Bekker à Scott, du fait que Scott a employé la seconde édition (corrigée) pour l'Odyssée et la première pour l'Iliade, sans parler d'erreurs de compte qui contribuent à fausser les proportions.

A. Debrunner, Homerica : IF XXXIX 202-207. | L'imparfait inattendu βαῖνον (A 437) s'explique par le besoin de distinguer l'intransitif du transitif qui suit : βῆσαν ; les vers o 499 et *Hymn. Ap.* 505 sont empruntés à ce passage.

E. Fitch, Homerica : CJ XVII 94-95. | Il faut comprendre (Athen. VIII 347 E τεμάχη τῶν 'Ομήρου μεγάλων δείπνων) qu'Eschyle prétend prendre part au festin d'Homère, mais non, comme le pense Scott, utiliser ses restes. — Antigonos de Carystos considère bien comme homériques, ainsi que l'entend Wilamowitz, l'hymne à Hermès et la Thébaïde.

L. Havet, *Iliade* IX, 164 : RPh 1921 65. | Au lieu de οὐκέτ'(ι), lire : οὔ κεν.

A. Humpers, Gloses homériques sur ostrakon ; cf. Epigraphie.

J. Kohl, Die Homerische Frage der Chorizonten : NJA 1921, 198-214. | Les Chorizontes (Xénon, Hellanikos), dont la théorie remonte au moins jusqu'à Hérodote, voyaient dans les épopées homériques des recueils de poèmes oraux, de provenances diverses (χωρίζειν = mettre à part) ; les Alexandrins, Aristarche à leur tête, y reconnaissaient l'œuvre d'un auteur unique, altérée au cours des temps par des interpolations. Ces deux tendances se retrouvent dans la critique moderne.

J. O. Lofberg, « Unmixed milk » again : CPh 1921 389-391. | Le ἄκρητον γάλα de Polyphème (*Od.* IX 297) peut être simplement du lait sans eau (cf. Ov. *Fast.* IV 369).

V. Magnien, Deux questions homériques : Génitifs en -οιο et -ου ; Pronoms ἡμεῖς et ἄμμες ; cf. Grammaire.

Id., L'alternance rythmique chez Homère cf. ; Métrique.

A. Meillet, L'emploi du duel chez Homère ; cf. Grammaire.

W. Nestle, Nochmals die Homerische Redaktionskommission unter Peisistratos : PhW 1921 330. | Dans le prétendu nom propre Ἐπικογκύλῳ (Kaibel, *Com. Graec. Fragm.* p. 20) il faut voir un ἐπικὸν κύκλον, qui nous indique que pour un Grec du vi^e s. Homère était l'auteur de toutes les épopées héroïques. Cf. ci-dessus : *V. Bérard*.

P. E. Pavolini, Echi dell' *Odissea* nella poesia popolare greca ? A & R 1921 23-30. | On trouverait dans les chants populaires recueillis par Politis et dans la poésie byzantine d'Akritas des traces d'une tradition orale apparentée aux poèmes homériques, mais qui nous fait remonter plus haut qu'eux.

H. Peters, Die Einheit der *Ilias* : NJA 1921 318-335. | Le poème consiste essentiellement dans un récit de 4 jours de bataille (B-H, Θ-I, K-Σ, T-Ψ) symétriquement disposés (sauf une amplification pour le 3e, qui constitue la péripétie principale), et encadrés entre un prélude (A : la dispute) et un épilogue (Ω : la réconciliation) de composition analogue.

A. Platt, On homeric technique : CR 1921 141-143. | 1 : Les rimes et homophonies sont exceptionnelles chez Homère ; Verrall y voit un moyen d'exprimer les balbutiements de l'ivresse ou de l'égarement. — 2 : La rencontre de voyelles exprime le heurt et l'effort (rocher de Sisyphe). — 3 : Homère évite l'abrègement des voyelles longues à la finale du 5e pied. — 4 : L'hexamètre est essentiellement constitué par deux membres à trois accents disposés suivant une règle de rythme universelle : le 1er fort, le troisième secondaire, le second faible.

J. U. Powell, Νέποδες καλῆς Ἁλοσύδνης, *Od.* δ 404 : CQ 1921 125. | Si νέποδες = *nepotes*, l'expression convient aux phoques par comparaison avec les poissons, qui sont dans Eschyle (*Pers.* 577) παῖδες τᾶς ἀμιάντου.

Id., Ἔρρε κακὴ γλήνη. Θ 164 : CQ 1921 165. | Préférer le vocatif au datif, qui est sans analogue dans les formules d'imprécation.

Id., Ἱερὰ ῥέζειν : CQ 1921 165. | Accepter l'interprétation de Mulvany (JPh XXV 136) : ἱερός = fort.

M. Radin, Semantics and homeric unity : a reply to Professor Bolling : CJ XVI 494-497. | L'usage différent de ποθή et πόθος dans les poèmes homériques s'explique aisément par des raisons particulières, et la différence est surtout dans l'interprétation du critique ; la sémantique et les autres « mantiques » sont impuissantes à dissocier les prétendus « Homerunculi ».

A. Reinach, L'origine de deux légendes homériques ; cf. Histoire religieuse.

Fr. Ribezzo, Om. τριχάϊκες : RIGI 1920 240. | Le mot (*Od.* τ 177) est à interpréter comme une forme dorienne (épithète appliquée aux Doriens) = τριχαιϝικες.

E. Schwyzer, Zwei Vermutungen zu Homer [Αἰαίη, ἐάων] ; cf. Grammaire.

J. A. Scott, The aorist participle in *Odyssey* π 3 : CJ XVI 245-247. | Il s'agit bien d'un véritable participe aoriste : les Grecs d'Homère dorment nus ; Télémaque en se levant met sa tunique.

Id., The test of the patronymics : CJ XVI 432-433. | Si les patrony-

miques sont plus rares dans l'Odyssée, ce n'est pas, comme le pense W. Meyer, la preuve d'un intervalle entre la composition des deux poèmes; c'est tout simplement que l'Odyssée contient moins de héros de « rang patronymique ».

Id., The goose and the dog in Homer : CJ XVI 556-557. | De la place qu'occupent ces deux animaux dans l'Iliade et l'Odysse, Miss Clerke conclut à une dualité de composition ; elle ne voit pas que seules les circonstances diffèrent, et non les mœurs.

A. Shewan, ποθή and πόθος in *Iliad* and *Odyssey*, another chorizontic failure : CPh 1921 195-197. | Les deux mots n'expriment pas, comme le pense Bolling (CPh XV 387) deux sens nettement distincts, mais toutes sortes de nuances variables d'un passage à l'autre, et rien dans leur emploi ne permet d'infirmer la théorie d'un auteur unique.

Ph. Shorey, *Iliad* xxiii 670 once more : CJ XVI 303-304. | Maintient son interprétation de ce passage, inexactement rapportée par Scott : Epeios déplore de n'être pas aussi bon guerrier que bon lutteur.

N. Wecklein, Zu Homer : Ph 1921 206-208. | Restituer E 772 l'épithète ὑψαύχενες (ἵπποι), et Λ 292 (κύνα) καρχαρόδοντα.

J. G. Winter, Homeric reminiscences : CJ XVI 243-245. | Le passage d'Homère (*Od.* xi 121-130, xxiii 268-276) sur le marin qui va dans les terres jusqu'à ce qu'il rencontre des gens qui ignorent ce qu'est une rame, a des analogues dans plusieurs récits modernes : réminiscence, ou rencontre fortuite ?

Homerica. — *T. L. Agar*, The homeric hymns : CR 1921 12-15, 93-97. | Εἰς Ἑρμῆν. Examen critique et interprétation des vers 12, 232-4, 30, 32-36, 46, 50, 52; 53, 58, 62, 69, 73, 80, 95, 99, 103, 105, 107 (longue discussion sur ce dernier vers).

E. Fitch, Homerica [sur la Thébaïde]; cf. Homerus.

J. A. Scott, Homer as the poet of the *Thebais* : CPh 1921 20-26. | La prétendue attribution par les anciens à Homère (Wilamowitz) n'est fondée que sur une fausse interprétation de Pausanias (viii 254) et d'Hérodote (v 67).

Id., Antigonus and the homeric authorship of the Thebais ; cf. Antigonus.

A. Taccone, L'inno omerico a Dioniso : A&R 1921 124-125. | Traduction italienne en vers sur le texte de Allen et Sikes.

Horatius. — *A. G. Amatucci*, « Arguit » : BFC XXVII 206. | A la différence de Lenchantin de Gubernatis (cf. ci-dessous), il faut voir dans *arguit* (Hor. *Epod.* 11, 9) un *u* bref et un présent, et corriger en conséquence le texte de Porphyrion.

E. Cocchia, Un' allusione del Venosino al sepolcro di Romolo ; cf. Archéologie.

P. Fossataro, L'Ode iii, 29 e le opinioni morali e religiose di Orazio : A&R 1921 50-56. | On voit par le commentaire de cette ode qu'Horace, attaché pour la morale à l'épicurisme, suit en ce qui concerne la religion la conception cynico-stoïcienne qui prévalait dans la philosophie populaire.

Id., Neottolemo e Orazio. A proposito d'un saggio sull' opera Περὶ ποιημάτων di Filodemo : RF 1921 230-252. | Exposé des conclusions de Chr. Jensen, « Neoptolemos und Horaz » : que Philodème dans les fragments qui nous sont parvenus discute la doctrine de Néoptolème, dont il nous est loisible de reconstituer les éléments (sur la τέχνη et la δύναμις,

sur le sujet et la forme, sur l'idéal du poète) à l'aide de l'Art poétique d'Horace.

T. Frank, Horace's « swan » song, *Odes* II 20 : CPh 1921 386-387. | Rapproché de Ov. *Trist.* IV 8, 1 et Martial III 43, le passage « album mutor in alitem superne » apparaît comme une façon de plaisanterie.

G. Funaioli, Da poeti latini : RIGI 1921 147-156. | L'identification du Furius de Hor. *Sat.* II,5, 40 ss. (turgidus Alpinus : I, 10, 36) avec Furius Bibaculus est moins certaine que ne le ferait croire le témoignage des scoliastes.

H. W. Garrod, Horace, *Odes* I 8, 1-2 : CR 1921 102-103. | A la leçon du groupe de ms. β et de Bassus: *te deos oro*, préférer celle du groupe *a* : *hoc deos uere*.

J. Hardy, Senex auidus futuri : MB 1921 227-229. | Les imitateurs, traducteurs ou commentateurs d'Horace n'ont pu donner à « auidus futuri » (*Art poét.* 169) un sens satisfaisant ; la véritable leçon doit être : iners pauidusque futuri, traduction des épithètes qu'Aristote applique aux vieillards (II, 13) δειλοὶ καὶ πάντα προφοβητικοί.

W. R. Inge, Horace *Epp.* I 2, 30-31 : CR 1921 103. | Corr. *ducere curam* en *d. noctem.*

W. Kroll, Die historische Stellung von Horazens *Ars poetica* : ZG 1918 81-98. | L'Art poétique ne s'explique que par l'héritage des Grecs ; ainsi c'est d'Aristote que vient la prééminence accordée à la tragédie, la valeur attribuée au « prepon » = quod decet, quoiqu'Horace n'ait sans doute connu la Poétique que par l'intermédiaire des disciples d'Aristote et de Néoptolème.

M. Lenchantin de Gubernatis, Studi sull' accento greco e latino, IX : Della pretesa esistenza di un presente *arguit* con la penultima longa : BFC XXVII 124-125. | C'est un parfait et non un présent qu'on a dans Hor. *Epod.* 11, 9, et il faut rectifier en conséquence la note de Porphyrion p. 162, 14 M. Cf. ci-dessus : *Amatucci.*

L. E. Lord, Two imperial poets : Horace and Kipling : CJ XVI 261-270. | Série de rapprochements entre les deux poètes qui ont eu pour mission de signifier au monde la destinée de leur patrie.

G. Lumbroso, Hor. *Carm.* I 37 (Lettera al Prof. Calderini) : Ae 1921 190-191. | Dans les mots « grege turpium morbo uirorum », il faut reconnaître les soldats romains aux ordres de Cléopâtre (cf. Dio Cassius 50, 5 Seru. *Ad Aen.* VIII 696).

J. W. Mackail, A lesson on an ode of Horace : CR 1921 2-7. | Comment on peut unir dans l'explication d'un texte latin (*Odes* I 5) le savoir et le sentiment.

H. Nohl, Zu Horaz *Carm.* I 9 : WKPh 1915 20-22. | La pièce n'est pas nécessairement, comme le pense Wilamowitz, un pastiche d'Alcée ; l'auteur a pu voir à Rome un hiver rigoureux.

Id., Zu Horaz *Od.* I, 1 : WKPh 1915 45-48. | La peinture des diverses formes de l'activité humaine (chasse, course, commerce, voyages...) n'est pas nécessairement empruntée, comme le pense von Wilamowitz, à des modèles grecs ; ce sont choses dont un Romain pouvait avoir l'expérience.

H. C. Nutting, Horace, *Ars poetica* 179 ff. : CPh 1921 384-386. | Ce passage, qui compare les impressions visuelles aux impressions auditives, peut être rapproché de Cic. *Tusc.* I 20, 46 et de Plaute *Truc.* 489.

Id., On the unity of *Integer uitae*: CJ XVI 536-539. | Si on interprète au sens propre le *uenenatis* du v. 3, on comprend mieux le *scelus* qui suit, le *fabulosus* de la 2e strophe, et l'évocation du loup aux strophes 3 et 4.

C. Pascal, Una « crux interpretum » Oraziana : Ath 1921 1-6. | On peut interpréter dans *Carm.* II 20, 6-7 « quem uocas dilecte » le dernier mot comme un vocatif annoncé par « uocas »; dans des cas de ce genre, le latin fait l'accord verbal souvent, mais non pas toujours.

J. P. Postgate, Horatiana : CR 1921 66-67. | Interpréter la phrase *Sat.* I 3 117 comme une parenthèse. — *Epod.* 5, 88 : lire *humanum* = gén. pl.

Fr. Ribezzo, Hor. *Ep.* II 2, 114; cf. Histoire religieuse.

M. Schuster, Die Göttin von Memphis : WS 1918 84-90. | Le passage d'Horace, *Carm.* III 26, 9 se rapporte à Vénus.

P. Shorey, Horace *Sat.* I 3, 112-113 and Plato *Theaet.* 172 ; cf. Plato.

K. Witte, Horazens sechzente *Epode* und Vergils *Bucolica* : PhW 1921 1095-1103. | Malgré l'opinion de Skutsch, mise en doute par Heinze, l'étude des responsions d'idées, de mots, de rythme, montre qu'Horace a utilisé pour sa 16e Epode les Eglogues 1, 3, 4.

Hrabanus Maurus ; cf. Hieronymi quae feruntur : J. B. Hablitzel.

Hymni. — *C. Emereau*, Les Catalogues d'hymnographes byzantins : EO 1921 147-154. | Examen rapide de 12 catalogues publiés du 14e siècle jusqu'à nos jours.

O. Weinreich, Hymnologica : ARW XVII 524-531. | Une inscription de Didyme du 2e-3e s. contient un nouvel indice de l'origine orientale (Asie Mineure) des hymnes orphiques. — Un passage d'Aelius Aristides (II 435, par. 38 ss. Keil) indique l'usage de s'agenouiller pour l'exécution d'un hymne à Dionysos.

Hymni homerici ; cf. Homerica.

Ignatius. — *E. H. Blakeney*, Note on Ignat. *Ep. ad. Eph.* XX : CR 1921 66. | L'expression φάρμακον ἀθανασίας est à rapprocher de celle qui figure sur une inscription découverte en 1884 à Oinoanda (Lycie) : τὰ τῆς σωτηρίας φάρμακα.

L. C. Purser, Ignatius ad Trallianos, c. 6 : Ha 1921 307. | Lire : καιρίῳ ἰῷ au l. de καιροί.

Iohannes Chrysostomus. — *D'Alès*, Glanes d'exégèse patristique [In Ioann. Hom. XLII] ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

A. Naegle, Zeit und Veranlassung der Abfassung des Chrysostomus-Dialogs *De sacerdotio* : HJ 1916 1-48. | Diverses difficultés, relatives en particulier à la personne de Basilius, donnent à penser que le dialogue ne repose sur aucune réalité historique, et représente une fiction littéraire. Pour la date, rien ne s'oppose à admettre le témoignage de l'historien Socrate, qui la fixe entre 381 et 386. Le dialogue est d'inspiration pastorale et pratique.

Iohannis Chrysostomi quae feruntur. — *C. Emereau*, Mélanges de philologie byzantine : EO 1921 295-300. | I : L'homélie métrique *Sur la naissance du Christ* ne peut être attribuée à St-Jean Chrysostome.

Iohannes Damascenus. — *C. van de Vorst*, A propos d'un discours attribué à St Jean Damascène : BZ 1914 128-132. | L'examen critique, philologique, historique, du sermon Λαμπρῶς πανηγυρίζει... conduit à l'attribuer vraisemblablement à Théodore Studite.

Iohannes Lydus. — *Fr. Börtzler*, Zum Texte des Johannes Laurentius Lydus *De mensibus* : Ph 1921 364-379. | Le texte établi par Wünsch (Teubner 1898) représente un mélange du texte primitif avec quantité de notes provenant de copistes ou de lecteurs. Les recueils X, Y et S remontent à un recueil primitif unique qui était lui-même un arrangement de recueils divers.

P. Collinet, La carrière de Léontius [d'après le *De magistr. pop. Rom.*] ; cf. Droit.

Iosephus. — *A. Seitz*, Das Christuszeugniss des Iosephus Flauius : HJ 1914 821-831. | Il faut savoir gré à Harnack d'avoir défendu dans la mesure du possible l'authenticité du témoignage de Josèphe (XVIII 3, 3) sur le Christ, qui gène la critique « ultraradicale » de Norden.

Isocrates. — *M. L. W. Laistner*, Isocratea : CQ 1921 78-84. | L'examen de quelques passages du *De pace* (16, 36, 45, 56, 86, 87, 89, 135, 75, 85, 113, 61) montre que le papyrus du Brit. Mus. (*B. M. Pap.* 132) permet d'améliorer le texte traditionnel et d'infirmer l'infaillibilité de Γ.

M. Mühl, Isocrates und die Völkerrechtsidee ; cf. Histoire de la civilisation.

Id., Βάρβαροι φύσει πολέμιοι [Isocrate *Paneg.* 184] ; cf. Histoire de la civilisation.

K. Wenig, Contribution à l'histoire de l'art oratoire en Grèce [sur la mort d'Isocrate] ; cf. Histoire de la littérature : Rhétorique.

Iulianus. — *R. Asmus*, Kaiser Julians *Misopogon* und seine Quelle (*suite*) : Ph 1921 109-141. | L'initiateur de Julien à la philosophie est Maxime d'Ephèse, qui avait eu pour maître Jamblique. L'auteur du Misopogon s'inspire du Commentaire d'Alcibiade tant pour le détail qu'en ce qui concerne les idées et les arguments.

J. Bidez, La jeunesse de l'empereur Julien : BAB 1921 197-216. | Élevé par son pédagogue Mardonius à Nicomédie, puis enfermé au château de Marcellum avec son frère Gallus, pénétré d'idées païennes par ses études littéraires, chrétien par sa première formation religieuse (la bibliothèque de Georges de Cappadoce à Marcellum lui fit connaître les auteurs chrétiens), plein d'admiration pour le génie de la Grèce ancienne, mais moderne et presque romantique par le sentimentalisme avec lequel il se reportait vers le passé, et aussi par l'importance qu'il attachait aux mouvements de son âme inquiète, Julien eut dès sa jeunesse une mentalité dont il est plus facile de raconter la formation que de définir les nuances.

K. Praechter, Julian *Or.* 6 p. 238, 3 ff. Hertl : H 1921 441-443. | Une légère correction, de ἔφη τὰ μεταξὺ τοῦ en σαφῆ τα μ. τῷ, permet d'interpréter le passage dans le sens de la théorie platonicienne de la connaissance.

Iustinus historicus. — *M. Galdi*, Vindiciae Epitomae Historiarum Philippicarum ; cf. Trogus Pompeius.

C. F. Lehmann-Haupt, Pausanias, Hero Ktistes von Byzanz ; *Id.*, Der Sturz des Pausanias [critique du témoignage de Justin] ; cf. Histoire.

Fr. Schachermeyr, Das Ende des makedonischen Königshauses [comparaison de Justin avec les autres sources] ; cf. Histoire.

Iustinus christianus. — *M. Heer*, Pseudo-Cyprian und das Evangelium Iustins ; cf. Cypriani quae feruntur.

Iuuenalis. — *L. Castiglioni*, Notizie di manoscritti latini [Juvénal I 62 et ss.] ; cf. Paléographie.

Filastrius. — *Th. Stangl*, Zu Filastrius c. 109, 2 : WKPh 1915 862-863. | Conserver *cum enim*, qui n'a qu'une valeur assévérative.

Fronto. — *E. Hauler*, Zu Fronto 117, 9 ss. W. : WS 1918 95. — Zu 46, 18 & 149, 14 ss. Naber : WS 1918 173-178. | Étude critique de ces divers passages.

Furius Bibaculus. — Cf. Horace, *G. Funaioli*.

Galenus. — *G. Helmreich*, Zu Galen : PhW 1921 957-959. | Liste des quelques bonnes leçons qu'on peut tirer du cod. Paris. 2148 pour le Περὶ τῆς τῶν ἁπλῶν φαρμάκων δυνάμεως.

J. Ilberg, Philologische Probleme der Medizingeschichte [Galien, Hippocrate, Erotianus], cf. Hippocrates.

E. Wenkebach, Eine alexandrinische Buchfede um einen Buchstaben in den hippokratischen Krankengeschichten. Ein unveröffentlichtes Galenkapitel ; cf. Hippocrates.

Gelasius. — *F. Haase*, Zur Glaubwürdigkeit des Gelasius von Cyzicus : BJ 1920 90-93. | La réalité de la controverse rapportée par Gelasius ne prouve pas l'authenticité des documents ; on ne peut ni révoquer complètement en doute ni accepter sans réserves le témoignage de Gelasius ; la question semble aujourd'hui insoluble.

Glossae. — *W. M. Lindsay*, « Glossae collectae » in Vat. Lat. 1469. *Catomum Naumachia* : CQ 1921 38 ss. | Ce ms., écrit en l'an 908, nous donne la source de quelques « items » intéressants.

E. A. Lowe, On the oldest extant ms. of the combined *Abstrusa* and *Abolita* Glossaries : CQ 1921 189-191. | Le ms. Vatic. 3321 a dû être écrit dans le sud de l'Italie au VIIIe s.

J. F. Mountford, Some quotations in the *Liber glossarum* : CQ 1921 192-194. | Quelques exemples d' « items » qui remontent à des sources reconnaissables (p. ex. le Gloss. *Abstrusa*) et non pas nécessairement au glossaire de citations supposé par Goetz.

R. Weir, Apuleius glosses in the *Abolita* Glossary : CQ 1921 41-43. | Le texte d'Apulée est reconnaissable dans un certain nombre de gloses : sections He-, In-, Pe-, Ex-, Ob-, Ti-, Tu-.

Id., Addendum on Apuleius glosses in the *Abolita* Glossary : CQ 1921 107. | La glose « aerugo : sanguisuga » (p. 86, 10), qui doit se référer à *Met.* I, 21, suppose un saut de « aerugo » (herugo ?) à « hirudo ».

Gorgias. — *A. S. Ferguson*, On a fragment of Gorgias : CPh 1921 284-287. | Dans le fr. de Clemens *Strom.* I 11, 51, la première phrase, qui fait allusion à la légende du Sphynx, peut être rattachée à ce que nous savons des prétentions de Gorgias ; la seconde, relative aux combats Olympiques, n'appartient pas nécessairement au même contexte.

Gregorius Cyprius. — *P. Maas*, Gregorios Kyprios und Libanios : BJ 1920 48-49. | Les déclamations des deux auteurs qui portent le même titre (Sur la conduite chez les Grecs à Potidée) sont indépendantes : l'une se rapporte aux premières années de la guerre d'Archidamas, l'autre au temps de la paix de Nicias.

Gregorius Nyssenus. — *P. Maas*, Gregorios von Nyssa und der griechische Ephrem : BJ 1920 337. | L'emploi du mot μονογενής à côté de ἀγαπητός a la valeur d'une explication, et ne prouve pas que Grégoire utilise la source syrienne.

K. Müller, Ueber die angeblichen Auszüge des Gregor von Nyssa aus

Περὶ ἀρχῶν : SPA 1919 640-631. | Ni l'expression ni le sens ne permettent de reconnaître Origène dans le passage de Grégoire (1 8,4) que Kötschau lui attribue.

Hegesippus. — *G. Morin*, L'opuscule perdu du soi-disant Hégésippe : RB 1914-1919 82-91. | Il n'est autre que la Passion latine des Macchabées qui nous a été conservée dans une vingtaine de manuscrits. Quant au mystérieux Hégésippe, on l'a plus d'une fois identifié avec saint Ambroise. Toutes sortes de raisons cependant conduisent à conclure que le « De Bello Judaico », et la « Passio Macchabaeorum » par conséquent, sont l'œuvre de Nummius Aemilianus Dexter, qui, d'abord proconsul d'Asie, fut élevé en 387 à la charge de comes rerum priuatarum, en 395 à celle de praefectus praetorio Italiae.

Heliodorus. — *R. Reitzenstein*, Ein neuplatonischer Theophrastus rediuiuus : NGG 1919 28-37. | Sous le nom de Théophraste, un texte métrique du philosophe Héliodore (8ᵉ s.) n'est qu'une pauvre tentative de donner au mysticisme oriental une teinture de science hellénique.

Hellenica Oxyrhynchia. — *L. Castiglioni*, Cratippi Hellenicorum fragmenta Oxyrhynchia : BFC XXVII 146-147. | L'attribution à Cratippe, admise par Lipsius et Paresi, n'est pas démontrée. Examen critique de I, 2, 1-3 ; III, 2 ; IV, 1 ; VI, 3-4 ; VII, 3 ; XI, 4 ; XV, 5.

Heraclitus. — *E. Loew*, Ein Beitrag zum heraklitisch-parmenideischen Erkenntnisproblem ; cf. Philosophie.

M. Losacco, Storia della dialettica ; cf. Philosophie.

W. Rauschenberger, Heraclit und die Eleaten ; cf. Philosophie.

Hermogenes. — *W. Kroll*, Poseidonios' Aesthetik [son influence sur Hermogène] ; cf. Posidonius.

Hero Alexandrinus. — *J. Formigé*, Les machines des décors mobiles dans les théâtres antiques [d'après Héron d'Alexandrie] ; cf. Archéologie.

Herodotus. — *H. Basset*, La Lybie d'Hérodote ; cf. Histoire régionale.

V. Ehrenberg, Zu Herodot, I : Zu Herodots Angaben über die Gestalt Aegyptens : K XVI 318-327. | H. évalue les distances directement par stades, et non, comme le pense Sourdille, en partant de journées de marche. Une juste appréciation de la valeur des chiffres permet de comprendre la description de l'Égypte (II, 8). L'expression δῶρον τοῦ ποταμοῦ, empruntée à Hécatée, doit s'entendre aussi de la région supérieure au Delta.

Id., Zu Herodot, 2 : Die Quelle der skytischen Stammsage in IV, 8-10: K XVI 327-331. | Ce n'est pas à Hécatée, mais à une tradition populaire locale qu'Hérodote emprunte la légende des 3 fils d'Hercule : Agathyrsos, Gelon, Skythes, qui seront les éponymes de 3 peuples.

A. G. Laird, The Persian army and tribute lists in Herodotus : CPh 1921 305-326. | L'étude de la liste des peuples qui paient tribut à la Perse (III 90-94), et de celle des peuples qui fournissent des contingents militaires (VII 62-95), conduit à penser qu'Hérodote ne reproduit pas des listes officielles ; en particulier pour les districts lointains il observe un ordre géographique, du reste sujet à caution.

J. Sitzler, Zu Herodot : PhW 1921 1076-1078. | Examen critique de III 36, 9 (Hude) ; 49, 24 ; 50 ; 61 ; 67, 14 ; 71 ; 81.

W. Spiegelberg, Herodots Charakteristik der aegyptischen Schrift : H 1921 434-438. | Le mot ἱρά (II 36) désigne les hiéroglyphes, et non l'écri-

ture hiératique des papyrus ; ἐπὶ τὰ ἀριστερά signifie « de gauche à droite », mais dans la même phrase ἐπαρίστερα = « adroitement, correctement ».

O. Viedebandt, Zur Frage des herodoteischen Stadions ; cf. Sciences et ci-dessus : *V. Ehrenberg*.

L. Weber, Σῦκα ἐφ' Ἑρμῇ ; die « berüchtigte » Herodotstelle ; cf. Épigraphie.

Herondas. — *J. Sitzler*, Zu griechischen Lyrikern : PhW 1921 1053-1055. | Examen critique de Herondas III 87.

N. Terzaghi, Eroda, *Mim.* VII 66 e IV 94 s. : BFC XXXVIII 59-61. | Établissement du texte et interprétation.

Id., Da Eroda. Il calzolaio (VII) : A&R 1921 188-194. | Traduction en vers italiens.

Hesiodus. — *P. von der Mühll*, Στίχος μείουρος (Hesiod, *Erga* 263) : G 1920 143-146. | Pour ne pas admettre l'exception du vers μείουρος, corriger ἰθύνετε δίκας en ἴθυνε θέμιστας.

Hesiodi quae feruntur. — *M. Cardini*, I cataloghi Esiodei : Ath 1920 81-93. Les « Catalogues » sont pour l'épopée continentale ce qu'étaient pour l'épopée ionienne les poèmes homériques ; la partie principale peut être attribuée au VIIe s., la première rédaction au VIe. La matière poétique a alimenté la poésie chorale, la partie généalogique les œuvres de Stésichore, les Ναυπάκτια ἔπη, en particulier les Eées de Sosicrate, et les logographes.

A. Olivieri, Di due papiri di Oxyrhynchus [deux fragments du Κατάλογος γυναικῶν] ; cf. Papyrologie.

Hiero. — *C. Kunst*, De magnanimitate Fabricii quid veteres rettulerint : WS 1918 92-95. | Hiéron *Ep.* 57, 3 se rattache à Ps. Front. *Strateg.* IV 4.

Hieronymus. — *D. de Bruyne*, Une nouvelle préface hexaplaire de saint Jérôme : RB 1914-1919 229-236. | Il s'agit d'une petite préface composée pour servir d'introduction à un texte latin d'Esther traduit du grec, préface qui doit venir de la version hexaplaire de saint Jérôme et qui prouve d'une façon certaine que la révision hiéronymienne s'est étendue à ce livre. Revue des manuscrits qui contiennent la revision du livre d'Esther.

T. Lefort, La règle de saint Pachôme : M 1921 61-70. | Les fragments coptes du « Codex Regularum » de saint Pachôme répondent avec une précision remarquable à la rédaction latine que saint Jérôme donne comme traduction d'un texte grec des règles pachomiennes. Il serait intéressant de savoir si le texte de saint Jérôme est complet ou ne renferme que des extraits. Jusqu'ici aucun moyen de répondre à la question. Les mss. en notre possession ne contiennent que des extraits, mais le fait qu'ils sont indépendants les uns des autres donne à penser que le texte grec complet était assez répandu pour qu'on puisse espérer le retrouver un jour. Transcription du texte des règles de saint Pachôme que renferme le ms. 53, B. 19 de la Bibliothèque nationale de Naples ; tableau de correspondance entre les §§ de Saint-Jérôme, ceux des Acta, ceux de Dom Pitra et ceux du texte de Naples.

K. Müller, Zu den Auszügen des Hieronymus (ad Auitum) aus des Origenes Περὶ ἀρχῶν : SPA 1919 616-631. | Examen de Hier. 3 (98, 9-12, 18-22) ; 4 (99, 19-27 ; 99,27-100, 17 ; 100,17-101,4) ; 5 (101,5-103,6) ; 9-10

(109, 19-112,20); 14 (116, 5-17), qui montre que saint Jérôme a constamment le texte d'Origène sous les yeux, et qu'il en respecte la disposition, mais sans s'attacher à une reproduction exacte. Les altérations de Rufin rendent la reconstitution difficile.

A. St. Pease, Paralipomena : CPh 1921 200. | L'allusion de saint Jérôme (prol. à sa traduction d'Origène, *Hom. Luc.* p. 245 Vall.) ne se rapporte à rien de connu dans Cicéron, et rappelle sans doute une expression proverbiale (cf. stomachus) qui manque dans Otto.

C. Weyman, Hieronymus über den Tod des Rufinus : HJ 1916 77. | Les mots « hydra cessauit » (Migne XXV 16 ss.), qui ont gêné les commentateurs, sont empruntés à Florus II 30, 37 (p. 176, 5).

Hieronymi quae feruntur. — *J. B. Hablitzel*, Die Pseudo-hieronymianischen « Quaestiones Hebraicae » : HJ 1921 268-ss. | Hrabanus Maurus a utilisé les *Quaest. Hebr.* dans ses deux premiers livres ; il avait sous les yeux un des manuscrits de l'ouvrage, qui est l'œuvre d'un chrétien inconnu, familier avec les sources juives.

Hippocrates. — *J. Ilberg*, Philologische Probleme der Medizingeschichte des Altertums : NJA 1921 31-45. | Une recension d'ensemble des textes de Galien et d'Hippocrate ne nous fait remonter qu'à la vulgate de l'époque impériale, assez différente du texte primitif, comme le montre la comparaison avec Erotianus, de sorte qu'on est mal informé pour apprécier l'ionisme d'Hippocrate. Pour Soranus d'Ephèse, nous disposons au contraire de mss. qui nous permettent assez bien de reconstituer l'original.

H. Pomtow, Delphische Neufunde : Hippokrates und die Asklepiaden in Delphi ; cf. Epigraphie.

O. Regenbogen, Hippokrates und die hippokratische Sammlung : NJA 1921 185-197. | Depuis que les légendes accumulées autour de la personne d'Hippocrate ont été dissipées par la critique, et que son œuvre apparaît comme un Corpus impersonnel, on a pu y trouver une masse du témoignages intéressant non seulement l'histoire de la médecine antique, mais encore le développement des sciences naturelles aux 5e-4e s., la vie sociale et économique, et même l'histoire de la langue.

E. Wenkebach, Eine alexandrinische Buchfede um einen Buchstaben in den hippokratischen Krankengeschichten. Ein unveröffentlichtes Galenkapitel : SPA 1920 241-253. | Un chapitre authentique de Galien, reproduit d'après un ms. Laurent. plut. 74, 25, du 14e s., explique le sens de son commentaire (618, 6) relatif à l'interprétation d'un signe qui garde la trace d'une controverse entre Zénon et Apollonios.

Hippocratis quae feruntur. — *J. L. Heiberg*, Théories antiques sur l'influence morale du climat [en particulier sur le traité « De l'air, de l'eau et des régions »] ; cf. Sciences.

Hippolytus. — *N. Bonwetsch*, Hippolyts Danielkommentar Buch I, 1-14 : NGG 1919 347-360. | Texte avec apparat critique d'après une photographie du ms. Meteoron 573 (anciennement 108) du 10e-11e s. et des sources secondaires.

Historia Augusta. — *E. Hohl*, Zur Textgeschichte der *Historia Augusta* : K XV 78-98. | Le livre de S. H. Ballou (The manuscript tradition of the Historia Augusta) donne à l'auteur l'occasion de maintenir ses conclusions antérieures : le ms. Σ existe au XIVe s. ; l'archétype remonte au delà de P ; des variantes de Σ ont passé dans P ; Σ a conservé l'ordre brouillé par P.



Homerus. — *S. E. Bassett*, On *Iliad* II 301 ff. : CPh 1921 387-389. | 4 interprétations ont été proposées de ce passage. La ponctuation de van Leeuwen donne un sens satisfaisant.

V. Bérard, L'unité de l'*Odyssée*. Discussion de textes : CREG 1921 XLVIII-XLIX. | On constate : 1° que les fautes sont antérieures aux Alexandrins; elles se trouvaient donc dans un ms. d'une grande autorité ; 2° quand les Alexandrins ou Eustathe discutent ces passages, ils croient y relever des atticismes ; 3° le plus souvent il faut recourir à la palaea graphè pour arriver au texte véritable, ce qui suppose une vulgate athénienne ne connaissant ni longues ni doubles ; 4° certaines des difficultés correspondent à des cas qui posent la question du digamma.

Id., Pisistrate rédacteur des poèmes homériques : RPh 1921 194-233. | 1° Le mystérieux Ἐπικόγκυλος (cf. ci-dessous : *W. Nestle*) que les Anciens adjoignaient à Pisistrate doit être Epicharme de Sicile (Ἐπιχ. Σικελός). 2° Les gens de Pergame ont inventé ad usum Romanorum cette commission athénienne des quatre Pythagoriciens, synthètes et diorthontes des poèmes homériques, pour éclipser les quatre grands Alexandrins, diorthontes de la poésie grecque. 3° L'antiquité proprement grecque n'a jamais connu ni cette commission ni la synthèse de Pisistrate, et ne voyait en lui que l'importateur en Attique des deux poèmes et le législateur des récitations panathénaïques.

Id., Textes et scolies de l'*Odyssée* : RA XIII (1) 21-24. | Intermédiaires par lesquels le vers β 254 a dû passer pour aller de l'homérique πόλιν αἰπύν au classique πόλιν αὐτῶν (πόλιν αἰπήν > πολιν αὐτήν).

Th. Birt, Keine Götterbilder bei Homer ; cf. Archéologie.

G. M. Bolling, Infinitives in -έμεν in Homer, Immanuel Bekker, and Professor Scott : CPh 1921 362-366. | Le compte des infinitifs en -έμεν devant la césure bucolique, qui fait apparaître une différence entre l'Iliade et l'Odyssée, diffère de Bekker à Scott, du fait que Scott a employé la seconde édition (corrigée) pour l'Odyssée et la première pour l'Iliade, sans parler d'erreurs de compte qui contribuent à fausser les proportions.

A. Debrunner, Homerica : IF XXXIX 202-207. | L'imparfait inattendu βαῖνον (Α 437) s'explique par le besoin de distinguer l'intransitif du transitif qui suit : βῆσαν ; les vers ο 499 et *Hymn. Ap.* 503 sont empruntés à ce passage.

E. Fitch, Homerica : CJ XVII 94-95. | Il faut comprendre (Athen. VIII 347 E τεμάχη τῶν Ὁμήρου μεγάλων δείπνων) qu'Eschyle prétend prendre part au festin d'Homère, mais non, comme le pense Scott, utiliser ses restes. — Antigonos de Carystos considère bien comme homériques, ainsi que l'entend Wilamowitz, l'hymne à Hermès et la Thébaïde.

L. Havet, *Iliade* IX, 164 : RPh 1921 65. | Au lieu de οὐκέτ'(ι), lire : οὔ κεν.

A. Humpers, Gloses homériques sur ostrakon ; cf. Epigraphie.

J. Kohl, Die Homerische Frage der Chorizonten : NJA 1921, 198-214. | Les Chorizontes (Xénon, Hellanikos), dont la théorie remonte au moins jusqu'à Hérodote, voyaient dans les épopées homériques des recueils de poèmes oraux, de provenances diverses (χωρίζειν = mettre à part) ; les Alexandrins, Aristarche à leur tête, y reconnaissaient l'œuvre d'un auteur unique, altérée au cours des temps par des interpolations. Ces deux tendances se retrouvent dans la critique moderne.

J. O. Lofberg, « Unmixed milk » again : CPh 1921 389-391. | Le ἄκρητον γάλα de Polyphème (*Od.* IX 297) peut être simplement du lait sans eau (cf. Ov. *Fast.* IV 369).

V. Magnien, Deux questions homériques : Génitifs en -οιο et -ου ; Pronoms ἡμεῖς et ἄμμες ; cf. Grammaire.

Id., L'alternance rythmique chez Homère cf. ; Métrique.

A. Meillet, L'emploi du duel chez Homère ; cf. Grammaire.

W. Nestle, Nochmals die Homerische Redaktionskommission unter Peisistratos : PhW 1921 330. | Dans le prétendu nom propre 'Επικογκύλω (Kaibel, *Com. Graec. Fragm.* p. 20) il faut voir un ἐπικὸν κύκλον, qui nous indique que pour un Grec du VIe s. Homère était l'auteur de toutes les épopées héroïques. Cf. ci-dessus : *V. Bérard*.

P. E. Pavolini, Echi dell' *Odissea* nella poesia popolare greca ? A & R 1921 23-30. | On trouverait dans les chants populaires recueillis par Politis et dans la poésie byzantine d'Akritas des traces d'une tradition orale apparentée aux poèmes homériques, mais qui nous fait remonter plus haut qu'eux.

H. Peters, Die Einheit der *Ilias* : NJA 1921 318-335. | Le poème consiste essentiellement dans un récit de 4 jours de bataille (B-H, Θ-I, K-Σ, T-Ψ) symétriquement disposés (sauf une amplification pour le 3e, qui constitue la péripétie principale), et encadrés entre un prélude (A : la dispute) et un épilogue (Ω : la réconciliation) de composition analogue.

A. Platt, On homeric technique : CR 1921 141-143. | 1 : Les rimes et homophonies sont exceptionnelles chez Homère ; Verrall y voit un moyen d'exprimer les balbutiements de l'ivresse ou de l'égarement. — 2 : La rencontre de voyelles exprime le heurt et l'effort (rocher de Sisyphe). — 3 : Homère évite l'abrègement des voyelles longues à la finale du 5e pied. — 4 : L'hexamètre est essentiellement constitué par deux membres à trois accents disposés suivant une règle de rythme universelle : le 1er fort, le troisième secondaire, le second faible.

J. U. Powell, Νέποδες καλῆς 'Αλοσύδνης, *Od.* δ 404 : CQ 1921 125. | Si νέποδες = *nepotes*, l'expression convient aux phoques par comparaison avec les poissons, qui sont dans Eschyle (*Pers.* 577) παῖδες τᾶς ἀμιάντου.

Id., Ἔρρε κακὴ γλήνη. Θ 164 : CQ 1921 165. | Préférer le vocatif au datif, qui est sans analogue dans les formules d'imprécation.

Id., Ἱερὰ ῥέζειν : CQ 1921 165. | Accepter l'interprétation de Mulvany (JPh XXV 136) : ἱερός = fort.

M. Radin, Semantics and homeric unity : a reply to Professor Bolling : CJ XVI 494-497. | L'usage différent de ποθή et πόθος dans les poèmes homériques s'explique aisément par des raisons particulières, et la différence est surtout dans l'interprétation du critique ; la sémantique et les autres « mantiques » sont impuissantes à dissocier les prétendus « Homerunculi ».

A. Reinach, L'origine de deux légendes homériques ; cf. Histoire religieuse.

Fr. Ribezzo, Om. τριχάϊκες : RIGI 1920 240. | Le mot (*Od.* τ 177) est à interpréter comme une forme dorienne (épithète appliquée aux Doriens) = τριχαίϝικες.

E. Schwyzer, Zwei Vermutungen zu Homer [Αἰαίη, ἐάων]; cf. Grammaire.

J. A. Scott, The aorist participle in *Odyssey* π 3 : CJ XVI 245-247. | Il s'agit bien d'un véritable participe aoriste : les Grecs d'Homère dorment nus ; Télémaque en se levant met sa tunique.

Id., The test of the patronymics : CJ XVI 432-433. | Si les patrony-

miques sont plus rares dans l'Odyssée, ce n'est pas, comme le pense W. Meyer, la preuve d'un intervalle entre la composition des deux poèmes ; c'est tout simplement que l'Odyssée contient moins de héros de « rang patronymique ».

Id., The goose and the dog in Homer : CJ XVI 556-557. | De la place qu'occupent ces deux animaux dans l'Iliade et l'Odysse, Miss Clerke conclut à une dualité de composition ; elle ne voit pas que seules les circonstances diffèrent, et non les mœurs.

A. Shewan, ποθή and πόθος in *Iliad* and *Odyssey*, another chorizontic failure : CPh 1921 195-197. | Les deux mots n'expriment pas, comme le pense Bolling (CPh XV 387) deux sens nettement distincts, mais toutes sortes de nuances variables d'un passage à l'autre, et rien dans leur emploi ne permet d'infirmer la théorie d'un auteur unique.

Ph. Shorey, *Iliad* XXIII 670 once more : CJ XVI 303-304. | Maintient son interprétation de ce passage, inexactement rapportée par Scott : Epeios déplore de n'être pas aussi bon guerrier que bon lutteur.

N. Wecklein, Zu Homer : Ph 1921 206-208. | Restituer E 772 l'épithète ὑψαύχενες (ἵπποι), et Λ 292 (κύνα) καρχαρόδοντα.

J. G. Winter, Homeric reminiscences : CJ XVI 243-245. | Le passage d'Homère (*Od.* XI 121-130, XXIII 268-276) sur le marin qui va dans les terres jusqu'à ce qu'il rencontre des gens qui ignorent ce qu'est une rame, a des analogues dans plusieurs récits modernes : réminiscence, ou rencontre fortuite ?

Homerica. — *T. L. Agar*, The homeric hymns : CR 1921 12-15, 93-97. | Εἰς Ἑρμῆν. Examen critique et interprétation des vers 12, 232-4, 30, 32-36, 46, 50, 52 ; 53, 58, 62, 69, 73, 80, 95, 99, 103, 105, 107 (longue discussion sur ce dernier vers).

E. Fitch, Homerica [sur la Thébaïde]; cf. Homerus.

J. A. Scott, Homer as the poet of the *Thebais* : CPh 1921 20-26. | La prétendue attribution par les anciens à Homère (Wilamowitz) n'est fondée que sur une fausse interprétation de Pausanias (VIII 25,4) et d'Hérodote (V 67).

Id., Antigonus and the homeric authorship of the Thebais ; cf. Antigonus.

A. Taccone, L'inno omerico a Dioniso : A&R 1921 124-125. | Traduction italienne en vers sur le texte de Allen et Sikes.

Horatius. — *A. G. Amatucci*, « Arguit » : BFC XXVII 206. | A la différence de Lenchantin de Gubernatis (cf. ci-dessous), il faut voir dans *arguit* (Hor. *Epod.* 11, 9) un *u* bref et un présent, et corriger en conséquence le texte de Porphyrion.

E. Cocchia, Un' allusione del Venosino al sepolcro di Romolo ; cf. Archéologie.

P. Fossataro, L'Ode III, 29 e le opinioni morali e religiose di Orazio : A & R 1921 50-56. | On voit par le commentaire de cette ode qu'Horace, attaché pour la morale à l'épicurisme, suit en ce qui concerne la religion la conception cynico-stoïcienne qui prévalait dans la philosophie populaire.

Id., Neottolemo e Orazio. A proposito d'un saggio sull' opera Περὶ ποιημάτων di Filodemo : RF 1921 230-252. | Exposé des conclusions de Chr. Jensen, « Neoptolemos und Horaz » : que Philodème dans les fragments qui nous sont parvenus discute la doctrine de Néoptolème, dont il nous est loisible de reconstituer les éléments (sur la τέχνη et la δύναμις,

sur le sujet et la forme, sur l'idéal du poète) à l'aide de l'Art poétique d'Horace.

T. Frank, Horace's « swan » song, *Odes* II 20 : CPh 1921 386-387. | Rapproché de Ov. *Trist.* IV 8, 1 et Martial III 43, le passage « album mutor in alitem superne » apparaît comme une façon de plaisanterie.

G. Funaioli, Da poeti latini : RIGI 1921 147-156. | L'identification du Furius de Hor. *Sat.* II,5, 40 ss. (turgidus Alpinus : I, 10, 36) avec Furius Bibaculus est moins certaine que ne le ferait croire le témoignage des scoliastes.

H. W. Garrod, Horace, *Odes* I 8, 1-2 : CR 1921 102-103. | A la leçon du groupe de ms. β et de Bassus : *te deos oro*, préférer celle du groupe *a* : *hoc deos uere*.

J. Hardy, Senex auidus futuri : MB 1921 227-229. | Les imitateurs, traducteurs ou commentateurs d'Horace n'ont pu donner à « auidus futuri » (*Art poét.* 169) un sens satisfaisant ; la véritable leçon doit être : iners pauidusque futuri, traduction des épithètes qu'Aristote applique aux vieillards (II, 13) δειλοὶ καὶ πάντα προφοβητικοί.

W. R. Inge, Horace *Epp.* I 2, 30-31 : CR 1921 103. | Corr. *ducere curam* en *d. noctem*.

W. Kroll, Die historische Stellung von Horazens *Ars poetica* : ZG 1918 81-98. | L'Art poétique ne s'explique que par l'héritage des Grecs ; ainsi c'est d'Aristote que vient la prééminence accordée à la tragédie, la valeur attribuée au « prepon » = quod decet, quoiqu'Horace n'ait sans doute connu la Poétique que par l'intermédiaire des disciples d'Aristote et de Néoptolème.

M. Lenchantin de Gubernatis, Studi sull' accento greco e latino, IX : Della pretesa esistenza di un presente *arguit* con la penultima longa : BFC XXVII 124-125. | C'est un parfait et non un présent qu'on a dans Hor. *Epod.* 11, 9, et il faut rectifier en conséquence la note de Porphyrion p. 162, 14 M. Cf. ci-dessus : *Amatucci*.

L. E. Lord, Two imperial poets : Horace and Kipling : CJ XVI 261-270. | Série de rapprochements entre les deux poètes qui ont eu pour mission de signifier au monde la destinée de leur patrie.

G. Lumbroso, Hor. *Carm.* I 37 (Lettera al Prof. Calderini) : Ae 1921 190-191. | Dans les mots « grege turpium morbo uirorum », il faut reconnaître les soldats romains aux ordres de Cléopâtre (cf. Dio Cassius 50, 5 Seru. *Ad Aen.* VIII 696).

J. W. Mackail, A lesson on an ode of Horace : CR 1921 2-7. | Comment on peut unir dans l'explication d'un texte latin (*Odes* I 5) le savoir et le sentiment.

H. Nohl, Zu Horaz *Carm.* I 9 : WKPh 1915 20-22. | La pièce n'est pas nécessairement, comme le pense Wilamowitz, un pastiche d'Alcée ; l'auteur a pu voir à Rome un hiver rigoureux.

Id., Zu Horaz *Od.* I, 1 : WKPh 1915 45-48. | La peinture des diverses formes de l'activité humaine (chasse, course, commerce, voyages...) n'est pas nécessairement empruntée, comme le pense von Wilamowitz, à des modèles grecs ; ce sont choses dont un Romain pouvait avoir l'expérience.

H. C. Nutting, Horace, *Ars poetica* 179 ff. : CPh 1921 384-386. | Ce passage, qui compare les impressions visuelles aux impressions auditives, peut être rapproché de Cic. *Tusc.* I 20, 46 et de Plaute *Truc.* 489.

Id., On the unity of *Integer uitae*: CJ XVI 536-539. | Si on interprète au sens propre le *uenenatis* du v. 3, on comprend mieux le *scelus* qui suit, le *fabulosus* de la 2[e] strophe, et l'évocation du loup aux strophes 3 et 4.

C. Pascal, Una « crux interpretum » Oraziana : Ath 1921 1-6. | On peut interpréter dans *Carm.* II 20, 6-7 « quem uocas dilecte » le dernier mot comme un vocatif annoncé par « uocas »; dans des cas de ce genre, le latin fait l'accord verbal souvent, mais non pas toujours.

J. P. Postgate, Horatiana : CR 1921 66-67. | Interpréter la phrase *Sat.* I 3 117 comme une parenthèse. — *Epod.* 5, 88 : lire *humanum* = gén. pl.

Fr. Ribezzo, Hor. *Ep.* II 2, 114; cf. Histoire religieuse.

M. Schuster, Die Göttin von Memphis : WS 1918 84-90. | Le passage d'Horace, *Carm.* III 26, 9 se rapporte à Vénus.

P. Shorey, Horace *Sat.* I 3, 112-113 and Plato *Theaet.* 172 ; cf. Plato.

K. Witte, Horazens sechzente *Epode* und Vergils *Bucolica* : PhW 1921 1095-1103. | Malgré l'opinion de Skutsch, mise en doute par Heinze, l'étude des responsions d'idées, de mots, de rythme, montre qu'Horace a utilisé pour sa 16[e] Epode les Eglogues 1, 3, 4.

Hrabanus Maurus ; cf. Hieronymi quae feruntur : J. B. Hablitzel.

Hymni. — *C. Emereau*, Les Catalogues d'hymnographes byzantins : EO 1921 147-154. | Examen rapide de 12 catalogues publiés du 14[e] siècle jusqu'à nos jours.

O. Weinreich, Hymnologica : ARW XVII 524-531. | Une inscription de Didyme du 2[e]-3[e] s. contient un nouvel indice de l'origine orientale (Asie Mineure) des hymnes orphiques. — Un passage d'Aelius Aristides (II 435, par. 38 ss. Keil) indique l'usage de s'agenouiller pour l'exécution d'un hymne à Dionysos.

Hymni homerici ; cf. Homerica.

Ignatius. — *E. H. Blakeney*, Note on Ignat. *Ep. ad. Eph.* xx : CR 1921 66. | L'expression φάρμακον ἀθανασίας est à rapprocher de celle qui figure sur une inscription découverte en 1884 à Oinoanda (Lycie) : τὰ τῆς σωτηρίας φάρμακα.

L. C. Purser, Ignatius ad Trallianos, c. 6 : Ha 1921 307. | Lire : καιρίῳ ἰῷ au l. de καιροί.

Iohannes Chrysostomus. — *D'Alès*, Glanes d'exégèse patristique [In Ioann. Hom. XLII] ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

A. Naegle, Zeit und Veranlassung der Abfassung des Chrysostomus-Dialogs *De sacerdotio* : HJ 1916 1-48. | Diverses difficultés, relatives en particulier à la personne de Basilius, donnent à penser que le dialogue ne repose sur aucune réalité historique, et représente une fiction littéraire. Pour la date, rien ne s'oppose à admettre le témoignage de l'historien Socrate, qui la fixe entre 381 et 386. Le dialogue est d'inspiration pastorale et pratique.

Iohannis Chrysostomi quae feruntur. — *C. Emereau*, Mélanges de philologie byzantine : EO 1921 295-300. | I : L'homélie métrique *Sur la naissance du Christ* ne peut être attribuée à St-Jean Chrysostome.

Iohannes Damascenus. — *C. van de Vorst*, A propos d'un discours attribué à St Jean Damascène : BZ 1914 128-132. | L'examen critique, philologique, historique, du sermon Λαμπρῶς πανηγυρίζει... conduit à l'attribuer vraisemblablement à Théodore Studite.

Iohannes Lydus. — *Fr. Börtzler*, Zum Texte des Johannes Laurentius Lydus *De mensibus* : Ph 1921 364-379. | Le texte établi par Wünsch (Teubner 1898) représente un mélange du texte primitif avec quantité de notes provenant de copistes ou de lecteurs. Les recueils X, Y et S remontent à un recueil primitif unique qui était lui-même un arrangement de recueils divers.

P. Collinet, La carrière de Léontius [d'après le *De magistr. pop. Rom.*]; cf. Droit.

Iosephus. — *A. Seitz*, Das Christuszeugniss des Iosephus Flauius : HJ 1914 821-831. | Il faut savoir gré à Harnack d'avoir défendu dans la mesure du possible l'authenticité du témoignage de Josèphe (XVIII 3, 3) sur le Christ, qui gêne la critique « ultraradicale » de Norden.

Isocrates. — *M. L. W. Laistner*, Isocratea : CQ 1921 78-84. | L'examen de quelques passages du *De pace* (16, 36, 45, 56, 86, 87, 89, 135, 75, 85, 113, 61) montre que le papyrus du Brit. Mus. (*B. M. Pap.* 132) permet d'améliorer le texte traditionnel et d'infirmer l'infaillibilité de Γ.

M. Mühl, Isocrates und die Völkerrechtsidee; cf. Histoire de la civilisation.

Id., Βάρβαροι φύσει πολέμιοι [Isocrate *Paneg.* 184]; cf. Histoire de la civilisation.

K. Wenig, Contribution à l'histoire de l'art oratoire en Grèce [sur la mort d'Isocrate]; cf. Histoire de la littérature : Rhétorique.

Iulianus. — *R. Asmus*, Kaiser Julians *Misopogon* und seine Quelle (*suite*) : Ph 1921 109-141. | L'initiateur de Julien à la philosophie est Maxime d'Ephèse, qui avait eu pour maître Jamblique. L'auteur du Misopogon s'inspire du Commentaire d'Alcibiade tant pour le détail qu'en ce qui concerne les idées et les arguments.

J. Bidez, La jeunesse de l'empereur Julien : BAB 1921 197-216. | Élevé par son pédagogue Mardonius à Nicomédie, puis enfermé au château de Marcellum avec son frère Gallus, pénétré d'idées païennes par ses études littéraires, chrétien par sa première formation religieuse (la bibliothèque de Georges de Cappadoce à Marcellum lui fit connaître les auteurs chrétiens), plein d'admiration pour le génie de la Grèce ancienne, mais moderne et presque romantique par le sentimentalisme avec lequel il se reportait vers le passé, et aussi par l'importance qu'il attachait aux mouvements de son âme inquiète, Julien eut dès sa jeunesse une mentalité dont il est plus facile de raconter la formation que de définir les nuances.

K. Praechter, Julian *Or.* 6 p. 238, 3 ff. Hertl : H 1921 441-443. | Une légère correction, de ἤρη τὰ μεταξὺ τοῦ en σαρῆ τα μ. τῷ, permet d'interpréter le passage dans le sens de la théorie platonicienne de la connaissance.

Iustinus historicus. — *M. Galdi*, Vindiciae Epitomae Historiarum Philippicarum; cf. Trogus Pompeius.

C. F. Lehmann-Haupt, Pausanias, Hero Ktistes von Byzanz; *Id.*, Der Sturz des Pausanias [critique du témoignage de Justin]; cf. Histoire.

Fr. Schachermeyr, Das Ende des makedonischen Königshauses [comparaison de Justin avec les autres sources]; cf. Histoire.

Iustinus christianus. — *M. Heer*, Pseudo-Cyprian und das Evangelium Iustins; cf. Cypriani quae feruntur.

Iuuenalis. — *L. Castiglioni*, Notizie di manoscritti latini [Juvénal I 62 et ss.]; cf. Paléographie.

S. Consoli, La Satira ix di Giovenale nella tradizione della cultura sino alla fine del medio evo : RF 1921 79-97. | Explications des scoliastes, commentateurs, grammairiens, relatives aux vers 1-5, 13-15, 18-20, 31-33, 50-53, 58-60, 84-85, 88-92, 101-112, 118-121, 124-134, 140-144.

K. Löschhorn, Kritische Bemerkungen zu Juvenals *Satiren*, II : PhW 1921 211-215. | Examen critique de : ii, 150 ; iii, 12 ; 237 ; iv, 9 ; v, 51 ; 66 ; 142 ; vi, 65 ; 347 ; 589 ; viii, 8 ; ix 55 ; 106. La Satire xv est de Juvénal vieilli ; la Sat. xvi ne peut guère être authentique.

Lactantii quae feruntur. — *C. Weyman*, Zur Schrift *De mortibus persecutorum* : HJ 1916 76-77. | Examen critique de 1,5 et 9,9.

Leo. — *Fr. Pfister*, Bemerkungen zur Sprache ; cf. Grammaire.

Fr. Stabile, Critica e lingua della *Vita Alexandri Magni* o *Historia de preliis* di Leo archipresbyter secondo la recensione del cod. Bambergensis : RF 1921 215-227. | Une lectio difficilior de *Ba* est probante, l'accord de *Ba* et de M est décisif. Examen de quelques mots : *ebenus*, *fregentes*, *frigitudo*, *nauidium*, etc. ; emploi collectif de certains substantifs, constructions discordantes, etc.

Leucippus. — *K. Praechter*, Zur Leukippos-Frage : PhW 1921 355-360. | Les arguments de Nestle (PhW 1920 1089) contre l'existence de Leucippe ne suffisent pas à réfuter la démonstration de Diels.

Lexicon militare. — *W. A. Oldfather*, A note on the *Lexicon militare* [publié d'ordinaire en appendice à Suidas] ; cf. Suidas.

Libanius. — *P. Maas*, Gregorios Kyprios und Libanios ; cf. Gregorius.

Liuius. — Manuscrit de la 1re et de la 3e décade ; cf. Paléographie, Publ. of the New Pal. Soc., Pl. 104.

H. E. Butler, Livy i 32, 12 : CR 1921 157-158. | Le nom italien moderne du cornouiller (*sanguine*) est propre à suggérer une interprétation très simple de *hastam sanguineam*.

R. C. Flickinger, Livy i 25, 9 : CJ XVI 369-370. | *Ex insperato* n'est pas ici une locution adverbiale, et signifie : par suite d'un événement inattendu.

R. Gessler, Atilius Regulus in Africa serpentem portentosae magnitudinis cum magna militum clade occidit (Liu. *Epit.* 18) : KBW 1916 38-43. | Certains détails dans le récit de la lutte rapportée principalement par Valère Maxime font supposer qu'il s'agit d'un crocodile.

A. Goldbacher, Kritische Beiträge zum xliv. und xlv. Buche des T. Liuius : WS 1918 116-128. | Examen critique de Liu. xliv 1, 1 ; 2, 1 ; 3, 3, 4 ; 5, 6, 16 ; 6, 6, 8 ; 7, 2 ; 8, 4, ; 9, 8 ; 10, 2 ; 11, 2.

W. Kroll, Die Kunst des Livius : NJA 1921 97-108. | Tite-Live n'est pas seulement l'imitateur des Grecs, ni non plus l'orateur selon la formule de Taine ; il est un artiste : sens de la vie, de la variété, goût des enjolivements, arrangement des discours (cf. en particulier le livre ii) ; il fournit un exemple de la parenté qui peut unir l'historien au poète.

J. B. Pike, Livy ii 13, 10 : CJ XVII 161. | « ... quod et uirginitati decorum et ... probabile erat ». Traduire comme l'édition Prendeville-Freese, mais en faisant *quod* causal.

Fr. Ribezzo, Elemento di romanzo ellenistico in Livio : RIGI 1921 9-10. | Le songe du serpent dévastateur qui symbolise Hannibal (Liu. xxi 22-23), présente avec la nouvelle d'Amour et Psyché dans Apulée des concordances d'où l'on peut conclure à une dérivation commune hellénistique.

Id., Le fonti di Livio in xxi, 22-23 : RIGI 1921 86. | Le songe relatif à Hannibal semble emprunté directement à Caelius Antipater (cf. Cic. *De diu.* I, 24, 9) qui le tenait sans doute de sources carthaginoises (Silène et Sosile).

V. Th. Stiftar, Les prodiges dans Tite Live : Γ VII 1913 p. 57-59, 151-153, 342-346, 364-369, 395-399, 420-428 [en russe]. | Considérations générales sur les prodiges ; compilation et classement par des régions *ostenta* et des *monstra* ; vues sur la procuratio prodigiorum.

Longinus. — *W. Kroll*, Poseidonios' Aesthetik [son influence sur le Traité du sublime] ; cf. Posidonius.

Lucanus. — *L. Castiglioni*, Notizie di manoscritti latini : [Lucain ix 884 à la fin] ; cf. Paléographie.

A. E. Housman, Lucan vii 460-465. | Le ms. II du Vatican invite à reprendre le texte : uultus quo noscere possent, en corrigeant parentum au vers suivant.

R. Samse, Zu Lukan ii 691-693: PhW 1921 549-552. | La question de la date du départ de Pompée est insoluble si on garde *Phoebum* ; il faut lire *Phoeben*, qui rétablit la vraisemblance chronologique.

Id., Zu Lukan iii 284-288 : PhW 1921 1125-1128. | *Cyrus* est une glose de *Perses*, qui aura pris la place d'un *Solis* (*tela Solis effusa* servant d'explication à *Memnonia regna*).

B. L. Ullman, Caesar's funeral in Lucan viii 729-755 : CQ 1921 75-77. | A propos des funérailles de Pompée, ce sont celles de César (Suet. *Iul.* 84) que Lucain décrit par prétérition.

J. Ziehen, Bemerkungen zu Lucans *Pharsalia* : WKPh 1915 763-768. | La prophétie relative à Sextus Pompée semble attester un emprunt au Bellum Siculum de Cornelius Severus. C'est à Tite-Live que Lucain a dû emprunter l'idée de l'invective contre Alexandre au livre x.

Lucianus. — *H. Craig*, Dryden's Lucian : CPh 1921 141-163. | Sauf des traductions partielles d'Erasme et les imitations qui en dérivent, Lucien est peu connu jusqu'au xviie s. ; la première traduction anglaise est de Fr. Hickes (1634) ; puis viennent celles de J. Maynes (1663), de F. Spence (1684) faite sur Perrot d'Ablancourt, et surtout de E. Leedes (1678). En 1696 Dryden publie sa Vie de Lucien, destinée à servir de préface à une traduction méthodique qui sera l'œuvre de plusieurs mains (1711).

Lucilius. — *F. H. Colson*, The fragments of Lucilius ix on *ei* and *i* : CQ 1921 11-17. | Nouvel essai de lecture et d'interprétation des 5 passages ; il faut s'en tenir à un minimum de corrections, en admettant que Lucilius a voulu distinguer par l'écriture des prononciations réellement différentes.

Lucretius. — *C. Bailey*, Notes on Lucretius : CQ 1921 18-21. | Examen critique de i 271-276 ; i 551-5 ; iii 1011-3 ; iv 414-9 ; 959-961 ; vi 43-51.

H. Diels, Lukrezstudien, II, III : SPA 1920 2-10. | II : L'explication donnée (v 656 s.) de la constitution du foyer solaire dérive, par Posidonius, Théophraste et Epicure, de Xénophane, et doit être liée aux observations rapportées par Diodore sur le lever du soleil au mont Ida. — III : La description de la peste repose sur Thucydide et sur les Prognostica du Corpus hippocratique, dont Lucrèce semble n'avoir connu qu'un arrangement.

F. Jacoby, Das Prooemium des Lucretius : H 1921 1-65. | Inutile de bouleverser l'ordre des vers comme on l'a fait souvent et même d'admettre



avec Vahlen et Diels deux prologues, l'un (1-61) de l'ouvrage entier, l'autre (62-145) du 1er chant; la disposition est la suivante : 1-43 invocation à Vénus, patronne de Memmius ; 50-53 commencement de la dédicace à Memmius ; 54-61 commencement de l'exposé de l'ouvrage ; 62-126 éloge d'Epicure et défense contre les objections ; 127-135 fin de l'exposé ; 136-145 fin de la dédicace. Cette technique constructive (par « embrassement ») peut être comparée utilement avec celle du prologue des Géorgiques.

E. Orth, Lucretiana : PhW 1921 668-670. | Dans v 1160, lire : Et celata [acta]. — vi 242 *ciere* est une altération de [*ab*] *olere*.

K. Praechter, Lucretius v 165-180 : H 1921 108-112. | Les vers 168-173, 175, 176 d'une part, 110-234 de l'autre, constituent des groupes additionnels resp. à 165-167, 174, 177 ss. et à 109.

Lysias. — *P. Cloché*, Le discours de Lysias contre Hippotharsès : REA 1921 28-36. | Le tome XIII des Papyrus d'Oxyrhynchos contient quelques fragments qui nous renseignent sur le sort que subirent après 403 les fortunes des anciens bannis. Il s'agit des biens de Lysias vendus par les Trente à Hippotharsès et que celui-ci détenait encore après le retour des bannis. L'indignation de Lysias est évidemment explicable si le traité d'amnistie consacrait les iniquités commises en 404 aux dépens des exilés, mais son exaspération à l'égard du spoliateur permet de penser qu'Hippotharsès essaye de se dérober à certaines conventions établies par l'amnistie au profit des bannis.

Manilius. — *A. E. Housman*, The codex of Manilius : CQ 1921 175-176. | A propos de prétendues erreurs de collation du ms. L (cod. Lips. 1465) relevées par van Wageningen.

Marcellus Empiricus. — *M. Niedermann*, Nachträge und Berichtigungen zum Thesaurus [d'après le texte de Marcellus Empiricus]; cf. Histoire de la langue.

Marcus diaconus. — *J. Dräseke*, Zu Markos Diakonos : WKPh 1915 1146-1150. | Ajoute quelques précisions aux commentaires qu'il a été le premier à fournir sur la *Vita Porphyrii*, sur la vie, le milieu et le caractère de l'auteur.

Marinus. — *O. Viedebandt*, Marinos. Ein Beitrag zur Geschichte des Erdmessungs problems ; cf. Sciences.

Marius Mercator. — *C. Weyman*, Marius Mercator und Iulianus von Aeclanum : HJ 1916 77-78. | L'apostrophe du ch. 4, 1 (Migne XLVIII 126) s'explique par des souvenirs littéraires : Saint Jérôme *Adu. libros Rufini*, Martial, Pétrone (?)

Martialis. — *S. Gaselee*, Martial ix, 21 : CR 1921 104-105. | Lire : *Artemidorus arat*, *Callidorus arat*, le mot étant employé dans son sens littéral la seconde fois, péjorativement la première.

R. Wagner, Zu Martial *Epigr.* iii 63 : KBW 1915 172-174. | Le terme « cotilus » doit être entendu au sens de « potinier, Faselhans » (cf. κωτίλος), et non de « bellus homo ».

Mediaeualia uaria. — *M. Buchner*, Ein Brief des Ermoldus Nigellus an Pippin I. von Aquitanien : HJ 1914 1-25. | L'adresse et le contenu conviennent à Pépin d'Aquitaine, la forme présente des analogies avec celle des poésies d'Ernold ; cette identification permet de dater la lettre de 827.

P. Pecchiai, Il carme *De destructione ciuitatis Mediolanensis* : Ath 1921

102-111. | Publié par Dümmler en 1885, il constitue un document important de la culture littéraire italienne du XIIe s., inspirée par des souvenirs de Virgile, de Lucain et d'Ovide.

K. Strecher, Die deutsche Heimat des Ruodlieb : NJA 1921 289-304. | Les arguments de Wilmotte en faveur d'une origine française et d'un remaniement postérieur laissent inexpliquées les marques indiscutables de germanisme qui caractérisent ce poème du XIIe s.

Meleager. — *J. Hubaux*, Virgile et Méléagre; cf. Vergilius.

F. A. Wright, Meleager : Notes and translations : CR 1921 16. | Explication des paragraphes XII 174 et V 139 174 qui offrent un exemple de « contamination ».

Melissus. — *M. Losacco*, Storia della dialettica [rôle de Mélissos dans la défense de l'éléatisme] ; cf. Philosophie.

Menander. — *K. Fürst*, Comment Ménandre a imité le style, l'expression et le mètre d'Euripide : LF 1921 9-15. | Ménandre citait et parodiait les vers d'Euripide, imitant de préférence les scènes de justice, les combats oratoires, les rôles de raisonneurs. Pour la forme, il reproduit la stichomythie d'Euripide.

L. Havet, Un fragment de Ménandre : RPh 1921 86-87. | Il importe de noter que le *isti putant* de Térence (*Ad.* 43) est une locution familière unique en son genre, si l'on veut avec quelque vraisemblance conjecturer pour la partie obscure du fragment correspondant de Ménandre : τὸ μακάριον τὸ πάνυ, γυναῖκ' οὐ λαμβάνω.

K. Fr. W. Schmidt, Zu Menander : PhW 1921 714-720, 737-743. | Reconstitution de la scène initiale de l'acte 5 des *Epitrep.* contre l'arrangement de Leeuwen et Sudhaus; de *Perikeir.* 191, 196, 353, 394 ss. *Samia* 101 ss. ; *Georgos* (fr. 182) ; *Kolax* 11 ss., 98 ss., *Phasma* prol. — Identification du fragment de Florence (Herzog, Leeuwen) avec l'*Epikleros*.

Minucius Felix. — *E. Hertlein*, Antonius Julianus, ein römischer Geschichtschreiber ? (Ein Versuch zur Erklärung von Minucius Felix *Octavius* 33, 2 ss.) : Ph 1921 174-193. | Il n'y a aucune raison de suspecter le texte de Minucius; mais tout ce qu'on peut en tirer, c'est que Antonius (ou Antoninus) Julianus semble avoir été un écrivain théologien du Ier ou du IIe s., c'est-à-dire de l'époque dite romaine, d'où le qualificatif de « Romanus » qu'il partage avec Josèphe.

J. Martin, Zu Minucius Felix : WKPh 1915 478. | Examen critique de *Oct.* 34, 1 ; 5, 5 (conj. *stuporare* ?).

J. P. Waltzing, Encore Minucius Felix et Tertullien : MB 1921 189-196. | A propos de la question discutée depuis F. Baudoin (1560) : lequel des deux, Tertullien ou Minucius, a pillé l'autre ? Examen de l'étude de Th. Reinach (Rev. Hist. Rel. t. 83, 1921, p. 59, 58) sur deux passages parallèles (Min. 19, 6, Tert. 24, 8) : c'est incontestablement Tertullien qui a pillé Minucius. Pour deux autres passages parallèles (Min. 21, 4 et Tert. 10, 7), l'argument qui prouverait l'antériorité de Minucius peut se retourner en faveur de Tertullien.

Mirabilibus (De) urbis Romae. — *G. Mc N. Rushforth*, Magister Gregorius De mirabilibus urbis Romae : a new description of Rome in the twelfth century : JRS 1919 14-58. | Les rapports entre cette relation et les *Mirabilia* tiennent à l'utilisation d'un matériel commun ; l'auteur, un Anglais du XIIe s. (?) rapporte ses propres observations, enrichies de renseignements recueillis sur place (p. ex. des « cardinales et clerici Romanae



curiae ») et des compilations comme le « De septem miraculis mundi ». Analyse détaillée et texte de l'opuscule d'après un ms. du St. Catharine's College de Cambridge.

Moschus. — *J. Sitzler*, Zu Moschos : WKPh 1915 453-454. | Examen critique de IV 56 ss. ; V 66 ss.

Neoptolemus. — *P. Fossataro*, Neottolemo e Orazio ; cf. Horatius.

Nepos. — *Cl. R. Jeffords*, Nepos and roman praise of Hannibal : CJ XVI 432. | L. E. Lord (CJ 1921, 265) a omis le passage où Nepos reconnaît la valeur d'Hannibal (*Hann.*, 1).

O. Wagner, Zu Cornelius Nepos : H 1921 439-441. | Sous « et Fidiae » (*Att.* 3,2) se cache un « effigies ».

Nicolaus Damascenus. — *F. Sartiaux*, Fouilles de Phocée [examen d'un texte de Nicolas de Damas] ; cf. Histoire régionale.

Notitia. — *J. B. Bury*, The date of the *Notitia* of Constantinople : EHR 1916 442-443. | On peut ajouter une précision nouvelle aux conclusions de Schultze relativement à la date de la Notitia : la mention qu'elle contient d'un « duplex murus » ne peut avoir trait qu'au mur élevé par le préfet Constantinus en 447, le terminus *ante quem* restant la mort de Théodose, en 450.

C. Jullian, Les tares de la *Notitia Dignitatum* : le duché d'Armorique : REA 1921 103-120. | Dans les éléments essentiels de la défense du duché, la Notitia ne parle ni de Boulogne, ni de la seconde Germanie, ni des flottes préposées à la surveillance du Détroit, des estuaires et des rivages, ni des lieux de garnison entre la Gironde et la Loire. Elle multiplie les incertitudes et les anomalies en ce qui concerne les troupes de garnison et le commandement.

Octauia. — *Th. Birt*, Zur *Octavia* des vermeintlichen Seneca : PhW 1921 333-336. | Examen critique de 516 ss., 519, 460, 590 ss., 696, 36, 359 ss., 294, 457 ss.

K. Busche, Zur *Octavia* Praetexta, ed. Vürtheim, Leyden 1909 : WKPh 1915 1192-1194. | Examen critique de 412, 422, 696 ss., 825 ss.

F.-L. Lucas, The *Octavia* : CR 1921 91-93. | La pièce ne peut pas être très postérieure à celles de Sénèque, contrairement à ce qu'a pensé établir Vürtheim. Le caractère dominant est la symétrie de la construction et la simplicité « flavienne » de l'expression.

Origenes. — *W. Baehrens*, Zu Origenes : PhW 1921 792. | Les fragments du cod. Orléans 192 (169) ne contiennent pas une leçon qui puisse intéresser l'auteur pour son édition projetée.

K. Müller, Ueber die angeblichen Auszüge des Gregor von Nyssa aus Περὶ ἀρχῶν ; cf. Gregorius.

Id., Zu den Auszügen des Hieronymus aus des Origenes Περὶ ἀρχῶν ; cf. Hieronymus.

Ouidius. — *E. H. Alton*, Quaestiunculae Ovidianae : Ha 1921 276-291. | Conjectures sur *Amores* I, 6, 23-26 ; 53-58 ; 8, 57 suiv. — *Ars Amat.* III, 288 ; 343. — *Met.* I, 544 suiv. ; 454. — *Fasti* I, 287 ; 454 ; II, 379 ; 549 ; IV 866. — *Tristia* IV, 9, 3. Incidemment : *Ciris* 138 suiv. et Stace *Theb.* XII 345 suiv.

D. Bassi, Ovidio *Metamorfosi* XV, 805-6 : RF 1921 228-229. | Ovide se permet, à propos de Pâris sauvé des coups de Ménélas, de modifier la tradition (*Iliade* III, 373-381 et V, 302-317).

L. Castiglioni, Spogli Riccardiani [Ovide, *De nuce*]; cf. Paléographie.

N. Deratani, La rhétorique chez Ovide : l' VII 1913 p. 205-211 [en russe]. | Quelques observations qui annoncent un travail d'ensemble sur la rhétorique d'Ovide comparée à celle des autres poètes.

B. Lavagnini, La cronologia degli *Amores* e un luogo dell' *Ars amatoria* (III, 343) : Ath 94-101. | Le texte *deue tribus libris* peut être issu d'une correction *de ternisue libris* faite par le poète au texte primitif *de quinque libris* après la seconde édition du recueil en 3 livres.

Id., Ovid, *Ars am.* III, 61 sqq. : BFC XXVII 109-110. | Explication de *ueros annos*.

Fr. J. Miller, Some features of Ovid's style : III. Ovid's methods of ordering and transition in the *Metamorphoses* : CJ XVI 464-476. | Dans la mise en œuvre de ses documents, Ovide suit tantôt la méthode chronologique ou géographique, tantôt une méthode associative : groupement de récits à l'occasion d'une rencontre, d'une réunion... La transition se fait par « à propos », par évocation d'événements contemporains, et surtout par « suggestion ».

J. P. Postgate, De *nihilo nil* [traitement phonétique du mot chez Ovide et Juvénal]; cf. Grammaire.

K. Prinz, Zu Ovids *Ars am.* II 662 und *Rem. am.* 323 f. : WS 1918 90-92. | Dans chacun de ces passages, Ovide applique des principes de la rhétorique traditionnelle (cf. Arist. *Rhet.* I, 9).

J. Tolkiehn, De Diomedis loco, qui est Keilii *Gramm. lat.* vol. I, p. 451, 13 sqq. : WKPh 1915 886. | Dans la citation d'Ovide *Met.* 109, *musae* est une correction de *summae*, qui est à son tour une mélecture de *gemmae*, donné par les mss. d'Ovide.

Pacatus. — *W. A. Baehrens*, Pacatus : H 1921 443-345. | Le Pacatus, auteur d'un écrit contre Porphyrius, ne peut être identifié ni avec Drepanius Pacatus, auteur du Panégyrique II (XII), dont la langue est de qualité supérieure, ni avec le Pacatus chargé en 431 d'un Éloge de Paulin de Nole.

Papias. — *H. J. Lawlor*, Eusebius ou Papias ; cf. Eusebius.

Parmenides. — *E. Loew*, Ein Beitrag zum heraklitisch-parmenideischen Erkenntnisproblem ; cf. Philosophie.

W. Rauschenberger, Heraklit und die Eleaten [rapports d'Héraclite et de Parménide]; cf. Philosophie.

Pausanias. — *O. Rossbach*, Zu Pausanias : PhW 1921 330-332. | Sur un pentamètre d'épigramme dans la description du fronton d'Olympie (V, 10, 8). — Corr. à X, 21,5; 11,5 ; III, 18,10. — Les lacunes dans Pausanias doivent être appréciées d'après la longueur des lignes dans l'archétype ; cf. I, 28,3 ; I, 41,5 ; II, 2,2 ; 3,3 ; IV, 8,3 ; 19,6 ; VII 25,5 VIII 13,1 ; X 38,2.

Periplus. — *V. Chapot*, Arrien et le Périple du Pont Euxin ; cf. Arrianus.

Persius. — *A. Cartault*, Les Choliambes de Perse : RPh 1921 63-65. | Les Choliambes ne sont pas, comme on le croit généralement, des prologues des Satires de Perse, mais un essai de jeunesse apparenté à la première Satire.

Id., La Satire I de Perse : RPh 1921 66-74. | Perse prend position pour les Anciens contre les Modernes, critiquant la poésie d'amateurs, le pathétique artificiel et creux, les vers harmonieux mais sans virilité, toute la facture dérivée d'Ovide. C'est à l'enseignement de l'école que

Perse attribue la dégénérescence de la poésie (v. 24, 69, 79, 93). On ne peut savoir, faute de données précises, si c'est l'enseignement de son maître Remmius Palaemon ou celui d'autres grammairiens qui est visé ici. Seulement la vivacité de la protestation semble indiquer que Perse écrivit la satire peu de temps après avoir quitté l'école. Quelques traits de couleur stoïcienne confirment l'hypothèse : à 17 ans il reçut de Cornutus l'orientation socratique. En tous cas il n'y a ici ni allusion historique (Pedius est un personnage fictif) ni satire de Néron.

L. Castiglioni, Notizie di manoscritti lattini [texte de Perse] ; cf. Paléographie.

Peruigilium Veneris. — *J. A. Fort*, Corrigenda on the *Pervigilium Veneris* : CQ 1921 7. | Relevé d'erratas v. 21, 72-73. Corr. v. 95 *fiam ut* en *pipiat* ; v. 17 *enitent* en *praenitent* ; v. 63-64.

Petronius. — *A. Ernout*, Petroniana : RPh XLV 105-113. | L'étude du ms. P 8049 permet de ramener à une explication commune l'origine de la plupart des fautes. Le scribe de P a transcrit l'archétype en copiant d'abord d'une seule traite les colonnes de gauche, puis les colonnes de droite ; les divergences proviennent de la disposition et du nombre variable de lignes dans l'archétype et dans P.

Phaedrus. — *W. A. Baehrens*, Berichtigung [sur les licences prosodiques de Phèdre] ; cf. Métrique.

L. Havet, La fable du Loup et du Chien : REA 95-102. | La fable de Phèdre, exceptionnellement longue, est, comme presque toujours chez lui, une fable à clef ; les deux personnages sont Arminius, le chef chérusque vainqueur de Varus, et son frère Flavus, qui avait longtemps touché des stipendia romains et qui était chargé de décorations romaines. La substance du dialogue a été conservée par Tacite (*Ann.* II, 9), qui l'a probablement tirée de la grande Histoire des guerres de Germanie, en vingt rouleaux, écrite par Pline l'Ancien.

Philinus. — *M. Cary*, A forgotten treaty between Rome and Carthage [sur les témoignages de Philinos et de Polybe] ; cf. Histoire.

Philo. — *A. Allgeier*, Semasiologische Beiträge zu ἐπισκιάζειν aus Theophylakt und Philo ; cf. Testamentum.

Philochorus. — *M. Lenchantin de Gubernatis*, Frammenti didimei di Filocoro : Ae 1921 23-32. | A côté des Hellenica d'Oxyrhynchus, un fragment de Philochoros (Didymi de Demosthene commenta, recogn. H. Diels, VII 36-51) mérite d'être pris en considération pour expliquer la politique et l'action navale de Conon en 396-335.

Philodemus. — *D. Bassi*, Papiro ercolanese 873 : Φιλοδήμου Περὶ ὁμιλίας : RF 1921 340-344. | Premier essai de lecture directe des fragments les mieux conservés.

Id., Φιλοδήμου Περὶ ὕβρεως ? RIGI 1921 146. | Peut-être faut-il ranger sous ce titre quelques fragments du papyrus d'Herculanum 1017, où il est deux fois question de l'ὕβρις.

Id., Illustrazioni inedite di papiri Ercolanesi [Philodème, pap. 1427, 207, 1425, 1538] ; cf. Papyrologie.

P. Fossataro, Neottolemo e Orazio. A proposito d'un saggio sull'opera Περὶ ποιημάτων di Filodemo ; cf. Horatius.

U. Galli, A proposito di Aristotele e di Filodemo ; cf. Aristoteles.

R. Philippson, Zu Philodems Schrift über die Frömmigkeit : H 1921

355-410. | Le livre II, qui doit contenir la théorie d'Épicure, est difficile à reconstituer ; Gomperz dispose les fragments dans l'ordre 1077, 1098, 1610, 229 ; mais 1077 semble être un abrégé étranger au livre II. Essai de restitution du texte de ces divers fragments.

K. Praechter, Zu Philodem Περὶ ὀργῆς fr. E (P 4 Wilke): H 1921 334-335. | Essai de restitution de la ligne 16 à l'aide d'Esch. *Ag.* 202 et Hom. A 245.

Philolaos. — *A. Olivieri*, Osservazioni sulla dottrina di Filolao ; cf. Histoire des disciplines, Sciences.

Philosophi. — Cf. Histoire des disciplines : Philosophie.

Pindarus. — *A. Croiset*, Le fragment de Pindare cité dans le Gorgias de Platon ; cf. Plato.

P. Maas, Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar ; cf. Métrique.

Fr. Poland, Pindar, *Paean* VI 50 : PhW 1921 332-333. | Restituer πόνος plutôt que ἔρις (Bury).

Fr. Ribezzo, Ad Pind. *Paean.* VI 105-109 : RIGI 1921 240. | Constitution et essai d'interprétation du texte d'après 2 papyrus Herm. et Oxyrh.

O. Schroeder, Proben einer Pindarinterpretation : JPhV 1918 186-192. | *Pyth.* VIII est le seul epinikion du temps de la déchéance d'Egine, et s'explique par les circonstances dans lesquelles il a été composé, après la bataille de Chéronée (447) ; c'est l'adresse à un peuple ami dans le malheur d'un vieillard parvenu à la vieillesse sereine (Pindare avait 76 ans).

R. J. Shackle, Pindar, *Nem.* III 59-63 : CR 1921 28-29. | Restitution et explication du texte.

Plato. — *J. Burnet*, Vindiciae Platonicae III ; Tetralogy III : CQ 1921 1-7. | Examen critique de *Phileb.* 13 b, 3 ; 15 b, 2 ; 25 d, 7 ; 47 e, 6 ; 52 d, 8 ; 61 d, 7 ; 66 a, 4 ; *Symp.* 173 d, 8 ; 174 b, 4 ; 175 b, 6 ; 176 b, 7 ; 194 a, 3 ; 194 c, 5 ; 197 c, 6 ; 201 d, 8 ; 203 e, 2 , 204 c, 4 ; 208 c, 2 ; 209 c, 5 ; 210 a, 8 ; 210 d, 1 ; 212 e, 8 ; 223 b, 4 ; 242 b, 8 ; 244 c, 5 ; 246 c, 6 ; 248 b, 5 ; 249 d, 5 ; 250 c, 5 ; 256 e, 2.

R. G. Bury, On some passages in Plato's *Laws* : CR 1921 145-146. | Examen critique de II 653 D ; 663 D. E ; III 693 A ; 711 C ; V 739 E ; 740 E ; 747 D ; VII 772 D ; 774 C ; 802 B ; IX 864 A.

A. Croiset, Le fragment de Pindare cité dans le Gorgias de Platon : REG 1921 125-128. | Lire p. 484 b : δικαιοῖ (au l. de δικαιῶν), et traduire : la loi (ou coutume) trouve juste que la force mène tout de son bras puissant.

A. S. Ferguson, Plato, *Republic* 421 a : CR 1921 17-18. | Raisons de sens, empruntées à l'histoire de la propriété foncière, qui empêchent d'admettre la correction γεωμόρους de Bury.

Id., Plato's simile of the light, I : The similes of the sun and the line : CQ 1921 131-152. | Il faut interpréter les trois symboles de *Rep.* VI-VII par rapport aux théories politiques du livre VI et aux idées de Platon sur l'éducation : le soleil est le bien transcendant ; la ligne explique les deux méthodes d'y parvenir ; la caverne symbolise les deux biens concurrents et les moyens de conduire le néophyte du faux bien au vrai qu'il désire réellement.

W. M. Frankl, Dialog « Platon » oder Ueber die ersten Dinge, zur Einführung in die Methode des Platonismus : AGPh 1916 78-84. | Essai de mise en action, dans un dialogue entre Platon et Socrate, de la technique du platonisme.

L. Havet, *Alcib.* 133 C. : RPh 1921 87-89. | I Corriger θεόν en θέαν, l'idée mystique de la présence intérieure de Dieu éclairant l'âme (sens donné par θεόν, étant plutôt néoplatonicienne que platonicienne. — II : Les philologues devront noter qu'il a existé un manuscrit de Platon où le φαίνεται d'Alcibiade terminait un feuillet.

E. Hoffmann, Zwei quellenkritische Beobachtungen. 1 : Die Herkunft des Wachstafelbildes im *Theätet* : JPhV 1921 56-58. | C'est dans l'école abdéritaine, Démocrite ou Protagoras, qu'il faut chercher la source du passage de *Theaet.* 191 c, où Platon compare l'esprit à une tablette de cire.

Fr. Lévy, Platon *Gorgias* 460 c 1 : PhW 1921 115-117. | Le dialogue est conduit de telle façon que les réponses attendues à des questions élémentaires restent inexprimées.

M. Mühl, Βάρβαροι φύσει πολέμιοι [Platon *Rep.* v 470 c] ; cf. Histoire de la civilisation.

M. Platnauer, Plato, *Gorg.* 482 c, d : CR 1921 150. | Lire καὶ τούτου κατεγέλα.

L. Radermacher, Ein unbekanntes Zitat : PhW 1921 788-789. | Un passage de scholiaste byzantin et un autre de Longin, qui rappellent un passage du Gorgias, pourraient représenter une citation de l'exposé de Timée sur l'origine de la rhétorique.

H. Rick, Der Dialog *Charmides* : AGPh 1915 211-234. | 1 : Le dialogue est dirigé contre Antisthène. — 2 : Il est faux de dire avec Bonitz que l'auteur se préoccupe de fonder une théorie de la σωφροσύνη ; c'est en se référant au cynique lui-même qu'il réfute la théorie d'Antisthène. — 3 : Ni le genre de la démonstration, ni le rôle prêté à Socrate, ni la comparaison avec la théorie de la connaissance de soi-même exposée par Xénophon, ne permettent d'attribuer le dialogue à Platon.

C. Ritter, Platon *Symposion* 212 E : CPh 1921 197-198. | L'incise ἐὰν εἴπω οὑτωσί doit être conservée, et s'explique comme le veut Riddell (édition de l'*Apol.* p. 320 ss).

P. Shorey, Horace *Satires* I 3, 112-113 and Plato *Theaetetus* 172 A, B : CPh 1921 164-168. | Le passage de *Theaet.*, dont Wilamowitz a donné une interprétation tendancieuse pour établir un défaut de composition du dialogue, contient en germe la distinction reprise par Horace du bien et du mal φύσει et νόμῳ καὶ ἔθει.

A. Steiner, Die Etymologien in Platons *Kratylos* : AGPh 1915 109-132. | Trois divisions dans la partie relative à l'étymologie : la première est relative aux noms propres, la seconde et la 3me à des idées d'Eutyphron et d'Antisthène ; seul celui-ci est un adversaire gênant ; Platon s'attache à réfuter son hypothèse d'une origine du langage φύσει dans la 3me partie du dialogue.

J. Stenzel, Ueber den Aufbau der Erkenntniss im VII. Platonischen Brief : JPhV 1921 63-84. | Commentaire « interne » de cet exposé difficile et sans cesse controversé de la théorie de la connaissance, en liaison avec les prémisses de Wilamowitz (Platon, II p. 281).

W. Weinberger, Abstrakte Begriffe und Platons Ideenlehre : PhW 1921 71. | Essai d'interprétation de *Phaedon* 18-20 : Platon a été conduit

à sa théorie des idées par le sentiment plus que par l'intelligence d'une distinction entre notions concrètes et abstraites.

Plautus. — *G. Ammendola*, Noterelle plautine : RIGI 1920. | I (p. 184) : Défend le texte des mss. dans *Poen.* 569. — II (p. 201-202) : Interprète « a muscis » (*Poen.* 689 ss) = loin des importuns.

S. V. Cole, Plautus up-to-date : CJ XVI 399-409. | Les procédés comiques de Plaute, surprises, duperies, méprises, reconnaissances, quiproquos, exagérations voulues par l'optique du théâtre, sont éternels et comptent parmi les plus employés de nos jours.

R. Degering, Ueber ein Bruchstück einer Plautushandschrift des vierten Jahrhunderts, I : SPA 1919 468-476. | Acquis par la Staatsbibliothek de Berlin (lat. qrt. 784) en 1918. Feuillet de parchemin écrit à l'encre pourpre; contient *Cist.* 123-147 et 158-182. Transcription intégrale et photographie du recto.

Id., Id., II : SPA 1919 497-503. | L'examen des variantes de ce fragment (N) conduit à supposer un archétype de NP dérivé comme A d'un archétype *x*.

F. Eckstein, Syntaktische Beiträge zu Plautus : Ph 1921 142-173. | C'est sous l'influence de la rhétorique grecque que Plaute a pu développer la vieille phrase latine rigide, et la modeler dans le sens de la période classique, tout en gardant au style archaïque sa force et sa saveur.

F. W. Hall, Nuances in Plautine metre ; cf. Métrique.

R. Jensen, « Quid rides? » CJ XVI 207-219. | Le rire de Plaute n'est pas celui de Bergson ni de Meredith ; c'est l'explosion de gaieté naturelle, la « secousse spasmodique », le rire de l'enfant, spontané et acritique.

U. Leo, Ueber Bedeutungsentwicklung einiger Simplicia und Composita im plautinischen Latein ; cf. Histoire de la langue.

Plinius maior. — *E. Hoffmann*, Zwei quellenkritische Beobachtungen. 2 : Das Proömium zu Plinius' *Naturalis historia* : JPhV 1921 58-62. | La conception divine de l'univers, exposée au début du 2e livre de Pline, se rattache à Manilius et à la tradition de Posidonius (conception dualiste et antinomistique).

Th. Homolle, Pline commenté par Eugène Delacroix : CRAI 1921 261-269. | Un passage du Journal d'Eugène Delacroix, est, sans que l'auteur y ait songé, le commentaire le plus suggestif du jugement exprimé par Pline l'Ancien sur les manières comparées de Lysippe et de ses prédécesseurs, en particulier de Polyclète, et qui a donné lieu à des interprétations contradictoires.

Plinius iunior. — *F. Lillge*, Die literarische Form der Briefe Plinius d. J. über den Ausbruch des Vesuvs : ZG 1918 209-234, 273-297. | Analyse et commentaire esthétique ; dans la première lettre, non seulement le récit est fait selon les meilleures règles de l'art traditionnel (composition unitaire et dramatique, brièveté, style évocateur, πάθος contenu...), mais il rappelle la manière de Tacite. Pour le contenu, la mort de l'oncle rappelle le ton stoïcien et l'inspiration de Sénèque. La seconde lettre a la composition et la tenue d'un fragment d'épopée virgilienne.

Th. Stangl, Zu Plinius *Ep.* IV 13,8 ; cf. Grammaire.

Plotinus. — *H. F. Müller*, Die Lehre vom Logos bei Plotinos : AGPh 1916 38-77. | Le monde entier est « logos », tantôt épuré, tantôt altéré et mêlé ; la science est création du logos, notre personne en est l'émanation ; il est

aussi le fondement de la beauté. Distinct des εἴδη et de la θεωρία, de la forme et de la vision, il est le principe créateur de la nature.

Plutarchus. — *Ch. Clerc*, Plutarque et le culte des images : RHR LXX 107-124. | Plutarque, honnête homme, prétend éviter d'une part l'écueil de l'athéisme, d'autre part celui de la superstition, ce qui ne l'empêche pas d'accepter les compromis, et d'attendre la guérison devant l'image d'Asclépios.

P. Geigenmüller, Plutarchs Stellung zur Religion und Philosophie seiner Zeit : NJA 1921 251-270. | La religion de Plutarque cherche à tout concilier ; les conceptions des grands philosophes, surtout de Platon, et le culte d'État : les divinités populaires sont des auxiliaires du grand dieu unique ; les héros et les démons sont les intermédiaires entre Dieu et l'homme. Son éthique est philanthropie ; sa politique, humanitarisme ; sa philosophie, conciliation entre les différentes doctrines : Platon, Aristote, Chrysippe, Pythagore (il résiste davantage à Epicure).

Pollux. — *V. Festa*, Sikinnis, storia di un' antica danza [d'après Pollux]; cf. Histoire sociale.

Polybius. — *M. Cary*, A forgotten treaty between Rome and Cartharge [sur les témoignages de Polybe et de Philinos]; cf. Histoire.

R. Laqueur, Scipio Africanus und die Eroberung von Neukarthago : H 1921 131-225. | Une analyse détaillée de Polybe révèle son attitude vis-à-vis de ses sources (en ce qui concerne la prise de Carthagène, d'abord un témoin oculaire, puis une relation de Laelius) ; 1er moment : il accepte la tradition; 2e m. : il concilie les témoignages contradictoires ; 3e m. : il adapte les faits à sa conception de l'histoire romaine ; 4e m. : il les fait servir à sa théorie rationaliste de l'histoire.

P. Shorey, Τύχη in Polybius : CPh 1921 280-283. | Polybe, attentif autant que Thucydide à rechercher les causes, n'en invoque pas moins la Fortune quand les événements l'y engagent. Il n'y a là qu'une contradiction naturelle, qui ne saurait justifier l'hypothèse d'interpolations.

B. Stumpo, Il pensiero di Polibio : Ath 1921 273-291. | I : Introduction générale : l'histoire, outre qu'elle sert au perfectionnement humain par la représentation du passé, a aussi une valeur politique et pratique ; c'est la leçon qui se dégage de l'histoire de Rome. — II : La vérité et en particulier l'exactitude chronologique est le principal souci de Polybe ; d'où ses critiques contre Timée. — III : Polybe emprunte surtout à Thucydide sa conception de la « tyché », qui sert de correctif au déterminisme des événements humains.

Pomponius Mela. — *Th. Grienberger*, Codanouia : PhW 1921 1198-1200. | Dans Pomponius Mela 3, 54 : au lieu de : *ex iis Codanouia*, lire : *exit Scandinauia*.

Pontius. — Cf. Cyprianus : *J. Martin* et *R. Reitzenstein*.

Porphyrius. — *K. Praechter*, Porphyr. in Aristot. *Categ.* Comm. P. 123, 29 ff. Busse : H 1921 226-227. | Dans ce passage, Busse (Comm. in Arist. Graeca IV 1 p. LI s.) a rétabli inexactement la répartition des demandes et réponses, que le ms. M n'indique pas de première main.

Posidonius. — *W. Kroll*, Poseidonios Aesthetik : ZG 1918 96-98. | Il n'est pas nécessaire de reconnaître, comme le fait Mutschmann (cf. ci-dessous), l'influence directe de Posidonius dans le chapitre de la « genesis » du Traité du sublime et dans le Περὶ ἰδεῶν (1, 6) d'Hermogène ; les idées

de Platon sur l'esthétique étaient au temps d'Hermogène du domaine public.

H. Mutschmann, Poseidonios Aesthetik : ZG 1918 318-319. | Il reste encore, après les critiques de Kroll (cf. ci-dessus) à déterminer qui a donné à Platon sa place dans le canon des auteurs : Panétius ? Posidonius ?

O. Viedebandt, Poseidonios. Ein Beitrag zur Geschichte des Erdmessungsproblems ; cf. Sciences.

Priapea. — *A. Maggi*, Note ai Priapea : RIGI 1921 171-178. | Principaux résultats d'une étude non encore publiée : sur le culte du dieu, la constitution du recueil, les caractéristiques du genre : apotropaïque et épigrammatique.

Propertius. — *W. Kerry*, An echo of Euripides in Propertius : CR 1921 64-65. | Imitation ou réminiscence, il y a dans l'Élégie II, 26 une dizaine d'expressions qui rappellent *I. T.* 255-277.

Prosper (Pseudo-). — De promissionibus et praedictionibus Dei ; cf. Archéologie romaine : *G. Morin*.

Ptolemaeus. — *F. Boll*, Das Epigramm des Claudius Ptolemaeus : JPhV 1921 2-12. | Cette courte épigramme, conservée en particulier dans les œuvres de Ptolémée (texte, apparat critique et commentaire) peut être vraisemblablement attribuée à l'astronome lui-même.

J. L. Heiberg, Théories antiques sur l'influence morale du climat [en particulier d'après le *Tétrabiblos*] ; cf. Sciences.

G. Viedebandt, Ptolemaeus. Ein Beitrag zur Geschichte des Erdmessungsproblems ; cf. Sciences.

Pythagoras. — *D. Fimmen*, Zur Entstehung der Seelenwanderungslehre des Pythagoras : ARW XVII 513-523. | C'est bien à l'Égypte (Hérodote), où il avait voyagé (Isocrate), que Pythagore emprunte les éléments de sa théorie, mais en les enrichissant d'une interprétation personnelle.

Quintilianus. — *H. E. Burton*, The elective system in the Roman schools [à propos de Quintilien] ; cf. Histoire sociale.

H. E. Butler, Quintilian IX 4, 101 : CR 1921 157. | Lire praecedentibus < palimbacchio > et pyrrhichio.

F. H. Colson, Quintilian I, 9 and the « chria » in ancient education : CR 1921 150-154. | Exercice philosophique à l'origine, puis adapté à la rhétorique, la chrie a une sorte de survivance dans l'éloquence religieuse moderne.

Quoduultdeus. — *G. Morin*, Pour une future édition des Opuscules de s. Quodvultdeus, évêque de Carthage au ve siècle : RB 1914-1919 156-162. | Une douzaine de sermons faussement attribués à saint Augustin (RB 1896 342) sont l'œuvre du dernier évêque romain de Carthage, s. Quodvultdeus, primat africain en 439, ensuite diacre de Carthage, et qui en 427 écrivit deux lettres à saint Augustin pour le presser de rédiger un traité sur les Hérésies.

Rauennas geographus. — *J. Schnetz*, Arabien beim Geographen von Ravenna : Ph 1921 380-412. | Examen et essai d'identification des noms propres fournis par les manuscrits, selon les deux principes : 1° que toute faute supposée doit être expliquée (cf. les Untersuchungen zum Geogr. von. Rav. du même auteur) ; 2° qu'au lieu de se fonder sur des ressemblances extérieures de noms il faut discerner le principe de disposition adopté par l'auteur dans l'énumération des ciuitates.



Rhesus tragoedia. — *A. C. Pearson*, The Rhesus ; cf. Euripides.

Rhianus. — *M. M. Crump*, Vergil and the Messeniaca of Rhianus ; cf. Vergilius.

Rufinus *E. Amélineau*, Les Coptes et la conversion des Ibères [sur les sources de Rufin] ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

Rufini quae feruntur. — *A. Wilmart*, Le Commentaire sur les Psaumes imprimé sous le nom de Rufin : RB 1914-1919 258-276. | L'auteur n'est ni Rufin, ni Vincent, ni Alcuin, mais un personnage beaucoup plus récent, Letbert, abbé de Saint-Ruf près Avignon au début du XIIe siècle.

Sallustius. — *E. Hauler*, Zu Sallust's Rede des Lepidus. WS 1918 171-173. | Conserver dans le discours de Lépidus (Sall. *Hist.* 7) la leçon *illos*.

A. Kurfess, Zu Sallust, IV. Lesarten aus einem alten Leipziger Druck zu den Epistulae ad Caesarem senem de re publica : PhW 1921 597-599. | Reproduction de la collation publiée dans son édition (Teubner 1921).

Sappho. — *J. M. Edmonds*, The Berlin Sappho again : CR 1921 139-141. | Essai de restitution et traduction du texte qui a permis à Lobel l'identification de Oxyrh. Pap. 424 de Graz avec le fragment P. 5006 du Musée de Berlin.

E. Lobel, Sappho, Book I : The *Nereid* Ode : CH 1921 163-165. | Lectures et interprétations nouvelles du poème publié sous le n° 7 de la série d'Oxyrhynchus.

J. Luňák, De Sapphus fragm. 52 commentariolum : WS 1918 97-101. | Lire : ἔγω δὲ μόνα [οὐ] κατεύδω.

Scribonius Largus. — *G. Helmreich*, Zu Scribonius Largus : PhW 1921 599-600. | Corrections à c. 181, 206, 166.

Semonides. — *J. Sitzler*, Zu griechischen Lyrikern : PhW 1921 1053. | Examen critique de Sem. I, 6 ss.

Seneca rhetor. — *F. Walter*, Zu Seneca Rhetor : WS 1918 129-137. | Examen critique de Sen. *Contr.* I 2, 18, 20 ; 7, 16 ; 8, 1 ; II 1, 10 ; 3,16 ; 5,7 ; 6,4 ; 7,3 ; VII praef. 5 ; 2, 6, 7 ; IX 2,8,24,27 ; 5,15 ; X praef. 5 ; 4,2 ; *Suas.* 1,14 ; 2,2 ; 5,5,8.

Seneca philosophus. — *E. Bickel*, Der Schluss der *Apokolokyntosis* : Ph 1921 219-227. | Si le titre actuel ne répond pas au contenu, c'est peut-être qu'il provient d'une note marginale (Bücheler). Quant à la fin de la satire, qui parait écourtée, elle prend un sens si l'on y voit une allusion vengeresse à la condamnation de Sénèque sous Claude.

L. Castiglioni, Studi Anneani : Ath 1921 181-212. | Interprétations et conjectures sur *Dial.* II, 6,1 ; 18,3 ; IV, 1,2 ; 5,3 ; 6,1 ; 7,3 ; 9,1 ; 11,2 ; 13,2 ; 15,1 ; 20,4 ; 21,5 ; 10,4 ; 23,3 ; 28,4 ; 28,5 ; 33,6 ; 34,5 ; 35,1 ; V, 4,4 ; 5,7 ; 8,6 ; 10,4 ; 13,4 ; 18,1 ; 21,3 ; 22,1 ; 23,6 ; 28,5 ; 29,1 ; 33,1 ; 37,1 ; 42,3 ; VI, 2,3 ; 9,5 ; 11,2 ; 11,3 ; 11,4 ; 12,1 ; 20,3 ; 21,1 ; 24,2 ; VII, 7,4 ; 15,5 ; 21,1 , 25,4 ; 26,4 ; 26,5 ; VIII, 2,2 ; 5,6.

Id., Studi Anneani, IV : Note critiche ai libri delle *Questioni Naturali* : RF 1921 435-455. | Interprétations et conjectures sur : I praef. 3 ; 11 ; I, 1,7 ; 3,1 ; 3,6 ; 5,9 ; 5,12 ; 6,3 ; 4 ; 5 ; 14,3 ; 16,2 ; 3 ; 7 ; 17,7 ; 8 ; II, 6,6 ; 8,1 ; 9,4 ; 11,2 ; 12,5 ; 13,2 ; 14,1 ; 2 ; 18,1 ; 24,2 ; 27,3 ; 32,4 ; 34,2 ; 4 ; 35,1 ; 38,3 ; 4 ; 39,2 ; 42,1 ; 2 ; 48,1 ; 54,1 ; 3 ; 59,4 ; III, 5,1 ; 7,3 ; 11,3 ; 12,2 ; 14,3 ; 15,5 ; 16,2 ; 3 ; 19,4 ; 20,3 ; 25,5 ; 7 ; 10 ; 26,7 ; 8 ; 27,2 ; 7 ; 9 ; 10 ; 29,7 ; 30,2 ; 3 ; 4 ; 7.

Id., Studi Anneani, V : Osservazioni ai libri *De clementia* : BFC XXVIII 75-77. | Suite à : Athenaeum 1920, 1921 ; Miscell. Stampini, p. 169. Examen critique de I, 1,5 ; 5,3 ; 6,1 ; 7,1 ; 9,1 ; 12,5 ; 19,5 ; 21,4 ; II, 1,3 ; 2,3 : 6,3.

S. Consoli, Reminiscenze virgiliane nelle prose di L. Anneo Seneca : RF 1921 456-467. | Liste de nombreuses citations et réminiscences, les unes exactes et qui peuvent confirmer utilement des variantes, les autres altérées par des interférences mnémoniques, mais qui toutes attestent une prédilection du philosophe pour Virgile.

U. Moricca, Le tragedie di Seneca (suite) : RF 1921 161-194. | Le chœur est devenu chez Sénèque ce que, contrairement à la règle d'Aristote reprise par Horace, il avait déjà commencé d'être chez Euripide: un intermède lyrique, et non plus un rôle véritable. Il n'en reste pas moins étroitement lié à l'action, contrairement à l'opinion des critiques allemands. Quant aux idées qui l'inspirent, elles représentent autant le fonds commun de la poésie latine, en particulier de la poésie d'Horace, que la philosophie particulière à Sénèque.

P. Oltramare, Le Codex Genevensis des *Questions Naturelles* de Senèque : RPh 1921 1.44. | Le Codex Genevensis Z de la bibliothèque de Genève, contrairement aux conclusions de Gercke et de H.W. Garrod, peut être considéré comme un témoin indépendant. Les erreurs et les interpolations sont sans doute imputables au manuscrit ζ dont il dérive directement. La critique d'un grand nombre de passages prouve que Z représente souvent la bonne tradition.

L. Schmidt, Zu den *Dialogen* des Seneca : PhW 1921 92. | L'auteur a trouvé sur une couverture de livre un fragment de ms. de Sénèque, contenant *Dial.* IX, 4,6-9,3 et X, 10,4-14,3, qui paraît dériver du Gudianus 10 de Wolfenbüttel (K. 4315).

R. Sciava, « Seneca » in un modo di dire populare ; A & R 1921 251-254. | L'emploi du mot au sens de « maigre, avare » dans certaines régions de l'Italie doit remonter à la tradition qui dans des ouvrages du Moyen Age représentait Sénèque comme un moraliste ascète.

Sextus Empiricus. — *E. Loew*, Ein Beitrag zum heraklitisch-parmenideischen Erkenntnisproblem [d'après Sextus *Adu. m.*] ; cf. Philosophie.

Sidonius Apollinaris. — *E. Merchie*, Un aspect de la prose de Sidoine Apollinaire MB 1921 165-177. | L'artifice et la rhétorique dans Sidoine : *dictio* est pour lui synonyme de style ou de genre littéraire. Les clausules métriques dans sa correspondance privée : le tableau des clausules dans les plus importantes de ses lettres le montre toujours fidèle aux règles métriques ; l'influence de l'accent, de plus en plus marquée au cours des siècles, ne se fait pas sentir d'une façon spéciale dans sa prose.

Silius Italicus. — *Fr. Walter*, Zu Silius Italicus : PhW 1921 525-527. | Examen critique de VII 265 ; 399 ; XII 27 ; 89 ; V 439.

Simonides. — *J. Sitzler*, Zu Simonides : WKPh 1916 447-448. | Le fragment 23 emprunté à Plutarque ne peut être ni de Pindare ni de Bacchylide ni de Simonide ; il doit appartenir à un poète postérieur.

Id., Zu griechischen Lyrikern : PhW 1921 1053. | Examen critique de Sim. 107.

Socrates. — *Fr. Vogel*, Aus den Lehrjahren des Sokrates : ZG 1918 10-

12. | Le passage de *Phédon* 48 (p. 96 A), où du reste il faut corriger ψυχρόν en ὑγρόν, semble rattacher la formation de Socrate à Archélaos plutôt qu'à Empédocle.

Sophocles. — *E. Bolaffi*, Di alcune note del Vollgraff all' *Antigone* di Sofocle : RIGI 1921 157-164. | A propos des vers 2-3, 23-25, 71, 94, 108-109, 122-124, 130-133, 145-146, 225, 234, 241, 253-258, 289-290, 298-301, 411-414, 450-452, justifie diverses interprétations des philologues italiens contre celles de Vollgraff (Mnem. XVLI 1918 p. 73-82).

H. Draheim, Scheinbare und wirkliche Einheit der Zeit in der *Antigone* des Sophokles : WKPh 1915 643-646. | La durée apparente dépasse peu celle de la représentation, la durée réelle s'étend du matin jusqu'au soir.

Id., Scheinbare und wirkliche Einheit der Zeit im *Aias* des Sophokles : WKPh 1915 907-912. | Comme dans *Ant.*, la véritable unité de temps réside dans l'unité et la continuité de l'action ; l'unité apparente tient à la succession ininterrompue des scènes.

E. Galli, Tyro. Lo studio di G. Rizzo [Il bassorilievo di Medma e la tragedia di Sofocle] ed un vaso del Museo Nazionale di Napoli ; cf. Archéologie.

J. E. Harry, Παρὰ πόδα and ἐν ποσίν : CR 1921 27-28. | Lire Soph. *Trach.* 196 τὸ παρὰ πόδ' οὖν, et Eur. *El.* 641 ἐν ποσίν. Le tribraque est exceptionnel au premier pied du trimètre, et convient à la rapidité du débit.

Id., Sophocles *Aiax* 601-3 : CQ 1921 106-107. | Sans reprendre la discussion des innombrables corrections proposées, lire : ἴλαισι μηνῶν λειμῶνι' ὁποῖα μῆλ' ὢν ἀνάριθμος, et voir dans ce vers une amplification poétique de παλαιὸς χρόνος.

W. *A. Heidel*, Two Sophoclean cruxes : CPh 1921 77-80. | *Antig.* 4 ἄτης ἄτερ est une altération de ἄτης πέρα (Wecklein) qui s'explique par la comparaison avec d'autres passages. — *Oed. Tyr.* 44 ζώσας recouvre un ζώσ[τρ]ας (ζώστρον est attesté par ailleurs).

O. Könnecke, Eine vielgedeutete Stelle der *Antigone* : WKPh 1915 115-118. | Comprendre Soph. *Antig.* 88 θερμὴν ἐπὶ ψυχροῖσι καρδίαν ἔχεις = tu as un cœur ardent dans une situation désespérée.

W. *Kranz*, Aufbau und Gehalt der *Trachinierinnen* des Sophokles : JPhV 1921 32-49. | Les altérations qu'a dû subir cette pièce avant d'entrer dans l'édition du grammairien Sallustius n'empêchent pas d'y reconnaître jusque dans le détail le développement de la conception sophocléenne de la foi en la puissance divine.

K. Kunst, Der Oidipusmythos ; cf. Histoire religieuse.

E. Maas, Die *Erigone* des Sophokles : Ph 1921 1-25. | Les sources : scholiaste de Stace, Hesychius, Athénée, élégie d'Eratosthène... permettent de reconstituer approximativement le nom et la légende. L'un des fragments de Sophocle est expliqué par une inscription du Pirée qui mentionne le dieu du vent Maléatès. La légende de Théoris, amie de Sophocle, dont le nom aurait figuré dans un stasimon, repose sur un texte corrompu de Hermesianax.

B. Michael, Zu Tragicorum graecorum fragmenta (A. Nauck²) : WKPh 1915 166. | Soph. *Alead.* 84 corr. δοῦλον en ἄδολον.

A. Platt, Sophoclea : CQ 1921 126-130. | *Ant.* 3 Comprendre ὁποῖον οὐχί = πάντα, en supposant une confusion de constructions d'un type courant. — Examen critique de *Ant.* 536, 755, *Aiax* 410, *Oed. Col.* 277, 658, *Oed. Tyr.* 217.

G. E. Rizzo, Tyro, il bassorilievo di Medma e la tragedia di Sofocle ; cf. Archéologie.

Fr. Seebass, Hölderlins Sophocles-Uebertragungen im zeitgenössischen Urteil : Ph 1921 413-431. | La traduction de Hölderlin, estimée aujourd'hui à sa juste valeur, n'a été appréciée en son temps que par quelques romantiques.

Th. Zielinski, Sur les tragédies perdues de Sophocle : l' Αἴας Λοκρός [en russe] : Γ VII 1913 p. 12-21. | Reconstitution hardie, à l'aide des fragments de cette pièce et des « Αἰχμαλώτιδες », du sujet (tragédie du serment, châtiment du parjure d'Ajax), des principales scènes et des personnages.

Soranus. — *J. Ilberg*, Philologische Probleme der Medizingeschichte ; cf. Hippocrates.

Sosicrates. — *M. Cardini*, I cataloghi Esiodei. Influence des Catalogues sur les Eées de Sosicrate ; cf. Hesiodi quae feruntur.

Stesichorus. — *Id*, Influence sur Stésichore ; cf. ibid.

Stoicorum fragmenta. — *A. St. Pease*, Paralipomena : CPh 1921 200. | A ajouter aux « Stoicorum uet. fragmenta » de von Arnim (I 32) le fr. Alexander Lycopolitanus *De placitis Manichaeorum* 12 (Migne, Patr. Gr. 18. 428 c). Comparer avec le n° 1012 (II, 302) : Ps. Clem. *Recogn.* 8, 20. Après le n° 7 (II, 3) placer : Fronton, *De fer. Alsiensibus* p. 227 Naber.

Strabo. — *K. Lehmann-Hartleben*, Die Höhlen prozession von Acharaka [Strabon xiv 1, 43 ss] ; cf. Histoire religieuse

Suetonius. — *M. E. Deutsch*, Suetonius *Iulius* 52,1 : CJ XVII 161-163. | Au lieu de *Naso* (cf. *Iulius* 9,3 Marcus Actorius Naso), qui n'est donné que par un seul des bons mss., lire *Varus* (cf. Caes. *B. C.* I 13,1 Attium Varum, et *passim*) ; il est peu vraisemblable que Suétone ne désigne que par son *cognomen* un homme qui devait être peu connu.

Id., Caesar and the Ambrones (Suetonius, *Iulius* 9, 3) : CPh 1921 256-259. | *Ambronas* est la bonne leçon, et le passage de Suétone a trait aux Ambrons-Ligures dont il est question dans Plutarque (*Marius* 19.)

Suetonii quae feruntur. — *W. A. Baehrens*, Literarhistorische Beiträge, VI : Zu den unter Suetons Namen überlieferten *Verborum differentiae* : H 1921 411-421. | Les *Diff.* du cod. Montepess. II 306 ne représentent qu'une copie très interpolée de l'archétype d'où dérivent les Diff. du cod. Vatic. 624 et du ms. de Paris, et n'ont de Suétone que le nom.

Suidas. — *C. de Boor*, Suidas und die Konstantinische Exzerptensammlung, II : BZ 1914 1-127. | Quels sont les volumes utilisés par le lexicographe : examen des citations des historiens byzantins : Procope (p. 43), Agathias (p. 57), Theophylaktos Simokattes (p. 59) ; — hellénistiques : Polybe (p. 65), Josèphe (p. 81), Denys d'Halicarnasse (p. 89), Arrien (p. 93), Appien (p. 94), Dion Cassius (p. 97), Zosime (p. 100) ; — classiques : Hérodote (p. 101), Thucydide (p. 108), Xénophon (p. 115). Suidas n'a connu ces auteurs que par les extraits de la collection Constantinienne, et a utilisé presque exclusivement les extraits περὶ στρατηγημάτων.

W. A. Oldfather et *J. B. Titchener*, A note on the *Lexicon militare* : CPh 1921 74-76. | Publié d'ordinaire en appendice à Suidas (meilleure édition : Köchly et Rüstow, Griech. Kriegsschriftsteller 1885, II, 2), il date de la période entre Hadrien et l'époque byzantine. C'est une compilation de 3 sources : Elien, Arrien, Asclépiodote, qui, pour ce dernier particulièrement, peut servir de contrôle à la tradition manuscrite.

Synesius. — *N. Terzaghi*, Studi sugli inni di Sinesio, I : RIGI 1921 11-25. | Synesius emprunte la forme de ses hymnes aux chants liturgiques et invocations populaires mystiques et religieuses de son temps, exception faite de l'hymne 4, dont les phaléciens rappellent la métrique classique. Sa prosodie est pure, sauf de rares exceptions douteuses.

Id., Id., II : Reminiscenze classiche : RIGI 1921 192. | Divers passages de l'hymne 9 conduisent à rechercher dans Synesius des réminiscences ou imitations d'Homère et des hymnes homériques, d'Hésiode, des trois tragiques, d'Aristophane, de Pindare, des lyriques, de Théocrite, de Xénophon, enfin de Clément d'Alexandrie.

Tacitus. — *G. Andresen*, Zu Tacitus : WKPh 1915 308-310. | Le texte de Tacite présente de nombreuses interpolations dues à des reprises du contexte antérieur ; on en peut tirer un principe de correction pour des passages controversés : *Ann.* IV 49 ; XV 28, *Hist.* III 27 ; *Dial.* 5, etc.

— Id., ibid., 429-432. | Plus rarement l'addition est empruntée au contexte postérieur (3 ex.)

— Id., 525-527. | Il arrive souvent qu'un mot soit altéré sous l'influence d'un mot de forme analogue du contexte antérieur.

— Id., 621-623. | — plus rarement du contexte postérieur.

— Id., 883-886. | De nombreuses fautes proviennent de gloses : *Ann.* XIII 35 ; VI 44, I 38 ; II 68 ; *Germ.* 21 ; *Dial.* 19 ; etc.

— Id., 955-960. | Examen critique de *Hist.* I 13 ; III 5,1 ; IV 31, 11 ; IV 79, 3 ; ponctuation de *Hist.* II 81. Lacunes et leçons suspectes.

Id., Korrumpierte Eigennamen bei Tacitus : WKPh 1915 1097-1101, 1121-1125. | De très nombreuses altérations de noms propres sont dues à la confusion fréquente dans les mss. de *i* avec *l*, de *c* et *g*, de *b* et *v* ; d'autres proviennent d'interversions ou de chutes de syllabes, d'insertions ou de suppressions de lettres.

M. Bang, Noch einmal zum Namen Germani bei Tacitus : WKPh 1915 1238. | Confirme son interprétation (Hist. Ztschr. 1911 p. 351 ss.) de Tacite *Germ.* 2 : ut primum a [uictis] uictore[s] ob metum, mox omnes et iam a se ipsis inuento nomine Germani uocarentur — par la comparaison avec d'autres passages de Tacite où *uicti* et *uictores* s'opposent de la même façon.

E. Bolaffi, Appendice critica agli *Annali* di Tacito : RIGI 1920 213-220. | Discussion et interprétation de I, 8 ; 20 ; 28 ; II, 8 ; 43 ; III, 55 ; XV, 21 (5 emplois différents du génitif du gérondif chez Tacite).

A. Schöne, Zu Tacitus *Ann.* XI 29 ; XII 2 ; IV 69 : WKPh 1915 1172-1174. | Lire dans le premier passage : perstitit Narcissus consilii sui (Narcissus ut *codd.*), en admettant une confusion dans le texte en onciale, comme dans les deux autres passages cités.

L. Valmaggi, « Duriori genti corpora » : BFC XXVIII 13. | Appliqué aux Chattes (Tac. *Germ.* 30-31), le qualificatif doit s'entendre au sens de « plus résistant ».

Fr. Walter, Zu Tacitus und Apuleius : PhW 1921 22-24. | Corriger par une légère addition Tac. *Ann.* VI, 21,11 et *Germ.* 20,10.

Id., Zu Tacitus und Valerius Maximus : PhW 1921 789-791. | Tac. *Hist.* III 72,6 corr. *stetit* en *sedit* ; 73 lire : *plus i[s labor]*.

G. Wissowa, Die Germanische Geschichte in Tacitus' Germania : NJA 1921 14-31. | Relève le mérite de Norden, qui a su rattacher l'œuvre de Tacite d'une part à la tradition des historiographes grecs, d'autre part

à ses prédécesseurs latins : Pline (Bella Germaniae), Tite-Live, César. Dommage qu'il n'apporte pas d'explication définitive pour la phrase relative au nom des Germains.

Terentius. — *E. Fraenkel*, Zum Prolog des Terenzischen *Eunuchus* : ZG 1918 302-317. | Le caractère oratoire et artificiel du style, signalé par Leo, doit être invoqué pour comprendre la suite des idées dans le prologue de l'Eunuque. En général le texte traditionnel doit être conservé, en dépit des difficultés que présentent surtout les vers 9, 33, 35, 38.

E. Hauler, Zu Terenz' *Adelphoe* 50 : WS 1918 81-84. | Défend la leçon *adsedulo.*

P. Jourdan, Térence, *Andrienne*, 87 : RPh 1921 62. | Lire : dicébant aút Nicératúm ; *tum* hi trés simúl.

R. Sabbadini, Giacomino da Mantova commentatore di Terenzio : AAV VIII 3-19. | Ce commentateur du 14e siècle, connu par deux mss. de Reggio et de Milan, ne puise sa science que dans les marges de son édition.

P. Wessner, Die Donatscholien des Codex Par. 7899 (P) des Terenz ; cf. Donatus.

Tertullianus. — *J. P. Waltzing*, Encore Minucius Felix et Tertullien ; cf. Minucius Felix.

Id., Pour l'étude de Tertullien, Introduction à l'*Apologétique* : MB 1921 7-28. | Etat de l'Afrique au IIe siècle ; la nouvelle Carthage, colonie romaine, est un centre intellectuel et commercial ; expansion du christianisme jusque dans la classe aisée. Jusqu'en 180 la chrétienté d'Afrique se développe à son aise, puis persécutions. Païen militant jusqu'à trente ans, Tertullien est converti par le spectacle des persécutions ; chrétien rigoriste, homme d'action, prêtre et polémiste, ses ouvrages sont tous des écrits de circonstance, qui réflètent la vie chrétienne d'Afrique et du monde romain au début du IIIe siècle.

Testamentum uetus. — *L. Dieu*, Les manuscrits grecs des livres de Samuel : M 1921 17-60. | Les manuscrits grecs peuvent se répartir en trois groupes principaux : 1° G représente très probablement la récension égyptienne que la tradition attribue à Hésychius ; récension étayée sur plusieurs citations de St-Cyrille d'Alexandrie et sur un accord général avec le texte sahidique, souvent d'accord lui-même avec B, 121 contre les autres récensions ; les textes ainsi appuyés par B, 121 et par le copte auraient beaucoup de chances de représenter en général le type primitif des LXX. 2° Les mss. 19, 82, 93, 108 sont les témoins bien connus de la récension de Lucien. 3° Les mss. 44, 74, 106, 120, 134 forment un troisième groupe qui devait être constitué au temps d'Origène ; ils offrent comme caractéristique une influence hexaplaire assez accusée, qui se retrouve aussi dans les mss. 64, 92 et 144.

G. Sanoner, Iconographie de la Bible ; cf. Antiquités.

Testamentum nouum. — *A. Allgeier*, Semasiologische Beiträge zu ἐπισκιάζειν (*Lk.* 1,35) aus Theophylakt und Philo : BJ 1920 131-141. | Le relevé des emplois du mot chez Philon montre qu'il ne se rattache pas à la théorie platonicienne des ombres ; c'est un mot de la langue commune, qui ne signifie que « obscurcir, offusquer, éblouir ».

Fr. Burg, Der Sinn von ἐπισκιάζειν bei *Lk.* 1,35 : BJ 1920 374-375. | Les explications de Allgeier (cf. ci-dessus) conduisent à traduire dans



ce passage « jeter un voile, rendre invisible », ce qui explique bien l'emploi du mot dans Theophylaktos.

Corssen, Das apokalyptische Flugblatt in der synoptischen Ueberlieferung *Mt.* c. 24, *Mc.* c. 13, *Lc.* c. 21 : WKPh 1915 729-741, 801-814. | L'interpolation se révèle par des inconséquences dans le texte des deux premiers Evangélistes ; tous les trois sont d'accord pour remanier le texte de façon à le faire apparaitre comme un discours de Jésus. Les idées essentielles (l'idée messianique p. ex.) attestent l'influence de la communauté juive. L'influence exercée par le 4e Evangile sur les Synoptiques permet de conclure à une date récente.

O. Güthling, Evang. nach Matthäus 6,27 : PhW 1921 118. | Comprendre ἡλικία dans le sens de la taille.

A. von Harnack, Studien zur Vulgata des Hebräerbriefs : SPA 1920 179-201. | La reconstitution du texte grec qui est à la base de la Vulgate a fait l'objet d'un travail manuscrit déposé par l'auteur à la Staatsbibliothek de Berlin, dont voici les principaux résultats : 1° Le texte de la Vulgate ne diffère que sur 40 points du texte commun aux 4 éditeurs, et représente la meilleure tradition. — 2° La Vulgate de l'Ep. aux Hébreux est la traduction de Lat. 1 (d) améliorée par des corrections et par l'utilisation de la traduction Lat. 2 (r).

Id., Ueber I *Kor.* 14, 32 ss. und *Röm.* 16,25 ss. nach den ältesten Ueberlieferung und der Marcionitischen Bibel : SPA 1919 527-536. | Les mots ὁ θεός (33) font difficulté ; or Tertullien (*Adu. Marc.* iv, 4) ne les avait pas dans son texte. Les ch. 15 ss. de l'Ep. aux Rom. émanent de chrétiens marcionites influencés par la lecture des Epitres pauliniennes.

H. Pernot, Sur l'emploi de διά dans le nouveau Testament ; cf. Grammaire.

Testamenta (Ad — quae referuntur). — Un exposé franciscain du sens historique de l'Apocalypse (13e s.) ; cf. Paléographie, Public. de la New Pal. Soc., Pl. 103.

A. Olivieri, Di due papiri di Oxyrhynchus [fragments d'apocryphes relatifs à des guérisons miraculeuses] ; cf. Papyrologie.

Thebais. — *E. Fitch*, Homerica [sur le témoignage d'Antigonus relatif à l'attribution de la Thébaïde à Homère] ; cf. Homerus.

J. A. Scott, Homer as the poet of the Thebais ; cf. Homerica.

Id., Antigonus and the homeric authorship of the Thebais ; cf. Antigonus.

Theocritus. — *O. Immisch*, Ἑτερόδοξον : ZG 1918 337-341. | L'épigramme Ἄλλος ὁ Χῖος ἐγὼ δὲ Θεόκριτος, qu'on attribue d'ordinaire à un grammairien-éditeur, peut bien avoir été composée par Théocrite lui-même, au temps où il n'était pas encore arrivé à la célébrité.

O. Könnecke, Theocr. 1, 30 : WKPh 1915 1170. | Ce passage difficile s'explique si l'on corrige κεκονιμένος en dor. κεκομαμένος (de κομᾶν = être chevelu, touffu).

J. Sitzler, Zu Theokrit : WKPh 1915 448-453. | Examen critique de viii 72 ss. ; ix, 5 ss. ; xii 22 ; xiv 38 ; xv 34 ss. ; 46 ss. ; xxi 10 ; 58 ; xxii 69 ; xxiii 10 ; 40 ; 55 ss. ; xxv 162 ss. ; xxviii 4 ; xxx 4 ; 10.

Id., Zu griechischen Lyrikern und Theocrit : PhW 1921 1053-1055. | Examen critique de Théocrite iii 18 ; xi 28 ; xv 30.

Theodorus Mopsuestiensis. — *D. de Bruyne*, Le Commentaire de Théodore de Mopsueste aux *Epîtres* de St Paul : RB 1921 53-54. | Le ms. 17. 177 de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui contient des fragments du commentaire, donne seul le texte authentique.

Theodorus Prodromus. — *E. Emereau*, Mélanges de philologie byzantine : EO 1921 295-300. | II : Analyse des travaux de M. Mercati sur diverses poésies byzantines, en particulier de Théodore Prodrome.

Theodorus Studites. — *V. Grumel*, L'iconologie de Saint-Théodore Studite ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

Th. Nissen, Das Enkomion des Theodoros Studites auf den heiligen Arsenios : BJ 1920 241-262. | Texte publié pour la première fois d'après le ms. M (Monacensis 366), qui représente une tradition plus ancienne que B.

C. van de Vorst, A propos d'un discours attribué à St Jean Damascène [œuvre probable de Théodore Studite]; cf. Iohannes Damascenus.

Theognis. — *J. Sitzler*, Zu griechischen Lyrikern : PhW 1921 1053. | Examen critique de Theogn. 490.

Theophylactus. — *A. Allgeier*, Semasiologische Beiträge zu ἐπισκιάζειν aus Theophylakt und Philo ; cf. Testamentum.

Theophrastus. — *E. S. Forster*, Some emendations in the fragments of Theophrastus : CQ 1921 166-168. | On peut tirer parti des *Problèmes* pseudo-aristotéliciens pour corriger le texte de Théophraste dans les passages imités : Théophr. fr. v (*De uentis*) 8, 36, 40, 48, 49, 56, 57, 60 ; fr. vii 10, 12, 15 ; fr. ix 13, 37.

O. Navarre, Le papyrus d'Herculanum 1457 : REA 1921 261-272. | Ce papyrus du temps de Cicéron qui contient le chapitre v des *Caractères* de Théophraste permet de reconstituer avec exactitude le texte du *Car.* 5 et assure que l'erreur matérielle qui y a réuni deux caractères hétérogènes s'est produite très tôt. L'éditeur Andronicos de Rhodes en est probablement responsable. Les manuscrits A, B, V, dont le texte est défiguré par le temps, mais intégral, dérivent tous les trois de cette édition d'Andronicos, la plus célèbre, et qui resta classique.

Theophrasti quae feruntur. — *R. Reitzenstein*, Ein neuplatonischer Theophrastus rediuiuus ; cf. Heliodorus.

Thucydides. — *L. Laurand*, Εἴησαν et l'ionisme de Thucydide ; cf. Grammaire.

K. Münscher, Ein neues Wort bei Thucydides : PhW 1921 163-167. | On donne au texte (vi, 17,1) un sens satisfaisant si on corrige ὠμίλησε en ὁμιλήσει : les substantifs en -σις sont très familiers à Thucydide.

M. Platnauer, Thuc. vi 4, 2 : CR 1921 149. | Faire de αὐτούς le régime de οἰκίσαι.

M. Pohlenz, Thukydidesstudien : NGG 1919 95-138. | Il faut admettre non seulement avec Schwartz une intervention de l'éditeur dans la rédaction définitive, mais aussi de la part de l'auteur un travail d'élaboration dont nous pouvons reconstituer quelques étapes. Dans le livre i surtout, mais aussi dans les suivants, les discours représentent deux moments dans la pensée de l'auteur, celui du programme de i 32, et celui du discours d'Archidamos ii 11. Au livre vi, le 2e discours de Nicias, qui ne répond pas à celui d'Alcibiade, doit être antérieur au 1er.

U. von Wilamowitz-Moellendorff, Das Bündniss zwischen Sparta und Athen (Thukydides v) : SPA 1919 934-957. | Un examen attentif du texte, de la langue, des faits, de la suite des idées, montre que les ch.

20 et 24,2 à 25 représentent des additions postérieures à 404 ; le texte du traité de paix (ch. 17) ne répond pas à ce qu'on attend. Il faut admettre que Thucydide avait laissé les documents en marge du texte, et qu'ils ont été insérés sans contrôle. De proche en proche, on arrive par la critique interne à résoudre les nombreux problèmes que pose le texte de Thucydide.

Tibullus. — *E. Kalinka*, Tibulls Alter : Ph 1921 213-218. | L'examen de textes d'Horace et d'Ovide conduit à reporter la mort de Tibulle à 60 au plus tard, ce qui le fait de 10 ans plus jeune que Virgile, de 3 à 5 ans plus jeune qu'Horace ; il aurait eu une trentaine d'années au moment de sa liaison avec Plania.

O. Weinreich, Zu Tibull I 1, 11-24 : H 1921 337-345. | L'idée de la δεισιδαιμονία, qui est commune à ce passage et à Prop. I 4, 23 ss., était assez familière aux Romains pour qu'on n'ait pas besoin de recourir (Jacoby) à l'hypothèse d'une imitation directe.

Trogus Pompeius. — *M. Galdi*, Vindiciae Epitomae Historiarum Philippicarum Pompei Trogi : RIGI 1920 185-198. | A la suite de son étude parue dans « Alma Roma » II, 5, et à l'occasion de son édition de Justin dans le « Corpus Paravianum », pour laquelle il a collationné le ms. de Naples, l'auteur examine un grand nombre de passages de l'Epitome au point de vue de l'établissement du texte.

Fr. Schachermeyr, Das Ende der Makedonischen Königshauses [sur la valeur du témoignage de Trogue Pompée] ; cf. Histoire.

Tyrtaeus. — Fragments de papyrus ; cf. Papyrologie.

A. Gercke, Der neue Tyrtaios: H 192 346-354. | Essai de restitution et interprétation d'un fragment de 19 vers sur les guerres de Messénie édité par Wilamowitz (Sitzb. Akad. Berlin 1918, 728 ss.).

Valerius Maximus. — *R. Gessler*, Atilius Regulus in Africa... [explication de Liu. *Epit.* 18 par un rapprochement avec Valère Maxime] ; cf. Liuius.

Fr. Walter, Zu Tacitus und Valerius Maximus : PhW 1921 789-791. | Examen critique de Val. Max. I, 1,19 ; II, 10, 2 ; IV, 3,4 ; V, 3 ; IX 3, 4.

Varro. — *E. Bickel*, Varros « di certi » und « incerti » ; cf. Histoire religieuse.

A. W. van Buren, Varro's aviary at Casinum ; cf. Sciences.

W. M. Lindsay, Varro's *Quaestionum plautinarum* libri v : CR 1921 67. | Le *Liber glossarum* nous indique que l'ouvrage de Varron traitait de la vie de Plaute et non de sa langue, comme le dit Teuffel.

G. Wissowa, Die Varronischen « di certi » und « incerti » ; cf. Histoire religieuse.

Verborum differentiae ; cf. Suetonii quae feruntur.

Vergilius. — *R. B. A.*, Virgil, *Aeneid* VI 545 : CR 1921 156. | Entendre *numerum* dans le sens de « le commun des hommes » (cf. Hor. *Epist.* I, 2, 27).

C. Cessi, Sulla prima egloga di Virgilio : AAV IX 99-108. | L'intérêt immortel de cette églogue réside dans la correspondance entre le sentiment du poète et notre âme plus que dans les événements historiques auxquels elle se rattache.

E. H. W. Conway, The singular *nos* in Vergil ; cf. Grammaire.

M. Marjorie Crump, Vergil and the Messeniaca of Rhianus : CR 1921 157. | Quelques détails communs à Virgile et à Pausanias (le raid du livre IX, la prise de Troie) peuvent être l'indice d'emprunts à Rhianos.

N. W. de Witt, Virgil's copyright : CPh 1921 338-344. | Le prologue de l'Enéide, avec les 4 vers suspectés, doit être rapproché de l'épilogue des Géorgiques ; l'un et l'autre constituaient pour l'avenir, dans la pensée de Virgile, une garantie de l'authenticité des trois œuvres désignées : Bucoliques, Géorgiques, Enéide.

Id., Rome of Virgil ; cf. Archéologie.

W. Deonna, *Énéide*, v, 522 sq. : RPh XLV 97-101. | Le présage d'Aceste annonce la mort et l'apothéose d'Enée, par conséquent d'Auguste, et les montre réunis tous deux dans le séjour céleste, comme sur le grand camée du cabinet des Médailles.

G. Funaioli, Da poeti latini : RIGI 1921 147-156. | Le préambule de l'Eglogue 6 de Virgile (Prima Syracosio...) trahit les prétentions d'un poète novateur. — Dans *Aen.* II, 350 il faut conserver *audendi* du Medic.

P. d'Hérouville, Virgile expliqué par Aristote : RPh XLV 234-236. | L'opinion des traducteurs de Virgile, qui appliquent l'épithète « glaucus» (*Georg.* III, 82) aux yeux et non à la robe du cheval, a pour elle l'autorité de Servius et d'Aulu-Gelle. Et il ne faut pas oublier que chez Aristote, que Virgile a suivi de près dans les Géorgiques, γλαυκός appliqué au cheval a constamment le sens qu'Aulu-Gelle donne à « caesius » ; il s'agit de la couleur des yeux.

C. E. S. Headlam, The technique of Virgil's verse : CR 1921 61-64. | L'harmonie du vers de Virgile tient en grande partie à l'usage qu'il fait de l'allitération, des échos et des combinaisons de sons semblables.

J. Hubaux, Virgile et Méléagre de Gadara : MB 1921 149-163. | Dans Virgile *Buc.* VIII, le vers 17 ne présente pas d'incohérence, mais s'inspire d'un thème astronomico-élégiaque attesté par trois épigrammes de Méléagre ; l'emprunt est accusé par la tmèse prae... veniens qui souligne le sens de *prae*. L'étude des vers 44 à 50 révèle que Virgile faisait de fréquents emprunts aux épigrammes de Méléagre comme aux idylles de Théocrite.

R. Hewycz, Ueber den Einfluss Vergils auf die Carmina latina epigraphica : WS 1918 68-78, 133-149. | Dans les Carm. lat. epigr. (Bücheler, Engström) se rencontrent beaucoup de vers, complets ou tronqués, de Virgile.

A. L. Keith, Vergil's allegory of Fama : CJ XVI 298-301. | Virgile aime les allégories poussées dans le détail ; si celle de la Renommée (*Aen.* IV) est quelque peu outrée, elle n'en est que plus expressive de la notion qu'elle représente.

A. Kurfess, Zur Deutung der vierten *Ekloge* Vergils : PhW 1921 141-144. | La pièce ne fait allusion à aucun enfant en particulier, sauf les derniers vers, ajoutés après coup, qui ont trait à Marcellus, l'enfant d'Octavie.

M. E. Lees, The ablative case in Vergil ; cf. Grammaire.

M.H.N., Le songe dans l'*Enéide* : MB 1921 197-208. | Importance capitale du songe au point de vue du développement de l'action. Examen des 6 grands songes et des visions moins importantes. Excepté le songe du roi Latinus, tous sont bâtis sur le même plan : 1° exposé des circonstances et récit préliminaire ; 2° description de l'apparition ; 3° paroles de l'apparition (les phrases décisives sont toujours prononcées par le dieu ou le spectre du mort) ; 4° la vision se dissipe : effroi du dormeur, réveil, tout ceci indiqué très brièvement.

A. St. Pease, Sceleratum frigus : CPh 1921 81. | L'expression (*Georg.* II 256) est donnée par St Jérôme (*Ep.* 121, 10) comme un dialectisme de Virgile.

A. J. D. Porteous, Virgil's *Eclogues* : a metrical clue to the order of composition : CR 1921 103-104. | La fréquence relative des exemples d'un monosyllabe initial du 5ᵉ pied, qui est en décroissance chez Virgile, peut fournir des indications sur la chronologie des Bucoliques.

G. C. Richards, Περίακτοι (θύραι) ; à propos de Virg. *Georg.* III 24 ; cf. Histoire littéraire, Théâtre.

E. F. Smiley, The simple life in Vergil's *Bucolics* and minor poems : CJ XVI 516-531. | Virgile ne dédaigne pas de mettre de la poésie dans l'« apoétique » : le boire et le manger, les mets, les fruits, la vie de tous les jours.

D. R. Stuart, On Vergil *Eclogue* IV 60-63 : CPh 1921 209-230. | Même la guerre n'a pas interrompu les commentaires sur le « rire de l'enfant » : Phillimore, Green, Codd, Rasi, Birt, Kurfess, Fowler. Divers rapprochements conduisent à penser que Virgile a accueilli un lieu commun ; d'autre part la tradition rapportée par Suétone sur l'enfance de Virgile semble avoir été suggérée par le texte même de Virgile compris correctement : « qui non risere ».

V. Ussani, La canizie precoce di Virgilio e le biografie virgiliane note al Petrarca RF 1921 431-434. | Le texte de Pétrarque (*Fam.* VI, 3) relatif à la calvitie précoce de Virgile, ne représente qu'un souvenir des paroles prêtées à Tityre (*Ecl.* I, 28) : candidior postquam tondenti barba cadebat, et ne permet pas de conclure que Pétrarque ait disposé de sources à nous inconnues, non plus que le chiffre de 32 ans (âge de Virgile au moment de la composition des Buc.) qui n'est pas dans le ms. Laur.

Vergiliana. — *F. Ageno*, Racemationes : RIGI 1920 203-212. | Interprétation de *Catalepton* 2ᵇ ; 5ᵇ, 1-2 ; 7ᵇ ; 13ᵇ, 21 ; *Moretum* 100.

W. Baehrens, Zu Vergil : PhW 1921 499-502. | 1 : Zu Vergils Catalepton. *Cat.* 3, qu'on a rapportée à Alexandre, pourrait s'appliquer mieux à Antoine. — 2 : Zur Ueberlieferung der (sogen.) Jugendgedichte Vergils. Dans un catalogue du 9ᵉ s. on trouve la trace d'un classement alphabétique qui permettrait de remonter à un ms. du 2ᵉ s.

Vitae sanctorum, — martyrum, — confessorum. — *H. Delehaye*, Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae patriarchatus Alexandrini in Cahira Aegypti : AB 1921 345-357.

D. H. Quentin, La liste des martyrs de Lyon de l'an 177 : AB 1921 p. 113-138. | Trois groupes de listes et de textes : le ms. de Bruxelles est le plus voisin de l'archétype et de Grégoire de Tours ; le ms. de Velser représente une étape de l'histoire du texte où on cherche à compléter la liste sous l'influence de la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon ; le martyrologe hiéronymien dérive d'un exemplaire voisin du ms. Velser ; les martyrologes historiques dépendent d'un passionnaire et d'un exemplaire du martyrologe hiéronymien. L'insertion du nom de Zacharias s'explique par une identification avec Vettius Epagathus.

J. P. Kirsch, Die Passio der heiligen « Vier Gekrönten » in Rom : HJ 1917 72-97. | Les 4 martyrs du 8 novembre, vénérés depuis le 5ᵉ s. dans l'Église du Coelius, sont des saints Romains, leur *Passio* est l'œuvre d'un hagiographe vivant à Rome, mais sans doute originaire de Pan-

nonie. C'est à partir du 7e s. que la légende introduit des données nouvelles en contradiction avec les anciennes (cf. le Sacramentarium Gregorianum et les Martyrologes dits historiques).

G. Morin, Qui est l'Ambrosiaster? [d'après une étude de la Vita ANTONII]; cf. Euagrius.

A. Wilmart, Une version latine inédite de la vie de saint ANTOINE : RB 1914-1919 163-173. | On est autorisé à regarder la version latine de la vie de saint Antoine, conservée dans le légendier de Saint-Pierre du xe-xie siècle, comme une ancienne traduction faite à Rome par l'un des moines à l'intention desquels saint Anasthase avait composé son opuscule. Si la vie de saint Antoine a été écrite vers 365, la traduction n'est postérieure que de quelques mois.

S. Pétridès et C. Emereau, Saint ARSÈNE de Corfou : EO 1921 431-446. | I : Editions concernant la vie et l'office de saint Arsène ; II : Vie et œuvres des rédacteurs de l'office ; III : Vie de saint Arsène, ses vertus et miracles, sa mort. IV : Les homélies sur sainte Barbe, saint André et saint Thérinos sont les seuls témoignages certains de l'activité littéraire de saint Arsène.

Th. Nissen, Das Enkomion des Theodoros Studites auf den heiligen ARSENIOS ; cf. Theodorus Studites.

N. E. Bees, Weiteres zum Kult des heiligen ARTEMIOS ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

K. Lehmann, Ein Reliefbild des heiligen ARTEMIOS in Konstantinopel ; cf. Archéologie : Christiana.

P. Maas, Wunder des hl. ARTEMIOS cap. 18. : BJ 1920 49. | Dans cet écrit populaire du 7e s., il faut corriger Σουβαδίου Βασῶν (!) en σουβαδιούβας ὢν (= subadiuua).

Id., ARTEMIOS-Kult in Konstantinopel; cf. Histoire religieuse chrétienne.

P. Peeters, Un miracle des SS. Serge et Théodore et la vie de saint BASILE, dans Fauste de Byzance : AB 1921 p. 65-88. | Le thème du miracle a dû être emprunté par Fauste à une vie grecque de s. Basile, où il se trouvait appliqué à la mort de Valens, tandis qu'une autre vie contemporaine, adaptée par Sozomène, appliquait le même thème à la mort de Julien.

H. Quentin et *E. Tisserant*, Une version syriaque de la Passion de S. DIOSCORE : AB 1921 333-345. | Edition du ms. Vat. syriaque 160 avec traduction latine. Le texte syriaque repose sur un original grec.

H. Delehaye, La Passion de S. FÉLIX de Thibiuca : AB 1921 241-276. | Les différentes recensions se ramènent à un texte unique, dont chacune a gardé des éléments d'importance inégale : transcription et examen des versions V et N; texte résultant et nouveaux remaniements (texte du ms. K de Munich).

M. Coens, Vita S. HILARII Auciacensis confessoris in Cenomannorum finibus : AB 1921 89-112. | Texte latin, d'après le cod. Bibl. Bodl. Oxon. 226, précédé d'une étude sur la vie du saint, son contenu, ses sources et sa valeur historique.

A. Rapisarda, Sopra alcune lezioni della Vita MARTINI di Paolo di Petricordia : Ath. 1921 124-127. | Interprétations et conjectures à propos de I, 176-178 ; 385 ; II, 100 ; 390-393 ; 606.

M. Peitz, MARTIN I und MAXIMUS Confessor [sur l'auteur des *Actes*] : cf. Histoire religieuse chrétienne.

Th. Lefort, Analecta philologica : M 1920 173-177. | Dans la vie grecque de saint Pachôme, la leçon Φιτοῦ μηνός cache le nom d'un mois égyptien (Epiphi) qui permet de préciser la date de la mort de Pétronios.

Id., La règle de saint Pachôme ; cf. Hieronymus.

G. Morin, Les Actus beati Silvestri ; cf. Archéologie romaine.

C. Jullian, Notes gallo-romaines : Questions hagiographiques, Victor de Marseille : REA 1921 305-323. | 1° Bien que l'enchaînement historique du martyre de saint Victor se présente à nous avec toutes les apparences de la réalité, il n'en demeure pas moins possible que sur le nom de Victor un écrivain du v[e] siècle par exemple ait construit le récit dans le cadre connu des persécutions. — 2° L'exactitude des détails pourrait servir à reconstituer la topographie de Marseille à la fin de l'empire romain, si l'on n'avait pas à craindre que ces détails aient été ajoutés par un Marseillais à une époque postérieure.

Vitruuius. — *A. W. de Groot*, Philologie und Mathematik [à propos des clausules] ; cf. Métrique.

Fr. Pellati, Vitruvio e la fortuna del suo trattato nel mondo antico : RF 1921 305-335. | Établit, contre Schulz et Ussing, que l'œuvre est bien du 1[er] s., entre les années 27 et 23. Pline et Frontin au 1[er] s., Faventinus et Gargilius Martialis au 3[e], Palladius et Servius au 4[e], Sidoine Apollinaire au 5[e], marquent les étapes de la tradition qui perpétue l'œuvre de Vitruve.

Xenophanes. — *D. Einhorn*, Zeit- und Streitfragen der modernen Xenophanesforschung : AGPh 1917 212-230. | La critique de Xénophane est faite de contradictions, non pas seulement entre différents interprétateurs, mais entre les interprétations d'un seul ; cf. p. ex. les théories de H. F. Müller sur l'idée de Dieu, sur le réalisme-intellectualisme, sur l'identification de Dieu et du monde, sur la théorie de la connaissance...

J. Sitzler, Zu griechischen Lyrikern [Xenoph. i 19 ss.] ; cf. Lyrici.

Xenophon. — *G. M. Calhoun*, Xenophon tragodos : CJ XVII 141-149. | On déprécie trop Xénophon, dont le texte passe souvent pour n'avoir que la valeur d'un prétexte à exercices scolaires ; qui sait lire l'Anabase y trouve une vraie tragédie en prose, avec préparation et exposition, péripéties et catastrophe.

W. Gemoll, Xenophon und das Völkerrecht ; cf. Histoire sociale.

F. Hornstein, Textkristische Bemerkungen zum *Symposion* des Xenophon : WS 1918 102-101. | Discussion du texte de Xen. *Symp.* 2, 9 ; 8, 7 ; 9, 5.

A. Platt, Emendations of Xenophon's *Hellenica* : CR 1921 100-102. | Examen critique de ii : 3, 56 ; 4, 13 ; iii 3, 5 ; iv 1, 39 ; 3, 5 ; 5, 14 ; v 3, 7 ; 4, 24 ; 4, 58 ; vi 4, 32 ; vii 4, 37.

G. Sommerfeldt, Zur Kritik von Xenophons Λακεδαιμονίων πολιτεία : Ph 1921 208-213. | Pour le passage ii 5-6, le texte de Stobée atteste l'utilisation de manuscrits de la Πολιτεία meilleurs que ceux que nous possédons.

Xenophontis quae feruntur. — *E. Bruhn*, Die oligarchische Denkschrift über die Verfassung Athens als Schullektüre : NJP 1921 17-24. | Le traité du pseudo-Xenophon sur la constitution d'Athènes nous fait connaître l'opinion d'un résigné, qui accepte faute de mieux le gouvernement du

dêmos. La lecture de cet ouvrage peut corriger ou compléter de façon intéressante aux yeux des élèves l'impression qui ressort de l'oraison funèbre de Périclès.

Zeno. — *M. Losacco*, Storia della dialettica ; cf. Philosophie.

Zenona (Epistulae ad). — Lettres sur papyrus à Zénon ; cf. Papyrologie, Publ. of the New Pal. Soc., pl. 96[a], 96[b], 87[a], 97[b].

M. Norsa, La collezione fiorentina di papiri [pap. de l'archive de Zénon] : cf. Papyrologie.

Zoilus. — *K. Wenig*, Contribution à l'histoire de l'art oratoire en Grèce [sur une déclamation de Zoïle contre Homère] ; cf. Histoire de la littérature : Rhétorique.

II. HISTOIRE DE LA LITTERATURE

Generalia. Varia.

A. Calderini, Piccola letteratura di provincia nei papiri : Ae 1921 137-154. | Les découvertes récentes nous font connaître une nouvelle période de la civilisation hellénistique ; nous avons la révélation d'une littérature provinciale d'Égypte dans les documents privés d'Éléphantine, les mimes d'Oxyrhynchos, les poésies d'Aphroditopolis, etc.

A. Kolář, Les conceptions de l'historiographie dans l'antiquité ; cf. Histoire.

M. Norsa, Elenco di opere letterarie [catalogue d'ouvrages grecs sur un papyrus d'Oxyrhynchos] ; cf. Papyrologie.

Poésie.

L. Deubner, Ein Stilprinzip hellenistischer Dichtkunst : NJA 1921 361-378. | Le principe de la « uariatio », dont l'Aitia de Callimaque et les bucoliques de Théocrite offrent des exemples frappants, explique le mélange des styles et des genres. La variété des hymnes de Callimaque est un effet de l'imitation de Théocrite.

E. M. Steuart, The earliest narrative poetry of Rome : CQ 1921 31-37. | Caton, Varron et Cicéron attestent des κλέα ἀνδρῶν et des θρῆνοι ; des témoignages de Charisius, Denys, Festus, signalent l'existence de poèmes sur Saturne, Romulus, Coriolan, Mamurius Veturius ; nous avons des bribes d'un Carmen Priami et (en saturniens déguisés) un Carmen Nelei ; enfin le choix que fait Livius Andronicus du saturnien suppose une tradition poétique.

Poésie dramatique.

Th. Birt, Zum Königsmimus : Ph 1921 427. | Le « mime du roi » constitue un thème dramatique dont Philon et Orose nous fournissent des exemples ; il met en scène « un roi malgré lui », et n'a rien de commun avec le thème du roi bafoué tel qu'on le trouve dans la Passion du Christ.

J. Formigé, Les représentations dans les théâtres romains ; Les machines des décors mobiles ; cf. Archéologie.

A. Kolář, Der Zusammenhang der neuen Komödie mit der alten : PhW 1921 689-696. | Résumé d'un travail présenté en 1916 à l'Académie de Prague : examen de 19 points qui permet de conclure que la comédie nouvelle, indépendamment de l'influence exercée sur elle par la tragédie, n'a jamais perdu le contact avec la comédie ancienne.

G. C. Richards, Περίακτοι (θύραι) : CR 1921 105. | L'expression de Virgile *Georg.* III 24 *uel scaena ut uersis discedat frontibus* se rapporte à une ouverture de la scène par inversion du décor, suivant la disposition des περίακτοι θύραι.

E. Wüst, Skolion und γεφυρισμός in der alten Komödie : Ph 1921 26-45. | Le régularité de construction de la comédie ancienne est telle que certains hors-d'œuvre lyriques qui suivent la parabase se laissent enfermer dans le cadre traditionnel de la « scolie » et du γεφυρισμός (exemples d'Aristophane).

Rhétorique et sophistique.

N. Deratani, La rhétorique chez Ovide ; cf. Textes : Ouidius.

K. Wenig, Contribution à l'histoire de l'art oratoire en Grèce : LF 1921 16-22. | I : Isocrate meurt après la paix qui suivit la bataille de Chéronée. Il se donna peut-être volontairement la mort à l'occasion d'une maladie. | II : Il résulte du nouveau fragment d'Antiphon Περὶ ἀληθείας (Oxyrh. pap. XI 92 s.) qu'Antiphon le sophiste était une autre personne qu'Antiphon l'orateur. Le texte du fragment révèle une tendance démocratique, tandis qu'Antiphon l'orateur était partisan de l'oligarchie. | III : Il semble que Zoïle ait écrit, outre sa grande œuvre contre Homère, une déclamation Ψόγος Ὁμήρου.

Littérature narrativè et folklore.

E. Bickel, Gyges und sein Ring. Zum Begriff Novelle und zu Hebbels tragischer Kunst : NJA 1921 336-358. | Les différentes manières de traiter le sujet, chez Hérodote, qui ne mentionne même pas l'anneau, chez Platon, qui en fait l'élément principal du récit, chez Plutarque, Nicolas de Damas, Justin (Trogue Pompée), Ptolémée (Photios), Tsetsès, fournissent l'occasion de distinguer la nouvelle dite λόγος et la nouvelle dite μῦθος.

C. Fries, De Androcli leone : WKPh 1915 1150-1151. | N'y aurait-il pas un rapport entre l'histoire du lion d'Androclès et celle de l'éléphant du Jatakam de J. Dutoit (II 156, p. 22 ss.) ?

A. Gercke, Auch ich war in Arkadien geboren : NJA 1921 313-417. | L'idée, non le mot, a pu être suggérée au Poussin par les plaintes de Gallus dans la 10ᵉ Eglogue. Les modernes en ont fait des adaptations fantaisistes.

W. R. Halliday, Pygmies and cranes : CR 1921 27. | Mooney (Myths of the Cherokee, 19. Report Amer. Bur. Ethn.) rapporte un récit analogue à celui d'Homère sur les combats des pygmées et des oiseaux (*Il.* III, 3-6).

O. Immisch, Ueber eine volkstümliche Dartellungsform in der antiken Literatur : NJA 1921 409-421. | Le mélange de prose et de vers (prosimetrum), attesté sur le domaine celtique et oriental (Windisch), l'est aussi en Grèce pour l' Ἀγών Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου et dans la suite par des œuvres de tout genre, dont la Ménippée est l'exemple le plus caractéristique.

B. Lavagnini, Integrazioni e congetture a frammenti di romanzi greci : Ae 1921 200-206. | Appendice à un ouvrage en préparation sur « Le origini del romanzo greco » : restitutions et conjectures sur les fragments des romans de Ninos, Metiochos et Parthenope, Chion, Erpillide (fr. Mahaffy).

P. E. Parolini, Echi dell' Odissea nella poesia popolare greca ? cf. Homerus.

L. B. Quarone, Le leggende della salamandra nella letteratura : A & R 1921 20-46. | Les croyances relatives à la salamandre, qui se sont perpétuées du latin dans les littératures médiévales et modernes, remontent au grec et apparaissent déjà dans Aristote. L'origine du mot reste inconnue.

Fr. Ribezzo, Elemento di romanzo ellenistico in Livio ; cf. Textes, Liuius.

J. G. Winter, Homeric reminiscences ; cf. Textes, Homerus.

III. HISTOIRE DE LA LANGUE

A. Grammaire, linguistique, philologie, lexicographie.

Comparatiua et generalia.

Index des Mémoires de la Société de Linguistique ; généralités : MSL XXII 277-279.

E. Abegg, Wilhelm von Humboldt und die Probleme der allgemeinen Sprachwissenschaft : NJA 1921 62-75. | Examen des principaux points de la théorie de Humboldt qui font que, sous réserve de différences de terminologie, il est resté l'inspirateur et le guide de la linguistique moderne : interdépendance des éléments de la langue considérée comme un organisme ; rapports du son et du sens ; idée des « lois phonétiques » ; théorie du mot et de la phrase ; définition de la structure grammaticale d'une langue (cf. l'idée de la « grammaire sous-entendue »)...

Ch. Bally, Copule zéro et faits connexes : BSL nº 70 1-6. | Il faut distinguer trois choses souvent confondues : le signe zéro (absence de copule en russe), la sous-entente (absence d'un mot qu'on pourrait exprimer et dont la conscience subsiste : phrase nominale pure en latin), et l'ellipse (absence d'un mot qui est exprimé dans un passage symétrique du contexte).

P. Bellezza, Interno a un ὀξύμωρον. Ath 1921 128-133. | Recherche, à propos d'exemples empruntés aux langues modernes, au latin et au grec, dans quelle mesure ce qui semble n'être qu'une figure de style a sa raison d'être psychologique.

K. Brugmann, Gleichklangvermeidung in der lautgesetzlichen Entwicklung und in der Wortbildung : IF XXXVIII 117-128. | Rappel d'exemples empruntés à un ouvrage antérieur (Das Wesen der lautlichen Dissimilation) qui confirment que la dissimilation peut être inopérante quand elle conduirait à des répétitions de sons semblables. Explication par la même prohibition de formes aberrantes grecques et latines.

Id., Zur Frage des Ursprungs der Personalendungen des indogermanischen Verbums : IF XXXIX 131-139. | La distinction des désinences primaires et secondaires, actives et moyennes, n'est pas liée à des conditions qui puissent nous éclairer sur leur origine ; pour quelques-unes seulement, on peut admettre avec vraisemblance la suffixation d'un pronom (1e pers. du duel) ou d'un démonstratif (3e pers. sing.), ou une origine nominale (3e pers. en *-nt*).

Id., Analogische Neuerungen in den Ausgängen der Formen des Verbum finitum in den idg. Sprachen : IF XXXIX 157-172. | En grec, des formes de présent ont pris des désinences de parfait (type δίδοσαι) et inversement (type ἐστήξω, etc.) ; en latin cf. *fueram*, fut. *erint*.



Fr. Dornseiff, Buchende Synonymik : cf. Méthode des études.

A. Dyroff, Der Name « Germanen » : PhW 1921 885-888. | Aux nombreux documents déjà utilisés il faut joindre deux passages transmis sous le nom d'Aristote (846 b, 29 et fragm. 564) dont le second donne le nom curieux de Germara. — Cf. Textes, Tacitus : M. Bang, et Histoire, Generalia : Hartmann et Wagner.

J. Friedrich, Altitalisches : IF XXXVII 141-144. | 1 : Oskisch íiv. Altération de íú = lat. *e(g)o* [cf. ci-dessous, Sommer]. — 2 : Ein faliskischer Saturnier. Le saturnien, attesté en pélignien, l'est aussi en falisque par l'inscription : foied vino pipafo, cra carefo.

Id., Καρχηδών und Carthago : IFXXXIX 102-104. | Le nom punique présentait deux dentales de suite ; le latin a dissimilé la seconde, le grec la première, l'une et l'autre subissant l'influence assimilatrice de l'initiale.

H. Güntert, Zur *o*-Abtönung in den indogermanischen Sprachen : IF XXXVI 1-87. | Il faut renoncer aux théories de Baudoin de Courtenay et de Pedersen, qui attribuent le timbre *o* à une dépalatalisation sous l'influence soit de consonnes non palatales subséquentes, soit de voyelles pré-indoeuropéennes disparues. Loin de nier, comme Kretschmer, tout rapport entre l'accent et le timbre, il faut reprendre en les élargissant les théories de Fick-Mahlow-Möller et de Hirt, qui expliquent le vocalisme *o* soit par la position posttonique, soit par une désaccentuation dans les composés. Le fait dominant est le déplacement d'accent, combiné dans certains cas avec l'influence d'une labiale nasale subséquente.

Fr. Harder, Zu den Misch-Konstruktionen : G 1920 136-143. | Sur différents types de constructions qui comportent une explication psychologique plutôt que logique : Gell. II, 29, 7 fac amicos eas et roges ueniant ; *Bell. Afr.* cum... medicus familiaresque continere atque uulnus obligare coepissent ; Eurip. *Iphig. Taur.* 3 'Ατρέως δὲ παῖς Μενέλαος 'Αγαμέμνων τε ; Sall. *Iug.* 39, 1 metus..., maeror..., pars dolere, pars timere.

E. Hermann, Die Bedeutung der Wörtchen **ne*, **ne*, **nei* in den indogermanischen Sprachen : NGG 1919 223-228. | Les mots de cette série ont à la fois, comme l'a montré Lattmann, les sens affirmatif et intensif, indéfini, négatif et postcomparatif, comparatif. Des exemples empruntés à différentes langues montrent comment on peut passer de l'un à l'autre.

H. Hirt, Grammatisches : IF XXXVII 217-227. | Grec -αλιμος = -αλμιος. — Le crétois μαιτυρ- représente l'évolution secondaire d'une dissimilation de μαρτυρ. — *e* indo-européen est représenté en latin dans tous les cas, sauf devant *m*, par a. — Il y a des cas où lat. *a* remonte à un indo-europ. *e* (*ew* > *av*).

Id., Zu den lepontischen und den thrakischen Inschriften : IF XXXVII 209-213. | Les inscriptions lépontiennes présentent un génitif en *-i* qui peut faire songer au celtique. — Il n'y a pas encore d'interprétation possible de l'inscription thrace reproduite par Kretschmer (Glotta VI 74).

J. E. Hollingsworth, Our ancestry linguistic : CJ XVI 410-417. | Considérations générales sur les communautés et interpénétrations linguistiques du passé.

G. Ipsen, Lat. *cuprum*, griech. Κύπρος und idg. **aios* : IF XXXIX 232 ss. | Κύπρος ne peut être emprunté aux Phéniciens (les Grecs les ont précédés sur l'île) ni (pour raisons de phonétique) à l'élamite *čupar* qui

vient du sumérien *zabar*. — *Ajasja* doit être une forme relativement récente du nom de l'île, qui expliquerait l'emprunt indo-européen **aios*.

E. Kieckers, Verschiedenes : IF XXXVIII 209-218. | Plusieurs langues fournissent des analogues à σταθμός = « station » et « intervalle entre deux stations ». — L'étymologie populaire a fait voir une préposition παρα- dans παράδεισος, emprunt iranien. — La forme indo-européenne pour « moi » est **eg(h)om*, non **ego*.

P. Kretschmer, Umbrisch *mefa spefa* : G 1917 79-82. | A expliquer par latin *mensa pensa* (groupe rimé).

E. Lattes, La sfinge impallidita (IV) : RIL 1921 313-316. | Des discordances comme celle de *clan* = *filius*, *lupu* = *mori* n'infirment pas la parenté de l'étrusque et de l'italique.

Id., Disegno di un libro intorno all' italicità della lingua etrusca : RIL 1921 395-401. | Deux buts assignés aux recherches de l'auteur depuis 50 ans : établir entre l'étrusque et les langues italiques une parenté d'origine ; constater les influences, les contacts, l'interpénétration historique.

Id., Terzo seguito del Saggio di un indice lessicale etrusco : MAN I 137-242. | Lettres Z, H, Θ. Nouvelles additions et corrections aux lettres A, C, E, V.

Id., De quelques objections contre les parentés italiques de l'étrusque : Sc XXVII 395-398. | Prend texte de quelques rapprochements, en particulier de l'étr. *vinum*, pour affirmer de nouveau le rapport du latin à l'étrusque.

A. Meillet, Remarques sur les désinences verbales de l'indo-européen : BSL n° 70 64-75. | 1. La théorie des désinences verbales primaires et secondaires, actives et moyennes, appelle une complète révision : la coexistence de hom. φησι et φάτο atteste que la différence de sens entre désinences actives et moyennes n'est pas absolue ; la concordance entre φάτο et lat. *fatu-r* montre que l'expression du prétérit par la dés. το n'a rien d'essentiel. — 2. Du fait que les racines monosyllabiques de type athématique peuvent avoir l'aspect imperfectif ou perfectif, il résulte que les unes manquent d'aoriste radical, les autres de présent radical ; dès lors, de l'emploi des désinences (primaires ou secondaires) dans chaque langue dépend la formation du présent ou de l'aoriste.

Id., De quelques *y* initiaux devant *u-* en indo-européen : BSL n° 70 76-78. | L'amuissement (constaté dans plusieurs langues) de *y* initial devant *u-* expliquerait la différence entre les radicaux de lat. *uos* et got. *jus* etc.

Id., Le nom de nombre « un » : BSL n° 70 144. | C'est le mot désignant un ensemble, **sem-*, qui en i.-e. servait à désigner l'unité : gr. εἷς, latin *sim-(plex)* ; dans la suite, diverses langues ont eu recours à des mots nouveaux par recherche d'expression (lat. *oi-nos* = (un) seul).

F. Muller, Zur Wortbetonung in den oskisch-umbrischen Dialekten : IF XXXVII 187-209. | L'examen minutieux des documents permet de conclure, surtout à vrai dire par l'absence de preuves du contraire, que les dialectes ont subi en ce qui concerne l'accent une évolution parallèle à celle du latin.

M. Olsen, Zur thrakischen Inschrift von Ezerovo : IF XXXVIII 166-168. | ζηλτα = **ghelto-* = or ?

Id., Phrygisch Γάλλοι : IF XXXVIII 168-169. | Peut reposer sur *ghl-nó-* (rac. *ghel-* = stérile), ce qui supposerait un traitement phonétique



dont on trouve des équivalents dans les langues voisines et particulièrement en grec.

Fr. Ribezzo, La nuova iscrizione messapica di Ugento : RIGI 1921 47-52. | Essai d'interprétation par l'indo-européen et traduction de l'inscription découverte en 1914 par A. Colosso.

Id., Carattere mediterraneo della più antica toponomastica italiana [suite] : RIGI 1920 221-236. | Longue liste de rapprochements qui fait apparaître une unité de langue non indo-européenne avec formations aisément reconnaissables : suffixes -θο, -νθο, *s*-, -*i*-, -*r*-, -*n*-, etc. Entre autres conclusions, on peut en inférer que la parenté entre Lydiens et Étrusques tient à un développement semblable, quoique distinct, d'éléments originairement communs.

Id., Di una nuova iscrizione di dialecto misto trovata nella Peucezia : RIGI 1920-237-239. | Essai d'interprétation de l'inscription en deux langues (grec et japige-messapien ?) publiée par Kretschmer (Glotta IV 200 ss.).

Id., Una parola eteo-anatolica nel greco : RIGI 1921 192. | Le grec βασσάρα = vêtement lydien, représenterait un dérivé hittite de la racine **ues-* (lat. *uestio*).

H. Schuchardt, Sprachursprung, II : SPA 1919 863-ss. | La phrase est l'élément primitif du langage ; le mot en est issu, comme la notion est issue de la pensée. Les erreurs sur l'origine du langage proviennent d'une faute de méthode : il ne faut pas reporter à des époques lointaines et à une mentalité abolie les dispositions qu'on relève aujourd'hui chez les sujets parlants.

Id., Sprachursprung, III (Prädikat, Subjekt, Objekt) : SPA 1920 448-462. | Du mot-phrase se dégage le nom, d'où une phrase à deux termes : sujet-prédicat. L'objet n'est qu'un sujet démarqué, donné comme prédicat au prédicat.

E. Schwyzer, Erhaltender Einfluss nicht-idg. Sprachen auj die idg. Deklination ? IF XXXVIII 165-166. | Des rencontres entre langues diverses ont pu contribuer au maintien de particularités anciennes (cf. la conservation des cas en arménien, langue voisine des langues caucasiques).

Id., Zu I. F. XXXVIII, 165 f. : IF XXXIX 130. | L'idée d'une influence conservatrice exercée sur l'indo-européen par des langues non indo-européennes est déjà dans Meillet, Esquisse d'une grammaire comp. de l'arménien classique.

G. Sigwart, Zur etruskischen Sprache : G 1917 139-168. | Explication de *pute* (*puteus*), *tular* (*tullius*) et de noms propres apparentés. — Le suffixe -θur (lat. -*tor*) est-il emprunté au sumérien ? divers rapprochements permettent de le supposer. — *flere* = *numen*, *genius*. — A propos de *eθrse* et *var* sur le rouleau d'Agram.

F. Sommer, Oskisch *iiv* : IF XXXVIII 181-174. | Représente l'équivalent exact de lat. *ego*, aboutissant de italique commun **ego*. [Cf. ci-dessus, Friedrich].

A. Sommerfelt, De la conservation dissimilatrice et différenciatrice des phonèmes : BSL n° 70 15-17. | Il arrive qu'une évolution phonétique n'ait pas lieu quand elle aboutirait à créer un phonème ou un groupe que la langue tend à éviter par dissimilation ou différenciation : cas de la conservation de l'ā après *ι*, ε en attique et devant η en ionien-attique.

Id., **Le génitif adnominal indo-européen** : BSL nº 70 18-22. | L'emploi du génitif adnominal (au lieu de l'ablatif ou du locatif) pour déterminer un adverbe est la première atteinte au système indo-européen, caractérisé par l'autonomie morphologique du mot.

B. Terracini, Questioni di metodo nella linguistica storica : A & R 1921 31-47, 99-116. | A la conception des néo-grammairiens, qui voient dans l'histoire du langage surtout une évolution mécanique des phonèmes, contrariée le cas échéant par des regroupements analogiques, il faut substituer une conception plus « chronologique » qui observe sur un domaine géographique donné la concurrence entre forces novatrices et conservatrices, et les oscillations linguistiques qui en résultent (arguments et exemples tirés de la géographie linguistique dans le domaine roman).

R. Thurneysen, Zum indogermanischen und griechischen Futurum : IF XXXVIII 143-148. | Il y a eu en indo-européen occidental un futur en *-se/o-* qui est seul demeuré en grec ; en i. e. oriental le même futur a englobé une formation de désidératif avec redoublement *i*.

A. Vincent, L'Escaut [origine et histoire du nom] ; cf. Histoire régionale.

Ph. Wegener, Der Wortsatz : IF XXXIX 1-26. | La « phrase-mot » est essentiellement un impératif qui se révèle comme tel non pas seulement par le mode verbal, mais par le ton, l'isolement de l'expression et par la situation. Mais il y a aussi une « phrase-mot » énonciative, qu'on emploie lorsque le sujet, l'objet ou le prédicat psychologique est considéré comme donné. Le « mot-phrase » suffit aux besoins élémentaires des échanges oraux [cf. ci-dessous : Schuchardt].

Graeca.

Index des Mémoires de la Société de Linguistique ; grec : MSL XXII 279-280 ; lexique des mots étudiés : ibid. 285-297.

E. Assmann, Zur Etymologie von δοῦλος und θής : G 1918 94-96. | Le premier emprunté aux Sémites du Nord (bab.-ass. *dullu* = service), le second aux Sémites occidentaux (hébr. *taḥti* = subordonné).

W. A. Baehrens, Vermischte Bemerkungen zur griechischen und lateinischen Sprache : G 1918 168-183. | I : Mischkonstruktionen. Exemples d'Homère δ 507, κ 229, ἴσος avec le génitif, ἄν explétif, ellipse de ἤ après ἐάν, *adaeque* avec l'ablatif. — II : ellipses réelles ou apparentes. — III : Sur la figure ἀπὸ κοινοῦ dans la prose grecque (1 ex. de Platon), et en latin (Tacite, *Bell. Afr.*)

Fr. Bechtel, Zur Kenntniss der griechischen Dialekte, II : NGG 1919 339-346. | Barytonaison en lesbien. Sur lesb. πίσυγγος. Déclinaison thessal. des noms propres en -εύς. Thessal. ἔνσα (?) δαύχνα, Φυλιαδών. Béot. νυ avec l'impératif. Ἀκραιφήν, ἀξιοχρηϝής, μηλάτας, κολοίφρυξ.

Id., Myth. Ἄλθηπος : H 1921 228. | La forme Ἄλθηπος donnée par Pausanias pour le nom du fils de Poseidon repose sur une dissimilation de l'aspirée ; la forme originale Ἄλθηφος est dans une inscription IG IV 757 B 26 et dans Athénée. Le second élément se rattache aux formations -φάων -φρων, le premier à ἄλθα = θεραπεία (Hesychius).

Id., Thess. Κερκινεύς, Βουλεύς : H 1921 335. | Le premier de ces noms de fleuve se rattache à κερκίνος (καρκίνος), le second à βῶλος (thess. ου = ω).

N. A. Bees, Die Worte βόθρος, βάραθρον = βάθρον in einer christlich-epigraphischen Formel : G 1918 109-112. | Exemples des 3 formes depuis le 13e jusqu'au 18e siècle.

Id., Ueber den Bedeutungswandel von εὐπρόσωπος : WS 1918 80. | Un témoignage byzantin du mot (au sens de « d'une belle apparence »).

K. Brugmann, Lat. *aemulus*, *aeques*, *imitari*, *imago*, griech. αἶψα, αἰπύς, got. *ibns* : IF XXXVII 155-163. | On peut reconnaître dans le premier élément de chacun de ces mots diverses formes de thèmes pronominaux.

Id., Zur griechischen... Wortgeschichte : IF XXXVIII 128-139. | Dans ἁπλός ἁπλόος etc., on peut admettre identité d'origine pour le second terme composant, -πλοο- pouvant reposer sur -πλοιο- influencé par δοιό-. Att. ἀθρόοι répond à un ancien ἁθρόοι (cf. ἔχω > ἔχω) qui repose à son tour sur un ἀθρόοι plus ancien (cf. véd. *sadhrim*). Dans locr. ἀπιατες, -ες représente un imparfait ἧς = ἦσαν, ἀπιατ- un dérivé de *ἄπιος = lointain (cf. ἀπό).

Id., Zur Geschichte des Ausrufungssatzes im Griechischen : IF XXXIX 114-121. | Les mots πού-λιμος, σα-φής, σά-τυρος, σά-βυττος représentent un ancien type de phrase exclamative construite avec le pronom (béot. πού-, megar. σά pluriel de τί) comparable au type français *que de fois* = souvent.

Id., Griech. σι als sinnverstärkendes Vorderglied in Nominalkomposita (article inachevé) : IF XXXIX 140-144. | Représente le védique *tuvi-* (rac. **teu-* = gonfler, être plein) dans les composés augmentatifs σίκυς, Σίσυφος, σιγαλόεις, σίφαρος.

Id., διχεῖν als Aorist zu βάλλειν : IF XXXIX 144-149. | Est à rattacher à δείκνυμι = montrer dans une certaine direction.

Id., Böot. πιτεύω : IF XXXIX 149-151. | Est à rapprocher de πίνω, mais aussi de hom. πίων lat. *pinguis*.

Id., Griech. χρῆται und lat. ūtitur : IF XXXVII 239-249. | Pour χρῆται, les sens de « besoin » et « emploi » sont connexes ; *ūtor* peut se rattacher à la racine *ei-* (utor aliquo = je marche avec quelqu'un) avec un élément de formation de présent *-t-*.

C. D. Buck, Studies in greek noun-formation. Dental terminations : —

— II, 1 : Words in -ας, -αντος : C Ph 1921 51-62. | Relevé et explication des formes : quelques adjectifs verbaux, un groupe de mots rares de type aberrant, et toute une série de noms propres d'hommes (surtout en -δάμας) et d'ethniques étrangers.

— II, 2 : Words in -ων, -οντος : C Ph 1921 260-279. | De formation participiale, mais isolés du système verbal par la forme ou l'emploi, comprennent des simples, adjectifs et substantifs, un groupe d'adjectifs composés et de nombreux noms propres, dont suit une liste.

— II, 3 : Words in -εις, -εσσα, -εν : CPh 1921 367-383. | Les adjectifs de ce type, formés sur des thèmes en *-o* et en *ā-*, sont presque exclusivement poétiques (seuls χαρίεις et φωνήεις dans la prose attique), sauf les substantivés techniques en -οῦς -οῦσσα et les noms propres. Relevé des différents types et listes de mots.

A. Calderini, Anomalie grammaticali in papiri notarili greci della Tebaide (II-I. sec. av. Cr.) : RIL 1921 604-618. | Les anomalies, rares en phonétique et surtout en morphologie, fréquentes dans la syntaxe d'accord, varient d'un rédacteur à l'autre, ce qui atteste une concurrence entre le langage vivant et la tradition conservatrice.

P. Corssen, Ueber Bildung und Bedeutung der Komposita ψευδοπροφήτης, ψευδόμαντις, ψευδόμαρτυς, eine Erwiderung : ZG 1918 106-114. | Ces composés ne rentrent pas nécessairement dans les deux catégories fon-

dées par Holl sur la nature du premier élément (substantif ou verbe) ; ψευδόμαρτυς = ψευδῆ μαρτυρῶν.

A. Cuny, Le nom des "Ioniens" : REG 1921 155-162. | L'ancien nom propre *Yaw (supposé par le dérivé asianique *Yaw-an, hébr. Yāwān) avait déjà perdu son *w* final (tandis que *Yawan gardait encore son -*w*- intérieur) à l'époque où les Grecs abordèrent dans ce qui devait être l'Ionie. A cette époque *Yawan et *Ya étaient également bien employés comme nom de l'ancêtre éponyme des populations indigènes. *Ya emprunté sous la forme *Ἴα (avec un α bref) explique directement le féminin Ἰά-δ- (gén. Ἰάδος, etc) et les autres formes *ἰαϝον-. *ἰαον-.

D. E. Evans, Case-usage in the greek of Asia Minor : CQ 1921 22-30. | L'accusatif se construit de préférence avec les prépositions, même avec εἰς sans mouvement, pour marquer le complément à la place du gén. ou du datif ; — le double accusatif est en progrès ; — le génitif, même épexégétique, se maintient, avec une tendance à s'accompagner d'une préposition ; — le datif est en déclin.

J. Geffcken & *G. Herbig*, Ναξός : G 1918 97-109. (Le ναξός de l'épigramme rapportée par Photius est à rapprocher de hom. νάσσω νάττω qui signifie « frapper » et de Νάξος « terre ferme » ; l'alternance de ton est celle qu'on remarque entre noms d'agent et noms d'action : τομός τόμος, ποτός πότος, etc.

E. Hermann, Zur Aktionsart im negierten Satz bei Homer : G 1920 129-136. | C'est surtout après Homère que la négation tend à se joindre à l'imparfait, conformément à la tendance qu'a la forme négative à déterminer l'aspect imperfectif.

Id., Urkundliche Bestätigung einer sprachwissenschaftlichen Hypothese : NGG 1919 176. | La forme γλάσσα de Hérondas doit son origine à une accentuation ultième du génitif : γλῶσσα *γλασσᾶς ; un fragment de Pindare (*Ox. Pap.* XIII 158, 131) atteste l'accentuation γλωσσαῖ.

Id., Die dorische Betonung : IF XXXVIII 148-158. | Malgré l'insuffisance des sources, on peut se rendre compte que le dorien comme l'attique connaissait la loi des deux et des trois syllabes, mais non la loi dite de ἦμα ; il conserve des archaïsmes, avec moins de tendance à l'unification que le tsaconien et le grec moderne.

H. Hirt, Etymologien : IF XXXVII 227-236. | Diverses particularités dans la correspondance gr. ἧσται ir. *āste* suggèrent l'hypothèse d'une composition **e-sd-tai*. — Etymologie de gr. ἤπιος, αἰγιαλός ; — explication du redoublement consonantique du lat. *uacca*, du sens de *interficio*.

C. Höeg, Le dialecte des Dialexeis : MSL XXII 107-112. | L'examen de ce texte, écrit peu après la guerre du Péloponnèse, fait apparaître l'influence exercée par l'attique sur un dialecte dorien d'une époque de transition, qu'il ne faut pas identifier avec la κοινή dorienne.

F. Holthausen, Wortdeutungen : IF XXXIX 62-74. | πτέλας est à rattacher à ἐλάω (*πι-έλας) ; ἀσπίς à σπιδής ; λίθος à germ. *slīdan*, κρέμβαλα à got. *hropjan*.

E. Kieckers, Zum Gebrauch des Artikels im Griechischen : Ph 1921 422. | L'article est obligatoirement exprimé, avec valeur anaphorique, dans les incidentes où le nom propre est sujet d'un verbe « dire » ; type : ἔφη ὁ Κέβης.

Id., Griech. πολλάκι(ς) : IF XXVII 237. | πολλά = « souvent » est homérique ; -κις peut être issu de οὐκί + ς adverbial.

Id., Der elliptische Dual mit Ergänzungswort : IF XXXIX 207-209. | Le fait d'exprimer en apposition au duel l'une des deux personnes désignées (ἀμφοῖν Πυθέα τε) n'est pas sans analogie dans d'autres langues. [Cf. en français « nous deux mon frère ».]

F. Kluge, Στρυμόδωρος : PhW 1921 960. | Type de nom propre à rapprocher de Ποταμόδωρος (Bechtel), sk. *Ganghadatta*, lat. *Tiberius* (de *Tiberis* ?).

Id., Griechisch δέσποινα = angls. *fœmne*? IF XXXIX 127-129. | Le mot anglo saxon s'explique par un emprunt de *femina*, et δέσποινα reste apparenté à δεσπότης (*δεσποτνια).

Id., Τυρταῖος : IF XXXIX 129-130. | Est apparenté à sk. *caturthá* = quatrième, et appartient au type *Quinctius*, *Sextius*, etc.

P. Kretschmer, Mythische Namen : G 1917 121-129. | Herakles = Ἥρα- + -κλεης, simple nom d'homme comme Διοκλῆς, qui a appartenu à un héros divinisé.

Id., Mythische Namen : G 1920 38-62. | Τριτογένεια et τριτοπάτωρ désignent l'ancêtre le plus reculé, comme *tritauus* qui est fait sur le type τριτοπάτωρ (allongement métrique de l'*i*) ; Ἀργειφόντης est bien « le meurtrier d'Argos » ; variantes Δηίφοβος -φονος, -θυνος, -μαχος ; Κένταυρος s'explique par κεντεῖν el αὖρα (= eau ; cf. *urina*), et a pour parallèle le nom de nymphe Πληξαύρη (= celle qui fouette l'eau) ; Χείρων est à rapprocher de Χείρ, malgré la difficulté d'expliquer le doublet Χίρων.

Id., Die Thargelien : G 1920 108-112. | Θαργήλια est à rapprocher de ἄργματα (= τὰ ἀργήλια) ; il y aurait report à l'initiale d'une aspirée intérieure (*ἀρχω).

Id., Der griechische Imperativus Aoristi Actiui auf -σον : G 1920 112-122. | A son origine dans un gérondif (ποίησον = *ποίητjον) reconnaissable dans la formule des dramatiques : οἶσθ' ὃ δρᾶσον ;

Id., Zur Bedeutung von Κένταυρος ; cf. Histoire religieuse.

Id., Dissimilationen : G 1918 208. | γνῶμα -*groma* ; Πολύοπτος -Πολύοκτος.

L. Laurand, Εἴησαν et l'ionisme de Thucydide : MSL XXII 182-185. | La forme εἴησαν, effacée par les éditeurs depuis Herwerden, a des chances d'être authentique là où les manuscrits l'attestent ; les exemples (4) en sont groupés dans la première partie de l'œuvre, ce qui pourrait être l'indice d'une tendance de Thucydide à se dégager progressivement de l'ionisme.

O. Lautensach, Grammatische Studien zu den attischen Tragikern und Komikern (suite) : G 1917 168-196. | VII : Optatif de l'aoriste sigmatique actif : formes éoliennes en -ειας, -ειεν, -ειαν ; formes en -αιμι, -αις, -αι, -αιεν. — VII : Optatif futur actif et moyen. — IX : Conjonctif et optatif parfait actif et moyen : formation ancienne et conjugaison périphrastique participe + εἰμί. — X : Duel de l'optatif. — Impératif : 2ᵉ pers. actif, athématique et thématique (-ε).

Id., Id. (suite) : G 1918 69-94. | Désinences d'impératif -θι, -ς, -ον, 3ᵉ pers. sing., 2ᵉ pers. plur., 3ᵉ pers. plur., -ντων, -τωσαν, 2ᵉ pers. duel ; désinences moyennes 2ᵉ p. s. -σο, -εο -αο > -ου -ω, -εο > -ευ, -σαι ; 3ᵉ p. s. ; 2ᵉ et 3ᵉ p. pl., 2ᵉ p. duel (tableau).

Id., Id., Infinitive und Partizipien : Ph 1921 46-76 et 228-255. | Étude systématique des formes attestées d'infinitif (p. 46-68) et de participe (68-76 et 228-255).

Th. Lefort, Analecta philologica : M 1920 173-177. | La comparaison

de textes copte et arabe conduit à comprendre l'expression ἀπὸ στήθους, fréquente dans la littérature monastique, dans le sens de « à haute voix » et non de « par cœur ».

R. Mc Kenzie, Graeca : CQ 1921 44-48. | Le sens parfait de οἴχομαι est secondaire ; οἰχ- est un nouvel exemple de racine de présent à vocalisme o. — Rattacher ἔρχομαι à ἄρχω. — αἱρετός αἱρέω sont parallèles à ἀγρετός ἀγρέω. — σκηρίπτεσθαι = σκήπτεσθαι contaminé par στηρίζεσθαι. — ἀγρέω refait sur ἀγρετός. — ἀγέτρια = ἀγρέτρια.

Id., Id. : Ibid. 186-188. | ἀγρεύειν est un dénominatif de ἀγρεύς, dérivé de ἀγρός (contamination des idées de champ et de chasse). — Le second élément de τιμάορος peut représenter la racine de ἄρνυμαι. — Locr. ḥαρέσται = ἀρέσται (usage incertain de l'aspirée ; cf. ḥάγεν = ἄγειν).

V. Magnien, Deux questions homériques : —

— I : Génitifs en -οιο et -ου : MSL XXII 165-171. | Pour les deux génitifs homériques, on relève 1801 ex. de -οιο (-οι- toujours au temps fort), 1881 ex. de -ου, le plus souvent au temps faible (575 ex. au temps fort) ; suivant la nature des éléments prosodiques qui précèdent la désinence, on peut distinguer 3 types de mots, dont les uns ont de préférence -ου, les autres -οιο, d'autres exclusivement -ου ; -ου paraît appartenir à la langue propre du poète, -οιο à une langue poétique antérieure.

— II : Pronoms ἡμεῖς et ἄμμες, ὑμεῖς et ὔμμες : MSL XXII 171-173. | Le texte homérique a 82 ἡμεῖς pour 4 ἄμμες, 35 ὑμεῖς pour 4 ὔμμες ; les premières formes, ioniennes, sont de la langue du poète (elles sont métriquement presque toutes remplaçables par leurs doublets) ; les secondes, éoliennes, qui ne sont pas métriquement interchangeables avec les premières, appartiennent à la langue poétique dont le poète suit la tradition.

A. Meillet, L'emploi du duel chez Homère et l'élimination du duel : MSL XXII 145-164. | La tendance à l'élimination du duel, générale en indo-européen, est favorisée par la confusion des formes (nom.-acc., gén.-dat.) ; dans les poèmes homériques, le duel est un archaïsme ou une licence commode pour le mètre, ou une forme expressive propre à mettre en relief le concept de dualité, peut-être l'usage qui en est fait représente-t-il uniquement une tradition littéraire.

Id., Les noms du type ϝέργον : MSL XXII 203. | Ces substantifs, de même que certains adjectifs (νέος), avaient en indo-européen (cf. W. Schulze) le vocalisme *e*, concurremment avec le vocalisme *o* et les vocalisme zéro (ὀμός, δολιχός).

Id., Traitement de *s* suivie de consonne : MSL XXII 211-214. | Dans le groupe σ + occlusive, la sifflante était forte et l'occlusive faible, d'où des graphies telles que αρισστος et le maintien constant de σ (cf. le cas parallèle de ζ dans *zd* > *zz*) ; en latin la sifflante était faible, d'où amuissement de l'occlusive sonore devant dentale : *nidus*.

Id., Sur l'origine des verbes en -άζω : MSL XXII 228-229. | Ὀνομάζω, θαυμάζω, χειμάζω peuvent s'expliquer directement par d'anciens *ὀνομαδ- (cf. ὀνόματος), etc., une occlusive finale étant sonore en grec commun au moins devant sonante ; cf. les traitements divers de κατ (κατα).

Id., Sur la flexion attique de πόλις : MSL XXII 260-261. | En regard du grec commun πόλιος, l'attique πόλεως repose sur πόληος qui est une innovation partie du locatif πόλη, πόληϊ, forme souvent employée d'un mot fréquent, et propre par conséquent à exercer une influence assimilatrice.

Id., Homérique πέρθαι : MSL XXII 262. | La forme πέρθαι (II 708), infinitif présent moyen à sens passif, ne peut s'expliquer ni comme forme

athématique (la racine est du type λείπω ἔλιπον), ni par un aoriste en -σ- (le sens appelle un présent passif), mais peut être une haplologie de πέρθεσθαι (le mot suivant commence par un τ), qui ne se trouve pas dans l'Iliade.

Id., A propos de grec στρατηγός : BSL nº 70 83-85. | Στρατηγός, qui peut s'expliquer par ἄγω, comporte une autre explication par le groupe de ἀγέομαι lat. *sagus*, à condition de supposer un emprunt à l'ionien ; l'hom. ἀγός admet la même explication, qui a l'avantage de faire appel à une racine de sens plus expressif.

Cl. Murley, Συκοφάντης and σύκινος : CPh 1921 199. | Il peut y avoir dans ces mots l'idée de « sans valeur » qui s'attache soit au fruit soit au bois du figuier.

M. Niedermann, Zur indogermanischen Wortforschung : IF XXXVII 145-155. | βυκάνη transcription de lat. *bucina*. Dans hom. σκέπαρνος il faut voir le résultat d'une métathèse (*σκέρπανος, rac. **skerp*-) plutôt qu'un suffixe -αρνο- apparenté au latin *-erna*.

E. Orth, Ἐλαφρός als Stilbegriff : PhW 1921 47-48. | Ce terme, donné par Ernesti, s'applique effectivement au style (avec le sens de « facile, aisé à comprendre ») dans Plut. *De tuenda sanit. praec.* 133 E, et Dion Chrysost. *Or.* 18 *De dic. exercit.*

P. Perdrizet, Copria [origine et explication d'une famille de noms]; cf. Histoire sociale.

H. Pernot, Sur l'emploi de διά dans le Nouveau Testament : CREG 1921 XLVI. | (Montre l'intérêt que présente le grec moderne pour l'intelligence du Nouveau Testament : En ce qui concerne l'emploi de διά étudié par Bruston (REG nº 151), il faut conserver dans les trois passages visés le sens de « après».

L. Radermacher, Sprachliches und Kritisches : WS 1918 168. | A propos de l'expression οὐ πρότερον, εἰ μή, particulière à la κοινή.

Id., Sprachliches aus Aeschylus. | Sur l'inversion de la préposition ; cf. Aeschylus.

Fr. Ribezzo, Sul duplice trattamento di *i*- iniziale di parola indoeuropea nel greco : RIGI 1921 53-64. | Le problème du double traitement grec de i.-e. *i* initial (esprit rude : ἥμερος, et ζ : ζῆλος) peut se résoudre si on considère 1º que le phonème en question est dans certains cas d'origine vocalique, et 2º que des mots dérivés de la même racine présentent parfois les deux traitements ; la place de l'accent dans l'élément qui précédait le mot considéré a dû jouer un rôle décisif.

Id., Spunti e palinodie etimologiche : RIGI 1921 p. 114 et 120. | 1 : Pour expliquer αἰπόλος par *-quolos* (différencié en -πολος -κολος suivant la nature de la voyelle précédente), il faut admettre une haplologie de αἰγο-κολος. — 2 : Expliquer αἶχος par αἰδ(ε)σ-χος, en invoquant la confusion des idées de renommée bonne et mauvaise. — 3 : Rattacher ἀτάσθαλος à la racine *tng*- (latin *tongeo*). — 4 : Expliquer lat. *muscerda* par rac. *skert*- = secréter.

R. Rödiger, Βούλομαι und ἐθέλω, eine semasiologische Untersuchung : G 1917 1-24. | Le sens premier de β. est « juger préférable », de ἐ. « être disposé à » ; β. exprime le résultat d'un choix, d'une réflexion, suppose une activité orientée vers un but défini, ἐ. une disposition passive à accepter ce qui présente. Statistiques comparatives.

E. Schwyzer, Zwei Vermutungen zu Homer : IF XXXVIII 158-161. | L'île Αἰαίη (*Od.* μ début) est l'île de l'aube (*αἰαῖος, de ἄ(ϝ)α, αὖα). —

Dans (δῶτορ) ἑάων on peut voir un génitif refait sur un *ἑέα incompris, régime direct du verbal.

Id., Ορφας. Ein Beitrag zur griechischen Dialektologie und zur delphischen Topographie : IF XXXVIII 161-165. | Cette forme d'une inscription du trésor des Sicyoniens à Delphes est à rapprocher pour le traitement de η du σπᾶθος qui se trouve sur une inscription des Sicyoniens à Olympie.

W. Spiegelberg, ψάγδαν, ψάγδας, σάγδας : H 1921 332-333. | La forme la plus ancienne ψάγδαν reproduit la forme du vieil égyptien *sgnn* précédée de l'article masculin *p'*.

J. Stenzel, Ueber den Einfluss der griechischen Sprache auf die philosophische Begriffsbildung ; cf. Philosophie.

H. Swoboda, Γνώμην εἰπεῖν : K XVI 338-340. | Les auteurs grecs traduisent par cette formule le « sententiam dicere » appliqué aux discussions du Sénat ; elle était donc chez Polybe dans le passage qui a inspiré Tite Live (xxxv 25,7).

O. Tescari, Nota grammaticale : BFC XXVIII 212-215. | Les particules causales γάρ, *nam*, *namque*, *enim* n'ont pas toujours la valeur de conjonctions de coordination ; plus souvent qu'on ne croirait elles jouent un rôle de subordonnant qui correspond pour l'usage comme pour le sens à celui de *quoniam* ; d'où des indications sur la ponctuation à adopter dans certains cas.

R. Thurneysen, Alte Probleme : IF XXXIX 189-197. | ἐσθίειν et ἔσθειν peuvent représenter deux tentatives différentes de refaire la flexion sur l'impératif. — Les traitements divers de τί θί intervocaliques peuvent s'expliquer par le fait que après le passage à σσ l'ί a été parfois restitué sur le modèle de formes voisines. — Le génitif en -τος des thèmes neutres en *-n* peut être une généralisation d'un génitif ἄματος analogique de νυκτός.

J. Wackernagel, Zur Etymologie von βραχύς und *breuis* (zu Glotta VIII, p. 292) : G 1920 22. | Confirmée par le rapprochement de l'avestique et du sogdien (cf. Gauthiot, Mém. Soc. Ling. XVIII, p. 343 ss.)

Fr. A. Wood, Greek and latin etymologies : CPh 121 63-73. | ἄρωμα, βλάβη, βλέπω, βραχύς, θρῖδαξ, ἴχνος, καλ(ϝ)ός, κλύζω, κλόνις, κλόνος, κολοσυρτός, τευθίς, φάρμακον, χίδνα.

Latina.

Index des Mémoires de la Société de Linguistique ; italo-celtique et particulièrement latin : MSL XXII 280-281 ; index des mots étudiés : 297-301.

E. Albertario, Terminologia postclassica e bizantina in tema di minore età (l. iuuenis) ; cf. Histoire sociale.

E. V. Arnold, « A wilful exageration » : CQ 1921 174. | Le plus-que-parfait *sustulerat*, équivalent de *sublaturus erat*, peut avoir été influencé par l'association avec *sustulerit*.

W. A. Baehrens, Vermischte Beiträge zur griechischen und lateinischen Sprache ; cf. Graeca.

M. Bang, Noch einmal zum Namen *Germani* ; cf. Textes, Tacitus.

H. Bauer, Das Geschlecht von *finis* : G 1920 122-127. | Le genre féminin a été inventé par les grammairiens du 2[e] s. av. J.-Ch. pour expliquer les formules du type *ea fini*, dans lesquelles il faut voir un pronom adverbial *ea* complément d'une postposition *fini*.



P. Bellezza, Lat. « inuitus » ecc. : RIL 1921 160-162. | Si *inuitus* s'explique par un sens ancien de *inuitare* = obliger, les langues modernes fournissent des faits sémantiques du même ordre.

E. Benveniste, Les futurs et subjonctifs sigmatiques du latin archaïque: BSL n° 70 32-63. | Les différentes langues indo-européennes ont utilisé pour traduire le futur le thème du présent élargi d'un suffixe à valeur désidérative ; en latin les formes sigmatiques du futur (*faxo*) et du subjonctif (*faxim*) apparaissaient anomales dans le système de la conjugaison, et ont été éliminées après une période de conservation dans des emplois fixés, particuliers à chacune des formes. Du type *faxo* il faut distinguer le type *amasso*, qui s'explique par une gémination expressive.

C. Bergman, Lat. *pica*, *picus* : IF XXXIX 105- | Seraient à rapprocher de sk. *pika-* (*[s]pei- = pointu) ; la pie est l'oiseau à la queue effilée, le pic l'oiseau au bec piquant.

H. Blase, Zum Konjunktiv im Lateinischen : G 1920 30-38. | C'est par le « jussif » du plus-que-parfait et non pas par un potentiel (Methner) que doivent s'expliquer les constructions cicéroniennes (5 ex.) qui expriment une invitation ou une obligation.

M. Boas, Die vulgärlateinische Form *prode* : G 1918 193-202. | Dans les *Disticha Catonis*, cette forme ne représente qu'une graphie de copistes, et doit être exclue du texte.

K. Brugmann, Zur... lateinischen Wortgeschichte : IF XXXVIII 139-143. | *imbecillus*, *-is* doit être rattaché à la racine de βελτίων (*im-bĕl-icillus) ; *uas* à celle de i. a. (*ápi*) *vat-* = comprendre (cf. *capio*, *capsa*).

Id., Altlat. *humus* Gen. Sing. = gr. χθονός : IF XXXIX 151-154. | *humus* peut être interprété dans CIL I[1] 603 comme un génitif de lieu, qui, fixé à date ancienne, aura repris par la suite une déclinaison.

Id., Lat. *seuerus* : IF XXXIX 154-156. | Représente *se-*guēros* (cf. *grātus*, av. *garah-*).

Id., Lat. ūtitur ; cf. Graeca.

Id., Lat. *aemulus*, *aequos*, *imitari*, *imago* ; cf. Graeca.

J. Brüch, Lat. *blatea*, *balatro* und genues. *brata* : G 1917 83-85. | Rattacher à ill. **balta*.

Id., Lat. *farfarus*, « Huflattich » : G 1917 238-240. | Rattacher à omb. **farfa* = lat. *barba*.

Id., Sabinisches *alpus* : G 1920 193-198. | *album* a pu passer à *alpum* sous l'influence de * *alpem* (alipem).

Id., Lat. *ballaena* : G 1920 198-199. | Emprunté par l'intermédiaire de l'illyrien au grec φάλλαινα qui est à rattacher à φαλλός (v. h. a. *wal*) ; *ballo* refait sur *ballaena* d'après *leo-leaena*.

J. Charpentier, Zur italischen Wortkunde : G 1918 33-69. | Explication de *squalea* (rapproché pour le sens de *horreo*), *hedera* (ce qui couvre), *niger* (rapproché de *noegeum*), *taeda* (= poix), *ueruago*, *ueruactum* (**ueru*-gazon + *ago*), *caseus* (rac. **quad-* = fermenter), *tullius* (v. h. a. *dola* = écoulement), omb. *vapere*, *iuniperus* (cf. *iu-glans*), *pulmo* (cf. *pulpa*), *miluos* (v. h. a. *smirl*), *baia* (dialectal), *puteus* (cf. *pauire*), *taeter*, *taedet* (cf. *tristis*), *uespertilio* (*-*dilio* = qui vole).

E. Cocchia, « Silua uirdicata » in Cicerone ; cf. Cicero.

F. H. Colson, The fragments of Lucilius on *ei* and *i* ; cf. Lucilius.

J. Compernass, Vulgaria : G 1917 88-121. *quia* = certes; *gremium* = *tribunal* ; *aduersus* = relativement à ; « obliquus futuri » (à propos de

forem); *repente* = immédiatement; *primitus* = *prius*; *succedere* = retourner; *dubitare* = craindre; *derogare* = calomnier; *uespere* adverbe; *uirtus* = force armée; *libenter habere* = aimer; *potiri* = jouir de; *potior* = plus grand; *potius* = *magis*; *ordo* = manière; *patior* = je prends sur moi de; *similitudo* = représentation figurée; *fomes* = fondement; *parcere alicui* avec l'inf.; *appendere* = peser; *consulere* = demander; le réfléchi pour le moyen; *se mutare* = bouger; *excellens* = haut; *exaggerare* = irriter; *laxare* = laisser; *nulli secundus; indutiae* = trêve; *plus quam* avec un superlatif; part. futur actif au lieu de passif; *qui* adverbial; *ubi* = pronom relatif; *habere* avec l'infinitif comme conditionnel, comme délibératif.

E. H. W. Conway, The singular *nos* in Vergil : CQ 1921 177-182. | On trouve chez Virgile un pluriel déictique, scénique, affectif, qui traduit un sentiment violent du sujet. Le pluriel « de dignité » ne se trouve que deux fois, ce qui peut être l'indice d'une disposition d'esprit particulière au poète.

F. Eckstein, Syntaktische Beiträge zu Plautus; cf. Plautus.

A. Ernout, *Augur*, *augustus* : MSL XXII 234-238. | Le sens comme la forme s'accommode mal du rapprochement avec *auspex*; *augeo*, *augur*, *augustus*, forment au contraire une série indissoluble (pour le sens, cf. Ovide, *Fast.* I 609 et ss.). La seule difficulté est d'expliquer le masculin: une note additionnelle de A. Meillet propose d'en rendre compte par l'existence en indo-européen de formes de genre « animé » pour quelques thèmes en *-es-*.

Id., *Cruor*, *cruentus* : BSL n° 70 23-27. | Le masculin *cruor* (dérivés proches *crudus*, *cruentus*) s'explique par l'hésitation entre les genres animé et inanimé pour les mots qui désignent des éléments du corps vivant, chair, sang (cf. *sanguis* et *sanguen*).

Ch. Exon, The function of the latin subjunctive : Ha 1921 248-272. | Le subjonctif a été introduit dans quelques phrases restrictives, causales, dans quelques énonciations générales, quelques questions indirectes sous l'influence de circonstances semblables. Il n'y était pas introduit quand le caractère de la phrase était reconnaissable par ailleurs. Nous avons 'quantum audio' à côté de 'quod sciam', 'uisam si rediit' à côté de 'uisam redieritne'. Le but du subjonctif a été d'exclure dans une phrase indépendante ou subordonnée toute ambiguïté que la forme de l'indicatif aurait rendue possible, et que le contexte n'aurait pas suffi à dissiper.

E. Fraenkel, Das Geschlecht von *dies* : G 1917 24-68. | Le féminin est une innovation de la langue du droit (sens de « délai » et « échéance »), qui se fixe d'abord dans des formules du type *ad hanc diem*; après l'époque classique, le féminin apparaît comme vulgaire en prose; les poètes dactyliques, surtout Ovide, l'adoptent pour la commodité métrique dans les expressions du type *magnā diēs*.

Th. Grienberger, *Chumstinctus* : PhW 1921 239-240. | Reconnaître dans ce nom d'un Nervien, fourni par une Periocha de Tite Live, un participe de l'inusité **constinguo* (cf. le *chommoda* de Catulle).

F. Hartmann, **Primōris* : G 1917 77-78. | Composé de *prīmus-ōra*, n'apparaît qu'après Cicéron dans la langue littéraire, où il prend l'aspect d'un comparatif.

G. Herbig, Etruskisches Latein : IF XXXVII 163-187. | Il y a eu historiquement entre le latin et l'étrusque assez de points de contact pour

qu'on puisse reconnaître des éléments de formation communs : *-st-* dans *lanist(r)a*, *lepist(r)a*, *genista*, *fenest(r)a*, famille des noms communs et des noms propres en *lan-*. (A suivre.)

E. Hermann, Kleine Beiträge zur lateinischen Deklination : NGG 1919 220-222. | 1. Il faut reconnaître dans *deuas Corniscas* (CIL I² 975) un singulier; Festus mentionne une déesse Cornix. — 2. Le datif *quaestu* repose sur une assimilation à l'ablatif, comme dans les thèmes en *-o*. De même le génitif *re* est analogique du gén.-dat. des thèmes en *-ā*.

Id., Eine Charakteristik des lateinischen Lautsystems : NGG 1919 229-286. | Il faut expliquer les faits phonétiques en suivant les modifications d'une base d'articulation primitive. Sans prétendre déterminer cette base pour le latin, on peut observer cependant l'action des lèvres, du dos de la langue (traitement *o* devant *r l* et dans les cas d'assimilation vocalique, influence assimilatrice et dissimilatrice des labiales), et une tendance à la prononciation palatale. Les résultats de cette étude, qui laisse de côté le traitement des voyelles en position inaccentuée, pourront être vérifiés et complétés par l'étude des dialectes italiques, du latin vulgaire, et des langues modernes.

R. Herzog, Noch einmal zu den Consularfasten von Ostia : PhW 1921 527-529. | Dans le fragment publié par Hülsen (PhW 1920 303), il faut lire non pas *ultores* (forme vulgaire de *olitores*), dont la syncope ferait difficulté, mais *ulitores* (la ligature de l'*i* est apparente).

H. Hirt, Etymologien [*uacca*, *interficio*]; cf. Graeca.

J. B. Hofmann, Zur lateinischen Wortforschung und Syntax : IF XXXVIII 174-190. | *dis-* et *excidium* sont à rattacher à *scindere*; *domesticus* a subi la contamination de *agrestis* et de *rusticus*; — *decem annos natus* = qui a grandi 10 ans ; — les adjectifs « illogiquement » passifs du type *amantissimus* sont dérivés de celui des deux participes qui était le plus usuel (*amans* a supplanté *amatus*).

F. Holthausen, Wortdeutungen : IF XXXIX 62-74. | Lat. *pancra* = germ. *fāhan*; *sudus* = nord. *sut*; *canis* est en rapport avec *canere* (cf. *cicōnia*); *cibus* = germ. *skip*; ital. *anche* = *hanc-que*; got. *krōton* = lat. *Gradiuus*; lat. *dautia* = got. *taujan*; lat. *cuspis* = v. h. a. *spiz*.

F. Jakoby, Das Proömium des Lukrez [sur le procédé de composition par « embrassement »] ; cf. Textes : Lucretius.

E. Kieckers, Zum « pleonastischen » *inquit* : G 1920 200-209. | Résultat d'une contamination de deux constructions, due à la répétition fréquente des verbes « dicendi » dans la reproduction d'un dialogue.

Id., Zur direkten Rede bei Plautus und Terenz : G 1920 210-211. | Exemples de mélanges du discours direct et du discours indirect, à ajouter à ceux de Indog. Forsch. I, 35 et 36.

Id., Zu lat. *da*, *das* : IF XXXVII 237. | *da* peut être dû à l'influence de *sta*, et *das* serait analogique de *da*.

Id., Lat. *quod diceret*, *existimaret* usw. : IF XXXVIII 219. | De : *litteras quas ego sibi misissem* et : *l. quas me sibi misisse dicebat* est résultée la construction : *l. quas me sibi misisse diceret*.

F. Kluge, Lat. *nōmen* PhW 1921 286-289. | Défend contre Güntert le rapport avec *nosco* : *nōmen* (de* *gnōmen*), et gr. ὄ-νομα (à côté de γνῶμα) représenteraient d'anciens doublets.

P. Kretschmer, Die Ursache des Geschlechtswechsels von *dies* : G 1917 68-70. | On peut, pour expliquer le féminin dans le sens de « échéance », invoquer l'influence du synonyme ancien *tempestas*.

Id., Zwei altlateinische Inschriften von Capena : G 1917 137-139. | Intéressent les noms de *Numesios* et de *Munibregena* (divinité locale).

Id., Dissimilationen : G 1918 208. | Explication de *suauium-sauium*, γνῶμα-*groma*.

Id., *Dromedarius* : G 1920 128. | L'*e* peut être dû à l'analogie de *essedarius*, *ueredarius*.

Id., Lat. *quirites* und *quiritare* : G 1920 147-157. | Le rapprochement de *Virites* (Gell. XIII, 23) invite à supposer un **co-uirites* (cf *co-uiria*>*curia*) ; le dérivé *quiritare* est à mettre en parallèle avec *parentare*, *uenerari*, *sancire* (de *parentes*, *Venus*, *Sancus* ?).

Id., Zur italischen Wortgeschichte : G 1920 157-173. | Emprunts de signification en osque : *egmo* = *res*, de *egeo*, d'après χρῆμα ; *eitua* = argent, également d'après χρῆμα (cf. *ator*) ; *amvianud* (cf. ἄμφοδον) ; *tríbaratravúm* = *aedificare* = οἰκοδομεῖν. Evolution du sens de *putare* = émonder-compter = épurer (influence possible de la planchette à encoches). Histoire des sens de *scheda* jusqu'au grec moderne τσέτουλα (cf. ital. *cedola*). Composés illogiques obtenus par les contraires : types *uinum album*, *aqua dulcis*.

Id., *Pontifex* : G 1920 212. | Pour le développement du sens (cf. Glotta IX p. 230 ss., rapprocher *quaestor* (primitivement celui *qui quaerit de morte*, et *aedilis*, le préposé au temple.

W. *Kroll*, Anfangsstellung des Verbums im Lateinischen : G 1918 112-123. | Etablit par des exemples de Pétrone, Tite-Live II, Cicéron, Térence, l'ancienneté de cette construction dans le style narratif.

Id., Syntaktische Nachlese : G 1920 93-108. | I : Konjunktiv und Futurum. Des exemples de Plaute à Sénèque montrent que l'ancienne parenté n'a jamais été complètement oubliée. II : Satzverschränkung. Exemples d'insertion du verbe principal dans le corps de la subordonnée (type *haec metuo ne fiant*) et du subordonnant dans le corps de la phrase (type *clam quae speraui fore*).

M.-E. Lees, The ablative case in Vergil : CQ 1921 183-185. | Relevé d'exemples de l'ablatif descriptif : type « uillosa saetis pectora ».

U. Leo, Ueber Bedeutungsentwicklung einiger Simplicia und Composita im plautinischen Latein : G 1920 173-193. | Sens des préverbes dans les composés de *claudere*, *cedere* ; sur *ex-* et *pro-* dans *euenire*, *promittere* ; *ob-* et *sub-*.

M. Leumann, Die Adjektiva auf *-icius* : G 1918 129-168. | Explication de 3 classes de dérivés : en *-icius*, exprimant l'appartenance (prototype *patrícius*, en *-icius*, équivalents approximatifs du simple correspondant (prototype *nouicius*, d'où l'on a passé par *empticius* aux dérivés de participes), classe d'adjectifs de matière en *-icius*.

Id., Zur lateinischen Sprachgeschichte : IF XXXIX 209-216. | L'hésitation entre le sens passif et le sens actif pour les adjectifs qui désignent l'amitié (*amicus*, *amantissimus*) s'explique par les cas où l'adjectif, n'étant accompagné d'aucune détermination, peut s'entendre de l'une et l'autre manière. — La forme *ossua* a pu naître par analogie dans le couple ossa et *artua* . — *iei* est une graphie de *ii*, forme assimilée de *ei*.

J. W. Mackail, On the word *educare* : CR 1921 26-27. | Signifie proprement « nourrir » et se rattache à *edo*, non à *duco*.

J. Marouzeau, Pour mieux comprendre les textes latins; Essai sur la distinction des styles : RPh 1921 149-193. | La recherche des con-

trastes dans les textes latins nous conduit à mieux sentir et interpréter les procédés de style : l'auteur de la *Rhét. à Herennius* nous en offre plusieurs exemples démonstratifs (IV, 8, 11 ss.) ; la comparaison avec Tite-Live nous aide à qualifier le style des chroniqueurs et orateurs anciens ; le style de Térence, tout en nuances, s'oppose à celui de Plaute, qui est fait de contrastes plaisants ou expressifs.

Id., Notes sur la formation du latin classique : —

— IV : La dérivation : MSL XXII 174-181. | Le « sens » général d'un suffixe est variable dans le temps et souvent mal défini à quelque moment qu'on le considère ; en réalité, la dérivation se fait de proche en proche, et va du particulier au particulier ; l'extension du suffixe aboutit à constituer des groupes dont il est souvent vain de vouloir dégager une valeur définie du suffixe.

— V : Une antinomie : « archaïque et vulgaire » : MSL XXII 263-272. | L'archaïsme caractérise d'ordinaire la langue savante, conservatrice, et les innovations appartiennent au parler courant, familier. Là où apparait une équivalence entre archaïque et vulgaire, le vulgarisme est suspect ; l'examen de faits de phonétique, de morphologie et de vocabulaire conduit à penser qu'il s'agit alors de conservations locales et de rusticismes plutôt que d'archaïsmes.

Id., Un trait du parler rustique : l'atténuation : BSL n° 70 28-21. | Le paysan évite les formes affectives, émotives, pratique une sorte d'économie d'expression qui explique peut-être la tendance conservatrice de la langue vulgaire (rustique).

J. Martin, Volkslatein, Schriftlatein, Kirchenlatein : HJ 1921 201-214. Rappel des sources qu'on peut utiliser pour la connaissance du latin vulgaire. Latin littéraire et latin vulgaire ont un développement parallèle jusqu'à la fin du IIe siècle, époque du déclin de la langue. Le latin d'Église tient de l'un et de l'autre, influencé par l'usage du peuple et par l'imitation des classiques en même temps que par les modèles grecs.

A. Meillet, Vieux latin *iousit* : BSL n° 69 161-164. | Le décret de Paul Emile, qui note les géminées, écrit pourtant *iousit*, forme isolée, qui, en face de *iŭbeo* et de *iussus*, devait être éliminée.

Id., Latin *amāre* et phrygien ἀδαμνα : BSL n° 69 165. | Le rapprochement proposé par Fick n'est pas invraisemblable : un mot du langage familier et de caractère sentimental a fort bien pu ne se conserver que dans deux langues de la famille.

Id., De quelques géminations expressives en italique : BSL n° 70 79-80. | La gémination expressive du type *nares nassus* permet d'expliquer des formes telles que *mallom* (table de Bantia), *uacca*, *gallus*, *penna*, et des mots où Sommer admettait un traitement *ll* de *lw* : *pallidus*, *mulleus*, *sollus*.

Id., Latin *esse* : BSL n° 70 80-81. | L'*e* de *esse* = manger, que conteste Vollmer, confirmé par les graphies *esus esum esurio*, répond à l'*e* attesté par des formes lituaniennes et arméniennes.

Id., Latin *procitum* : BSL n° 70 81-83. | Cette forme d'un verbe disparu **procio* a dû être conservée pour servir de supin à *posco*.

Id., Les nominatifs masculins singuliers de démonstratifs en latin : MSL XXII 201-202. | En indo-européen, là où le nominatif sg. masc.-fém. est assez caractérisé par quelque autre procédé, la désinence *-s* ne figure pas ; de là la forme des mots latins du type démonstratif : *hi-c*,

iste, *ille*, *quo-i*. Il a dû exister aussi un nom. **i* (cf. *eum* et *i-pse*), un nominatif **ali* (*aliquis*), un nom. **qui* (allongé normalement en tant que monosyllabe non enclitique ou proclitique).

Id., Lat. *credō* et *fides* : MSL XXII 215-218. | *Fides* est le substantif verbal qui répond à *credo* ; les deux mots, à l'origine de caractère religieux et juridique, figurent la rencontre de deux groupes : du groupe de *credō* il n'a survécu que le verbe ; dans *fides* (et *fidius*) on a le résultat d'une contamination de **fid-* (nom à suffixe zéro) et de **crede-* ; *fides* a ainsi la même forme de nom-radical que *spes*.

E. Merchie, L'emploi de *simia* comme substantif masculin : MB 1921 138. | Un exemple dans Sidoine Apolinaire (*Ep.* I, 1, 2) du mot employé au masculin comme terme d'injure (cf. Vendryes, MSL XXII).

Fr. J. Miller, Ovid's methods of ordering and transition ; cf. Textes : Ouidius.

F. Muller, *Damnas* : G 1918 183-191. | Doit être expliqué comme un adjectif = *damnatus* (cf. *mansues* = *mansuetus*) et représente peut-être un emprunt osco-ombrien au grec (cf. *damnum* δαπάνη).

Id., Lat. *barba*. Zur Hauchdissimilation : IF XXXIX 172-189. | Le traitement de *barba* (au lieu de **farba*) suppose que l'aspirée initiale a disparu de très bonne heure, et confirme que la dissimilation de l'aspiration, qui a plus d'extension qu'on n'admettait jusqu'ici, se règle sur la place des consonnes dans le mot (lois de Juret).

M. Niedermann, Nachträge und Berichtigungen zum Thesaurus linguae latinae : G 1917 226-233. | Additions et corrections suggérées par l'étude du texte de Marcellus Empiricus (de *accentus* à *dia*).

H. C. Nutting, The dative with certain compound verbs : CJ XVI 368-369. | On dit que les verbes composés avec *ad*, *ante*, *con*, *in*, *inter* se construisent communément avec le datif : dans Nepos *Hann.* 10 et 11 on trouve 1 exemple de cette construction contre 22 de l'accusatif.

G. Pesenti, Fonetica delle iscrizioni latine di Lombardia : RIGI 1921 3-4 p. 181-191. | Voyelles toniques : *a* n'est jamais altéré ; *e* est souvent représenté par *i*, surtout dans les verbes en *-esco* ; *ĕ* ouvert est quelquefois représenté par *ae*, et passe à *i* sous l'influence d'un *i* dans la syllabe suivante (hésitation entre *-ensis* et *-iensis*) ; *i* subsiste intact ; *ĭ* passe quelquefois à *ĕ* ; *o* passe quelquefois à *u* sous l'influence d'un *u* voisin ; *ŭ* passe à *o* à partir du IVe siècle.

H. Peterson, Beiträge zur lateinischen Etymologie (suite) : G 1917 70-77. | *pānus* est à rapprocher de *pampinus*, *papāuer* (rac. *pau**-, « gonfler ») ; *cumerus* de ir. *kamsa-* (rac. **qem-*).

Fr. Pfister, Bemerkungen zur Sprache des Archipresbyters Leo und der vulgärlateinischen Alexandertraktate : WKPh 1915 328-336. | Syntaxe de la comparaison : *maior de*, *sicut*..., renforcement de superlatifs.

Id., Id. : WKPh 1915 832-838. | Perte des diphtongues, de l'aspiration ; exemples d'assibilation, de bétacisme. Flexion latine des noms propres grecs. Innovations dans les formes verbales ; confusion des voix et des constructions.

J. P. Postgate, De *nihilo nil* : CR 1921 23-25. | Housman observe qu'Ovide, toutes les fois qu'il emploie le mot comme second élément d'un pied initial, le fait suivre d'une voyelle, ce qui, étant donné sa préférence pour le dactyle premier, conduit à écrire *nihil*. Cette règle doit être corrigée par la suivante : *nil* est employé à l'arsis indifférement, à la thesis devant consonne seulement ; Ovide est guidé par le désir d'éviter *nihil*. Remarques analogues pour Juvénal.



W. Reeb, Zur lateinischen Wortkunde : G 1917 85-88. | Le sens premier de *promittere* est dans *promittere manum*, terme juridique, qui a donné naissance au sens de « promettre ». — Les Romains ont emprunté séparément ταπήτια (Plaute : *tapetia*) et τάπης (sous la forme de l'acc.). — Ex. de *peccare* qui confirment l'étymologie **pedicare* (*pedica*).

Fr. Ribezzo, *Vespillo*, *-onis* : RIGI 1921 167. | Le sens de « détrousseur de cadavres » porte à admettre une étymologie **ues*(*ti*)-*pilo*.

Chr. Rogge, Die Angleichung bei *refert* und *interest* : PhW 1921 762-768. | Il faut en syntaxe des explications psychologiques plus que logiques : *quid tua refert* est analogique de *quid tua re* (*usus est*) ; *q.t. interest* de *q.t. refert* ; *interest Romanorum* de *in rem est Romanorum*.

W. Schwering, Die Entstehung des Wortes *tragicomoedia* : IF XXXVII 139-141. | Le texte de Plaute (*Amph.* 59 et 63) permet d'établir que la forme grecque était τραγικωμῳδία, haplologie qui n'est pas sans exemple dans les mots de caractère savant.

H. Sjögren, Zur Wortstellung *tua Bromia ancilla* und Verwandtes : G 1920 23-29. | Dans cette construction, qui ne représente que l'une des combinaisons possibles, l'appellatif joue le rôle d'une apposition.

E. A. Sonnenschein, *Ego* emphatic and unemphatic, in rises and falls of old latin dramatic verse : CPh 1921 232-237. | Chez Plaute et Térence, le pronom est plus souvent inemphatique (au demi-pied faible) qu'emphatique (au demi-pied fort) ; le latin populaire et le latin ancien d'une part, le latin récent d'autre part emploient *ego* explétivement, sans mettre en relief l'idée de la personne.

Fr. Stabile, Costruzione paratattica appositiva in Cato ? RF 1921 336-339. | Les 5 prétendus exemples de cette construction donnés par les grammairiens (Schmalz, Lat. gr.[4] 365) ne sont pas probants. Cette construction est beaucoup plus limitée qu'on ne le croit d'ordinaire,

Th. Stangl, *Ne... non nisi* statt *ne... nisi* : Zu Plinius *Ep.* IV 13, 8 : WKPh 1915 357-358. | Le texte des mss. est confirmé par un passage de Bachiarius *Prof.* 6 (Migne, Patrol. XX 1034 A).

Id., Zu CIL VIII 393[5]+ und 21517+ : WKPh 1915 572-576. | *duxit* = eduxit (liberos) ; — est *idest* employé pléonastiquement devant une apposition énumérative.

Id., Lexikalisches : Georges[7], vokalisches I, berechtigt und ergänzt : WKPh 1915 62-70, 90-96. | Corrections et additions au texte de la 7ᵉ édition de Georges, de *Ibi* à *Insors*.

Id., Lexikalisches : *expedientia* und *parviloquium* bei Boethius : WKPh 1915 1101-1104. | Ni l'un ni l'autre n'est défendable ; il faut lire *expedientium* et *pravuiloquium*.

R. B. Steele, Ablative of the efficient : CPh 1921 354-361. | Tel est le nom qu'on peut donner à un ablatif intermédiaire entre les ablatifs de cause et de moyen, et qui ne se confond pas avec l'ablatif d'agent.

G. D. Stout, A note on the constructions following *milia* : CJ XVI 365-367. | Il y a deux constructions de *milia*, toutes deux au génitif, mais l'une avec le génitif partitif, l'autre avec un génitif de désignation, de dénomination.

B. Terracini, Gallico e latino. A proposito di un recente libro sulla lingua gallica : RF 1921 401-430. | Reprend les parties du livre de G. Dottin « La langue gauloise » qui intéressent le latin : unité italo-celtique, rôle du gaulois en Cisalpine, pénétration du latin en Gaule, rôle du substrat gaulois dans la formation du français.

O Tescari, Nota grammaticale [sur l'emploi des particules causales]; cf. Graeca.

R. Thurneysen, Alte Probleme : IF XXXIX 197-202. | *paullis-per* peut être analogique de *paucis* (*uerbis*). — *hi*[*ce*], *este* (*iste*) sont d'anciens adverbes déictiques, pourvus de flexion après coup. — *disco* représente un présent à redoublement **di-dk-ō* influencé par le type inchoatif. — *mitto* peut représenter un **mitito*. — Le cas de *triens* à côté de *quadrans* aide à comprendre le mélange des déclinaisons en *-ia-* et *-ie-*. — *permities* a dû être refait sur *almities*.

J. Vendryes, Sur quelques formations de mots latins : MSL XXII 97-106. | 1 : Bon nombre de masculins en *-a*, péjoratifs ou vulgaires, ne se rattachent pas nécessairement à une formation indo-européenne, et peuvent s'expliquer par un emprunt à l'étrusque. — 2 : Aux noms en *-tus* caractérisés par J. Marouzeau (MSL XVIII) on peut rattacher *similu* (rac **ei-*), *astu* et **restu*, d'où semble dériver *Restutus* (rac. **sthā-*).

M. L. Wagner, Das Fortleben einiger lateinischer, bzw. vulgärlateinischer Pferdenamen im Romanischen, insbesondere im Sardischen und Korsischen : G 1917 233-238. | Dérivés des adjectifs *nigellus*, *badius*, *spanus*, *murinus*, *mellinus*, qui désignent des couleurs de robe dans Isidore, Palladius, *Mulom. Chironis*.

A. Walde, Lateinische Etymologien : IF XXX IX 74-93. | Il faut rapprocher *fornix* de *fornus furnus* ; *forum* = enclos (de palissades) de *forus* = planche (cf. *uallum* et *uallus*) ; *fūsus* de *funda* (idée de fouetter pour faire tourner) ; *petiolus* de *pediculus* (**pediciolus*) ; *paelex* et πάλλαξ de ir. *pairt-ka* ; *paro* et παρών sont tous deux empruntés à l'illyrien ; *decrepitus* s'explique par *crepāre* (éclaté, dégonflé) ; dans *prōportiōne*, l'*o* médian est un *a* ancien assimilé.

C. Weyman, Lexikalische Notizen : G 1918 123-129. | *Circumsisto* = *circumpono* ? *confundere* = *fundere*? *iugulum* (*iugulus*) = *iugulatio* ; *o*(*b*)*stare* transitif dans Commodien et Origène, *pereger* dans Tertullien, Ulpien, Venantius Fortunatus...

J. Whatmough, *Fordus* and *fordicidia* : CQ 1921 108-109. | *fordus*, qu'on explique par **foridus* (de *fero*) est plutôt apparenté à χόριον (qui n'a pu donner *corium*) et à χορδή, et représenterait un emprunt sabin.

G. Wollersdorff, Artikelbedeutung von *ille* bei Apuleius : G 197-222. | Bien plus fréquent que *hic*, *iste*, et surtout que *is*, *ille* voit son sens s'affaiblir, au point d'être employé, au moins inconsciemment, avec la valeur de l'article grec (comparaison du texte des *Métamorphoses* avec le Λούκιος du Pseudo-Lucien.

Id., Entwicklung von *ille* zum bestimmten Artikel : G 1920 62-93. | Trois étapes : *ille* perd sa signification propre (sens local ou personnel); il prend de nouvelles fonctions grammaticales (substantivation d'une notion) ; il sert à rendre l'article grec dans les traductions. — Index des exemples cités.

Fr. A. Wood, Greek and latin etymologies [antenna, bucca, calēre, calamitas, culīna, cēra, calare | clāmare, clārus, classis, caluus, cluo, fastīdium, focus, ignia, peccāre, lupa, petīmen, torus, silex]; cf. Graeca.

A. Zimmermann, Zum lateinischen Götterbeinamen *Sispes* bezw. *Sospes* : PhW 1921 1056. | Rattacher le mot à *spe-s*, *spa-tium* (all. *spa-nnen*) = tension, aspiration vers l'avenir.

B. **Métrique, Rythmique, Accentuation.**

A. G. Amatucci, *Argŭit*; cf. Horatius.

W. A. Baehrens, Berichtigung : G 1918 192. | Réponse à une observation de W. Kroll (Glotta VIII p. 326) relative aux licences prosodiques de Phèdre.

F. di Capua, Il ritmo della prosa latina nel « Cannocchiale aristotelico » di Emanuele Tesauro : BFC XXVIII 96-100. | Le ch. « Delle figure harmoniche » est un ample commentaire du l. III de la Rhétorique d'Aristote suggéré par l'étude du rythme dans Cicéron et Quintilien, Salluste et Tacite. Le sens du rythme oratoire ne s'est jamais perdu depuis l'antiquité.

S. Colangelo, De arte metrica Asclepiadis et de quibusdam eius epigrammatis : RIGI 1920 150-183. | Dans le pentamètre, prédominance du spondée ; la césure bucolique est fréquente ; l'abrègement est plus rare dans le pentamètre que dans l'hexamètre ; l'allongement se fait surtout sous l'influence de l'ictus. L'examen métrique conduit à diverses corrections et suspicions.

Th. FitzHugh, The origine of verse : WKPh 1915 547-550. | Toute l'évolution du vers latin et du vers indo-européen s'explique mieux si on substitue à la considération du pied ou du mètre la considération du mot.

Id., The latin accent : G 1917 241-243. | La loi qui veut que l'une au moins des deux thesis d'une dipodie tombe sur un accent aigu peut être utilisée pour révéler le secret de l'accentuation latine.

Id., Latin rhythm : G 1917 243-246. | Par contraste avec le mètre saturnien, le vers classique ne dispose que d'une thesis garantie authentique par chaque dipodie iambique ou trochaïque.

Id., Latin metric : G 1917 247-248. | C'est à Livius Andronicus que le vers iambo-trochaïque doit d'avoir gardé au moins une thesis accentuée par dipodie.

J. Friedrich, Ein faliskischer Saturnier; cf. Histoire de la langue, Comparatiua et Generalia.

A. W. de Groot, Philologie und Mathematik, II : PhW 1921 502-504. | La confrontation du texte de Vitruve non pas avec des types de clausules admis (Norden, Clark), mais avec des textes non métriques, montre qu'il recherche certains types, évite certains autres. L'importance de cette méthode d'examen apparaîtra dans un ouvrage d'ensemble projeté.

F. W. Hall, Nuances in Plautine metre : CQ 1921 99-105. | Le molosse devant le mètre final du sénaire iambique ne se trouve chez Phèdre que dans un vers cité d'Ennius (III 34) ; sans exemple chez Térence, cette disposition se trouve une vingtaine de fois chez Plaute, où elle répond à une affectation du ton tragique.

C. Headlam, The technique of Virgil's verse ; cf. Vergilius.

E. Hermann, Die dorische Betonung ; cf. Grammaire.

O. Immisch, Ueber eine volkstümliche Darstellungsform in der antiken Literatur [Prosimetrum] ; cf. Histoire littéraire.

M. Lenchantin de Gubernatis, Studi sull' accento greco e latino, IX ; Della pretesa esistenza di un presente *arguit* con la penultima longa ; cf. Textes, Horatius.

Id., Id. XI : Turbamenti nei fenomeni di apofonia latina : RF 1921 33-41. | Une série de dialectes italiens et de parlers latins ne présentent pas la

tendance à la fermeture des brèves inaccentuées intérieures; d'où l'existence de formes anomales ou de doublets dans le latin des textes, qu'on sait mêlé de dialectismes.

P. Maas, Ein neuer Alkaischer Zweizeiler : WKPh 1915 598. | Dans les formes métriques diverses du chant Oxyrh. x (cf. Wien. Stud. 36,233), il faut reconnaître non des variantes d'un même type de vers, mais des distiques.

Id., Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar : JPhV 1921 13-31. | Texte des 'Ηΐθεοι de Bacchylide; schéma métrique et examen métrique détaillé de cette pièce et de Pind. *Ol.* 2 ; l'identité de rythme fait penser à une imitation de Pindare par Bacchylide. Quelques libertés de responsion dans les deux pièces, et quelques anomalies chez Bacchylide.

V. Magnien, L'alternance rythmique chez Homère [suite] : MSL XXII 113-139. | Exemples d'alternance (longue au temps fort = brève au temps faible) pour voyelles ou diphtongues en hiatus à l'intérieur, voyelle suivie de ϝ ou σϝ, suivie de consonne + ϝ, voyelle suivie d'un groupe consonne + liquide. Certaines transgressions à la loi d'alternance semblent provenir d'une adaptation au rythme dactylique de formes de versification plus anciennes, ce qui confirmerait la conclusion de A. Meillet, que les vers lesbiens représentent le type primitif de la versification grecque.

A. Meillet, Quelques observations sur la métrique grecque : CREG 1921 XLVII-XLVIII. | L'auteur essaie de situer la métrique homérique dans l'ensemble du développement de la métrique grecque. Les anciens types métriques ne comportaient pas le retour du temps fort à intervalles égaux. Mais par le fait qu'un changement introduit dans le rythme de la langue même conduisait à faire grand usage des groupes de 2 brèves, et en vertu du principe de l'équivalence d'une longue et de 2 brèves, on était amené à faire des vers à nombre de syllabes variable, et à régulariser le retour des temps forts pour rendre le mètre sensible.

E. Merchie, Un aspect de la prose de Sidoine Apollinaire; cf. Textes : Sidonius.

A. T. Mesturini, Per l'alliterazione in Cesare ; cf. Textes : Caesar.

P. von der Mühll, Στίχος μείουρος; cf. Textes : Hesiodus.

K. Münscher, Metrische Beiträge : H 1921 66-103. | 2 : Erstarrte Formen im Versbau der Aiolier. La technique éolienne, qui tient compte du nombre de syllabes, a conduit à des formes de vers fixes : glyconique, anacréontique, enhoplios, telesilleion, vers de Reiz. Dans la composition de la strophe alcaïque, Horace prend pour règles ce qui n'était que tendances dans la métrique grecque.

F. Muller, Zur Wortbetonung in den oskisch-umbrischen Dialekten ; cf. Grammaire.

A. Olivieri et *G. Pannain*, Nomos auletico : MAN 1919 95-122. | Analyse, caractère, instrumentation de ce nomos, dit aussi ἁρμάτειος, dont une des formes les plus connues est le pythique, d'après Strabon, Pollux, Aristoxène, Plutarque.

A. Platt, On homeric technique [procédés phoniques, métriques, rythmiques]; cf. Textes : Homerus.

A. D. Porteous, Virgil's Eclogues ; a metrical clue ; cf. Textes, Vergilius.

J. P. Postgate, De *nihilo nil* [traitement métrique dans Ovide et Juvénal]; cf. Histoire de la langue, Latina.

L. Radermacher, Politische Verse : BJ 1920 348-352. | Dans les mss. grecs de Vienne étudiés par J. Bick, on voit alterner fréquemment le trimètre iambique avec le populaire dodécasyllabe.

E. A. Sonnenschein, *Ego* emphatic and unemphatic in rises and falls of old latin dramatic verse ; cf. Grammaire.

Fr. Vollmer, Iambenkürzung in Hexametern : G 1917 130-137. | Défend contre Jachmann (Glotta, VII, p. 61 ss.) 6 ex. d'abrègement iambique dans Ennius.

R. Wagner, Der Berliner Notenpapyrus : Ph 1921 256-310. | Ce texte, du IIe-IIIe s., complète les rares données que nous avons sur la notation de la musique : distinction de la musique vocale et de l'instrumentale, celle-ci seule exigeant la notation de la quantité ; valeur des signes : l'hyphen, les signes de pause, le point, dont l'emploi intéresse la théorie de l'ictus (cf. l' « Anonymus » Bellermann) : ni en théorie ni en pratique les anciens ne connaissent un ictus rythmique.

E. Wellesz, Der gegenwärtige Stand der Erforschung der byzantinischen Musik : BJ 1920 128-130. | Les déchiffrements de neumes de Fleischer permettent d'interpréter les notations byzantines récentes ; pour la période ancienne toutes les transcriptions sont hypothétiques

C. O. Zuretti, Στιχομυθία : RF 1921 42-56. | La stichomythie typique est celle qu'on observe dans les trimètres iambiques et chez les tragiques (elle est plus exceptionnelle chez les comiques) : 40 ex. dans 7 tragédies d'Eschyle, 57 dans 7 de Sophocle, 146 dans 19 d'Euripide. Étude de nombreux exemples, qui montre que la stichomythie peut être interrompue, en particulier par un groupe binaire.

IV. HISTOIRE DES TEXTES

A. Paléographie, Histoire de l'écriture.

Publications de la New Paleographical Society, 1921 : —

— Pl. 99 : Glasgow University Hunterian Museum ms. V, 3, 5 et 6, de l'an 899 ère. | Homélies (appelées Ethica) de saint Basile, en grec, écrites par le moine Ignatius. Parchemin. Accentuation régulière; esprits carrés. Mots composés reliés en dessous par un hyphen. Abréviations limitées aux « nomina sacra ». Minuscule pure ; les ligatures sont fréquentes. La souscription porte la date du 16 juillet 899.

— Pl. 100 : Oxford, Bodleian Library. Latin inscriptions, 10 et 12; 198 de notre ère. | Tablettes de cire d'un diptyque sur bois portant l'autorisation du préfet d'Égypte pour l'attribution d'un tuteur, Marcus Julius Alexander, à Mevia Dionysarion. Date : 9 Kal. oct. dans la 7e année de Septime Sévère (= 23 sept. 198). Le texte en cursive latine et la signature de la femme occupent les 2 côtés de l'intérieur du diptyque (= p. 2 et 3). A l'extérieur (= p. 4 du diptyque) les noms des 7 témoins réglementaires et le commencement du duplicata ; puis (= p. 1) la fin du duplicata, avec la signature et le texte en grec. On voit encore la trace de la cire sur laquelle les sceaux étaient imprimés. Dans ce document, on peut distinguer cinq noms, le texte, la signature, la liste des témoins, le duplicata et le titre. Pour la forme des lettres, cp. CIL et Thompson, Introduction to greek and latin Palaeography, 1912, pp. 335-7.

— Pl. 101 : Library of the Duke of Norfolk. Arundel Castle. | 3 fragments

des Épîtres 55, 74, 79 de Saint-Cyprien écrits dans une onciale du ve s. Parchemin. La seule ponctuation est le point de milieu. L'initiale des paragraphes est en dehors de la réglure verticale; les citations bibliques sont à l'encre rouge. Abréviations pour les nomina sacra et quelques autres par points et tildes. Ligatures pour NT et A E.

— Pl. 103: Cambridge. University Library. | MS. Mm. 5,31, du milieu du XIIIe s. Exposé franciscain du sens historique de l'Apocalypse, écrit et enluminé, probablement dans le nord de l'Angleterre, peu après la date de la composition de l'ouvrage (1242). L'auteur est probablement le Franciscain Alexander Alemannicus Saxo. L'ouvrage existe dans un ms. de la bibliothèque de l'Université de Breslau, mais n'a jamais été imprimé en entier. Parchemin.

— Pl. 104 et 105 : London, British Museum. | Harley ms. 2493, du XIIIe s.; ms. de Tite Live écrit probablement en Italie vers le milieu du XIIIe s. contient la 1re et la 3e décades avec des passages additionnels, particulièrement de la 4e décade, ajoutés au XIVe s. L'importance de ce ms. en minuscule tient aux additions marginales et autres où l'on distingue 3 séries : A², ouvrage d'un correcteur du milieu du XIIIe s. qui utilisait le Mediceus 63,19 ; A^s, corrections introduites au XIVe s. d'après le Spirensis; A^v ,corrections, en partie autographes, de Lorenzo Valla. Ce ms. sur parchemin faisait partie de la bibliothèque des Jésuites d'Agen et entra dans la bibliothèque des comtes d'Oxford avec beaucoup d'autres de même provenance avant 1741.

— Pl. 106 : Cambridge University Library. MS. Ff. 5-31, de l'an 1299. | Légende dorée de Jacques de Voragine écrite par Helias Toreni, prêtre, probablement dans le sud de la France. La collection n'a pas les compléments qui apparaissent dans les mss. postérieurs et dans les éditions. Minuscule sur parchemin.

Varia : —

C. Bruston, Les plus vieilles inscriptions cananéennes : R A XIV 49-80. | Des faits établis par l'étude des plus vieilles inscriptions cananéennes, il résulte que les Grecs, comme aussi les peuples de l'Arabie, ont reçu l'alphabet non des Phéniciens, mais plutôt des Araméens ou Syriens par l'intermédiaire des colons grecs d'Asie-Mineure, à une époque antérieure non seulement à celle de la composition de l'Iliade et de l'Odyssée, mais aussi à celle de la guerre de Troie.

L. Castiglioni, Spogli Riccardiani : BFC XXVII 162-166. | Collections partielles de mss. Riccard.: Ovide *De nuce*, *Met.* (cod. 622, 623, 624), Varia (602), qui ne dépassent pas la valeur des nombreux mss. connus du XIe au XIVe s.

Id., Notizie di manoscritti latini : BFC XXVII 39 ss. | Choix de variantes empruntées à 2 mss. du XVe s. reliés ensemble (propriété de G. Artom di Asti), qui contiennent : Lucain (IV 884 à la fin), Juvénal (à partir de I, 62), et Perse.

R. Eisler, Zu Demokrits Wanderjahren [à propos de ses théories sur l'histoire de l'écriture] ; cf. Textes : Democritus.

V. Gardthausen, Die datierten griechischen Handschriften : BJ 1920 35-39. | Plan et directives d'un inventaire devenu indispensable, qui pourrait s'arrêter au XVIe s.

F. Hiller von Gaertringen, **A** und A in Ptolemäerinschriften von Thera : K XVII 94-98. | La différence des deux A atteste une différence de date dont l'intérêt n'est pas négligeable pour l'histoire de l'Égypte.

E. Kalinka, Der Ursprung der Buchstabenschrift: K XVI 302-317. | La forme des caractères, où se reconnait encore la figure des objets qu'ils reproduisaient, et leurs groupements dans l'alphabet jettent quelque lumière sur la vie des peuples (nomades et maritimes) qui les ont imaginés.

R. P. Robinson, The inventory of Niccolò Niccoli : CPh 1921 251-225. | Transcription exacte de ce catalogue de mss. rédigé au xve s. au cours d'un voyage en Allemagne, pour rectification du texte de de Marinis.

O. Schissel von Fleschenberg & C. F. Lehmann-Haupt, Eine lateinische Grabinschrift in Kapitalkursive: K XVII 129-136. | Une inscription acquise à Rome pour le séminaire d'Innsbruck donne un exemple (du IIe-IIIe s.) de capitale cursive vulgaire telle qu'on la trouve dans les papyrus dès le Ier siècle.

W. Spiegelberg, Herodots Charakteristik der aegyptischen Schrift; cf. Textes, Herodotus.

W. Weinberger, Beziehungen zwischen griechischen, lateinischer, und unserer heutigen Schrift : NJA 1921 164-170. | Il faut, pour apprécier l'évolution de l'écriture, distinguer, la cursive de la minuscule appliquée. Les théories de Clark et Mentz sur l'influence réciproque des écritures grecque et romaine, qui au IVe s. sont devenues pour la cursive presque semblables, appellent de nombreuses remarques de détail.

B. Papyrologie.

Publications de la New Palaeographical Society, 1921 : —

— Pl. 96 a : Papyrus 2083. Brit. Mus., 256 av. J. Chr. | Lettre d'Artémidore à Zénon, trouvée à Philadelphie dans le Fayum. Cursive caractéristique par la largeur des lettres.

— Pl. 96 b : Papyrus 2084. Brit. Museum. 224 av. J. Chr. | Lettre de Pathaekion à Zénon. Même provenance que 96 a. Petite onciale nette se rapprochant du type littéraire.

— Pl 87 a : Papyrus 2079. British Museum. 252-251 av. J. Chr. | Lettre d'Hermolaus à Zénon. Large minuscule avec peu de ligatures.

— Pl. 97 b : Papyrus 2094. British Museum. Environ 257 (?) av. J. Chr. | Lettre (non datée) à Zoïlus (l'οἰκόνομος souvent mentionné dans les papyrus de Zénon) envoyée par les cultivateurs de Philadelphie. Large cursive sans ligatures; bon spécimen de la cursive du IIIe siècle.

— Pl. 98 : Papyrus 2078, British Museum, de 81-96 ap. J. Ch. | Lettre datée du règne de l'empereur Domitien, d'une personne dont le nom est mutilé (p. e. Didymus) à son frère Adrastus. Écriture cursive large, haute et droite. Peu de ligatures.

Varia : —

— Testi recentemente pubblicati : Papiri letterari (fr. de Tyrtée, sentences, Alexis, comédie, histoire du siège de Rhodes); Documenti greci (lettres, actes, quittances, etc.) : Ae 1921 75-96, 207-216.

D. Bassi, Illustrazioni inedite di Papiri Ercolanesi : Ae 1921 55-66. | « Illustrations » de Genovesi (Philodème, pap. 1427) et de Lucignano (Philod., pap. 207, 1425, 1538).

Id., Papiro ercolanese 873 ; cf. Textes : Philodemus.

Id., [Sur le pap. Hercul. 1017]; cf. Textes : Philodemus.

A. R. Boak, Greek and coptic school tablets ; cf. Histoire sociale.

A. Calderini, Anomalie grammaticali in papiri notarili ; cf. Grammaire.

L. Deubner, Zum Freiburger Makedonierdialog : cf. Textes, Dialogi.

J. Kurth, Ein Stück Klosterinventar auf einem byzantinischen Papyrus ; cf. Histoire de la civilisation.

A. S. Mercati, Aggiunte e correzioni a pubblicazioni di papirologia e di egittologia : Ae 1921 97-107, 216-221.

M. Norsa, Elenco di opere letterarie : Ae 1921 17-20. | Une liste abrégée d'ouvrages sur un fragment d'Oxyrhynchos du IIIe s. (en particulier de dialogues platoniciens) semble être un inventaire de desiderata, ou plutôt, d'après une note additionnelle de R. Sabbadini, un report sommaire de bibliothèque ou de collection.

Id., La collezione fiorentina di papiri greci e latini : A&R 1921 201-207. | L'examen des papyrus de l'archive de Zénon fait apparaître l'intérêt de la collection et le rôle qui incombe à la papyrologie italienne.

A. Olivieri, Di due papiri di Oxyrhynchus : MAN 1918 I 115-136. | Le premier (1384) contient quelques recettes médicales et des fragments d'Évangiles apocryphes qui se rapportent à des guérisons miraculeuses ; le second (1358) deux fragments du Κατάλογος γυναικῶν attribué à Hésiode.

K. Preisendanz, Zu den Zauberpapyri ; cf. Histoire religieuse.

Id., Φερεριζων ? WKPh 1915 763. | Dans le papyrus magique de Paris (v. 708 ss.) lire, selon une formule de type connu : ζωή (texte : ζων) μου, τοῦ δεῖνα, μένε.

R. Sabbadini, Postilla sul papiro precedente [addition à *M. Norsa*, Elenco di opere letterarie] ; cf. ci-dessus : M. Norsa.

G. Vitale, Nota al PSI. 722 (vol. VII p. 158) : Ae 1921 37-42. | Dans ce fragment on peut reconnaître un débris de poème de l'époque alexandrine sur l'histoire d'Andromaque après la chute de Troie.

C. **Critique des textes.**

L. Havet, La semi-conjecture et les *Suppliantes* d'Eschyle : RPh LXV 74-85, 115-148. | Pratiquer la semi-conjecture dans les cas de sauts du même au même ; par une sorte « renversement des opérations », on peut alors, au lieu de conjecturer d'abord pour demander au retour d'un même élément la confirmation de la conjecture, s'inspirer de l'élément subsistant pour imaginer la conjecture. Application de la méthode à des lacunes des *Suppliantes*.

V. ANTIQUITÉS

A. Archéologie et histoire de l'art.

Généralités, art préhistorique et de peuples divers.

A. Blanchet, Au sujet des souterrains et cryptes épars à travers la France : BATH 1921 CXIII-CXXVIII. | Bien que leur existence ne soit pas prouvée pour la période néolithique et la période celtique, il paraît certain que beaucoup de ces galeries, qui servaient d'habitation et de refuge, ont été occupées à l'époque romaine (découvertes de poteries rouges vernissées des premiers siècles de notre ère, témoignage de Pomponius Mela, de Plutarque, de Florus et surtout de Tacite).

Id., Recherches sur les grylles à propos d'une pierre gravée trouvée en Alsace : REA 1921 43-51. | La pierre gravée trouvée sur la voie romaine de Horbourg à Strasbourg et considérée par M. Werner comme le cachet d'un

médecin du IIe siècle n'est vraisemblablement qu'une "grylle", c'est-à-dire une de ces innombrables pierres gravées grecques et romaines qui servaient probablement d'amulettes. De types extrêmement variés, les animaux fantastiques représentés sur la plupart des pierres sont sans doute un souvenir des cultes égyptiens. L'inscription gravées sur les grylles est soit le nom du possesseur soit un mot porteur de l'idée de bonheur ou de bon espoir. L'origine de ces compositions doit être cherchée dans certains scarabées de Tharros (Sardaigne) et la mode en a duré plusieurs siècles.

F. Cumont, L'Apollon archaïque de Véies : RAA XXXVII 257-262. | Mis à jour en 1916, exécuté probablement en 500 av. J.-C., il doit faire partie du groupe « de terre cuite et peinte en rouge » que Varron affirme avoir vu ornant le temple de Jupiter Capitolin construit à Véies à la fin du VIe siècle. Les statues de ce groupe étaient, nous l'affirme Varron, l'œuvre d'artistes étrusques. Il y avait donc dans l'opulente cité étrusque une école qui possédait, si l'on en juge par l'Apollon, un haut degré de perfection technique et une aptitude remarquable à rendre la vie.

H. Dehérain, Les catalogues des collections de M. Pierpont Morgan : JS 1921 39-41. | A l'antiquité sont consacrés 5 catalogues : Bronzes, antique, greek, etc. including some antique objects in gold and silver... by *Cecil H. Smith*. — Collection Julien Gréau. Verrerie antique, émaillerie et poterie, texte rédigé par *Frœhner*. — Catalogue of collection of gallo-roman antiquities... compiled by *Seymour de Ricci*. — Catalogue of manuscripts and early printed books from the libraries of William Morris, Richard Bennett, Bertram, fourth earl of Ashburnham and other sources (cf. JS 1907 p. 415-421).

R. P. *Delattre*, Tombeaux puniques de la colline de Junon à Carthage (1920-1921). CRAI 1921 95-100. | Entre l'Institution Lavigène et le terrain Deligne, découverte de 3 tombeaux formés de dalles épaisses au fond de puits profonds. Accompagnant les ossements, tout un riche mobilier funéraire, poteries, lampes, patères, ivoires, bijoux en or, scarabées à hiéroglyphes.

Id., Fouilles de Carthage : BATH 1921 CCVIII-CCX. | Copie d'un certain nombre d'inscriptions et marques de céramique.

W. Deonna, L'homme astrologique des « Très riches heures » du duc de Berry : RHR LXIX 183-193. | Les deux personnages humains appariés sur le zodiaque se rattachent, non pas directement (de Mély) au groupe antique des « Trois Grâces » de Sienne, mais à une série homogène de représentations astronomiques et astrologiques qui figurent des personnages adossés.

Id., Baubo : RHR LXIX 193-206. | La figure sans tête, qui porte un visage sur le ventre, doit être rapprochée des terres cuites de Priène et de nombreuses représentations folkloristes, dont les gestes et attitudes burlesques ou monstrueux ont une valeur prophylactique.

Id., De quelques monuments inspirés du type oriental de l'arbre sacré : RHR LXX 43-60. | La mitré crétoise du Musée d'Hérakleion, la statue de prêtresse en ivoire de l'Artémision d'Ephèse, la colonne aux danseuses de Delphes, se rattachent au motif très répandu de l'arbre sacré, accompagné souvent de l'oiseau ou de la couronne, et représenté parfois par la colonne, symbole de fécondité.

R. Dussaud, Les découvertes archéologiques récentes en Syrie : JS 1922 171-181.

V. Gardthausen, Die Mauern von Karthago : K XVII 122-128. | Critique de la topographie de Kahrstedt, qui ne cadre pas avec les données que nous avons sur la triple enceinte.

C. Jullian, La question des « Poypes » : REA 1921 37-42. | Les « Poypes », énormes buttes artificielles si fréquentes dans l'Est, utilisés à l'époque romaine, mais de date préhistorique, préceltique ou préligure, auraient servi, selon J. Hannezo, à jalonner des routes, parce qu'il a remarqué leur présence surtout près des passages et pistes. Ils sont plutôt, bien qu'on n'ait jamais retrouvé d'ossements, des monuments funéraires, tertres de souvenir, comme le sont par exemple les pyramides et les menhirs.

R. Lantier, Découvertes archéologiques de la colline dite « de Junon » à Carthage : BATH 1921 87-94. | Dans les ruines du théâtre antique, quantité de motifs décoratifs, de débris de céramique, de lampes et de poteries d'usage courant ont été mis à jour. La découverte de tombeaux de l'époque chrétienne semble indiquer, puisque la loi romaine interdisait l'établissement de cimetières à l'intérieur des agglomérations, que ce quartier de la ville était abandonné à l'époque byzantine. La population décimée se concentre alors dans le quartier du port.

A. Laumonier, Une antéfixe en terre cuite provenant d'Italica (Séville) : REA 1921 273-280. | Elle représente l'Artémis asiatique. Très voisine des antéfixes de Luni et d'Alatri, elle est une imitation espagnole d'un modèle italien. L'influence grecque y est encore sensible (sujet, costume), mais la facture en est gauche et négligée. L'exemplaire doit dater des premiers temps de l'Empire romain.

A. Maiuri, I lavori della missione archeologica a Rodi : A & R 1921 65-73. | La campagne de fouilles entreprises en 1914, particulièrement à la nécropole de Jalisos, révèle que l'île a été un centre important de la civilisation mycénienne ; les restes de l'époque romaine et grecque et du premier Moyen Age ont souffert de l'installation des Chevaliers de Jérusalem.

R. Pagenstecher, Die Landschaft in der Malerei des Altertums : NJA 1921 271-288. | Les Grecs ne voient dans la nature que l'homme et la divinité. Dans la peinture, le paysage n'apparait d'abord que comme fond (cf. les vases qui imitent la manière de Polygnote). Ce sont les Alexandrins et les Romains qui créent le paysage, destiné du reste à disparaître de nouveau dans la conception byzantine.

P. Paris, La céramique de Numance : RAA XXXVI 1-16, 119-130. | Les potiers de la Numance ibérique se sont livrés à des interprétations extravagantes de l'homme et de l'animal ; ils ont créé un style qui ne respecte ni la beauté des formes ni le sens des proportions, mais qui dénote une imagination et une fantaisie surexcitée ; ils paraissent avoir subi l'influence de la Grèce archaïque, les sujets et les formes de certains vases ressemblant beaucoup aux vases de Dipylon, mais l'influence de la Grèce classique est à peine sensible.

Ch. Picard, Le site « pré-mycénien » de Stoinokhori et sa nécropole CRAI 1921 100-106. | La nécropole de Stoinokhori ne doit pas être rattachée à la nécropole royale d'Argos, mais dépend d'un habitat pré-mycénien découvert par Ch. Picard sur une éminence près du village de Stoinokhori, habitat qui peut être identifié avec la Lyrkeia dont parle Pausanias (II, 25, 4-5). Les tombeaux sont des sépultures rupestres, des chambres taillées à vif dans le calcaire. Peu de luxe dans le mobilier

funéraire, mais une collection assez riche de céramique qui permet de dater les inhumations du début du dernier âge mycénien.

L. Rey, Observations sur les premiers habitats de la Macédoine recueillies par le service archéologique de l'Armée d'Orient 1916-1919 (Région de Salonique) avec cartes, plans, photographies, dessins à la plume et panoramas : BCH 1917-1919 1-308. | La première partie, p. 1-175 et 23 planches, est consacrée à l'étude géographique et topographique des gisements sous la forme d'un inventaire descriptif ; la deuxième, p. 177-308 et 51 planches, à l'étude de la céramique depuis les origines jusqu'aux environs du VIe siècle. Des index alphabétiques (noms de lieux et matières, ouvrages cités), une table des figures dans le texte et des planches facilitent les recherches dans ce vaste répertoire.

G. Seure, Archéologie thrace : RA XIII, 108-126. | Le trésor trouvé en 1909 à Nicolaevo, district de Pleven, et qui a dû être enfoui au moment de l'invasion gothique (fin de l'année 248), renferme des pièces d'orfèvrerie et des bijoux qui ont tous une origine syrienne indiscutable.

J. Strzygowski, Der Schatz von Traprain law in Edinburgh : BJ 1920 368-369. | Ce trésor (vases martelés avec restes d'inscriptions et de motifs ornementaux) semble avoir été apporté d'Orient par les Goths.

Th. Wiegand, Denkmalschütz in Syrien : K XV 422-425. | Compte rendu sommaire de sa mission à la suite de la 4e armée en Syrie, Palestine et Arabie (Palmyre, Séleucie, Antioche, Daphné).

Graeca.

Bulletin des fouilles faites en 1916 aux frais de la Société archéologique : AE 1916 118-123. | Pnyx. Odéon de Périclès. Amphiareion avec la photographie d'un bas-relief qui représente Amphiaraos opérant et guérissant un jeune homme blessé au bras droit. Érétrie. Nicopolis.

Nouvelles archéologiques : AE 1917 105-109. | Athènes ; région d'Hermione : Thermos ; région de Corinthe ; Nauplie ; Tégée ; — AE 1917 238-242. | Attique, Daphni et Ménidi ; Érétrie ; Arta ; Amphiareion avec le plan d'un des portiques où séjournaient les malades qui venaient consulter le dieu ; — AE 1918 109-113. | Athènes, Odéon de Périclès, Amphiareion ; — AE 1919 97-102. | Athènes, Odéon de Périclès, Sicyone, Amphiareion.

Chronique des fouilles et découvertes archéologiques dans l'Orient hellénique (novembre 1920-novembre 1921) : BCH 1921 487-568.

Fouilles archéologiques de l'école française d'Athènes (1914-1919), par *G. Hinnisdaels* : MB 1921 55-57. | Exploration des nouvelles provinces rattachées à la Grèce à la suite des guerres balkaniques ; découvertes importantes à Delphes, Délos et Thasos.

Rapport sur les travaux des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome durant l'année 1919-1920, par *Th. Homolle* : RAI 1921 27-46. | École de Rome : mémoire de M. I. Bayet sur les « Origines des légendes, du culte, du type de l'Hercule romain ; publication des Mélanges d'histoire et d'archéologie dont le premier fascicule contient un article de M. Bayet sur l'arcadisme romain. — École d'Athènes : mémoires de M. Demangel sur le Musée de l'Acropole et sur le sanctuaire delphique d'Athéné Pronaïa. M. Renaudin, sous le titre collectif d'Études d'archéologie préhistorique, a réuni deux notes sur l'emplacement d'Asiné et la Nécropole de Skhinokhari, et un catalogue raisonné des vases de Santorin.

C. Anti, Una piccola replica della fanciulla d'Anzio (pl.) : BA 1919 102-106. | Réplique de marbre qui parait très fidèle en dépit de ses

proportions réduites et de son état de mutilation. Trouvée en 1903 dans les travaux de déblaiement pour la construction du palazzo della Società delle Assicurazioni Generale entre la piazza Venezia et la via dei Fornari, c'est une adaptation de la Fanciulla d'Anzio à une figure d'Hygée. Elle fait justice de 2 hypothèses : que les parties nues et habillées de la Fanciulla seraient dues à des époques diverses et que la Fanciulla serait un fanciullo. Cette réplique fournit un bon argument à ceux qui voient dans la Fanciulla une copie merveilleuse due à quelque sculpteur hellénistique, sans exclure la possibilité d'un original de bronze. Suivant la conviction qui s'affirme de jour en jour, elle représente une jeune purifiante.

Id., L'Apollo che cammina (pl.) : BA 1920 73-83. | Statue trouvée en mai 1916 près de la limite méridionale de l'antique cité de Veies. Analogies de motif et de draperie avec l'Artémis de Pompéi. Observations sur le mouvement de la marche dans la sculpture grecque. Les rapports entre Rome, l'Etrurie méridionale et la Sicile vers 500 av. J.-C. expliquent l'influence artistique de la Grèce sur l'école de Véies.

G. Bénédite, Les déesses armées des Grecs et de l'Orient classique : RAA XXXVII 177-182. | L'Athéné, l'Artémis chasseresse, la déesse égyptienne Neit de Saïs armée du bouclier bilobé et de la double hache, etc..., sont étudiées avec des trésors d'attention et de patience dans l'ouvrage de Denyse Le Lasseur « Les Déesses armées ». C'est le culte de la femme honorée comme guerrière du fait de sa puissance, et comme protectrice du fait de sa maternité, dans la forme primitive de la famille (matriarcat), ou de l'hoplolâtrie qui lui paraissent être à l'origine de ce phénomène mythologique.

Th. Birt, Keine Götterbilder bei Homer : PhW 1921 258-264. | Pas de statues de dieux chez Homère ; même après le VIIe s., quand la plastique crée des figures dégagées, les temples ne les accueillent que peu à peu ; il n'est question du Palladium de Troie que dans des poèmes que ce détail suffit à rapporter au VIe siècle.

A. Castiglioni, Nuovi contributi alla nomenclature dei vasi nei papiri greci : Ae 1921 43-54. | Inventaire des textes littéraires, inscriptions et papyrus, où figurent les termes : ἀγγεῖον, βῖκος, κοῦφος, λάγυνος, ληνός, χύτρα.

P. L. Couchoud et J. Svoronos, Le monument dit « des Taureaux » à Délos et le culte du navire sacré : BCH 1921 270-294. | Le monument serait la maison, la cale d'honneur d'un navire sacré et ce navire sacré serait celui avec lequel Antigone Gonatas remporta la victoire de Cos sur les amiraux de Ptolémée. Le roi l'avait dédié à Apollon, c'est-à-dire à Apollon Délien, d'après des textes de Moschion et de Pausanias. A l'hypothèse est joint un essai de restitution provisoire du monument dit des Taureaux. Il sera sage d'attendre, avant de se prononcer, l'étude que prépare M. Vallois pour l'Exploration archéologique de Délos : d'après lui le monument est le Pythion de Délos et il a été construit antérieurement à 275.

F. Courby, Notes topographiques et chronologiques sur le sanctuaire d'Apollon Délien : BCH 1921 pl. I-VII, p. 174-241. | Courby étudie : I Les trois temples d'Apollon, qui se dressaient au centre du sanctuaire, côte à côte, également orientés vers l'ouest. S'aidant d'un examen approfondi des ruines et des inventaires, il cherche dans des circonstances particulières à l'histoire de Délos l'explication de ce fait sans autre exemple. Le



plus ancien temple remonte à la seconde moitié du VIIe siècle. Vers 450 les Déliens décident de le remplacer par un grand temple dont la construction fut interrompue vers 425-422, puis reprise et achevée de 302 à 279. Entre temps les Athéniens avait commencé, entre le temple archaïque et le grand temple, à l'usage exclusif d'Athènes, un temple qui fut inauguré en 417. Le temple archaïque ou temple de poros, remis en état de 282 à 279, cessa d'être un temple au début du IIe siècle et devint le πώρινος οἶκος. Le grand temple fut en 279 pourvu d'un Trésor qui s'accrut en 250 des offrandes du temple des Athéniens. — II : Le Téménos d'Artémis. Ici les ruines sont moins instructives et les documents épigraphiques insuffisants. Courby croit qu'il faut renoncer à l'appellation d'ancien et de nouvel Artémision pour les deux temples qui se dressaient dans la région du sanctuaire placée sous l'invocation d'Artémis. — III : Constructions naxiennes. Courby propose de reconnaître l'οἶκος des Naxiens dans l'édifice en marbre de Naxos qui est au S.-O. du grand temple d'Apollon, au N.-E. du Propylée. Le célèbre colosse des Naxiens se trouve le long du côté N. de cet édifice. Quant au portique des Naxiens, il longeait l'encoignure S.-O. du sanctuaire (pl. VII).

R. Demangel, Plaquette votive de bronze trouvée dans le téménos de « Marmaria » à Delphes : BCH 1921 309-315. Rapprochant cette figure de femme debout, de profil et tournée à droite, de peintures de vases chalcidiens, Demangel y reconnait une offrande à Athéna Ergané dédiée par quelque bronzier de Chalcis.

W. Dörpfeld, Zum ursprünglichen Plane des Erechtheions : NJA 1921 433-439. | Reprend contre Rodenwaldt (cf. ci-dessous) sa conception du plan primitif de l'Erechtheion, fondée sur une vue directe des lieux et sur des mesures précises ; ce temple et les Propylées ont eu un sort identique : conçus au temps de la splendeur d'Athènes, ils ont en cours d'exécution subi des modifications, et la construction, arrêtée par la guerre du Péloponnèse, n'a abouti ensuite qu'à un achèvement provisoire.

Ch. Dugas, Le sanctuaire d'Aléa Athéna à Tégée avant le IVe siècle : BCH 1921 335-435. | Pour se former une idée du sanctuaire avant le IVe siècle, on ne dispose que des petits objets découverts sur place et qui s'échelonnent depuis la fin de l'époque mycénienne jusqu'au début du Ve siècle. Dugas en dresse un catalogue minutieux après avoir rappelé les conditions de trouvaille. Il étudie les bronzes (animaux, figures humaines, ustensiles et objets divers), puis les vases de terre cuite, les statuettes et les objets de matières diverses.

J. Formigé, Le gymnase d'Orange [gymnase grec]; cf. Romana.

E. Galli, Tyro. Lo studio di G. E. Rizzo ed un vaso del Museo Nazionale di Napoli (pl.) : BA 1920 17-35. | A propos de l'article de G. E. Rizzo (cf. ci-dessous), l'auteur tente un essai de reconstitution de la tragédie perdue de Sophocle, Tyro, d'après une amphore apulienne du Museo Nazionale di Napoli (n° 82.338 et n° d'inventaire 2.149) provenant de la Basilicate et mal interprétée jusqu'à présent.

P. Graindor, Kykladika (*suite*) : MB 1921 69-135. | I, Tenos : trois inscriptions inédites, proclamations en l'honneur d'un Ténien. — II, Ios : texte d'un décret de l'époque de Ptolémée Philadelphe. — III, Karthaïa : inscription de l'Acropole (1re moitié du Ve s.) ; plaque consacrant une maison à Apollon ; disque de plomb ; plan de l'Acropole : les 3 variétés de murs et les quatre portes. Le temple E, consacré à Athéna, date des Guerres Médiques ; on ignore à qui était consacré le temple D ; *le*

temple S était peut-être consacré à Zeus Ikmaios ; le théâtre est contemporain de celui d'Athéna ; fragments de céramique de fabrication locale, quelques-uns avec inscriptions. — IV, Paiessa : une inscription contient un extrait des baux de la cité. — V, La tour de Haghia Marina. — VI, Synœcisme des cités de Céos : absorption de Korésia et de Poiessa par Ioulis et Karthaïa.

G. Guidi, Communication à la R. Scuola arch. ital. di Atene : CBA 1920 10-11. | Sur le groupe colossal de Damophon de Messine destiné au sanctuaire de Despoina à Lycoscura, actuellement au musée national d'Athènes. Damophon n'a pas vécu au siècle de Scopas et de Praxitèle, mais travailla dans la première moitié du second s. av. J.-C. Élevé à la grande école attique, il pratiqua son art dans le Péloponnèse.

J. Hatzfeld, Les dédicaces des portiques de l'Agora des Italiens à Délos : BCH 1921 471-486 et pl. XVIII-XXV. | Étudiant les différentes inscriptions gravées sur l'architrave de l'entablement dorique (rez-de-chaussée) et sur la frise et l'architrave de l'entablement ionique (premier étage), et s'efforçant de les restituer, Hatzfeld conclut que l'Agora n'est pas un monument construit d'un seul jet, et par la volonté d'un seul personnage ou même d'un groupement unique. C'est une preuve de plus que les Italiens de Délos ne formaient pas un conventus juridiquement et financièrement organisé.

R. Heberdey, Vorläufiger Bericht über die Grabungen in Ephesos 1913 : JAIW XVIII (Beiblatt) 77-88. | Le dégagement des ruines au-dessus de l'Agora, auxquelles on a attaché à tort le nom de temple de Claude, montre qu'il s'agit en réalité d'un château d'eau.

Id., Die Komposition der Gigantomachie im Gebiet des peisistratischen Athenatempels auf der Akropolis von Athen : JAIW XVIII 40-56. | Correction aux reconstructions divergentes de Furtwängler et de Schrader : il faut supposer deux groupes de 4 combattants disposés sur les deux faces du fronton, sans figure centrale, dont 2 figures de divinités.

A. Hekler, Hellenistischer Porträtkopf im Nationalmuseum zu Athen : JAIW XVIII 61-65. | Appartient au même type que le buste d'Homère (école de Rhodes du Iᵉʳ s. av. notre ère ?) et semble être aussi un portrait d'écrivain (Hipponax ?).

Id., Relieffragment aus Lecce : JAIW XVIII 94-97. | Frise de cavaliers dont le style indique la fin du IIIᵉ s. av. notre ère, qui enrichit heureusement notre connaissance de la plastique grecque d'Apulie.

L. Heuzey, La chlamyde grecque : RAA XXXIX 12-31. | Manteau militaire d'un tissu rigide et fait d'une longue pièce d'étoffe rectangulaire (1 m. 40 sur 2 m. 30 environ), il enveloppait complètement le coté gauche et venait s'agrafer sur l'épaule droite. Les vases et statues antiques nous indiquent les mouvements de l'étoffe suivant l'attitude et les gestes du personnage, et permettent d'étudier à l'aide de modèles vivants les différentes phases de l'ajustement. Les Macédoniens arrondissant le coin inférieur du vêtement, leur chlamyde se rapproche de la toge ou trabée romaine.

T. Homolle, L'Aurige de Delphes : BAB 1921 333-350. | La dédicace du monument porte les traces de deux rédactions successives. Malgré les diverses hypothèses proposées, dont une fondée à tort sur un passage de Pausanias X, 15, 6, la dédicace palimpseste de l'inscription doit être attribuée à Gélon, régnant à Géla, qui aurait élevé ce monument pour



célébrer sa propre victoire vers 485, et la seconde à son frère Polyzalos qui aurait consacré le quadrige après la mort de Gélon. L'œuvre n'est point signée ; mais c'est parmi les émigrés de l'Ionie, qui avaient trouvé travail et rémunération dans les cours fastueuses de Sicile, que l'on devra chercher l'auteur de l'Aurige.

Chr. Huelsen, Il letto di Policleto. Eine Antike aus dem Besitze Lorenzo Ghibertis : JAIW XVIII 130-137. | Cette œuvre curieuse, disparue depuis le XVIIe s., et qui a exercé son influence sur la Renaissance, peut être approximativement reconstituée à l'aide de diverses copies, presque toutes disparues, mais sommairement décrites (une subsiste au Palazzo Mattei à Rome).

K. Fr. Johansen, Un nouvel aryballe au Musée du Louvre : RA XIII, 1, 7-17. | Le style, le choix des sujets, certaines particularités artistiques ou techniques (couleur) le font appartenir à un tout petit groupe d'aryballes sicyoniens. Deux autres aryballes provenant de la nécropole ancienne de Géla nous forcent à conclure que le nouvel aryballe du Louvre est de la même époque que les aryballes à décor subgéométrique, c'est-à-dire d'une époque antérieure à la céramique corinthienne (milieu du VIIe siècle). Cf. ci-dessous, *E. Pottier*.

P. Kastriotis, Ex-voto attique : AE 1917 227-229. | La partie gauche de ce bas-relief représente un homme couché dans un lit, un mort, selon l'opinion reçue. Or on a découvert dans les dépôts du Musée d'Athènes la partie droite : il s'agit d'un malade qui est soigné par Asclépios. Le dieu, suivi de sa fille Hygie, étend la main droite sur le patient. Bon travail du IVe siècle.

Id., Fouilles de l'Odéon de Périclès : AE 1917 229-230. | Plaque en terre cuite décorée de palmettes noires, provenant de la corniche de l'Odéon.

Id., L'Asclépieion de Tricca : AE 1918 65-73. | K. soutient contre Arvanitopoullos qu'il a découvert l'emplacement de ce temple fameux, entre l'Acropole et le Léthaios, à 100 mètres environ de la rive gauche du fleuve. Des fouilles approfondies permettront seules la solution du problème.

P. Kavvadias, Fouilles d'Épidaure : AE 1918 172-195. | Rapport détaillé sur la découverte au cours des fouilles de 1918 et 1919 d'une agora et d'une basilique avec mosaïques. Quelques inscriptions d'époques différentes, surtout des dédicaces.

J. Keil, Grabbau mit Unterweltsarkophag aus Ephesos : JAIW XVII 133-144. | La décoration figurée de ce sarcophage (du IIe s. de notre ère ?) s'apparente au type du sarcophage à guirlandes, et paraît être une copie d'un original grec, peut-être d'une peinture.

Id., Ephesische Funde und Beobachtungen : JAIW XVIII (Beiblatt) 279-286. | Fouilles de 1913 : fondations d'un monument allongé à 3 nefs qui représente le type de basilique orientale d'où dérivent les anciennes basiliques chrétiennes. Dans la muraille byzantine, inscriptions avec listes de magistrats du IIe s. de notre ère.

A. D. Keramopoullos, Sur les tombes royales de l'Acropole de Mycènes : AE 1918 52-60. | Étude de la grotte découverte entre le tombeau I et le tombeau IV de l'Acropole, et des fragments céramiques qui y ont été trouvés : cette grotte était sans doute une fosse destinée à certains sacrifices funéraires. Tombeau et stèles.

Id., Choses de Thèbes dans Euripide ; cf. Euripides.

W. Klein, Von zwei Meisterwerken des jungen Phidias : JAIW XVIII 17-39. | La comparaison de l'Athéna Lemnia, identifiée par Furtwängler avec l'Athéna de Dresde, et de l'Apollon des Thermes avec l'Athéna de Myron (groupe de Marsyas) permet de mesurer l'influence de Myron sur le jeune maître.

K. Kourouniotis, Κίναιδοι meuniers : AE 1917 151-157. | K. reprend l'explication d'une scène de meunerie représentée sur un vase avec inscriptions découvert en Béotie : les κίναιδοι qui en sont les acteurs jouent une sorte de mime et la scène est empruntée à la vie journalière des esclaves.

C. F. Lehmann-Haupt, Priapos-Troja-Sigeion : K XV 429-434. | Compte rendu d'une tournée dans la région au cours de la guerre : état des lieux ; restitution d'une courte inscription du IIe s. ap. J.-C.

Th. Macridy-Bey et Ch. Picard, Attis d'un Métrôon (?) de Cyzique : BCH 1921 436-470, pl. XIV-XVII. | La découverte à Cyzique en 1917 d'une grande statue d'Attis adossée à un pilier corinthien, aujourd'hui au Musée de Constantinople, fournit à Macridy-Bey et à Ch. Picard l'occasion d'une étude sur le culte d'Attis et le Métrôon de Cyzique. Le pilier date de l'époque romaine impériale. Le type de la statue est à rapprocher des Attis ailés de Brousse et de Bouyouk-déré, et de l'Attis aptère de Ny-Carlsberg, qui provient également de Cyzique.

A. Maiuri, Ricerche nella Necropoli di Jalisos (1916) : ASAA III 252-259. | Quelques exemplaires de céramique attestent la persistance des formes et motifs mycéniens.

Id., Note sulla topografia antica di Rodi : ASAA III 259-262. | Description des restes de l'enceinte antique, tracé des fortifications du côté de la terre ; vestiges du stade.

Id., Escursioni nella Caria. Rovine di Caunos : ASAA III 263-273. | Tombes rupestres, chambres funéraires à riche décoration avec quelques inscriptions de l'époque impériale ; théâtre dont les gradins sont bien conservés ; les murs sont parmi les plus intacts et les plus intéressants de toute la Carie.

A. Merlin et L. Poinssot, Les candélabres de marbre trouvés près de Mahdia : RA XIV 1-12. | Ils ont pour prototypes des objets de métal, et aussi bien que leurs modèles, sont l'œuvre des ateliers néo-attiques : comme tous les produits de l'école, ils manquent d'originalité dans la forme et dans le détail de la décoration.

A. Minto, Sculture marmoree inedite del R. Museo Archeologico di Firenze (pl.) : BA 1920 40-48. | Tête appartenant à une statue d'athlète vainqueur. N° d'inventaire 18.714. Marbre de Paros de la 1re moitié du ve s. — 2. Tête appartenant à une statue d'Apollon. N° d'inventaire 13.718. Marbre grec de la 1re moitié du ve s. — 3. Tête fragmentaire appartenant à une statue d'athlète héroïsé. N° d'inventaire 13.720. Marbre de Paros. Influence de Scopas. — 4. Tête de stratège grec barbu, avec le casque corinthien. N° d'invent. 13.741. Marbre du Pentélique. Appartient à la série de transition qui, tout en conservant quelques-uns des types de portraits idéalisés, montre toutefois dans le détail une première tentative de réalisme. — 5. Statue acéphale fragmentaire d'Aphrodite genetrix. N° d'invent. 13.451. Marbre grec. Des 2 répliques fragmentaires de l'Aphr. genetrix du Musée arch. de Florence, celle-ci est la plus remarquable pour le type et la finesse de style et d'exécution. — 6. Tête de Marsyas en aulète dansant. N° d'invent. 13.731. Marbre du Pen-

télique. Reproduit le type de la célèbre statue Borghèse et concourt à la reconstruction de l'original en bronze dont toutes deux dérivent. — 7. Petite statue de jeune satyre qui se regarde et se touche la queue. N° d'inventaire 13.810. 'Marmo lunense'. Est une des plus gracieuses créations de l'art hellénistique.

S. Mirone, Les Eros de Praxitèle et en particulier l'Eros des Mamertins : RN XXIV 23-37. | Les auteurs anciens citent quatre statues de ce type : l'une était à Thespies ; une autre à Parion, en Mysie ; Callistrate en décrit une troisième sans dire où il l'a vue ; une enfin était à Messine en Sicile. Il y a de bonnes raisons de croire que la figure de la monnaie de Tyndaris est une copie indigne de l'Eros Mamertin de Praxitèle et que les bustes des pièces romaines sont peut-être des copies de la statue qui, à l'époque de la frappe de monnaie, était à Rome.

G. Moretti, Oggetti antichi esistenti in Adalia : ASAA III 23-27. | Tête d'Hercule dérivant d'un original du IVe s. ; fragments de corniches (figures de cavaliers) et de sarcophage.

Id., Le rovine di Pednelissos : ASAA III 79-133. | Rapport très détaillé avec photographies : fortifications, plan de la ville, monuments divers, tours, temple, nécropole, citernes, fragments architectoniques, stèle avec figure d'Apollon, sarcophage avec personnages debout... La fondation de la ville paraît remonter à la fin du IVe — début du IIIe s. L'ensemble des monuments indique une civilisation hellénique, avec peu de traces de la période romaine.

Id., Rovine di Lagon : ASAA III 135-141. | Un petit temple, sans doute ruiné par un tremblement de terre, présente des restes de décoration très riche, où se retrouve l'influence de l'art décoratif oriental qu'on a notée dans divers monuments d'Asie Mineure.

A. von Netoliczka, Ein doppelseitiges Relief von der Akropolis : JAIW 1914 121-132. | Deux reliefs d'Athéna sur un marbre découvert en 1910 appartiennent à l'art archaïsant des néo-attiques, et confirment que cet art est né en Attique même.

An. K. Orlandos, Représentations de fontaines sur des vases peints : AE 1916 94-107. | Intéressante étude, abondamment illustrée.

Id., Les murs et le toit du temple de Poseidon à Sounion : AE 1917 213-226. | Précieuses observations techniques sur la construction du mur et du toit.

P. Orsi, Specchio in bronzo greco der sec. V da Rossano : BA 1919 95-101. | Trouvé dans un tombeau, actuellement conservé au municipe de S. Nilo. Hauteur 185 mill. Le disque avec sa riche décoration florale est unique en son genre. Ce miroir était simultanément, selon le besoin, à pied et à suspension. Selon toute probabilité il provient d'une fabrique de Corinthe. Second quart du ve s.

B. Pace, Le scolture del tempio arcaico di Corfù : ASS 1914 159-160. | Il y a un « air de famille » entre une figure de Méduse découverte à Corfou et celle de la métope de Persée du temple C de Sélinonte.

Id., La dedica di Polyzalos : ASS 1914 167-168. | Interprétations de Frickenhaus et de Launay relatives à l'inscription de la base de l'« Auriga » de Delphes : la statue doit être datée de 474-3, et l'auriga serait une Nikê.

Id., Nuovi studi sul « tesoro » dei Siracusani a Delfi : ASS 1915 78-83. | Dinsmor a relevé le fait important que le trésor primitif des Syracusains à Delphes rappelle l'architecture du temple d'Apollon à Syracuse.

Id., Adalia : ASAA III 3-21. | La démolition de l'enceinte, entreprise en 1914, a fourni l'occasion de relever et de sauver quelques monuments figurés et des inscriptions en partie inédites.

Id., La zona costiera da Adalia a Side : ASAA III 29-71. | Nombreuses trouvailles de la mission archéologique italienne dans la région d'Adalia, sur la route d'Adalia à Isbarta, Barla, lac d'Egherdir, Antioche de Pisidie, et au cours d'excursions en Lycie : Carabel, Elmali-Lagbe-Macri, Edebessos (inscriptions, vases, bas-reliefs).

Id., Histiaea-Oreus : ASAA III 276-282. | Identification de la ville décrite par Tite-Live xxviii 6 et xxxi 46.

Id. Lymni : ASAA III 282-284. | Rien n'atteste une haute antiquité ; intéressante statuette d'éphèbe dans un petit édifice romain.

Id., Frustili illirici : ASAA III 286-290. | A Crionerò, dans la baie de Valona, stèle sépulchrale avec inscription grecque et figures grossières.

R. Paribeni, Studi e ricerche archeologiche nell' Anatolia meridionale : ASAA III 1-2. | Second rapport : Les travaux de la mission archéologique italienne en Asie Mineure en 1914 ont été contrariés par les événements ; ils ont consisté principalement dans l'étude d'importants groupes de ruines de la région d'Adalia et de Lagon (Lycie et Pamphylie.)

Id., Di una città della Pisidia ; forse Pednelissos : ASAA III 73-78. | La découverte la plus importante de la mission est celle d'une ville antique au N.-E. d'Adalia dans les montagnes de Pisidie. qui pourrait être le Pednelissos de Polybe (v 72-76), mais non le Pindenissus de Cicéron (*Ad Att.* v 20).

L. Pernier, Ricognizioni archeologiche nell' Eubea settentrionale, I : Kerinthos : ASAA III 273-276. | Les restes visibles des constructions semblent appartenir surtout à la petite ville dont parle Strabon, élevée sur les ruines de celle qui fut détruite au vi^e s. av. J.-Ch.

A. Persson, Les sculptures du téménos de « Marmaria » à Delphes : BCH 1921 316-334. | Après avoir restauré quelques fragments d'une Amazonomachie et d'une Centauromachie, Persson propose d'y reconnaître les restes d'une frise du ive siècle, provenant du Trésor dit ionique ou éolien.

A. Philadelpheus, Quatre plaques avec bustes en haut-relief au Musée archéologique national d'Athènes : AE 1916 9-17. | Les inscriptions sont manifestement fausses, et très vraisemblablement aussi les sculptures.

P. A. Phourikis, Tombeaux anciens à Salamine : AE 1916 1-9. | Deux tombes byzantines découvertes sur la pente sud du mont du Moulin d'Élie, dans la région dite Daso, étaient recouvertes en partie par trois stèles funéraires athéniennes du ive s. av. J.-Chr., qui sont de belles œuvres de sculpture (pl. 1 et 2 et fig. 2).

Ch. Picard, Fouilles de Thasos, 1914 et 1920 : BCH 1921 86-173. | I : Topographie et architecture. Les fouilles de la ville basse et de l'agora ont été particulièrement instructives. II : Sculpture et arts mineurs. On notera une statue archaïque d'un colosse criophore trouvée sur l'Acropole et trois têtes de statues du ive siècle provenant de l'agora. III : Inscriptions. Noter le n° 1, nouvelle copie d'un décret du ve siècle déjà copié par Cyriaque d'Ancône ; n° 2, deux fragments d'un règlement du ive siècle relatif à la perception d'un τέλος par les καρπολόγοι, à rapprocher

de SIG³ 952. A la l. 6 du fragment A les mots μήτις μοι δοχῆι semblent faire partie de la formule du serment, cf. l. 2.

Id., La sculpture grecque de Thasos : RAA XXXVI 225-236, XXXVII 17-26. | Les premiers monuments de Thasos montrent que l'art égéen avait transporté en pays ionien comme ailleurs son curieux « canon » de formes effilées et de contours schématiques. Dès la fin du ɪvᵉ siècle la plastique thasienne recherche d'autres modèles; l'influence de Chios dégage l'art thasien des lourds modèles asiatiques, fait triompher la grâce sur la force, et crée par exemple ce qui distingue la silhouette de l'Hermès des reliefs Miller de celle du Silène au canthare. Chios prépare encore le modèle élégant des Charites du premier Prytanée. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que dans Thasos, sujette d'Athènes, pendant la seconde moitié du vᵉ siècle, les inspirations de la plastique attique aient été facilement accueillies, puisqu'elles s'accordaient avec le goût local et la tradition ?

Id., Les fouilles de la nécropole d'Eléonte (Thrace) (août 1920-janvier 1921) : CRAI 1921 130-136. | La découverte vers le S.-E. de 25 jarres nouvelles contre trois sarcophages contredit l'hypothèse que les sarcophages aient été partout en plus grand nombre (hypothèse de J. Chamonard : Bull. Corr. Hell.), et conduit à chercher les portions primitives de la nécropole vers le S.-E. en côtoyant le versant du Suliman Déré, la jarre étant un mode de sépulture archaïque.

H. Pomtow, Pharsalica : Ph 1921 194-199. | Le monument mentionné par Pausanias x, 13, 5 (Achille et Patrocle) doit être identifié avec celui dont on a retrouvé un fragment en 1895 (Delphes, inv. n° 3198).

E. Pottier, Note complémentaire sur la date de l'aryballe du Louvre : RA XIII, 1 17-20. | On ne peut attribuer la valeur d'une loi à une chronologie établie sur l'ensemble d'observations faites dans les nécropoles ; le style de l'aryballe ne permet pas de lui attribuer comme date, ainsi que l'a fait K. Friis Johansen (cf. ci-dessus) le milieu du vɪɪᵉ siècle.

C. Praschniker, Bronzene Spiegelstütze im Berliner Antiquarium : JAIW XVIII 57-60. | Rapprochement instructif de deux petits bronzes (l'un de Berlin, l'autre de Vienne) caractéristiques de l'art primitif du vɪᵉ s.

Fr. Ribezzo, Motivi e scene del romanzo di Amore e Psiche in due gemme magiche inedite di Capua e di Sorrento : RIGI 1921 193-201. | La gemme d'un anneau d'or du vɪᵉ s. (?) porte une figure de dragon, qui peut représenter Eros ; une autre gemme de Sorrente présente l'image d'un dieu (Eros) entre deux femmes, l'une nue et agenouillée, l'autre vêtue et debout. Les deux objets portent des inscriptions magiques inintelligibles.

G. E. Rizzo, Tyro, il bassorilievo di Medma e la tragedia di Sofocle : MAN 1919 123-158. | Description du bas-relief trouvé dans la nécropole de Medma : forme tectonique des reliefs attiques de la fin du vᵉ s. Une interprétation minutieuse montre que nous sommes en présence d'une copie grecque du relief votif de la tragédie de Sophocle, offert par le chorège ou le poète lui-même.

G. Rodenwaldt, Die Form des Erechtheions : NJA 1921 1-13. | L'asymétrie du monument ne peut pas s'expliquer par l'hypothèse (cf. Dörpfeld) d'un plan avorté ; elle répond à une conception esthétique des anciens, qui ne cherchaient pas l'harmonie des ensembles, et pouvaient se contenter de goûter isolément les parties.

F. Sartiaux, Fouilles de Phocée ; cf. Histoire régionale.

A. Schober, Die Kopfreplik des « Kasseler » Apollo in Wien : JAIW XVIII 79-93. | La comparaison des diverses répliques de ce type bien connu permet d'établir un tableau de descendance : de l'original dérive un type 1 représenté par les copies de Florence et de Vienne, et un type 2 d'où dérivent d'une part les répliques Barracco et Kendell, d'autre part Cassel et Paris.

A. della Seta, Communication de la R. Sc. arch. ital. in Atene : CBA 1920 51-54. | Sur un relief funéraire encastré dans la paroi septentrionale de l'église d'Athènes dite Petite Métropole, et représentant Déméter et Coré. Sens des représentations de ces déesses sur les monuments funéraires.

A. N. Skias, L'antre de Pan près de Phylé : AE 1918 1-28. | Description détaillée de l'emplacement des fouilles et de la grotte. Parmi les inscriptions, la plupart, sauf les nos 9 et 10, sont de basse époque. On y retrouve le nom de Mikagoras fils de Mnésaios, connu par d'autres inscriptions d'Eleusis et de la Vallée des Rois. Lampes grossières et de basse époque.

Id., Communications à la Soc. d'arch. : AE 1919 31-48. | Notes prises par S. au cours de sa carrière d'éphore : constructions d'Aegion ; inscriptions d'Amyclées ; tombeaux et épitaphes d'Attique ; sur la topographie de l'Élide, de Sicyone.

A. Sorrentino, Il mito di Eos e Kephalos nelle pitture vascolari ; cf. Histoire religieuse.

G. Sotiriadis, Fouilles de Dodone : REG 1921 384-387. | Exploration de la partie principale du péribole du temple de Zeus et d'une petite partie en dehors de celui-ci, vers le côté sud.

V. Staïs, Fouilles de Sounion : AE 1917 168-213. | Second rapport très détaillé, avec nombreuses figures et planches, sur ces fouilles importantes : temple de Poseidon, forteresse, route donnant accès aux propylées du temple, les deux temples d'Athéna. Liste sommaire des découvertes : noter deux statues archaïques en marbre d'un jeune homme nu, fin du VIe siècle av. J.-Chr., et une statuette archaïque de même type en plomb.

I. N. Svoronos, Monuments relatifs à Asclépios et culte de la colonne à Athènes : AE 1917 78-104. | S. étudie successivement avec figures et planches : Ianiscos le fils d'Asclépios en Attique ; groupe d'Épidaure représentant quatre enfants d'Asclépios ; quatre statues de filles d'Asclépios provenant du sanctuaire d'Ilithyie à Agra ; groupe de Mérops et d'Iaso dans l'Asclépieion de Cos ; les dieux Ἐπιδῶται à Épidaure et le sénateur romain Antoninus ; Ianiscos et Haghios Iannis, restes à Athènes de l'ancien culte de la colonne.

Tamaro, Communication faite à la R. Scuola Archeologica Italiana di Atene : CBA 1020 10-11. | Nouvelle interprétation de la Bouphonia célébrée sur l'Acropole. L'auteur, après avoir déterminé les éléments du culte, cherche à identifier le lieu où il se développait ; c'était au point le plus élevé de l'Acropole, sur l'autel de Zeus Polieus.

C. Ténékidès, Fouilles et découvertes : MB 1921 233-235. | I : En Ionie, portique oriental de l'Agora des ruines de Nysa bâtie par Antiochus ; à Ephèse, la découverte d'une nécropole de la 2e moitié du VIe s. avant notre ère fait espérer celle du tombeau de saint Jean l'Évangéliste ; II : fouilles de Bordeaux ; cf. ci-dessous, Romana.



R. Vallois, Le bas-relief de bronze de Délos : BCH 1921 242-269. | Vallois a retrouvé à Délos la stèle qui portait le bas-relief : elle a été découverte sur l'Agora en même temps qu'une stèle jumelle, dont le bas-relief manque. Ces deux stèles étaient placées dans le prodomos du temple d'Agathé Tyché. Le bas-relief représente l'octroi du feu par Artémis qu'accompagnent deux satyres. Dionysos figurait sans doute sur le bas-relief jumeau.

Viale, Communication faite à la R. Sc. arch. ital. in Atene : CBA 1920 51-54. | Le portique qui s'étend entre l'Odéon d'Hérode Atticus et le théâtre de Dionysos est contemporain ou peu s'en faut de l'Odéon, et pour les détails architectoniques ne peut être d'Eumène.

O. Walter, Vorläufiger Bericht über die Grabungen in Elis 1914 : JAIW XVIII (Beiblatt) 61-76. | 5e campagne de fouilles : en particulier dégagement du théâtre mentionné par Pausanias et de diverses parties de l'agora (nombreuses photographies).

Id., Zu attischen Reliefs : JAIW XVIII (Beiblatt) 87-98. | Quelques éclaircissements apportés par un regroupement de fragments conservés en magasin au musée d'Athènes.

A. Wilhelm, Vorläufiger Bericht über eine Reise in Kilikien : JAIW XVIII (Beiblatt) 1-60. | Exploration d'Adalia, Aphrodisias, Séleucie du Kalykadnos (nouveau fragment d'une inscription en l'honneur d'Eudémos), Meriamlik (inscription du IIe s. ap. J.-Ch. d'un sanctuaire d'Athéné), Olba, Pompeiopolis, Anazarba (photographies de monuments et inscriptions).

Fr. Winter, Der Zeus und die Athena Parthenos des Phidias : JAIW XVIII 1-16. L'étude des mesures, de la décoration, de la composition, du style, permet d'affirmer que la statue de Zeus est la première en date, et que l'auteur a profité pour l'Athéna de l'expérience acquise.

A. Xyggopoulos, Nouveaux reliefs en ivoire d'Alexandrie : AE 1916 46-49. | Trois fragments d'interprétation difficile : dieu marin ; danseuse ; Néréide.

Id., Reliefs en champlevé : AE 1917 72-77. | Deux fragments de sculpture du ve siècle de notre ère provenant de l'Asclépieion d'Athènes peuvent être considérés comme des exemples d'un procédé surtout connu à l'époque byzantine.

Romana (**Notizie degli scavi di antichità**, vol. XVIII).

[Sont réunis sous ce titre, dans l'ordre de leur publication, les comptes rendus des fouilles parus dans les Notizie ; pour les autres périodiques, cf. p. 100 et ss.]

G. Ghirardini, Regione VIII (Cispadana). Bologna, p. 3-36. | Dans la ville : pavements de rues antiques ; statue de nymphe couchée ; nombreux fragments de poterie arrétine sous un mur du moyen âge ; buste en bronze de femme portant sur la tête une couronne murale ; dédicace à Juno Regina ; mosaïque. Hors la ville : digue d'époque romaine tardive dans le lit du Reno ; inscriptions.

— *R. Paribeni* et *G. Bendinelli*, Roma, p. 38-54. | Fouilles au temple de Jupiter Capitolin : détermination des dimensions de l'area du temple, 60 m. sur 55 ; inscription. — Nouveau fragment des Actes des Arvales. — Vase de bronze avec inscription votive, trouvé dans le Tibre. — Tombes d'époque romaine tardive, découvertes sous la via Flaminia. — Antiquités diverses le long de la voie Tiburtine.

— *R. Paribeni*, Regione I (Latium et Campania). Mentana, p. 55-62. | Tête d'homme barbu, en marbre, copie romaine d'une œuvre grecque du IVe siècle ; statuette en marbre de Bacchus jeune ; statuette en bronze de jeune homme nu, tenant dans la droite une toupie et dans la gauche un fouet ; dédicace à Dis Pater ; sceau de bronze.

— *S. Aurigemma*, Santamaria di Capua Vetere, p. 62-65. | Inscription de l'époque républicaine.

— *G. Mancini*, Casamari (commune de Veroli), p. 66-71. | Favissa d'un temple des IIIe-Ier siècles av. J.-C. ; inscriptions.

— *Id.*, Anzio, p. 73-141. | Découverte d'un calendrier romain, et de fastes consulaires et censoriaux, peints à fresque, 1re moitié du Ier siècle av. J.-C.

— *A. Taramelli*, Sardegna, p. 142-176. | S. Antioco (antique Sulcis) : catacombe chrétienne des IIIe-Ve siècles, formée par utilisation d'hypogées puniques ; restes de fresques et de bas-reliefs, dont un représente un joueur de cornemuse.

— *A. Alfonsi*, Regione X (Venetia et Histria), p. 177-179. | Arquà Petrarca : découverte d'un canal d'évacuation de l'époque romaine. — Este : cippe funéraire préromain, portant une inscription boustrophedon en caractères paléo-vénètes.

— *G. Moretti*, Regione V (Picenum), p. 179-196. | Falerone : antiquités diverses trouvées sur l'emplacement de l'antique Falerium, entre autres une inscription mentionnant le don d'un ponderarium, et un mobilier funéraire varié.

— *A. Minto*, Regione VIII (Etruria). Populonia, p. 197-215. | Exploration de la nécropole dite delle Granate : tombes a pozzo (incinération), a fossa et a camera (inhumation), avec mobilier varié, dont un beau ceinturon en bronze.

— *C. Zei* et *G. Bendinelli*, Ferento (Viterbo), p. 216-229. | Fouilles au Poggio della Lupa : tombe contenant 20 sarcophages dont plusieurs portent une épitaphe ; le nom de Salvius y figure plusieurs fois ; deux inscriptions sont datées, l'une de 67, l'autre de 23 av. J.-C. ; c'est le tombeau de la gens Salvia, d'où est issu l'empereur Salvius Othon, né à Ferentinum. Exploration d'autres tombes au Poggio Lestra et à Magugnano.

— *G. Bendinelli*, Roma, p. 230-234. | Découverte d'une nouvelle tombe au-dessus de l'hypogée du viale Manzoni ; même plan que les deux tombes souterraines, peintures murales moins bien conservées, où l'on croit reconnaître des scènes du Paradis terrestre.

— *G. Calza*, Regione I (Latium et Campania). Ostia, p. 235-262. | Inscription de l'année 205 ap. J.-C., assignant un lieu de réunion dans une propriété impériale aux cultores des Lares et Images des empereurs. Nouveau fragment d'annales (49-44 av. J.-C.). Fragment de calendrier de la première moitié du Ier siècle avant J.-C. Deux cippes de terminatio de la rive gauche du Tibre : datent du règne de Tibère ; permettent de mieux déterminer le cours du fleuve dans l'antiquité ; montrent que le ressort des curatores riparum et aluei Tiberis s'étendait jusqu'à Ostie.

— *G. Lugli*, Albano Laziale, p. 263-273. | Ruines de quatre villas romaines sur les monts Albains.

— *G. Mancini*, Colleferro (commune de Rome), p. 273-274. | Antiquités romaines. — Grottaferrata, p. 275-276. | Vestiges de villa romaine sur

l'emplacement probable du Tusculanum de Cicéron ; autres vestiges le long de la via Latina.

— *O. Marucchi*, Palestrina, p. 277-283. | Nouveau fragment du calendrier de Préneste : mention de la bataille de Philippes et d'un triomphe de Tibère sur l'Illyricum.

— *G. Bendinelli*, Regione IV (Samnium et Sabina). « Superaequum », Castelvecchio Subequo (Aquila), p. 284-290. | Plusieurs statuettes d'Hercule en bronze ; cippes de travertin, dont un porte deux dédicaces à Hercules Victor, en latin archaïque ; petites bases de travertin ayant supporté les statuettes votives. — Inscription funéraire d'époque impériale.

— *A. Alphonsi*, Regione X (Venetia et Histria). Sandrigo (province de Vicence), p. 291-292. | Nécropole barbare. — Este, p. 293-294. | Puits d'époque romaine. — S. Elena, près d'Este, p. 295. | Tombes des premiers siècles de l'empire.

— *A. da Lisca*, Verona, p. 296-297. | Pavement romain, encadré de mosaïque blanche et noire, près de l'église des SS. Apostoli.

— *G. Patroni*, Orzivecchi (province de Brescia), p. 297. | Trésor de 33 deniers et 5 quinaires d'argent, entre 260 et 200 av. J.-C.

— *Id.*, Regione IX (Liguria). Mornico-Losanna, p. 298-300. | Trésor de 1187 monnaies républicaines, représentant 267 types divers, entre 217 et 38 av. J.-C.

— *A. Minto*, Regione VII (Etruria). Populonia, p. 301-336. | Poggio della Porchereccia : 2 tombes a camera et à tumulus avec mobilier varié : restes d'un édifice romain et tombes. — Podere di S. Cerbone : sépultures d'époque tardive, où les corps étaient enfermés dans des coffres en pierre ; exploration d'une grande tombe a camera et à tumulus déjà connue : des sépultures du ve-ive s. av. J.-C. (fragments céramiques, miroir de bronze) ont été superposées à la tombe primitive. — Trouvailles isolées dans les localités de Baratti et de S. Cerbone. — Achèvement, en 1921, de l'exploration de la grande tombe a camera de S. Cerbone ; trois tombes a fossa aux environs ; fragments céramiques. — Exploration d'une grande tombe a camera et à tumulus découverte en 1914 : le plan est le même que pour la précédente, mur circulaire soutenant le tumulus, dromos aboutissant à une chambre sépulcrale carrée couverte d'une coupole ; on y a recueilli de nombreuses lames de bronze ayant formé le revêtement d'un char à deux roues. — Poggio della Porchereccia : nouvelle tombe a camera et à tumulus ; la chambre est de forme ellipsoïde ; mobilier varié, dont un casque en bronze protocorinthien. A un niveau supérieur, tombe a fossa étrusco-romaine, objets variés ; deux inscriptions d'époque impériale.

— *E. Galli*, Chiusi, p. 337-340. | Découverte de deux puits antiques communiquant, et d'un troisième près d'un fragment de voie romaine.

— *A. Paoletti*, Perugia, p. 341-342. | Découverte d'une tombe a camera à 10 kil. de la ville, au lieu dit Strozzacappone.

— *G. Bendinelli*, Vulci, p. 342-356. | Découverte de trois groupes des tombes archaïques (vii-vi^{e} s.) sur la rive droite du Fiora : tombes a camera creusées dans le tuf. Trouvailles isolées, parmi lesquelles une antéfixe de terre-cuite coloriée représentant une tête de femme dans un médaillon. — Nepi, p. 356-358. | Tombe a camera avec mobilier funéraire, première moitié du vi^{e} s. av. J.-C.

— *R. Paribeni*, Roma, p. 358-360. | Epitaphe latine du haut moyen âge trouvée dans le cimetière juif de Monteverde, sur la via Portuense : le personnage, de religion juive, s'appelle Sigismond.

— *G. Calza*, Regione I (Latium et Campania). Ostia, p. 360-383. | Grands horrea entre le decumanus et le Tibre : magasins répartis sur les côtés et au centre d'une vaste cour à portique. Les murs des côtés longs et les colonnes sont en tuf, le reste en briques. L'édifice aurait été construit sous Claude, entièrement refait dans la deuxième moitié du IIe siècle, agrandi encore au temps des Sévères.

— *G. Bendinelli*, Frascati, p. 383-384. | Découverte d'une portion de la via Labicana ; inscriptions.

— *G. Lugli*, Ariccia, p. 385-410. | Statue colossale d'Artemis découverte dans les ruines d'une villa romaine, où elle ornait le fond d'une grande salle à abside ; copie d'un original grec du Ve siècle, probablement de Phidias ; comparaison avec une statuette du palais Altemps, avec la Demeter colossale de la villa Mattei, avec la tête de Naples dite « Hera Farnese », une tête trouvée à Anzio, une tête du Musée de Berlin.

— *G. Mancini*, Alatri, p. 411. | Petit autel dédié aux Dieux Pénates.

— *Alda Levi*, Baia, p. 412-414. | Ruines de thermes,

— *M. della Corte*, Pompei, p. 415-467. | 6 villae rusticae explorées par des particuliers à Boscoreale entre 1903 et 1908. La première est le long de la voie qui prolonge, hors de la porte du Vésuve, la rue de Stabies : 13 chambres autour d'une cour centrale ; objets divers, dont une belle table de marbre soutenue par un hermès. A côté de la villa, monument funéraire, columbarium à deux étages ; les murs sont revêtus de stuc blanc ; une niche dans la façade contient deux bustes en travertin, portraits d'un homme et d'une femme. — La deuxième villa, non loin de la première, est dépourvue de tout luxe et semble n'avoir été habitée que par des fermiers. — La troisième, bâtie au flanc d'une colline, avec vue sur la mer, est, au contraire, une riche demeure : 28 chambres, dont plusieurs décorées de peintures, sont réparties sur trois côtés d'une cour rectangulaire à portique : un sceau de bronze fait connaître le nom du propriétaire, Asellius. — La quatrième, près de la place de la gare de Boscoreale, est beaucoup plus simple ; son plan rappelle celui de la première. Entre autres objets qu'on y a recueillis, un vase de type unique, en forme de couronne creuse, ornée de reliefs d'applique (feuilles et baies), avec anse formant diamètre ; 7 statuettes de divinités en bronze. — La cinquième villa appartenait à N. Popidius Florus, qui plaça dans son jardin deux autels dédiés l'un à I.O.M., l'autre à Vénus, Liber, Hercule. Plusieurs salles sont ornées de peintures : dans l'une d'elles, on remarque un tableau représentant un philosophe en conversation avec une femme. Des bains étaient annexés à la villa. Objets divers. — La sixième villa a été, dès l'antiquité, fouillée et dépouillée de ses richesses ; intéressante décoration pariétale.

— *P. Orsi*, Regione III (Lucania et Bruttii), p. 467-496. | Tortora : le site de l'antique Blanda ; inscription funéraire. — Spezzano Albanese : note brève sur la nécropole de Torre Mordillo (1er âge du fer). — S. Biase e Gizzeria : recherches sur le site de l'antique Terina, qui serait, conformément à l'opinion de Lenormant, à S. Eufemia Vecchia. — Monteleone Calabro : déblaiement en 1916 et 1917 de 170 m. du rempart d'Hipponium, avec 4 tours, construit à la fin du Ve siècle ; traces d'une fortification antérieure ; déblaiement en 1921 d'une autre portion du rempart,

sur une centaine de mètres ; petit temple ionique sur la colline de Cófino ; temple grec archaïque (VIe s. ou début du Ve) au Belvédère ; vestiges de deux autres temples sur l'esplanade dite Coltura del Castello. — Mileto : vestiges antiques. — Briatico : vestiges d'un village des époques romaine et byzantine. — Cirò : nécropole préhellénique ; sanctuaire grec ; reconnaissance archéologique à Punta Alice. — Cotrone : grand amas de blocs de marbre de Cotrone ; plusieurs blocs portent des marques d'extraction, dont trois fournissent les dates de 197 et 200 ap. J.-C. : il s'agirait d'un chargement de marbre de Luna qui aurait sombré à cet endroit.

— *A. Taramelli*, Sardegna, p. 496-500. | Lotzorai (Cagliari) : dépôt d'objets de bronze d'époque préromaine. — Talana (Cagliari) : dépôt de 600 monnaies de bronze des II et IIIe siècles de l'Empire.

Romana Varia (Italica, Gallo-Romana) : —

Rapport sur les travaux des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, par *Th. Homolle* ; cf. Graeca.

Relazione sulla sistemazione edilizia del colle Capitolino e delle sue adiacenze (pl.) : BA 1920 49-72.

M. Abramić, Archäologische Funde in Pettau : JAIW XVII (Beiblatt) 87-156. | Fouilles du Panoramaberg, inscriptions militaires ; appendice sur diverses représentations des Cabires.

E. Albertini, Bas-relief de Rapidum (Sour-Djouab) BCTH 1920 473-474. | Le dessein est maladroit, la facture décadente ; le seul élément identifiable est au centre la figure de l'Afrique coifée d'une dépouille d'éléphant. Au-dessus, on est tenté de reconnaître les signes du zodiaque ; Lion, Verseau, Capricorne, peut-être aussi le Scorpion.

Id., Découvertes faites à Cherchel : BATH 1921 LXXVIII-LXXXVI. | 1° Une mosaïque du jugement de Pàris avec Aphrodite nue ; artistes comme écrivains (Properce, Ovide, Lucien) oublient les origines épiques de la légende et dévêtent de plus en plus les déesses. — 2° Une mosaïque représentant une scène bachique avec de rares qualités de dessein et de mouvement. — 3° Tout un mobilier funéraire trouvé dans un ancien cimetière à l'ouest de la ville, hors de l'enceinte romaine, poteries communes, lampes dont une seule à décor, et plusieurs inscriptions, l'une provenant vraisemblablement d'un mausolée.

Id., Les fouilles faites en 1920 à Lambiridi : BATH 1921 CLXVII-CLXIX. | Découverte d'une table de mesures portant trois cavités, trois mots (*Rusicade* et deux fois le nom de Lambiridi), et une inscription. De l'inscription il résulte que c'est un collège de deux « magistri » locaux qui a fait établir le monument. L'inscription n'est donc pas postérieure au second tiers du IIIe siècle, puisque Lambiridi devient municipe sous le règne de Claude II.

C. Albizzati, Qualche problema sulle colonne romane di S. Lorenzo Maggiore in Milano (pl.) : BA 1920 84-96 et 171-179. | L'ensemble du monument a tous les caractères d'un pastiche médiéval. Les fragments qui par le style et la technique de la sculpture ornementale peuvent dater des IIe-IIIe s. proviennent selon toute probabilité du péribole d'un temple.

Id., Excursus ; tradizione plastica dell' acanto italico (pl.) : BA 1920 179-184. | Rappelle par ses formes organiques la fougère arborescente plutôt que l'acanthus mollis. C'est vers le commencement du Ve s. av. J.-C. que le type a atteint sa formule définitive.

Dr Alibert et *A. Aymar*, Sur une marque de potier monogrammatique provenant de Cos (Tarn-et-Garonne) : BATH 1921 cxcvi-cxcviii. | Le mot *Salve* n'est pas une simple formule de salut, mais un nouvel exemple de la signature du potier gaulois Salvetus.

Th. Ashby, The Bodleian ms. of Pirro Ligorio : JRS 1919 170-201. | L'ouvrage de ce Napolitain du xvie s. sur les antiquités romaines a été étudié en ce qui regarde le matériel épigraphique par les éditeurs du Corpus, et pour l'archéologie par Lanciani et Middleton ; l'examen détaillé du texte fourni par le ms. Bodl. (Cod. Canon. Ital. n° 138) montre qu'il contient nombre de données authentiques en ce qui concerne les monuments.

T. Ashby & *R. Gardner*, An ancient hill fortress in Lucania : JRS 1919 211-215. | Visite aux restes d'une place forte (Croccia Cognato, près de Potenza) qui, sans doute fondée par les Siculi, occupée par les Grecs de la côte, détruite et refortifiée par les Lucaniens au ve s., peut fournir un appoint intéressant à l'histoire peu connue de cette province.

E. Babelon, Note sur un fragment de poterie à figures : BCTH 1920 231-234. | Un des motifs qui font la décoration d'un grand fragment de poterie trouvé à Djemila semble avoir pour sujet le mythe d'Ulysse et de Circé ; ce qui paraît confirmer cette explication, c'est que la légende d'Ulysse et de Circé était très populaire à l'époque de ce bas-relief (derniers siècles de l'époque romaine) et est interprétée sur bon nombre de monuments de toute espèce.

G. Bagnani, The subterranean basilica at Porta Maggiore : JRS 1919 78-85. | La découverte a un intérêt considérable, et pose des problèmes multiples : technique de la construction souterraine, irrégularités du plan, rapport avec les édifices chrétiens par l'atrium de l'entrée, sens des décorations (stucs et peintures), destination cultuelle (secte de néo-pythagoriciens ?). Cf. d'autres articles importants sur le même sujet : Paribeni (Atene e Roma, 1920), Cumont (Rassegna d'arte, 1921), Strong (Bull. Arch. Comun.).

A. Ballu, Ruines de Djemila (antique Cuicul) : RAf LXII 204-275. — Fondée probablement par Trajan, Cuicul fut primitivement, au 1er siècle ap. J.-C., un poste militaire. Nous ne savons rien de son histoire à l'époque romaine ; Cuicul cependant figure sur la liste des évêchés de l'Église d'Afrique. Description des monuments et constructions dont subsistent les restes : basilique chrétienne, fort byzantin, théâtre, tombeaux, restes d'enceinte, porte du Nord, maisons, marché de Cosinius, ancien forum, curie, basilique Julia, petits Thermes et Thermes dits du Capitole, maison, portique S. de l'ancien forum, arc du grand Cardo, temple du N., maison d'Asinus Nica, temple du centre, maison de Castorius, passages couverts, grand Cardo N. et voies diverses, nouveau forum, portique N. et E. du Forum Novum, grand temple de la famille Septimienne et côté S. du Forum Novum, tribune aux harangues, arc de triomphe de Caracalla, château d'eau, marché aux étoffes, grand Cardo S. et voies diverses, grands Thermes S., fontaines, Musée. Quelques inscriptions révèlent aussi l'existence de monuments qui n'ont pas été découverts.

A. Blanchet, A propos des fouilles exécutées en 1920 sur le sommet du Mont-Afrique près de Dijon : BATH 1921 xxi-xxiii. | Au « Camp de César », déblaiement de murs dits en hérisson, vestiges de bâtiments d'époques diverses, les uns détruits avant Gratien, les autres construits sous son règne.



Id., L'édifice antique de Langon : BM 1921 153-158. | Critique des conclusions présentées par Maître et Douillard (B M, t. 79). : l'édifice paraît être plutôt une ancienne villa gallo-romaine dont les murs auraient été remaniés.

Id., Le prétendu tombeau antique de Neuvy-Pailloux (près d'Issoudun) : RA XIV 82-97. | L'édifice souterrain retrouvé en 1844 à Neuvy-Pailloux, dans une région où le soc de la charrue heurta très fréquemment au cours du XIXe siècle des fondations de murs antiques, n'est pas un tombeau, mais bien une habitation de l'époque romaine, probablement un pavillon d'exploitation vinicole. Ainsi s'explique la présence, à l'intérieur des chambres, d'amphores, de cercles de tonneaux, d'une grande bassine de cuivre, d'outils qui ne peuvent appartenir à un mobilier funéraire.

B. Brugi, Un nuovo collare di servi romani : AIV LXXVII, 2 935-937. | Texte : tene me ne fugia fugio. Le collier devait être d'usage exceptionnel, réservé aux esclaves peu sûrs.

R. Cagnat, Sur une lampe romaine de terre cuite trouvée à la Verrie (Vendée) : BATH 1921 XLVII-XLVIII. | Nouvel exemplaire des lampes du type de la Victoire qui étaient distribuées en présent à l'occasion des étrennes ; le gâteau ou pomme de pin que l'on voit représenté juste au dessus du bouclier n'a pas d'analogue sur les autres types connus.

T. Campanile, Ricorrenza di un emblema decorativo su vasi di bronzo e di terracotta (pl.) : BA 1920 37-39. | Les reliefs ou emblemata de cette patera du musée de Florence (nº d'inventaire 1242) sont une imitation de prototypes métalliques. Ouvrage du IIIe-IIe s. av. J.-C.

Capitan, La dernière réfection en dalles de grès de la voie romaine de Lutèce à Genabum dans sa traversée de Paris : CRAI 1921 85-90. | L'étude du sol sous-jacent au pavage romain (dalles de grès) mis à jour rue Saint-Jacques entre la rue Soufflot et le boulevard Saint-Germain, permet de conclure que ce grand dallage de grès a été effectué environ au IVe siècle, et qu'il a été la réfection ultime de la grande voie de Genabum maintes fois réparée, particulièrement dans la traversée du marécage qui bordait la Seine.

J. Carcopino, Les « Castella » de la plaine de Sétif d'après une inscription latine récemment découverte à Kherbet-Aïn : RAf LIX 5-22. | L'inscription identifie les ruines de Kherbet-Aïn comme étant celles d'un castellum, et a surtout pour intérêt de compléter le fragment d'Aïn Melloul, relatif lui aussi à l'extension d'un castellum (C.I.L., 20.486). L'identité des formules des deux textes engage une fois de plus à ramener les castella créés par les Romains dans la plaine de Sétif à un même type d'évolution. Fondés sous Septime Sévère et Caracalla, multipliés et fortifiés sous Alexandre Sévère, accrus en nombre et en importance sous Gordien III, ils furent ruinés vers 253 par les terribles mouvements berbères.

L. Chatelain, Les ruines de Mechra-Sidi-Jabeur (Maroc) : BATH 1921 LXII-LXIII. | Plan et description sommaire des ruines, enceinte, thermes, atrium et chambres entourant les thermes, et des voies, murs et sol bétonné, qui entourent les bâtiments principaux.

Id., Les ruines romaines découvertes à 50 km. au sud de Fez : BATH 1921 CLXIX-CLXXIII. | Ainsi que le colonel de Ganay l'a fait observer le premier, il est logique de voir dans les ruines romaines voisines d'Aïn-Asnam et de la kasbah des Aït-Khafila les restes d'un poste créé

lors de l'expédition de Suetonius Paulinus vers l'Oued-Guir, « Ger-flumen », au début du règne de Claude.

Id., L'Ephèbe à cheval de Volubilis : CRAI 1921 1-6. | Statuette exhumée récemment des ruines romaines de Volubilis. Type unique en son genre, d'inspiration grecque, probablement de l'école de Polyclète, Th. Reinach l'attribue à l'art de la 1re moitié du ve siècle.

G. Chenet, Anciennes verreries d'Argonne, BCTH 1920 253-286. | Chronologiquement, les verreries d'Argonne peuvent être réparties en trois groupes : époque gallo-romaine certaine, époque ancienne de date encore indéterminée, époque récente. Sont seules de l'époque gallo-romaine : Les verreries des Houis près Sainte-Menehould, de la Clairière à Lavoye (Meuse), de Berthaucourt-Froidos (Meuse). L'atelier du ruisseau du Mortier, que G. Strohm vient de découvrir et avait cru d'abord être romain du ive siècle est, d'après ses propres rectifications, du haut moyen-âge.

Id., Fers de bêches de potiers et tuiliers gallo-romains : BCTH 1920 331-334. | Le fer de bêche découvert dans l'atelier de céramique gallo-romain à Lavoye (Meuse) comme celui de Rheinzabern ressemble d'une façon frappante à la garniture des palons modernes. A ce sujet il est intéressant de remarquer que dans la région des Ardennes le développement de l'industrie céramique du iie siècle à nos jours a maintenu presque intactes bien des traditions techniques (p. ex. dispositif de chauffe des fours de tuiliers).

E. Cocchia, Un' allusione del « Venosino » al sepolcro di Romolo : RIGI 1920 199-200. | Il faut prendre à la lettre le témoignage d'Horace (*Epod*. 16) relatif aux « ossa Quirini, » qui reposaient d'après le scoliaste dans le tombeau de Romulus.

A. Colnago, Untersuchungen in Norddalmatien : JAIW XVIII (Beiblatt 175-188). | Tombeaux à Maslenica (céramique et bijoux), menus objets et monnaies à Krupa, nécropole de Starigrad (Argyruntum) ; exploration de voies romaines ; fragments d'inscriptions latines de provenances diverses, quelques-unes du ive s.

H. Colot, A propos de l'exploitation du minerai de fer à l'époque gallo-romaine [étude de vestiges de forges en Côte-d'Or] ; cf. Histoire économique.

L. A. Constans, Récentes découvertes archéologiques en Italie : JS 1921 168-177, 214-223. | Découverte de la basilique souterraine de Porta Maggiore, fouilles sous l'église Saint-Sébastien. A Ostie, fouilles autour du decumanus, à Pompéi, via dell' Abbondanza, déblaiement d'une salle d'archives municipales (?). Nombreuses sépultures étrusques. Recherches de M. Orsi à Caulonia dans le Bruttium, à Syracuse, de M. Taramelli en Sardaigne.

Id., Les derniers résultats des fouilles d'Ostie : JS 1922 266-268. | Mur d'enceinte qui permet de préciser le développement topographique de la colonie. Au forum, en face du temple dit de Vulcain, on déblaie un temple de bonne époque aux proportions grandioses. — A l'ouest du forum, sur le côté sud du *decumanus*, on achève le déblaiement d'un monument très vaste, qui donne l'impression d'un château d'eau. — Les horrea d'Epagathus et d'Epaphrodite : édifice bien conservé, en arrière et à l'O. du temple de Vulcain, près du « piccolo mercato ».

H. Corot, A propos du débris de vase gallo-romain trouvé à Morigny (Seine-Inférieure) : BSAF 1921 279-281. | Photographie et description de

4 pièces du musée d'Auxerre qui offrent une certaine analogie avec le fragment trouvé à Morigny, et qui comme lui doivent être des types de lampe assez rares.

M. della Corte, Il « pagus Vrbulanus » e i nomi antichi di alcune porte di Pompei : RIGI 1921 87-88. | La porta Vrbulana doit être identifiée avec avec la Porta « del Sarno ».

Id., Case e abitanti a Pompei (suite) : RIGI 1921 65-85, 219-239. | Relevé et transcription d'inscriptions classées par régions avec identification de bâtiments : Vicoli della reg. IX, Via dei soprastanti, degli Augustali, Vicoli fra la Via d. Aug. e la Via dell' Abbondanza, Via Stabiana, Vicolo di Tesmo, di Balbo.

Fr. Cumont, The salting bust of Commodus ; cf. Histoire religieuse.

L. Deglatigny, Note au sujet du fanum de St. Ouen de Thouberville : BCTH 1920 229-230. | Les ouvertures des murs de la cella étaient recouvertes à l'intérieur et probablement aussi à l'extérieur de revêtements de stuc. Les pièces de bois de charpente n'ont pas dû être enlevées, car il se dégage de ces ouvertures une poussière noire et humide qui semble provenir de la décomposition du bois.

Id., Note sur le temple de St-Ouen-de-Thouberville (Eure) : BCTH 1921 54-60. | Inventaire des objets recueillis lors des fouilles de 1896 et remis au Musée des Antiquités de la Seine-Inférieure : débris de construction, objets de fer, de bronze et objets de parure en assez grande quantité, motifs de décoration en bronze, 9 ex-voto en feuilles de bronze martelées, une vingtaine de fragments de statuettes, quelques débris de verre et de céramique, enfin une très grande quantité de monnaies, qui permettent de conclure que le temple a été détruit vers 380. Cf. ci-dessus : *L. de Vesly*.

Id., Ex-voto de bronze au musée de Rouen : BCTH 1921 61-62. | On ne peut malheureusement pas préciser la provenance de cet ex-voto, fait d'une feuille de bronze représentant deux seins, qui est analogue à ceux qu'on a trouvés dans le fanum de St-Ouen-de-Thouberville.

L. Demaison, Le vase gallo-romain décrit dans le BSAF de 1914, p. 129 : BSAF 1921 268-270. | Ce vase est non une lampe mais un réchaud. La vraie solution est fournie par l'étude d'un vase du Moyen Age trouvé à Abbeville, qui se rattache à la même catégorie d'ustensiles.

W. Deonna, Les trésors gallo-romains d'orfèvrerie au Musée d'art et d'histoire de Genève : RA XIV 243-304. | Description des trésors de Reignier (Hte-Savoie), de St-Genis (Ain), des trésors I et II de Cruseilles (Hte-Savoie), des trésors I et II des Fins d'Annecy. Le trésor des Fins d'Annecy I fait partie d'un mobilier funéraire ; les trésors de Reignier, des Fins d'Annecy II et de Saint-Genis ont été enfouis à des époques de troubles ; ceux de Cruzeilles paraissent provenir aussi d'une cachette plutôt que d'une tombe. Tous sont des premiers siècles de notre ère.

L. Drapier, Les Thermes d'El-Djem : BCTH : 1920 465-471. | La description des thermes permet de se représenter le fonctionnement de l'établissement : les baigneurs entraient par la porte Sud, flânaient dans les nombreuses salles de conversation, déposaient leurs vêtements dans un vestiaire, pénétraient dans le *caldarium*, et de proche en proche gagnaient le *laconicum*. La sudation ayant produit son effet, on passait dans le *frigidarium*, où les ablutions froides procuraient la réaction.

G. Drioux, Note sur un « Dispater » provenant de Maranville (Haute-Marne) : BATH 67-68. | Il est le premier Dispater « au maillet » signalé

en Haute-Marne, puisque le Jupiter du Châtelet ne rentre pas dans cette catégorie.

E. Duprat, Notes sur Saint-Jean-de-Garguier : REA 1921 120-123. | 1° L'inscription inédite du château de Saint-Jean signalée par C. Jullian est apparentée à celle de Claudius Pulcher trouvée dans les mêmes parages et doit être ajoutée à la liste des inscriptions appartenant au pagus Lucretius. — 2° Le fragment de sculpture représentant un lion enchâssé dans un mur de la ferme du Cabaret est sans nul doute gallo-romain. — 3° Les monnaies retrouvées sont de l'époque comprise entre 138 et 337.

R. Egger, Ausgrabungen in Norikum 1912-1913 : JAIW XVII (Beiblatt) 1-86. | 1 : Aguntum (Stribach bei Lienz) ; 2 : Teurnia (St Peter im Holz) ; 3 : Virunum (Zollfeld) : fragments de sculptures et d'inscriptions, céramique, fondations de constructions diverses.

J. Formigé, Les fouilles faites à Fréjus (Var) en 1920 : BSAF 1921 126-131. | Dégagement du théâtre romain : les trouvailles sont pour le moment nulles, le sol où le travail s'effectue a visiblement été déjà fouillé. Rien n'est venu jusqu'ici fixer une date pour ce théâtre non plus que pour les remparts et les portes ; on peut penser cependant qu'ils datent du début de la colonie, du Ier siècle av. J.-C.

Id., Le gymnase d'Orange : BSAF 1021 81-84. | La description que fait Vitruve (x, 11) d'un gymnase grec s'applique rigoureusement au gymnase d'Orange ; il est donc de type grec, et, comme le théâtre attenant, du Ier siècle av. J.-C. On a dû voir sur son stadium non pas seulement des courses d'athlètes, mais des joueurs de trompettes, des flûtistes, des chœurs, ainsi qu'on en voyait sur les stadia de Rome (Polybe xxx, 13).

Id., Les représentations dans les théâtres romains : BSAF 1921 88-93. | La majeure partie de l'orchestre était réservée au spectacle (Vitruve v, 3 -9) ; on y voyait sûrement des mimes et vraisemblablement des combattants. Un programme qui doit résumer le type moyen des représentations théâtrales se dégage d'un passage d'Apulée (*Métamorphoses* x) : 1° évolutions de deux groupes de danseurs dans l'orchestre ; 2° pantomime jouée sur la scène avec danses au son de la flûte, auxquelles collabore un chœur ; 3° exhibition appropriée aux goûts de la multitude.

Id., Les machines des décors mobiles dans les théâtres antiques : BSAF 1921 190-195. | D'après les ouvrages d'Héron d'Alexandrie, écrits au IIe siècle av. J.-C. sur les automates, tous les mouvements des décors mobiles se ramènent à deux : 1° le glissement horizontal ou vertical ; 2° la rotation autour d'un axe horizontal ou vertical. Ils sont obtenus par la traction des câbles soumis à l'action de contrepoids moteurs, principes qui sont restés immuables depuis les Grecs jusqu'à nos jours.

Id., Le forum d'Arles : BSAF 1921 103-106. | Dégagement du forum : il comprend une aire centrale de 81 m. sur 37 entourée de galeries en contre-bas, qui servaient évidemment de magasins. A signaler que les marques de tâcherons sont des marques grecques comme on en retrouve à chaque pas dans les constructions romaines de Provence.

Id., Les fouilles opérées au théâtre de Vaison (Vaucluse) : BSAF 1921 139-144. | Bâti à la fin du Ier siècle av. J.-C. lors de la fondation des colonies de Provence, il a déjà livré quantité de statues en marbre d'une richesse exceptionnelle, enfouies dans la fosse centrale de la scène. Les Chrétiens les entassèrent là, probablement au Ve siècle, pour les dérober aux regards des fidèles. Il apparait peu à peu que le théâtre a conservé

toutes ses dispositions monumentales et toutes les traces de sa machinerie.

Id., Restes romains de cintrages en bois, découverts à Vienne : CRAI 1921 286-292. | Les cintres en bois d'une voûte construite comme soutènement, et qui sont restés en place pendant seize siècles, permettent de reconnaître le détail de la construction, les mesures et l'essence des bois.

E. Fyot, Le « Castrum divionense » : BCTH 1920 299-321. | Le témoignage de Grégoire de Tours qui fixe comme date à la construction du Castrum de Dijon l'an 273 de notre ère est le seul acceptable. Élevé à la hâte pour servir d'abri contre de nouvelles invasions barbares, il possédait 4 portes et 33 tours. Les vestiges encore existants, divers indices, et des traces relevées autrefois permettent de suivre avec facilité l'enceinte du Castrum. Il dut être restauré après le passage des Sarrasins en 731 et des Normands en 888. Il fut éventré au xie siècle pour la construction de l'Église Saint-Étienne, et ne subit aucune restauration après l'incendie de Dijon en 1137.

R. Gadant, Dallages de voirie urbaine : REA 1921 223-224. | La voie à gros pavés près de la porte d'Arroux à Autun n'est pas, d'après les résultats de fouilles récentes, de l'époque de Vespasien comme la porte elle-même, mais du règne de Constance Chlore ou de Constantin.

H. de Gérin-Ricard, Le temple de Saint-Pierre-les-Martigues : BATH 1921 cxc-cxciii. | L'inscription dédiée à Tibère trouvée à 300 mètres au sud-est de Saint-Pierre-les-Martigues et l'inscription dédiée à Caligula trouvée à Carry-le-Croix, servant de socle à une croix, proviennent toutes les deux du temple octogonal de Saint-Pierre-les-Martigues récemment mis à jour, et qui fut consacré d'abord à Tibère, dans les dernières années de son règne, puis à Caligula.

A. Gnirs, Forschungen in Pola und in der Polesana : JAIW XVIIW (Beiblatt) 161-184. | Fouilles dans la région Nord de la ville (fondations antiques) et dans la nécropole ; restes d'une ancienne fabrique d'huile à Gallesano.

Id., Antike Baureste des Amphitheaters in Pola : JAIW XVIII (Beiblatt 163-176). | Dégagement de constructions annexes en dehors de l'enceinte d'arcades.

Id., Forschungen über antiken Villenbau in Südistrien : JAIW XVIII (Beiblatt 99-164). | De nouvelles fouilles ont permis de reconstituer le plan d'ensemble des constructions du Val Catena (Ile Brioni grande) : bâtiments en terrasse, château d'eau, thermes. Restes d'une villa des champs sur la rive du golfe d'Olmo.

M. Graillot, Une stèle funéraire de l'époque gallo-romaine, récemment trouvée dans le pays de Comminges : CRAI 1921 154-158. | Trouvée à Marignac, arrondissement de Saint-Gaudens : d'après le type des deux bustes d'homme et de femme qui sont sur le fronton, le monument ne saurait être postérieur aux Flaviens. La formule funéraire, d'un type rare en Gaule, se retrouve sur les autres stèles provenant de Marignac, et témoigne d'une croyance au perpétuel séjour dans la tombe.

C. Jullian, Dallages de voirie urbaine : REA 1921 221-223. | Spécimens de deux types de dallage : 1° le dallage régulier, en biais ou en épi, (voies d'Algérie, de Besançon) ; 2° dallage du Bas-Empire, irrégulier (rue Saint-Jacques à Paris).

G. Laing, Archaeology in Italy and its contribution to philology : CJ XVI 451-463. | La philologie doit à l'archéologue non seulement une

partie de son matériel (inscriptions osques, ombriennes, de latin ancien, textes de lois et de décrets), mais aussi le cadre et le milieu où elle situe œuvres et écrivains.

Lantier, Les nouveaux objets récemment découverts à Tindja près de Ferryville (Tunisie) : BATH 1921 CXLVII-CLI. | Surtout des plombs de commerce : lamelles rectangulaires portant une représentation en relief sur une des faces, disques ornés sur les deux faces, quelques lamelles plus grandes et plus épaisses, et deux plaquettes hexagonales. Quelques objets en bronze, des fragments de tête en terre cuite. Trois plombs de commerce recueillis à Carthage.

Id., Deux statuettes et une plaquette de terre cuite découverts en Tunisie : BATH 1921 CCLXII-CCLXV. | La terre-cuite de l'Oued-Tindja rentre dans la série des représentations antiques relatives à la naissance de Vénus. Il faut voir dans le groupe des trois femmes debout, étroitement rapprochées (collection du Dr Houdart à Tunis) l'image d'une déesse locale entourée de ses adorateurs. La petite plaque de terre cuite (également collection Houdart), décorée sur les deux faces, doit être rattachée à la série des amulettes isiaques.

B. Laragnini, Ara pacis Augustae : NRS 1921 72-90. | Les fouilles menées systématiquement depuis 1903 permettent de reconstituer la configuration et la décoration du monument ; — frise frontale : Enée et les Pénates, le Lupercal ; frise orientale : figure de Rome et de la Pax Augusta ; frise sud : procession de l'imperator ; frise nord : suite de la procession ; décoration végétale d'acanthes et de fleurs. Cf. ci-dessous : *G. Rizzo*.

V. Macchioro, Dionysiaca : AAN 1918, 2 1-60. | Dans la fameuse peinture d'Herculanum, Patroni croit reconnaître le songe que Didon raconte à Anna dans l'Enéide (IV 9 ss.), mais ni la vraisemblance ni le texte de Virgile (*insomnium*) n'autorisent à admettre ici un songe magico-prophétique. Tout confirme au contraire l'explication de Sogliano, qu'il s'agit de la rencontre de Dionysos et Ariane ; en particulier la présence d'Aphrodite et de l'Hypnos est tout à fait conforme à la tradition. On peut aller plus loin, par exemple localiser la scène dans l'île mythique de Dia, et reconnaître le contenu mystique d'une légende apparentée aux traditions orphiques.

E. Michon, Le bélier de marbre blanc découvert à Nernier (Haute-Savoie : BATH 1921 CCXXVI-CCXXVIII. | Trouvé en 1881, son antiquité ne fait pas de doute ; tout, depuis la pose de l'animal jusqu'à la manière dont est rendue la toison, et l'existence du support, établit entre ce bélier et celui qui est conservé au musée de l'Ermitage, à Pétrograde, la plus grande similitude.

A. Monaci, Kritische Bemerkungen über zwei Skulpturen am Konstantinbogen : RQA 1914 29-31. | Réplique à des objections contre l'interprétation des figures de l'arc de Constantin présentée dans : Atti d. Pont. Accad. Rom. d'Arch. 1904, p. 107 ss.

G. Morin, Le dragon du forum romain : RB 1914-1919 321-326. | Sa légende et son histoire d'après les « Actus beati Silvestri », document apocryphe rédigé au déclin du ve siècle, Tertullien *Ad uxorem* I, 6, le Pseudo-Prosper *De promissionibus et praedictionibus Dei*, 3 ; ce dernier, qui a séjourné assez longtemps en Italie à partir de 439, a pu recueillir sur les lieux le souvenir encore vivant de l'étrange aventure qu'il décrit.

P. Orsi, Notizie : CBA 1920 54-55 | A Fezzano (Porto Venere) on a mis à jour des restes de murs appartenant probablement à des édifices d'utilité publique, tels que magasins annonaires pour l'approvisionnement de la flotte.

G. Patroni, Enea svelato al cospetto di Didone : MAN 1918 I 103-114. | Seul le préjugé qui considère tout l'art pompéien comme hellénistique a pu empêcher de reconnaître Didon et Enée dans la peinture décrite par Sogliano (Pitture murali, n° 626), dont le meilleur commentaire est fourni par Virgile lui-même.

C. Pélissier, Étude d'un tronçon de la voie Domitienne : BCAN 1917-1918 313-418. | La borne découverte au Pla de Fitou n'est pas un milliaire officiel. Il s'agit plutôt d'une fantaisie d'un particulier qui aurait fixé là un point de repère ou noté un calcul de distance. Quant aux objets gallo-romains découverts dans le voisinage de la borne, ils sont les vestiges du trafic de la voie romaine de Domitien. Ce sont d'ailleurs les vestiges de cette sorte qui donnent le tracé exact entre la Clotte et Salces. La voie de la Clotte arrivait par Lo-Caussino directement à Saint-Pancrace, une des stations les plus importantes de la voie. Ensuite elle traversait le territoire de Treilles à l'Estradelle, franchissait le col des Ausinets, et par le Pla de Fitou arrivait directement au milliaire de Fitou pour de là gagner Salces. De l'Estradelle au pla de Fitou, le tracé de la voie Domitienne s'identifie ou presque avec le tracé des deux chemins dits de Ligean à Apoul et de Treilles à Perpignan. Ajoutons que si le milliaire de Fitou a jadis porté une inscription, le chiffre milliaire qui y était gravé devait être d'après le calcul des distances de ce point à Saint-Pancrace et à la Clotte le chiffre XXVI.

L. Pernier, Raccolta archeologica : Bargaglia Sarteano (pl.) : CBA 1920 17-23. | A signaler une dalle fragmentaire de pierre calcaire qui servait de fermeture à une tombe, et portait une inscription étrusque. Catalogue par numéros des antiquités exposées.

L. Poinssot, Quelques milliaires de la région de Teboursouk (Tunisie) : BATH 1921 XXX-XXXII. | En particulier, une colonne milliaire qui doit dater de 244 a été trouvée dans un verger à 250 mètres de la voie romaine de Carthage à Theveste, qui fut restaurée en 244/245.

Id., Les fouilles en Tunisie en 1920 : BATH 1921 LV-LXI. | A Thuburbo Majus, dégagement du quartier à l'ouest du Forum. Dans le sanctuaire de Baal et Tanit, découverte d'une tombe contenant des bijoux du VIe siècle. Nous savons grâce à un fragment d'inscription que les thermes de Sufutela dont on poursuit le dégagement sont des « thermae hiemales ». Les découvertes de Carthage sont particulièrement intéressantes (fontaine de Byrsa, mosaïque du seigneur Julius, colonnes Corinthiennes, etc...).

F. Préchac, Le Colosse de Néron : RN XXIV 1-22, 102-151. | Néron l'édifia pour se glorifier lui-même en même temps que le Soleil Aurige qu'il se vantait d'égaler; Commode lui fit faire une tête à son image et lui donna le lion et la massue d'Hercule. D'après les textes, le dieu radié (au moins depuis Vespasien) regarde le ciel qu'il va parcourir ; il était plus grand que le Colosse de Rhodes (100 pieds) et éclatant de lumière. De la Maison d'Or où Néron l'avait fait placer, il paraît avoir été transporté par Hadrien à son mausolée, où subsistent les ruines d'une énorme base et où la présence du Colosse, compatible avec la position, la structure, la destination du mausolée, est suggérée par quelques faits caractéristiques de l'histoire de l'Antoninium. Les monnaies et médailles confirment ces

données fournies par les textes. Appendice : textes et monuments relatifs au Colosse de Rhodes et autres colosses du Soleil.

M. Prou, Les fouilles exécutées dans l'Église de Néris (Allier) en août-septembre derniers : BATH 1921 ccxxix-ccxli. | L'église est bâtie sur l'emplacement d'un édifice romain du haut-empire ; il en reste la base du mur nord de la nef, et, sous le transept, la base d'un mur perpendiculaire aux murs latéraux, auquel se rapporte aussi le sol sous-jacent de béton rouge. Ruiné au moment des invasions, l'édifice romain a dû être relevé vers le ɪᴠᵉ siècle et servit probablement à la célébration du culte chrétien.

W. M. Ramsay, Studies in the roman province Galatia [restes du « hiéron » d'Antioche de Pisidie] ; cf. Histoire religieuse.

Th. Reinach, Une nouvelle nécropole judéo-romaine : REJ LXXII 24-28. | Située près du parcours de la via Nomentana, elle donne l'impression d'avoir servi à une clientèle beaucoup plus modeste que la catacombe Monteverde. La peinture murale est d'une facture grossière. La conservation des corridors est satisfaisante, mais le mobilier funéraire a disparu. Les épitaphes qui subsistent sont presque toutes en grec, mais le grec est profondément pénétré d'influences latines ; les cognomina latins sont fréquents, les noms sémitiques très rares.

Fr. Ribezzo, Nota comparativa e cronologica sulla tettonica dell' « arx » di Vescia : RIGI 1920 262-270. | L'examen de constructions analogues (9 photographies) confirme que les murs de l'arx doivent remonter plus haut que le ᴠɪᵉ siècle.

G. E. Rizzo, Dionysos Mystes. Contributi esegetici alle rappresentazioni di misteri orfici : MAN 1918 I 37-102. | 1 : Stucs et peintures de la maison romaine de la « Farnesine » et d'autres monuments. 2 : Peintures de la villa de Pompéi près la porte d'Herculanum. 3 planches. Cf. les comptes rendus de ce travail dans la *Revue des Comptes rendus*.

Id., Pro Ara pacis Augustae : AAN 1920, 1 1-20. | Les restes recueillis ne suffisent pas à assurer la reconstruction projetée par la Soc. piemont. di arch. et l'Accad. di Napoli ; il faudra de nouvelles recherches et des fouilles coûteuses si l'on veut une reconstitution scientifiquement acceptable. Cf. ci-dessus : *B. Lavagnini*.

Fr. Ruzicka, Römische Denkmäler im Schlosse zu Ebreichsdorf : JAIW XVIII (Beiblatt 219-232). | Restes de 4 tombeaux et d'un autel avec inscriptions provenant du lapidarium de Leopoldsdorf.

A. Schober, Römischer Friedhof in Au am Leithaberg : JAIW XVII (Beiblatt) 203-255. | Les trouvailles faites dans ce centre important se rapportent soit à l'époque de la romanisation de la province : (tombes à urnes des ɪᵉʳ et ɪɪᵉ s.) soit au ɪᴠᵉ s. (tombes sans urnes). Entre les deux époques, une lacune notable.

W. von Semetkowski, Römische Reliefs in St Johann bei Herberstein in Steiermark : JAIW XVII (Beiblatt) 185-202. | Description minutieuse et photographies de reliefs encastrés dans les murs de l'église, et qui restent à interpréter (autels funéraires, scènes de chasse, figures).

V. Skrabar, Die römische Draubrücke bei Pettau : JAIW XVII (Beiblatt) 155-160. | Restes d'un pont avec fragment d'inscription attribuable à l'époque d'Hadrien.

A. H. Smith, L. Ampudius Philomusus : JRS 1918 179-182. | Le relief qui accompagne l'inscription CIL VI 11, 595 (un meunier, sa femme et sa fille) est un spécimen intéressant d'une bonne école de portraitistes.

A. Sogliano, Porte, torri e vie di Pompei nell' epoca sannitica : AAN 1918, 1 153-180. | Des études suivies ont permis de reconstituer les anciens murs du IVe siècle, qui comportaient 8 portes (dont 3 paraissent avoir été dénommées Stabiana, Sarnensis ou Saliniensis, Vrbulana); les tours ont été ajoutées (au temps de la guerre sociale ?); le cippe osque de la porta Stabiana aide à reconstituer les noms de 4 rues de l'époque samnite.

Id., Anagrafe e catasto nell' antica Pompei : NRS 1921 410-433. | A propos des recherches de M. della Corte (cf. ci-dessus), qui aboutissent à une véritable résurrection du passé, l'auteur passe en revue les résultats acquis en ce qui concerne : 1) les éléments de la population, propriétaires et habitants, avec exemples caractéristiques, 2) les bâtiments, maisons de nobles et maisons bourgeoises, cabarets, boutiques, locaux de confréries, bains, faubourgs.

C. Ténékidès, Fouilles et découvertes : MB 1921 233-235. | Muraille gallo-romaine de Bordeaux chantée par Ausone : frises, corniches, cippes funéraires provenant des vieux monuments funéraires de Bordeaux.

J. Toutain, Nouvelles remarques et nouveaux documents sur les croisillons de fer gallo-romains : PA VI 172-174. | Croquis de croisillons qui se trouvent aux musées de Bar-le-Duc (quelques-uns à 6 branches), d'Autun, de Mayence, de Bonn, de Trèves, de la Saalburg (près de Mayence).

L. de Vesly, Fanum de Saint-Ouen-de-Thouberville, Eure : BCTH 1920 207 ss. | On ne sait à quelle divinité il était consacré. Un large perron de pierre faisant avec deux colonnes la décoration du monument, un corridor sombre ou crypte enveloppant la « cella », constituent l'originalité de l'édifice. Les objets de parure et les ex-votos sont en bronze, les éléments de construction en fer. La décoration murale se rattache à la tradition pompéienne. Il résulte de l'examen des monnaies que la fréquentation intensive du temple n'a pas disparu avec le christianisme triomphant, mais que l'édifice a été ruiné à la fin du IVe siècle. Cf. ci-dessus : *L. Deglatigny*.

Id., Grillages et croisillons de fer trouvés dans les fouilles du théâtre gallo-romain de Lillebonne (Seine-Inférieure) : BCTH 1921 63-66. | Les dispositions données par Vitruve VI, 4 et ses commentateurs en ce qui concerne les grillages et les clôtures sont confirmées par la découverte de croisillons de fer en forme d'étoile simple ou étoile ondulée, trouvés à Lillebonne et dans plusieurs autres localités gallo-romaines, Maulevrier, Caudebec-les-Elbeuf, Sainte-Beuve d'Epinay etc...

J. P. Waltzing, Les monuments arlonais : MB 1921 179-180. | Reproduction et description de deux fragments de sculptures arlonaises signalées MB 1921 141-142. Le premier monument, à cause du couteau que le personnage tient dans sa main droite et du bélier sculpté derrière lui, doit représenter une scène de sacrifice. On a voulu voir dans le second une scène mithriaque, de Mithra tauroctone ; ce serait la première fois qu'on trouverait une trace du culte de Mithra sur le sol belge.

R. E. M. Wheeler et *Ph. G. Laver*, Roman Colchester : JRS 1919 139-169. | Les remparts ont dû être élevés après le sac de la ville ouverte en 60 ap. J.-Ch. Les nombreuses trouvailles faites jusqu'ici (indiquées dans un tableau) permettent de reconstituer approximativement le plan de la ville, la direction de quelques rues ; mais des fouilles méthodiques seraient nécessaires pour reconstituer l'histoire de cette ville qui avec Verulam est la place forte la plus étendue de l'époque romaine.

N. W. de Witt, Rome of Virgil : CJ XVII 156. | Promenade à travers la Rome un peu décrépite que Virgile a dû connaître avant les restaurations d'Auguste.

Byzantina et christiana.

A. Baumstark, Zur Provenienz der Sarkophage des Junius Bassus und Lateran. n. 174 : RQA 1914 5-16. | Les deux monuments, dont l'un est le pendant de l'autre, doivent être de la fin du IVe s. et illustrent l'influence des arts plastiques de l'Orient.

E. Becker, Auferstehung Christi oder Kreuzigung auf altchristlichen Sarkophagen ? BJ 1920 151-157. | La scène du « sarcophage de la passion » du musée de Latran s'explique par un récit de l'Evangile de Pierre : il s'agit d'une résurrection où figure la croix comme symbole. Cf. ci-dessous : H. Stocks.

J. A. Brutails, A propos de Saint-Martin de Boissac : REA 1921 329-332. | De nouvelles fouilles diront peut-être si le mur Ouest de l'Église attribué par M. Momméja à l'époque gallo-romaine n'est pas une construction de la Renaissance.

S. Chabert, Sépultures et inscription gallo-romaines découvertes à la Tronche, près Grenoble, en 1920 : REA 1921 225-226. | Il s'agit principalement d'une tombe du Ve s., construction typique de l'époque gallo-romaine, avec une inscription magnifiquement gravée : sous l'inscription est gauchement dessiné le vase eucharistique.

L. Coutil, L'église de Rugles (Eure) : BATH 1921 c-ci. | Cette église, dont les archéologues s'accordent à reporter la construction à l'époque carolingienne, a été certainement construite avec les matériaux de démolition d'un édifice romain.

J. Dostal, Ein Bronzemonogramm Christi aus Emona : RQA 1914 187-194. | Trouvé à Laibach en 1911 ; date de la 2e moitié du IVe s. ; intéressant par sa forme et par sa dimension.

J. Formigé, Les deux plus anciens chapiteaux de la chapelle romane d'Alleins (Bouches-du-Rhône) : BSAF 1921 166-168. | Il est extrêmement difficile de les dater. Ils sont déjà très éloignés du chapiteau corinthien classique dont ils dérivent ; cependant un des motifs décoratifs (la feuille de l'angle) a été retrouvé sur des chapiteaux de piliers romains à Vaison.

A. Gnirs, Das Sternkästchen von Capodistria : JAIW XVIII 138-144. | Si le coffret ne remonte pas comme on l'a cru au IVe ou Ve s., en tout cas il représente (peut-être au XIIe s.) la persistance d'une tradition artistique qui rattache les régions de l'Adriatique à l'art byzantin.

A. Heisenberg, Die Zeit des byzantinischen Malers Eulalios : PhW 1921 1024-1032. | Maintient contre Bees que le peintre Eulalios, qui s'est représenté lui-même dans la scène des Saintes femmes au tombeau, est bien l'auteur des mosaïques de l'église des Apôtres (VIe s.) et non un remanieur du XIIe s.

K. Lehmann, Ein Reliefbild des heiligen Artemios in Konstantinopel ; BJ 1020 381-384. | Ce relief, d'une église souterraine du quartier de Balat, semble remonter au Ier siècle, et a servi postérieurement d'icône. Cf. Histoire religieuse chrétienne : N. A. Bees et P. Maas.

C. F. Lehmann-Haupt, Aus und um Konstantinopel : K XV 434-439. | État actuel de la « Porta aurea » (inscription CIL I 735) ; il faut admettre avec Weigand qu'elle a été construite en même temps que le reste de

l'enceinte par le préfet Constantin après le tremblement de terre de 447.

F. Martroye, Au sujet de la destruction par les Chrétiens des statues de divinités antiques : BSAF 1921 151-154. | Les statues découvertes à Vaison et à Arles n'ont point été brisées et arrachées tumultuairement. Elles ont été régulièrement déposées, puis soustraites aux regards en vertu de la loi du 15 novembre 407, inscrite au Code Théodosien, qui enjoint l'enlèvement des simulacres partout où ils se trouvent encore.

Millet, Jésus parmi les Docteurs (à propos d'un bas-relief byzantin) : CREG 1921 LIV-LV. | L'auteur présente un bas-relief byzantin, qui se trouve encastré dans la façade d'une église d'Ano-Volo, nommée Episkopoi. On y voit Jésus, enfant, vêtu d'une tunique courte, et donnant la main à sa mère, en face d'un vieillard, assis sur un fauteuil. D'après une étude des manuscrits et des monuments figurés, le vieillard est le chef des docteurs.

A. C. Orlandos, L'église byzantine à Léondari : REG 1921 163-176 (pl.). | Description de l'église des Saints-Apôtres, qui représente la fusion de deux systèmes de construction : la forme basilicale et le type constantinopolitain complexe le plus pur.

J. Papadopoulos, Le palais de Philopation : CRAI 1921 276-282. | Les récentes découvertes de Toptchibar (chapiteaux, colonnes, linteaux, etc.), par la qualité de la matière et la délicatesse de l'art, appartiennent sans aucun doute au fameux et somptueux palais de Philopation tant célébré par les auteurs byzantins, et qui servit de résidence au roi de France Louis VII lors de son séjour à Constantinople en 1147.

A. Philadelpheus, Fouilles de Nicopolis. Très ancienne basilique chrétienne : AE 1916 33-45. | Rapport détaillé, avec plan et figures, sur les fouilles de la basilique de Dometios (Doumetios).

— Ibid. 64-72. | Description des mosaïques de la basilique, avec pl. : Océan et poissons, scènes de pêche et de chasse ; combattants.

— Ibid. 1917 48-71. | Suite de l'étude des mosaïques avec nombreuses figures.

— Ibid. 1918 34-41. Étude des fragments de sculpture et d'architecture de la basilique.

C. Picard, L'Église Saint-Démétrius à Salonique après l'incendie du 18-19 août 1917 : RAA XXXVII 244-246. | Le dégagement de la crypte souterraine a amené la découverte dans le sous-sol de l'église d'un labyrinthe de portiques avec fondations romaines, qui a dû servir de sépulture à saint Démétrius. Diverses cellules utilisées comme caveaux ont livré d'abondants objets byzantins.

Saint-Poglayen-Neuwall, Bellerophon und der Reiterheilige : BJ 1920 338-342. | L'Orient chrétien accueille les formes païennes : le cavalier qui tue le dragon fait suite à Bellérophon terrassant la Chimère.

L. Poinssot, Fouilles de Carthage : BATH 1921 CCXII-CCXIII. | Inscription mise à jour sur la colline dite de Junon ; découverte, dans le terrain qui entoure Bir-el-Kenissia, d'une nouvelle mosaïque funéraire chrétienne qui a été transportée au Musée du Bardo.

G. Sanoner, Iconographie de la Bible d'après les artistes de l'antiquité et du Moyen-Age : BM 1921 212-238. | Abel a été figuré dans les premiers temps du Christianisme comme prototype du Bon Pasteur ou comme prêtre annonçant le sacrifice suprême du Calvaire, et par les artistes

byzantins et romans comme Christ-Prêtre. Quant à la représentation des sacrifices de Caïn et d'Abel, l'absence d'autel et la présence à côté du Christ de deux ou quelquefois de trois personnages difficiles à identifier (peut-être Adam et Eve, ou les personnages de la Sainte Trinité) caractérisent l'époque archaïque, période des sarcophages.

E. B. Smith, A lost encolpium and some notes on early christian iconography : BZ 1914 217-225. | Sur un médaillon figuré dans les Mosaici antichi (Collection Cassiano dal Pozzo) de la bibl. de Windsor, vol. XI, fol. 28, nos 9069, 9070.

G. A. Sotiriou, Ancienne basilique chrétienne de l'Ilisos : AE 1919 1-31. Les fouilles de 1916-1917 ont dégagé les substructions d'une ancienne basilique depuis longtemps connue, entre l'Olympieion et la rivière. Rapport détaillé avec plans et figures. La basilique remonte au ve siècle et l'emplacement en a peut-être été déterminé par la Confession dite de Léonidès, ancien évêque d'Athènes, qui est sur le long côté Nord et fait partie de la basilique.

H. Stocks, Die Auferstehung Christi auf altchristlichen Sarkophagen : BJ 1920 370-371. | Divers textes, entre autres un passage des « Coptic apocryphal Gospels » de Robinson confirme l'interprétation proposée ci-dessus par Becker du « sarcophage de la passion ».

J. Strzygowski, Ein Christusrelief und altchristliche Kapitelle in Moesien : BJ 1920 17-34. | Un relief du Christ (?) de Tirnovo parait être de la période de transition entre l'antique et l'art chrétien. De nombreux chapiteaux des ve-vie s. attestent la diffusion de l'art chrétien sur le sol de la Bulgarie actuelle.

P. Styger, Ein altchristliches Baptisterium in der Priszillakatakombe aus der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts : RQA 1914 217-221. | Résultats des recherches de A. Profumo : Un battistero cristiano de l'anno 140 circa, dans : Studi Romani 1913.

J. Toutain, La basilique primitive de Sainte-Reine à Alésia ; cf. Histoire religieuse chrétienne.

Fr. Versakis, Églises byzantines de l'Epire du Nord. La Dormition de la Vierge au village de Lampovon d'en haut, et l'église d'Episcopi : AE 1916 108-117. | Description avec figures et plans.

Id., Églises byzantines de Messénie : AE 1919 89-95. | Étude, avec de nombreuses figures, des églises de Samarina et d'Andromonastiron.

A. de Waal, Zur orientalischen Kunst auf altchristlichen Sarkophagen Roms : RQA 1914 207-216. | Objections à l'hypothèse de Baumstark (cf. ci-dessus) sur l'influence de la plastique orientale.

E. Weigand, Das Theodosioskloster. Zur kunstgeschichtlichen Stellung Palästinas vom 4.-7. Jahrh. : BZ 1914 167-216. | Histoire et description du couvent. L'art de Palestine a suivi un développement parallèle, mais non identique à celui de l'art byzantin.

B. **Epigraphie**.

Graeca.

Revue des publications relatives à l'épigraphie grecque depuis 1913, par *F. Hiller von Gaertringen* : K XV 184-187 [cf. K XIII 305 ss.].

A. S. Arvanitopoullos, Inscriptions de Thessalie : —

— AE 1916 17-33. | De Phalanna, noter le no 274 en l'honneur de juges venus de Métropolis ἐπὶ τὰς κατὰ πόλιν δίκας καὶ εὐθύνας ; — d'Oloosson :



nᵒˢ 276-278, série d'actes d'affranchissement datés de quatre stratèges, d'époque romaine.

— AE 1916 72-93. | Nᵒˢ 279-299, d'Oloosson : la plupart sont des actes d'affranchissement. Liste des trésoriers connus d'Oloosson. Le nᵒ 300, sur le bord d'un pithos d'époque mycénienne provenant de la ville d'Orthé dite aussi Korséa, comprend quatre signes qui peuvent être des chiffres ou des lettres pélasgiques (?)

— AE 1917 1-37. | Chyretiae de Perrhébie, nᵒˢ 301-320. Lettre de Flamininus, de 196-194, et décret en l'honneur du Romain Sex. Orfidienus M. f., de 191. Au revers de la pierre, actes d'affranchissement. Noter le nᵒ 304, lettre de Chyretiae à la ville d'Oloosson et décret en l'honneur d'un citoyen d'Oloosson, vers 190. A propos du nᵒ 308, de restitution très incertaine, où sont nommés les Erikineis, A. fixe définitivement l'emplacement d'Erikinion au lieu dit Kastri Skompas, à une heure au N.-E. de Chyretiae. Nombreux actes d'affranchissement.

— AE 1917 111-150. | Chyretiae de Perrhébie, nᵒˢ 321-354 Nombreux actes d'affranchissement et quelques épitaphes ; l'explication du nᵒ 349 reste douteuse. Prosopographie des gens de Chyretiae ; liste des stratèges et hipparques éponymes du κοινόν des Thessaliens et du κοινόν des Perrhébiens depuis 30 av. J.-Chr.

W. Bannier, Zu attischen Inschriften, XII : PhW 1921 307-312. | Suite à BPhW 194, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1920. Rapprocher CIA I 78 de I Suppl. 116 a. — Reconstitution de I Suppl. 555 d à l'aide de Ἀρχ. Ἐφημ. 1914, 200 (compte relatif à la statue du Parthénon ?).

W. Bauer, Epigraphisches aus dem Athener Nationalmuseum : K XV 198 195. | Interprétation d'une rature dans l'inscription IG suppl. 33 a et 33. Rapprochement de fragments relatifs à des tributs. Étude d'un fragment de l'Asklepieion qui se rapporte à un traité entre Athènes et une puissance étrangère (Philippe ?).

E. Bourguet, Sur une base de Delphes : CREG 1921 LV-LVI. | Il s'agit de la base à 2 colonnes d'Aristainéta. Il n'y a pas lieu de substituer Τιμαρέτα à la restitution [Ἀρισ]ται[ν]έτα Τιμολά[υ]. Le fragment qui porte les 3 lettres TAI fait sûrement partie du bloc où le nom de la donatrice est gravé ; Aristainéta est quasi certain. Le décret publié dans BPWh 1912 pour soutenir la lecture Τιμαρέτα ne porte pas AP.TΩI mais sûrement ΦΡΙΚΩΙ.

D. Comparetti, Iscrizioni inedite di Gortyna : ASAA III 193-202. | Étude de deux inscriptions destinées à faire partie d'un recueil projeté : 1. Fragment d'inscription sur un bloc du mur septentrional ; — 2. Inscription « boustrophédon » d'écriture ionienne du vᵉ-ivᵉ s.

Id., Iscrizione di Pednelissos (Pisidia) : ASAA III 143-148. | Transcription et lecture d'une inscription honorifique concernant une femme du nom de Galato ; inspiration gauloise, et non grecque.

Id., Iscrizione di Gomfoi (Tessaglia) con responso oracolare : A & R 1921 167-175. | Copie sur marbre d'une réponse d'oracle égyptien à une prêtresse du thiase de Gomfi, qui respecte les altérations d'un modèle sur papyrus (cf. un fait semblable pour la prétendue lettre de Jésus à Abgaros d'Edesse).

A. S. Diamantaras, Ad CIG 4301ᵈ : AE 1919 96. | Copie plus exacte et plus complète d'une inscription funéraire avec imprécations de Mégisté.

N. I. Giannopoulos, Inscription de Thessalie : AE 1916 61-62. | Épi-

taphe d'un Thébain, Kastalios, provenant de Pyrasos, d'époque romaine.

Id., Sur une inscription de Skotousa : AE 1917 37-38. | Stèle funéraire dont la peinture a disparu.

Id., Antre de Pharsale avec inscriptions : AE 1919 48-53. | Il est situé non loin de Pharsale sur la montagne dite Πράσινο βουνό au lieu dit 'Αλογοπάτι. La dédicace de Pantalkès, dont les trois dernières lignes sont incompréhensibles (nº 1), a déjà été publiée ; le nº 2 est une inscription métrique de vingt vers, un hymne en l'honneur des Nymphes et de Pan.

P. Graindor, Kykladika [inscriptions de Tenos, Ios, Karthaïa] ; cf. Archéologie.

J. Hatzfeld, Les dédicaces des portiques de l'agora des Italiens à Délos ; cf. Archéologie.

B. Haussoullier, Inscriptions de Didymes. Didymes au Ier siècle avant Jésus-Christ : RPh 1921 45-62. | I : Groupe des listes des stéphanéphores nos 125-127 ; il faut corriger le tableau chronologique dressé par M. Rehm : les deux stéphanéphorats de Dionysios et d'Amphithémis ne comptent que pour une année, ce qui conduit à donner comme date pour le début de la liste 125 l'année 88/87. II : Texte complet d'une dédicace de l'année 54/53 trouvée sur la façade principale du Didymeion. III : Si l'on en juge d'après le nombre et le contenu des dédicaces datant de 66/65 à 53/52, c'est-à-dire de l'époque de la guerre des pirates, cette période troublée n'a pas fait date dans l'histoire de Didymes.

F. Hiller von Gaertringen, Κρίτιος καὶ Νησιώτης : AE 1918 196. | Se fondant sur une particularité commune aux nos 80 et 59 du catalogue du Musée épigraphique de Lolling (même manière de polir certaines parties de la stèle), Hiller propose de restituer dans le nº 80 les noms de Kritios et Nésiotès qu'on lit dans le nº 59.

Id., Voreuklidische Steine : SPA 1919 660-672. | Reproduction, restitution et commentaire de documents du ve s. : Psephisma sur Salamine (IG I 1 a) ; documents de l'hekatompedon (IG I 18 ; 19) ; décrets relatifs à des travaux publics (IG I 194 ; 116[1]) ; documents apolliniens (IG I 79 : Zeitschr. der num. Arch. XIII 1911 301 ss. ; IG I 8).

M. Holleaux, Réponse à P. Girard : CREG 1921 XLVI-XLVII. | Confirme par l'épigraphie et l'usage de Polybe la restitution proposée par lui (τὰν αὐτῶν ἐ]πιγραφὰν) dans la Chronique de Lindos.

T. Homolle, L'aurige de Delphes [étude de la dédicace] ; cf. Archéologie.

A. Humpers, Gloses homériques sur ostrakon : RPh 1921 90-92. | Reconstitution du texte d'un ostrakon qui, contrairement à ce qu'a cru U. von Wilamowitz, ne reproduit pas des gloses d'Homère.

P. Kavvadias, La confédération achéenne d'après des inscriptions d'Épidaure : AE 1918 115-154. | Les fouilles d'Épidaure reprises de 1916 à 1918 ont mis au jour des textes importants qui éclairent l'histoire de la confédération achéenne : nº 1 décret en l'honneur de l'Epidaurien qui a négocié à Rome le traité d'alliance conclu entre Rome et Épidaure en l'année 112 ; nº 2 liste de νομογράφοι 'Αχαιῶν, au nombre de 25, de la dernière partie du IIIe siècle ; le nº 3, qui date vraisemblablement de 223, est une loi réglant les relations des cités entre elles, les réunions du συνέδριον, les obligations des σύνεδροι ; mais la pierre est en morceaux et par endroits la restitution n'est pas possible ; les nos 4 et 5 sont des fragments ; le nº 5 confirme l'identification de ἡ ἐν Πελοποννήσῳ 'Αρσινόη avec Méthana.

Id., Inscriptions des guérisons à Épidaure : AE 1918 155-171. | Le n° 6 comprend deux grands fragments nouveaux de la stèle II, dite 'Αράτα d'après le premier mot de la stèle. Le n° 7 est une troisième stèle brisée en deux morceaux et mal conservée, qui ne comptait pas moins de 137 lignes.

V. Leonardos, Inscriptions de l'Amphiareion : —

— AE 1917 38-48. | Noter les n°s 91, stèles qui faisaient partie de l'autel décrit par Pausanias et portaient les noms d'Amphiaraos et d'Amphilochos, d'Hestia ; n° 92 décret du Conseil athénien de l'année 328/7 relatif au monument élevé par le Conseil dans l'Amphiareion et liste des Athéniens, membres du Conseil ou non, qui y ont contribué.

— AE 1917 231-237. | Le n° 93 est une nouvelle édition du νόμος ἱερός publié en dernier lieu par Dittenberger SIG³ 1920, n° 1004 ; le n° 94 est un décret d'Oropos en l'honneur de Μικυθίων Σφαγγειλαῖος = Σουαγγελεύς, de la ville de Σουάγγελα.

— AE 1918 73-100. | Les n°s 95-97, gravés sur une même pierre, sur la face principale et sur les deux tranches, sont au nombre des textes les plus instructifs découverts en ces dernières années. Couronnes décernées par les éphèbes de la tribu Léontide en 324/3 aux stratèges Léosthénès, Dikaiogénès et Philoclès, et à d'autres fonctionnaires. Le n° 95 est une liste très complète des λοχαγοί et des éphèbes de la tribu. Nous ne connaissions pas l'existence de ces chefs de détachement, qui sont pris parmi les éphèbes de la tribu, au nombre de onze pour la Léontide. L'étude, très détaillée et pourvue d'une riche bibliographie sur l'éphébie, met en valeur ce précieux document. Les couronnes sont gravées sur les tranches (n°s 96 et 97). Le nom de Léosthénès et d'autres personnages, la mention des ἐπιμεληταὶ οἱ ἐν φρουρίοις entr'autres ajoutent à l'importance du texte.

— AE 1919 54-88. | Nombreux décrets de proxénie de la confédération des Béotiens ou d'Oropos, étudiés avec le plus grand soin.

Id., IG II 455 : AE 1918 100-104. | Restitution plus complète et plus exacte de ce décret en l'honneur du Milésien Μενεσθεὺς 'Απολλωνίου.

Id., IG II 1032 : AE 1918 104-108. | Restitution plus complète et plus exacte de ce fragment d'une liste des démotes de la tribu Acamantide.

Id., IG XII⁹, 285 : AE 1919 90. | Quelques notes sur cette inscription d'Eubée.

W. Morel, Epigraphisches : II 1921 438-439. | Deux confusions graphiques dans des textes grecs : C pris pour E, K pour IC.

G. P. Oikonomos, Justinien à Salonique : AE 1918 41-52. | Fragment d'une inscription précieuse parce qu'elle nous fait connaître la liste assez complète des titres de l'empereur, et parce qu'il semble résulter de la l. 5 qu'il est venu en personne à Salonique prier sur la tombe de H°s Dimitrios.

B. Pace, Inscrizioni di Pednelissos : ASAA III 149-159. | Transcription et lecture de plusieurs inscriptions trouvées à Chozan (ancienne Pednelissos ?) : dédicaces à Nerva, Trajan, Hadrien ; onomastique romaine, grecque, et étrangère (sémitique ?).

Id., Iscrizioni bizantine di Baalbek (Siria) : ASAA III 251-252. | Deux lignes à ajouter aux rares documents byzantins de cette région.

Id., Documenti epigrafici per le antiche relazioni tra la Sicilia e la Grecia : ASS 1914 160-166. | La rareté des inscriptions trouvées en Sicile,

due à ce qu'on avait coutume de peindre plus que de graver, oblige à chercher dans le matériel des inscriptions de la Grèce de quoi compléter notre documentation.

Id., La dedica di Polyzalos [sur l'inscription de la base de l'Auriga de Delphes]; cf. Archéologie.

P. Perdrizet, Inscription romaïque de Serrès : REG 1921 380-383. | Texte, avec notes explicatives et traduction.

Ch. Picard, Fouilles de Thasos [2 inscriptions des IVe et Ve s]; cf. Archéologie.

A. Plassart, Inscriptions de Delphes, la liste des théorodoques : BCH 1921 1-85. | Importante inscription brisée en onze fragments et qui compte encore 647 lignes : liste de théorodoques, ainsi que le prouvent quatre titres conservés dans les col. I-III; elle a été faite au cours du premier quart du IIe siècle et tenue au courant pendant un nombre d'années qu'on ne peut fixer. Plusieurs cités sont représentées par plusieurs théorodoques qui sont parfois de la même famille; quelques-unes par des femmes. La disposition géographique de la liste est particulièrement intéressante, et l'on peut, malgré les lacunes, se rendre compte de l'ordre suivi par les théores. Des index alphabétiques des noms de villes et des noms d'hommes complètent cette importante étude.

H. Pomtow, Delphische Neufunde : —

— II : K XV 1-77. | Nouveaux documents (nos 34-62) à ajouter à ceux qui ont permis la reconstitution des tables d'archontes du IIIe s. (Klio XIV); texte et commentaire. Examen de diverses pièces (oracles, signatures, dédicaces) qui devaient constituer la 4e partie des « Delphica III ».

— III : K XV 303-338. | III : Hippokrates und die Asklepiaden in Delphi : Un ex-voto d'environ 400 av. J.-Ch. (Asclépiade de Sélinonte) atteste la relation des Asclépiades avec Delphes. Particulièrement important est le groupe des documents relatifs à Hippocrate (statue de malade et épigramme IG VIII 346). Pour d'autres Asclépiades nous ne disposons que de témoignages littéraires de troisième ordre (lettres pseudo-hippocratiques, discours de la délégation des Asclépiades à Delphes). Quelques documents relatifs aux relations de Cos avec Delphes.

— IV : Die Befreiung Delphis durch die Römer : K XVI 109-177. | 1 : Identification des bases de statues d'Attale II, M'. Acilius, Quinctius Flamininus. — 2 : Texte, interprétation et commentaire historique des inscriptions du monument de M'. Acilius relatives à la libération par les Romains de la domination étolienne. — 3 : Étude des documents relatifs à la restauration de l'amphiktyonie delphique après 188 (interprétation et chronologie). — 4 : Étude des documents relatifs aux rapports de Skarpheia et Thronion avec l'amphiktyonie.

Th. Reinach, Une épigramme de Sardes : REG 1921 398-399. | Au vers 3 de l'inscr. de Sardes (Le Bas et Waddington no 629 = Kaibel no 903), il faut lire βαιήν et non [ἠ]βαιὴν (qui donne un vers faux).

Id., Une nouvelle nécropole judéo-romaine [avec inscriptions grecques]; cf. Archéologie, Romana.

A. Skias, Inscriptions de Platées : AE 1917 157-167. | Fragments de dédicaces provenant des fouilles de 1899. Noter les nos 15 et 16, listes chrétiennes; le no 15, gravé sur bronze, date vraisemblablement du début du IIIe siècle.



H. Sottas, Le thiase d'Ombos : RA XIII, 2 24-36. | Pour comprendre les ostraka publiés en 1914 dans le 19e cahier de la Wissenschaftliche Gesellschaft de Strasbourg, il faut voir dans Πορθώτης et Ποσενβῆκις non pas des fautes de copistes, ni des noms propres, mais des titres de prêtres (prêtre de Thot, prêtre du fauçon), empruntés à la nomenclature égyptienne.

L. Weber, Σῦκα ἐφ' Ἑρμῇ, IV (*Suite*) ; Die « berüchtigte » Herodotstelle : Ph 1921 77-108. | L'épigramme inscrite sur la base d'un quadrige en mémoire de la victoire de 507 est connue par Hérodote (V, 77), Diodore (d'après Ephore) et l'Anthologie. L'étude des matériaux épigraphiques permet de conclure que le monument n'a jamais été déplacé, mais que le texte de l'épigramme a été remanié sous l'influence de nouvelles préoccupations lors de la restauration du monument après 446.

E. Weiss, Zu den Milesischen Inschriften aus dem Delphinion : JAIW XVII (Beiblatt) 257-272. | Interprétation des clauses juridiques de l'emprunt dans l'inscription n° 147 de Kawerau et Rehm, Das Delphinion, de 205/204 av. J.-Ch., et du fragment n° 33 e du même recueil (établissement d'étrangers).

A. Wilhelm, Urkunden aus Messene : JAIW 1914 1-120. | Reproduction, texte, commentaire épigraphique et historique très détaillé de deux documents importants : décret en l'honneur d'Aristoclès, état de l'impôt des huit oboles et de documents connexes qu'on peut attribuer à la seconde moitié du IIe s. av. J.-Ch.

Id., Vorläufiger Bericht über eine Reise in Kilikien [inscriptions de Séleucie, Meriamlik, Olba...] ; cf. Archéologie.

Latina.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITA [inventaires fragmentaires d'inscriptions] ; cf. Archéologie.

E. Albertini, Sur trois inscriptions d'Algérie : BCTH 1921 CLI-CLVI. | La première, trouvée à Timgad, est du règne de Claude (268-270) ; la seconde, trouvée à Foum-Krazza, qui doit remonter à la période de 276-284, fait mention d'un « Severinius », qui serait à notre connaissance le plus ancien des « viri perfectissimi praesides » de Numidie ; la troisième, provenant d'Henchir-Tizagrout, dont le texte est insignifiant, mérite d'être signalée comme étant la première inscription trouvée à cet endroit.

Id., Inscriptions trouvées en Algérie au cours de ces dernières années : BCTH 1921 CC-CCVII. | La découverte à Madaure d'une dédicace provenant de la base d'une statue dédiée au proconsul d'Afrique Ceionius Julianus permet de reconstituer le texte d'une autre inscription trouvée antérieurement, dont le texte n'est qu'une copie maladroite de celle-ci et qui provient de la base d'une statue dédiée au proconsul Gezeius Largus. — La découverte simultanée à Bône de deux inscriptions fait supposer qu'en ce point Hippone était le siège de l'administration domaniale.

Id., Inscriptions d'Algérie : BCTH 1921 CCXLIV-CCXLIX. | Nouvelle lecture d'une inscription de Timgad déjà publiée (RA LXI 14-17) ; texte de 4 inscriptions de Lambèse dont trois proviennent des établissements thermaux et de chapelles ; trois inscriptions funéraires de Sétif.

G. Assandria, Lapide dedicata a Severina moglie di Aureliano imperatore 270-275, rinvenuta nell' antica città d'Industria : ASPA 1912 52-53. | Texte et restitution d'une brève inscription trouvée en 1919.

A. Blanchet, A propos de l'inscription d'Antibes : REA 1921 324-326. | Si la table de cuivre présentée à François Ier lors de son passage à Nice et l'inscription sur pierre qui la signale ne sont pas antiques, elles prouvent l'intérêt qu'Antibes attachait à ses origines. Addition de *J. Hannezo* : il n'y a aucun doute que le linteau qui porte l'inscription ne soit de confection romaine.

F. A. Bruton, The Caratacus stone of Exmoor : JRS 1919 203-210. | Lecture définitive de cette courte inscription (Carataci nepus) sur un bloc isolé dans la lande, qui fournit un nom propre inconnu par ailleurs.

R. Cagnat, Au sujet d'une inscription découverte par M. Joly à Madaure en 1919 : BCTH 1921 XXXIX-XLI. | Cette inscription doit être rapprochée de plusieurs autres trouvées dans la province proconsulaire d'Afrique, et provenant de statues élevées par les municipalités au Génie du Sénat « ob spectatam iustitiam ».

J. Carcopino, Mélanges d'épigraphie algérienne : RAf LVIII 330-361. | Une inscription découverte récemment à Constantine, tout en apportant la preuve que la dédicace inscrite au C. I. L. VIII 7056 doit être attribuée à Q. Pactumeius Fronto, établit que c'est en 80 av. J.-Ch. qu'un Africain (ce même Q. Pactumeius Fronto) a été consul pour la première fois. — Détails sur un certain nombre d'inscriptions découvertes dans la région d'Alger ; deux sont très curieuses : l'une, de Tipasa, parce qu'elle est l'épitaphe d'un soldat de Grande-Bretagne qui, séduit par le ciel africain, y resta après sa libération, l'autre, du IIIe siècle, découverte à Cherchell, parce qu'à l'alphabet monumental elle joint la cursive et l'onciale. — Note sur deux inscriptions nouvelles de Khemissa.

Id., Au sujet de l'importante dédicace de Dougga : BCTH 1921 CLVIII-CLX. | La correction *conductori* pour *conductoris* n'apparaît ni plausible, ni nécessaire ; il suffit de supposer que *conductoris* est un nominatif pluriel archaïque, seule interprétation capable de donner à la phrase la cohésion qui lui a manqué jusqu'ici, faute de sujet.

Id., La table de Veleia ; cf. Histoire sociale.

J. B. Chabot, Inscription judéo-latine de Sardaigne : M 1921 107-110. | Inscription sépulcrale trouvée en 1921 à S. Antioco, et qui date probablement du IIe siècle avant notre ère ; les textes hébraïques sont inscrits à droite et à gauche de l'inscription latine. L'inscription latine est intéressante à cause de la forme cursive des caractères ; on peut en comparer l'écriture avec celle des graffiti trouvés à Pompéï.

L. Chatelain, Inscription découverte à Rabat : BCTH 1921 CLXXIII. | Texte sans intérêt ; mais c'est la sixième des inscriptions latines de l'ancienne Sala.

D. Comparetti, *B. Pace*, Iscrizioni di Pednelissos ; cf. Archéologie, Rapports de la mission archéologique italienne en Asie Mineure.

E. Duprat, Notes sur saint Jean-de-Garguier [inscription du pagus Lucretius] ; cf. Archéologie.

T. Frank, The Scipionic inscriptions : CQ 1921 169-171. | Fay incline à attribuer les deux premières inscriptions à un rédacteur de l'époque de Cicéron (Scipio Metellus) ; mais la technique du graveur et la correction des archaïsmes sont en faveur de l'authenticité.

A. Galheis, Brancatelli, der Epigraphiker von Amelia, ein Fälscher ? WS 1918 53-67. | Le soupçon de Mommsen et de Hübner, que les inscriptions d'Amérie (CIL, XI) ont été falsifiées par Brancatelli (XVIe s.), n'est

pas fondé. Les inscriptions dont on a les originaux sont copiées avec soin. Dans les autres, il n'y a rien qui prouve une falsification.

von Grienberger, Zur Inschrift des Cippus vom Forum Romanum : IF XXXVII 122-139. | Une lecture très minutieuse de l'inscription donne le texte suivant : quoi hok... | sakros es | ed sorde... | ...oxagias | regei V... | ...evam | quos r... | m·kalato | rem hap... | vod iovxmen | ta karia dotaq... | miteri... | ...m qvoi ha | velod neqv... | ...od iovestod | lovqviod, dont l'interprétation conduit à rapporter l'inscription aux « leges de lucis sacris ».

R. Herzog, Noch einmal zu den Consularfasten von Ostia ; cf. Grammaire.

Th. Homolle, Note sommaire sur une inscription de Brousse : CRAI 1921 269-273. | Copie et commentaire de l'inscription, qui doit dater de l'année 189 environ.

C. Jullian, Inscription de Savigny, Rhône : REA 1921 120. | Texte authentique fourni par L. Morel de l'inscription mal copiée par Artaud, et que les éditeurs du Corpus (XIII, 1563) avaient vivement suspectée.

J. Keil, Eine neue Inschrift des C. Rutilius Gallicus aus Ephesos : JAIW XVII 194-199. | Fournit de nouveaux éléments pour reconstituer la carrière de ce personnage considérable dont Stace a fait l'éloge (*Silu.* I, 4).

W. Kubitschek, Ein Soldatendiplom des Kaisers Vespasian : JAIW XVII 148-193. | L'étude détaillée de ce diplôme fournit l'occasion de reconstituer le mode de rédaction des actes de ce genre.

Id., Weihung an Liber : JAIW XVII 200. | 3 lignes de dédicace de Novius Ofalius (époque de Sylla ?), provenant sans doute d'Ostie.

G. Pesenti, Fonetica delle iscrizioni latine di Lombardia ; cf. Grammaire.

L. Poinssot, Quelques textes inédits découverts à Teboursouk et aux environs au cours de ces dernières années : BATH 1921 CCXLIX-CCLVII. | Un certain nombre de stèles néo-puniques, dont une porte une inscription latine ; un linteau épigraphe se rattache à deux fragments se faisant suite, reproduits au Corpus VIII nº 1428, ce qui permet de reconstituer le texte complet et de dater le tout d'octobre ou novembre 196 ; douze autres inscriptions d'intérêt moindre, provenant de cippes ou de stèles.

H. Pomtow, Die Befreiung Delphis durch die Römer [inscriptions relatives à des Romains] ; cf. Graeca.

H. Prentout, Les inscriptions de la Fontaine de la Herse, forêt de Bellème (Orne) : REA 1921 227-228. | Le silence des deux plus anciens écrivains du Perche qui ont décrit la fontaine et ont ignoré les inscriptions, permet de conclure, plus encore que l'aspect récent de la rédaction, à l'inauthenticité de ces inscriptions.

P. Rasi, L'iscrizione metrica sepolcrale di Fulgenzio : AIV LXXV, 2 1107-1120. | L'inscription de Fulgentius, trouvée en 1914 hors de la porta Salaria di Roma, est à rapprocher de celle d'Allia Potestas ; transcription, traduction et commentaire de ces 10 hexamètres de bonne facture, inspirés par un sentiment sincère.

Fr. Ribezzo, Communicazioni epigrafiche : RIGI 1921 202-218. | Recueil de matériaux destinés aux Suppléments projetés du CIL : Sinuessa, Minturnae, Casinum, Interamna, Atina.

Th. Stangl, Zu CIL VIII 3933[5] und 21517 ; cf. Grammaire.

J. P. Waltzing, Inscriptions latines de la Belgique romaine, I : MB 1921 50-54. | Epitaphe du décurion Vitorius Caupius découverte récemment à Vaux-lez-Chérain : copie et description ; système d'écriture original et rédaction irrégulière ; les abréviations de la fin sont sans analogues. Détail intéressant : l'épitaphe porte la signature du graveur.

Id., II : Ibid. 139-144. | Inscription du tombeau d'Ocosuonius à Majerou, (Vieux Virton) ; trois pièces provenant d'un monument funéraire retrouvées dans les fondations de remparts romains à Arlon ; fragment d'une inscription votive trouvé à Tongres.

J. Whatmough, CIL I 1538 (= VI 335) : CR 1921 65-66. | Des rapprochements engagent à restituer : *ludos*... [*in Circo Flami*]*neo fecit.*

Christiana.

G. Assandria, Rinvenimento di tombe e ruderi romani presso al santuario di Belmonte : ASPA 1921 54-56. | Inscription chrétienne à la mémoire d'Orsicinus. Empreinte de brique P.R.V.

A. Ch. Chatzis, Sur des inscriptions de Nicopolis : AE 1918 28-33. | Elles proviennent de la basilique chrétienne et nous font connaître entr'autres les noms de deux archevêques inconnus de Nicopolis, Domitios I et Domitios II. Elles datent du commencement du VIe siècle. Observations sur le mètre et la langue.

R. P. Delattre, Quelques menues antiquités trouvées à Carthage : BATH 1921 XXXVI-XXXIX. | Fragments de marbre avec inscriptions presque effacées, fragment d'épitaphe chrétienne, lampes romaines avec médaillons et estampilles, agathe portant gravé un serpent et trois signes qui sont peut-être le monogramme du Christ.

H. Diels, Ancora dell' iscrizione religiosa di Pozzuoli : RIGI 1921 179-180. | Restitution et traduction de cette inscription (cf. Olivieri, Atti Arch. Nap. 1920, et Ribezzo RIGI 1921).

N. I. Giannopoulos, Ἐπιγραφαὶ ἐκ Φθιωτίδων Θηβῶν Θεσσαλίας τῶν πρώτων χριστ. αἰώνων : BJ 1920 386-394. | Reproduction et description de 18 courtes inscriptions chrétiennes trouvées en 1920 dans les ruines de deux sanctuaires du Ve-Xe s.

A. Skias, Inscriptions de Platées [15 et 16 : listes chrétiennes] ; cf. Graeca.

C. **Numismatique.**

de Castellane, A propos de nouvelles monnaies gauloises trouvées près de Bayeux (Calvados) : RN XXIV VI-VIII. | La présence persistante de statères à la lyre et au sanglier dans les trésors de la région de Bayeux semble justifier l'attribution qui en a été faite aux Baïocasses. Les pièces qui présentent la lyre paraissent avoir circulé plus longtemps que celles qui présentent le sanglier, bien que les deux espèces soient de même style.

Id., Le sou d'or du nom de l'empereur Constant I : RN XXIV XXVIII-XXXI. | Accompagné du titre d'Auguste, frappé dans l'atelier d'Antioche, il offre dans le champ à droite de la Victoire le chiffre LXXII. Il en existe 4 variétés. Cinq officines ont frappé des sous d'or offrant le chiffre LXXII au revers : une n'employant aucun différent, d'autres faisant usage d'un globule et des lettres A, E et Z.

L. Cesano, Analecta numismatica : ASAA III 151-179. | Inventaire de



monnaies acquises par la Mission archéologique italienne en Asie-Mineure et léguées au Musée national romain : 1. Monnaies impériales grecques : Side et Perga de Pamphylie et la Τύχη ; Perga et les bronzes avec indications de valeur ; Antioche de Pisidie, Alia de Phrygie et les divinités à cheval d'Asie Mineure ; Nicopolis ad Istrum et l'Apollon Sauroctone ; Thyatira de Lydie et l'Apollon Tyrimnaios. — Médaillon d'or d'Alexandre Sévère. — 3. Gemmes.

Dieudonné, Sur le droit et le revers dans les monnaies grecques antiques CREG 1921 XLIII. | Pour les monnaies primitives, à carré creux, le droit est naturellement le côté historié, et, à partir de l'époque des monnaies à portrait, le droit est le côté de l'effigie. Le côté convexe, ou côté du droit, était produit par la pile, l'autre côté par le trousseau.

E. Duprat, Notes sur saint Jean-de-Garguier [monnaies de 138-337] ; cf. Archéologie.

Dr Kolb, Les monnaies dentelées de l'antiquité : RN XXIV XLI-XLVI. | Il est impossible de mettre dans la même catégorie les monnaies dentelées de la République romaine et celles de Syrie et de Carthage : les unes présentent des encoches, les autres des dents.

W. Kubitschek, Antike Falschmünzen vom Donau-Limes : NZ 1921 152-170. | Nombreuses pièces de diverses collections particulières, provenant de Carnuntum et d'autres régions du Limes, sont grossièrement fondues d'après des originaux en mauvais état appartenant à la période qui va de Trajan à Gordien. Impossible de déterminer la raison de leur groupement dans cette région.

Id., Miletopolis in der (Dr. Scholz) Sammlung der Wiener Universität : NZ 1921 144. | Description, reproduction, et essai d'interprétation de deux monnaies.

Id., Neue Münzen : NZ 1921 151-152. | 3 pièces de la collection Kremer von Auerode : un denier romain de frappe orientale (Antonia Augusta ?), Ninika et Gerasa.

J. G. Milne, The shops of the roman mint of Alexandria : JRS 1918 154-178. | Les variations dans la frappe des tétradrachmes d'Alexandrie ont pour objet de distinguer les ateliers ; la marque d'atelier (lituus, étoile) est d'ordinaire au revers, rarement au droit ; les émissions se distinguent à partir d'Alexandre Sévère par des variations dans la légende ou dans l'abréviation, sous Tibère et Hadrien par la position du portrait de l'empereur. Certains ateliers sont attribués à des membres de la famille impériale.

S. Mirone, Les Eros de Praxitèle et l'Eros des Mamertins [monnaie de Tyndaris] ; cf. Archéologie.

R. Münsterberg, Nachträge zum Recueil général : NZ 1921 127-143. | Additions au Rec. gén. des monnaies grecques d'Asie Mineure I, d'après le Cabinet de Vienne ; descriptions et 1 planche de reproductions : Amasia, Neocaesarea, Trapezus, Abonotichos, Amastris, Kromna, Germanikopolis, Neoclaudiopolis, Sebaste, Sinope, Bithynia, Caesarea Germanica, Kalchedon, Kios, Herakleia, Iuliopolis, Nikaia, Nikomedia, Prusa, Tium.

Id., Verkannte Titel auf griechischen Münzen : JAIW XVIII (Beiblatt, 307-324). | Interprétation de titres abrégés ou mal lus : ἁγνός, ἀρχή, ἀρχιερώμενος, κτίστης, δαμιοργός (?), ἐγλογιστής, ἐπιμεληθέντος, ὕπατος, φιλαλήθης, φιλόκαισαρ, χιλίαρχος.

P. Orsi, Notizie : CBA 1920 57. | La collection numismatique de Syracuse (1917-1920) a reçu des accroissements notables ; description de diverses pièces inédites.

B. Pace, Bulle bizantine : ASAA 181-183. | Sceaux byzantins acquis par la Mission archéologique italienne en Asie Mineure ; figures et monogrammes chrétiens.

H. Rouzaud, Le trésor de Feyriac-de-Mer (Aude) : BCAN 1917-1918 169-176. | Inventaire du trésor, qui comprend 117 pièces d'argent de la République romaine, toutes bien conservées et parfaitement déterminables : 100 deniers et 17 quinaires ou demi-deniers, trois de ceux-là à tête incuse, à l'opposé du même relief.

A. Stein, Römische Statthalter von Thracia auf Münzen : NZ 1921 117-126. | De Trajan à Septime Sévère, les monnaies mentionnent 25 gouverneurs (sur 43) dont 9 inconnus par ailleurs, avec la formule ἡγεμονεύοντος... ou ἐπὶ...

M. Visconti, « Aurum figurare, monetam confingere « (a proposito del c. 242 di Rotari) : RIL 1921 286-294. | Le texte invoqué par Monneret (La moneta in Italia dur. l'alto M. Evo, Riv. ital. di num. 1919-20) ne permet pas de conclure que le législateur langobard ait pensé imposer la marque de garantie de l'or ; l'expression « aurum figurare » s'applique à la monnaie qui porte l'effigie de l'empereur.

VI. HISTOIRE

C. Histoire proprement dite et ethnographie.

Historiographie.

A. Kolář, Les conceptions de l'historiographie dans l'antiquité : LF 1921 1-9, 75-93, 195-213. | Les anciens confondaient les mythes et la réalité ; au contraire, ils discernaient la biographie et l'histoire. L'historiographie ionienne (Hérodote) avait un caractère poétique, épique ; elle négligeait la chronologie. L'histoire attique (Thucydide) était influencée par la rhétorique. L'historiographie péripatétique comportait un élément dramatique et pratique. Les historiens anciens ne s'occupaient que de faits concrets et d'histoire politique. Ils appliquaient la méthode annaliste, distinguant l'histoire du passé lointain (*annales*) de celle des temps proches.

Fr. Pfister, Zur älteren griechischen Historiographie und Chronologie : K XV 195-199. | I : Reconstitution de la chronologie d'Hécatée à propos de la généalogie de Deucalion. — II : Entre les années 480 et 431, qui sont les dates représentatives des trois tragiques et des trois historiens, Apollodore avait aussi retenu comme date symbolique l'année 456, qui représente le milieu de l'intervalle.

Histoire générale, préhistorique, histoire de peuples divers.

Clermont-Ganneau, Le conseil des Trente à Carthage : JS 1921 223-229. | Un fragment de tarif de sacrifice, rapproché du tarif de Marseille, permet de reconnaître le conseil des Trente dont parle Tite-Live xxx 16,3 et 42-24.

F. Hartmann, « Germanus » : G 1918 1 32. | Tacite est le premier qui applique ce nom à un peuple distinct, tandis qu'avant lui Posidonius et César ne voyaient dans les *Germani* que des Celtes « de race pure ».

G. Pellegrini, La stazione preromana di Rotzo sull' altipiano dei Sette Comuni Vicentini : AIV LXXV, 2 105-155. | Les fouilles exécutées depuis le xviii[e] s. (Dal Pozzo) attestent à Rotzo comme à S. Anna del Faedo l'existence d'une population rude, sauvage, montagnarde, distincte des Vénètes plus civilisés de la plaine, et conforme à ce que nous disent les écrivains grecs et romains des populations Rhétiques.

M. Piroutet, Contribution à l'étude des Celtes : An XXIX 213-249. | Les véritables Celtes sont ceux mentionnés par Hécatée de Milet au vi[e] siècle, qui ont élevé de nombreux tumulus dans la période récente de Hallstatt en Bourgogne, en Franche-Comté, en Alsace et sur le plateau Suisse, où des restes de poteries grecques permettent d'établir l'existence de relations commerciales dès le vii[e] siècle par l'intermédiaire des Grecs de Provence. Les Celtes mentionnés par Hérodote comme vivant aux sources du Danube et s'étant avancés jusqu'au littoral occidental de la péninsule hispanique sont identifiables avec ceux d'Hécatée. Les richesses renfermées dans les tombeaux et les découvertes archéologiques témoignent qu'ils avaient atteint l'apogée de leur puissance au moment où ils étaient en relations avec les Grecs.

R. Wagner, Die Germanen und ihr Land in den Schriften der Alten : KBW 1918 193-214. | Relevé des travaux qui ont été publiés sur les Germains dans l'histoire, jusqu'au livre capital de R. Kunze, qui demande encore à être complété sur quelques points (époque chrétienne, archéologie).

Histoire grecque et hellénistique.

R. J. Bonner, The Megarian decrees : CPh 1921 238-245. | Les conclusions de Busolt (*Griech. Gesch.*, III, p. 811) sont acceptables, sauf pour la date (433) qu'il assigne à l'exclusion des Mégariens du marché attique.

V. Costanzi, La pace fra Antigono e i dinasti coalizzati contro di lui nel 311 : AUT 1916, fasc. 4 1-20. | Le résultat de la guerre avait été négatif, ce qui explique la reconnaissance par Antigone de Séleucus comme souverain des provinces orientales, la renonciation de Lysimaque à la Phrygie, de Ptolémée à la Syrie, et l'abandon de la Cappadoce à Antigone. La paix n'est qu'un armistice, Antigone ne pouvant se résoudre à l'échec de son plan de reconstituer l'empire d'Alexandre.

M. Holleaux, L'expédition de Philippe V en Asie (suite) : REA 1921 181-212. | Le texte de Polybe et les quelques renseignements fournis par Diodore, Appien et Tite-Live, permettent de se représenter la suite des opérations conduites par Philippe en pays Carien et dans la Peraia, ainsi que celles dirigées contre Iasos et Bargylia, moins bien les succès d'Euronos, de Pédasa et de Stratoniké.

Id., Etudes d'histoire hellénistique. L'alliance de Rome et de l'Achaïe : REG 1921 400-422. | L'auteur défend contre Täubler la date de 196 pour le traité d'alliance (foedus, societas, συμμαχία) achéo-romain. Les peuples grecs, membres de la Symmachie macédonienne, qui avant 197 relevaient directement de la Macédoine, ne pouvaient point devenir par traité les alliés de la République. Toutefois, les nations qui, bien que comprises dans la Symmachie, étaient demeurées en théorie indépendantes de Philippe, c'est-à-dire l'Epire, l'Akarnanie, la Béotie, l'Achaïe, furent rattachées au peuple romain par des liens d'alliance.

U. Kahrstedt, Sparta und Persien in der Pentekontaetie : H 1921 320-325. | Les adversaires de Salamine ont dû nécessairement conclure un traité de paix ; il semble que ce soit Pausanias qui en ait été chargé aux environs de 470.

P. Kavvadias, La confédération achéenne d'après des inscriptions d'Epidaure ; cf. Epigraphie.

E. Kornemann, Die letzten Ziele der Politik Alexanders des Grossen : K XVI 209-238. | Ed. Meyer et J. Kaerst voient en Alexandre trop le conquérant, pas assez le politique. Si l'on peut dire qu'en mourant il n'avait rempli que la moitié de sa tâche, c'est en ce sens que, satisfait de ses conquêtes terrestres, il visait à les couronner par une domination maritime qui aurait été le fondement d'un impérialisme économique.

C. F. Lehmann-Haupt, Pausanias, Heros Ktistes von Byzanz : K XVII 59-66. | Le texte de Justin (ix, 1, 3) sur la fondation de Byzance s'explique si on admet que les honneurs de « heros ktistes » avaient été conférés à Pausanias.

Id., Der Sturz des Pausanias, des Themistokles und des Leotychidas : K XVII 66-63. | Partant d'une confusion attribuée à Justin (entre les 7 ans d'occupation de Byzance et les sept années écoulées entre le départ et la mort de Pausanias), l'auteur tente de rétablir toute la chronologie depuis la royauté de Leotychidas jusqu'à la mort de Thémistocle (491-449).

A. G. Roos, Chronologisches zur Geschichte der Dreissig : K XVII 1-15. La date admise par J. Beloch et Ed. Meyer pour la prise de pouvoir des Trente ne s'accorde ni avec le texte d'Aristote ('Αθην. πολ. 35, 1) ni avec les données des autres sources. Les faits s'expliquent correctement si l'on admet pour la durée de leur établissement : début de 404 — mars 403.

Fr. Schachermeyr, Das Ende des makedonischen Königshauses : K XVI 332-337. | Les discordances que Justin présente avec d'autres sources (xiii, 8, 5 ; xiii, 6,1 ; et surtout xv, 2, 3) résultent de confusions dans la reproduction des noms propres fournis par Trogue Pompée.

G. Scholz, Die militärischen und politischen Folgen der Schlacht am Granikus : K XV 199-214. | Politiquement, la bataille du Granique marque le début de l'occupation de la côte asiatique, qui détermine les bouleversements dans les gouvernements locaux ; militairement, elle est le point de départ des événements qui se déroulent de 333 à 331 : Granique-Milet-Halicarnasse.

Fr. Stählin, Die Phthiotis und der Friede zwischen Philippos V und den Aetolern : Ph 1921 199-206. | Avant 206, les Etoliens réclamaient la Thessalie et l'Achaïe ; il semble qu'à la paix de 206 ils aient abandonné leurs prétentions sur la Thessalie, à condition que Philippe leur abandonnât la Phthiotide.

Histoire romaine et italique.

M. Cary, A forgotten treaty between Rome and Carthage : JRS 1919 66-77. | Philinus a raison d'affirmer, et Polybe conteste à tort qu'il y ait eu un traité antérieur aux guerres puniques interdisant aux Romains et aux Carthaginois d'intervenir dans les affaires de Sicile et resp. d'Italie. Le traité fut conclu en 306, et des explications mêmes de Polybe il ressort que, loin d'être aboli par les négociations de la guerre de Pyrrhus, il était encore en vigueur au temps de la 1re guerre Punique, ce qui donne une valeur nouvelle à l'occupation de Messine en 264.

E. Ciaceri, Intorno alle relazioni fra Roma e l'Egitto al tempo dei Lagidi : AIV LXXV, 2 927-973. | Le royaume d'Egypte dura autant que la république romaine ; c'est que les relations entre les deux pays n'étaient pas de caractère politique, régies par des traités et des engage-



ments ; les Lagides, sans esprit militaire, se pliaient bénévolement à la politique romaine ; le pays fut conquis par l'amitié plus que par les armes.

Id., Agrippa I° e la politica di Roma verso la Giudea : AIV LXXVI 687-724. | Insignifiante en soi, l'histoire de ce prince est une illustration de la politique romaine : Auguste, en plaçant la Judée sous la dépendance politique de Rome, lui laissait une autonomie religieuse et morale sous le gouvernement d'un prince indigène : le règne d'Agrippa I représente un compromis qui marque la dernière période de paix dans l'histoire de la Judée.

A. Degrassi, « Aurellius » : ATh 1921 292-239. | Caracalla est le premier qui donne cette forme à son gentilice d'adoption ; après l'extinction de la famille de Septime Sévère, l'ancienne forme du nom reparaîtra.

H. Dieckmann, Die effektive Mitregentschaft des Tiberius : K XV 339-375. | Les témoignages littéraires, la chronologie, les documents épigraphiques contemporains, tout confirme que seule l'année 14, avènement de Tibère, fait date ; l'association de Tibère au gouvernement en 13 n'a été qu'un acte politique d'Auguste, et ne constitue pas effectivement une transmission de pouvoir.

J. Dobias, Etude sur les expéditions illyriennes d'Octavien en 35-33 av. J.-C. : LF 1921 65-75, 213-223. | Les tribus soumises par Octavien résidaient le long de l'Adriatique, en Dalmatie. Aucune n'habitait en Bosnie ou Serbie occidentale.

J. Groag, Prosopographische Beiträge : JAIW XVIII (Beiblatt 256-280). | Identification du « polyonyme » de Tibur : Q. Pompeius Sosius Priscus, consul en 169 ; — de Bassaeus Astur, fils du praeses d'Arabie au IIIe siècle.

Id., Studien zur Kaisergeschichte : —

— I : WS 1918 9-20. | Explication des inscriptions CIL VI 31034 et 32445, qui contiennent les listes de kalatores pontificum et flaminum du temps de Trajan.

— II : Ibid. 20-45. Le discours du Ps. Aristide Εἰς βασιλέα fut adressé à l'empereur Philippe l'Arabe. L'auteur est peut-être le sophiste Nicagoras qui composa, selon Suidas, un Πρεσβευτικὸς πρὸς Φίλιππον τὸν Ρωμαίων βασιλέα.

— III : Ibid. 1918 150-167. | Sur les mariages de Julie, fille d'Auguste, les motifs du départ de Tibère pour Rhodes, la cause de l'exil de Julie.

T. R. Holmes, Three Catilinarian dates : JRS 1918 15-25. | Contrairement aux calculs de John d'après les textes de Cicéron, Suétone et Dion, l'élection de 63 eut lieu le 23 septembre du calendrier julien (25 de l'ancien). — Dans *Catil.* I 1,1 *proxima nocte* est la nuit précédente, *superiore nocte* l'avant-dernière, la même que I 4, 8 *priore nocte* : la conspiration contre Cicéron est de la nuit du 7 novembre, et le discours du 8.

L. Holzapfel, Römische Kaiserdaten (suite) : K XV 99-121. | L'étude minutieuse des textes (Josèphe, Tacite, Suétone), et le commentaire historique permettent d'établir avec précision les dates des événements pendant les 47 jours qui séparent l'anniversaire de Vitellius de la bataille de Crémone.

Id., Römische Kaiserdaten (fin) : K XVII 74-93. | 4 : L'avénement de Vespasien doit être compté de l'hommage des légions d'Egypte (1er juillet 69) ; pour sa mort, les témoignages varient du 23 au 24 juin 79. — 5 :

Mort de Nerva : 27 janvier 98. Pour celle de Trajan, les divergences laissent supposer que l'événement a dû être tenu secret pendant quelque temps.

A. Langhammer, Die Schlacht bei Thapsus : K XVII 102-104. Maintient, contre les arguments d'ordre technique de G. Veith, et d'accord avec les textes, sa théorie d'une double bataille avec rôle prépondérant attribué à Labienus.

R. L. Laqueur, Cäsars Gallische Statthalterschaft und der Ausbruch des Bürgerkrieges : NJA 1921 233-250. | Les conclusions d'un article antérieur (ibid. 1920 241-255) permettent de mettre d'accord Hirschfeld et Holzapfel l'un avec l'autre, et l'un et l'autre avec le témoignage de Cicéron sur la prolongation de 5 années du proconsulat de César : la lex Vatinia n'avait prévu pour l'année 55 que la nomination d'un successeur, mais le terme de l'an 50 était fixé par la lex Pompeia. César ne conteste pas que ses deux quinquennats soient à terme en 50 ; il réclame du Sénat le droit de rester dans sa province au delà du terme jusqu'après les élections.

Id., Scipio Africanus und die Eroberung von Neukarthago ; cf. Textes, Polybius.

E. T. Sage, Cicero and the agrarium proposals of 63 B. C. : CJ XVI 230-236. | L'étude des Catilinaires éclaire la politique de ce temps ; l'échec de la loi agraire de Rullus fournit la preuve que le Sénat, soutenu par Cicéron, n'a pas de politique économique, et ouvre la porte à la tentative de solution anarchique de Catilina.

G. de Sanctis, Rivoluzione e reazione nell' età dei Gracchi : A & R 1921 209-237. | Recherche, comme A. Manzoni l'a fait pour la Révolution française, quels sont les premiers actes qui, dirigés contre l'ordre de choses établi, contenaient en germe toute la révolution, et d'autre part comment ils devaient manquer leur but le jour où la souveraineté populaire n'apparut plus comme soutenue par la volonté du peuple.

W. Soltau, Wie gelang es Rom so schnell, Mittelitalien zu romanisieren ? ZöG 1914 97-114. | Suite de l'article « Wie gelang es Rom, Italien zu unterwerfen ? » (N. Jahrb. f. Philol. 1896 II, 164 ss.) : diffusion de la langue, expulsion de la population indigène, dislocation des tribus soumises, application des lois relatives à l' « ager publicus ».

Id., Die römische Konsulliste : ZöG 1914 865-890. | Exposé des études modernes sur les fastes ; il faut distinguer entre la liste des éponymes, qui est ancienne et authentique, et les listes ajoutées postérieurement par les annalistes, qui sont de moindre valeur.

E. von Stern, Zur Beurteilung der politischen Wirksamkeit des Tiberius und Caius Gracchus : H 1921 229-301. | L'étude des sources, à la faveur des travaux de Ed. Meyer, Schwartz, Kornemann, Felsberg, conduit à voir en Tiberius un théoricien influencé par la conception grecque de la souveraineté populaire directe, mais étranger aux réalités de la politique, en Caius un idéologue passionné qui s'est mépris sur le choix des moyens.

Histoire byzantine.

J. B. Bury, Iusta Grata Honoria : JRS 1919 1-13. | La date attribuée par Marcellin (434) à la « faute » d'Honoria est erronée ; c'est en 449 (à 31 ans), que se place l'aventure avec Attila. Honoria n'est pas la fille dévergondée de la tradition, mais une ambitieuse qui sert habilement Attila contre Valentinien.



R. Cessi, Marcellino e l'opposizione imperiale romana sotto il governo di Maioriano : AIV LXXV, 2 1475-1490. | Etude historique du rôle de Marcellinus après la mort de Valentinien : son rôle dans les rapports entre l'Orient et l'Occident.

Id., Egidio e l'opposizione imperiale romana nelle Gallie : AIV LXXVI 117-130. | Rôle d'Egidius comme comes des provinces gauloises septentrionales, et comme magister militum et souverain indépendant de fait, sinon de droit, jusqu'à sa mort en 463.

C. Lehmann-Haupt, Pausanias, Heros Ktistes von Byzanz ; cf. Histoire grecque.

E. Stein, Die Abstammung des ökumenischen Patriarchen Germanus I : K XVI 207. | Un rapprochement de textes permet d'établir que Germanus, César en 582, était petit-fils de Germanus, frère de Justinien I.

B. Histoire régionale et topographie.

Generalia, Varia.

H. Basset, La Libye d'Hérodote d'après le livre de M. Gsell : RAf LIX 293-305. | Les renseignements fournis par Hérodote IV, 166-195, II 31-33 IV 42-43, bien que fort schématiques, ne sont pas dépourvus d'exactitude. La répartition qu'il a faite de la Libye en trois zones horizontales se rapproche de la division aujourd'hui classique en Tell, Haut-Plateaux, Sahara. Il a noté des traits de mœurs qu'il a mal interprétés, il est vrai, mais que l'on retrouve encore actuellement chez certaines populations du pays. Une de ses grandes erreurs a été d'avoir cru à l'origine occidentale du Nil. Quant aux récits des marins phéniciens, M. Gsell démontre qu'il n'y a aucune bonne raison de les tenir pour inexacts.

J. Carcopino, Les « castella » de la plaine de Sétif ; cf. Archéologie.

L. Chatelain, Les ruines romaines découvertes à 60 km. au sud de Fez ; cf. Archéologie.

G. M. Columba, Aigaion : MAN 1918 I 1-35. | La mer Egée, jusqu'au IVe s. av. J.-Ch., comprend toute l'étendue entre la Grèce et l'Asie Mineure d'une part, la Thrace et la Crète d'autre part. C'est après cette date que le nom est limité à la moitié Nord de l'Archipel : les Romains distingueront « mare Macedonicum » au Nord et « mare Graeciense » au Sud. L'usage de ces différentes dénominations a été influencé par la littérature et par l'histoire politique. L'origine du mot, rapportée par les anciens à la chèvre (αἴξ), peut être cherchée dans le mot qui désigne un courant rapide (αἰγίς αἰγαί). — En appendice, examen des textes où apparaissent les expressions : *Aex* et *Aegaeus sinus* (Solinus), Αἰγαῖον (Hérodote), Αἴγας, αἰγίς, αἰγαί.

Fr. Netolitzky, Das Festland vor der Atlantisinsel Platons : PhW 1921 1221-1223. | La légende de l'Atlantide est liée à l'histoire du commerce des métaux avec l'Europe occidentale, et représente un moment de la découverte de l'Europe. La côte qui fait face à l'Atlantide ne peut être que le rivage européen de l'Atlantique.

L. Rey, Observations sur les premiers habitats de la Macédoine ; cf. Archéologie.

J. Schnetz, Arabien beim Geographen von Ravenna ; cf. Textes, Rauennas.

J. Sölch, Historisch-geographische Studien über bithynische Siedlun-

gen ; Nikomedia, Nikäa, Prusa : BJ 1920 263-337. | Exposé des vicissitudes dues à des circonstances historiques (époque romaine et byzantine) et géographiques (situation dans les trois golfes de la mer de Marmara).

A. Vincent, L'Escaut : RUB 1921-1922 XXVII 414-431. | Le nom représenterait, d'après les résultats d'une étude toponymique de la région, un reste de la langue parlée avant l'arrivée des Celtes. Prononcé par des bouches gauloises, romaines, romanes, thioises, il a subi des changements multiples (latinisé en *Scaldis* par César), et a été utilisé à toutes les époques pour former quantité de noms géographiques appliqués à des lieux voisins.

Monde grec.

T. W. Allen, Notes on greek geography : CR 1921 107. | Correction de l'auteur à son « Homeric Catalogue » p. 108 : c'est des Hellènes qu'Hérodote dit qu'ils avaient habité la Phthiotide.

Fr. Bilabel, Der griechische Name der Stadt El-Hibe : Ph 1921-421-425. | Le nom de 'Αγκυρών, révélé par un papyrus, doit être entendu comme un nominatif, le sens (place pour ancrer) répondant assez bien à celui du nom égyptien correspondant qui signifie « demeure, dépôt ».

A. N. Georgiadis, Liste des dèmes connnus de la région d'Erétrie : AE 1916 49-61. | Cf. *Inscr. gr.* XII, IX.

P. M. Meyer, Königseid von vier Flottensoldaten der Nesioten-Landsmannschaft aus dem Jahre 159 vor Chr. : K XV 376-381. | Un papyrus de la Bibliothèque de Hambourg (n° 333) montre qu'au IIe siècle l'Égypte avait gardé des relations avec les Νησιῶται, qui fournissaient un contingent pour la flotte ptolémaïque.

L. Renaudin, Note sur le site d'Asiné en Argolide : BCH 1921 295-308 et pl. VIII-XII. | Renaudin a retrouvé l'emplacement exact de la vieille cité d'Asiné, nommée par Homère, au S.-E. de Nauplie, près de Port-Tolon, au lieu dit Kastraki. Il décrit les ruines de l'enceinte et de la ville, et publie différents fragments trouvés sur place.

F. Sartiaux, Fouilles de Phocée : CREG 1921 XLIX-L. | L'auteur communique les principaux résultats de la nouvelle exploration qu'il a poursuivie à Phocée en octobre 1920. Il examine de près un texte essentiel de Nicolas de Damas (F.H.G. 3 fr. 53, p. 387) sur les premiers ioniens qui occupèrent le site, et commente le texte très important de Tite-Live XXXVII, 31 sur la topographie, et XXXVII, 21 sur l'île de Bacchium.

Id., Nouvelles recherches sur le site de Phocée : CRA 1921 119-129. | Dans la région antérieurement explorée, des découvertes nouvelles établissent l'existence d'une grande aire archéologique continue de 1 km. sur 400 m. où s'élevait certainement une grande partie d'une ville hellénistique et romaine. Sur le promontoire, découvertes qui se rapportent à l'époque de la fondation de la ville par les premiers colons ioniens ; les terrassements font penser que ce n'est qu'assez tard que le promontoire a été élargi pour y aménager une véritable petite cité. Le site de Phocée d'après les textes : Strabon (XIV, 1, 3), Nicolas de Damas (Müller, *Fr. Hist. Graec.*, t. III, 53, 385), Hérodote (I, 163), Tite-Live (XXXVII, 31).

Monde romain.

J. Baillet, Marc-Aurèle, Lucius Verus et le Gouverneur Catulinus à Thèbes d'Égypte : CRAI 1921 58-64. | La critique approfondie des inscriptions qui avaient fait mettre au nombre des grands personnages



visiteurs des Syringes les empereurs Marc-Aurèle et Verus, et au nombre des fonctionnaires romains en Égypte l'ἐπιστράτηγος Catulus, prouve que les conclusions ont été trop hâtives, que les personnages d'Aurèle et de Verus ne sont pas les empereurs, et qu'il faut remplacer le nom de Catulus par celui de l'ἡγεμών Θηβαΐδος Lucius Aurelius Catulinus.

F. Bleckmann, Die erste syrische Statthalterschaft des P. Sulpicius Quirinus : K XVII 104-110. | Témoignages et inscriptions permettent de dater les principaux événements de la carrière de ce personnage entre 12 av. et 6 ap. J.-Ch., en particulier son premier gouvernement de Syrie (11-10 ou 11-9), mais sans servir de confirmation au rapport de St-Luc (ch. 2) sur le recensement contemporain de la naissance de Jésus.

Id., M. Seruilius (*Pros. Imp. Rom.* III S. 226, n. 419) : K XVII 111. | D'après l'inscription indiquée, le personnage semble avoir été emmené en Syrie par Quirinus comme « praefectus exercitus ».

Id., Volumnius (*Pros. Imp. Rom.* III S. 479, n. 639, 640) : K XVII 111-112. | Josèphe a confondu le Romain Volumnius avec le subordonné de Saturninus, gouverneur de Syrie.

O. Cuntz, Ein Reskript des Septimius Severus und Caracalla über die centonarii aus Solva : JAIW XVIII 98-114. | Document daté du 14 oct. 205. Le fait même qu'un texte de loi ait été trouvé dans cette région et la forte proportion de noms romains sur la liste annexe atteste l'état de romanisation avancé de la province.

J. Dräseke, Römisches aus Soden am Taunus : WKPh 1915 978-982. | Quelques restes archéologiques et une trouvaille de monnaies atteste que la région a dû être exploitée pour ses eaux jusqu'au milieu du IIIe s.

R. Egger, Die Zerstörung Pettaus durch die Goten : JAIW XVII (Beiblatt 253-266. | La tradition qui attribue aux Goths la destruction de Poetovio-Pettau repose sur une interprétation inexacte des Actes du Concile d'Aquilée ; l'évêque Valens avait dû quitter la ville avant 378 et n'a pu être en contact avec les Goths.

O. Engelhardt, Zur Frage des Schlachtfeldes im Teutoburger Walde : WKPh 1915 1047-1049. | Si on fait abstraction du récit de Dion Cassius, qui écrit 200 ans après l'événement, il n'est pas interdit de reconnaître dans le champ funéraire de l'Arnsberger Wald les traces de la défaite de Varus.

T. Frank, Placentia and the battle of the Trebia : JRS 1919 202-207. | On peut accepter telles quelles les données de Tite-Live et de Polybe sur le lieu de la bataille, qui ont donné lieu aux 32 [sic] discussions mentionnées par Kromayer, si l'on admet que l'un et l'autre utilisent Fabius, qui écrivait quand Placentia était à l'est de la Trébie, à environ 15 milles de la ville fondée en 190.

J. Fuchs, Die Schlacht an der Trebia : Zöb 1914 193-222. | Discussion d'un chapitre de *J. Kromayer* : Antike Schlachtfelder. La reconstitution de K. est trop subjective ; il faut la corriger par l'interprétation des sources.

C. Jullian, Notes gallo-romaines : REA 1921 213-218. | 1° Le nom des localités de Pont-Chartrain est en rapport étroit avec les routes romaines et l'entrée de ces routes dans la cité de Chartres ; il désigne des lieux frontières de cette cité. — 2° La situation géographique des « Icoranda » celtiques permet de conclure que *randa* signifiant « limite », *ica-*, *eca-* est le thème celtique correspondant à *aqua*.— 3° Tout chef-lieu de civitas était à l'époque romaine et probablement dès l'époque gauloise réuni par une voie directe à tous les chefs-lieux voisins.

Id., L'« Albis » chez Claudien : CRAI 1921 250-253. | L'Albis chez Claudien est non pas l'Elbe, mais l'Alpe de Souabe, voisine de la Gaule.

E. Kjellberg, C. Iulius Eurykles : K XVII 44-58. | L'étude des témoignages relatifs à ce Spartiate contemporain d'Auguste montre comment il a contribué à fortifier le principat en Grèce, et éclaire la politique d'Auguste vis-à-vis des provinces et des États clients.

K. Lehmann, Das Schlachtfeld von Cannä : K XV 162-178. | Il faut réviser le jugement de Kromayer (Antike Schlachtfelder) : la nature du terrain a été de grande conséquence pour le choix du champ de bataille par les Romains.

H. Lehner, Zur Grabinschrift des M. Caelius in Bonn, etc. : WKPh 1915 1125-1126. | Maintient son interprétation, que M. Caelius est mort à la bataille perdue par Varus, et que deux légions avaient leurs quartiers à Strasbourg et à Vindonissa à la mort d'Auguste. — A la suite de cet article, *Knoke* fait des réserves sur les deux points.

J. Loth, Le gaulois *turno-* dans les noms de lieux : REA 1921 111-116. | De l'examen de la situation géographique de nos Tournon, Tournay, Tourny, etc... il résulte que le mot en gaulois a le sens d'éminence. Donc les « Turnacum, Turnacium » de Gaule ne dérivent pas du gentilice Turnus comme le voulait Holder à la suite de d'Arbois de Jubainville, mais du gaulois *turno-* ; les langues néo-celtiques ne connaissaient pas le mot.

G. Macdonald, The Agricolan occupation of North Britain : JRS 1919 111-138. | L'examen des camps romains de Inchtuthil, Ardoch, Camelon, confirme les conclusions suggérées par les travaux de Curle sur Newstead et les témoignages numismatiques. Après le raid d'Agricola, le centre et le sud de l'Écosse continuèrent de recevoir des garnisons pendant trente ou quarante ans ; l'abandon de l'Écosse dut faire partie du système de défense des frontières d'Hadrien ; l'établissement du « limes imperii » fut accompagné d'un regroupement des forces romaines dans le nord de l'Angleterre. L'examen des noms de villes latinisés dans Ptolémée indique approximativement l'extension de la domination en Écosse.

R. K. McElderry, Vespasian's reconstruction of Spain : JRS 1918 53-102. | Vespasien réorganise l'armée en diminuant le nombre des garnisons de légions et en assurant le recrutement sur place, la vie municipale en accordant largement la latinitas et en créant de nombreuses civitates ; il construit des routes, augmente les revenus, développe l'agriculture, le rendement des mines, assure à tout le pays une prospérité sans exemple. — Addenda : JRS 1919 86-94. | 1. Il est vraisemblable que Vespasien abolit les « dioeceses » en ce qui concerne l'administration juridique, et qu'un officier de justice suffit à toute la province jusqu'au jour où les progrès de la civilisation dans le N.-E. exigèrent un fonctionnaire spécial. — 2. Après Forum Iulii, la base des opérations navales semble avoir été Barcino (Barcelone) : Granianus est praefectus orae maritimae. — 3. Une contradiction entre Pline et Ptolémée s'explique si l'on admet que Vettoina était à cheval sur la Citerior et la Lusitania.

A. Merlin, Le fortin de Bézéreos sur le limes tripolitain : CRAI 1921 236-258. | Découverte à Mohamed Ben-Aïssa par le colonel Donau de deux inscriptions établissant : 1° qu'à cet endroit s'élevait le fortin destiné à la défense de la citadelle de Bézéreos, située semble-t-il, à 30 km. plus au sud ; 2° que la fondation de Bézéreos et du fortin remonte à Com-

mode, et fait partie d'un plan de défense suivi par l'empereur en Tripolitaine, continué par Septime Sévère, Caracalla et Alexandre Sévère.

E. Pais, Per la storia di Telesia e di Teanum Sidicinum. Spigolature epigrafiche: AAN 1918, 1 111-131. | La colonie fut « deducta », d'après le *Liber coloniarum*, au temps des triumvirs, d'après les documents épigraphiques, à l'époque de Sylla ou des Gracques (il y a d'autres exemples d'une double « deductio »). Elle apparaît comme fédérée à Bénévent. — Teanum était « colonia Iulia » avant d'être la « colonia Augustea » mentionnée comme telle dans le Lib. colon.

H. Philipp, Emendationes geographicae : PhW 1921 647-648. | *Diod.* XXIX, 90, 4: au lieu de *Cesennia*, *Serennia*, garder la leçon ancienne *Aesernia* (cf. Liv. x, 31, 2). — Cic. *Ad Quint. fr.* II, 5, 3 *Labro* = [Sca]labro. — Le *Sestrae* de Kiepert (*Sestiae* ou *Sextiae* des Itinéraires) cacherait un *ad Aesim* (?).

L. Poinssot, Un domaine impérial voisin de Thibursien Bure : CRAI 1921 324-327. | Le domaine des deux Augustes visé par l'inscription d'une borne trouvée à Argoud-el-Mékesse devait être une dépendance des grands saltus du voisinage, principalement affectée à la vente de leurs produits, à côté d'un important nœud de routes.

Id., C. Julius Asper, proconsul d'Afrique : CRAI 1921 333-336. | Une inscription trouvée à Carthage, qui donne le gentilice d'Asper, confirme l'identification de C. Julius Asper, consul pour la seconde fois en 212, avec le proconsul Asper dont parle Tertullien (*Ad Scapulam*, 4).

W. M. Ramsay, Studies in the roman province Galatia ; cf. Histoire religieuse.

A. Solari, Il presidio legionario della Spagna durante l'impero : RIGI 1921 241-243. | Vers 79 la garnison espagnole est réduite à la VII Gemina, dont des détachements se trouvent en Bétique et en Lusitanie, à Hispalis et Emerita.

J. Soyer, Identification de Vellaunodunum, oppidum Senorum : BATH 1921 38-51. | L'étude des cartes et plans anciens et modernes de la région comprise entre Sens et Orléans conduit à affirmer que le nom de Vellaunodunum, oppidum pris par César avant le siège d'Orléans (VIII 11, 14), s'est perpétué sous la forme Villon, nom de deux hameaux de la Commune de Montargis ; Villon vient de la variante Vellaudunum qu'offrent certains manuscrits et que gardent certaines des éditions des Commentaires.

Id., Les « Basilicae » de la « Civitas Carnutum » et de la « Civitas Aurelianorum » : REA 1921 219-220. | Les quatre communes d'Eure-et-Loir et du Loiret du nom de Bazoche doivent certainement ce nom à des *basilicae* (sorte de halles) où se tenaient d'importants marchés à la frontière des deux *civitates*.

L. R. Taylor, The « Latina colonia » of Livy XI 43 : CPh 1921 27-33. | La colonie fondée en 180 doit être rapportée à Pise même ; celle de 177 (XII 13, 4-5) est de Luna (*Luca* Vell. I 15, 2 est une leçon fautive).

Id., Labienus and the status of the Picene town Cingulum : CR 1921 158. | Le nom de Labienus est associé par Cicéron (*Pro C. Rab.*) à une *praefectura* du Picenum qui ne peut être que Cingulum (Sil. Ital. x 34). Le Labienus de Catulle (94 et passim) n'avait à Firmum (114) qu'une propriété (cf. Frank, Amer. J. of Philol., 1919).

J. Toutain, Comment la période gallo-romaine est jugée dans la nou-

velle Histoire de la Nation française de G. Hanotaux : PA VI 175-177. | G. Hanotaux aboutit par des voies différentes aux mêmes conclusions que J. Brunhes ; la période gallo-romaine de notre histoire nationale en est l'époque décisive et féconde.

Id., Notes sur l'Alsace gallo-romaine d'après les dernières découvertes et les plus récents travaux : PA VI 145-161. | Strasbourg gallo-romain d'après les articles parus dans l'« Anzeiger für Elsässische Altertumskunde » en 1909-1919 ; au premier camp militaire d'Argentoratum, succédèrent au cours des siècles trois camps entourés de remparts de pierre ; l'enceinte du dernier camp a été repérée sur presque tout son développement. Dès l'origine le Champ de Mars s'installa à l'Ouest du Camp et les « canabae » primitives se groupèrent autour. Les corps de troupes les plus importants qui occupèrent la place sont l'Ala Treverorum et la légion VIII Augusta. Un aqueduc amenait l'eau des sources de Kuttolsheim (19km de Strasbourg). La plus ancienne nécropole se trouve à l'O-N-O du Castrum, mais la plus importante à l'O-S-O. Quelques trouvailles intéressantes ont été faites au cours des fouilles.

E. Vassel, Sur l'orthographe punique du nom de Thinissut : BCTH 1920 475-477. | La forme Thinissut d'une inscription romaine de Tinismut semble présenter une assimilation de l'*m* punique.

Pr. Verrengia, Vescia capitale degli Ausoni : RIGI 1920 241-262. | Le problème de l'origine, de l'histoire et de la localisation de la Vescia d'Hécatée n'a pas été élucidé par les modernes, de Flavio Diondo jusqu'à Mommsen ; l'examen des textes (Cicéron, Tite-Live), de la topographie du Vescinus ager, de la toponomastique (Vescianum, Vescini), des restes archéologiques, conduit à penser que la ville et la citadelle démantelées en 337 et détruites en 314 représentent la Vescia qu'avait vue Hécatée vers la fin du VIe siècle : entre Teano et Sessa, sur le mons Vescinus (Roccamonfina) d'Hygin.

A. T. Walker, Where did Caesar defeat the Usipetes and Tencteri? CJ XVII 77-86. | Il faut conserver le texte des mss., qui situe la bataille au confluent de la Meuse et du Rhin, en dépit des quatre objections de Holmes, qui substitue la Moselle à la Meuse.

Monde byzantin.

A. Hofmeister, Zur Geschichte Amalfis in der byzantinischen Zeit : BJ 1920 94-127. | Le Castrum d'Amalfi, nommé au VIe siècle, appartient au IXe siècle au duché de Naples, puis acquiert comme puissance navale et commerciale la prééminence, et devient au Xe siècle le principal centre maritime de la côte. Comites, praefecti et ducs d'Amalfi de 839 à 1100.

R. Janin, La Thrace byzantine : EO 1921 46-67 et 300-319 (suite). | I : Des croisades à la chute de Constantinople : Les croisades ; révolte des Bulgares et des Valaques ; empire latin de Constantinople ; guerre des Francs contre les Grecs et les Bulgares ; Kaloïan ; incursions des Turcs ; guerres civiles ; conquête turque.

Id., Id., II : Histoire locale depuis la première invasion turque jusqu'à la conquête (1071-1337) : population ; administration civile ; organisation ecclésiastique.

Id., La Bithynie sous l'empire byzantin : EO 1921 168-182. | Histoire du Ve siècle à la première invasion turque : ethnographie de la Bithynie ; organisation civile ; les moyens de communication ; organisation ecclésiastique ; monachisme.

E. Stein, Beiträge zur Geschichte von Ravenna in spätrömischer und byzantinischer Zeit : K XVI 40-71. | 1 : Essai d'établissement d'après Agnellus d'une chronologie des évêques de Ravenne de la fin du ɪvᵉ au milieu du vɪɪɪᵉ siècle ; corrections à la chronologie de Hartmann. — 2 : Organisation municipale de Ravenne du ɪvᵉ siècle à la fin de l'Empire romain d'Orient (571). Ravenne atteint l'apogée de sa prospérité, qu'elle devait à une situation politique exceptionnelle, au moment où partout ailleurs s'affirme le déclin de la puissance économique.

M. L. Wagner, Die Beziehungen der Griechentums zu Sardinien und die griechischen Bestandteile des Sardischen : BJ 1920 158-169. | Pendant la domination byzantine, le grec est la langue officielle, mais ne laisse de traces que dans les termes de chancellerie ; les mots de la langue courante dérivés du grec sont communs au sarde et aux parlers sud-italiques.

C. **Histoire sociale, économique, administrative.**

Generalia.

V. Costanzi, Le tribù genetiche nel mondo classico : AUT 1920 203-233. | La question de savoir si la tribu est une entité ethnique ou un élément de l'organisation de la cité se complique du fait qu'il s'agit toujours de populations apparentées au moment de l'émigration ; en tout cas les tribus (ioniennes, doriennes) préexistent à la constitution de l'État-cité. Les mouvements ethniques, rompant sans cesse l'unité des anciennes tribus régionales, obligent à créer de nouvelles circonscriptions, mais les anciennes divisions survivent, attestées par des traditions (répartition de certaines fonctions militaires ou sacerdotales à Sparte et à Rome.

W. Gemoll, Xenophon und das Völkerrecht : PhW 1921 236-239. | Le cosmopolitisme des premiers philosophes grecs avait préparé l'idée d'un droit des gens ; on en trouve l'expression chez Aristote, Démosthène, mais particulièrement nette chez Xénophon (*Mem.* IV, 4, 19). C'est seulement Gaius (Instit. I, 1) qui en donnera la formule.

K. P. Harrington, Wooing and the wooed : CJ XVII 132-140. | Pénélope, Circé, Didon, Médée, Ariane..., les héroïnes d'amour abondent dans l'antiquité, mais le sentimentalisme des prétendants tient infiniment moins de place que dans nos littératures modernes. C'est seulement au moyen âge, par exemple avec l'épopée de Waltharius, qu'apparait l'amour triomphant du chevalier.

H. Lamer, Das Rauchen im Altertume : JPLV 1918 47-60. L'antiquité gréco-latine n'a connu que les inhalations thérapeutiques ; seuls les Barbares fumaient pour le plaisir des herbes odoriférantes ou enivrantes.

M. Láng, Zur oskischen Frauentracht : JAIW XVIII (Beiblatt 233-252). | Le costume osque, dont l'élément principal est une sorte de robe collante, d'étoffe légère, est également éloigné des types grec, étrusque et romain ; on peut se demander s'il représente une survivance d'un costume italique primitif.

M. Mühl, Βάρβαροι φύσει πολέμιοι : PhW 1921 71-72. | Le mot d'Isocrate (*Paneg.* 184) se trouve quelques années plus tard chez Platon (*Rep.* v 470 c), ce qui peut être intéressant pour étudier les rapports entre les deux écrivains.

Id., Isocrates und die Völkerrechtsidee : PhW 1921 1078-1080. | Ce

n'est pas Xénophon (cf. ci-dessus W. Gemoll), mais Isocrate qui le premier a exprimé pour la première fois avec précision l'idée d'un droit international. Dans l'évolution de cette idée, il ne faut pas omettre Polybe.

W. *Otto*, Das « Tor der Audienzen » : H 1921 104-106. | Comme suite à un précédent article (H 1920 p. 222 ss.), l'auteur apporte de nouveaux témoignages qui confirment l'usage oriental de siéger à la « porte » de la maison, du palais, de la ville, pour présider à des affaires importantes.

C. Schuchardt, Die Anfänge der Leichenverbrennung : SPA 1920 499-521. | La crémation, qui est de règle à l'époque homérique, semble avoir son origine dans l'Europe centrale ; sa diffusion se place au début des grandes migrations qui aboutissent à établir la communauté indo-européenne ; elle constitue un nouvel élément de reconstruction ethnique préhistorique.

A. Solari, Delle antiche relazioni commerciali fra la Siria e l'occidente, I : In Roma e in Gallia : AUT 1916 fasc. 6 1-36. | La diffusion des Syriens en Italie et en Gaule, qui est le fait tant de l'esclavage que des relations commerciales, a exercé une influence notable sur les costumes (art de la mimique), l'art et la religion.

Id., I Siri nell' Emilia antica : RIGI 1921 165-167. | Les Syriens étaient banquiers et hommes d'affaires : une inscription du Ier siècle (CIL II p. 251) signale des Syriens près des mines d'argent de Malaga.

Civilisation grecque et alexandrine.

W. R. Agard, Some greek and french parallels : CJ XVI 237-242. | Les Français, qui ressemblent aux Grecs, sont bien faits pour les comprendre : vanité tempérée de moquerie d'eux-mêmes, bonne humeur, frugalité, liberté d'esprit et de conversation, courage conscient, passion de la justice plus que du devoir.

A. E. R. Boak, Greek and coptic school tablets at the University of Michigan : CPh 1921 189-194. | Transcription de deux tablettes de bois enduites d'une matière blanche sur laquelle on pouvait écrire à l'encre. L'une contient un exercice d'écriture (βαβ, βεβ, etc.), l'autre un exercice de calcul sur les cardinaux.

S. Casson, Ἀπόδειξις, « inventory », in Herodotus and Thucydides : CR 1921 144. | Il s'agit (Thuc. II, 72), d'un inventaire de gages destiné à assurer la neutralité en cas de guerre.

P. Cloché, L'importance des pouvoirs de la Boulè athénienne aux ve et ive siècles avant J.-C. : REG 1921 233-265. — Entre la Boulè du ve siècle et celle du ive il n'y a sur la plupart des points importants aucune différence réelle d'attributions. Les pouvoirs et le rôle du Conseil du ive siècle n'ont pas été ceux d'une assemblée insignifiante et méprisée. La Boulè des Cinq-Cents apparait comme un organe inférieur et subalterne, mais vivant d'une vie relativement autonome.

V. Festa, Sikinnis, Storia di un' antica danza : MAN 1918 II 35-75. | Dans Athénée les danses sont divisées en deux groupes : 1/ rythmiques, 2/ scéniques et lyriques ; entre les deux les danses aulétiques. La place qu'occupe la sikinnis est déterminée par Aristoxène : c'est la danse du drame satyrique et des satyres ; Pollux complète les renseignements empruntés par Athénée à Aristoxène : d'origine érotico-aprotopaïque, la sikinnis, sous l'influence du culte de Dionysos et du drame satyrique, devient la danse bouffonne que représentent les monuments figurés.

G. Glotz, L'épistate des proèdres : REG 1921 1-19. | Une série de pro-



babilités et d'indices nous autorise à penser que le décret d'Aristotélès, rendu en février ou mars 377, n'est pas éloigné du moment où les proèdres ont pris au conseil et à l'assemblée la place des prytanes.

W. *Göz*, Die Zahl der σιτοφύλακες in Athen : K XVI 187-190. | Une inscription de Priène confirme contre divers commentateurs la valeur du texte de Lysias 22, 8, qui suppose le chiffre de trois.

L. Heuzey, La chlamyde grecque ; cf. Archéologie.

J. W. Hewitt, The humor of the greek Anthology ; cf. Textes, Anthologia.

Kalchreuter, Griechisches Schulwesen in hellenistischer Zeit : KBW 1917 135-147. | Au temps où la culture grecque se répand par l'alexandrinisme, le gymnasion, où se donne désormais un enseignement d'État, jouit d'une organisation complexe, depuis l'enseignement du γραμματιστής jusqu'aux études supérieures de littérature, musique, mathématique, avec éducation physique et préparation militaire.

C. F. Lehmann-Haupt, Καθάπερ οἱ ἄλλοι Χαλκιδέης : K XVI 193-196. | On peut hésiter entre trois interprétations différentes du décret étudié par Kolbe, Kirchner, Lipsius (IG I sup. 27a), relatif à la répartition des impôts à Chalcis.

J. O. Lofberg, Trial by jury in Athens and America : CJ XVII 3-15. | Mêmes tares dans l'organisation des jurys américain et athénien : le rôle de juré est accaparé par des inaptes, qui jugent selon la passion et les circonstances ; le remède doit être cherché dans le sens de la cour des Quarante à Athènes, qui constituait un tribunal d'arbitres.

F. L. Lucas, Aeschylus und the hunting field : CR 1921 28. | Il y a dans *Agam.* 110-150 une trace de la superstition de chasse qui conduit à épargner le jeune gibier par dévotion à une divinité.

G. Lumbroso, Lettera al Prof. Calderini, I : Ae 1921 33-35. | L'ἀγοραστής de la cour de Ptolémée Philadelphe, dont la mention figure sur des inscriptions de vases alexandrins, est un intendant chargé de l'administration du palais, comparable au « comprador » de la maison chinoise.

Id., Id., II : Ae 1921 35-36. | Le titre de τιμώμενος qui figure sur le décret athénien de 190-180 avant J.-C. appartient à la « notitia dignitatum d'Alexandrie (cf. Liu. XL 54 ex honoratis Philippi).

W. Nestle, Der Pessimismus und seine Ueberwindung bei den Griechen ; cf. Philosophie.

P. Perdrizet, Miscellanea : REA 1921 280-288. | 3. Pour les Grecs, le fait d'avoir la poitrine velue (λάσιος, λάσιος, λάσιμος) était tenu pour un signe de force. L'expression moderne « poilu » doit son origine à une idée analogue.

Id., Copria. REA 1921 85-94. | Si l'on peut à la rigueur admettre que Κοπρεύς, nom du héraut d'Eurysthée dans l'Iliade, se rattache à κοπρών (fumier), il n'en est pas de même pour des noms apparentés qui se retrouvent fréquemment dans les textes grecs. Une autre explication est fournie par le γνώμων de l'Idiologue récemment publié. Ne pouvait être prêtre celui qui était ἐκ κοπρίας ; or nous savons qu'à Alexandrie et sans doute près de chaque ville grecque s'étendaient les terrains dénommés κοπρίαι ou κοπρών, où les nouveaux-nés étaient exposés. Les noms de κοπρῆς ou κοπρία, portés surtout par des esclaves ou des affranchis, rappellent sans nul doute leur origine. La même explication doit valoir pour les noms latins de la famille de Stercorius.

M. Platnauer, Eupolis, fr. 355 (Koch) : CR 1921 150. | ζῆλα (ζεῖλας) désigne une boisson fermentée autre que le vin.

G. Porzio, Il fondamento economico della più antica aristocrazia corintiaca (I Bacchiadi : ? — 610 circa A. C.) : AUT 1916, fasc. 3 1-106. | La stérilité du sol conduit Corinthe à être de bonne heure une ville industrielle (terres cuites, métaux, étoffes, teintures...) et commerçante : au temps de l'aristocratie, les relations commerciales s'étendent à la Grèce continentale, aux îles, à la côte de la mer Egée, à l'Asie Mineure et à l'Italie, prospérité attestée par le chiffre des esclaves (460.000 d'après Timée) ; Corinthe est devenue dans les dernières années de l'aristocratie un marché mondial.

O. Weinreich, Blutgerichte ἐν ὑπαίθρῳ : H 1921 326-331. | L'obligation de juger à ciel ouvert s'explique par la croyance à la vertu purificatrice du soleil et de la pluie.

Ch. H. Weller, An ancient league of nations : CJ XVI 360-362. | La ligue achéenne, dont de nouvelles inscriptions, trouvées à Epidaure par Cavvadias, font connaître les principales dispositions, a plus d'un point commun avec notre Société des Nations, et va même plus loin qu'elle en ce qu'elle prévoit une armée commune.

W. L. Westermann, The « uninundated lands » in Ptolemaic and Roman Egypt., Part II : CPh 1921 169-188. | Le propriétaire est passible de la taxe foncière, le fermier de la taxe sur les terres d'Etat. Le cultivateur, propriétaire ou fermier, tâchait d'éviter par les conditions de son contrat les charges qu'imposait la mise en rapport de l'ἄβροχος. Sur la partie qu'il pouvait irriguer artificiellement, le fermier des terres d'Etat acceptait souvent de payer la moitié de la taxe demandée pour l'ἄβροχος.

Civilisation romaine.

M. Bacherler, Die Namengebung bei den lateinischen Prosaikern von Velleius bis Sueton : WKPh 1915 1049-1056, 1075-1078. | Velleius s'écarte notablement de l'usage de Cicéron : il n'emploie les trois noms que pour les désignations officielles ; les nobles sont nommés par le praenomen et le cognomen ; dans l'ensemble, le prénom est le plus souvent omis, et la désignation par un seul nom n'est pas rare.

A. Becker, Alt-Römische « Zivilstrategie » oder Zeitgemässes bei Livius : ZG 1918 115. | Sur le sens actuel de l'avis donné par Paul Emile, au départ pour sa campagne victorieuse contre Persée : « croyez à mes communiqués » (Liv. 44, 22).

M. Besnier, Le commerce du plomb à l'époque romaine (suite) : RA XIII 36-76. | Les inscriptions des saumons estampillés de la Bretagne romaine permettent d'identifier cinq districts plombifères depuis l'estuaire de la Severn jusque vers York. L'extraction et l'exportation ont commencé au lendemain même de la conquête ; le plomb est pur, mais pauvre en argent ; Pline l'Ancien (*Nat. Hist.* xxxiv, 164), Strabon (iv, 2, 2), et surtout les vestiges d'exploitation antique (lingots estampillés) prouvent que la Gaule fournissait du plomb (Pyrénées orientales, Cévennes, Massif Central, Alpes). En Germanie, quatre lingots estampillés ont été découverts au voisinage du Rhin. Des onze lingots estampillés de Gaule et de Germanie, un seul (n° 42) doit être rapporté à un centre d'extraction gaulois ; les autres proviennent soit de Bretagne soit d'Espagne.

Id., Id. : RA XIV 98-130. | Les découvertes de lingots estampillés à Rome et en Italie éclairent toute l'histoire du commerce du plomb en



Occident sous la République et le Haut-Empire. Les mines d'Espagne ont été utilisées tout d'abord, puis celles de Grande-Bretagne et de Sardaigne. L'exploitation des gisements fut d'abord concédée à de simples particuliers, mais les empereurs substituèrent le système de la régie à celui de la ferme. Aucune inscription n'est postérieure au IIIe siècle. Désormais les provinces utilisèrent sur place les métaux tirés de leurs propres gisements ; quant à l'Italie, elle dut se suffire avec ce qui lui restait des stocks accumulés aux beaux temps de l'Empire et surtout sous les Antonins, moment le plus brillant de l'industrie des mines à l'époque romaine.

M. C. Besta, Pesca e pescatori nell' Egitto greco-romano : Ae 1921 67-74. | Rares pour l'époque ptolémaïque, les documents abondent pour l'époque romaine, et surtout pour le IIe-IIIe siècle après J.-C. ; la pêche apparaît organisée, avec corporations et intermédiaires, et joue un grand rôle dans la vie économique.

H. E. Burton, The elective system in the Roman schools : CJ XVI 532-535. | C'est vers le milieu du Ier siècle après J.-C. que s'introduit à Rome le système des programmes « électifs » rendus nécessaires par l'abondance des matières enseignées. Aux inconvénients que présente le système, Quintilien pense remédier par une pédagogie récréative.

R. Cagnat, Un très ancien calendrier romain : JS 1922 37-40. | Texte d'après le fasc. 4-6 des Notizie degli Scavi, 1921, et le commentaire de Mancini. Bien que très fragmenté, il est d'un haut intérêt parce qu'il comble une lacune importante pour les années 130 à 111 et qu'il contient des fêtes nouvelles pour nous.

J. Carcopino, La table de Veleia : REA 1921 287-303. | La table de Veleia domine l'histoire sociale de l'empire romain, en l'étudiant sur place, F. G. de Pachtère a reconstitué la formation des domaines des anciennes familles et l'établissement rapide des familles récentes. Il a ensuite étudié le fonctionnement de l'emprunt et le système des avances faites aux propriétaires pour la culture de leur terre, l'effort considérable de Trajan pour arrêter le dépeuplement des campagnes, effort continué aux IIe et IIIe siècles, la politique d'Hadrien, les dernières tentatives pour obliger au retour à la terre. [Sur la table de Veleia, cf. aussi ci-dessous : Droit, E. G. Hardy.]

E. Cocchia, I « iudices decemuiri » e la loro funzione giudiziaria ; cf. Droit.

H. Colot, A propos de l'exploitation du minerai de fer à l'époque gallo-romaine : RA XIII, 1 127-131. | Près du bois du Quartier à l'Est de Nuits-sous-Ravières (Côte-d'Or), la découverte d'un haut-fourneau gallo-romain complètement insoupçonné jusqu'ici explique la présence, sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine à 400m au Nord, de nombreux vestiges de crasses de forge mélangées à des clous de toutes formes ; la fouille de cette station apporterait peut-être les éclaircissements tant cherchés sur la ferronnerie gallo-romaine.

F. H. Colson, Quintilian and the « chria » in ancient education ; cf. Quintilianus.

Ch. E. Cullen, The roman revenue system : WUS 1921 201-242. | L'histoire des revenus romains fait apparaître leur accroissement et les mesures prises pour y parer plutôt qu'un effort pour en améliorer l'organisation. Inventaire des diverses sources de revenus suivant les

périodes : période des rois, période républicaine jusqu'en 167, puis de 167 à 50, période impériale.

R. Egger, Eine Darstellung des lusus iuuenalis : JAIW XVIII 115-129. | Un relief de Virunum, au musée de Klagenfurth, qui représente une scène de « lusus iuuenalis ». atteste que cette institution d'Auguste, après un siècle et demi, avait pénétré très avant dans les provinces.

A. Ferrabino, Le imposte dirette dei Romani in Sicilia : A & R 1921 194-201. | Le livre de J. Carcopino (La loi de Hiéron et les Romains), en résolvant d'importants problèmes, conduit à en poser d'autres non moins graves, et suggère des recherches qui pourraient modifier ses conclusions provisoires.

J. Formigé, Les représentations dans les théâtres romains ; — Les machines des décors mobiles dans les théâtres antiques ; cf. Archéologie.

H. Gummerus, Die römische Industrie : Wirtschaftgeschichtliche Untersuchungen (suite) : K XV 256-302. | Chapitre III : L'art de l'orfèvre et du joaillier n'atteint à Rome un développement notable qu'au cours du IIe siècle après J.-C. Les documents, abondants pour cette époque, nous font défaut par la suite. Dans l'ensemble, remarquable stabilité : dès le moment où le travail des métaux précieux devient une spécialité, il est pratiqué sous la forme du travail salarié et du travail manuel, au sens étroit du mot, avec le régime de l'exploitation restreinte; rares sont les grands centres de production comme Alexandrie, Antioche, Rome et Constantinople.

Id., Die Bauspekulation des Crassus (Zu Plutarch, *Crass.* 2) : K XV, 190-192. | Le passage s'explique sans qu'on doive attribuer à Crassus une attitude de spéculateur.

W. R. Halliday, Roman burial : CR 1921. | Rien ne prouve que les Romains aient enseveli dans le voisinage de la maison ; ce qui a pu en donner l'apparence, c'est que dans la ville agrandie les maisons pouvaient être construites sur d'anciens cimetières.

W. E. Heitland, A great agricultural emigration from Italy ? JRS 1918 34-52. | Nous sommes mal renseignés sur le fonctionnement des colonies agricoles (exemple de la Iunonia sur le territoire de Carthage) ; nous savons que les besoins de l'importation des céréales y amenaient des entrepreneurs, commerçants et grands propriétaires, mais rien n'autorise à croire comme le fait Rostowzew qu'une émigration italienne notable ait jamais pu suppléer à la main d'œuvre indigène.

L. Homo, Les privilèges administratifs du Sénat romain sous l'empire et leur disparition graduelle au cours du IIIe siècle : RH t. CXXXVII 160-203 et CXXXVIII 2-52. | Elle est l'œuvre, non de Dioclétien, mais de Gallien et d'Aurélien, et a été consommée au cours de la grande crise du IIIe siècle : Gallien enlève au Sénat son privilège administratif à la fois dans les provinces impériales et sénatoriales, son privilège militaire, et dans l'ensemble, son privilège financier. Aurélien achève cette œuvre de dépossession par la transformation des correcteurs en fonctionnaires permanents et par la suppression du privilège sénatorial de la frappe du bronze. Dès avant 275 le grand rôle administratif du Sénat a pris fin. Cette suppression des privilèges du Sénat n'est pas le résultat d'une hostilité systématique du pouvoir impérial vis-à-vis du Sénat, mais une nécessité de la défense nationale. La situation est désespérée, l'unité doit se faire absolue. Le règne de Gallien est le point culminant de la crise.

E. Lévi-Provençal, Note sur un fragment de « cursus » sénatorial relevé



à Constantine : RAf LVIII 21-28. | Sur ce texte mutilé se déroule un cursus honorum dans l'ordre direct, qui énumère les fonctions successives auxquelles étaient admis les personnages de rang sénatorial, et que l'on peut attribuer à Q. Anstitius, légat impérial de la légion II Adiutrix; 8 textes trouvés à Thibilis nous avaient déjà donné la plus grande partie de son cursus honorum.

D. Mc Fayden, The princeps and the senatorial provinces : CPh 1921 34-50. | A partir du IIe siècle les relations de l'empereur avec les provinces sénatoriales deviennent plus intimes, en même temps que la sujétion du sénat augmente ; c'est ce qui a pu induire Ulpien et Dion à penser que les provinces « publiques » étaient sous l'autorité de l'empereur ; mais cette vue est contredite par les faits.

B. A. Müller, « Vtriclarii » : G 1918 202-208. | Cette corporation, mentionnée dans une vingtaine d'inscriptions de la Narbonnaise et de la Lugdunaise, est celle des fabricants de tuyaux (*utriculi*) et d'outres (*utres*).

F. Pais, La persistenza delle stirpi sannitiche nell' étà romana e la participazione di genti sabelliche alla colonizzazione romana e latina : AAN 1918 I 415-458. | La persistance attestée par le matériel épigraphique des noms sabelliques en-*anus*, -*ennus*, -*inus*,-*aeus*, -*edius*, -*idius*,-*eius*, indique que les familles indigènes se maintinrent longtemps et prirent une part notable à l'administration. Loin d'avoir anéanti la race, comme le dit Strabon, les Romains associèrent même les populations conquises à leur œuvre colonisatrice dans toute l'Italie.

Fr. Schemmel, Das Athenaeum in Rom : PHW 1921 982-984. | Un Fl. Magnus, « rhetor urbis Romæ », enseignait à l'Athenaeum, qui était sans doute la « schola fori Traiani », dont on trouve la trace jusqu'à la fin du VIe siècle.

A. Sogliano, Anagrafe e catasto nell' antica Pompei ; cf. Archéologie.

W. Soltau, Der Dezemvirat in Sage und Geschichte : ZRG LI 1-20. | Les XII Tables avaient substitué à l'arbitraire des magistrats un droit civil qui pouvait satisfaire le peuple ; ce sont les nobles, non la plèbe, qui ont provoqué la chute des décemvirs.

G. Spano, La illuminazione delle vie di Pompei : AAN 1920, 1-128. | Les résultats des fouilles et l'examen des textes permettent de reconstituer l'éclairage des villes antiques : à Pompéi, des lampes et lanternes éclairaient non seulement les boutiques au long des rues, mais les portiques des places, les sanctuaires, les images des Lares, les temples, les tombeaux en bordure des voies d'accès, les abords des villas. L'éclairage public devait être rudimentaire, comme à Rome même. Antioche sur l'Oronte et les villes syriennes surtout étaient réputées pour leur brillant éclairage.

A. Steinwenter, Ein Reskript der Kaiser Severus und Caracalla über die Privilegien des Collegium centonariorum in Solva : WS 1918 46-52. | Examen d'une inscription trouvée en 1915 à Wagna (Styrie). Elle contient un rescrit de Sévère et Caracalla sur les privilèges de l'association des centonarii (les pompiers volontaires) dans la colonie de Solva.

Q. H. Stevenson, Cn. Pompeius Strabo and the franchise question : JRS 1919 95-101. | Il est vraisemblable que l'inscription *CIL* I² 709 est de 89 (Dessau) plutôt que de 90 (Pais), et que le consulat de Pompeius Strabo est de cette même date : c'est le premier exemple qu'on ait d'un général conférant le droit de cité, en vertu de la lex Iulia, non plus à des Italiens, mais à des provinciaux (Espagnols).

S. E. Stout, Training soldiers for the roman legion : CJ XVI 423-431. | Le recrutement et l'entraînement des soldats romains visait à obtenir la vigueur physique et un loyalisme intelligent plus qu'une obéissance passive.

L. G. Werner, Thermes et sources dans la Haute-Alsace à l'époque romaine : BCTH 1920 235-251. | Presque toutes les sources de la Basse-Alsace furent utilisées par les Romains (thermes de Niederbronn, de Bouxwiller, etc...). Dans le Haut-Rhin, les preuves décisives manquent souvent pour attribuer aux vestiges mis à jour des origines nettement romaines. Cependant les sources devaient abonder aux époques gallo-romaine et romaine ; beaucoup ont disparu, d'autres furent christianisées ; on découvre souvent ainsi dans le sud de l'Alsace, près d'une source miraculeuse, quelques substructions romaines (Hohenkirch, Bergacher, Burnen), où les monnaies retrouvées sont déjà à l'effigie des premiers empereurs romains, etc... Certaines découvertes prouvent que Romains, Gaulois et Gallo-Romains connurent aussi le culte des eaux ; mais les cérémonies étaient rudimentaires ; aucun temple ne s'élevait sur les emplacements sacrés.

Civilisation byzantine.

A. Andréadès, La vénalité des offices est-elle d'origine byzantine ? RHD 1921 232-241. | Zachariae de Ligenthal en 1883 a cru pouvoir répondre affirmativement. Or les textes législatifs, Novelle v de Justin, Novelle ix de Léon, l'Eclogê des Isaures, l'Espanagogê des Macédoniens apportent la preuve que les fonctions publiques étaient concédées gratuitement et rétribuées. Les charges purement honorifiques, dignités, fonctions d'apparat de la cour, et les postes de notaires, étaient seuls vendus, et rien ne nous permet de conclure, comme l'a fait Zachariae, que ces offices vendus fussent héréditaires.

Id., Le montant du budget de l'empire byzantin : REG 1921 20-56. | Paparrhigopoulo est allé trop loin dans un sens en fixant les recettes à 640 millions, et Stein dans un sens opposé (100 à 115 millions). Au reste, même si l'on découvrait quelque document financier analogue à ceux qui ont permis l'étude des finances des Califes, il est sûr qu'une grande partie des recettes et dépenses n'y figurerait pas.

N. A. Bees, Helladikos : WS 169-171 | Ce mot, qui désignait au Moyen âge un habitant de la Grèce, avait une valeur péjorative.

R. Grosse, Die Rangordnung der römischen Armee des 4-6. Jahrhunderts : K XV 122-161. | L'examen des grades et fonctions dans cette période que caractérisent les noms de Gallien, Dioclétien, Constantin, montre surtout les changements survenus dans le corps des soldats « faisant fonction » et sous-officiers d'une part, d'autre part dans l'organisation du haut commandement.

S. Kougéas, Notizbuch eines Beamten der Metropolis in Thessalonike aus dem Anfang des 15. Jahrhunderts : BZ 1914 153-164. | Notes écrites sur le cod. Graecus 2953 de la Bibl. Nationale : papiers d'affaires, de famille, notes historiques, juridiques, qui éclairent des détails de numismatique et d'onomastique byzantine.

J. Kurth, Ein Stück Klosterinventar auf einem byzantinischen Papyrus : BJ 1920 142-147. | Déchiffrement d'un fragment d'inventaire de vêtements, en grec vulgaire, qu'on peut rapporter au 7e siècle.

M. T. Rostovtseff, Συντέλεια τιρώνων : JRS 1918 26-33. | L'expression



signifie, dans une inscription de Lydie du IIIe siècle, « collatio iuniorum »; une autre inscription de Thrace montre qu'à cette date la conscription forcée qui caractérisera le système du IVe siècle était déjà en usage.

E. Stein, Ein Kapitel vom persischen und vom byzantinischen Staate : BJ 1920 50-87. | L'organisation des thèmes, qui remonte à Héraclius, et est restée limitée aux provinces asiatiques, tandis que l'Illyrie conserve l'institution dioclétiano-constantinienne du préfet du prétoire, se rattache à l'influence perse : l'empire des Sassanides a enseigné à son ennemi héréditaire l'organisation qui lui a permis la résistance.

Id., 'Ανθύπατος : BJ 1920 372-373. | Le proconsulat est au-dessus du patriciat à la cour byzantine ; critique de l'interprétation donnée par Bury des termes appariés ἀνθύπατος et πατρίκιος.

W. L. Westermann, Land registers of Western Asia under the Seleucids : CPh 1921 12-19. | Quelques inscriptions relatives à des octrois de terres pour le royaume de Syrie nous permettent de reconstituer dans ses grandes lignes le système des cadastres dans le domaine royal des Séleucides.

Id., Correction upon the « Land registers under the Seleucids » : CPh 1921 391-392. | L'addition publiée par Wiegand au document *O. G. I.* 225 conduit à modifier sur un point important les observations présentées CPh 1921 p. 12-19 sur le cadastre des Séleucides.

D. Histoire religieuse, mythologie.

Generalia. Religions diverses.

K. Benz, Die Mithrasmysterien : HJ 1919 1-30. | Si le culte de Mithra a été le dernier rempart contre le christianisme triomphant, c'est grâce aux emprunts qu'il avait faits à Platon et aux stoïciens (illustration de la transmigration et de la religion de la vertu).

Fr. Cumont, The salting bust of Commodus : JRS 1918 183. | Le bronze interprété par Mme Esdaile (JRS VII p. 71) comme un Commode en Mithra ne représenterait-il pas plutôt le dieu thraco-phrygien Sabazius, qui est certainement assimilé à Dionysos, ce qui expliquerait la scène de la base : Pan avec des chèvres ?

U. Fracassini, La religione dei primitivi e l'idea di Dio : A & R 1921 237-251. | A propos du livre de Söderblom, Das Werden des Gottesglaubens, examine les trois formes des religions primitives : conception de la « mana » qui trouve son expression dans le panthéisme mystique de l'Inde et de la Grèce, animisme, croyance aux auteurs du monde qui domine le christianisme et l'islamisme.

J. Keil, Denkmäler des Meter-Kultes : JAIW XVIII 66-78. | Le rapprochement de diverses stèles votives permet de se représenter la diffusion du culte de la Mère des dieux, de Pessinonte à la côte égéenne et à la Propontide. Cyzique paraît avoir été un centre du culte.

A. Maggi, Note ai Priapea ; cf. Textes : Priapea.

A. Olivieri, L'uovo cosmogonico degli Orfici : AAN 1920, 1 295-334. — La conception de l'œuf cosmogonique, engendré d'après l'ancien orphisme par le Chaos ou la Nuit, d'après la théogonie rhapsodique par Chronos dans le Chaos, l'Ether et l'Erèbe, d'après la théogonie hiéronymienne par le Feu, premier être vivant, et qui engendre à son tour Phanès, l'hermaphrodite originel, ou le monde lui-même, a un substrat scientifique de la première importance : la théorie cinétique de la chaleur ; elle a été de

grande conséquence pour la religion et les coutumes des Grecs comme de tous les peuples.

W. M. Ramsay, Studies in the roman province Galatia, II : Dedications at the sanctuary of Colonia Caesarea : JRS 1918 107-145. | Ces dédicaces ont pour intérêt de nous faire connaître un milieu où les colons romains adoptent la langue grecque. Elles sont groupées dans les restes du « Hieron » d'Antioche de Pisidie, qui, surtout fréquenté pendant la période romaine, fut détruit par les chrétiens vers 400; la plupart ont été exhumées de la citerne du sanctuaire et des ruines de la voie sacrée; elles appartiennent au IIe-IIIe siècle de notre ère, et présentent en grande partie le caractère de courts ex-votos rédigés par les δεισιδαίμονες. Celles du IIIe siècle attestent la coutume de symboliser les rites d'un mystère par une pratique définie (τεκμορεύειν ; le τέκμορ consacré au dieu Mèn est d'ordinaire un croissant (fer à cheval ?)

S. Reinach, Observations sur Valentin et le Valentinisme : RA XIV 131-145. | Le Valentinisme, qui n'est qu'une variété de croyances gnostiques antérieures au christianisme même, aboutit à une floraison poétique dont les témoignages directs sont rares, mais qu'on peut entrevoir sous les traductions prosaïques et confuses que les adversaires de cette doctrine nous en ont laissées (Irénée, Tertullien, Hippolyte etc...). C'est en somme une continuation semi-barbare de la poésie philosophique des Grecs, qui avait déjà trouvé une suite dans le rituel orphique et dans bien d'autres recueils liturgiques que nous ignorons.

R. Reitzenstein, Zur Geschichte der Alchemie und des Mystizismus : NGG 1919 1-37. | Le « Dialogue des philosophes et de Cléopâtre », dont le Marcianus M et le Paris. 2327 (A) ont conservé deux fragments, intéresse l'histoire de la religion par de nombreux termes et notions de la langue des mystères; il fait partie d'une Collection dont l'étude doit éclairer l'histoire de la littérature chrétienne primitive, depuis les origines orientales, à travers des compilations païennes et chrétiennes, jusqu'au recueil de l'alchimiste Theodoros.

E. Vassel, Le bélier de Baal-Hammon : RA XIII, 2 79-107. | Les animaux des stèles puniques de Carthage sont indubitablement des attributs divins élevés au rang de symboles. Le bélier est à Carthage l'attribut et le symbole de Baal-Hamon, comme de Zeus-Ammon en Cyrénaïque et d'Amon à Thèbes. Les trois types divins se sont confondus et dérivent d'une source commune de nature totémique. Cette source doit être cherchée en Egypte ou plutôt en Lybie.

Religion gréco-romaine.

E. Bickel, Varros *di certi* und *incerti* : PhW 1921 832-838. | Pour Preller et Usener, il s'agit, comme l'indique Servius, d'une part des dieux catalogués, traditionnels, d'autre part de héros divinisés. Pour Wissowa (cf. ci-dessous), Varron distinguerait entre les dieux dont il peut parler savamment et ceux dont il ne sait trop que dire. Le témoignage de Saint-Augustin conduit à mettre en doute cette interprétation.

A. Blanchet, Recherches sur les grylles [amulettes ?]; cf. Archéologie.

Fr. Blumenthal, Ludi saeculares : K XV 217-242. | La légende de l'origine des jeux séculaires comprend deux récits distincts : l'histoire du culte confié à la gens Valeria, et celle du sacrifice réclamé par les dieux infernaux. Il est probable que la première partie de la légende a été greffée sur la seconde, et que l'interprétation courante vient par Antias de Varron lui-même. Étude des sources.

Ch. Clerc, Plutarque et le culte des images; cf. Textes : Plutarchus.

G. Dossin, Une consultation à l'oracle de Trophonios à Lébadée : MB 1921 209-220. | Le consultant communique directement avec le dieu. Le cadre du sanctuaire (grotte profonde et mystérieuse) détermine un ensemble de rites qui font assimiler la consultation à une descente aux enfers. Examen des rites (Pausanias 39, 40). Les cérémonies préliminaires durant la retraite de 8 jours dans la Chapelle du Bon Démon, les onctions et prières de la dernière nuit, le sacrifice d'un bélier sur une fosse avant la descente, le gâteau de miel que le consultant a dans ses mains quand il se laisse glisser dans la grotte, rappellent les rites de la descente d'Ulysse aux Enfers (Odyssée xi) et de celle d'Énée (Enéide vi). Les hallucinations du consultant (Plutarque *De genio Socr.*, 21, 22) durant l'entrevue (dues soit au délire prophétique soit aux exhalaisons méphitiques de la caverne (Aristote *De mundo*, chap. 4) faisaient de la consultation une scène d'épouvante et de terreur.

G. Drioux, Note sur un « Dispater » provenant de Maranville ; cf. Archéologie.

S. Eitrem, Miscellanea : CR 1921 20-23. | 1 : Crown-head : Exemples divers du rite qui consiste à représenter dans une cérémonie la tête d'un dieu par un objet, couronne, faisceau, etc. (cf. Seru. ad *Aen.* I, 276). — 2 : The public festival meals of the Romans : Un détail du triomphe de Romulus sur les Sabins (Dion. Hal. *Ant. rom.* III 34, 2) rappelle les rites du banquet des Liberalia. — 3 : Mensam euertere = signe de calamité. — 4 : Saisir par les cheveux = prise de possession ; couper les cheveux = rite de passage. — 5 : Valeur du nimbe dans les religions pré-chrétiennes. — 6 : καὶ σύ, formule apotropaïque.

L. R. Farnell, Magic and religion in early hellenic society : ARW 1914 17-34. | Le progrès des études d'histoire religieuse conduit souvent à confondre les deux ordres de phénomènes ou à admettre en principe la priorité de la magie. Chez les Grecs, peu enclins à la magie, c'est l'aspect religieux et théomorphique qui domine d'ordinaire.

J. Herbillon, Artémis Laphria (extrait d'une thèse doctorale sur le culte de la déesse étolienne Artémis Laphria : MB 1921 181-188. | Etymologies proposées pour le nom de la déesse. Selon Gruppe, Laphria serait une épithète en rapport avec le nom du lieu où la divinité était adorée. Or un document de Delphes révèle l'existence de Laphria, localité étolienne, Laph étant une racine préhellénique qui a servi à former des noms de lieux ; examen d'épithètes cultuelles de même racine. Curieux phénomène de sémantique : Laph étant une racine ancienne dont le sens était perdu, Laphrios se vit enrichi du sens d'hospitalier (Zeus Laphrios), le rôle de protecteur étant dévolu à la divinité masculine.

J. Keil, Aphrodite Daitis : JAIW XVII 145-147. | Une inscription d'Ephèse nous fait connaître une Aphrodite Daitis, dont le nom rappelle le repas sacré offert à la divinité et la fête qui en était l'occasion.

P. Kretschmer, Mythische Namen [Herakles, Tritogeneia, Tritopator] ; cf. Histoire de la langue.

Id., Zur Bedeutung von Κένταυρος : G 1920 211-212. | Ajouter aux interprétations proposées (G 1920 38-62), les témoignages relatifs aux Wetterhexen, qui font la pluie en fouettant l'eau des ruisseaux.

K. Kunst, Der Oidipusmythos : PhW 1921 1149-1152. | Deux passages d'Œdipe Roi fortifient l'hypothèse que la légende d'Œdipe con-

serverait le souvenir d'un mythe solaire et lunaire, la fortune deux fois éclipsée du héros représentant les phases de la lune.

G. Laing, The origin of the cult of the Lares : CPh 1921 124-140. | Les Lares ne sont pas les esprits des défunts (Waites, Amer. J. of Philol., 1920) comme pourraient le faire croire certains textes mal interprétés, ni des dieux infernaux (W. Otto, Arch. f. lat. Lex., XV), ni des divinités attachées à des lieux déterminés (Wissowa, Religion und Kultur, p. 169), mais des esprits au sens large du mot, sans attributions particulières, sauf des spécialisations comme celle du Lar familiaris, ou des rapprochements avec des divinités grecques.

K. Lehmann-Hartleben, Die Höhlenprozession von Acharaka : PhW 1921 1245-1248. | Dans la description du sanctuaire de Pluton à Acharaka (Strabon XIV, 1, 43 ss.), il faut lire ἐπικαλοῦντας et μένοντες : l'introduction des statues de dieux dans la grotte est une cérémonie rituelle, qu'on retrouve ailleurs.

M.H.N., Le songe dans l'Enéide ; cf. Textes : Vergilius.

P. Perdrizet, Miscellanea : REA 1921 280-286. | 1° Une inscription trouvée entre Alexandrie et Memphis établit l'existence d'un sanctuaire dédié à Zeus Amarios et à Athéna Amaria par la ligue achéenne. — 2° Une stèle conservée à Berlin atteste l'existence sur le plateau d'Abydos au pied de la falaise libyque d'un sanctuaire de la déesse Thripis ou Triphis), et rapporte des détails sur la mort de Cléopâtre.

W. H. Porter, The myths of the Thracian Diomedes and Rhesus : Ha 1921 223-234. | 1 : La fusion des races a été accompagnée de la fusion des religions. Le culte d'un héros n'exigeait pas la présence de ses reliques : le rite s'accomplissait souvent sur une tombe vide. Les Grecs arrivant en Thrace choisirent Diomède, fameux à cause de ses coursiers thraces. De là le nouveau personnage de Diomède, fils d'Arès et roi des Bistones. L'invention d'Héraclès meurtrier de Diomède est peut-être due à l'identification avec Melqart. — 2 : Explication du mot Rhesus d'après Cuny (REA XI, 3) : *reg* = *rez* avec désinence indo-europ *-os*. Les Thraces, suivant Perdrizet, se contentaient de désigner leurs dieux par des appellations vagues : θεός, κύριος θεός, ἥρως.

K. Preisendanz, Miszellen zu den Zauberpapyri : WS 1918 1-8, 112-115. | Le mot σύστασις signifie dans les papyrus magiques « la recommandation ». Le mot οὐσία désigne une matière qui peut tenir lieu de l'individu, p.e. des cheveux, un ongle. Explication de quelques abréviations.

A. Reinach, L'origine de deux légendes homériques : RHR LXIX 12-53, LXX 21-39. | L'envoi des Locriennes à Ilion, destiné en apparence à expier le sacrilège d'Ajax, était plutôt la survivance d'un très ancien rite d'hiérogamie, dont les victimes étaient traitées, à la suite de leur union divine, comme des esprits de la fécondité agraire. Ce rite perpétue l'idée du viol commis par Ajax, ancien dieu, sur la prêtresse protégée par le Palladium (Kassandra).

Fr. Ribezzo, Hor. *Ep.* II, 2,114 : RIGI 1921 170. | Le vers « Et uersentur adhuc intra penetralia Vestae » suggère l'idée d'une sanction du droit des Vestales ignorée jusqu'ici, l'expulsion du cloitre.

G. E. Rizzo, Dionysos Mystes. Contributi esegetici alle rappresentazioni di misteri orfici ; cf. Archéologie.

H. J. Rose, Zeus Meilichios, Zeus Agamemnon, and Zanes : CR 1921 147-149. | Le mot *zanas* qui s'applique chez Macrobe à *animas sacratorum*



hominum (*Sat.* III, 7/6) peut être rapproché du Ζᾶν = Δία de Porph. *De uita Pythag.* 17 ; Ζεύς avait pris le sens du latin *diuos*.

M. Rostowzew, Ἐπιφάνειαι : K XVI 203-206. | On peut relever des analogues de la liste des Ἐπιφάνειαι d'Athéna Lindia en divers autres lieux : Chersonèse (décret relatif à l'historien Syriscos), Magnésie, Ephèse, Pergame.

L. Siret, Prométhée : RA XIII 132-135. | Le mythe de ce héros-dieu n'est autre chose que l'interprétation animiste de l'allumage du feu : le morceau de bois spécial d'où jaillissait le feu a été anthropomorphisé ; l'archet avec sa corde sous-tendue et la pointe de bois dur du foret dont le frottement enflammait le bois a été zoomorphisé.

A. Sorrentino, Il mito di Eos e Kephalos nelle pitture vascolari : MAN 1918 II 1-23. | Peu de rapports entre le mythe et les monuments figurés ; ce qu'on représente le plus souvent, c'est l'enlèvement et la poursuite. L'idée primitive est celle d'une déesse qui enlève un jeune homme pour sa beauté, mais les monuments présentent maintes déviations, qui trahissent l'apparentement à des légendes voisines.

P. Stengel, Θύεα und Apollonius Rhodius : JPhV 1921 50-55, 134-135. | Le mot et ses dérivés se rapportent chez Homère, les lyriques et les dramatiques, à des offrandes de mets préparés au feu ; θύεα ne désigne une offrande sanglante de victimes que chez Apollonius, qui emploie sans rigueur les termes rituels. Chez Théocrite, on trouve θύεα = θυσία, sacrifice au sens général du mot.

V. Stiftar, Les prodiges dans Tite-Live ; cf. Textes : Liuius.

R. Stube, Heisst *flere* « wiehern » ? PhW 1921 1171-1175. | Parmi les prodiges qui annoncent la mort de César, Suétone mentionne celui des chevaux qui pleurent (*Diu. Iul.* 81, 5). Le fait n'est pas sans analogue dans les traditions populaires, et il ne faut pas traduire *flere* par « hennir », ce qui enlèverait au fait toute signification merveilleuse.

E. Tavenner, Roman moon lore : WUS 1920 39-59. | L'étude de nombreux textes, depuis Caton jusqu'à Marcellus Empiricus, montre que les Romains, sans considérer la lune comme une divinité, reconnaissaient une action de ses phases et de ses éclipses sur la vie des hommes, des animaux et des plantes.

O. Weinreich, Alexandros der Lügenprophet und seine Stellung in der Religiosität des 2. Jahrhunderts n. Chr. : NJA 1921 129-151. | Le caractère et le rôle de cet étrange personnage n'est sans doute pas aussi simple que veut le faire croire le Ψευδόμαντις de Lucien : avec l'esprit d'aventure, de réclame, la fantaisie et la fourberie, il y avait peut-être en ce créateur d'un dieu qui eut son heure de vogue (Glykon) quelque chose de l'apôtre qui concrétise les besoins religieux d'une époque.

L. Weniger, Die monatliche Opferung in Olympia, III : Die heilige Handlung (suite de K XIV 398 ss.) : K XVI 1-39. | L'étude détaillée de la cérémonie confirme le renseignement de Pausanias : que les prêtres offraient le sacrifice le même jour du mois sur les 70 autels. La journée s'achevait par le banquet aux trois libations et une prière rituelle. Les autels, qui sont de dates très diverses, étaient consacrés surtout à Zeus (13), Artémis (7), Athéna (5), Apollon (4), Hera, Hermes, Pan et les Nymphes (4).

K. Wigand, Die Nutrices Augustae von Poetovio : JAIW XVIII (Beiblatt 189-218). | Photographie et description des monuments votifs du

sanctuaire de Pettau (IIIe ou IVe s.) qui nous instruisent sur le culte original des Nutrices, tout différent de celui des Matres.

G. Wissowa, Die Varronischen « Di certi » und « incerti » : H 1921 113-130. | La distinction ne repose ni sur la théologie officielle ni sur la croyance populaire, elle n'est qu'un procédé d'exposition de l'auteur; critique approfondie de la théorie de Bickel (cf. ci-dessus), qui assimile les « di certi » aux δαίμονες des Grecs.

Id., Nachtrag : Ibid. 336. | Deux rectifications à propos de Murcia et d'une interprétation de Agahd.

F. A. Wright, Quaestiones Romanae : CR 1921 155-156. | a : Why are beans taboo ? Le mot grec κύανος est à rattacher à κυέω, et désigne la chose douée de vie, emblème de la fécondité ; d'où l'abstention des Pythagoriciens. — b : Why are the pontifices so called ? Les « pontes » sont les « portae » de la cité primitive. — c : What were the Lares ? Originairement, des esprits malins (cf. *larua*).

A. Zimmermann, Zum lateinischen Götterbeinamen *Sispes* bezw. *Sospes* ; cf. Histoire de la langue.

Religion chétienne.

D'Alès, Glanes d'exégèse patristique : CREG 1921 XLVII. | 1° Ἐπιτριβή désigne l'idée de perversion, d'endurcissement dans le crime. 2° Exégèse de saint Jean Chrysostome, *In Ioann. Hom.* XLII début (Migne LIX, 239). Le traducteur latin a cru y trouver une invitation à fuir les fréquentations vicieuses. En réalité il y a une invitation à s'abstenir de provocations inutiles.

E. Amélineau, Les Coptes et la conversion des Ibères au christianisme : RHR LXIX 143-182, 289-322. | Le récit de Rufin, reproduit par Socrate et Sozomène, provient des œuvres coptes que l'auteur connut pendant son séjour en Egypte ; ce qu'il dit de la conversion des Ibères de Géorgie, qu'il place sous le règne de Constantin, n'a pas plus d'autorité que le témoignage des monuments indigènes, qui rapportent l'événement au règne d'Arcadius.

N. A. Bees, Weiteres zum Kult des heiligen Artemios : BJ 1920 384-385. | Traces du culte d'Artemios dans l'inventaire (Brevion) de Michael Attaleiates (1077) et dans un sanctuaire de Ligda (Asie-Mineure). — Cf. Archéologie, Christiania : K. Lehmann, et ci-dessous : P. Maas.

L. A. Constans, Une amulette chrétienne sur papyrus : JS 1922 181-182. | Texte, d'après les Videnskaps-Selskapets Forhandlinger for 1921 n° 1, de ce document qui prend une place de premier rang dans une série peu riche encore, mais dont l'intérêt est grand pour l'histoire religieuse.

Corssen, Herr und Menschensohn : WKPh 1915 1194-1198. | Comment les expressions υἱὸς ἀνθρώπου et κύριος ont été créées par la communauté des fidèles.

H. Delehaye, La persécution dans l'armée sous Dioclétien : BAB 1921 150-166. | La persécution militaire aboutit à chasser de l'armée un grand nombre d'officiers, mais fit relativement peu de martyrs dans le sens strict du mot ; on exigea des officiers des sacrifices aux dieux, mais non l'adoration de l'empereur.

Id., Martyr et confesseur : AB 1921 p 20-49. | La mort seule donne droit au titre de martyr. En ce sens restreint, le mot n'est pas dans le N. Test. ; il apparaît d'abord dans la lettre de l'Église de Smyrne, puis

opposé à « confesseur » dans la lettre des Églises de Vienne et de Lyon, dans Tertullien, Cyprien, Denis d'Alexandrie. Il a été appliqué d'abord aux apôtres, témoins de la vie du Christ, puis à ceux qui au prix de maintes épreuves, et enfin au péril de la mort, ont attesté la vérité du christianisme. — Cf. ci-dessous : *P. Peeters*.

Fr. J. Dölger, Die ΙΧΘΥΣ-Formel in einem griechischen Papyrus des Jahres 570 und das Apsismosaik von S. Apollinare in Classe zu Ravenna : BJ 1920 40-47. | Le premier document atteste que la formule, avec valeur de garantie mystique, avait encore cours au VIe s. ; le second suppose un emprunt de l'artiste à la tradition byzantine.

V. Grumel, L'iconologie de saint Théodore Studite : EO 1921 257-268. | Doctrine de saint Théodore : 1° l'image représente le prototype, d'où légitimité de la proskynèse de l'image ; 2° unicité et identité de la proskynèse de l'image et du prototype ; 3° la proskynèse unique peut atteindre différemment l'image et le prototype, d'où diversité d'appellations. Citations et commentaires. Si l'on écarte les exagérations de langage de certains scolastiques grecs et latins, saint Théodore Studite et saint Thomas d'Aquin ont des images et du culte qui s'y attache la même conception philosophique et théologique.

G. Höller, Die Epiklese der griechischen und orientalischen Liturgien : HJ 1914 110-126. | Etude de l'épiclèse dans la liturgie clémentinienne et syrienne : dans les premiers siècles la prière pour la consécration manque après les « uerba Domini ; la liturgie égyptienne primitive se contente d'une formule brève, que la liturgie grecque et syrienne complète en y introduisant la précision ἀποφαίνειν.

K. Holl, Zur Auslegung des 2. Artikels des sog. apostolischen Glaubensbekenntnisses : SPA 1919 2-11. | Profession de foi qui par sa forme et son contenu porte la marque de son temps, déjà vieillie au temps où elle fut rédigée : les deux phrases du milieu sont des interprétations des deux titres de Jésus τὸν υἱὸν αὐτοῦ et τὸν κύριον ἡμῶν (*Luc.* I 35, *Phil.* II 6). — Cf. ci-dessous : *H. Lietzmann*.

A. Jacoby, Zu der « Ammonier »-Inschrift der grossen Oase in der libyschen Wüste : BJ 1920 148-150. | Un distique, qui contient la forme Χρηστέ (cf. Suet., Tertull.) atteste la diffusion du christianisme dans cette région au IIIe s.

A. Kurfess, Das Akrostichon Ἰησοῦς Χρειστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτὴρ Σταυρός : ZG 1918 99-105. | Destiné à assurer contre les falsifications le texte d'une annonce du jugement dernier, cet acrostiche nous est transmis par 3 sources grecques (Oracula Sibyllina, Corpus d'Eusèbe, Lactance) et un arrangement de Saint-Augustin.

P. de Labriolle, Le mariage spirituel dans l'antiquité chrétienne : RH 1921 204-225. | Les traces de l'union mystique sont très rares durant les deux premiers siècles, et l'Église ne l'a pas envisagée avec sympathie (St Irénée; Tertullien *Adu. Haer.* I, VI, 3). Au IIIe siècle la coutume se répand, en dépit des admonestations de l'autorité ecclésiastique (cf. St Cyprien *Ep.* IV, XIII ; St Jérôme *Ep.* XXII, CXVII ; St Jean Chrysostome Πρὸς τοὺς ἔχοντας παρθένους συνεισάκτους et Περὶ τοῦ τὰς κανονικὰς μὴ συνοικεῖν ἀνδράσι, et l'auteur du *De singularitate clericorum*).

H. Lietzmann, Die Urform des apostolischen Glaubensbekenntnisses : SPA 1919 269-274. | Une version fournie par un papyrus ne contient pas les 2 phrases du milieu interprétées par Holl (SPA 1919 2-11 ; cf. ci-des-

sus), et confirme la disposition en 9 membres supposée par Harnack, qui semble représenter un développement de la formule trinaire du baptême (*Matth.* 28, 19).

P. Maas, Artemioskult in Konstantinopel : BJ 1920 377-380. | Trois sources byzantines mentionnent comme dédiée au culte d'Artemios l'église de saint Jean-Baptiste à Constantinople (quartier de l''Οξεῖα), à laquelle appartenait peut-être le relief mentionné par K. Lehmann (cf. Archéologie, Christiana). Cf. aussi ci-dessus : N. A. Bees.

Th. Macartney, On a meaning of βάπτω : CJ XVI 497-498. | Outre les sens de « tremper » et « plonger », divers exemples attestent celui de « teindre » (par immersion).

B. Motzo, La condanna di Cristo e la condanna del cristianesimo : A & R 1921 1-23. | La condamnation du christianisme résultait non d'une loi promulguée sous Néron ou Domitien (thèse française), ni d'une application du « ius coercitionis » que possédaient les magistrats munis de l'imperium (thèse allemande et italienne), mais d'une sentence émanée du tribunal suprême de l'empereur ; pour les autorités romaines, la cause du christianisme avait été jugée deux fois : d'abord quand le procurateur de Judée avait crucifié le fondateur de la secte, puis quand le tribunal impérial avait frappé des plus grandes peines les adeptes, en vertu de la maxime : res iudicata pro ueritate habetur.

P. Peeters, Les traductions orientales du mot « martyr » : AB 1921 p. 50-64. | Le copte transcrit le mot grec ; le syriaque en général se contente d'un équivalent de ὁμολογητής ; l'arabe rend le sens de « témoin » ; l'arménien hésite entre la traduction de ὁμολογητής et celle de μάρτυς ; le géorgien traduit μάρτυς. L'histoire des traductions suit l'histoire du mot sans en fournir l'explication. — Cf. ci-dessus : *H. Delehaye.*

M. Peitz, Martin I und Maximus Confessor. Beiträge zur Geschichte des Monotheletenstreites in den Jahren 645-688 : HJ 1917 213-236, 429-458. | 1 : Sur la chronologie des années 645 à 668, qui ont suivi le voyage du Confesseur à Rome. 2 : Le retour de Constantinople du patricius Grégoire, préfet d'Afrique, se place avant 641. 3 : Chronologie des mesures prises contre le pape Martin. 4 : L'auteur des Actes de Martin et Maximus ne peut être que le Théodore mentionné dans l'Hypomnesticum.

J. Toutain, La basilique primitive et le plus ancien culte de Sainte-Reine à Alésia : RHR LXIX 207-227. | Des sarcophages et des substructions d'un sanctuaire mis à jour par des fouilles récentes révèlent un culte chrétien qui paraît se rapporter à Sainte-Reine (Regina), et qui peut remonter au VIe siècle.

VII. HISTOIRE DES DISCIPLINES.

A. Philosophie.

E. Loew, Ein Beitrag zum heraklitisch-parmenideischen Erkenntnisproblem : AGPh 1917 63-90, 125-152. | Le jugement tendancieux de Sextus (*Adu. m.* VII 126 ss.) est à la base de toutes les théories divergentes des modernes sur l'interprétation des deux présocratiques et le rapport qu'il faut établir entre eux. Examen approfondi de leurs théories, surtout en ce qui concerne la connaissance par les sens et la connaissance par l'entendement.

M. Losacco, Storia della dialettica, I : Periodo greco fino a Protagora) :

AUT 1917 fasc. 4 1-68. | Exposé de la dialectique intuitive d'Héraclite, de la philosophie combative de Zénon ; attitude de Mélissos, défenseur de l'éléatisme déclinant, et des hippocratiques, qui corrigent la dialectique objective héraclitéenne par une dialectique formelle et critique inspirée de Zénon, et un empirisme qui aboutira à ses extrêmes conséquences chez les sceptiques.

A. Manzoni, Perchè gli Dei di Epicuro hanno il loro Olimpo negli intermundia : BFC XXVII 186-189. | Giussani pense que les dieux habitent les intermondes parce que c'est là le domaine des atomes libres ; il faut dire plutôt des atomes légers, qui sont constitutifs de la substance divine.

W. Nestle, Der Pessimismus und seine Ueberwindung bei den Griechen : NJA 1921 81-97. | Au pessimisme dont la littérature, dès Homère, porte la trace, les Grecs ont trouvé un remède, esthétiquement dans la tragédie, intellectuellement dans la philosophie, religieusement dans la mystique (orphique en particulier), sachant accepter la vie telle quelle et se gardant du dualisme oriental.

W. Rauschenberger, Heraklit und die Eleaten : AGPh 1918 108-112. | Quel est le rapport du devenir d'Héraclite avec l'immuable de Parménide ? Les Eléates sacrifient la réalité au principe de contradiction, Héraclite sacrifie la contradiction à la réalité ; son « alogisme » se reflète dans sa philosophie comme dans sa langue.

J. Stenzel, Ueber den Einfluss der griechischen Sprache auf die philosophische Begriffsbildung : NJA 1921 152-164. | La richesse de l'expression verbale (aoriste et parfait, actif et moyen, construction infinitive et participiale) empêche le mot de se fixer dans un rôle et un sens immuables ; la forme du dialogue socratique contribue à maintenir cette mobilité, qui préserve la philosophie du formalisme verbal.

O. Tescari, Nota epicurea : clinamen : BFC XXVIII 11-13. | Confirme l'opinion de Manzoni, qu'Epicure a seulement invoqué le *clinamen* comme principe du libre arbitre ; Epicure ne faisait pas la théorie d'une succession de périodes dans l'histoire de l'univers.

W. B. Veazie, The word φύσις : AGPh 1920 1-22. | Le mot ne signifie pas, comme le pense Burnett, la substance première, mais désigne le principe de mouvement et les éléments qui portent en eux ce principe, donc essentiellement les êtres animés.

B. Droit

Droit romain et byzantin.

E. Albertario, Terminologia postclassica e bizantina in tema di minore età (I : iuuenis) : RIL 1921 303-312. | Le terme « iuuenis » à l'époque byzantine traduit le grec νέος (les personnes au dessous de 25 ans et les pupilles) ; à la confusion de deux institutions, tutelle et traitement des mineurs, répond la confusion des termes ; dans le droit des peuples d'Orient la limite de 25 ans n'était pas comme chez les Romains un terme officiel.

« *An inquirer* », The *stabularius* : CR 1921 158. | Le mot (dans *Dig.* IV 9 et XLVII 5) pourrait-il désigner un voiturier public ?

N. Barone, Una carta lapidaria medievale nel r. Archivio di Stato di Napoli : MAN 1918 II 25-35. | Transcription et étude paléographique d'un titre de propriété, avec indication de bornage, qui parait être du VIII[e] s.

G. Beseler, Error in materia; Beiträge zur Digestenforschung : BJ 1920 343-347. | Les Byzantins nous ont transmis le droit romain, mais avec bien des additions et des altérations : analyse de trois fragments qui sont de quelque docteur byzantin pré-justinien plutôt que d'Ulpien.

B. Brugi, Trasferimento di proprietà mediante il documento di alienazione nel diritto romano : AIV LXXV, 2 1089-1106. | L'interprétation des documents justiniens et de la pratique confirme la thèse de Riccobono : le principe de la nécessité de la tradition dans le transfert de propriété est soumis à de nombreuses exceptions, qui en viennent à l'abolir dans certains cas.

E. Cocchia, I « iudices decemuiri » e la loro funzione giudiziaria : RIGI 1921 25-28. | A propos d'une question soulevée par E. Cocchia di Enrico dans son livre : Il tribunato della plebe, défend l'hypothèse que dans le passage de Tite-Live (I, 3, 55) relatif aux lois Valeria et Horatia (tribunis plebis aedilibus iucidibus decemuiris) il faut rapporter le numéral postposé à l'ensemble des substantifs qui précèdent.

P. Collinet, La carrière de Léontius, professeur de droit à Beyrouth, préfet du prétoire d'Orient sous Anastase : CRAI 1921 77-84. | Les deux premières préfaces du Code de Justinien, la 2e préface du Digeste, une scolie des Basiliques, la vie de Sévère par Zacharie le Scolastique, un passage du « De magistratibus populi romani » de Johannes Lydus, permettent de retracer la carrière de Leontius : ancien professeur de droit à Beyrouth, il parvint à la préfecture du prétoire et devint maître des milices ; vers la fin de sa vie, il collabore à l'œuvre législative de Justinien (rédaction du 1er Code promulgué le 7 avril 529).

Fr. Ebrard, Ueber die Quellen der Institutionen Justinians : ZRG LI 327-332. | La distinction qu'on établit entre sources conformes et non conformes aux Instit. conduit à des contradictions ; les altérations communes à Instit. et Dig., dans la mesure où elles ne sont pas imputables à Tribonianus, dérivent sans exception d'anciennes gloses ou scholies.

O. Gradenwitz, Weitere Interpolationen im Theodosianus : ZRG DI 35-72. | Etude de l'« appellatio », de la clause « intra tempus », de l'« insinuatio » à différents tuteurs, de la législation de l'acheteur et du donataire.

E. G. Hardy, The table of Veleia or the Lex Rubria : EHR 1916 353-379. | Discussion détaillée de la théorie de J. M. Nap, qui fait remonter la lex Rubria à la dictature de Sylla. La table de Veleia ne peut être ni postérieure à 41, date où la Gaule Cisalpine cesse d'être une province, ni antérieure à la loi d'affranchissement de 49. Cette vue est confirmée par le Fragmentum Atestinum, dont le texte a trait à des sujets connexes. Les deux fragments sont des portions de la même loi, ce qui n'interdit pas du reste de penser qu'il y a eu dans cette période deux lois relatives à la Gaule. Cf. Histoire sociale romaine : *J. Carcopino*.

Fr. Haymann, Zur lex 42 pr. D. de morbis causa donationibus, 39, 6 : ZRG LI 209-244. | Nouvel essai d'interprétation de la teneur de ce fragment où Koschaker voit un exemple d'interpolation préjustinienne.

W. H. Kirk, « Vti legassit » : CPh 1921 246-250. | L'interprétation de Girard (c'était le peuple qui *legabat*, qui *legem dicebat* sur la *res* du testateur) ne s'accorde pas avec le sens de *legare* (cf. *uti legassit*, Loi des XII T.) = *mittere*, *dare*.

P. Kretschmar, Zu D. 46, 3, 91 (Labeo sexto pithanon a Paulo epito-

matorum) : ZRG LI 317-325. | Défend la priorité et le bien fondé de son interprétation de ce passage à l'occasion des explications de Steiner, Manenti et Koschaker : la « solutio » par l'entremise d'un tiers, admise dès le début, reçoit une extension nouvelle à l'époque classique.

P. Krüger, Beiträge zum Codex Theodosianus, V (Suite) : ZRG LI 20-33. | On ne peut songer à compléter entièrement le code Théodosien par le Justinien, où manquaient des Constitutions tombées en désuétude, mais pour celles des Constitutions dont on peut déterminer le titre, l'entreprise est légitime, et peut conduire par exemple à reconstituer la suite des titres dans les livres IV et V.

B. Kübler, Die Konträrklagen und das Utilitätsprinzip : ZRG LI 73-113. | Le principe d'utilité a été maintenu même dans l'« actio contraria » ; dans les cas de « fiducia », « depositum » et « mandatum », où on pouvait invoquer l'« usus », on plaidait pour « casus » ; on ne plaidait que pour « dolus » dans le cas du « commodatum ».

L. Landucci, Azioni per far valere il « pactum displicentiae » e la « lex commissoria » nella compra e vendita. Studio storico-esegetico di diritto romano : AIV LXXV, 2 137-158. | Une étude de ces points fait apparaître deux aspects du droit romain : tandis que la jurisprudence classique ne dévie pas de certaines normes fondamentales, les compilateurs justiniens sont obligés, pour adapter la tradition à des nécessités nouvelles, d'admettre des termes et concepts moins rigoureux. Nombreuses notes explicatives.

Id., La lessione enorme nella compra e vendita. Esame storico-critico d'una rinuovata proposta di interpolazioni giustinianee : AIV LXXV, 2 1188-1255. | Critique de la théorie de Gradenwitz : il n'est pas démontré que « la laesio enormis » soit une innovation justinienne, introduite par voie d'interpolation ; elle semble due à Dioclétien et Maximien, acceptée par Justinien, et maintenue dans ses limites originelles, c'est-à-dire limitée à l'achat et à la vente, en faveur du vendeur et pour les biens immobiliers. 47 pages de notes explicatives.

O. Lenel, « Culpa lata » und « culpa leuis » : ZRG LI 263-290. | « Culpa lata » ne s'applique ni chez les classiques ni chez les byzantins à la qualité de l'intention ; la distinction même de « culpa lata » et de « culpa leuis » est techniquement étrangère aux classiques, et l'appréciation du degré de la « diligentia », byzantine ou non, est pratiquement sans intérêt.

H. Lévy-Bruhl, La fonction du très ancien testament romain : RHD 1921 634-669. | La conception du testament ancien considéré comme institution d'un « suus heres » est compatible avec les institutions romaines anciennes : 1° l'héritier fait déjà partie du groupe familial ; 2° l'institution d'héritier est le noyau des dispositions de dernière volonté ; 3° la présence du peuple est nécessitée par la dérogation que constitue le testament, quel qu'il soit ; 4° l'« usucapio pro herede », qui suppose un testament du type moderne, est une institution relativement récente ; 5° l'existence de la « cretio » à l'époque ancienne n'est nullement incompatible avec l'impossibilité d'instituer un « extraneus ». Cette conception du testament ancien est confirmée par les textes (Gaius II 101, loi des XII Tables, passages de Plaute), et a survécu dans le droit postérieur, (cas de « l'emptor familiae »). L'institution comme héritier d'un étranger à la famille, qui marque une véritable révolution dans les mœurs, s'est établie au début du VIe siècle sous l'influence hellénique.

L. Michon, La succession « ab intestat » d'après les XII Tables : RHD 1921 119-164. | Il y a dans l'évolution historique de la succession « ab intestat » depuis les origines jusqu'à Justinien non pas quatre, mais cinq périodes. Dans la première, antérieure aux XII Tables, le concept de l'agnation, très étroit, se restreint à la domus, ce qui explique la nécessité de « l'usucapio pro herede » pour l'attribution des successions de ceux qui meurent sans laisser d'agnats (sui heredes) et qui n'ont pas de « gens ». Les XII Tables ont élargi l'agnation en désignant un « agnatus proximus » hors de la « domus ». Il y eut alors conflit entre les traditions patriciennes et ce « ius commune » nouveau ; « l'in iure cessio hereditatis » ainsi que l'exclusion voconienne des agnats sont des épisodes de ce conflit.

R. G. Nisbet, The festuca and the alapa of manumission : JRS 1918 1-14. | La baguette (festuca) peut être un souvenir de la motte de gazon qui primitivement symbolisait la propriété rurale (cf. *sagmina* = l'herbe sacrée, et l'expression *herbam do*). — Il y a connexion entre l'*alapa* et la *tactio aurium*, qui avait pour signification de confirmer le souvenir; le geste qui confère la chevalerie et celui de la confirmation continuent la coutume romaine.

Fr. Schulz, Die Lehre vom « concursus causarum » im klassischen und justinianischen Recht : ZRG LI 114-209. | La doctrine qui distingue dans l'acquisition de la chose due le motif de l'acquisition remonte à Julien, qui garde ici également son indépendance vis-à-vis des dogmes traditionnels de sa propre école ; les compilateurs, par désir d'améliorer la doctrine classique, qu'ils trouvaient trop compliquée et trop simple à la fois, ne firent que la rendre plus schématique.

S. Solazzi, Appunti critici su testi di diritto romano : RIL 1921 179-190. | 1 : L'interpolazione del principe. Le pouvoir est à l'empereur, qui l'exerce par le moyen de ses fonctionnaires; telle est la conclusion qui ressort des textes D. 4, 4, 11, 2 ; 49, 10, 1 ; 49, 1, 21 ; 39, 2, 24, etc. — 2 : Per l'esegesi di D. 27, 1, 31, 2. Ce fragment pose des questions insolubles relatives aux « tres tutelae », et est certainement altéré.

Id., Il consenso del « tutor mulieris » alla sua nomina nei papiri e nei testi romani : Ae 1921 155-178. | La conclusion au moins probable qu'on peut tirer des papyrus et surtout des textes juridiques, c'est que le tutor mulieris, comme le tutor praetorius, et à la différence du tutor pupilli, ne peut être conféré « absens ».

W. Soltau, Der Dezemvirat in Sage und Geschichte ; cf. Histoire sociale.

E. Stein, Des Tiberius Constantinus Novelle περὶ ἐπιβολῆς und der Edictus domni Chilperici regis : K XVI 72-74. | Si l'édit de Chilpéric concernant l'héritage vicinal est inspiré comme il semble par la législation de T. C., on peut en tirer une indication sur la date du document.

A. Suman, Iusta et iniusta possessio : AIV LXXVI 1607-1632. | Les deux sens attribués dans les textes à *iusta possessio :* d'une part la propriété qui n'est acquise « nec ui nec clam nec precario », d'autre part celle qui est « ex iusta causa », reposant sur un rapport juridique avec le précédent possesseur, attestent l'intervention de compilateurs ; c'est le premier sens qu'il faut tenir pour originel.

N. Tamassia, Paroeci e residentes nel medio evo greco e latino : AIV LXXVI 1-33. | Justinien, désireux de perfectionner la législation antérieure en ce qui concerne l'aliénation des biens d'Eglise, se réfère au

« ius paroecicum » qui, sans doute grec d'origine, fixe le sort des paroeci et des incolae, dans une condition intermédiaire entre celle de la ferme et du bail.

E. Täubler, Relatio ad principem : K XVII 98-101. | A propos du procès du chrétien Attale et d'Antipater, fils d'Hérode, distingue non seulement entre l'« appellatio » qui suppose un jugement, et la « prouocatio », qui est un appel de l'accusé avant l'arrêt, mais entre celle-ci et la « relatio », qui n'émane pas de l'accusé.

R. Taubenschlag, Miszellen aus dem römischen Grabrecht : ZRG LI 244-262. | Deux études de détail, sur la doctrine du « locus religiosus » et sur les deux significations de la « testatio » relative au décès dans le droit classique et le droit justinien conduisent à observer l'influence du christianisme sur le droit romain : suppression des cimetières privés, honneurs rendus à l'« insepultus ».

Droit grec et ptolémaïque.

L. Gernet, Sur l'épiclérat : REG 1921 337-379. | Eléments de l'épiclérat : obligation, pour la fille dont le père est décédé, d'épouser le plus proche parent du mort ; droit, pour ce plus proche parent, d'obtenir la fille et l'héritage ; transmission des biens aux petits-fils du *de cujus*. Dans quels cas y a-t-il lieu à épiclérat ? On ne peut tirer aucun argument du texte de la loi pour conclure qu'une fille, dès lors que son aïeul paternel survit à son père, échappe nécessairement à l'épiclérat. Cas d'espèce : en présence de fils adoptifs d'un frère prédécédé, la fille qui survit à son père et à ses frères est une fille épiclère, d'ailleurs pour partie seulement de la succession. Une fille mariée par son père et devenue épiclère par le décès de celui-ci est soumise à la revendication de l'ayant-droit, qui peut alors faire rompre son mariage. Tempéraments apportés par une innovation législative au début du VIe siècle, et par les tolérances coutumières à l'époque classique, bien que ce fût encore un devoir moral que d'épouser l'épiclère. Les petits-fils d'une mère épiclère n'attendent pas pour hériter la mort de leur mère ni ne sont appelés par représentation. L'épiclérat représente un moment intermédiaire dans l'histoire de la famille : celui où la succession est apparue et où l'esprit familial traditionnel résiste à la séparation et à l'émiettement. L'insuccès de cette institution est déjà marqué au IVe siècle.

M. Mauss, Une forme ancienne de contrat chez les Thraces : REG 1921 388-397. | L'échange collectif désigné sous le nom de « potlatch » est accompagné de prestations ; il a été connu des Thraces du Nord de l'ancienne Grèce, des Odryses particulièrement. On retrouve un écho de cette institution dans Thucydide II, 97, Xénophon, *Anabase* VII, 3, 16-20 et 26-30, et dans Anaxandride, cité par Athénée, *Deipnosoph.*, IV, 131.

L. Mitteis, Zu P. Oxy. x 1408 : ZRG LI 290-296. | Interprétation juridique d'un procès-verbal de jugement (appellatio dans un procès civil pour dettes), qui permet de préciser le sens de plusieurs termes, en particulier de ἀλληλεγγύη = saisie solidaire.

E. Rabel, Zur δίκη ἐξούλης : ZRG LI 296-316. | L'auteur défend contre Lipsius, à grand renfort d'arguments nouveaux, la théorie de la δίκη ἐξούλης qu'il a exposée dans un précédent article (ZRG XXXVI).

G. Smith, The prytaneum in the Athenian amnesty law : CPh 1921 345-353. | La loi de Solon, reprise à l'époque des guerres Médiques et à la fin de la guerre du Péloponnèse, excluait du bénéfice de l'amnistie ceux

qui avaient été condamnés par l'Aréopage, les éphètes et le prytanée, qui d'après le contexte doit figurer un tribunal criminel (présidé par l'archonte-roi et les phylobasileis).

E. Weiss, Zum Stadtrecht von Ephesos : JAIW (Beiblatt) 286-306. | Une inscription de la fin du Ier s. av. notre ère, qui donne une liste de personnes et de fonctions rétribuées, est d'une importance capitale pour la connaissance du droit privé, en particulier du droit exécutoire et de la saisie.

Id., Zu den Milesischen Inschriften aus dem Delphinion [sur les conditions juridiques de l'emprunt]; cf. Epigraphie.

L. Wenger, Zu κληρονόμος, διάδοχος, διακάτοχος : ZRG LI 326-327. | Les trois termes, anciennement distingués (héritier testamentaire, légal, et bonorum possessor), deviennent à peu près synonymes dans la langue des juristes postjustiniens.

C. Sciences.

K. J. Beloch, Der römische Kalender von 218-168 : K XV 382-419. | Il faut rétablir comme suit la chronologie que les travaux de Varese ont bouleversée : vers le début du IIIe s. le mois légal répond à peu près au mois astronomique ; à partir de cette date, le calendrier est en avance d'un jour par an ; au début de la guerre avec Hannibal la correspondance est rétablie par la suppression de quelques mois intercalaires ; l'intercalaison, reprise peut-être en 536, est de nouveau suspendue, d'où nouveau recul qui fait qu'en 558 mars répond à juillet ; la lex Acilia reprend l'intercalaison, d'où avance qui fait qu'en 582 mars équivaut à septembre. A partir de 584 on règle l'intercalaison de telle façon que vers 600 la correspondance est rétablie.

A. W. van Buren et *R. M. Kennedy*, Varro's aviary at Casinum : JRS 1919 59-66. | Texte et traduction de la description donnée par Varron II 3, 4 de son aviarium, avec un commentaire technique et un essai de reconstruction architecturale.

H. Colot, A propos de l'exploitation du minerai de fer à l'époque gallo-romaine ; cf. Histoire économique.

H. Diels, Lukrezstudien [sur la constitution du foyer solaire] ; cf. Textes : Lucretius.

R. Ganszyniec, Welches ist der ἰατρικὸς δάκτυλος ? BJ 1920 342. | L'interprétation des divers textes permet de conclure que c'est l'annulaire.

C. Garlick, What was the greek hyacinth ? CR 1921 146-147. | La fleur qui répond le mieux aux descriptions des anciens, y compris le dessin qui figure les lettres AI, est une fritillaire qu'on trouve aussi bien dans nos climats qu'en Orient.

A. Groth, Dreidecker, nicht Dreiruderer : PHW 1921 93-96. | Les différents rangs de rameurs pouvaient être disposés selon les différents secteurs d'un pont ouvert de loin en loin pour faciliter l'éclairage.

H. Gummerus, Die römische Industrie [sur le travail des métaux précieux] ; cf. Histoire économique.

J. L. Heiberg, Théories antiques sur l'influence morale du climat : IF XXVII 453-464. | Le traité attribué à Hippocrate « De l'air, de l'eau et des régions », qui contenait une véritable théorie de la psychologie ethnique, n'a laissé que quelques réminiscences chez Platon et Aristote ; les Grecs ne sont revenus à cette science que par le détour de l'astrologie, à la suite de Carnéade et Posidonius, p. ex. dans le Tétrabiblos de Ptolémée.



O. Jacob, Le service sanitaire dans les armées grecques et romaines : MB 1921 38-49. | Aucun service organisé : les deux célèbres médecins de l'Iliade, le chirurgien Machaon et le médecin Podalire, étaient des chefs d'armée. Selon des passages de l'Iliade et une note d'Aristarque, il y avait beaucoup d'autres guerriers médecins dans l'armée grecque. Remarques sur Achille et Patrocle médecins, sur les tisanes et les soins des femmes.

J. Jüthner, Ceromá : JAIW XVIII (Beiblatt) 323-330. | Le mot désigne non pas un onguent, mais l'argile qui formait le sol de l'enceinte athlétique, et par suite l'enceinte elle-même.

J. G. Koumaris, Sur quelques variations des os des crânes grecs anciens : An XXIX 29-36. | Observations statistiques pouvant servir à des études sur certaines variations des régions du crâne situées sur le plan sagittal, et du « ptérion » dans les régions latérales.

A. Olivieri, Alcmeone di Crotone : MAN 1919 13-41. | Date de sa naissance ; exposé détaillé de ses théories. Il a exercé une influence considérable sur la médecine postérieure par sa théorie étiopathologique ; Empédocle lui doit beaucoup en ce qui regarde la doctrine des sensations et de la circulation du sang ; de lui dérive l'idée d'un conflit entre les matières hétérogènes contenues dans le corps, comme cause des maladies. Prenant comme base de ses recherches l'observation et l'expérimentation, il peut être considéré comme le père de la physiologie moderne et le fondateur de la médecine scientifique.

Id., Osservazioni sulla dottrina di Filolao : RIGI 1921 29-46. | Étude sur le concept du nombre, et en particulier sur les rapports entre les divinités et les 4 éléments avec les angles des triangles inscrits dans le cercle du zodiaque. Théorie du mouvement de la terre autour d'un feu central et de l'assimilation du microcosme humain au macrocosme universel.

L. Oelenheinz, Einige neue Erläuterungen zu römischen Schriftstellern : WKPh 1915 932-934. | Dans Ammien Marcellin 29,1 « pensilem anulum librans sartum ex Carpathio filo », il faut voir une allusion au pendule indicateur et à la baguette divinatoire, comme dans certains passages de Cicéron, Virgile, Ovide, Aulu-Gelle, Tacite.

M. Platnauer, Greek colour-perception : CQ 1921 153-162. | La terminologie des couleurs chez les Grecs est imparfaite (étude des textes d'Homère à Xénophon) ; leurs épithètes ont des valeurs conventionnelles, souvent étrangères au sens de la vue ; ils distinguent les couleurs quantitativement (du clair au sombre) plutôt que qualitativement (pas de distinction réelle entre chromatique et achromatique).

Fr. E. Robbins, The tradition of greek arithmology : CPh 1921 97-123. | Après avoir montré (CPh 1920 309-322) que Posidonius n'est pas l'auteur de l'arithmologie qu'on trouve chez Philon, Théon, etc., l'auteur établit l'existence d'une source S, antérieure au I[er] s. av. J.-Ch. d'où dérivent toutes les œuvres postérieures suivant une filiation qu'on peut schématiser ainsi : de S dérivent une seconde source S_1 et Posidonius ; de Posidonius : Varron et Théon ; de S_1 : Philon, Sextus Empiricus, Lydus et Proclus, Hermippe et Clément d'Alexandrie, et une source S_2 ; de S_2 : Anatolius et une source S_3, d'où dérivent, avec divers recoupements, Favonius, Capella et Isidore de Séville, Adraste et Chalcidius, Théon, Nicomaque, Jamblique et Macrobe.

D. E. Smith, Ten great epochs in the history of mathematics : Sc

XXIX 417-428. | Après la première époque, de l'intuition, on peut distinguer celle de la déduction (Thalès, Pythagore, Platon, Aristote), celle de l'exposition (école d'Alexandrie : Euclide, Apollonius, Diophantus), celle de l'application (Archimède, Eratosthène, Hipparche, Héron, Ptolémée), qui clôt la période hellénique.

B. Schweitzer, Eine geologische Entdeckung des Altertums und ihre Wiederentdeckung in neuerer Zeit : ZB 1918 342-355. | L'hypothèse d'Hérodote sur la formation du Delta porte la marque de la science inductive des Ioniens du VIe s. (Hécatée), qui détrône l'apriorisme des premiers philosophes. Il faut descendre jusqu'à la Renaissance (Léonard de Vinci) pour voir reparaître des théories connexes, qui sont l'ébauche de la paléontologie moderne.

O. Viedebandt, Poseidonios, Marinos, Ptolemaios. Ein weiterer Beitrag zur Geschichte der Erdmessungsproblems im Altertum : K XVI 94-108. | Les calculs de Marinos et de Ptolémée diffèrent de ceux d'Hipparque-Eratosthène, parce qu'ils sont liés à la tentative de vulgarisation de Posidonius, fondée sur l'unité de mesure gréco-romaine.

Id., Exkurs III : Zur Frage des herodoteischen Stadions : ibid. 100-108. | Critique des interprétations de Westberg, à propos de Hérod. II, 8 ; 18 ; IV, 85 ; II, 158, tendant à établir que le stade d'Eratosthène valait 1/10 de mille romain.

L. G. Werner, Thermes et sources dans la Haute-Alsace. Cf. Histoire sociale : Civilisation romaine.

VIII. HISTOIRE ET MÉTHODE DES ÉTUDES CLASSIQUES

A. Histoire des études. Humanisme.

Textes et auteurs.

E. Cocchia, Magistri Iohannis de Hysdinio Inuectiua contra Fr. Petrarcham et Fr. Petrarchae contra cuiusdam Galli calumnias Apologia. Revisione critica del testo con introduzione storica e commento : AAN 1920, I 91-202. | Introduction historique sur la polémique que suscita le transfert du siège pontifical d'Avignon à Rome. Texte accompagné d'un apparat critique.

A. Foresti, Una epistola poetica del Petrarca falsamente attribuita al Boccaccio : RIL 1921 490-506. | Pour raisons de fait, de sens, de style, c'est à Pétrarque qu'il faut attribuer la lettre métrique incorporée à la correspondance entre Boccace et Zanobi di Strada.

A. Paoli & *G. Gentile*, De nobilitate animae Dialogi, de qua Carolus Marsuppinus Landinus et Paullus quidam mathematicus inuicem confabulantur. Texte du dialogue : AUT 1915, 1916 (fasc. 2), 1917 (fasc. 3).

G. Patroni, L'antichità classica nella « Commedia » : A&R 1921 137-167. | Dante, qui ne connaît l'antiquité que par les sources latines, s'intéresse surtout à l'histoire et à la mythologie, qu'il fait servir à sa thèse politique, mais dont il tire aussi des images, des comparaisons, et surtout des évocations destinées à établir une sorte de communion, dans le domaine de l'âme, entre le monde ou l'outre-tombe antique et son temps.

Histoire et tradition des études.

H. A. Buk, Kleine Beiträge zur Kenntnis des deutschen Philhellenismus : BJ 1920 395-401. | On trouve le philhellénisme en Allemagne jusque dans la poésie dialectale (le souabe Weitzmann).

E. F. Claffin, The latinisms in Shakespeare's diction : CJ XVI 346-359. | Relevé de nombreux mots employés par Shakespeare dans un sens étranger à l'anglais d'aujourd'hui et voisin du latin.

C. Coolidge, Value of the classics : CJ XVII 28-35. | En acceptant le règne de la science et du commerce, il faut garder un idéal, que nous aident à formuler les civilisations du passé ; la garantie des progrès à venir est la conscience des progrès acquis.

W. Goetz, Renaissance und Antike : HZ 1914 237-259. | A propos de la thèse de Thode et C. Neumann, que la Renaissance est sortie du christianisme, montre que la Renaissance italienne n'est pas concevable sans l'antiquité, qui la pénètre de toutes parts, quoique très irrégulièrement.

Nestle, Humanismus als Lebensanschauung : KBW 1915 314-344. | L'essentiel de l'humanisme, c'est de contenir le rationalisme en assurant leur place et leur droit au sentiment (moral et esthétique) et à la volonté.

W. A. Oldfather, Latin as an international language : CJ XVI 195-206. | L'historique des tentatives faites pour réaliser une langue auxiliaire internationale du monde scientifique fait apparaître la nécessité d'adopter le latin, quitte à en faire régler l'emploi par une Académie.

P. Pendzig, Die Anfänge der griechischen Studien und die deutschen Universitäten : NJP 1921 49-62. | A la suite des grands mouvements politiques et sociaux du XIe et du XIIe s., on voit apparaître aux XIIIe et XIVe les Universités, qui s'attachent essentiellement à l'œuvre d'Aristote, connue par les traductions latines. Les premiers humanistes apprennent le grec en Italie, et c'est par le Sud et l'Occident qu'il s'introduit en Allemagne : c'est à Vienne au milieu du XVe s. qu'on trouve les premières traces d'une activité d'hellénistes ; de proche en proche l'enseignement gagne les Universités allemandes, jusqu'au jour où il sera consacré par ses trois grands propagateurs : Reuchlin, Erasme et Mélanchton.

Weifenbacher, Humanismus und nationaler Gedanke : KBW 1919 3-19. | L'étude des constitutions grecque, et surtout romaine, est une école de civisme, en dépit du parti qu'ont pu en tirer certains humanistes.

B. Méthode des études. Pédagogie.

Editorial : How classical scholars and teachers may help the classical survey : CJ XVII 1-2. | Appel aux travailleurs désireux de collaborer à un plan d'organisation des études classiques. — Ibid. 17-27 : Grandes lignes du plan projeté, d'abord en ce qui concerne le latin ; objectifs principaux : réaliser une connaissance pratique de la langue, appliquer le latin à la connaissance de l'anglais, développer la culture.

Classical opinion on the report of the prime minister's Committee : CR 1921 135-139. | Extraits de quelques lettres inspirées par la lecture du rapport publié par le H. M. Stationery Office sur l'enseignement classique.

W. C. Greene, The study of classics as experience of life : CJ XVI 280-288. | Trop de grammaire tue l'esprit ; il faut refaire l'« expérience » du passé, replacer les anciens dans leur pays, dans leur histoire, dans leur vie journalière.

J. W. Mackail, The report of the prime minister's Committee on the classics in education : CR 1921 86-91. | Le rapport constate que le grec est délaissé et le latin négligé dans les classes supérieures. Les auteurs

du rapport demandent que le latin figure dans tout plan d'études secondaires et à l'Université, et que le grec soit exigé de tous ceux qui ont à enseigner le latin.

Fr. Dornseiff, Buchende Synonymik : NJA 1921 422-433. | Un dictionnaire grec qui grouperait les mots d'après le sens, comme certains dictionnaires des langues modernes, et dont on peut d'ores et déjà imaginer le plan, permettrait de mieux apprendre la langue, de mieux apprécier le style, de mieux caractériser les auteurs.

A. D. Godley, Some translations : CR 1921 51-52. | La traduction en vers est impossible, ce qui n'empêche pas le traducteur de revenir sans cesse à sa tentation, comme le criminel retourne au lieu de son crime.

M. D. Gray, The function of latin in the secondary curriculum : CJ XVII 52-65. | L'enseignement du latin doit avoir une valeur pratique (applications à la langue et à la vie d'aujourd'hui), une valeur de discipline (développement de la faculté d'observation, d'analyse, de raisonnement), une valeur culturelle (intelligence du présent acquise par l'intelligence du passé, élargissement de l'horizon intellectuel).

W. J. Grinstead, The project method in beginning latin : CJ XVI 388-398. | Ce qu'il faut retenir pour une méthode éducative des trois types de procédés recommandés : celui du « puzzle » ou de la gymnastique intellectuelle, le procédé esthétique, le procédé didactique.

J. G. Legge, Old critics of the teaching of the classics : CR 1921 7-13. | Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les critiques contre l'enseignement des classiques ; choix de citations des xvie et xviie s.

J. O. Lofberg, « Nil sine magno uita labore dedit mortalibus » : CJ XVI 220-229. | Le principe du jeu et de l'effort sain doit trouver son application dans l'enseignement du latin : valeur de l'anecdote, du dicton, recherche de l'étymologie, comparaison des idiotismes...

H. C. N., An element of interest : CJ XVII 113-117. | César, puis Virgile, puis quelques discours de Cicéron, constituent un programme progressif acceptable, mais pour les débuts du latin on peut songer à un recueil de lectures illustrant la vie des Romains.

J. Miller, Die Zeittafeln für den Unterricht in der Geschichte an den oberen Klassen : KBW 1917 147-150. | Il faut accompagner les dates d'un commentaire suffisant, qui empêche de les apprendre mécaniquement.

E. B. de Sauzé, Problems of first-year latin : CJ XVI 339-345. | Quelques principes, fruit d'une expérience personnelle : présenter une seule difficulté à la fois ; ne passer à la suivante que quand on a définitivement maîtrisé la première ; montrer les formes dans la phrase, « en fonctionnement » ; n'user qu'avec précaution de l'exercice oral, qui est difficile, et du latin lui-même comme langue d'enseignement.

A. Sogliano, La cultura nazionale e le Accademie AAN 1918, 1 459-478. | Il appartient aux Académies d'organiser le travail philologique en dégageant la science du joug germanique (en passant, critique de quelques articles du dictionnaire de Georges).

R. H. Stafford, The humanities in modern education : CJ XVI 447-487. | Il ne faut pas seulement apprendre pour gagner, ni apprendre pour apprendre, mais apprendre pour comprendre et pour parler : trop de place est donnée dans l'étude des langues à la grammaire, à la traduction, au dictionnaire, à la difficulté, pas assez au sens et à la psychologie.



R. Waltz, L'enseignement du latin : BMB 1921 141-147. | Pour obtenir un enseignement du latin profitable, il faut réduire le nombre des élèves qui apprennent le latin, modifier la méthode d'enseignement dans le sens de la rigueur et de la précision, modifier le recrutement des professeurs, de manière à ne confier l'enseignement qu'à des spécialistes.

M. C. Wier, Latin and greek as aids to english composition : CJ XVI 326-338. | Une certaine façon d'apprendre le latin peut aider l'élève à analyser la phrase anglaise, à enrichir son vocabulaire de mots empruntés, à comprendre les figures, à mieux juger la littérature, etc.

C. C. Wiswall, An experiment in vocational latin : CJ XVII 87-93. | Application aux élèves des cours commerciaux d'une méthode qui précise et élargit leur connaissance de l'anglais par l'appel au latin.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L



M

N

O

P

Q

R

TABLE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS


32101 073246587


Digitized by Google